



# *Wolastoqiyik Ajemseg*

*La nation du fleuve majestueux à Jemseg*

*Volume 2 : Résultats archéologiques*

*Publié sous la direction de  
Susan Blair*

**Manuscripts sur l'archéologie du Nouveau-Brunswick 36F**



# Wolastoqiyik Ajemseg

**La nation du fleuve majestueux à Jemseg**

**Publié sous la direction de  
Susan Blair**



## **Volume 2 Résultats archéologiques Projet archéologique de Jemseg Crossing**

La version finale de ce rapport a été compilée grâce à l'appui financier du Comité de gestion du projet Grand Lake Meadows.

Services d'archéologie  
Direction du patrimoine  
Secrétariat à la Culture et au Sport

Archaeological Services  
Heritage Branch  
Culture and Sport Secretariat

Cette série est préparée afin de faciliter la distribution des manuscrits ayant trait à l'archéologie du Nouveau-Brunswick. Elle a été publiée en quantité limitée et sera généralement disponible sur demande spéciale seulement.

© Susan Blair et province du Nouveau-Brunswick

Manuscrits sur l'archéologie du Nouveau Brunswick 36F, 2004

Rédactrice : Susan Blair

Publiée par  
Les Services d'archéologie, Direction du patrimoine  
Secrétariat à la Culture et au Sport  
C.P. 6000  
Fredericton (N.-B.)  
E3B 5H1  
Canada

ISBN 1-55396-162-5  
Imprimé au Canada  
CNB 2483

**La publication de ce document a été rendu possible grâce à la générosité du ministère des Transports et du Secrétariat des affaires autochtones du Nouveau-Brunswick.**





## Mawlukhotapun - Travailler ensemble Remerciements

Le projet archéologique de Jemseg Crossing n'est devenu réalité que grâce à l'application du principe « travailler ensemble ». Dans le monde des affaires, cette approche est souvent désignée sous le nom de « travail d'équipe ». Toutefois, le concept d'une « équipe » constitue une simplification de la façon dont le travail a effectivement été réalisé à Jemseg. Les « équipes » sont habituellement de véritables groupes de travail formels, créés dans une perspective de concurrence avec d'autres équipes. Notre façon de « travailler ensemble » était moins formelle. Nous étions unis par le désir de sauvegarder un site important avec tout le respect et le soin possible. Essentiellement, le projet n'a pu avancer que grâce au travail acharné et à la contribution de centaines de personnes. Nous vous remercions tous pour vos efforts, votre courage, votre temps, votre patience et votre intérêt. Ces contributions étaient souvent polyvalentes et nombreux sont ceux qui nous ont fait profiter librement de leur savoir-faire et de leurs talents cachés d'une façon qu'ils n'avaient même pas prévue lorsqu'ils se sont présentés sur le site. Bien des membres du projet, comme John Keenan et Bazil Nash, ont travaillé sans relâche pour fournir de l'information au sujet du projet à leur collectivité et ils ont également joué un rôle fondamental dans l'approche de groupe pour résoudre le problème de travail archéologique sur le terrain pendant la période de l'hiver.

Le travail sur le terrain a été rendu possible grâce à un groupe de chefs d'équipe de nature archéologique, notamment Colin Varley, Chris Blair, Katherine Patton, Sam Gallagher, Bazil Nash, Pamela Dickinson, John Keenan, Darcy Dignam, Vincent Bourgeois,

Joel Calabrese, Jason Jeandron, Michael Saunders, Shianne MacDonald, Phillip Atwin, Paul McEachan, Mike Nicholas et grŁce aux membres des équipes travaillant sur le terrain, notamment Viktoria Kramer, Frank Lewey, Jennifer Butler, Barbara Oldford, Clifton Sacobie, Elvis Sacobie, Mike Smith, Nathan Atwin, Donald Paul, Joe Brooks, feu Gerry Pickles, Philippe McKay, Alexandra Francis-Steward, Ian Steward, Wesley Atwin, Terry Smith, Carol Smith, Fred Masters, Doug Solomon, Ryan Francis, Frank Atwin et Dale Nash. Les équipes de « fin de semaine » nous ont remplacés les samedis et dimanches, et elles se composaient notamment de Patricia Looman, Daniel MacKenzie, Larry Orechia, Starr Perley, Chkwabun Nicholas Sappier, Wade Perley, Lisa Maher, David Wilson, Chris Nason, Melanie Doerig, Sonja Harding, Brad Lamey, Cory Lavender, Randy MacBeth, Amanda White, Shelly Perley, Forest Boudreau, Alphonsus Bourgeois, Jeff Dobson, Jeremy Farris, Brent Francis, Ryan Francis, Jamie Gullison, Hazel Haneveld, Mark Hiscock, Wendy Hogan, Ben Hood, Greg Houston, Gary Jonah, Janice Keenan, Sherry Morin, Mona Nicholas, Mike Niski, Brad Paul, Karri-Lynn Paul, Richard Paul, Scott Paul, Leslie Perley, Marie Perley, Robert Perley, Danny Sabattis, Bert Sacobie, Joseph Sacobie, Paul Tomer, Janet Wainwright et Kathy Weeks.

La conservation, le travail de laboratoire et l'analyse ont été facilités par une équipe dévouée d'analystes, de catalogueurs, de techniciens et un conservateur, notamment Frances Stewart, Alexandra Sumner, Brent Suttie, Valery Monahan, Paula Paul, Ramona Nicholas, Erica Bear, Tanya Bourgeois, Janice Keenan, Bonnie Atwin, Margaret Stennitt, Diane Paul, Wendy Hogan, David Black et Stephen Monckton.

Les problŁmes méthodologiques ont été surmontés grŁce à beaucoup de travail de remue-méninges réalisé par Tim MacAfee, Bazil Nash, Phil Atwin, Frank Atwin, Dale Nash, Chris Blair, Peter Jardine et Patrick Polchies.

Au fur et à mesure que la composante éducative du projet a évolué sous la direction de Karen Perley, les membres du projet nous ont fait profiter de leurs compétences et de leur intérêt pour transmettre l'information au sujet de notre travail et de la communauté wolastoqiyik du Nouveau-Brunswick au public et à un grand nombre de jeunes qui sont venus avec des groupes de leur école ou de la collectivité, comme Ramona Nicholas, Valery Monahan, Cynthia Adams, Teana Pickles, Shelly Perley, Tim MacAfee, Pamela Dickenson, Chris Blair, Alice Paul et Erica Bear.

Le site a été originellement découvert grŁce à la diligence de Colin MacKinnon, qui avait récupéré des artefacts sur la plage d'Łs le début des années 1990 et qui les a signalés aux Services d'archéologie.

Les bénévoles sont venus sur le site et ont offert leur main-d'Œuvre, notamment Stella Nicholas, Rodney Bear, Tasha Moulton, Doreen Francis, Perry Perley Jr., Mike Moulton, Carl Perley Jr., Storm Perley, Baquahason Sappier et Heather Smith.

La sécurité du site et le transport ont été organisés par un certain nombre de personnes, y compris Daryl Paul de la PremiŁre nation d'Oromocto, Joe Paul, Donna Paul,

les Gardiens de la paix, dont Tina Nicholas Bernard, Raymond Nicholas et Tina Nicholas Martin, et la GRC qui a assuré un soutien additionnel pour la réalisation de ces efforts. Des conseils juridiques ont été fournis par Ron Gaffney.

Le projet a été coordonné par une équipe composée de Susan Blair, directrice sur le terrain, Karen Perley, coordonnatrice de l'éducation, Patrick Polchies, gestionnaire du projet, et Chris Turnbull, directeur des Services d'archéologie. De concert avec Patricia Allen, des Services d'archéologie, ce groupe a assuré la « liaison » entre le gouvernement provincial et les Autochtones. Pat Allen a également joué un rôle de soutien important sur le terrain et au bureau principal des Services d'archéologie. D'autres services d'administration de bureau ont été assurés par Amanda Howlett, Crystall Joscak et Ernest Merasty.

Un projet de cette ampleur bénéficie de la contribution de nombreuses organisations et de nombreux bureaux gouvernementaux, et nous avons reçu beaucoup d'aide de la part du gouvernement provincial du Nouveau-Brunswick, particulièrement de la part de Louise Gillis, Jennifer Pollock, Marsha Hello, Shirley Phillips, Mike Randall, Sharon Pond, Wayne Burley, Denis Lachappelle, Dan Horseman, Mike Phillips, Brian McEwing, Doug Johnson, Bernard Richard (ministre des Affaires intergouvernementales et autochtones), Sheldon Lee (ministre des Transports) et Ann Breault (ministre des Municipalités, de la Culture et de l'Habitation), de même que de la part de Maritime Road Development Corporation, particulièrement Bob Burdette et Bob Hodgins.

Les gouvernements des Premières nations ont grandement contribué à ce projet, notamment Karen Kierstead et Roger Nason (Première nation d'Oromocto) et Daryl Paul (Première nation de Kingsclear), et spécialement ceux qui étaient chefs à ce moment-là, soit le chef Robert Atwin, feu le chef Rufford Sacobie, le chef Edwin Bernard, le chef Patrick Francis, le chef Arthur Bear, le chef John Wallace, le vice-chef Len Tomah, le chef Tom Green et le chef Floyd Bernard. Ce soutien se poursuit avec les chefs actuels dans la nomination des membres au Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie et ces chefs sont les suivants : le chef Jean-Guy Cimon, le chef Stewart Paul, le chef Jeff Tomah, le chef Robert Atwin, le chef Arthur Bear et le chef Roger Atwin.

Le premier Comité consultatif des Malécites pour le projet de Jemseg Crossing a exigé beaucoup de temps et de soutien de la part d'un certain nombre de personnes, notamment Irvin Polchies, feu Charlie Paul, David Perley, Karen Perley, Ned Bear, Dick Paul, Robert Bernard, Chris Turnbull, David Keenlyside, Brian McEwing et Mike Phillips.

Bien des personnes ont continué d'offrir leur temps et leur soutien par l'entremise du second Comité consultatif des Malécites sur l'archéologie, notamment Charles (Diamond) Nicholas, Vincent Nicholas, Patty Paul, Mae Perley, Linda Paul, Marjorie Paul, Rocky Paul, Sharon Paul, Tim Nicholas, Phil Atwin, Ned Bear, Robert Bernard, Dianne Pelletier, Barb Nicholas, Amanda Howlett, Karen Perley et Patricia Allen.



Bien des personnes se sont présentées elles-mêmes au site ou nous ont fait profiter de leur soutien, de leur intuition et de leurs connaissances, notamment Wayne Nicholas, Marlene Shumate, Shirley Bear, Gwen Bear, Darrel Paul, Alice Paul et feu Christina Nash.

Nous tenons également à remercier les Anciens suivants qui ont participé au projet d'histoire orale : Tina Brooks, Pat Laporte et Josephine Paul (Sitansisk / PremiÈre nation de St. Mary's), Richard Polchies Junior (Sitansisk / PremiÈre nation de St. Mary's), feu Theresa Sacobie (Pilick / PremiÈre nation de Kingsclear), Ronald Paul (Sitansisk / PremiÈre nation de St. Mary's), Charles Solomon Sr. (Pilick / PremiÈre nation de Kingsclear), Rose Atwin (Pilick / PremiÈre nation de Kingsclear), Gina (Jeanna) Polchies (PremiÈre nation de Woodstock), Bob Nash (Gagetown), Noel Francis Junior et Katherine Francis (PremiÈre nation malécite de Madawaska), Elizabeth Paul (Welmooktuk / PremiÈre nation d'Oromocto), Charlie Bear (Neqotkuk / PremiÈre nation de Tobique), Pat Sacobie (Welmooktuk / PremiÈre nation d'Oromocto), Pious et feu Harriet Perley (Neqotkuk / PremiÈre nation de Tobique), John Arnold Sacobie (Pilick / Kingsclear), feu Norman Sacobie et Jeanette Sacobie (Welmooktuk / PremiÈre nation d'Oromocto), Gloria Nash (Gagetown), Maurice Rita Perley (Neqotkuk / PremiÈre nation de Tobique), Charles Polchies (PremiÈre nation de Woodstock), Maurice Sacobie (Neqotkuk / PremiÈre nation de Tobique), Royden Sabattis (Pilick / PremiÈre nation de Kingsclear), Fred Tomah (Houlton, Maine). Beaver Nash et Shirley Nash de Gagetown, qui nous ont fait part de leurs témoignages, même si en raison de la mauvaise qualité de leur enregistrement nous avons été incapables de les transcrire. Des remerciements spéciaux aux personnes suivantes qui nous ont aidés pour la traduction du wolastoqiyik : feu Christina Saulis, Gwen Bear, Imelda Perley, Robert Leavitt et Barb Nicholas, et les autres personnes qui ont aidé à la transcription et à la correction initiale, Alice Paul, Amanda Howlett et Crystall Joscak.

Des archéologues, des anthropologues et des géomorphologues professionnels sont également venus sur le site pour nous offrir leur soutien et de l'information, notamment David Sanger, Bruce Stewart, Alan Seaman, Jim Petersen, Robert Ferguson, Bruce Bourque, David Black, Steve Cox, Brent Murphy, Anna de Aguayo et particulièrement Chris Turnbull, David Keenlyside et Patricia Allen.

Une fois le projet officiellement terminé, nous avons poursuivi l'analyse. Les Services d'archéologie ont trouvé de l'argent pour la recherche chaque fois que ce fut possible pour soutenir ce processus, mais beaucoup de temps et bien du travail ont été consacrés gratuitement à ce projet de la part de Jason Jeandron, Pam Dickinson, Cynthia Adams et Susan Blair qui ont poursuivi cette recherche de façon indépendante chaque fois qu'ils le pouvaient.

Une partie de cette recherche a bénéficié du soutien des universités et des établissements d'enseignement, et du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, et le programme de bourses du Nouveau-Brunswick pour les femmes qui poursuivent des études de doctorat a accordé une bourse d'étude à Susan Blair. De plus, un

soutien personnel et professionnel a été assuré par l'université de Toronto, particulièrement par l'entremise de Ted Banning, Max Freisen et Michael Chazan.

Des résidents locaux ont également accordé gratuitement de leur temps au projet en visitant le site et en partageant leurs réflexions et leurs souvenirs, notamment William Nash, Roy Dykeman, Sonny Thorne et Carroll Thorne, Cheryl Dykeman et Dawn Bremner.

Victor Bear nous a prêté ses outils pour la confection de paniers et Traditional Maliseet Basket Limited nous a prêté des paniers finis pour le centre d'interprétation à Ajemseg.

Nous tenons également à remercier un nombre incalculable de personnes qui sont venues sur le site pour nous parler du travail qui y était effectué.

Enfin, le présent document a été rassemblé grâce au soutien financier du Comité de gestion du projet Grand Lake Meadows et nous avons reçu une aide spéciale de la part de Todd Byers et Kevin Craig, tous deux du ministre des Ressources naturelles et de l'Énergie.

Nous sommes reconnaissants envers le personnel professionnel de Communications Nouveau-Brunswick qui nous a aidés à l'étape de la rédaction finale et du formatage du présent rapport. Nous tenons à remercier les organisations, communautés et personnes suivantes qui ont fourni les illustrations qui accompagnent ce document : les Archives de l'Université du Nouveau-Brunswick, les Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, le Musée du Nouveau-Brunswick, le Musée canadien de la civilisation, les Archives publiques du Canada, la University of Pennsylvania, la Bande de Malécites de Houlton, Charles Solomon Sr., Katherine Francis, Shirley Sacobie, Edith Paul, Patricia Allen et Karen Perley.



---



---

## Table des matières

<b>1. Tan psiw weskuhutahsik</b> <b>Introduction</b>	
Susan Blair .....	3
<b>2. Nkihtahkomikumon</b> <b>Le cadre environnemental</b>	
Susan Blair .....	9
<b>3. Elehtasikpon Ktahkomiq</b> <b>La formation de l'aire du site</b>	
Susan Blair .....	29
<b>4. Elluhkatomek I</b> <b>Méthodologie, première partie</b>	
Susan Blair, et photographies de Viktoria Kramer .....	43
<b>5. Elluhkatomek II</b> <b>Méthodologie, deuxième partie : le laboratoire de terrain</b>	
Valery Monahan .....	61
<b>6. Elluhkatomek III</b> <b>Méthodologie, troisième partie : la flottation</b>	
Patty Barefoot .....	69
<b>7. Nutokehikemikwum</b> <b>La « Maison de l'enseignement » : le Centre d'interprétation</b>	
Karen Perley .....	73
<b>8. Kansuhsuweyal Elipskasikil</b> <b>Les artefacts mis au jour</b>	
Susan Blair .....	81
<b>9. Ponapsqey</b> <b>Les matériaux lithiques</b>	
David Black .....	91
<b>10. 'Tahtuwalotewa Naka' Katkuhkewa</b> <b>La poterie de la période précédant le contact</b>	
Vincent Bourgeois .....	117

<b>11. Micuwakonuwa</b> <b>La nourriture et la subsistance : les matériaux végétaux</b>	
Stephen G. Monckton .....	123
<b>12. Micuwakonuwa</b> <b>La nourriture et la subsistance : les matériaux zooarchéologiques</b>	
Frances Stewart .....	127
<b>13. Aliwitahsik, Litahuswagon</b> <b>La terminologie et le cadre conceptuel</b>	
Susan Blair .....	133
<b>14. Wikuwamul</b> <b>Les structures</b>	
Susan Blair .....	141
<b>15. Wisoki Pihce</b> <b>La composante 1 : le paléoindien</b>	
Pam Dickinson .....	199
<b>16. Pihce</b> <b>L'archaïque</b>	
Susan Blair .....	207
<b>17. Pihcesis</b> <b>Le sylvicole maritime</b> <b>Un bref regard sur le Meadowoow des provinces maritimes</b>	
Paul McEachen .....	245
<b>18. Pihcesis Ajemseg</b> <b>Le sylvicole maritime à Jemseg</b>	
Susan Blair .....	251
<b>19. Cimaciw Wenuhcok Petapahsultitit</b> <b>Les artefacts et les structures de la période postérieure au contact</b>	
Susan Blair, Pam Dickinson et Christopher Blair .....	277
<b>20. Elikisimawipunomek Kehkitasuwakon</b> <b>Sommaire et conclusion</b>	
Susan Blair .....	301
Bibliographie .....	307

## Préface du deuxième volume

Susan Blair

La recherche archéologique est surtout motivée par la curiosité au sujet du passé et par la perception de son importance. J'ai toutefois constaté que le privilège d'acquérir des connaissances sur le passé crée des obligations et des responsabilités. Si on a de la chance comme moi, étudiante de premier cycle, on découvre ces choses grâce à des professeurs expérimentés et prévenants comme Peter Ramsden et David Black. C'est cependant dans des contextes et des milieux particuliers que le privilège et la responsabilité prennent vraiment leur sens. Quelle chance que des personnes qui comprennent l'équilibre délicat entre prendre et donner m'aient prise sous leurs ailes et m'aient encadrée. Karen Perley a tempéré ma crainte mêlée d'admiration et mon profond respect des choses que j'ai eu l'honneur de trouver, par la sensibilisation à leur milieu dans une toile complexe du sens du passé, du présent et de l'avenir. Elle m'a aussi enseigné que ces objets créent envers les communautés vivantes des obligations dont je dois m'acquitter pendant ma carrière. Patrick Polchies m'a appris à apprécier l'humour durable et profond qui

a soutenu les Wolastoqiyiks dans un monde moderne de conflit et de résistance. Il m'a incitée à réexaminer le sérieux de nous-mêmes, les universitaires, et de nos recherches. Karen et Patrick, et tous les membres wolastoqiyiks qui ont participé à la gestion et à la mise en oeuvre du projet d'archéologie du passage de Jemseg, ont fourni l'information à leurs communautés et ils ont défendu leur droit d'explorer leur propre passé au moyen de l'archéologie. Ils nous ont montré, à moi et à mes collègues archéologues, la pratique du courage.

Pendant et après le projet, les aînés wolastoqiyiks, mes collègues et les critiques m'ont appris beaucoup au sujet de l'archéologie et du passé, dont quelques principes de base :

- Kci t'mitahoswagon, « respecter »,
- Mawlukhotepun « travailler avec » et
- Weci Apaciyawik, « afin qu'il revienne ».

Aucun de ces principes ne se trouve dans un code de conduite ou un règlement. Une telle codification peut encourager le contournement ou le manque de profondeur. Il nous incombe, comme

archéologues, de saisir ces principes et d'essayer de trouver de nouveaux moyens de relever les défis qu'ils représentent.

Pour moi, Kci t'mitahoswagon ou « respecter » comporte une ouverture d'esprit envers les gens et envers de nouvelles idées. J'ai trouvé difficile parfois d'assister à des réunions à laquelle participaient des gens qui éprouvaient de la colère mais je respecte cette colère, en reconnaissant qu'elle est fondée et qu'elle émane de plusieurs années de douleur avec très peu de réparation. Je trouve plus facile d'être sensible à de nouvelles idées et perspectives. Même si je peux facilement me laisser entraîner dans les subtilités de la théorie archéologique, j'essaie toujours de me rappeler qu'il s'agit surtout d'un ensemble élaboré d'arguments étroitement liés qui constitue une vision particulière du passé. Je raconte mes récits du passé comme une archéologue. Ma version de l'archéologie n'est toutefois pas la seule manière de raconter les récits et elle ne se traduit pas nécessairement par les récits les plus exacts. J'ai développé un profond respect pour les connaissances des Wolastoqiyiks. Cette perspective m'a permis d'entrevoir des volets du passé que je n'aurais autrement jamais vus avec mes yeux d'archéologue. Dans ce monde, je suis et je demeurerai une étrangère et une apprentie junior qui peut, à l'occasion, avoir le privilège d'obtenir de petites révélations glanées auprès de vrais experts sur les Wolastoqiyiks, leurs propres aînés.

Mawlukhotepun ou « travailler avec » a été une obligation que j'ai eu le plaisir d'honorer. Il s'agissait, pour moi, d'une

interaction formelle et informelle qui faisait intervenir les Wolastoqiyiks dans tous les aspects de mon travail - dans le contexte du travail sur le terrain, le travail en laboratoire et l'analyse. Elle comprend aussi les moments de détente ensemble à l'extérieur du travail et l'occasion de philosopher sur le passé. Même si j'ai trouvé l'adoption de ce principe très positive, celui-ci peut susciter certaines préoccupations pour les archéologues car il comporte la renonciation au pouvoir et au contrôle. Nous avons constaté que « travailler avec » ne signifie pas « travailler pour » et que la participation et la formation des Wolastoqiyiks doivent se faire selon un processus d'affranchissement. C'est dans cet esprit que je suis heureuse d'avoir pu participer, même de minimes façons, avec les chefs et les communautés des Premières Nations à l'établissement du Comité consultatif malécite sur l'archéologie, une première étape importante dans l'orientation de la cogestion des ressources archéologiques et patrimoniales de Wolastoq.

Le dernier principe, Weci Apaciyawik, ou « afin qu'il revienne » est peut-être un des plus importants mais il est aussi le plus difficile. Ce travail est un traité professionnel et universitaire. La pertinence archéologique de la recherche repose sur l'établissement d'arguments qui sont fondés sur des décennies de philosophie et de théorie archéologiques. Certains aspects du travail sont écrits pour un auditoire qui connaît cet ensemble de documentation et le style de communication universitaire. Dans un

esprit de transparence, tout est conservé dans la communauté wolastoqiyik. Toutefois, ce n'est pas suffisant. J'ai essayé d'apporter une perspective archéologique à la communauté au moyen de projets connexes comme un document intitulé « Wolastoq and its People », préparé pour le Comité consultatif malécite sur l'archéologie, le projet d'affiche « Wolastoq Amsqahs Peciyat » et d'autres

présentations. Je persisterai à tenter de créer des documents accessibles aux enfants d'âge scolaire et aux communautés. Je me joindrai à ceux qui demandent des espaces publics pour l'histoire et le patrimoine des Wolastoqiyiks. Il faudra toute une carrière afin de « ramener » pour remercier les Wolastoqiyiks de m'avoir accordé le privilège de travailler avec eux dans l'exploration de leur passé archéologique.





## Avant-propos : La route de Jemseg

Christopher J. Turnbull

La rivière Jemseg, située au coeur du Nouveau-Brunswick, assure la subsistance de la nation wolastoqiyik, tout comme elle a servi de voie de transport pour des générations de ses ancêtres. Il est ironique de constater que c'est aujourd'hui la nécessité d'une route à quatre voies sécuritaire et efficace qui compromet un ancien lieu situé le long de la même rivière. Mais le processus d'évaluation de l'impact environnemental du Nouveau-Brunswick a montré la nécessité d'apporter des mesures correctrices pour équilibrer le désir de notre société de se doter d'un système de transport moderne avec la nécessité de cette même société de respecter l'héritage des Wolastoqiyiks. C'est ainsi que nous avons entrepris des fouilles archéologiques en 1996 et en 1997 à l'endroit où la route à quatre voies proposée entre Fredericton et Moncton devait traverser la rivière Jemseg.

Le projet archéologique de Jemseg Crossing comportait de nombreux aspects différents. Il s'agissait certainement de fouilles archéologiques pour sauvegarder de l'information au sujet du passé du

Nouveau-Brunswick avant la construction de la nouvelle route. Bien que les évaluations d'impact sur le patrimoine pour les projets environnementaux r glement s soient réalisées depuis comparativement peu de temps au Nouveau-Brunswick, il s'agit de la première fois qu'elles menaient à l'atténuation des impacts sur un site archéologique important. Le tracé de la nouvelle route avait été déterminé au moment de la construction antérieure de tronçons de route dans la région de Jemseg et, par conséquent, la sauvegarde de l'information provenant du site offrait la seule possibilité rentable d'éviter sa destruction totale.

Toutefois, les fouilles sur les sites archéologiques autochtones affectent les dissensions continues entre le Canada (et le Nouveau-Brunswick) et les sociétés indigènes. Dans le cas du site de Jemseg Crossing, les Wolastoqiyiks (mieux connus sous le nom de « Malécites », d'origine Mi'kmaq) sont des descendants d'intérêt spécial. Bien que l'archéologie ne joue habituellement pas un rôle important dans

ces luttes, les circonstances des fouilles ont rapidement hissé ce site à ce niveau de réalité.

La société canadienne contemporaine est divisée par l'histoire des relations entre la société indigène et la société non indigène. Ces relations sont teintées de préjugés et de bigoterie. Le Canada n'a pas encore réussi à composer de façon satisfaisante avec les résultats de l'immigration européenne. Dans les provinces maritimes, les biens-fonds n'ont pas encore été cédés par voie de traités, et cet aspect fondamental des relations concernant les biens-fonds influe sur les perspectives autochtones du Canada. Par conséquent, lorsqu'un site ancestral des Wolastoqiyiks est menacé par des perturbations, ceci s'inscrit dans les désaccords existants.

Les personnes qui ont pratiqué l'archéologie ne sont pas sans reproches. Nous sommes intervenus dans ces luttes avec la vision étroite des universitaires. L'archéologue a été hésitant ou tout au moins lent à reconnaître le rôle que les Wolastoqiyiks d'aujourd'hui doivent jouer dans les fouilles au sujet de leur propre histoire. Plusieurs incidents au cours du quart de siècle précédent ont fait intervenir une archéologie engagée dans une bataille plus générale entre les sociétés indigènes et le Canada, ce qui a rendu la situation encore plus complexe. Cette histoire récente est devenue critique à Jemseg.

Le tout a mené à une série de protestations et de démonstrations à l'automne et à l'hiver de 1996 et 1997. Bien que créée par l'histoire, cette situation a été

alimentée par les médias. Toutefois, grâce à des négociations, et avec l'appui total du responsable du projet de route entre Fredericton et Moncton, le ministre des Transports, un accord a été signé avec les chefs de la majorité des communautés wolastoqiyiks au Nouveau-Brunswick. Malgré quelques tentatives de consultation avortées, cette entente appuyait la poursuite des fouilles avec des dispositions voulant que l'on mette fin à l'impact environnemental si on trouvait des preuves de sépultures. Il était convenu dans l'entente que s'il s'agissait d'un site funéraire, il faudrait refaire le tracé de la route.

L'essence même de l'archéologie est la découverte de l'inconnu. Le fait de trouver des caractéristiques de nature funéraire au milieu d'une ancienne colonie de peuplement était suffisant pour interrompre les fouilles et refaire le tracé de la route pour éviter le site. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'ont pu se nouer de nouvelles relations entre la Première nation wolastoqiyik et la province du Nouveau-Brunswick. Il est facile de faire une promesse, mais beaucoup plus difficile de l'honorer avec toutes les conséquences que cela entraîne. Son crédit, et ce, de façon durable, la province a respecté sa parole au printemps de 1997. Le coude qu'on a dû prévoir dans le pont de la route à quatre voies traversant la rivière Jemseg a été un point tournant dans les relations entre la province et la communauté wolastoqiyik, au moins en ce qui a trait à l'archéologie.

Le projet archéologique de Jemseg Crossing a apporté certains résultats

notoires. Les fouilles étaient les plus importantes jusqu'à ce jour sur tout site autochtone dans les Maritimes. Le site était celui d'une colonie wolastoqiyik ancestrale importante d'il y a 2000 à 3000 ans. On a même trouvé des indices d'une présence sur le site d'il y a plus de 6000 ans avec une continuité jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle. Dans le cadre du projet, bien des témoignages importants et historiques provenant de la communauté wolastoqiyik ont été enregistrés.

Le projet a également donné le ton à des relations de plus en plus constructives entre la province du Nouveau-Brunswick et la communauté wolastoqiyik. Pour éviter ce genre de situation, les deux groupes ont accepté de se rencontrer régulièrement pour collaborer à la gestion des ressources du patrimoine par l'entremise du Comité consultatif malécite sur l'archéologie. Les deux groupes ont décidé de travailler ensemble pour élargir la portée de ce comité historique au-delà d'un simple lieu

de rencontre et de discussion afin d'établir une meilleure compréhension grâce à la mise en valeur culturelle. Le Comité a préparé une importante exposition itinérante à partir de photographies historiques des Wolastoqiyiks, de plusieurs affiches et a fait en sorte que Gabe Acquin, un chef du XIX<sup>e</sup> siècle, soit reconnu comme personne importante sur le plan national dans l'histoire canadienne. La communauté travaille actuellement à la préparation d'un site Web wolastoqiyik en tant que lieu permettant de rassembler et de divulguer de l'information au sujet de la culture des Wolastoqiyiks, de façon à la sauvegarder pour les générations futures et à s'assurer qu'elle devienne un actif tangible pour les deux collectivités.

Ces volumes sont riches d'histoires des Wolastoqiyiks, tant récentes qu'archéologiques; ils témoignent du pouvoir de travailler ensemble afin de trouver une meilleure façon de vivre ensemble dans le respect.





Première section

# INTRODUCTION



# Tan psiw weskuhutahsik

## 1 : Introduction

Susan Blair

Le projet archéologique de Jemseg Crossing débuta à l'automne de 1996 et se poursuivit durant l'hiver jusqu'en avril 1997. Le but du projet était de sauver les données d'un site archéologique majeur situé sur le tracé projeté de la nouvelle autoroute transcanadienne.

Le nature archéologique du lieu de Jemseg a été confirmée durant un inventaire archéologique requis par les règlements de la construction de l'autoroute transcanadienne. Le projet archéologique de Jemseg Crossing<sup>1</sup>, ou PAJC, émane d'un effort conjoint entre les Wolastoqiyiks (les Malécites), le ministre des Transports du Nouveau-Brunswick, le ministre des Municipalités, de la Culture et de l'Habitation du Nouveau-Brunswick (devenu aujourd'hui le Secrétariat à la Culture et au Sport du Nouveau-Brunswick) et le ministre de l'Éducation du Nouveau-Brunswick. Il n'a cependant pu aller de l'avant que grâce à l'appui des individus et des communautés wolastoqiyiks.

Le projet archéologique de Jemseg Crossing a contribué grandement à l'archéologie des provinces maritimes pour les raisons suivantes.

- (1) Le projet a fait l'objet d'une gestion conjointe entre des autochtones et des non-autochtones et il a directement impliqué des Malécites dans tous les aspects de la démarche.
- (2) Des approches nouvelles et inédites ont été développées afin de s'ajuster avec la logistique d'une fouille d'hiver.
- (3) Les données archéologiques mises au jour durant ce projet nous éclairent sur des périodes très peu connues dans notre région, spécialement celles précédant 5000 AA ainsi qu'entre 3500 et 2500 AA.

---

1 [N.d.T.] Le terme "crossing" signifie ici passage ou traversée. Nous avons choisi de le conserver dans sa langue d'origine car il fait partie du toponyme.



Le travail de terrain commença le 3 septembre 1996. À ce moment, un comité consultatif de Malécites de Jemseg fut formé dans le but de fournir une contribution au projet et de renseigner la Première nation malécite. En septembre et au début d'octobre, la nature et l'âge du site furent investiguées dans le but de produire une méthodologie de sauvetage appropriée et efficace pour les témoins archéologiques qui auraient pu autrement être détruits par la construction du pont de l'autoroute. Cet inventaire archéologique a permis de constater que le site était beaucoup plus complexe que l'on ne l'avait cru jusque-là. On a en effet découvert des accumulations de vestiges s'étalant sur cinq à six millénaires, tels que des outils lithiques, de la poterie, des foyers servant à la cuisson, des planchers d'habitations et des débris de diverses activités quotidiennes comme la taille de pierre.

Les mesures de sauvetage de grande envergure de ce site coïncidaient dans le temps, d'une part, avec un souci grandissant de la part des communautés autochtones concernant la nature et l'allure du projet, et d'autre part, avec l'intérêt croissant des médias. Tous les partenaires impliqués dans le projet considéraient très sérieusement les inquiétudes des autochtones et retardèrent au besoin certains aspects du travail de terrain afin d'assurer le dialogue avec les membres de la communauté.

Un programme d'éducation publique fut mis sur pied de concert avec le travail de terrain. Le but de ce programme était de susciter l'appréciation et le respect du riche

patrimoine des Wolastoquiyiks et d'assurer un sentiment d'ouverture pendant le déroulement du projet. Au cours de ce programme, des touristes, des gens intéressés, des résidents locaux et de grands groupes scolaires ont visité les lieux du projet.

Le projet archéologique a été bonifié d'un volet d'histoire orale auprès des aînés wolastoquiyiks et des résidents de Jemseg. Ceci a permis de fournir de l'information tout en apportant aux personnes impliquées dans le projet un précieux éclairage sur la richesse de l'histoire vivante des Wolastoquiyiks. Cette histoire complète les interprétations archéologiques et va même au-delà.

Les indices archéologiques mis au jour au cours du projet archéologique de Jemseg Crossing résultent autant d'activités antérieures que postérieures à la période du Contact. Les plus anciens artefacts du site de Jemseg, vieux de 6000 ans, laissent entendre que le lieu fut utilisé comme campement pendant des milliers d'années.

C'était un endroit où les gens fabriquaient des outils en pierre (comme des couteaux, des pointes de javalot et de plus gros outils servant au travail du bois), pêchaient, chassaient et récoltaient des végétaux pour l'alimentation et la pharmacopée. Ces mêmes personnes ont pu aussi y entreprendre d'autres activités techniques ou sociales, telles que la vannerie, la fabrication de canots ou encore des rassemblements qui renforçaient les liens familiaux et sociaux.

Durant la période qui va de 3500 à 1500 AA, il y a des indices de la présence de

groupes plus nombreux qui restaient sur place pendant une plus grande portion du cycle annuel. On y construisit alors des maisons, on y continua de fabriquer et d'utiliser des outils en pierre (souvent à partir d'un chert extrait d'une source locale, le chert Washademoak), et on y conduisit des activités telles que la récolte de plantes, la chasse, la pêche, la préparation et l'entreposage d'aliments ainsi que des activités sociales et culturelles. Ces gens participaient également à de vastes réseaux d'interactions et d'échanges au sein desquels des idées et des matières premières (comme les pierres servant à la taille des outils) circulaient. Cette période est restée mal comprise dans la région (le « Little Gap »<sup>2</sup> de l'archéologie des Maritimes, Turnbull 1990). Les données de Jemseg suggèrent que ce hiatus est en réalité le résultat du peu de visibilité archéologique durant cette période et d'un manque généralisé d'interventions archéologiques sur le terrain. Bien que le site de Jemseg soit grand, il s'agit probablement d'un des rares de la région qui soit d'une telle ampleur. Jusqu'à maintenant, on a simplement pas été en mesure de trouver et d'investiguer un tel site.

Les lieux de Jemseg ont continué à servir d'important site de campement dans le cycle saisonnier des Wolastoqiyiks jusqu'à la période moderne. Toutefois, pour la plus grande période de temps située entre 1500 et 500 AA, la principale concentration d'activités à Jemseg était située plus près de la décharge de Grand Lake. Le site a une fois de plus été utilisé intensivement durant la période postérieure au Contact (après le début du XVII<sup>e</sup> siècle). En ce qui concerne cette époque, il devient difficile de discerner les activités des autochtones de celles des non-autochtones qui cultivaient et entretenaient des pâturages dans les parages. Néanmoins, comme l'indiquent les histoires orales du volume 1, les Wolastoqiyiks ont continué de camper en ces lieux, laissant derrière eux de subtiles traces de leurs passages.

Les données récoltées durant le projet à Jemseg nous permettent non seulement d'aborder le passé dans une nouvelle perspective, mais elles continueront de le faire à mesure que l'information est traitée, en synergie avec l'histoire et la perspective amérindienne, pour se développer vers de nouvelles narrations complémentaires sur les anciens habitants de la Wolastoq.

---

2 [N.d.T.] Littéralement le « petit vide ».





Section deux

**NOTES**

**DOCUMENTAIRES**



# Nkihtahkomikumon

## 2 : Le cadre environnemental

Susan Blair

Le site de Jemseg Crossing est situé au cœur de la basse vallée de la rivière Saint-Jean (ci-après désignée BVR SJ), dans le secteur néo-brunswickois de la Péninsule maritime du Nord-Est de l'Amérique du Nord. La Péninsule maritime s'élanche dans le nord de l'océan Atlantique au sud de l'estuaire du Saint-Laurent et se compose de l'extension septentrionale de la chaîne des Appalaches (Hoffman 1955; Bourque 1992). Le bassin hydrographique de la rivière Saint-Jean est le plus vaste de la Péninsule maritime, en fait, le plus vaste entre celui du Saint-Laurent et celui de la rivière Susquehanna (Burke 2001, comm. pers.).

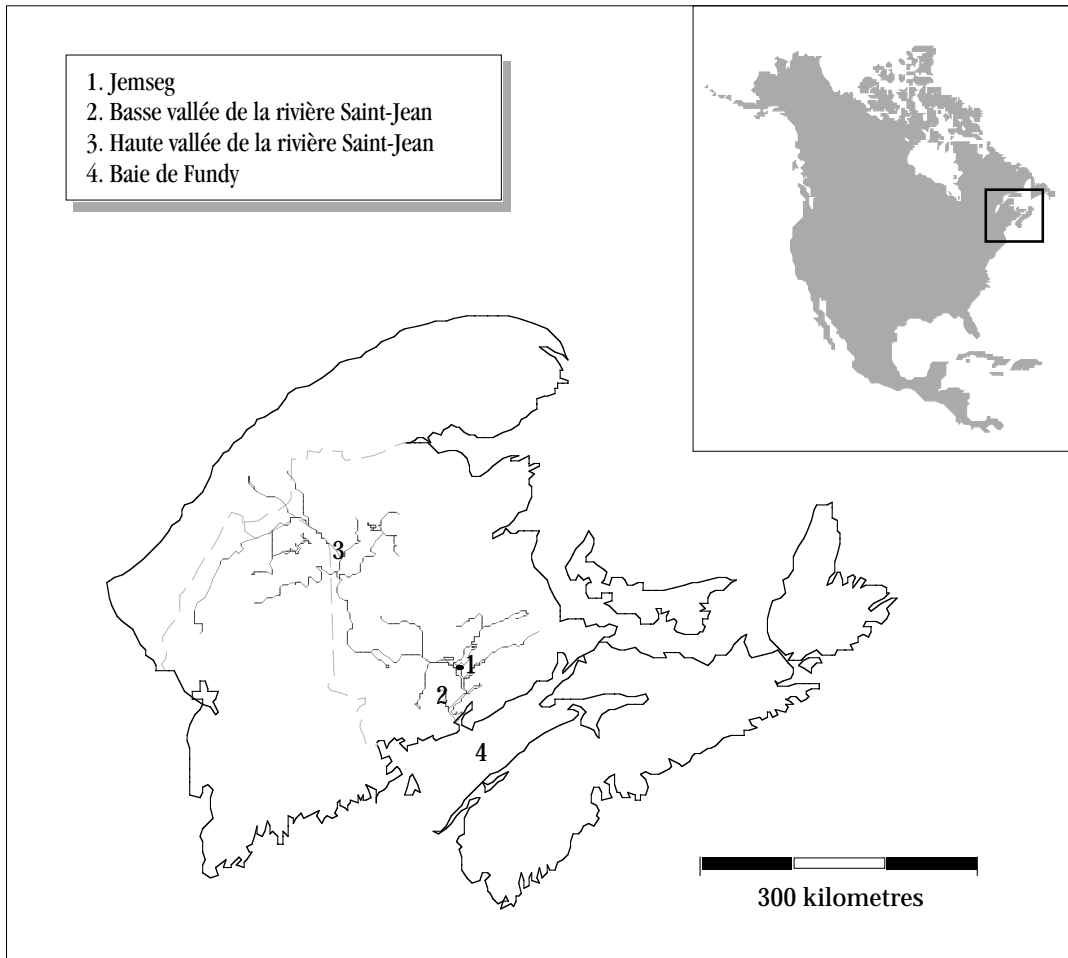
Les êtres humains ont habité la vallée de la rivière Saint-Jean depuis des millénaires. Le toponyme original de la rivière est Wolastoq, la « belle rivière ». Les Wolastoqiyik sont des locuteurs de la famille linguistique algonquienne et des membres du groupe culturel Wabanaki, avec les Mi'kmaq, les Passamaquoddys et les Penobscots (Snow 1980 : 27). Bien que les Wolastoqiyik soient souvent désignés sous le terme Malécites dans les écrits ethnographiques (Mechling 1913, McFeat

1962, Ray 1983, Smith 1957, Speck 1915, 1917 Speck et Dexter 1952, Speck et Hadlock 1946, Stamp 1915), il s'agit d'un nom qui leur fut donné par les Mi'kmaq, leurs voisins à l'est, et qui signifie « les baragouineurs ». Au sein de leur propre histoire orale et dans les documents ethnographiques et historiques, les Wolastoqiyik sont fondamentalement les habitants de la rivière (voir volume 1, Snow 1980, Speck et Hadlock 1946). Ils ont perfectionné la fabrication de canots d'écorce légers avec lesquels ils parcouraient les innombrables ruisseaux, lacs, étangs et marais du bassin hydrographique de la Wolastoq (Butler et Hadoch 1957 : 22-23, Ganong 1983 : 22).

En tant que patrie des Wolastoqiyik, la Wolastoq (ou rivière Saint-Jean) est un univers physique, social et idéologique (voir Blair 2001). Les histoires traditionnelles racontent les origines de la rivière Saint-Jean.

Aglebe'm ... [une grenouille monstrueuse] retenait toute l'eau du monde. Les rivières cessèrent de couler, les lacs s'asséchèrent et les gens de partout commencèrent à

Figure 2.1 : La Péninsule maritime et le bassin hydrographique de la rivière Saint-Jean (Wolastoq).



mourir de soif. En dernier recours, ils envoyèrent à Aglebe'm un messenger pour lui demander de donner de l'eau aux gens. Mais il refusa et donna au messenger seulement une gorgée de l'eau dans laquelle il se lavait. Mais ce n'était même pas suffisant pour satisfaire la soif d'une seule personne. Enfin, un grand homme fut envoyé à Aglebe'm pour le supplier de relâcher l'eau pour les gens. Aglebe'm refusa, disant qu'il en avait besoin pour s'y étendre. Le messenger abattit un arbre de façon qu'il tombe sur le monstre et le tue.

Le tronc de cet arbre devint la rivière ... et les branches devinrent les affluents ... alors que les feuilles devinrent les étangs à la tête de ces affluents ... (Conte de l'origine de la rivière Saint-Jean, raconté par Gabe Paul de Pilick, enregistré par Speck, 1917 : 480-481).

Leurs traditions orales sont remplies d'histoires sur l'usage de leurs aires de chasse, de pêche et de cueillette, et le relief porte encore les traces de leur héros culturel ancestral, Gluskup (voir vol. 1, mais aussi Blair 2001, Ganong 1896, Mechling 1914,

Speck 1917, Szabo 1985). La toponymie historique fournit les noms wolastoqiyiks pour les ruisseaux, les rapides, les rochers, les lieux de campements, les flets, les lacs et les étangs de tout le territoire du bassin hydrographique de la rivière Saint-Jean.

#### LA STRUCTURE PHYSIQUE DE LA RIVIÈRE SAINT-JEAN

La rivière Saint-Jean est le plus vaste bassin hydrographique de la Péninsule maritime (Hustins 1974 : 1). Elle prend naissance à la frontière du Québec et du Maine, à une altitude de 480 m au-dessus du niveau moyen de la mer (ANMM). Elle coule en formant un arc de cercle vers l'est, puis tourne vers le sud, sur une distance totale de 675 km, avant de se jeter dans la baie de Fundy (voir figure 2.1), tranchant la Péninsule maritime en deux. Bien que cette mesure linéaire soit déjà relativement grande, la véritable ampleur de la rivière Saint-Jean se mesure par la superficie qu'elle draine, soit environ 55 000 km<sup>2</sup> on carrés (Hustins 1974 :1).

Le site de Jemseg Crossing est situé dans la portion inférieure de la rivière Saint-Jean. Dans le tronçon inférieur de son parcours, la rivière s'élargit, ses berges sont en pente douce et elle présente de vastes plaines d'inondation. Les basses élevations de cette région (rarement plus de 150 ANMM) dérivent d'un sous-sol de roches sédimentaires, calcaires ou non, d'âge paléozoïque supérieur. Ce sont des formations peu plissées et compactées de gr s, de shales et de conglomérats gris et feldspathiques, sédimentées en eaux continentales et saum res (Colpitte et al.

1995 : 32, IWD 1974 : 2, McLeod et al. 1994). Le climat de cette région est le plus chaud de la rivière Saint-Jean avec en moyenne 1700 à 1800 degrés/jours par années (Dzikowski et al. 1984). Le système hydrographique de Grand Lake offrant près de 2200 hectares d'eaux libres agit comme bassin calorifique en modérant les conditions climatiques locales (DNRE 1998 : 12). Ce climat plus chaud, articulé avec de larges plaines alluviales fertiles et de vastes marais, crée un environnement végétal typique du sud de la Péninsule maritime, où l'on trouve ostryers de Virginie, tilleuls d'Amérique, noyers cendr es, frênes blancs, frênes verts et  rables argentés (DNRE 1998 : 13).

Le dernier section de la rivière Saint-Jean passe à travers le bras méridional des montagnes du Nouveau-Brunswick: les hautes terres de Caledonia. Tout comme les hautes terres de Miramichi, ces roches géologiquement complexes créent une topographie plus marquée. Celles-ci incluent des lits intercalés de felsites et de mafites, des zones de roches sédimentaires siliclastes composées de mudstones rouges, de grès rouges et de conglomérats, ainsi que de roches sédimentaires non calcaires (Colpetts et al. 1995 : 32, McLeod et al. 1994).   son embouchure, la rivière Saint-Jean est étranglée par la gorge des Chutes réversibles (Reversing Falls). Cette particularité topographique unique influence fortement la dernière section de la rivière. Ce fut jadis de véritables chutes.   la suite du relèvement isostatique, la côte méridionale du Nouveau-Brunswick a vu le niveau marin s'élever au cours de la plus



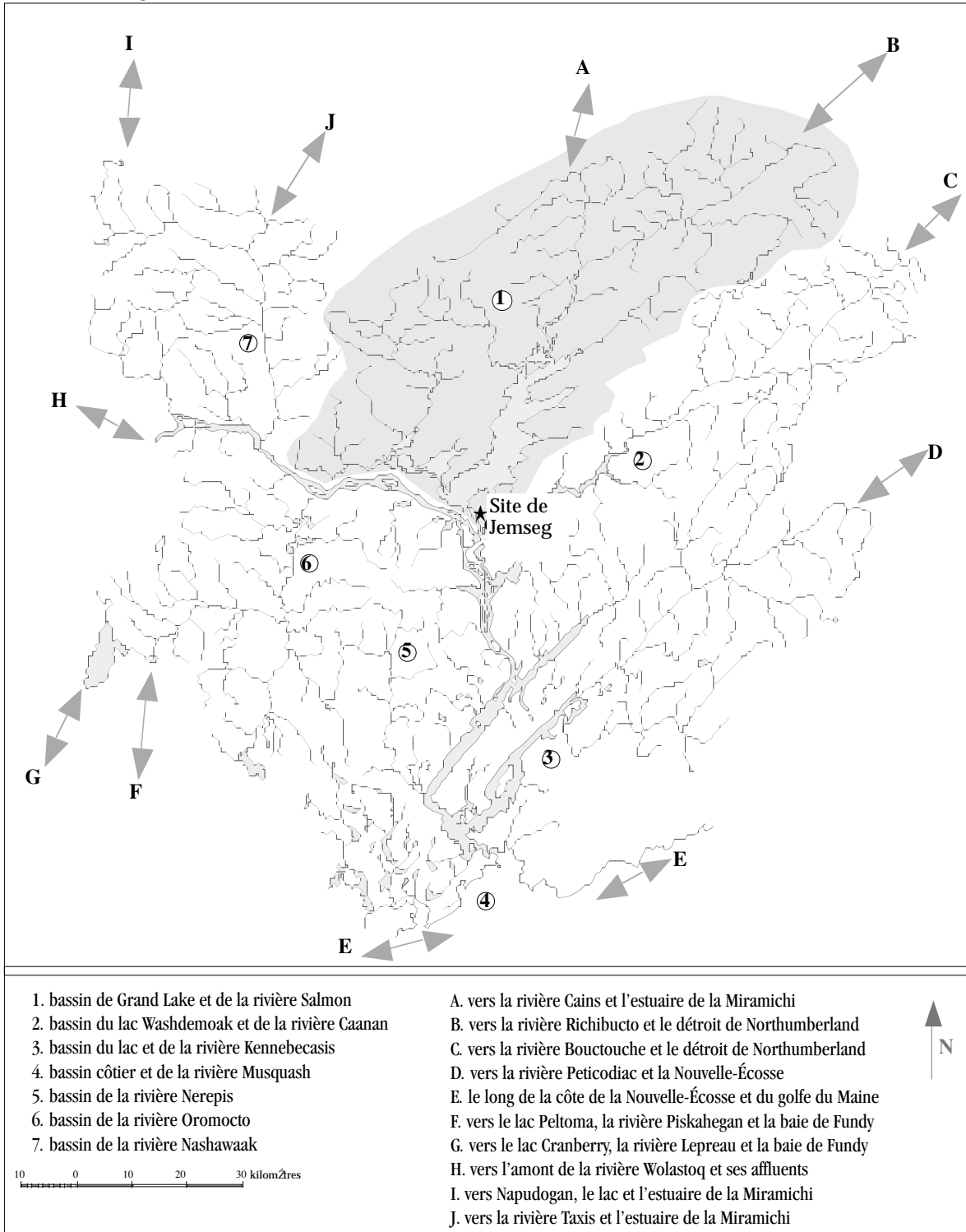
grande partie de l'holocène (Grant 1975). À un moment donné, vraisemblablement durant la première moitié de l'holocène, le seuil de ces chutes fut dépassé par le niveau des marées hautes de la baie de Fundy. Les amplitudes de marées de la baie de Fundy sont parmi les plus grandes au monde, principalement en raison de sa morphologie. Quand le débit de la rivière Saint-Jean passe à travers la gorge, à marée basse, le seuil à sa sortie marque une légère baisse d'altitude, ce qui produit des rapides. Au cours de la marée haute, les eaux marines de la baie de Fundy dépassent cette élévation et refoule dans la rivière avec presque autant de puissance. Récemment, ce phénomène est devenu une attraction touristique nommée les Chutes réversibles (the Reversing Falls). Même si le marnage dans la rivière Saint-Jean est bien inférieur à celui de la baie de Fundy, l'influence de la pénétration d'eaux marines se fait sentir loin à l'intérieur avec des effets qui diminuent graduellement jusqu'à 140 km en amont. Dans la rivière Jemseg, devant le site de Jemseg Crossing, l'amplitude fait moins d'un mètre.

La salinité de l'eau dans le cours inférieur de la rivière augmente vers l'embouchure, à partir d'une eau presque complètement douce en amont de Fredericton (environ 100 km de l'embouchure) à une stratification d'eaux saumâtres et salées à Grand Bay et dans la baie de Kennebecasis. La gorge des Chutes réversibles limite la décharge à un maximum de 60 cm de débit par semaine, indépendamment des marées (SJRBB 1972). Il en résulte que le cours inférieur de la

rivière Saint-Jean peut accumuler périodiquement un énorme volume d'eau en période de crue. Annuellement, à la fonte des neiges au printemps, une inondation survient, connue localement sous le terme « the Freshet ». Étant donné que la baie de Fundy ne gèle pas durant l'hiver, le climat régional a une forte influence maritime, ce qui résulte en des étés plus frais et des hivers plus doux, et ce ci produit souvent d'épais bancs de brouillard côtier. Cette région est située sur la voie des orages du sud-est le long de la côte atlantique, augmentant les taux de précipitation. Le climat maritime frais favorise une forêt dominée par les conifères, constituée de parcelles discontinues de forêt boréale et décidue mixte (DNRE 1998 : 10-11).

La totalité de la rivière Saint-Jean fut englacée au cours de la dernière glaciation. Une épaisse couverture de till glaciaire forme la plus grande partie des matériaux meubles, composés de sables limoneux et graveleux avec des galets et des blocs issus généralement du substrat rocheux. La vallée de la rivière Saint-Jean présente partout des formes de relief résultant de la glaciation, soit des terrasses, des deltas, des plaines d'épandage, des eskers et des moraines. Une bonne partie de la vallée est remplie de matériaux meubles dérivés du pléistocène et, dans la plupart des endroits, le cours actuel de la rivière ne les a que partiellement entamés. La vallée présentait, en certains endroits, des lacs glaciaires qui ont déposé d'épaisses couches d'argile glacio-lacustres (Rampton et al. 1984, Jeandron et Dickinson 1999, Kite 1982).

Figure 2.2 : Le bassin hydrographique de la basse vallée de la rivière Saint-Jean. Les chiffres désignent les bassins hydrographiques des affluents et les lettres désignent des routes de portage connues vers d'autres rivières et régions.



Certains ont pensé que les « Grand Lake Meadows », de vastes prairies humides et fertiles au nord et à l'ouest du site de Jemseg Crossing, se sont formés sur de tels dépôts d'argile (Choate 1973).

La BVRSJ se compose d'un petit nombre de zones écologiques, d'habitats et de formes de relief (voir la figure 2.2). Ce secteur est formé de huit affluents majeurs, un marais salant, onze grandes étendues d'eau (surtout des lacs), trois systèmes marécageux majeurs, des plaines boisées humides et fraîches et une périphérie élevée boisée. Il diffère significativement de la moyenne et haute vallée de la rivière Saint-Jean par trois attributs importants.

- (1) L'influx des eaux marines crée un estuaire qui pénètre profondément à l'intérieur des terres.
- (2) L'étranglement de la rivière à son embouchure crée une vaste plaine d'inondation.
- (3) Sur la totalité du bassin hydrographique de la rivière Saint-Jean, 90 % des grandes étendues d'eau se retrouvent dans la basse vallée, ce qui affecte le climat en captant et entreposant la chaleur estivale.

Ces trois phénomènes accroissent la productivité écologique de la BVRSJ. La combinaison de basses terres, de marais, de lacs ouverts, de rivières à écoulement libre et d'une incursion marine crée un environnement diversifié et hautement productif pour les ressources organiques (alimentation, matériaux, pharmacopée).

L'exploitation peut se concentrer sur les ressources non organiques comme l'outillage lithique, les métaux natifs et les minéraux, comme l'ocre, et sur les ressources organiques comme les matériaux d'origine végétale ou animale pour la nourriture, l'outillage, l'habitation, les cordages et les médicaments. De façon générale, nous caractérisons les activités d'extraction des ressources selon trois ensembles : la cueillette, la pêche et la chasse.

#### La cueillette

Les activités de cueillette consistent en la récolte de plantes pour l'alimentation, la pharmacopée et la fabrication d'outils (cordages, récipients, habitations et canots). À partir de relevés ethnographiques locaux et régionaux (Adney 1944, Chandler et al. 1979, Erichson Brown 1979, Mechling 1911, Petersen 1977, Speck 1915, Speck et Dexter 1952, Van Wart 1948) et de la disponibilité au sein de basse vallée de la rivière Saint-Jean (Hinds 1986, 1999), j'ai accumulé des références sur plus de 165 plantes ayant une utilité alimentaire, 37 plantes à usage médical connu et 28 plantes utilisées pour fabriquer des outils. J'ai été informée que les aînés wolastoqiyiks conservent et entretiennent précieusement les connaissances sur plusieurs autres plantes ayant des propriétés médicinales et autres. Certaines de celles-ci sont abordées dans le volume 1 de ce rapport. Dans ce volume, je veux souligner le lien potentiel et réel unissant les Wolastoqiyiks et leurs ancêtres à une variété de ressources végétales hautement productives. Toutefois, je

reconnais le souci des détenteurs de connaissances traditionnelles de sauvegarder les connaissances et d'éviter l'exploitation de ces ressources par le public non autochtone. J'ai donc choisi de ne pas détailler les plantes potentiellement médicinales. Il faut cependant noter que les Wolastoqiyiks détiennent des connaissances sur les vertus médicinales d'un large éventail de plantes (Mechling s.d., Perley 2000 : comm. pers., Speck et Dexter 1952).

Les plantes ayant un potentiel alimentaire incluent les arbres et arbustes à noix (4 espèces), les plantes annuelles à graines (10 espèces), les plantes aquatiques à tubercules, racines ou bulbes féculents (16 espèces), les plantes à petits fruits (42 espèces), les plantes dont les germes, les feuilles ou les tiges sont consommés comme légumes (30 espèces), les champignons (au moins 4 espèces) et une variété d'autres plantes dont certaines parties peuvent servir en tisanes ou aliments d'urgence. Toutefois, ce n'est pas l'ensemble de ces plantes qui a le potentiel de contribuer significativement à la diète des cueilleurs de la période précédant le Contact. Elles peuvent être classées selon leur productivité (la quantité de nourriture que procure un seul plant), leur densité (la quantité de plants au sein d'une aire donnée), leur disponibilité (quantités communes dans la région et période au cours de laquelle elles peuvent être récoltées) et la facilité de leur collecte et de leur transformation. À l'aide de ces paramètres, j'ai dressé une liste des principales espèces de plantes possibles (tableau 2.1).

Si le potentiel n'équivaut pas à l'usage, les archéologues qui utilisent la théorie de l'exploitation optimale favorisent la considération de ressources ayant un potentiel nutritionnel significatif dans leurs modèles de subsistance et d'acquisition des ressources (Winterhalder et Smith 1981). Nonobstant les considérations de la théorie de l'exploitation optimale, nous devrions faire attention avant de rejeter l'importance des ressources végétales dans la diète des groupes précédant le Contact sans prendre en considération le potentiel d'ensemble des environnements locaux. De plus, plusieurs de ces plantes ont des usages répertoriés dans les documents ethnographiques et ethnohistoriques tout en ayant été également trouvées dans des contextes archéologiques de la région. Les plantes sauvages alimentaires des Wolastoqiyiks habitant près de Woodstock comprenaient les têtes-de-violon, l'ail civette, les « artichauts sauvages » (seau-de-Salomon ?), le bulbe de l'ail doux, le « navet sauvage » (apios d'Amérique), les racines rouges de polypode de Virginie (une fougère), les racines de nénuphar, l'atocas, le gros atocas, le prunier Chickasaw, le thé des bois, le petit thé, la mère, la fraise, le bleuet et la sève d'érable (Smith 1957 : 5). Les sites archéologiques de la Péninsule maritime ont également documenté la valeur des plantes dans la diète des populations avant le Contact. Parmi celles-ci, on trouve le noyer cendré (Monckon 1997), l'apios tubéreux (Leonard 1996), les pruniers sauvages (spécialement le prunier noir (Deal et al. 1991, Gorham 1943, Hinds s.d., 1986, Leonard 1996), ainsi que

Projet archéologique de Jemseg Crossing, volume 2

Tableau 2.1 : Les ressources végétales de la basse vallée de la rivière Saint-Jean qui ont une valeur significative dans l'alimentation humaine (les noms wolastoqiyiks sont tirés de Hinds 1999).

Type	Nom français	Nom latin	S*	Nom wolastoq'kew
<b>Noix</b>	Noyer cendré (noix longue)	<i>Juglans cinerea</i>	A	Pokanewimus
	Noisetier à long bec	<i>Corylus cornata</i>	A	Malipokansimus
	Chêne à gros fruit	<i>Quercus macrocarpa</i>	A	Wahcilomoss
	Chêne rouge	<i>Quercus rubra</i>	A	Asahqahawimus, Olonikp
	Hêtre à grande feuille	<i>Fagus grandifolia</i>	A	Mihihqimus
<b>Graines</b>	Amphicarpe bractéolé	<i>Amphicarpa bracteata</i>	A	
	Riz sauvage	<i>Zizania palustris</i>	DA	
<b>Racines aquatiques**</b>	Belle-angélique	<i>Acorus calamus</i>	P	Kiwohossuwasq
	Brassénie de Schreber	<i>Brassenia schreberi</i>	A	
	Quenouille	<i>Typha spp.</i>	T	segidebigakde'gil
	Nymphéa ororant	<i>Nymphaea odorata</i>	A	'Samaqani pesqahsuwehsok
	Sagittaire graminifère	<i>Sagittaria graminea</i>		
	Sagittaire latifoliée	<i>Sagittaria latifolia</i>	A	
	Amande de terre	<i>Cyperus esculentus</i>	A	
	Sagittaire cunéaire	<i>Sagittaria cuneata</i>	A	
	Grand nénuphar	<i>Nuphar luteum variegatum</i>	A	Pskeht(iyil)
<b>Racines terrestres**</b>	Apios tubéreux	<i>Apios americana</i>	T	Ktahkitom
	Sceau-de-Salomon	<i>Polygonatum pubescens</i>	T	
	Berce	<i>Heracleum maximum</i>	A	Paqolus
	Maianthème	<i>Maianthemum racemosum</i>	P	Amuwiminik(ol)
<b>Sève</b>	Érables	<i>Acer spp.</i>	P	Sonaw
<b>Fruits</b>	Prunier noir	<i>Prunus nigra</i>	A	Mehqewicik
	Cerisier de Pennsylvanie	<i>Prunus pensylvanica</i>	A	Masqesiminok
	Cerisier tardif	<i>Prunus serotina</i>	A	Oluwininol
	Sureau blanc	<i>Sambucus canadensis</i>	É	Saskibimos
	Gadelier américain	<i>Ribes americanum</i>	É	
	Groseiller hérissé	<i>Ribes hirtellum</i>	É	Katesiminaks
	Framboisiers	<i>Rubus spp.</i>	É	Saqtemin, Minsoss, Sosoqimins(ok)
	Gros atoca	<i>Vaccinium macrocarpon</i>	FA	
	Bleuet	<i>Vaccinium angustifolium</i>	A	
	Petit atoca	<i>Vaccinium oxycoccus</i>	A	Sun-un-ul
	Airelle vigne-d'Ida	<i>Vaccinium vitis-idaea</i>	A	Sihkimin(ol)
	Bois d'orignal	<i>Viburnum lantanoides</i>	A	Otuhkimus
	Pimbina	<i>Viburnum americanum</i>	A	Ipimin(ol)
	Vigne des rivages	<i>Vitis riparia</i>	A	Al-ag-wi-min-ul
	<b>Verdures</b>	Fougère-à-l'autruche (tête-de-violon)	<i>Matteuccia struthiopteris</i>	P

\*Saison d'usage P=printemps, É=Été, DA=début d'automne, A=automne, FA=fin d'automne, T=toute l'année

\*\* = inclut les tubercules, les rhizomes, les racines et les bulbes

plusieurs baies et graines (Rubus sp., Fragaria sp., Vaccinium sp., Ribes sp., Sambucus sp., Mitchella repens [pain de perdrix], Cornus canadensis [cornouiller du Canada] et Polygonum sp. (Deal 1998 : 6).

La conservation de ces restes dans les sites archéologiques est cependant fortement biaisée en faveur des éléments carbonisés (soit accidentellement ou à cause de la préparation ou du rejet) ou encore en faveur des plantes qui présentent des parties résistantes, comme les graines et les écailles de noix. La récupération par Leonard d'un vase contenant des fragments d'apios tubéreux a été rendue possible par d'heureuses conditions de conservation et par l'habileté dont a fait preuve Leonard pour reconnaître sur le terrain les tubercules carbonisés. Il est difficile d'imaginer comment on aurait pu récolter des indices d'autres ressources végétales importantes, comme par exemple la sève d'érable, avec les techniques actuelles de terrain. Les travaux récents d'analyse des résidus par Deal et ses collègues pourront

s'avérer la solution à la compréhension de l'importance des plantes dans les économies régionales (Deal 1990, Deal et al., Deal et Silk 1988).

Dans une perspective saisonnière, l'une ou l'autre des ressources alimentaires végétales de la basse vallée de la rivière Saint-Jean est disponible durant l'année. Au début du printemps, souvent en mars, la sève d'érable qui était entreposée dans les racines en hiver commence à monter vers les branches et les bourgeons. Les Wolastoqiyiks récoltaient cette sève à l'aide de chalumeaux de bois et de récipients d'écorce, puis la transformaient en briques de sucre (Buttler et Hadlock 1957 : 18-19). Ensuite, alors que la neige fondait, on récoltait les pousses des premières verdure (spécialement celles de la fougère à l'autruche, communément appelées les têtes-de-violon, mais également de la quenouille et d'autres) et les rhizomes (de belle-angélique et de manthème). Les pousses et les verdure peuvent être aussi récoltées durant l'été alors que les épis, les

Tableau 2.2 : Les matières végétales utilisées pour l'outillage (les noms wolastoqiyiks sont tirés de Hinds 1999).

Nom français	Nom Latin	Nom Wolastoq'kew
Thuja occidental	<i>Thuja occidentalis</i>	Kakskus
Chanvre du Canada	<i>Apocynum cannabinum</i>	
Scirpe vigoureux	<i>Schoenoplectus tabernaemontani</i> *	
Jonc épars	<i>Juncus effusus</i>	
Quenouille (typha à feuilles larges)	<i>Typha latifolia</i>	Pkuwahqiyasq
Tilleul d'Amérique	<i>Tilia americana</i>	Olonikp
Ammophile à ligule courte	<i>Ammophila breviligulata</i>	
Frêne blanc	<i>Fraxinus americana</i>	Akomahq
Frêne noir	<i>Fraxinus nigra</i>	Wikp
Frêne rouge	<i>Fraxinus pennsylvanica</i>	Sonutamkiyey
Bouleau à papier	<i>Betula papyrifera</i>	Masqemus

\*anciennement *Scirpus lacustris*

tiges et le pollen des quenouilles complètent les baies estivales (fraises, sureau, gadelles, groseilles et framboises). Les plantes terrestres exploitées pour leurs racines, dont le sceau-de-Salomon et l'apios tubéreux, peuvent être récoltées à l'année mais elles sont plus faciles à cueillir dans la fraîcheur humide des sols d'été. Au début de l'automne, les grains de riz sauvage et d'amphicarpe bractiolé mûrissent et les racines des plantes aquatiques se remplissent d'amidon, ce qui améliore leur valeur nutritive. Ces aliments peuvent être récoltés durant l'automne et l'hiver et même au début du printemps en période de disette. D'autres fruits mûrissent à l'automne, dont les prunes, les cerises, les bleuets, les raisins et les atocas. Plusieurs des plantes apparentées aux atocas retiennent leurs fruits durant l'hiver, fournissant alors un supplément alimentaire à la fin de l'automne (Petersen 1977 : 222). En octobre et novembre, les noix et graines mûrissent et certaines d'entre-elles offrent de substantielles récoltes.

Les activités de cueillette concernent aussi les plantes qui servent de matériaux de fabrication et de construction (tableau 2.2). Harper (1956) et Whitehead (1987) ont trouvé des indices d'une industrie de cordages et de fibres précédant le Contact et qui utilisaient l'encorce de thuya, le chanvre du Canada, les roseaux et les joncs, la quenouille, le tilleul et l'ammophile (Deal 1998, voir aussi Petersen 1990). On utilisait une variété de bois francs et tendres comme éléments structuraux d'habitations, d'engins de pêche et de canots, de raquettes, manches d'outils, hampes, armes,

etc. (Speck et Dexter 1952). Le frêne a encore aujourd'hui un rôle important dans la vannerie des Wolastoqiyiks.

Le matériau organique prééminent a cependant vraisemblablement été l'écorce de bouleau à papier. Comme on l'a vu précédemment, ce matériau était à la base d'un système technologique de la période du Contact qui mettait en scène, entre autres, la construction de canots et la fabrication de récipients, de vêtements, d'ustensiles et de moyens d'entreposage (Butler et Hadloch 1957, Amin 1979).

Enfin, nous avons déjà noté que les propriétés chimiques et pharmacologiques des plantes étaient bien connues des Wolastoqiyiks. Non seulement utilisai-je on les plantes pour leurs qualités tinctoriales ou tanniques, mais on exploitait aussi leurs intérêts médicaux (Perley 2001, comm. pers., Chandler et al. 1979, Mechling 1911, Speck et Dexter 1952, Stewart 1979, Van Wart 1948). Ces plantes exigeaient des stratégies de récolte spécialisées. Les objectifs d'une collecte de plantes médicinales peuvent être d'acquies de petites quantités d'espèces réparties dans une grande aire géographique où dans des endroits uniques. Contrairement à la cueillette de nourriture, la quantité n'est pas nécessairement l'objectif étant donné que les propriétés pharmacologiques des plantes peuvent diminuer avec le temps. En d'autres termes, elles ne se conservent pas toujours bien. De plus, un bon degré de précision est souvent requis en ce qui concerne l'identification et les méthodes de collecte, ce qui nécessite de bonnes connaissances et de l'expérience. Bien que

la collecte des plantes médicinales ait pu faire partie des activités de subsistance (selon le point de vue de Binford (1979) sur l'acquisition des ressources lithiques), elle a pu également être entreprise de façon privée ou personnelle par des spécialistes des herbes et de la médecine.

#### La chasse

Il y a de nombreuses proies animales possibles au sein de la BVRSJ. Elles incluent de grands et petits mammifères terrestres,

des mammifères aquatiques, des oiseaux (spécialement la sauvagine) et des reptiles (voir tableau 2.3). Même si des mollusques d'eau douce sont disponibles (surtout les moules et autres bivalves), ils n'apparaissent pas dans les assemblages fauniques des sites archéologiques et ils n'étaient pas considérés comme nourriture selon les documents ethnographiques (Speck et Dexter 1952 : 3). Tous les grands mammifères terrestres servaient de

Tableau 2.3 : Les oiseaux, mammifères et reptile de la basse vallée de la rivière Saint-Jean pouvant servir de nourriture (les noms wolastoqiyiks sont tirés de Chamberlain 1899 et Speck et Dexter 1952).

Nom français	Nom latin	Nom wolastoq'kew
<b>MAMMIFÈRES</b>		
Orignal	<i>Alces alces</i>	mus
Caribou des bois	<i>Rangifer tarandus caribou</i>	muk-a'-lip
Cerf de Virginie	<i>Odocoileus virginianus</i>	hě't'-tok
Ours noir	<i>Ursus americanus</i>	mu'-win, mu'-in
Rat musqué	<i>Ondatra zibethicus</i>	kai-u'-hěs
Castor	<i>Castor canadensis</i>	kwa-pit'
Porc-épic	<i>Erethizon dorsatum</i>	ma-tu-wz's'
Lièvre d'Amérique	<i>Lepus americanus</i>	ma-tě-kwz's'
Loutre de rivière	<i>Lutra canadensis</i>	ki-u-nik'
Martre d'Amérique	<i>Martes americana</i>	tchi-a-kĕ
Pékan	<i>Martes pennanti</i>	pěk-ěmk'
Marmotte	<i>Marmota monax</i>	
Raton laveur	<i>Procyon lotor</i>	zs'-pěnts
<b>OISEAUX</b>		
Gélinotte huppée	<i>Bonasa umbellus</i>	
Tétras du Canada	<i>Dendragapus canadensis</i>	
Tourte	<i>Ectopistes migratorius</i>	
Bécassine des marais	<i>Gallinago gallinago</i>	
Bécasse d'Amérique	<i>Scolopax minor</i>	
Canard noir	<i>Anas rubripes</i>	
Canard branchu	<i>Aix sponsa</i>	
Garrot à œil d'or	<i>Bucephala clangula</i>	
Morillon à collier	<i>Aythya collaris</i>	
Bernache du Canada	<i>Branta canadensis</i>	
<b>REPTILE</b>		
Chélydre serpentine	<i>Chelydra serpentina</i>	



nourriture aux Wolastoqiyiks, comme l'orignal, le caribou des bois, l'ours noir et le cerf de Virginie. Les trois premiers étaient vraisemblablement les plus importants économiquement durant les temps anciens. La population de cerfs de Virginie a augmenté au cours de la période récente en raison des méthodes modernes de coupe de bois. C'est cette même raison qui explique la disparition du caribou de toute la partie méridionale et centrale de la Péninsule maritime. Certaines mentions ethnographiques semblent suggérer que le caribou fut le grand mammifère le plus important pour les Wolastoqiyiks (Smith 1957 : 4). Contrairement à son cousin nordique, le caribou des bois s'assemble en petits troupeaux de 10 à 50 individus. Il est tout de même plus grégaire que l'orignal comme le souligne Snow: « Si quelques chasseurs peuvent poursuivre un orignal dans la neige profonde et le tuer quand l'animal s'épuise, les caribous peuvent être capturés plusieurs à la fois, en embuscade le long des sentiers connus, par une bande de chasseurs » (1980 : 46). Ces cervidés hivernent dans les vieilles forêts denses où ils se nourrissent de lichens. En été, ils se déplacent vers les environnements ouverts des plateaux et sommets (Miller 1992, CWS 2001). Bien que Snow suggère une saison de chasse hivernale, cela n'a peut-être pas été le cas dans la basse vallée de la rivière Saint-Jean. L'inondation printanière, le « freshet », force fréquemment des orignaux et cerfs épuisés à trouver refuge sur les légères élévations de la plaine d'inondation. De nos jours, cela correspond généralement à l'autoroute locale, mais

certaines formes d'origine glaciaire comme les eskers et les moraines servent de la même manière. Ces animaux ont pu être plus facilement chassés durant cette période de l'année, probablement à l'aide de canots.

Bien que leur valeur protéique était sans doute une considération de base, les animaux fournissaient aussi d'autres ressources. On a mis au jour dans des contextes archéologiques de bonne conservation organique, spécialement dans les amas coquilliers côtiers, de l'outillage en os tel que des harpons, des hameçons, des incisives de castor fixés sur des manches en andouiller (en tant que couteaux croches), ainsi qu'une variété de poinçons et d'aiguilles (Black 1992, Bourque 1995, Sanger 1987). Speck et Dexter relatent l'usage des autres parties des animaux :

« Le caribou des bois, l'orignal et le cerf de Virginie étaient les ongulés importants qui servaient de nourriture et fournissaient les peaux pour les vêtements et les abris. La peau d'orignal servait à la fabrication de canots, de mocassins et de vêtements. Des intestins, on tirait la babiche pour les raquettes mais aussi, on les nettoyait, les séchait et les entreposait comme aliment d'hiver. On faisait de la broderie sur les étuis et récipients en cuir à l'aide de poils d'orignal. Les peaux de ces grands animaux servaient à fabriquer des sacs et contenants de toutes sortes et parfois, la peau complète d'un animal devenait une poche. L'ours noir était également l'objet d'usages multiples, c'est-à-dire la chair comme nourriture, la peau et la fourrure comme vêtements et abris, les intestins comme cordes d'arc, les dents et griffes comme éléments de

collier et décoration, et les os comme grattoirs » (1952 : 3).

Parmi les petits mammifères, dont le rat musqué, le castor, le porc-épic, le lièvre d'Amérique, la loutre de rivière, la martre, le pékan, le raton laveur, la belette et les petits rongeurs tels que les écureuils, c'est le rat musqué qui s'avérait le plus important pour les Wolastoqiyiks. Non seulement tient-il un rôle dans plusieurs de leurs contes, mais les Wolastoqiyiks étaient appelés les mangeurs de rats musqués par les Abénaquis (Mouskouaseaks, Speck et Dexter 1952: 3) et les Mi'kmaq (Kuuswekitchinuuk, Wallis et Wallis 1955 : 47, Burke 2000 : 19). Les Wolastoqiyiks chassaient aussi les oiseaux et récoltaient leurs Œufs (Speck et Dexter 1952). Ils convergeaient souvent leurs efforts sur les oiseaux aquatiques migrateurs, mais capturaient aussi gélinottes et téttras (Smith 1957 : 4), tourtes (espèce aujourd'hui éteinte), et bécasses et bécassines (Speck et Dexter 1952 : 3). Enfin, Speck et Dexter rapportent que l'on exploitait aussi la chélydre serpentine (tortue hargneuse) et ses Œufs (1952 : 3).

Bien que certaines de ces espèces animales aient été omniprésentes dans leur répartition géographique et saisonnière, plusieurs se regroupent au même endroit ou sont disponibles à des périodes particulières durant l'année. De telles répartitions sont des indices pour de possibles modes d'exploitation saisonnière. Au printemps, un grand nombre d'oiseaux migrateurs se rassemblent dans la BVRSJ. Certains de ces oiseaux utilisent la région comme aire de

repos dans leur migration vers le nord alors que d'autres, spécialement les canards noirs et branchus, les garrots à Œil d'or et les morillons à collier, viennent dans les marais du centre de la BVRSJ pour se reproduire et nicher. Autant les oiseaux que leurs Œufs ont dû fournir de la nourriture à ce moment. Les oiseaux migrateurs se rassemblent aussi dans la région à l'automne. Bien que les grands mammifères aient été préférablement chassés l'automne au moment où ils sont le plus gras, il est possible qu'on ait aussi capturé les individus pris par les inondations au printemps. Snow (1980) a suggéré que le caribou des bois était chassé dans ses quartiers d'hiver, mais il nous paraît possible qu'on les ait chassés lors de leurs déplacements saisonniers le long des sentiers, entre leurs quartiers d'hiver et les pâturages d'été, et aussi au printemps durant la mise bas. Certains comportements de chasse rapportés ethnographiquement ont pu être le résultat d'interactions économiques avec les Européens durant ou après la période du Contact, surtout en ce qui concerne les chasses d'hiver d'animaux à fourrure. Comme plusieurs petits mammifères se trouvent de façon omniprésente dans l'espace et au cours l'année, ils ont pu être l'objet de chasses opportunistes à tous moments. Traditionnellement, les Wolastoqiyiks chassent le rat musqué pour la nourriture et la fourrure au printemps lorsqu'ils sont évacués de force hors de leurs terriers par les inondations (K.Perley, comm. pers.).

Tableau 2.4a : Les ressources halieutiques du cours inférieur de la rivière Saint-Jean (tiré de Gorham 1970, Meth 1971, Scott 1967, Scott et Crossman 1973, Chamberlain 1899 et Speck et Dexter 1952).

Nom latin	Nom wolastoq'kew	Nom français	Type	Valeur	Disp.	Notes
<i>Petromyzon marinus</i>		Grande lamproie marine	A	I	C	
<i>Acipenser brevirostrum</i>		Esturgeon à museau court	A	C	C	Frai printanière
<i>Acipenser oxyrinchus</i>	pa'-si-kè's	Esturgeon noir	A	C	C1	Frai de fin mai à juin, haut de l'estran
<i>Alosa aestivalis</i>		Alose d'été	A	I	P	Montaison de fin mai à juin
<i>Alosa pseudoharengus</i>	si-kwè-n-è-m-ekw'	Gaspereau	A	CM	C	Montaison de fin mai à juin
<i>Alosa sapidissima</i>	è-m-sam'	Alose savoureuse	A	C	C	Montaison de fin mai à juin
<i>Coregonus clupeaformis</i>		Corégone de lac	D	B	C	Montaison en octobre dans le GL* & Wash*
<i>Salmo salar</i>	pè-lam'	Saumon atlantique	A	CM	C1	Montaison d'été et automne
<i>Salvelinus fontinalis</i>	sco'-tè'm	Ombre de fontaine	AD	B	C1	Montaison en octobre
<i>Salvelinus namaycush</i>		Touladie	D	B	P	Dans lacs peu profonds en hiver
<i>Osmernus mordax</i>	sè-mel'-sis	Éperlan d'Amérique	A	B	C	Pêche d'hiver sur glace, montaison au printemps
<i>Catostomus catostomus</i>		Meunier rouge	D	I	R	Commun seulement dans le cours supérieur de la rivière St-Jean
<i>Catostomus commersoni</i>	ki-kamkw'	Meunier noir	D	B	C	Partout, lacs et ruisseaux
<i>Couesius plumbeus</i>	pè-nĉ-skwsz'	Méné de lac	D	B	C	Partout, lacs et ruisseaux
<i>Ictalurus nebulosus</i>	mè-te-peš'	Barbotte brune	D	B	P	Dans le système hydrogr. de Grand Lake
<i>Anguilla rostrata</i>	kat	Anguille	C	CM	C	Partout, à l'année
<i>Lota lota</i>		Lotte	D	B	C	Dans la rivière Saint-Jean et Grand Lake.
<i>Microgadus tomcod</i>		Poulamon atlantique	A	B	C	Pêche d'hiver
<i>Morone americanus</i>	po-ka'-kè'n	Bar-perche	A	B	C	Frai en décembre et janvier à l'embouchure de la rivière Saint-Jean
<i>Morone saxatilis</i>	mèk-ak'	Bar rayé	A	B	C	Bonne population permanente dans Grand Lake
<i>Lepomis auritus</i>		Crapet rouge	D	B	P	Dans Grand Lake et H.E.** , montaison au printemps
<i>Lepomis gibbosus</i>		Crapet-soleil	D	B	C	Dans la rivière Oromocto
<i>Percia flavescens</i>	at'-sak-wa'-lus	Perchaude	D	B	C	Dans les rivières Saint-Jean et Oromocto
<i>Cottus cognatus</i>		Chabot visqueux	D	I	C	Partout

Type : A=anadrome, C=catadrome, D=d'eau douce, M=d'eau salée

Valeur : I=inconnue/pauvre, B=bonne valeur, C=valeur commerciale historique connue, CM=valeur commerciale historique majeure

Disponibilité : C=commun, C1=commun avant la construction des barrages, P=peu commun, R=rare

\*GL&amp;Wash=Grand Lake system et lac Washademoak

\*\* H.E.=partie supérieure de la marée (haut de l'estran)

Tableau 2.4b : Ressources halieutiques exploitables dans la rivière du Bas-Saint-John (de Gorham 1970, Meth 1971, Scott 1967, et Scott et Croxman 1973, Chamberlain 1899 et Dexter 1952).

Nom latin	Nom wolastoq'kew	Nom français	Typ	Val	Dis	Notes
<b>VISITEURS MARINS</b>						
<i>Squalus acanthias</i>	sik-lat'	Aiguillat commun	M	I	P	
<i>Raja radiata</i>	hëp	Raie épineuse	M	I	P	
<i>Brevoortia tyrannus</i>		Alose tyran	M	I	R	
<i>Clupea harengus</i>	pël-kwakw'-sit	Hareng atlantique	M	I	R	
<i>Gadus morhua</i>	nëk-mekw'	Morue franche	M	I	P	
<i>Urophycis chuss</i>	kul-pa'-pe-ki'-kë-n-ës	Merluche écureuil	M	B	C	
<i>Peprilus triacanthus</i>		Stromatée à fossettes	M	I	P	
<i>Sebastes marinus</i>		Sébaste atlantique	M	I	R	
<i>Cyclopterus lumpus</i>		Grosse poule de mer	M	I	R	

(Les abréviations utilisées au tableau 2.4b sont les mêmes que celles utilisées au tableau 2.4a)

### La pêche

Plusieurs mentions ethnographiques des Wolastoqikiks sur l'acquisition de la nourriture commencent avec la pêche (Speck et Dexter 1952 : 3) et il est clair que les poissons ont constitué une part significative du régime alimentaire des habitants de la BVRSJ. Smith souligne que tous les poissons du tronçon central de la rivière Saint-Jean étaient jadis consommés, dont le bar rayé, l'esturgeon, le saumon, le gaspareau, le corégone, l'anguille, l'éperlan et la truite (Smith 1957 : 6). ñ cette liste, Speck et Dexter (1952 : 3) ajoutent l'alose et le bar-perche. La variété des environnements aquatiques de la BVRSJ offre des habitats pour une grande diversité de poissons, incluant onze espèces anadromes, une espèce catadrome, douze espèces d'eau douce et une variété de menés, naseux, fondules et épinoches qui ont pu servir soit d'appât ou de nourriture. De plus, les ressources halieutiques du bas estuaire ont une composante marine car les deux tiers supérieurs de l'estuaire sont entièrement d'eau douce alors que le tiers inférieur est de plus en plus salé vers l'aval, résultante directe de la pénétration des marées. Cette eau saumâtre forme une strate de surface, de profondeur variable (de 5 à 20 m), au-dessus des eaux profondes et plus salées du Long Reach et de la baie Kennebecasis (Meth 1971 : 2). Cette situation permet à certaines espèces marines de pénétrer régulièrement dans le bas estuaire où on peut les capturer (neuf espèces, ainsi que plusieurs autres espèces rares, voir tableau 4.4, Meth 1971, Trites 1960). Les poissons anadromes qui font de

grandes remontées saisonnières prévisibles (surtout le bar rayé, l'anguille, le saumon atlantique, les esturgeons, le gaspareau et l'aloze) ont été importants dans l'histoire des habitants de la BVRSJ et ont été à la base de pêcheries commerciales jusqu'aux temps modernes (Meth 1971, voir tableau 4.4). Des archéologues ont suggéré que dans le nord-est, le saumon n'a jamais été la ressource d'importance qu'il a été sur la côte ouest du continent en raison de différences biologiques entre le saumon de l'Atlantique et les espèces du Pacifique (Carlson 1988). Cela paraît vraisemblable, du moins dans le contexte de la rivière Saint-Jean, étant donné que le saumon n'est qu'une des nombreuses espèces anadromes abondantes et prévisibles. Au lieu d'une seule montaison saisonnière de grande ampleur, la basse vallée de la rivière Saint-Jean est le théâtre de montaisons multiples, d'ampleurs et de durées variables (voir plus loin).

L'ethnographie et la tradition orale ont permis d'enregistrer de nombreuses méthodes de pêche et une bonne diversité d'engins de pêche spécialisés. Au cours des montaisons saisonnières, les Wolastoqiyiks pouvaient capturer ou harponner quelques espèces (surtout les bars rayés, les gaspareaux et aloses, les saumons et les anguilles) en grand nombre. Ils pêchaient le saumon avec des lances spéciales en érable à sucre (sapti hi'gan) (Barratt 1951, Speck et Dexter 1952 : 3). Ils utilisaient des techniques similaires de jet pour d'autres poissons anadromes grégaires, dont les harpons (si-gawan), les foñhes (ni-gak), ou d'autres lances à poissons (ni-ka'-kwèl). Ils

harponnaient également les anguilles, mais le plus souvent ils les attrapaient dans des nasses ou des coffres (kadewi-galhi-gan) faits d'éclisses de bois (Speck et Dexter 1952 : 3). Les Wolastoqiyiks ont développé des méthodes spéciales pour attraper l'esturgeon noir. Bien que ce poisson ne se présente pas de façon aussi abondante que d'autres poissons de montaison, ils sont de grandes dimensions (jusqu'à 4 m de long) et un seul individu peut fournir des centaines de livres de viande. C'est en utilisant une torche (pu'segwo-n) en canot la nuit qu'ils attiraient l'esturgeon à la surface où il était harponné et patiemment épuisé (Butler et Hadlock 1957 : 30-31).

Les Wolastoqiyiks capturaient les poissons d'eau douce et de rivière à l'aide d'autres techniques de pêche dont des épuisettes (azahi'gan), des filets (hap), des hameçons (pki'ekan ou ěm-ki'-kě n) et des lignes (ěm-ki-kě-nap') (Chamberlain 1899, Speck et Dexter 1952). Ils utilisaient aussi cette dernière technique pour la pêche sur glace du poulamon atlantique, l'éperlan et la merluche écureuil qui se rassemblent durant le frai hivernal dans le bas estuaire. Bien que peu d'exemples d'engins de pêche de grandes dimensions aient été enregistrés par les ethnographes, des recherches archéologiques au lac Sebasticook, au Maine, ont permis de mettre au jour des vestiges de structures de fascines utilisées et réparées sur de longues périodes à partir de l'archaïque récent (Petersen et al. 1994). Ces structures sont peu visibles archéologiquement dans les régions où le niveau des lacs ne fluctue pas beaucoup et il est possible que les pêcheurs d'avant le

Contact aient construit des structures similaires dans les embouchures de certains lacs de la BVR SJ.

Dans une perspective saisonnière, les poissons de la basse vallée de la rivière Saint-Jean offrent des disponibilités variables au cours de l'année. Une série de montaisons s'amorcent au début d'avril, avec l'éperlan qui part des eaux saumâtres de l'embouchure de l'estuaire (où ils se rassemblent en hiver) vers les petits ruisseaux (Scott et Crossman 1973). Ensuite, les montaisons abondantes des espèces de harengs d'eau douce (gaspareaux, aloses d'été et aloses savoureuses) qui arrivent de l'océan vers les affluents du cours inférieur de la rivière Saint-Jean. Les bars rayés et les esturgeons se déplacent au printemps vers le haut des marées le long des rivières principales. Au début de l'été, le saumon atlantique commence ses grandes remontées. Après les montaisons majeures du début de la saison chaude, la pêche changeait vraisemblablement d'échelle en se concentrant sur les poissons résidents des lacs et des ruisseaux (Burke 2000 : 22), comme l'anguille d'Amérique, l'omble de fontaine, l'éperlan, les meuniers, le méné, le ouitouche, la barbotte, le bar-perche, les crapets, la perchaude et le chabot. En octobre, la corégone de lac et l'omble de fontaine des lignées anadromes, amorcent d'abondantes montaisons de frai et les saumons atlantiques font une seconde remontée. À mesure que l'eau des lacs se rafraîchit, le touladi et la lotte remontent près de la surface. Une fois les lacs gelés, tous ces poissons et d'autres peuvent être pêchés sur la glace, avec d'autres espèces

marines (spécialement le merluche écureuil) qui pénètrent dans le cours inférieur de la rivière en décembre et janvier.

## LES RESSOURCES NON ORGANIQUES

J'ai souligné dans la section précédente les ressources organiques qui fournissaient des matériaux pour les outils et les autres aspects de la technologie. Or, certains matériaux non organiques étaient tout aussi importants pour la technologie des populations d'avant le Contact. La production de l'outillage nécessitait des pierres à grain fin présentant des caractéristiques de cassure particulière, comme les pierres pour la taille. La géologie variée de la basse vallée de la rivière Saint-Jean offre un accès potentiel à plusieurs pierres qui ont de telles caractéristiques, incluant une variété de roches ignées felsiques et mafiques, des mudstones, des quartzites, métaquartzites et autres roches métasédimentaires, des cherts et des minéraux tel le quartz. Les anciens habitants de la région bouchardaient et polissaient différentes pierres dures et lourdes, comme des siltstones, des roches plutoniques et volcaniques et des ardoises afin de produire d'autres outils.

Ils ont pu extraire certaines de ces pierres à partir d'affleurements de la roche-mère, mais ils ont probablement fabriqué la plupart de leurs outils à partir des dépôts meubles, comme les lits de galets fluviaux ou les formes d'origine glaciaire composée de galets. Bien que les groupes locaux aient pu inclure l'approvisionnement lithique dans leurs déplacements saisonniers guidés par l'acquisition de nourriture (Binford

1979), certaines matières premières lithiques provenaient de toute évidence de loin (Black 1992, Blair 1999, Bourque 1994, Bourque et Coz 1981, Burke 2000). Alors que la complexité géologique du substrat rocheux de la région combinée au remodelage et au bouleversement du territoire par les glaciers a rendu très difficiles les études de provenance lithique, l'élucidation des sources de matières premières et l'information qu'elles procurent au chapitre des cycles saisonniers, de l'intégration régionale et des interactions interrégionales formeront un thème majeur des prochains chapitres. La seule source lithique bien étudiée dans la basse vallée de la rivière Saint-Jean est celle du chert Washademoak, contenant des cherts aux couleurs vives, à grain fin avec un éclat de cireux à vitreux (Black, ce volume, Black et Wilson 1999).

En plus des matières premières lithiques, les gens de certaines périodes d'avant le Contact ont recherché le cuivre natif et l'argile afin de fabriquer des objets. Le cuivre natif ne semble pas avoir été disponible dans la vallée de la rivière Saint-Jean, mais il y a des sources dans la baie de Fundy vers le sud (Blair 1999, Deal 1998, Leonard 1996). D'autre part, la BVRSJ contient des lits d'argile utilisable, surtout autour de Grand Lake et à l'embouchure de la rivière (Allain 1984, Deal 1998).

#### LES PALÉOENVIRONNEMENTS

Dans la discussion précédente, j'ai fait référence à des usages possibles des éléments environnementaux de la BVRSJ par les populations amérindiennes avant le

Contact. Toutefois, en réalité, la notion de « période pré-Contact » n'a pas de sens en tant qu'unité paléoenvironnementale. Bien qu'on puisse supposer que l'environnement précédant immédiatement le Contact (il y a environ 600 ans) était fortement comme celui de la période historique de la Péninsule maritime, il devient périlleux d'étendre plus loin dans le passé les conditions environnementales et les associations fauniques et botaniques. Les chercheurs qui traitent de l'adaptation humaine ont mis l'accent sur ce point de vue :

Nous ne pouvons insister trop souvent sur le fait que l'analyse environnementale doit être abordée du point de vue des systèmes dynamiques. Bien que cela puisse sembler banal à certains, une approche systématique et classificatoire de l'environnement reste la norme en archéologie, même parmi les archéologues qui prétendent utiliser l'approche écologique. Pour certains archéologues, une discussion du contexte environnemental en termes d'une classification statique de zones micro-environnementales est considérée suffisante, sans tenir compte de la périodicité, des changements à long terme, etc. Nous serions bien avisés de tenir compte de l'esprit de la définition originelle d'écosystème de Tansley (1935) en tant que sphère d'interaction dynamique (Kirch 1980 : 136).

Deux approches ont été utilisées pour la recherche paléoenvironnementale dans la Péninsule maritime, soit le point de vue macroenvironnemental et le point de vue micro-environnemental. La première fut

l'approche traditionnelle dans la région. Elle consiste en l'élaboration de grandes histoires végétales temporelles et spatiales basée essentiellement sur l'analyse pollinique et complétée par l'étude des grandes tendances géomorphologiques comme l'abaissement de la croûte terrestre et le rebondissement isostatique qui causent les variations du niveau marin (Grant 1975). Dans la BVRSJ, le gros de cette analyse a été basé sur les travaux de Mott et ses collègues (1975, Mott et al. 1986) à partir de sites près de la côte de Fundy (lac Basswood Road, maintenant Splan Pond, et lac Little, Miller et Cynwar 1991). Cette recherche suggère que les environnements de l'holocène se sont développés à partir de contextes post-glaciaires de toundra à travers des vagues de flores et de faunes, caractéristiques de la plaine côtière, qui se déplaçaient vers le nord-est (Clayden 1999 : 44). La grande partie de cette recherche détaillée concernait les événements de la fin du pléistocène et du début de l'holocène, comme par exemple la formation de structures glaciaires tels les systèmes deltaïques (Pronk et Seaman 2001), et l'impact du Dryas récent (Levesque et al. 1993). Il en résulte que les environnements des périodes d'intérêt pour la présente étude, soit ceux de l'holocène moyen et récent, deviennent des éléments secondaires de la recherche. De grandes tendances se dessinent néanmoins :

La réponse végétale au réchauffement du climat a été rapide après 10 000 AA. Les forêts d'épinettes et de sapins ont été remplacées à l'intérieur de quelques millénaires par des peuplements

mixtes qui incluaient tous les conifères et la plupart des feuillus de nos forêts actuelles. La proportion relative de ces espèces variaient en fonction de gradients climatiques et topographiques et selon la fréquence des feux, de la compétition, le développement des sols et les maladies des arbres (Mott 1975, Ritchie 1987). Les températures atteignirent un sommet dans les Maritimes entre 7000 et 5000 AA. avec environ 2° C de plus qu'actuellement (Pielou 1991, Jetté et Mott 1995) avant de s'abaisser de façon continue jusqu'à aujourd'hui. Au cours de l'optimum climatique (l'hypsithermal), le pin blanc, la pruche et le chêne ont atteint leur abondance maximale au Nouveau-Brunswick, indiquée par des taux de pollen jusqu'à deux fois plus élevés que ceux d'aujourd'hui (Jetté et Mott 1995). La pruche a été subséquemment décimée au Nouveau-Brunswick (Mott 1975, Warner et al. 1991) et à travers l'est de l'Amérique du Nord par des facteurs inconnus, probablement, entre autres, une ou plusieurs épidémies majeures d'insectes (Bkirly et Fillon 1996). Bien que la pruche ait recouvré une certaine présence, l'érable à sucre, le hêtre et d'autres arbres typiques des forêts actuelles de feuillus de la province l'ont dépassée en importance. Le document pollinique du dernier millénaire montre une augmentation du nombre d'épinettes et une diminution de la pruche et des feuillus tempérés, témoignant de l'amorce de conditions de plus en plus fraîches et humides (Mott 1975, Clayden 1999 :45).

Ce résumé suggère que les environnements modernes ont commencé à



se mettre en place il y a 5000 ans. De façon générale, il est clair que plus la période étudiée est récente, plus les associations modernes et historiques reflètent l'environnement passé. Toutefois, des études paléoenvironnementales locales détaillées sur les épisodes récents de l'holocène n'ont toujours pas été faites, et des cadres provisoires à grande échelle doivent suffire pour l'instant. Bien entendu, à une échelle chronologique et géographique plus fine, ces données causent problème et sont même parfois incorrectes. En vertu de l'analyse écologique, on doit donc accepter ces cadres avec beaucoup de réserve.

Les analyses micro-environnementales détiennent un potentiel pour déterminer des schémas environnementaux à une échelle plus fine. S'il est clair que les environnements sont dynamiques à de grandes échelles, ils peuvent subir des changements périodiques (fluctuants) ou singuliers (événementiels) qui peuvent être sévères mais de courte durée (voir Anderson 2001, Fiedel 2001). Ce type de recherche s'est développée avec les données provenant des carottes de glace, de la dendrochronologie et des sédiments lacustres, afin de percevoir le changement à une échelle annuelle. Bien que des chercheurs aient isolé des événements particuliers à partir de ces données et qu'ils aient tenté de les associer avec des situations historiques ou archéologiques particulières, de tels liens causals restent

difficiles à effectuer et la causalité tient au mieux de l'inférence. L'influence locale des événements visibles par ces données demeure à ce jour non corrélée avec d'autres types de données paléoenvironnementales. Avant qu'elles puissent être utilisées au meilleur de leurs possibilités, ces données nécessitent un niveau de résolution plus fin autant dans le document archéologique que dans celui des conditions environnementales locales.

Cette analyse suggère que la BVRSJ était différente des autres portions du bassin hydrographique de la rivière et des autres régions intérieures de la Péninsule maritime. Elle est cependant aussi différente des régions côtières. De façon générale, les ressources sont diverses et abondantes, et un nombre de ressources particulières offrent de grandes concentrations (spécialement les montaisons printanières de poissons anadromes, l'hivernement des caribous, la migration de la sauvagine et les récoltes automnales de noix et graines), ce qui suggère de courtes périodes d'abondance dans de petites localités. Un tel théâtre de richesses a créé des opportunités pour les gens du site de Jemseg Crossing. Le site était localisé de façon idéale pour permettre aux gens qui y vivaient de se déplacer vers les aires d'approvisionnement des ressources, vers d'autres sites voisins et d'autres campements saisonniers, et de participer aux riches systèmes écologiques de la basse vallée de la rivière Saint-Jean.

## Elehtasikpon Ktahkomiq

### 3 : La formation de l'aire du site

Susan Blair

Le site de Jemseg Crossing est situé sur la rive sud-est de la rivière Jemseg. L'aire de fouille a été déterminée par l'emprise du pont. Tout au long du projet, la superficie de l'emprise a été réduite le plus possible avec la collaboration des ingénieurs du ministère des Transports du Nouveau-Brunswick afin de minimiser l'impact sur le tissu archéologique du site. En se basant sur les collections privées et les récoltes d'objets sur la grève érodée, il est clair que le site s'étend bien au-delà de l'aire de fouille. La seule portion de la grève et du terrain qui a un potentiel archéologique négligeable est le secteur de la marina, au sud de l'aire de fouille. Ce peu de potentiel est la conséquence directe des travaux de construction de la marina ainsi que des bouleversements antérieurs, dont deux périodes différentes de construction du pont et de la route adjacente à la marina (P. Allen 1997, comm. pers.).

L'emprise proposée pour l'autoroute traverse plusieurs éléments topographiques dont :

- (1) le lit de la rivière,
- (2) la grève,

- (3) une terrasse inférieure,
- (4) une basse-terrace,
- (5) un talus et
- (6) une terrasse supérieure.

Cette topographie est à l'origine de variations significatives dans la nature des dépôts archéologiques et elle a modifié fortement les processus de formation du site. Ces éléments topographiques sont indiqués en plan et en profil dans la figure 3.1.

#### (1) Le lit de la rivière

La rivière Jemseg est une longue voie de passage reliant le système hydrographique de Grand Lake à la rivière Saint-Jean. Le bord oriental de la rivière où se trouve le site est peu profond et silteux. Un chenal, qui a été dragué afin que les barges puissent transporter du charbon à partir de Minto, passe de l'autre côté du centre de la rivière. Nous avons trouvé des artefacts lithiques dans les eaux peu profondes près de la rive (P. Polchies 1996 : comm. pers.). La rive semble s'éroder à un rythme régulier. Certains de ces objets ont pu être délogés de leurs contextes au cours

de la débŕle printaniŕre de Grand Lake, car des portions de la rive devant le site semblent présenter du rognage périodique par les glaces (voir plus loin).

Nous étions initialement trŕs inquiets du potentiel archéologique de ce secteur de l'emprise. Les limons fins et la large plateforme peu profonde devant le site suggéraient que les sédiments de la riviŕre Jemseg s'accumulaient ŕ cet endroit. Les sites gorgés d'eau exhibent occasionnellement des artéfacts organiques trŕs délicats, comme des filets, de la vannerie, des lignes ŕ pŕche ou encore des embarcations (D. Keenlyside 1996, comm. pers.). On récupŕre rarement ces objets dans le Nord-Est, et il est trŕs difficile de les mettre au jour et de les conserver adéquatement. Afin de déterminer l'existence de tels témoins, nous avons installé un grand rideau ŕ limon pour contrôler les pertes de sédiments devant le site et nous avons ensuite tamisé ŕ l'eau des échantillons de ce sédiment. Cet exercice n'a pas permis de mettre au jour des artéfacts identifiables précédant le Contact. Notre inquiétude s'est toutefois maintenue jusqu'ŕ ce qu'un géomorphologue analyse les forages du ministŕre des Transports du Nouveau-Brunswick (A. Searman, DNRE). Ces forages indiquaient que la couche de limon devant le site était en fait un mince revŕtement au dessus d'un épais niveau d'argile glaciolacustre du pléistocŕne récent. On a pu inférer, ŕ partir de l'épaisseur de cette couche de limon, que le frottement de la glace ainsi que l'enlŕvement et le remplacement des limons par les courants sont des forces destructives

importantes qui influencent le lit de la riviŕre. Nous en avons conclu que tout matériel archéologique qui a pu ŕtre déposé devant le site a depuis longtemps été emporté par la riviŕre.

Le niveau de l'eau devant le site qui est indiqué ŕ la figure 3.1 est légŕrement sous la cote de 1 m. Cette lecture fut relevée par des arpenteurs le 5 septembre 1996. En raison de l'incidence des marées dans le cours inférieur de la riviŕre Saint-Jean, le niveau de l'eau varie considérablement ŕ l'intérieur d'une journée. Il fluctue également durant l'année et au cours de périodes de plusieurs années. Les graphiques de la figure 3.2 expriment des lectures sur les derniŕres trente années par une station d'Environnement Canada située sur l'ancien pont de Jemseg. Certaines de ces variations sont liées au contrôle du niveau des eaux et aux besoins énergétiques du barrage Mactaquac (B. Nash 1996, comm. pers.), alors que d'autres représentent les fluctuations saisonniŕres de la riviŕre. Ces derniŕres sont plus intenses au printemps quand l'inondation annuelle, le « freshet », fait remonter le niveau des eaux du cours inférieur de la riviŕre Saint-Jean jusqu'ŕ 6 m ou plus. C'est cette force qui a permis la déposition d'alluvions sur la plus grande partie de la surface du site et, plus particuliŕement, sur la zone riveraine de 150 m de large parallŕle ŕ la riviŕre.

## (2) La grŕve

Durant les périodes oŕ le niveau des eaux est relativement bas, une étroite grŕve de limon, sable et gravier brun-rouge recouvrant une argile grise pŕle émerge ŕ

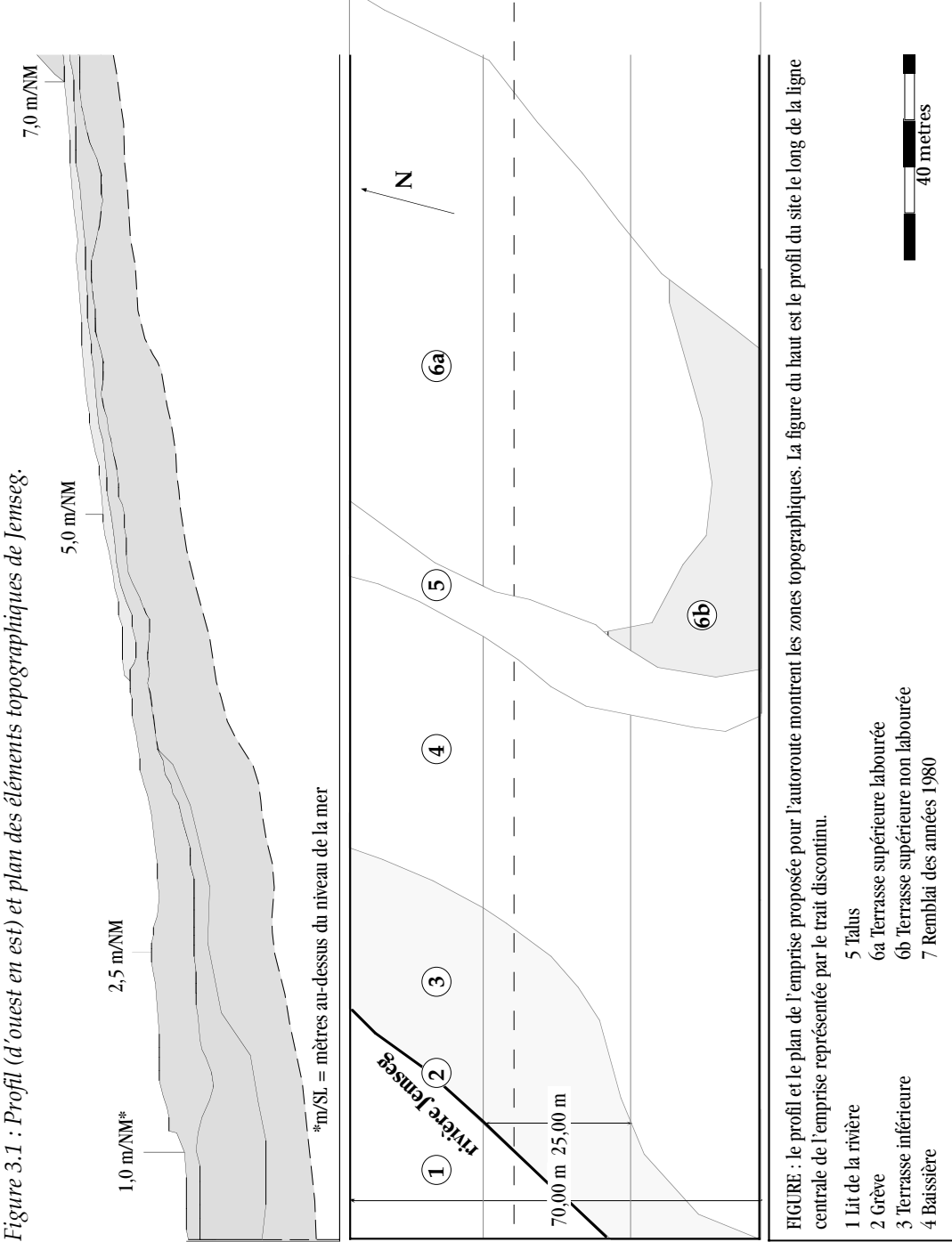


Figure 3.1 : Profil (d'ouest en est) et plan des éléments topographiques de Jemseg.

FIGURE : le profil et le plan de l'emprise proposée pour l'autoroute montrent les zones topographiques. La figure du haut est le profil du site le long de la ligne centrale de l'emprise représentée par le trait discontinu.

- 1 Lit de la rivière
- 2 Grève
- 3 Terrasse inférieure
- 4 Baissière
- 5 Talus
- 6a Terrasse supérieure labourée
- 6b Terrasse supérieure non labourée
- 7 Remblai des années 1980

peu près partout devant le site. La grève elle-même n'est en fait que la partie exposée du lit de la rivière puisque seul le recouvrement par de l'eau différencie ces deux parties. La limite riveraine de la grève se manifeste dans la plupart des endroits par un léger relèvement topographique où poussent aulnes, herbes, arbustes et, par endroits, de petits arbres. À quelques occasions, la végétation a été fortement sapée par l'érosion, ce qui démontre le caractère détériorant du secteur de la terrasse inférieure et de la grève. Au cours du ratissage préliminaire de la grève, et dans les récoltes de surface suivantes durant le projet, nous avons ramassé à cet endroit beaucoup de pièces lithiques, de céramique postérieure au Contact, du métal et du verre. Ces trouvailles nous ont semblé concentrées dans une zone adjacente à la limite sud de l'emprise de 70 m (désignée éventuellement comme étant l'aire D) et dans une large portion de la grève au-delà de la limite nord de l'emprise de 70 m (désignée éventuellement comme étant l'aire F).

### (3) La terrasse inférieure

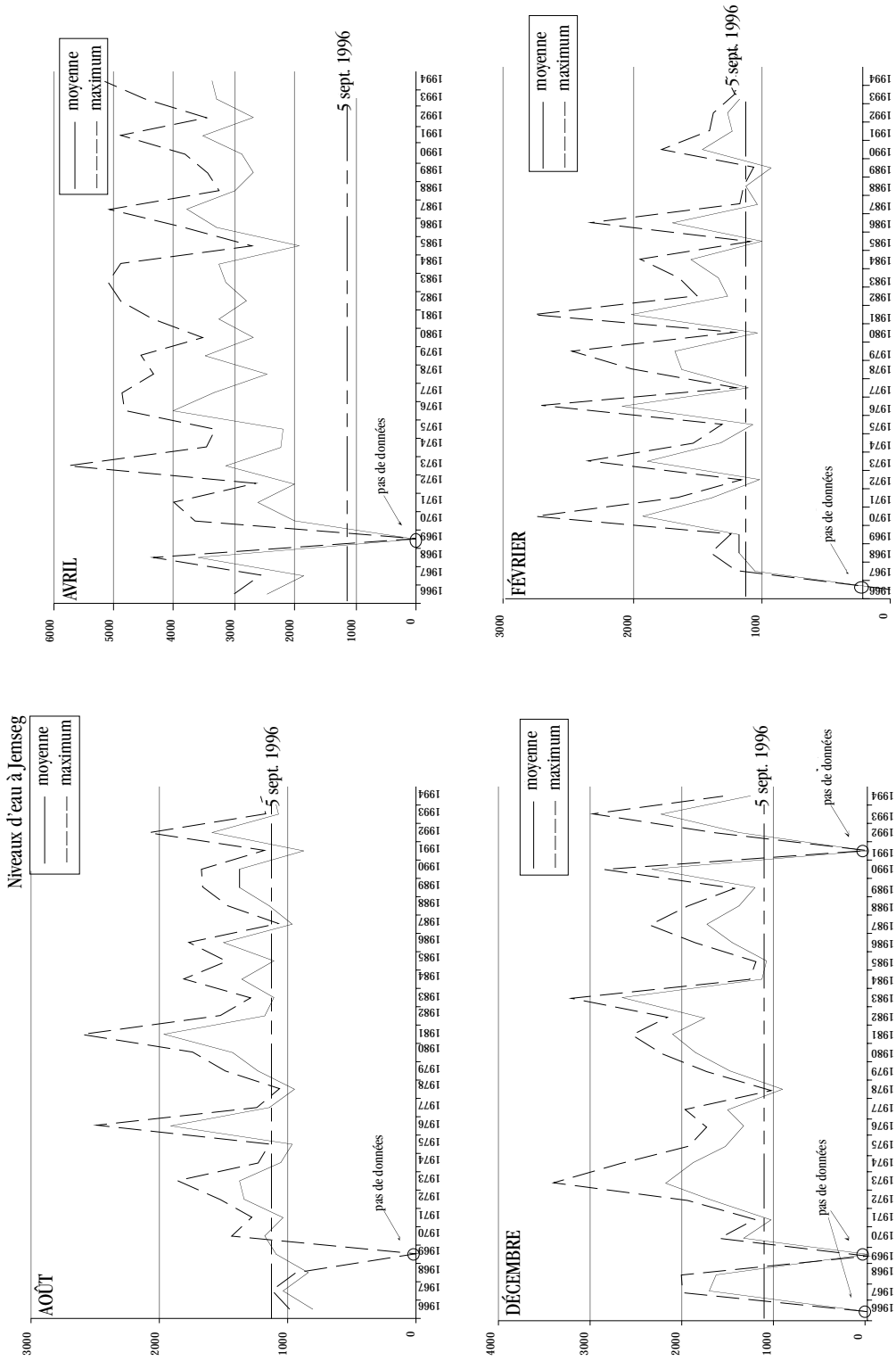
La terrasse inférieure est constituée par la légère remontée topographique adjacente à la grève. Durant le projet, des indices importants d'activités de la période précédant le Contact ont été mis au jour sur la terrasse inférieure. Dans la partie sud de l'emprise de 70 m, cette terrasse apparaît comme une légère bosse de 10 à 20 m de large qui diminue en hauteur mais qui s'élargit vers le nord jusqu'à 25 à 30 m de large. Des puits de sondage dans la partie

sud de la bosse montre une forte accumulation d'alluvions. La fouille de ces unités fut interrompue à une profondeur de 120 cm par la nappe phréatique, bien qu'elles fournissaient encore une abondance de matériel culturel à ce niveau. Au nord, le dépôt alluvial est moins épais tout en étant plus remanié. Un ancien propriétaire m'a raconté qu'il avait bouté des aulnes hors de la portion nord de la terrasse (à partir de 10 à 15 m au sud de la ligne centrale de l'emprise vers le nord) afin de faire un pâturage pour le bétail. Quoiqu'intense, ce bouleversement semble avoir été limité dans l'espace, et le remplacement des aulnes et des ronces par des herbes et des roseaux sur la moitié nord de la terrasse inférieure en témoigne.

### (4) La terrasse plus foncée

Le relief derrière la terrasse inférieure s'aplanit dans la moitié sud de l'emprise de 70 m pour former une zone humide basse ou baissière. Vers l'intérieur, la limite de cette aire se situe à une altitude de 3 à 3,5 m au dessus du niveau de la mer. Les sols à cet endroit sont des argiles sablonneuses, riches en matières végétales partiellement décomposées. Au nord, les sols sont plus sablonneux et mieux drainés. La végétation de la baissière en est une ouverte avec beaucoup d'herbes et d'autres plantes des marais. Il fut très difficile de sonder le sol de la baissière en raison des nombreuses eaux stagnantes, des masses denses d'herbes imbibées dans les niveaux supérieurs et la nature collante des sols argileux. Néanmoins, nous avons positionné une série de sondages sur toute l'étendue de cette zone (TD1, B68, E71 et

Figure 3.2 : Les niveaux d'eau mensuels de la région de Jemseg durant trois décennies. Seuls quatre mois sont présentés par ces graphiques, soit août, décembre, février et avril, étant donné qu'il nous concernait plus particulièrement le projet archéologique de Jemseg Crossing. Les niveaux récents sont affectés par le barrage Mactaquac qui a débuté ses opérations en 1971. Ces graphiques tirent leurs données d'une station d'Environnement Canada et elles nous furent généreusement fournies par P. Hilts d'Environnement Canada.



TH1). La plupart d'entre eux ne révélèrent que quelques éclats. Le sondage TH1, à la limite nord de l'emprise, offrit un peu plus d'objets (10 éclats et 27 débris ferreux récents). Ceci peut s'expliquer par la nature plus sablonneuse du sol, le degré de bouleversement postérieur au Contact ou encore les deux. Il reste que, de façon générale, la basse zone était une zone de faible productivité archéologique.

Des discussions avec d'anciens propriétaires nous ont appris que cette basse zone ainsi que la terrasse inférieure au-dessus de l'eau étaient naguère utilisées comme pâturages. Aucune des personnes de la région à qui nous avons parlé dans le cadre de ce projet ne se rappelait de labours pour des usages agricoles sur ces bas secteurs (Dignam 1997) et cela n'est guère surprenant étant donné la saturation en eau de ces sols.

#### (5) Le talus

Le talus est le secteur entre les basses zones humides et la terrasse supérieure. Il se manifeste par une montée de l'élévation de 3,5 m à 4,5 ou 5 m au-dessus du niveau de la mer et ce sur une distance de 15 à 30 m. Bien que cette pente soit graduelle, elle demeure significative archéologiquement, non seulement parce qu'elle limite le champ labouré de la terrasse supérieure, mais aussi parce qu'elle semble avoir été la scène d'intenses usages et remaniements à la période postérieure au Contact. En effet, il y a probablement un lien entre la limite du champ labouré et la forte densité de matériel postérieur au Contact. Quelques-unes des explications seront abordées plus

en détail dans les prochains chapitres, mais le labourage du champ a pu mener au rejet des gros objets et de pierres à sa périphérie. Il est également possible que le champ labouré restreignait au talus les activités contemporaines du lieu (comme par exemple des sites de campement). Enfin, la limite du champ et le changement de topographie a pu mener à des épisodes périodiques de dépotoirs ou de remplissage.

Bien que les sols dans cette zone aient comporté une part d'argile, le drainage y était meilleur que dans la basse zone. Les alluvions y sont d'une bonne épaisseur et quelques sondages offraient encore du matériel archéologique à une profondeur de 125 cm. Ces sondages n'ont pas pu être terminés en raison d'une infiltration d'eau en profondeur et d'un changement de la position de l'emprise qui fut déplacée à l'est du talus.

#### (6) La terrasse supérieure

La terrasse supérieure forme un glacis qui descend doucement de la route moderne jusqu'au talus. Au cours des dernières années, une grande quantité de remblais et de débris de toutes sortes (de grandes plaques d'asphalte, des blocs et des morceaux de roche-mère) y a été déposée sur des épaisseurs de 2 à 8 m. Avant la construction des routes au XX<sup>e</sup> siècle (dont la vieille route aujourd'hui appelée Grand Lake Drive et les additions récentes à l'autoroute 2) et avant les activités agricoles, cette terrasse en glacis se prolongeait sur plusieurs centaines de mètres jusqu'à un second talus. Un unique sondage (TK1) a

été fait sur une surface dénudée du champ immédiatement adjacent à l'ancienne route (Grand Lake Drive, à plus de 200 mètres de la berge) et on y a mis au jour un ensemble d'artéfacts postérieurs au Contact. Cela suggère que l'aire d'activités intenses d'avant le Contact était située plus près de la rive, probablement à l'intérieur des premiers 150 à 175 m à partir de la berge. Des secteurs de ce champ ont été labourés pour l'agriculture au cours du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. En se basant sur la configuration présumée des secteurs labourés, nous avons divisé la présentation de la prochaine zone topographique en deux sections différentes : le champ labouré et le champ non labouré.

#### (6a) Le champ labouré

Les anciens propriétaires nous ont signalé qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, les labours étaient limités à la moitié nord de la terrasse supérieure (Roy Dukeman, comm. pers., Dignam 1997). Le document archéologique témoigne de ce fait par la distribution des fragments recollables (rapprochés dans la zone non labourée et éparpillés dans la zone labourée) et un profil homogène dans la partie supérieure du sol (un limon sablonneux foncé de la surface à environ 25 cm et un limon sablonneux brun-rouge avec de plus gros fragments sous 25 cm) dans le champ labouré. Il est vraisemblable que l'étendue des labours récents a été guidée par le drainage et la topographie ou encore tout simplement par la limite des propriétés.

Si les labours ont eu un effet de nivellement de la surface de la terrasse supérieure, on a tout de même observé de

bonnes variations dans la profondeur des alluvions et dans la paléotopographie du till de fond sous-jacent (voir plus loin). Bien que le till de fond apparaisse entre 30 et 50 cm sous la surface dans la plupart des unités de fouille, dans certains cas il ne se montrait que sous plus d'un mètre d'alluvions. Par endroits, comme dans le coin nord-est de l'aire A, la variation de profondeur relative des alluvions était très localisée.

La terrasse supérieure contenait la plupart des structures et des artéfacts d'avant le Contact. Le labourage du champ a eu des effets variés sur le matériel archéologique. Toutes les structures dévoilées lors du projet se trouvaient sous le niveau de labour. Il y a des cas où ces structures ont été tronquées par la charrue, comme le suggère la dispersion des galets éclatés par le feu, des pierres de foyer et du charbon de bois directement au-dessus de parties intactes de structures. Il semble que les labours aient aussi endommagé ou détruit des pièces. Par exemple, presque toute la poterie d'avant le Contact provenait du niveau sous le labour. C'est cependant justement ces labours qui ont mené à la découverte et à l'évaluation initiale du site. La concentration artéfactuelle dans le niveau de labour a incité quelques résidents locaux à faire des récoltes de surface dans les champs. Dans notre collecte d'information sur le site, nous avons répertorié le plus de collections privées possible provenant de ce site. L'une de ces collections, la collection Dykeman, a été montée par deux frères qui visitaient le site de Jemseg après les labours bisannuels dans



le but de ramasser de nouveaux objets ramenés à la surface.

**(6b) Le champ non labouré**

Au cours de la phase initiale de l'inventaire, en septembre et octobre, nous avons placé plusieurs sondages à la limite sud-est de l'emprise de 70 m. La distribution verticale des artefacts, comme par exemple de denses concentrations de céramique du XIX<sup>e</sup> siècle localisées à 5 cm sous la surface, suggèrent que cette portion du champ n'a pas été aussi intensément labourée que celle au nord, un fait corroboré par l'information que nous avaient fournie les anciens propriétaires (R. Dykeman, comm. pers, Dignam 1997). Cependant, seulement quelques sondages ont pu être disposés dans ce secteur du champ avant que l'emprise des travaux soit réduite à 25 m. Les trouvailles au sein de ces unités suggèrent que cette section du site était utilisée par les plus anciens occupants du site (voir chapitre 16). Les alluvions de ces zones sont comparativement peu épaisses et le till de fond apparaît à environ 35 cm sous la surface.

**(7) Le remblai**

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, la partie intérieure de la terrasse supérieure est couverte d'une grande quantité de remblais. Ce remplissage résulte de deux épisodes de déposition. La plus grande part provient de la construction de l'autoroute au début des années 1980. Elle contient des débris associés à la route comme des plaques d'asphalte et des fragments de roche-mère. Puisque ces

remblais ont une origine extérieure au site, l'impact sur le tissu archéologique reste minimal car il le recouvre et donc le protège. Nous l'avons vérifié en décapant de petites aires de ce remblais (dans l'aire D), ce qui nous a permis de fouiller la surface originale du champ. Cette fouille a démontré que les secteurs sous le remplissage offrent une densité artefactuelle autant sinon plus grande que les secteurs dégagés du champ cultivé.

Mais avant que ne soient déposés les remblais de la route, la partie arrière du champ a subi l'impact de d'autres activités, dont la construction d'une route (l'ancienne autoroute devenue Grand Lake Drive) et la construction d'une petite station d'essence et d'un restaurant au bord de l'ancienne route. À cette occasion, une portion du champ (à environ 60 m au nord de l'aire A) a été butée et tassée vers le nord-est pour servir de socle à la station d'essence. Ces travaux ont créé la grosse butte (d'environ 8 m au dessus de la surface du champ) à côté de l'ancienne route. La station d'essence et le restaurant ont plus tard été démolis et la butte a servi pour le centre d'interprétation durant le projet archéologique de Jemseg Crossing. Un éclat a été trouvé en surface de cette butte, ce qui illustre le fait qu'elle a été construite avec du sol provenant du secteur du champ où il y avait du matériel archéologique.

Afin de déterminer l'étendue des dommages causés par ces travaux, nous avons identifié l'aire du champ qui avait été excavée. Cette section a été subséquentement remplie dans les années 1980 par des débris d'autoroute. Après avoir délicatement

décapé le remplissage, nous avons découvert que les couches originales du sol avaient été arrachées jusqu'à plus de 165 cm de profondeur, au-delà duquel il a été impossible de poursuivre l'examen des sols en raison des infiltrations d'eau. Cela suggère qu'une partie de dimension indéterminée de la surface arrière de la terrasse supérieure a été complètement détruite. Bien que quelques artefacts puissent toujours se trouver au sein de la butte adjacente à la route, toutes les relations entre ceux-ci ou encore avec les structures comme les foyers, les planchers et les fosses ont été anéanties.

#### LA STATIGRAPHIE

Dans cette section, j'aborderai les couches de sol naturels qui ont été rencontrées de manière générale sur le site de Jemseg et les processus géomorphologiques qui les ont générées<sup>1</sup>.

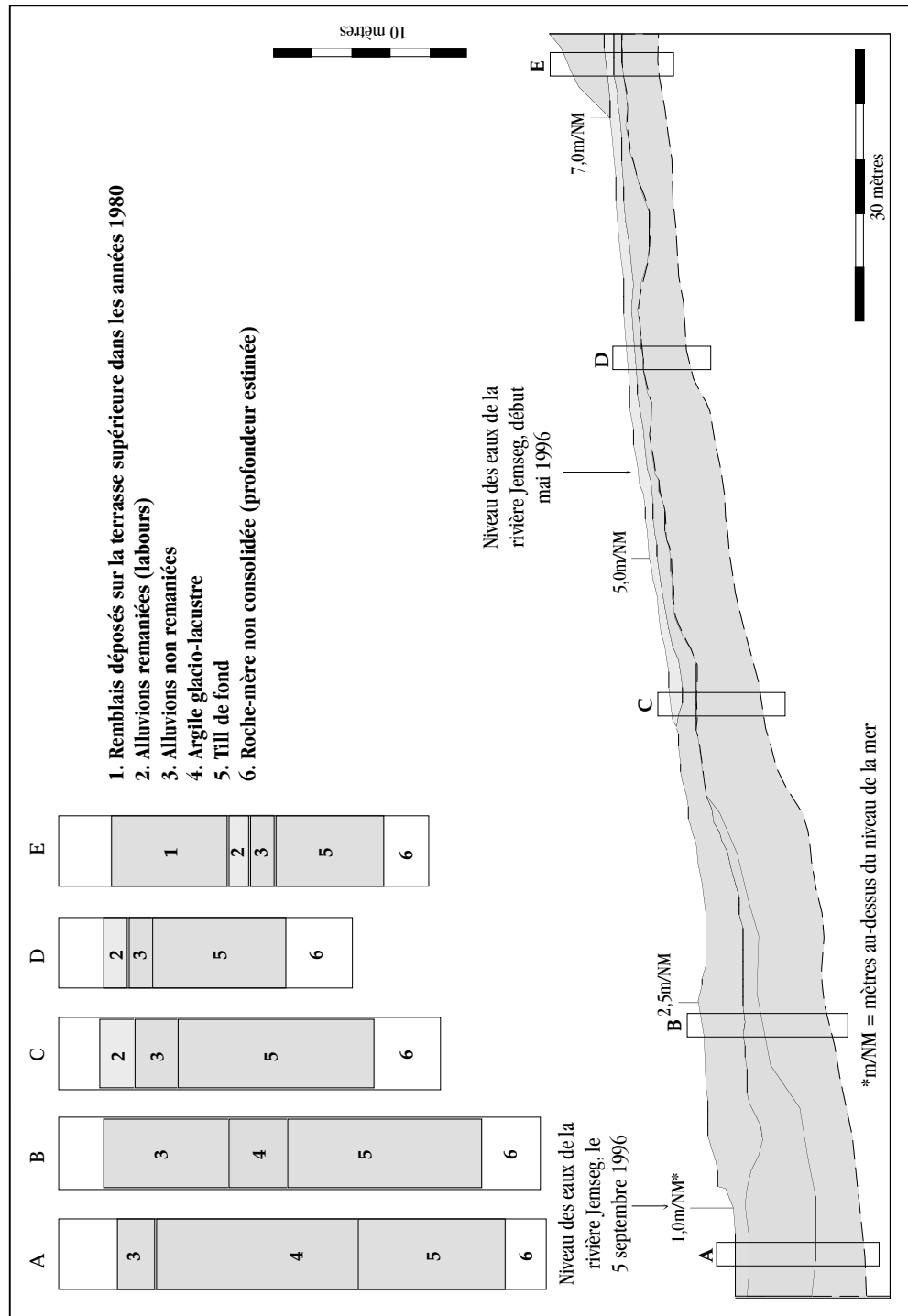
En termes généraux, le site présente cinq couches de sol : (1) le remblai, (2) les alluvions, (3) l'argile glacio-lacustre, (4) le till de fond et (5) la roche-mère (voir figure 3.3). Bien que le remblai ne soit pas un sol au sens technique traditionnel, nous le considérons ici comme une couche archéologique récente. Sa grande étendue et son impact sur les profils du site sont assez significatifs pour qu'on l'inclut ici. Nous l'avons décrit précédemment.

La prochaine couche consiste en une couverture d'alluvions qui s'est accumulée au cours de l'holocène (depuis 10 000 ans). Ces alluvions sont constituées d'un limon sablonneux rouge-brun avec des zones d'argiles sablonneuses brunes ou grises. Pour les besoins de l'analyse archéologique, les alluvions remaniées (le niveau labouré de la terrasse supérieure) furent distinguées des alluvions non remaniées plus généralisées, bien qu'au point de vue géomorphologique elles forment la même unité. La plupart du temps, les alluvions présentent un profil en forme de coin, avec les plus grandes épaisseurs près de l'eau (estimation de 1,5 à 2 m) et s'amincissent avec l'altitude jusqu'à la terrasse supérieure où elles ont habituellement de 30 à 50 cm d'épaisseur. Étant donné que les zones basses ont subi plus d'inondations, elles ont accumulé beaucoup plus de limons et de sables. Le commencement de ces processus reste mal compris dans la région. Les relations complexes entre l'affaissement de la côte, la formation de l'estuaire de la rivière Saint-Jean et le début du phénomène des crues restent à être étudiées (P. Dickinson, comm. pers.).

Les alluvions se sont déposées sur une argile glacio-lacustre dans les zones basses du site (la terrasse inférieure et la basse terrasse). Cette argile gris pâle à blanche a pu être déposée quand un grand lac glaciaire s'est formé dans la région actuelle de Grand

<sup>1</sup> Ces inférences ont été glanées directement de mon entretien à ce sujet avec Alan Seaman du ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie du Nouveau-Brunswick. Toute erreur qui a pu s'insérer dans cette section du texte résulte de ma propre incompréhension des faits.

Figure 3.3 : Coupe stratigraphique est-ouest du site (le long de la ligne centrale de l'emprise proposée pour l'autoroute transcanadienne) représentant la géomorphologie et la lithostratigraphie discutée avec A. Seaman (ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie, Direction des minéraux). Les dimensions verticales et horizontales sont estimées à partir des tranchées profondes et des forages. Prendre note que l'échelle verticale diffère de l'horizontale.



Lake, à la suite de la fonte des glaciers peu après 12 700 AA. Cette argile glaciaire est largement distribuée dans une région au sud et à l'ouest de Grand Lake, et c'est ce même matériel qui forme la barrière hydrographique à l'origine des grandes terres humides connues sous le nom de Jemseg Flats et de Grand Lake Meadows (Choate 1973).

Sous l'argile, il y a une épaisse couche de till de fond, un dépôt glaciaire de plus de 13 000 ans (A. Seaman, comm. pers.). L'argile glaciaire n'est pas présente sur la terrasse supérieure où les alluvions se trouvent directement sur le till de fond. Ce till est un sable graveleux avec environ 20 % d'argile. À partir des échantillons de forage du ministère des Transports du Nouveau-Brunswick, l'épaisseur du till a été estimée de 2 à 3 m. Sous le till glaciaire, il y a un till d'abrasion limoneux et de roche-mère non consolidée. Cette roche-mère sous le site est composée de sédiments à grains grossiers et à litages plats, tels que des conglomérats, des grès, des silstones et des shales (Black, ce volume, tiré de McLeod, Johnson et Ruitenberg 1994, Potter, Hamilton et Davies 1979).





Section trois

# MÉTHODOLOGIE



# Elluhkatomek

## 4 : Méthodologie, première partie

Texte de Susan Blair

Photographies de Viktoria Kramer

« Nous allons avoir besoin d'un plus gros bateau » (Patrick Polchies, citant Roy Scheider dans *Jaws*).



La visite initiale du site par les membres de l'équipe archéologique et le Comité consultatif des Malécites de Jemseg eut lieu le 26 août 1996. À ce moment, les estimations standards d'une emprise de 120 m de large pour l'autoroute avaient été rejetées par le Ministère des Transports

comme étant trop difficile à réaliser<sup>1</sup>. Afin de protéger les parties du site qui n'étaient pas à l'intérieur de la zone immédiate de l'autoroute prévue, et afin de limiter la surface de fouille nécessaire, il fut décidé dans ce cas que l'emprise devrait être limitée le plus possible. Il en résulta une

---

<sup>1</sup> Étant donné qu'un informateur avait signalé des artefacts trouvés jusqu'à 200 m de la ligne de rivage, une telle emprise aurait nécessité une aire de sauvetage de 24 000 mètres carrés.



proposition d'emprise de seulement 70 m de large<sup>2</sup>.

Le travail de terrain débuta le 3 septembre 1996. À ce moment, nous étions encore incertains de la nature du site. Topographiquement, l'aire du site se divisait en six zones qui allaient toutes être traversées par l'autoroute proposée (voir chapitre 3, figure 3.3) :

- a) la zone subaquatique
- b) la terrasse inférieure
- c) la baissière
- d) le talus
- e) la terrasse supérieure
- f) le remblai de la route de 1980.

L'étude d'impact environnemental initiale nous avait suggéré que le site était vraisemblablement peu profond et bouleversé<sup>3</sup>. Il était également connu, chez les archéologues travaillant dans les Maritimes, que les sites qui présentent cette structure ont tendance à être relativement récents (c. à d. qui datent des derniers 2000 ans) et bien localisés en termes de distribution artéfactuelle. Ces prémisses étaient à la base de nos considérations sur la possibilité d'appliquer des mesures de sauvetage à grande échelle sur le site et de

la proposition initiale de méthodologie en ce sens. Toutefois, compte tenu que ces prémisses n'étaient pour l'instant que théoriques et que des problèmes significatifs seraient inévitables si elles ne s'avéraient pas fondées, nous avons senti le besoin de rester prudents. Nos soucis durant les étapes préliminaires du projet concernaient trois questions principales :

1) Quelle était la profondeur maximale du matériel archéologique et quel était le taux de bouleversement du site?

2) Quels étaient la distribution et l'âge du matériel archéologique? Y avait-il des dispersions localisées d'éclats d'âge relativement récent?

3) Quel était le potentiel de retrouver un site subaquatique devant la rive du site?

À partir de ces éléments, il fut décidé que l'objectif premier du projet archéologique serait de cerner la nature et l'intégrité du site ainsi que de produire un ensemble de données qui faciliterait la planification ultérieure de l'ensemble du sauvetage.

#### Les sondages exploratoires

Quand l'emprise de 120 m de large fut réduite à 70 m, nous avons commencé à

---

2 Ceci réduisit l'aire d'impact à 14 000 m<sup>2</sup> (3 500 unités de 2 m x 2 m). En rétrospective, compte tenu de l'objectif de sauvetage de 100 % mis de l'avant par le Service d'archéologie, une telle emprise demeurait vaste. Nous espérions cependant que l'aire pouvait être réduite à nouveau en se concentrant sur les zones à haute densité artéfactuelle tout en éliminant d'autres zones qui seraient dépourvues de témoins archéologiques.

3 Le but premier de l'inventaire archéologique conduit au cours de l'étude d'impact environnemental a été d'indiquer la présence ou non de matériel archéologique. Bien que cet objectif fut rencontré, nous restions avec une image partielle de la nature du site et de ses paramètres. Toutefois, la perception initiale du site, basée sur les résultats de l'étude d'impact, était qu'il était restreint au niveau de labour, donc peu profond et perturbé. Puisque nous assumions que la plus grande partie des données archéologiques de Jemseg étaient en contexte remanié, nous supposions qu'aucune structure (témoins archéologiques non mobiles tels que des foyers de cuisson ou des planchers d'occupation) ne serait découverte.

aborder ces trois questions. Pendant que les arpenteurs du ministère des Transports marquaient l'emprise sur le sol et cartographiaient l'espace du site, nous amorcions l'inventaire avec des sondages manuels de 1 m par 1 m sur le périmètre de l'emprise. Ces sondages ont tous produit du matériel archéologique, mais de manière contraire à ce que nous avons prévu. Le premier sondage (sondage TB1) a produit un fragment de baguette de pierre datant de 6000 à 8000 ans, ce qui est beaucoup plus ancien que ce à quoi l'on s'attendait. Le second sondage (TF1) était culturellement stérile dans les premiers niveaux, mais à partir d'une profondeur de 70 m, il offrit la première d'une série de lentilles et de niveaux contenant des outils et des éclats lithiques ainsi que des foyers. C'était bien plus profond et moins perturbé qu'on l'avait supposé.

Les sondages préliminaires et les discussions avec les résidents locaux et d'anciens propriétaires nous ont aussi indiqué que le matériel archéologique continue de se trouver en relative grande densité sur la plus grande partie de la haute terrasse. Bien que l'axe nord-sud de l'aire à

sauver pouvait être diminuée par une réduction de l'emprise, les faits suggéraient que l'axe est-ouest avait une longueur d'au moins 200 m. En peu de temps, nous avons détruit toutes nos premières suppositions sur la nature du site. Bien que cela comportait de sérieuses implications sur bien des aspects du projet, c'était très excitant au point de vue archéologique car la qualité de l'information pouvant être récupérée de telles couches est supérieure à celle provenant du niveau de labours.

Peu après, nous avons fait venir une pelle mécanique qui a procédé à l'excavation de sondages de 1 m sur 4 m, à des intervalles de 20 m, le long de la ligne centrale (qui allait devenir la ligne « E ») du site. Contrairement aux sondages effectués en périphérie du site afin de déterminer son extension horizontale, les sondages mécaniques servaient à connaître la profondeur des couches archéologiques. Le sol de ces sondages fut retiré jusqu'au niveau du substrat rocheux non consolidé (entre 2,8 et 3,5 m sous la surface) et déposé en ordre stratigraphique sur des bâches. Il fut ensuite tamisé à travers des mailles de 1/4 de pouce. On a alors constaté que les



Planche 4.1 : La pelle mécanique effectuant des sondages en profondeur le long de la ligne centrale.

sols graveleux brun foncé contenaient une forte proportion d'argile, ce qui ralentissait le tamisage et compliquait l'identification des artefacts et des structures. Cependant, sur la terrasse supérieure et le talus, les sondages en profondeur n'ont pas produit de matériel archéologique sous les premiers 40 à 50 cm. Nous avons plus tard appris que cette profondeur correspond à la surface du till de fond (voir chapitre 3, A. Seaman 1997, comm. pers.). Avec cette information en main, on a pu confirmer que le champ sur la terrasse supérieure ne contenait pas de couches stratifiées anciennes et profondes.

Les sondages en profondeur de la partie basse du site ont été plus problématiques. L'eau les remplissait plus rapidement qu'ils ne pouvaient être fouillés en raison du niveau de la nappe phréatique. L'analyse préliminaire de ces sondages a néanmoins montré des densités artefactuelles plus faibles que sur la terrasse supérieure. De plus, une épaisse couche d'argile gris-blanc a été rencontrée

à environ 1,5 m de profondeur, ce qui correspond à la limite inférieure des alluvions (et à la profondeur maximale potentielle pour des niveaux culturels) et le début de l'argile glacio-lacustre dans cette zone (voir chapitre 3)

Le lit de la rivière Jemseg est peu profond et limoneux devant le site et l'un des premiers points soulevés par un



Planches 4.2 et 4.3 : L'installation du rideau à limon devant le site.

Planche 4.5 : Le tamisage à l'eau devant le site.



Planche 4.6 : La délimitation de l'emprise de 25 m.



conseiller senior du projet (D. Keenlyside du Musée canadien des civilisations) était la possibilité d'y trouver un secteur subaquatique du site. Si c'était le cas, nous devons développer une méthodologie spécialisée et un cadre d'expertise approprié. En raison des particularités des sites en milieu humide, de telles composantes peuvent détenir une grande variété d'artefacts organiques extrêmement fragiles, comme des filets, des lignes à pêche, des paniers, des canots et des pagaies. Ces objets seraient formidablement significatifs au point de vue de l'interprétation culturelle<sup>4</sup> et nécessiteraient des effectifs expérimentés en conservation. Afin de déterminer si une telle composante existait, nous avons érigé un long rideau à limon devant l'aire du site pour ensuite procéder à du tamisage à l'eau d'échantillons du lit de la rivière. Ce volet s'est effectué durant six semaines (du 2 septembre au 12 octobre). Bien que plusieurs fragments de matériel organique aient été récupérés (essentiellement du bois et de l'écorce), aucun n'a été identifié comme artefact. Cet échantillonnage a été abandonné à la mi-octobre car peu productif et aussi en raison d'une météo de moins en moins favorable.

Le tamisage à l'eau a toutefois procuré des données géomorphologiques. Après une corroboration à l'aide des données de forage obtenues par le ministère des

<sup>4</sup> Bien que de tels sites aient été fouillés sur la côte ouest de l'Amérique du Nord et ailleurs, ils ont rarement été trouvés dans le nord-est.

Transports lors d'évaluations préliminaires du secteur, et à la suite à une discussion avec un géomorphologue provincial (A. Seaman, Direction des minéraux, ministère des Ressources naturelles et de l'Énergie), il a été déterminé que la zone aquatique devant le site était décapée annuellement par les débâcles et que les alluvions (présentant le potentiel de détenir et protéger du matériel archéologique) ne s'y accumulaient pas. Sur la base de cette information, on a attribué un potentiel archéologique négligeable à ce secteur devant le site et l'échantillonnage cessa pour de bon.

Le dernier secteur du site qui fut échantillonné durant l'inventaire était la partie sous le remblai (voir chapitre 3). Ce secteur a été échantillonné à l'aide d'une pelle mécanique pour enlever une partie du remblai et le ramener à la surface originale. La surface ainsi dégagée fut sondée et l'on y mit au jour de hautes densités de matériel lithique qui confirma la présence du site sous la zone de remblai. Ces densités élevées de matériel archéologique semblent suggérer que le remblai a protégé le site jusque dans une certaine mesure. Nous avons cependant reporté au printemps le sauvetage du secteur sous le remblai afin d'améliorer l'efficacité du travail dans les portions basses du site avant le gel et puis la crue printanière. Comme le secteur sous le remblai est bien au-delà du niveau des crues, nous avons usé de prudence pour se concentrer aux endroits qui risquaient d'être inondés.

Les résultats des sondages préliminaires, la preuve grandissante que le site était plus vaste, plus significatif et moins perturbé qu'on s'y attendait et le fait qu'un épais recouvrement, tel que celui rencontré dans le sondage TF1 et celui de la zone de remblai, ayant probablement protégé le matériel archéologique, sont tous des faits qui ont contribué à modifier la donne initiale. Nous avons alors collaboré avec les ingénieurs du ministère des Transports dans le but de trouver des moyens de réduire l'aire de sauvetage. Étant donné que la raison même du projet était d'éviter la perte de données archéologiques par la destruction du site, une certaine forme de protection du lieu était nécessaire. Il fut proposé que les secteurs du site en dehors de la zone immédiate de destruction (par exemple, ceux non situés directement sous les piliers) pourraient être protégés des effets dommageables de la machinerie lourde et des activités localisées en les recouvrant d'un géotextile et d'épaisses couches de sable et gravier. Ces mesures formeraient un recouvrement qui pourrait être enlevé après la complétion du pont. Vu l'impossibilité de plus en plus évidente de sauver dans les temps requis (ou même à l'intérieur d'une plus grande période) l'ensemble de l'aire de 70 m sur 200 m du site au sein de l'emprise, nous avons approuvé cette proposition. Avec cette stratégie, le ministère des Transports a été en mesure de réduire l'emprise de 70 m à 25 m. À ce moment, la position exacte des piliers n'était pas arrêtée. Ainsi l'emprise de 25 m qui demeurait était un long corridor

Planches 4.7 et 4.8 : Les tamis mécaniques; (haut) version 1, un tamis industriel modifié à agrégats; (bas) version 2, conçu et construit par T. MacAfee avec B. Nash et J. Keenan.



apparente faible productivité archéologique et ses sols argileux et gorgés d'eau. À mesure que l'hiver s'installait et que la baissière se transformait en énorme bloc de glace, nous avons décidé de reporter ce sauvetage au printemps quand il redeviendrait possible de déterminer avec plus de facilité sa productivité archéologique et quand les sols seraient plus faciles à travailler.

La terrasse supérieure apparaissait au départ comme facile à régler. Les sondages préliminaires suggéraient que les témoins archéologiques de ce secteur se trouveraient dans les premiers 20 à 30 cm du sol. Nous en avons conclu que les labours du début du XX<sup>e</sup>

où existaient toutes les options possibles de position des piliers dans l'alignement proposé.

Les sondages préliminaires ont aussi révélé que les différentes zones topographiques (spécialement la terrasse inférieure, la baissière et la terrasse supérieure) exigeaient chacune des stratégies particulières de sauvetage. Le secteur de la terrasse inférieure, avec sa stratigraphie profonde devait être fouillé manuellement. La baissière pour sa part demandait plus de réflexion avec son

siècle avaient complètement mélangé le matériel archéologique. Ce genre de remaniement élimine normalement la possibilité de trouver des structures et étend la distribution spatiale originale des artefacts en raison de déplacements horizontaux. À la lumière de ces faits, la méthodologie que nous avons développée en consultation avec les conseillers et l'archéologue de la province fut de quadriller le site en unités de 2 m sur 2 m de sol labouré qui furent extraits mécaniquement (les premiers 25 cm). Des

équipes procédaient ensuite au tamisage et à la récolte des artefacts. Nous avons nommé cette stratégie « l'approche mécanisée ». Bien que cette méthode n'eût jamais été conduite au Nouveau-Brunswick, il existe des précédents ailleurs (notamment en Ontario, où la récolte de matériel archéologique de sites perturbés peu profonds est relativement commune).

Au départ, nous avons utilisé cette approche mécanisée. Elle mettait en œuvre une rétrocaveuse qui décapait les niveaux superficiels, un tamis mécanique aux mailles de 1/4 de pouce, une équipe qui opérait l'équipement, qui déplaçait les volumes de sol et qui en répartissait les fractions grossières, et enfin un archéologue qui prenait les notes. Malgré ce système théoriquement efficace, nous avons fait face à de nombreux problèmes. Le tamis



mécanique était difficile à contrôler et pouvait endommager les artefacts. La rétrocaveuse, bien qu'opérée avec expertise, restait imprécise selon les standards archéologiques habituels, surtout en ce qui concerne la mise au jour de structure<sup>5</sup>. Ce système était bruyant et l'équipement lourd dangereux. La machinerie devançait le processus de déplacement et de répartition des sols, de sorte que le décapage et le tamisage devaient ralentir pour attendre l'équipe qui se dépêchait à séparer,

*Planche 4.9 : Le raclage à la pelle.*



*Planche 4.10 : Tessons de céramique pré-contacts extraits en bloc.*



---

<sup>5</sup> Avec ces méthodes, les structures ne pouvaient seulement être identifiées après avoir été extraites (en tant que tache dans le sol sous-jacent). Ceci empêche leur analyse et élimine les aspects positifs de leur identification en place.

enregistrer et déplacer les volumes de sol. Étant donné les coûts engendrés par cette machinerie, le résultat était frustrant. De plus, à mesure qu'avancait l'automne et que le sol gelait, il devenait clair qu'un tel système ne fonctionne bien que sur un sol dégelé. Enfin, après avoir effectué quelques améliorations, l'équipe a observé la présence d'une grande tache ovale de sol légèrement plus foncé à la base du labour, ce qui suggérait une structure d'habitation<sup>6</sup>.

L'existence possible de structures sous-jacentes au niveau de labour nous force à repenser l'approche mécanisée. Toutefois, avant qu'on ait pu arriver à une solution, certains Amérindiens avaient commencé à se faire du souci ouvertement sur le projet et bientôt l'inquiétude atteignait son paroxysme dans la communauté amérindienne. Devant les inquiétudes et les appréhensions<sup>7</sup> qu'exprimaient les chefs et les leaders dans une résolution de l'Aboriginal People Congress / Congrès des Peuples autochtones (APC), nous avons volontairement cessé les travaux le 10 octobre. Il s'ensuivit une intense séance de discussion avec les leaders autochtones et les organisations politiques au terme de laquelle il nous a été demandé de résoudre le problème avec les chefs malécites, ce que nous avons tenté de faire.

Durant la période d'interruption des travaux, l'équipe de terrain se prépara à la fouille à grande échelle du site. Avec la nouvelle emprise de 25 m, nous avons été en mesure d'établir un quadrillage alphanumérique et de s'organiser en groupes de travail. Nous avons aussi consacré du temps à des travaux préparatoires et de recherche, comme un perfectionnement des procédés d'excavation mécaniques versus manuelles, la mise sur pied d'un centre d'interprétation et l'examen des collections privées et des ressources géologiques locales (voir Jeandron 1997, Perley, ce volume).

Quand nous sommes retournés sur le terrain cinq semaines plus tard, nous avons abandonné le système mécanisé pour adopter la méthode plus traditionnelle de fouilles manuelles impliquant une équipe

*Planche 4.11 : Inondation et glace sur la terrasse inférieure en décembre.*



6 En raison de la technique d'excavation, la nature précise de cette structure reste difficile à déterminer, mais il aurait pu s'agir d'un plancher d'habitation précédant le Contact (chapitre 14), ou une quelconque aire d'activité postérieure au Contact (Varley et Howlett 1997).

7 Des inquiétudes avaient été mises de l'avant par des gens à qui il fut dit que nous étions en train de fouiller des sépultures, mais elles étaient aussi fondées sur des expériences précédentes avec les gouvernements non autochtones et les archéologues.



fortement élargie. La découverte effectuée lors de la semaine précédant l'interruption des travaux nous incitait à tenir compte de traces subtiles de structures sous les labours. Nous avons donc conservé le quadrillage aux 2 m<sup>2</sup> tout en appliquant dorénavant la méthode du raclage à la pelle (shovel shinning) des niveaux de labour (les premiers 25 à 30 cm). Un tamisage aux

*Planche 4.12 : Unités de fouille sur le talus, inondées et gelées.*



*Planche 4.13 : Tentative d'utilisation d'une pompe à puisard pour drainer l'unité E16.*



mailles de 1/4 de pouce était effectué et les structures sous-jacentes aux labours étaient fouillées à la truelle, échantillonnées ou encore prélevées en bloc. Quand des structures étaient mises au jour, elles étaient échantillonnées pour des flottations et fractionnements ultérieurs (voir plus bas). Bien que cette technique demandait plus de travail, les dépenses nécessaires aux aspects mécaniques disparaissaient et la productivité était tout aussi bonne sinon meilleure. De plus, ce système permettait une plus grande implication des communautés des Premières nations et d'individus autochtones comme membres de l'équipe.

Or, à l'approche de la fin novembre, un nouveau lot de problèmes commençait à se faire sentir. Le plus important de ceux-ci était l'arrivée de l'hiver. Aussi, le niveau des eaux a commencé à augmenter et le sol s'est imbibé, ce qui contrastait avec les conditions sèches de septembre alors que le niveau des eaux était relativement bas. L'équipe a dû négocier souvent avec l'infiltration d'eau à travers les parois dans les unités de fouille, ce qui témoignait d'un écoulement des eaux souterraines

*Planche 4.14 : Le sous-système électrique.*



*Planche 4.15 : Le montage d'un abri mobile comme élément du « système des trois abris ».*



*Planche 4.16 : Un cadre de dégel en cours d'utilisation sur une unité de fouille.*



Planche 4.17 : Le système des trois abris en cours d'utilisation, vu du haut du remblai, en février.



Planche 4.18 : Vue à l'intérieur d'un abri.

provenant de sources et des pluies en surface de niveaux plus argileux (A. Seaman 1997, comm. pers.).

Afin de pallier les effets du climat hivernal, les mesures suivantes ont été adoptées.

- L'emprise de 25 m a été recouverte de paille (12,5 tonnes métriques jusqu'à une épaisseur de 45 cm)
- Des abris mobiles (modifiés avec des pare-vapeurs) ont été montés au-dessus des aires de travail.
- Des cadres modulaires portatifs appelés « corral » (conçus par B. Nash et P. Dickinson, conjointement avec T. MacAfee) recouverts de polyéthylène ou d'isolant réfléchissant et portant des rangées de lampes calorifiques ont été construits de façon à recouvrir les unités de 2m<sup>2</sup> et les dégeler.

Planches 4.19 et 4.20 : L'effet de la tempête de vent sur les abris.



Le système utilisé sur la terrasse supérieure mettait en scène dix équipes constituées d'un archéologue superviseur et de quatre techniciens. Ces équipes travaillaient en tandem au sein de cinq « systèmes d'abris ». Un système d'abri était constitué de trois abris, contenant chacun plusieurs cadres modulaires isolés et chauffés et un réseau de filage électrique. Les abris ont été montés bout à bout le long d'une ligne de quadrillage, créant de longs tunnels. Idéalement, le processus de fouille allait comme suit : deux cadres modulaires étaient installés dans le premier abri de façon à dégeler le sol au-dessus des unités à fouiller. À côté, dans le second abri, il y avait deux

- Le site a été pourvu de filage électrique afin d'alimenter les lampes calorifiques, les ampoules et les chaufferettes.
  - Des pompes à puisard ont été placées dans les unités les plus basses de la terrasse inférieure afin de faciliter le drainage des secteurs humides avant que le gel ne s'installe définitivement.
  - Les déplacements sur le site ont été contrôlés afin d'éviter d'enfoncer le gel dans le sol.
- unités ouvertes en cours de fouille par les deux équipes (où un membre creusait et l'autre transportait les seaux). Le troisième abri recouvrait des unités déjà fouillées, au sein desquels les deux autres membres des équipes tamisaient le sol.

Une fois rodé, le système a atteint un bon degré d'efficacité. Il a cependant été la proie de certains problèmes qui se sont clairement manifestés entre Noël et le jour de l'An, quand une tempête de vent

*Planche 4.21 : L'hiver*



soudaine et anormalement sévère<sup>8</sup> souffla quelques abris de leurs amarres. Bien que la plupart des abris aient pu être récupérés, d'autres furent complètement détruits et soufflés aussi loin qu'à 200 m vers le nord. En considérant que ces abris avaient été ancrés avec des tiges d'acier d'une longueur de 2 à 3 pieds, cette situation, qui résultait d'une tempête de vent très fort, était exceptionnelle.

Ce système fonctionnait très bien dans la portion labourée du site. À mesure que la fouille de cette aire progressait, il devint apparent qu'un grand nombre de structures avaient survécues aux labours, ceci en raison de l'irrégularité de la profondeur des alluvions sur la terrasse supérieure, créant

des poches de sol plus profondes, sous la base du niveau de labour. Dans les zones basses (la terrasse inférieure, la baissière et le talus), nous avons cependant eu à faire face à beaucoup plus de problèmes. C'est en décembre que l'inévitable a commencé à se manifester. Un été et un automne humides ont mené à de hauts niveaux d'eau durant l'hiver et les aires stratifiées auprès de la rive ont été inondées. Même plus haut sur l'emprise, les substrats argileux gorgés d'eau et le temps glacial ont affecté le sauvetage. Depuis le début, la haute teneur en argile et en eau avaient gêné la fouille et le tamisage dans ce secteur. De manière inverse, l'absence de perturbation et la présence de structures intactes exigeaient

---

<sup>8</sup> Cette tempête de vent a causé des dégâts aux toits et aux arbres à travers toute la province. Elle a également fait échouer le traversier de Île-du-Prince-Éduard.

Planche 4.22 : Le Centre d'interprétation Ajemseg.



Planche 4.23 : Un groupe scolaire effectuant une visite de laboratoire.



l'utilisation de techniques méticuleuses. Quand le niveau d'eau a monté puis gelé, le travail devint impossible. À la mi-décembre, les unités les plus proches de la rive (unités A-83 à A-88 et B-83 à B-88) étaient complètement inondées.

La situation n'était guère mieux auprès du talus (unités A-59 et A-60, B-59 et B-60, C-59 et C-60). L'utilisation de pompes à puisard n'est pas venue à bout de l'infiltration d'eau. Quand le mercure a chuté à la fin de décembre, cette eau gela et rendit inutiles les pompes. Face à ces problèmes, nous avons déplacé les abris vers la terrasse supérieure où le travail pouvait continuer.

Le fonctionnement dans ce secteur culmina en termes de dimension et d'efficacité au cours du mois de février 1997. Afin de faciliter encore plus la fouille, les ingénieurs du ministère des Transports ont procédé à une détermination encore plus précise de l'emprise de façon à restreindre l'impact de la construction de

l'autoroute. Au début de mars, à la suite des efforts des responsables de la planification au ministère, les paramètres du design du pont ont été établis et la position exacte des piliers a été placée sur le terrain. Ce positionnement des piliers résulte d'un compromis entre les coûts raisonnables pour la construction du pont et l'évitement des portions du site trop coûteuses et difficiles à sauver efficacement (comme la terrasse inférieure et la baissière). Les aires d'impact des piliers étaient de 25 m sur 25 m, et l'espace extérieur à ces aires serait recouvert et protégé par un géotextile et un remblai. À trois mois de l'échéance, l'équipe faisait face à un défi enfin réalisable et s'y attaqua fermement.

Conjointement avec cette phase du projet, un programme d'éducation publique fut mis sur pied sous la conduite de Karen Perley. Les efforts mis de l'avant dans cet aspect du projet visaient à encourager la visite du site (de manière à maintenir un sentiment d'ouverture et de confiance) et à utiliser les données récoltées lors du projet pour favoriser l'appréciation de la culture et de l'histoire malécites dans le grand public. La pierre angulaire de ce programme était le Centre d'interprétation Ajemseg (Ajemseg Interpretive Center) (voir Perley, ce volume), par où s'effectuaient des visites du site, des séances de contes traditionnels, des démonstrations de taille lithique et de fabrication de paniers, ainsi que des visites de laboratoire. Des invitations furent lancées aux écoles de la province auxquelles plusieurs répondirent, tant proches que distantes.

### **La fin de la phase de fouille**

À l'emplacement du palier le plus à l'ouest (éventuellement désigné comme l'aire A), l'équipe mit au jour les traces d'une communauté du sylvicole inférieur des Maritimes (environ de 2000 à 3000 AA). On y dénombrait des fragments de poterie, des éclats de pierre provenant de la fabrication d'outils, des outils brisés et réutilisés, des foyers et des planchers d'habitation.

Le 12 avril, alors qu'il restait 15 % de l'aire de ce pilier à fouiller, l'équipe dégaga dans la partie ouest une structure de fosse en cuvette tapissée d'ocre rouge et les chefs, les aînés, les politiciens et les responsables au ministère des Transports en furent avertis. Ce 12 avril allait être la dernière journée de fouille à Jemseg.

Dans le nord-est, l'ocre rouge est associée à des structures cérémonielles, fréquemment des sépultures. La fosse était petite, soit 30 cm sur 70 cm sur 25 cm de profondeur avec l'ocre rouge qui en tapissait le fond. Aucun artefact ni ossement n'y fut retrouvé. L'acidité élevée du sol aurait tout naturellement détruit toute matière osseuse avec le temps et l'absence d'ossement n'était donc pas inhabituelle. De plus, il existe des sépultures de la période archaïque récente qui correspondent à la forme et au contenu de cette structure (voir la discussion plus loin).

En tenant compte de ces considérations, l'équipe archéologique recommanda au ministère des Transports de traiter cette structure comme une sépulture, qu'il soit possible ou non d'en faire la preuve. Les

ministres des Transports, des Affaires intergouvernementales et de l'Environnement rencontrèrent les chefs malécites, examinèrent des tracés de rechange et, conséquemment, annoncèrent le 24 avril 1997 un changement dans l'approche de l'autoroute sur la rivière Jemseg qui permettait d'éviter complètement le site.

À la fin de la fouille, nous avons creusé une superficie de 646 mètres carrés. La fouille produisit plus de 40 000 artefacts et un témoignage significatif d'activités humaines de longue durée dans la région de Jemseg sous la forme de matériel botanique, faunique, artefactuel et structurel. Ces témoins sont à la base de la compréhension du passé ancien de la province du Nouveau-Brunswick et de l'approfondissement de nos connaissances sur les gens de Jemseg.

#### Après la fouille

Durant les trois semaines suivant la fin de la fouille, l'équipe s'est affairée aux tâches suivantes reliées à la fermeture du chantiers.

- L'équipement de terrain, tels les abris, le filage électrique et l'outillage de fouille, furent retirés du site, nettoyés, inventoriés et entreposés.
- Toutes les unités de fouille furent remblayées
- Les surfaces exposées du site furent semées d'herbes et de plantes médicinales traditionnelles malécites, tels la belle-angélique, la coléolèvre et l'hierochloé (ou foin d'odeur) dans l'espoir de continuer l'usage traditionnel des lieux.
- Les roulottes et autres équipements furent enlevés du site à mesure qu'ils n'étaient plus nécessaires. Le laboratoire de terrain, l'entrepôt d'artéfacts et un petit centre d'interprétation furent maintenus sur le site durant les mois d'été. Durant les mois de mai et juin, le projet reçut de très nombreuses visites de groupes scolaires qui y faisaient la tournée du laboratoire et du centre d'interprétation avec des démonstrations de taille de pierre et de vannerie traditionnelle malécite. Ces visites diminuèrent en intensité à la fin de l'année scolaire, mais on continua de recevoir la visite de touristes et d'habitants locaux. Les analyses du matériel de Jemseg Crossing ont englobé les activités suivantes :
  - l'archivage des collections, incluant le catalogue des artéfacts, des photographies, des notes de terrain, ainsi que des plans de site, d'unité de fouille et de structure;
  - le nettoyage et la conservation de certaines classes d'artéfacts qui requéraient une stabilisation (comme les perles de verre);
  - une identification plus approfondie des classes de matériels à l'aide d'observations rapprochées ou de techniques spéciales (comme les types pétrographiques et l'identification des ossements et des graines);
  - la classification du matériel archéologique selon la matière, la fonction, la chronologie et/ou les techniques de fabrication;



- la récolte d'information supplémentaire à partir des échantillons et des artefacts (comme la flottation [voir Barefoote, ce volume] des échantillons de structure, le traitement des échantillons de charbon pour le radiocarbone et la récolte de résidus sur les artefacts);
- l'intégration de tous les types d'information afin d'interpréter le passé.

## Elluhkatomek

### 5 : Méthodologie, deuxième partie : le laboratoire de terrain

#### VAPORISATEURS ET TUPPERWARE

Valery Monahan

*« La fouille peut être considérée comme un désastre contrôlé » (Logan 1988:8)*

Ce chapitre est une brève synthèse des activités conduites au laboratoire de terrain de Jemseg. Il décrit le système qui permettait à une petite équipe (entre trois et dix individus) de traiter les résultats d'une fouille de grande ampleur. Le superviseur du laboratoire de terrain était également le conservateur du projet. Nous y faisons une brève description des traitements et des activités liées au traitement, et nous discutons de la contribution qu'un conservateur en archéologie et une bonne équipe de laboratoire peuvent apporter au cours d'une fouille.

#### **Le laboratoire de terrain**

Lors d'une fouille archéologique, le laboratoire de terrain fait le pont entre les données brutes du site et son interprétation. Les procédés du laboratoire de terrain combinent des aspects de la conservation et de l'enregistrement des artefacts et de la gestion de la collection. Le travail de

l'équipe de laboratoire est répétitif et long, pourtant il est essentiel dans le processus archéologique.

Dans le laboratoire, les artefacts sont identifiés, nettoyés, étiquetés, catalogués, groupés et mis à l'abri. Les notes et les plans sont organisés, leur provenance est clarifiée et ils sont enregistrés. Les artefacts fragiles sont identifiés et reçoivent une attention spéciale. Les gens de l'équipe de laboratoire sont les premiers à voir les objets nettoyés et organisés. Ils sont souvent les premiers à identifier les trouvailles importantes et à se rendre compte d'éléments pertinents dans la collection. Les observations de l'équipe de laboratoire de terrain peuvent améliorer les méthodes de fouille et suggérer des avenues d'analyse.

La nature inhabituelle du projet archéologique de Jemseg Crossing (PAJC) a rendu particulièrement importante la présence d'un laboratoire de terrain sur le site. Ce laboratoire donnait aux

archéologues un accès continu à la collection grandissante d'artéfacts. Les équipes de terrain dont plusieurs étaient à leurs premières armes en archéologie, visitaient régulièrement le laboratoire pour se tenir au courant des découvertes et se faire une bonne idée générale du travail accompli. Inversement, l'équipe de laboratoire pouvait prendre le temps d'observer la fouille pour constater les aspects qui importaient le plus aux archéologues et s'assurer que l'information nécessaire était bien enregistrée. Les visiteurs pouvaient voir comment les artéfacts et l'information provenant d'une fouille étaient traités. Tous les aspects d'une fouille archéologique, de la gestion des collections, de l'analyse et de l'interprétation leur étaient ainsi présentés.

#### **Le traitement des artéfacts**

Les artéfacts de Jemseg étaient divisés en trois catégories en vue du traitement : mouillés, secs et humides. Les artéfacts archéologiques subissent une altération par leur contact avec le sol et l'eau et ils atteignent un état d'équilibre et les artéfacts instables peuvent subir des changements rapides qui causent la perte d'information importante et même la désintégration de l'objet (Cronyn 1990 : 5). Si les artéfacts demeurent à un taux d'humidité similaire à celui de leur contexte archéologique, la détérioration peut être réduite à un minimum jusqu'à ce que l'enregistrement complet soit fait et/ou qu'un traitement de stabilisation soit effectué (Mathias et Foulkes 1996 : 102). À Jemseg, l'équipe de terrain a été enjointe de séparer les types

d'artéfacts alors que l'équipe de laboratoire les approvisionnait avec le matériel nécessaire à ce procédé. À la fin de chaque journée, le superviseur de laboratoire repassait toutes les trouvailles pour s'assurer d'une séparation adéquate des artéfacts.

#### **Les artéfacts secs**

Les artéfacts qui ne présentaient pas de risque de détérioration à la suite de leur dégagement étaient ensachés comme tels dans des sacs réutilisables en polyéthylène « Zip-loc ». Des marqueurs en feutre à encre permanente servaient à marquer la provenance directement sur les sacs. Les matériaux secs incluaient les objets lithiques (la plus grande catégorie artéfactuelle), la céramique historique et certains os et coquillages. Au laboratoire de terrain, les os et les coquillages étaient brossés aux fibres naturelles alors que les matériaux lithiques et céramiques étaient lavés à l'eau et séchés à l'air.

Des discussions entre l'archéologue en charge du projet (S. Blair), la responsable du volet éducatif (K. Perley) et les aînés malécites nous ont permis de savoir que le marquage permanent des pièces était perçu comme choquant. Nous avons donc élaboré un système de catalogage de remplacement avec des sacs de polyéthylène réutilisables et des étiquettes de papier sans acide. Après le traitement et le catalogage, tous les artéfacts secs étaient ensachés avec une étiquette indiquant le n° de catalogue et d'autre information de provenance. Pour certains artéfacts, on en dessinait un croquis schématique sur le revers de l'étiquette afin

de les retracer plus facilement. Les objets très fragiles étaient placés dans de petites boîtes en acrylique avec leurs étiquettes.

#### Les artefacts mouillés

Les artefacts métalliques et certains autres en textile et en cuir étaient maintenus plongés dans l'eau du robinet entre le moment de leur dégagement et celui de leur traitement. Des sacs de polyéthylène, des récipients « Tupperware » et des seaux métalliques servaient à transporter les artefacts mouillés du terrain au laboratoire. On inscrivait alors le numéro de catalogue sur des étiquettes en plastique « Dymo » et l'information de terrain sur les sacs à l'aide de marqueurs à encre permanente. L'équipe de laboratoire utilisait des chiffons de coton blanc, des feuilles de polyéthylène et des vaporisateurs avec de l'eau du robinet pour

garder les objets mouillés lors du catalogage.

La majorité des artefacts mouillés provenait du niveau supérieur perturbé du site. Puisqu'ils s'avéraient récents, et dans la plupart des cas hors contexte, aucun traitement de stabilisation ne leur fut accordé. Après une analyse préliminaire, la décision fut prise de sécher ces artefacts à l'air libre.

#### Les artefacts humides

Les artefacts qui étaient susceptibles de se modifier au séchage, mais dont la nature poreuse ou fragile rendait leur immersion sur place risquée, étaient maintenus humides après leur mise au jour. Cette catégorie incluait la céramique amérindienne précédant le Contact ainsi que les os et perles de verre détériorés.

*Planche 5.1 : Tessons de céramique de la période précédant le Contact, soulevés en bloc pour une fouille en laboratoire.*



L'humidité était maintenue à l'aide de vaporisateurs d'eau de robinet, de gaze de coton, de récipients « Tupperware » et de sacs de polyéthylène réutilisables. Dans certains cas, les artefacts étaient emballés avec le sol associé ou encore prélevé en blocs pour une fouille en laboratoire. Au laboratoire, les artefacts humides étaient vaporisés avec une solution d'alcool isopropylique à 40 % dans l'eau afin de prévenir l'apparition de moisissures (Grant 1993 : 6). En général, ces artefacts requéraient un traitement pour l'identification et l'entreposage, et c'était donc le conservateur du projet qui complétait le travail. Après le traitement, ils étaient enregistrés suivant les mêmes procédés utilisés pour les artefacts secs.

#### La conservation

Les conservateurs peuvent jouer plusieurs rôles dans le cadre d'une fouille archéologique. Ils sont formés en science des matériaux et peuvent donc contribuer à l'identification juste d'artefacts et leur interprétation (Lozan 1988 : 8). Leurs expériences et talents manuels avec les objets fragiles les rendent fort utiles lorsque des techniques de fouille spécialisées sont requises pour le dégagement d'artefacts instables. La familiarité des conservateurs avec la gestion des collections et des techniques de mise en valeur en fait une ressource utile pour l'archéologue. Ils peuvent aider l'archéologue à résoudre certains problèmes concernant l'entreposage à long terme des collections et leur interprétation dans les cadres de l'éducation et de la recherche.

L'expertise d'un conservateur est utile à l'archéologue seulement s'il y a collaboration (Logan 1988 : 9). En travaillant ensemble, le conservateur et l'archéologue peuvent joindre leur expertise afin d'offrir et enregistrer l'information ainsi que de protéger les ressources archéologiques de façon à ce qu'elle soient utilisables dans le futur.

Le PAJC fournit plusieurs exemples de comment la conservation et l'archéologie fonctionnent bien ensemble. Le conservateur, les archéologues et les autres membres de l'équipe se consultaient régulièrement, résolvant en même temps une variété de problèmes. Parmi les exemples, on trouve le système de numérotage de Jemseg et l'utilisation d'un entreposage humide pour une partie du matériel. Aucune de ces méthodes n'ont été utilisées auparavant dans des projets archéologiques néo-brunswickois et elles fonctionnèrent très bien à Jemseg. La présence d'un conservateur sur le site signifiait que les objets fragiles pouvaient être prélevés en bloc et les archéologues avaient quelqu'un de disponible immédiatement pour s'occuper du matériel qui semblait exiger une attention urgente. Des traitements ont été appliqués sur plusieurs artefacts au cours de la fouille, leur permettant une analyse rapide.

Le PAJC a aussi fourni un exemple de la nécessité d'objectifs à long terme si la conservation se doit de solutionner des problèmes d'entreposage et d'interprétation. Le projet avait comme mandat de sauver les ressources archéologiques de la destruction causée par

le développement. Au terme du projet, nous avons récolté une grande collection d'artéfacts. Étant donné que le projet n'avait pas au départ ciblé des objectifs précis de recherche, il était difficile pour les archéologues et le conservateur de choisir le niveau de précaution à donner à des artéfacts individuels. Dans certains cas, des décisions faites au départ sur le niveau de précaution et d'enregistrement ont dû être réexaminées vers la fin du terrain quand le volume imposant de matériel et les contraintes financières rendirent impossible la suite des travaux. Des efforts étaient mis de l'avant pour récolter des échantillons d'analyses pour stabiliser des artéfacts et pour conserver des aspects particuliers de la collection. Mais sans continuité dans le cadre de recherche, ces efforts peuvent ne pas mener à un recouvrement supplémentaire d'information. Enfin, ce problème se compliquait avec l'ambiguïté qui existait sur la destination finale des collections de Jemseg. Les recommandations d'un conservateur à propos du traitement, du niveau d'enregistrement et des stratégies d'entreposage à long terme peuvent seulement être formulées à la lumière de l'utilisation éventuelle des artéfacts (Logan 1988 : 9).

#### **Le traitement de conservation**

De façon générale, les diverses manipulations des artéfacts à la suite de leur dégagement, même le lavage en vrac d'éléments lithiques, peuvent être considérées comme du traitement. Mais le véritable traitement de conservation fait

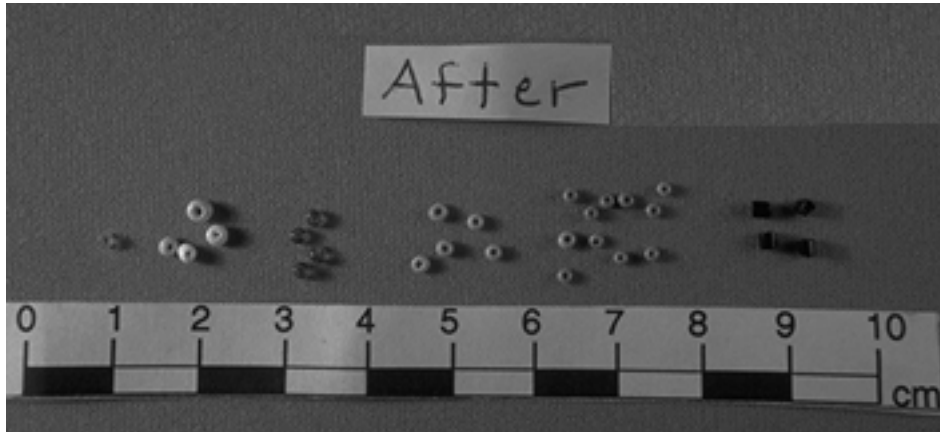
référence aux méthodes spécialisées de nettoyage et de stabilisation. Les conservateurs sont tenus, par leur code d'éthique, d'enregistrer tous les travaux qu'ils effectuent sur les artéfacts. Par conséquent, tout traitement de conservation inclut des notes détaillées (II C-CG et l'Association canadienne des conservateurs professionnels 1986). Tous les artéfacts de Jemseg qui exigeaient l'application de telles techniques avant d'être manipulés et analysés furent traités individuellement par le conservateur du projet. Ce qui suit décrit de façon générale les traitements de conservation. Toute personne intéressée à en savoir plus est priée de consulter les notes du Projet de conservation Jemseg entreposées aux Services d'archéologie, à Fredericton, Nouveau-Brunswick.

#### **Les ossements et les coquillages**

Des ossements d'animaux fort dégradés ont été mis au jour dans plusieurs unités de fouille. Ils étaient stabilisés en les conservant en milieu humide jusqu'à ce qu'ils puissent être consolidés par immersion dans une solution d'eau de robinet et d'émulsion acrylique (Rhoplex Ac-33), puis séchés doucement à l'air et ensachés avec des étiquettes sans acide. Les petits artéfacts en os, tels que les boutons provenant d'une structure postérieure au Contact et récente, étaient stables mais fragiles et sales. Ils étaient brossés et essuyés à sec sous la loupe avant leur enregistrement et leur mise en sac.

Un gros artéfact en coquillage a été méticuleusement nettoyé à l'aide de brosse à fibres naturelles et de baguettes d'une

Planche 5.2 : Perles de verre mises au jour au site de Jemseg, après leur traitement.



bois époinçées. Ce nettoyage a permis aux archéologues de confirmer une identification et de rendre possible une éventuelle analyse.

#### Les perles de verre

Plusieurs centaines de perles de verre et de fragments de perles ont été trouvés au site de Jemseg. Ces minuscules artefacts ont été nettoyés sous la loupe avec des solvants, des aiguilles fines à seringue et de la ouate. Les plus petites perles ne pouvaient être manipulées avec aucun des outils du laboratoire. De petites boucles à cheveux de la conservatrice ont servi à doucement faire passer de la ouate humide à travers leurs trous afin de les nettoyer. Toutes perles démontrant des fissures, de la décoloration ou encore d'autres signes de détérioration (Cronyn 1990 : 130-135) étaient enduites de résine acrylique B-72.

#### La céramique amérindienne

Environ 250 tessons de céramique précédant le Contact ont été trouvés lors de la campagne de fouille. Les premiers

tessons ont été séchés à l'air libre après leur mise au jour. Les résidus de sol argileux qui les recouvraient s'y sont collés fermement, gênant leur examen et leur identification. Subséquemment, les tessons nouvellement dégagés étaient placés dans des boîtes acryliques sur le site même, avec une toile de coton blanc humide à l'intérieur afin d'éviter l'assèchement.

La céramique amérindienne est souvent friable au moment du dégagement. Cet état résulte d'une pâte grossière mal cuite qui a été en contact continu avec le sol et l'eau. On peut s'attendre à ce que de tels tessons durcissent après un séchage (Cronyn 1990 : 150). Toutefois, en raison de la nature argileuse des sols du site de Jemseg Crossing, les tessons de céramique amérindienne ne devaient pas être laissés à sécher avant un nettoyage.

Les tessons étaient alors plongés dans de l'eau de robinet et la saleté était essuyée délicatement. Le nettoyage se faisait sous la loupe afin de permettre d'observer la surface des tessons. Il n'a pas été possible

d'enlever sans dommages toute la saleté adhérent aux tranches, aux plages exfoliées et aux reliefs causés par la décoration ou le traitement de surface.

Les tessons humides étaient nettoyés sous la loupe en posant des gouttelettes d'eau sur leur surface. Ainsi toute la saleté qui se détachait dans l'eau était alors délicatement essuyée. Nous avons fait très attention de ne pas détacher la carbonisation qui adhérait aux parois. S'il y avait des résidus, nous en prenions des échantillons. Après l'enregistrement, une lame neuve et propre de scalpel servait à gratter délicatement l'échantillon de la surface. Ils étaient déposés dans de petits paquets de feuilles d'aluminium, eux-mêmes contenus dans de petites fioles étiquetées en vue d'analyses futures. Après traitement, les tessons étaient laissés à sécher lentement dans des boîtes d'acrylique tapissées de papier-bulle.

Quelques tessons provenant de la matrice riche en gravier étaient très friables et quelques essais nous ont montré qu'ils ne résisteraient même pas à un nettoyage des plus délicats. Nous avons alors décidé de laisser sécher à l'air tous les tessons de ce secteur.

### **Conclusion**

Le PAJC a apporté son lot de défis aux archéologues et aux équipes de fouille et de laboratoire. Avec génie, il a été possible de transformer des conditions climatiques mauvaises, des échéances de construction et le chaos que peut occasionner un vaste chantier de fouille sur un site productif en une occasion éducative unique, un

témoignage permanent d'un site archéologique fascinant et une collection d'échantillons et d'artéfacts soigneusement enregistrés pour la recherche future.

Le laboratoire de terrain a fait partie intégrale du PAJC en fournissant une organisation continue des artéfacts en même temps que de l'information sur le site et les trouvailles aux archéologues, à l'équipe de terrain et au public.

La présence d'un conservateur sur le site a permis la création d'un système de récolte d'artéfacts qui en minimisait la détérioration à partir du sol jusqu'à l'entreposage final. En travaillant avec les archéologues, le conservateur a pu traiter avec succès une variété d'objets qui va permettre des recherches futures et fournir une contribution utile à notre compréhension du site archéologique de Jemseg Crossing.





## Elluhkatomek

### 6 : Méthodologie, troisième partie : la flottation

#### BUT, PROCÉDÉ ET APPAREIL<sup>1</sup>

Patricia Barefoot

La flottation est une méthode de traitement des échantillons de sol qui consiste à les immerger dans l'eau afin de séparer les éléments lourds des légers dans le but de récupérer des matériaux botaniques, d'autres matériaux organiques ou carbonisés et de petits artefacts. Cette technique commode de triage permet d'éliminer les fines particules de sol, laissant au personnel du laboratoire une quantité gérable de matériel. Elle isole également le matériel qui est d'intérêt pour les archéologues comme les graines et le charbon, en le faisant flotter pour une récupération facile.

La paléoethnobotanique est l'étude du matériel botanique récolté dans les sites archéologiques dans le but d'établir les relations entre l'être humain et les plantes (Pearsall 1989). La récolte et l'analyse de ce matériel peuvent fournir des indices sur des aspects peu connus comme l'alimentation et la médecine. Elle peut nous aider à

déterminer des pratiques culturelles comme l'agriculture ou encore la saisonnalité des schèmes d'établissement en fonction de la disponibilité des plantes. Le charbon sert à dater les sites, mais il peut aussi apporter de l'information sur le couvert forestier qui existait jadis sur place et sur les combustibles utilisés par les occupants.

Les écofacts, tels les grains et le charbon de bois, peuvent provenir des structures comme les foyers de cuisson. D'autres éléments informateurs sont fréquemment présents dans les structures, comme les ossements carbonisés d'animaux. L'identification de ces ossements sert à s'informer sur les espèces animales qui étaient consommées ainsi que la saison d'occupation du site. Il est aussi possible de déterminer les méthodes de préparation à l'aide des marques de boucherie et de cassure sur les os.

En plus des vestiges paléoethnobotaniques, de petits artefacts

---

<sup>1</sup> Note de l'éditeur : l'appareil de flottation de Jemseg fut conçu par Phillip Atwin, Patty Barefoot, Christopher Blair et John Keenan, et opéré par John Keenan et Patty Barefoot.

sont souvent récupérés dans le processus de flottation. Certains artefacts, comme des perles de verre et des micro-éclats sont souvent difficiles à voir dans le sol durant la fouille.

La flottation peut devenir un aspect important d'un projet archéologique du fait qu'il permet la récupération d'une plus grande gamme d'information sur les occupants d'un site. Ainsi de nombreux éléments liés à l'alimentation, la santé et l'environnement naturel du site peuvent se perdre sans l'usage de la flottation.

#### L'appareil

L'appareil de flottation utilisé lors du PAJC est constitué de quatre tamis géologiques à mailles décroissantes (6,30 mm, 3,35 mm, 1,70 mm et 0,425 mm). Ces tamis étaient attachés par un cadre de serrage constitué de deux anneaux de bois (d'un diamètre externe de 44 cm) liés ensemble par des tiges filetées et des écrous à ailettes. L'anneau supérieur portant une

poignée faite d'une bande de nylon, qui servait à faire tourner l'appareil, et deux autres poignées en corde de nylon qui servaient à installer et retirer l'appareil du réservoir (voir planches 6.1 et 6.2),

Le réservoir utilisé pour le procédé était un baril cylindrique en polyéthylène de haute densité (HDPE). Il avait une capacité de 30 gallons et était muni d'un drain à la base.

#### Le procédé

Le réservoir était rempli avec environ 100 litres d'eau de la rivière. L'échantillon de sol, généralement d'un volume de 2,5 litres, était alors versé dans le tamis supérieur de l'appareil qu'on plongeait dans le réservoir jusqu'à ce que l'eau atteigne le niveau médian du tamis supérieur. On agitait ensuite l'appareil pour libérer les graines et les autres éléments flottables.

La part flottante était récupérée à l'aide d'une petite passoire aux mailles d'environ

*Planche 6.1 : L'assemblage des tamis et le réservoir, prêts pour la flottation.*



*Planche 6.2 : Le chargement de l'assemblage des tamis dans le réservoir.*

0,5 mm, puis déposée dans un récipient de plastique. L'échantillon était brassé plusieurs fois jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de particules flottantes.

L'appareil était alors retiré du réservoir et démonté. La part non flottante avait passé à travers les mailles des tamis, produisant une série de fractions lourdes. Ces fractions étaient transférées sur des plateaux métalliques. Le matériel pris dans les mailles était délogé à l'aide de petites chocs ou d'une brosse à dents. Les plateaux



*Planche 6.3 : Le traitement de la fraction lourde.*



étaient rapportés au laboratoire et entreposés sur des étagères pour le séchage. Aucun produit de papier n'a été utilisé durant le séchage afin d'éviter la contamination d'éventuels échantillons de radiocarbone. L'eau du réservoir était ensuite drainée et remplacée dès que changeait la provenance des échantillons afin d'éviter des contaminations entre eux. Quand l'échantillon avait séché, il était mis en sacs et entreposé sur des étagères jusqu'à ce qu'il puisse être trié.

Le triage s'effectuait en versant une petite quantité de l'échantillon sec sur des plateaux de plastique pour pouvoir séparer manuellement les matériaux en catégories. Les particules fines étaient triées sous la loupe. Les graines étaient transférées dans

des fioles à l'aide de petits pinceaux. Des pincettes étaient parfois utilisées, mais seulement quand elles ne pouvaient pas endommager les spécimens fragiles. Les fragments d'écales de noix, les micro-éclats et autres petits artefacts étaient généralement assez solides pour se faire manipuler avec des pincettes. Toutes les fioles ont été étiquetées et rangées dans des sacs à leur tour étiquetés. Le sol résiduel, les petits cailloux et les racines étaient jetés. Les restes botaniques ont alors été remis à un paléoethnobotaniste pour fins d'identification (voir Monckton, ce volume). Tous les autres artefacts ont été catalogués et entreposés.

## Nutokehikemikwum

### 7 : La « Maison de l'enseignement » : le Centre d'interprétation Ajemseg

Karen Perley

*« Puisque les enseignements de nos ancêtres n'ont pas atteint toutes les Premières nations et les non-autochtones, il est de la responsabilité de ceux qui ont commencé le processus d'apprentissage de partager ce qui a été appris. Car la connaissance meurt si elle n'est pas partagée. » Shirley Bear, aînée traditionnelle, Negotkuk/Tobique*

Le nom malécite de Jemseg est Acimsek.

Beaucoup d'aînés ont partagé leurs récits de Jemseg et de sa place dans le paysage culturel des Wolastoqiyiks, les gens de la belle rivière. Le défunt Charles Paul de Negotkuk / Tobique a dit que Jemseg était un endroit où l'on se rassemblait pour ramasser le bois flottant (comm. pers. 1997). Il était aussi connu comme un lieu où l'on se rassemblait. La défunte Ruth Saulis, originalement de Welmooltuk / Oromocto (et plus tard de Negotkuk / Tobique), se souvenait qu'elle visitait le site quand elle était petite. Elle appelait l'endroit « l'étape », où les gens qui voyageaient sur la rivière Saint-Jean campaient pour une journée ou deux, parfois plus. En ce lieu, ils fabriquaient des paniers, ils pêchaient, chassaient le canard, récoltaient les atocas,

échangeaient et socialisaient. Elle se souvenait d'un flux constant de gens qui arrivaient et partaient à différents moments (comm. pers. 1997).

La défunte Christina Nash de Welmooltuk / Oromocto se rappelait de visites où les gens ramassaient les têtes de violon et trappaient le rat musqué. C'est durant ces épisodes que deux naissances eurent lieu à Jemseg, celle du fils de sa sœur et celle de John Atwin (comm. pers. 1996).

Certain de ces comportements traditionnels ont perduré jusqu'à maintenant. Le défunt Charles Paul de Welmooltuk / Oromocto nous a dit que John Sacobie (Welmooltuk / Oromocto) a continué de visiter Jemseg jusqu'à tout récemment pour récolter des plantes médicinales et de l'apios tubéreux (*Apios americana*), et trapper le rat musqué. Il n'a

pas poursuivi cette tradition pour des raisons de santé (comm. pers. 1997).

Bien que Jemseg soit un espace reconnu dans le paysage culturel de la rivière Saint-Jean, l'aspect archéologique du lieu n'a que récemment été compris. Le site archéologique de Jemseg Crossing a été découvert lors de l'inventaire requis pour l'étude d'impact de la construction de l'autoroute transcanadienne. Le PAJC résulte de l'effort combiné des Wolastoqiyiks (les Malécites), le ministère des Transports, le ministère des Municipalités, de la Culture et de l'Habitation (maintenant devenu Secrétariat à la Culture et au Sport) et le ministère de l'Éducation.

L'intention du projet était de fonctionner totalement en cogestion avec les Wolastoqiyiks, en intégrant la perspective autochtone de la relation entre le site et les données archéologiques. Le Centre d'interprétation Ajemseg fut mis sur pied afin de rencontrer cet objectif. Dans ce Centre, nous avons joint l'interprétation culturelle wolastoqiyik et la perspective archéologique sur l'existence ancienne, récente et actuelle des Wolastoqiyiks à cet endroit. Cette approche a mis l'accent sur les liens millénaires entre les Wolastoqiyiks et le site.

Nous avons fait circuler de l'information à propos du Centre dans le système des écoles publiques par l'entremise de lettres, de dépliants, d'appels téléphoniques et d'affiches. Une bonne couverture médiatique du projet a généré un intérêt additionnel du public, ce qui a résulté en de nombreuses visites de la part

des communautés des Premières nations, des écoles et du public en général. Nous avons également fait distribuer de l'information sur le Centre par le biais du Comité consultatif malécite et des Wolastoqiyiks employés par le projet. Ainsi, le bouche à oreille a assuré la divulgation de l'information sur le Centre et le projet au sein des communautés des Premières nations.

### **LE CENTRE D'INTERPRÉTATION AJEMSEG**

Malgré le fait que nous logions dans une petite roulotte de chantier, nous avons été en mesure d'offrir une variété d'expériences aux visiteurs du Centre. Pour maximiser l'impact, le Centre accueillait ses visiteurs avec les murs recouverts d'images et de photos des Wolastoqiyiks. Il s'agissait de photos d'archives prises au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, présentant des portraits, des scènes d'habitation, des modes de transport et des aspects technologiques. Les photographies étaient montées sur du carton-mousse et posées sur des panneaux. Il n'est pas étonnant que ce volet ait suscité chez les visiteurs autochtones l'envie d'exprimer au personnel du Centre leurs nombreux souvenirs et expériences associés à ces thèmes. De plus, plusieurs de ces visiteurs nous ont offert l'accès à leurs propres albums photographiques de famille. Par le biais de cette générosité, on a été en mesure de bâtir un bottin informel de sources potentielles pour des photographies significatives.

En pénétrant dans la roulotte, on présentait aux visiteurs les plantes et racines traditionnelles typiques du site, tant

Figure 7.1 : Le Centre d'interprétation Ajemseg, avec de l'outillage de vannerie fournie par Victor Bear et des paniers fabriqués par Traditional Maliseet Basket Limited.



sous forme d'image que les vraies plantes elles-mêmes. Cette section donnait une occasion d'expérience tactile aux visiteurs. Des plantes médicinales telles que le kiwhosuwasq, le pagolus et les patates sauvages étaient disponibles dans leur état naturel et les visiteurs étaient encouragés à utiliser tous leurs sens pour les examiner. Nous présentions de l'information comme la biologie des plantes, incluant leurs habitats et caractéristiques de croissance, en mettant l'accent sur l'historique de leurs usages et la transmission des connaissances des ancêtres wolastoqiyiks aux guérisseurs actuels. Les plantes médicinales étaient intégrées dans la thématique des cérémonies, de la spiritualité et de la guérison en présentant l'image d'une hutte sacrée. Cette scène était rehaussée par la

tradition sacrée de brûler de la sauge et du foin d'odeur.

Le centre utilisait aussi des outils pédagogiques traditionnels. Nous racontions les mythes d'origine dans les deux langues (malécite et anglais). Ces contes contiennent les débuts, les enseignements, les vues et les valeurs des Malécites, tout en illustrant les approches éducatives traditionnelles. De petits fagots de thuya et de foin d'odeur (les « petits esprits joyeux ») étaient offerts à chaque visiteur du Centre afin d'encourager le flux d'énergie positive qui circulait entre le Centre et le site. Nous transmettions les enseignements avec ces petits fagots, en insistant sur le point de vue wolastoqiyik qui dit que les esprits sont nos grands-mères et grands-pères, et que nous devons



Figure 7.2 : Ramona Nicholas démontre la vannerie traditionnelle à un groupe scolaire.



apprécier la nourriture, l’abri, l’eau, les animaux et les médicaments que nous procure la Terre pour notre survie. Nous encourageons les visiteurs à transmettre à leur tour ces enseignements afin de leur donner l’occasion de pratiquer la technique de la transmission orale des connaissances.

Nous avons placé des spécimens d’artéfacts dans une vitrine. Il s’agissait d’outils lithiques précédant le Contact et d’objets de traite postérieurs au Contact, représentant deux périodes distinctes d’activités au site de Jemseg. Les objets en pierre servaient non seulement de rappel de la complexité, du talent, de la force et de la précision physique requises pour fabriquer ces outils, mais également d’ancrage matériel à l’existence des gens dans le passé. Nous favorisons un point de vue qui

intégrait les outils et la science archéologiques tout en se concentrant sur les gens, les Wolastoqiyiks. À travers une telle approche, nous pouvions dépendre les millénaires qui unissent les Wolastoqiyiks aux Ancêtres qui voyageaient le long de la vallée de la Wolastoq.

### **L’ÉDUCATION PUBLIQUE ET LES TOURNÉES**

Le Centre d’interprétation Ajemseg, au départ installé sur le site, était logé dans une roulotte de chantier de 12 pieds sur 20 pieds. L’espace limité, les obstacles de l’hiver et la distance de Fredericton n’ont pas découragé environ 1100 visiteurs sur le site sur une période d’une année. Ces visiteurs provenaient autant de la province que de l’extérieur et comptaient parmi leurs rangs des gens des Premières nations, des

Figure 7.3 : Chris Blair explique la méthodologie archéologique à un groupe scolaire.



étudiants universitaires, des élèves des niveaux primaires et secondaires, des groupes d'intérêt culturels et du public en général.

Au moment de la plus grande affluence, le Centre a dû recevoir jusqu'à 80 écoliers à la fois. Afin de contenir ce nombre, l'équipe a mis sur pied cinq stations de visite. Répartis dans ces stations, des membres expérimentés de l'équipe démontraient des techniques de vannerie et de taille lithique, racontaient des histoires, exécutaient des cérémonies spirituelles et discutaient de méthodologie archéologique. De petits groupes atteignant jusqu'à seize enfants se déplaçaient à chacune des stations où ils prenaient connaissance des différentes présentations et activités. Nous avons aussi organisé des présentations dans

les écoles pour ceux qui ne pouvaient pas se déplacer. Nous encourageons toutefois des visites sur le site afin que les élèves puissent expérimenter l'énergie positive qui émanait de la vitalité du site.

À la fin de la fouille, le contenu du Centre fut déménagé à la Direction des Services d'archéologie à Fredericton dans l'une des salles de l'étage supérieur du bâtiment. Nous avons continué de lancer des invitations à partir de ces locaux pendant une autre année, même si ce nouveau lieu ne pouvait accommoder qu'une quinzaine de personnes à la fois.

L'intérêt public pour la culture wolastoqiyique qui a été généré par le Centre d'interprétation, tant sur place que plus tard aux Services d'archéologie, a démontré le besoin de poursuivre

Figure 7.4 : Autre vue du Centre d'interprétation Ajemseg, avec de l'outillage de vannerie fourni par Victor Bear, des paniers fabriqués par Traditional Maliseet Basket Limited et des vitrines d'artéfacts.



l'interprétation de la culture wolastoqiyik. Il y a urgence de préserver et enregistrer le savoir wolastoqiyik car le bassin de la culture traditionnelle est composé d'un nombre en déclin de locuteurs d'une langue menacée.

### **LES STATISTIQUES WOLASTOQIYIQUES**

L'information statistique sur les Wolastoqiyiks présentent un portrait inquiétant du déclin des locuteurs de langue wolastoqiyique et des gardiens des traditions, tant au sein qu'en dehors des communautés. La population totale des

Wolastoqiyiks des six communautés (tant dans les réserves qu'en dehors) était de quatre mille sept cent cinquante-huit au mois de décembre 1997<sup>1</sup>. De ce nombre, seulement deux mille neuf cents personnes vivent dans les réserves. Les aînés de cinquante-cinq ans et plus sont au nombre d'environ trois cents<sup>2</sup>.

De décembre 1997 à septembre 2002, 34 aînés sont décédés à Tobique seulement. La perte de chaque aîné diminue le nombre de locuteurs et ajoute au déclin de la culture.

---

1 Ministère des Affaires indiennes, préparé par B.A. Cleveland, Data & Systems Analyst.

2 Donnée fournie par les six communautés.

## CONCLUSION

Les gestionnaires du Projet archéologique de Jemseg Crossing, les individus et les Premières nations wolastoqiyiques, de même que les agences et les ministères ont volontairement mis en œuvre des politiques afin d'incorporer l'archéologie dans les perceptions et interprétations des Wolastoqiyiks sur le site. Le Centre d'interprétation Ajemseg ne fut qu'une expression de cette volonté. Le Centre a réussi à ouvrir une page de l'histoire malécite, mais il y a d'autres pages qui restent à tourner. Ce fut au Centre, par le biais de conversations avec les visiteurs wolastoqiyiks, que l'équipe a pris conscience de la grande quantité de données et de connaissances qui existent dans les communautés malécites et dans les

institutions extérieures. Qu'elles soient sous forme de photographies, d'histoires orales, d'artéfacts ou de documents écrits, elles ont besoin d'être rassemblées et conservées. Le besoin est d'autant plus urgent considérant la perte continue du savoir traditionnel et de la langue. De plus, notre expérience du Centre d'interprétation témoigne du formidable intérêt du public pour la culture wolastoqiyique. Tous ces éléments renforcent l'idée, qu'il y a nécessité d'un lieu d'archivage où les information wolastoqiyiques pourra être rassemblée et entreposée. Il est crucial que les efforts soient poursuivis entre les gouvernements du Nouveau-Brunswick et des Malécites afin de créer un lieu permanent où le patrimoine wolastoqiyik sera conservé pour les générations à venir.



## Kansuhsuweyal Elipskasikil

### 8 : Les artefacts mis au jour

Susan Blair

Les objets archéologiques ou les témoins qui peuvent être retirés du tissu archéologique<sup>1</sup> sont de trois ordres: les artefacts (les objets résultant d'actions humaines déterminées), les spécimens bioarchéologiques (les objets organiques non artefactuels qui sont le sous-produit d'activités humaines, comme les ossements d'animaux dépecés, les écales carbonisées de noix ou les coquilles de myes) et les écofacts (le matériel organique qui se trouve accidentellement dans le tissu archéologique, indépendamment des actions humaines, comme le pollen, les restes d'insectes et de petits rongeurs ou les coquilles d'escargots) (Black 1992). Les artefacts peuvent être le produit d'un procédé (par exemple : les outils lithiques) ou le sous-produit de ce même procédé (par exemple, les petits fragments coupants de pierre qui résultent de la fabrication de l'outil, désignés par les termes éclat ou débitage lithique). En tant que facette de la culture matérielle humaine significative, les

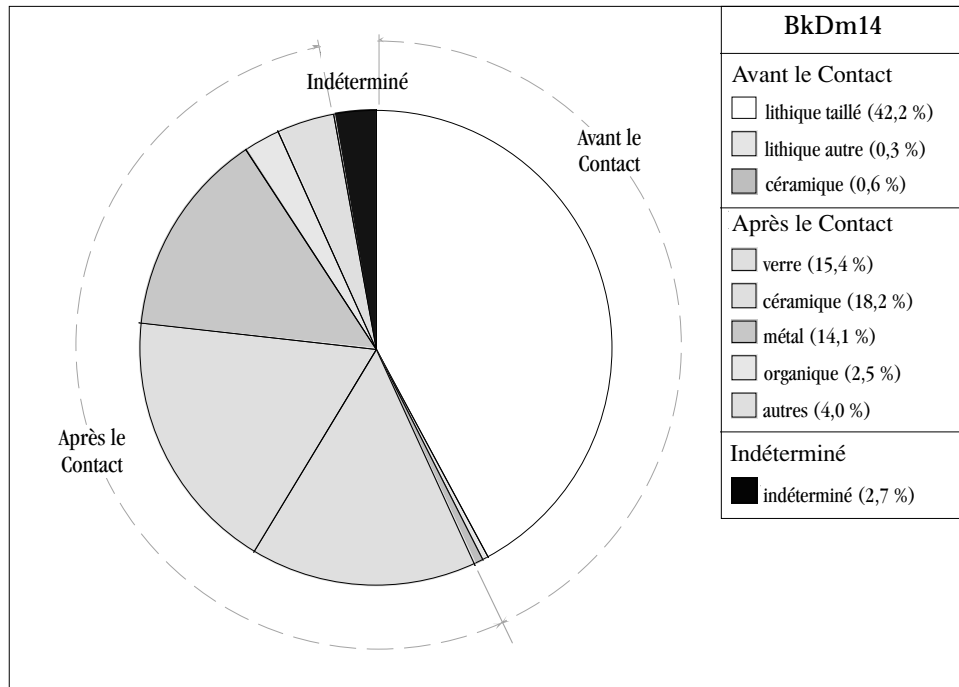
artefacts forment le point de mire le plus courant de la recherche archéologique. Toutefois, au cours des récentes années, d'autres catégories de matériel archéologique ont également livré de grandes quantités d'informations sur les activités humaines passées. Cette information peut nous éclairer sur les schèmes de subsistance (la manière par laquelle les gens se sustentent), d'établissement (comment ils utilisent et fréquentent l'espace physique du paysage), de saisonnalité (comment ils gèrent les ressources et la mobilité à travers les saisons) et aussi nous faciliter la reconstruction d'environnements passés et les processus de formation des sites.

Au cours du Projet archéologique de Jemseg Crossing, nous avons récolté de nombreux artefacts, spécimens bioarchéologiques et écofacts. Ensemble, ces objets archéologiques forment l'assemblage de Jemseg. Cet assemblage peut se caractériser et se décrire de plusieurs façons

---

<sup>1</sup> Par opposition aux structures archéologiques qui, par définition, ne peuvent être retirés de manière intacte du sol (voir chapitre 14).

Figure 8.1 : La distribution proportionnelle des matériaux de l'assemblage complet de Jemseg.

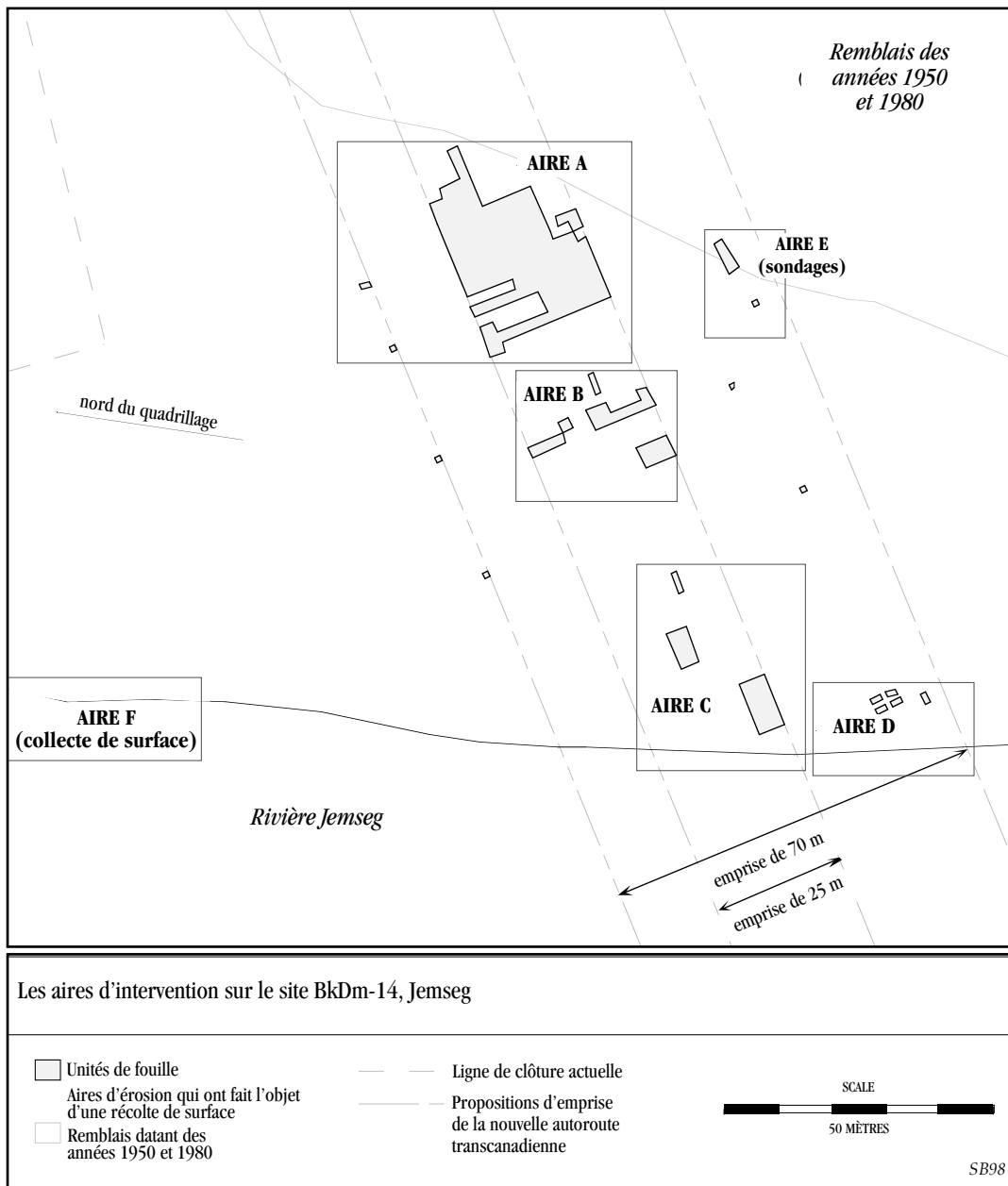


différentes. Puisque les objets qui le constituent sont faits d'une grande variété de matériaux et qu'ils résultent d'activités conduites sur une grande période de temps, ce sont les variables « matériau » et « âge » qui seront à la base des définitions. Les artefacts des périodes précédant le Contact et postérieure au Contact diffèrent d'une manière qui transcende ces deux variables. Les artefacts datant de la période précédant le Contact sont principalement en pierre et en céramique<sup>2</sup> alors que les artefacts datant de la période postérieure au Contact sont

dans des matériaux tels que le métal, le verre, le plastique et la céramique. L'assemblage de Jemseg est constitué de plus de 40 000 objets archéologiques, desquels 38 003 se sont vu assigner une entrée au catalogue<sup>3</sup>. De ces derniers, 16 375 sont attribués à la période précédant le Contact<sup>4</sup> alors que 19 626 sont attribués à la période postérieure au Contact (voir plus loin). Un nombre additionnel de 1042 objets ont été classés comme « indéterminés »; ce sont des matériaux ou des échantillons qui peuvent dater autant des deux périodes

<sup>2</sup> Notons que cette description s'adresse seulement aux matériaux qui ont été récoltés archéologiquement. Bien entendu, les gens de la période précédant le Contact utilisaient une gamme beaucoup plus variée d'outils et de matériaux, incluant les matériaux organiques comme le bois, les herbes, les racines, l'écorce de bouleau, les os d'animaux, les dents, les peaux, les fourrures et l'andouiller. Ils servaient à fabriquer une grande quantité d'outils et d'objets décoratifs et cérémoniels, dont des paniers, des textiles, des vêtements, des nattes, des filets, des habitations, des canots, des harpons, des instruments de musique et des ornements corporels. Ces matériaux sont beaucoup plus fragiles que la pierre et la poterie et sont généralement détruits par des phénomènes naturels (comme l'acidité des sols) et le passage du temps.

Figure 8.2 : Aires d'inventaire et de fouille du Projet archéologique de Jemseg Crossing.



3 Les objets qui n'ont pas reçu de numéro de catalogue sont de très petits objets récupérés dans les échantillons de flottation. Ce matériel a été classé par fraction et par échantillon, de sorte que tout ce qui provenait de la fraction grossière lourde porte un seul numéro (voir chapitre 6).

4 L'assignation aux périodes se basait sur des attributs tels que le matériau, la forme ou la source connue. Par exemple, les ossements de vache portant des marques de sciage sont de la période postérieure au Contact car ni les vaches ni les scies n'étaient présentes à la période précédant le Contact.



Tableau 8.1 : Les proportions de matériaux par périodes selon les aires d'intervention.

	Aire A	Aire B	Aire C	Aire D	Aire E	Aire F	Autres	Total
Avant le Contact								
lithique taillé	12 068	1443	175	758	121	231	1227	16 023
lithique autre*	77	12	1	10	3	6	21	130
céramique	151	5	6	59	0	0	1	222
SOUS-TOTAL	12 296	1460	182	827	124	237	1249	16 375
Après le Contact								
verre	3613	1993	133	6	5	1	101	5852
céramique	5737	929	28	17	30	28	154	6923
métal	1642	3399	175	8	0	13	111	5348
organique	105	819	7	0	0	0	6	937
autres**	1232	243	16	1	0	0	36	1528
TOTAL	12 329	7383	359	32	35	42	408	20588
Indéterminé***	503	476	3	45	0	0	13	1040
<b>TOTAL</b>	<b>25 128</b>	<b>9319</b>	<b>544</b>	<b>904</b>	<b>159</b>	<b>279</b>	<b>1670</b>	<b>38 003</b>

\* Les objets « lithiques autres » consistent en de la pierre polie et bouchardée, des meules et des percuteurs.

\*\* Les objets « autres » consistent en une variété de matériaux, principalement les plastiques, le caoutchouc et le charbon minéral.

\*\*\* La catégorie « indéterminée » inclut les échantillons des flottation, les fragments de coquillages, les graines et autres macro végétaux, et enfin les ossements et fragments d'ossements d'animaux.

(par ex. le charbon de bois non daté, les échantillons de sol, les fragments de coquilles de moule). Tous les objets, d'avant et d'après le Contact, se répartissent au sein d'une variété de classes de matériaux qui sont présentés au tableau 8.1 et dans le graphique de la figure 8.1.

Durant le Projet archéologique de Jemseg Crossing, une superficie totale de 735 m<sup>2</sup> a été fouillée. Comme nous l'avons mentionné dans la section « Méthodologie », seules les portions du site qui devaient être directement touchées par la construction de l'autoroute furent fouillées. Néanmoins, en raison de la grande superficie des

estimations préliminaires de l'emprise et de la variabilité des sédiments et des matériaux archéologiques dans cette emprise, nous y avons distingué six aires différentes. Ces aires, désignées par les lettres A à F, sont illustrées à la figure 8.2. La comparaison des principales classes de matériaux de chacune des aires montre une forte variabilité de leurs proportions. Elle peut résulter de la topographie et des processus de formation du site (voir chapitre 3), mais elle peut aussi témoigner d'une utilisation différentielle de l'espace (voir tableau 8.1). Cette variabilité et certaines des conclusions qu'on peut en

tirer seront l'objet de discussions dans les chapitres 15 et 16. Cette section portera plutôt sur la distribution spatiale des matériaux récoltés à Jemseg.

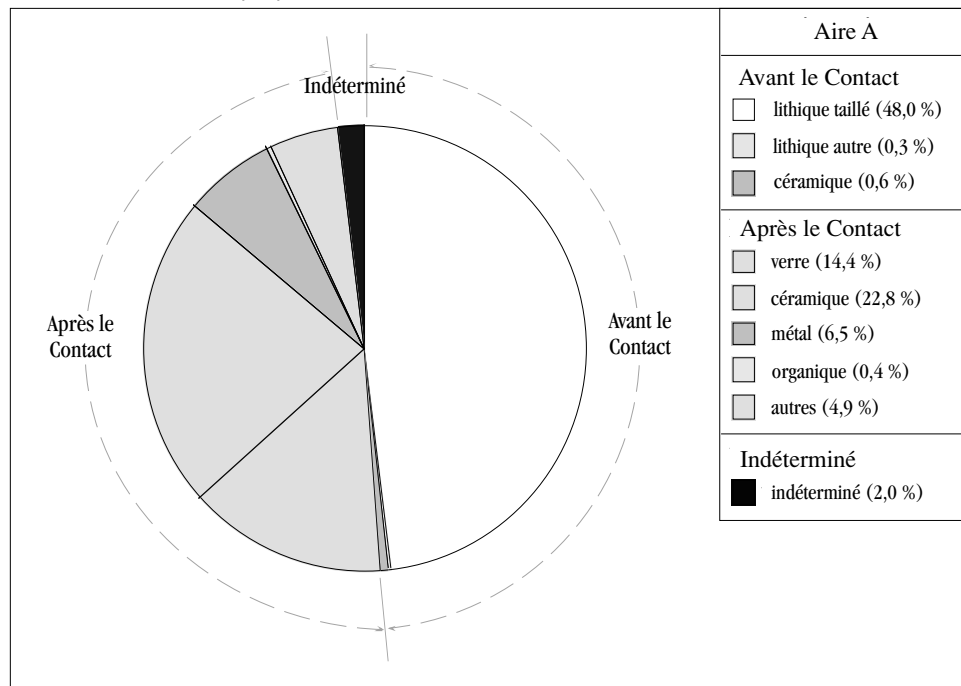
### Aire A

L'aire A est située sur la terrasse supérieure, dans le champ labouré, à environ 70 m de la rive<sup>5</sup>. C'est la plus grande des aires d'intervention, avec 576 m<sup>2</sup>, soit 78 % du total de la superficie fouillée. Malgré le labourage intense de cette aire durant la période récente, elle a offert la plupart des structures identifiables (60, soit 75 % du nombre total de

structures). Elle a aussi produit la majorité des artefacts (66 %) du site, dont 75 % des artefacts de la période précédant le Contact et 60 % des artefacts de la période postérieure au Contact.

Toutefois, au sein de l'aire A, la proportion des artefacts de la période précédant le Contact par rapport à ceux de la période qui le suit est d'environ 50 % - 50 %, comme le démontre la figure 8.3. Cela suggère que bien qu'il y ait des structures intactes sous le niveau de labour, il y avait tout de même un degré significatif d'activités et ou de perturbations postérieures au Contact dans cette aire.

Figure 8.3 : La distribution proportionnelle des matériaux dans l'aire A.



<sup>5</sup> Cette mesure, tout comme les autres, de la distance à la rive se base sur le niveau d'eau du 5 septembre 1996, au moment où il existait une étroite plage et une petite berge relevée. Ces deux formes suggèrent que ce niveau d'eau est régulier et commun, même si, comme on l'a vu, il y a des périodes où l'eau est considérablement plus haute.

De manière intéressante, malgré la distance à la rive, l'aire A semble avoir été le lieu principal des activités durant presque toutes les périodes. Cela est probablement dû à la présence d'une large terrasse naturelle et bien drainée, mais cela va à l'encontre de ce que nous nous attendions pour la période précédant le Contact. Les archéologues avaient tendance à assumer que les maisons et les communautés de cette période seraient localisées près de la rive. Cette perception de la localisation des sites a eu une incidence majeure sur la façon dont étaient structurés les inventaires archéologiques (Black et Blair 1993).

Les composantes culturelles de différentes périodes sont discriminées spatialement dans l'aire A. Le matériel le plus ancien (de la période archaïque, environ 6000 à 2700 années non calibrées

avant aujourd'hui) se concentre dans la moitié orientale de l'aire alors que les témoins d'activités plus récentes (de la période du sylvicole maritime, soit environ de 2700 à 1500 années non calibrées avant aujourd'hui) se retrouvent dans la moitié ouest. Ce comportement n'est pas aussi net pour les matériaux de la période postérieure au Contact (voir la prochaine section). Il semble que la division entre les occupations archaïque et sylvicole correspond grossièrement à l'isoligne d'altitude de 6 m, avec la composante la plus ancienne occupant la partie la plus élevée dans le secteur arrière de la terrasse. Ce fait laisse un peu perplexe, compte tenu du fait que le niveau de l'eau était plus bas à cette époque (voir plus haut, Seaman 1997, comm. pers). Il se peut que des variables paléoenvironnementales, des

Figure 8.4 : La distribution proportionnelle des matériaux dans l'aire B.

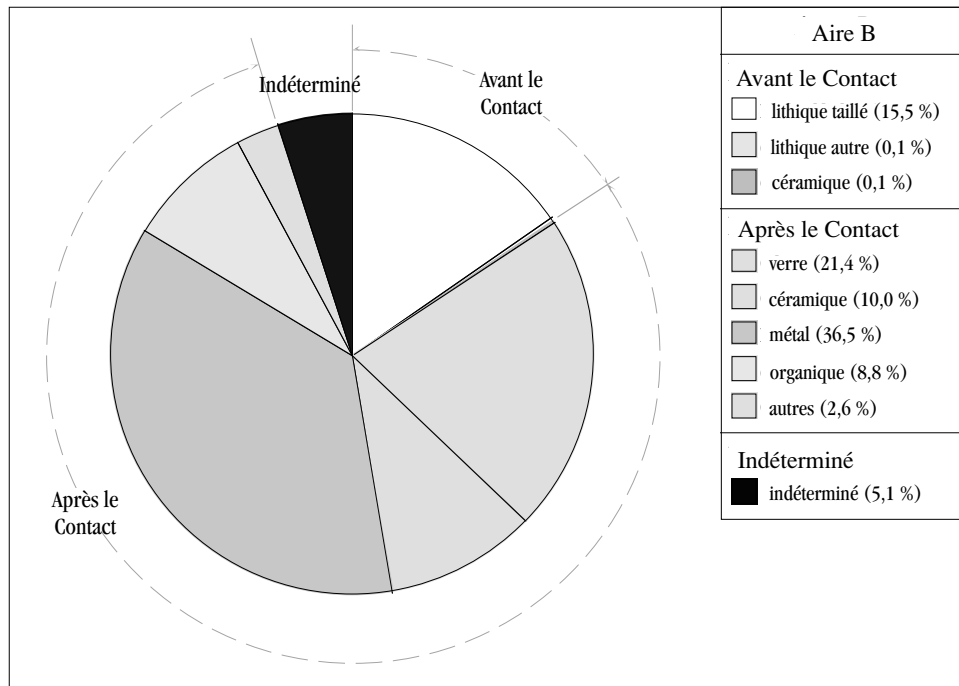
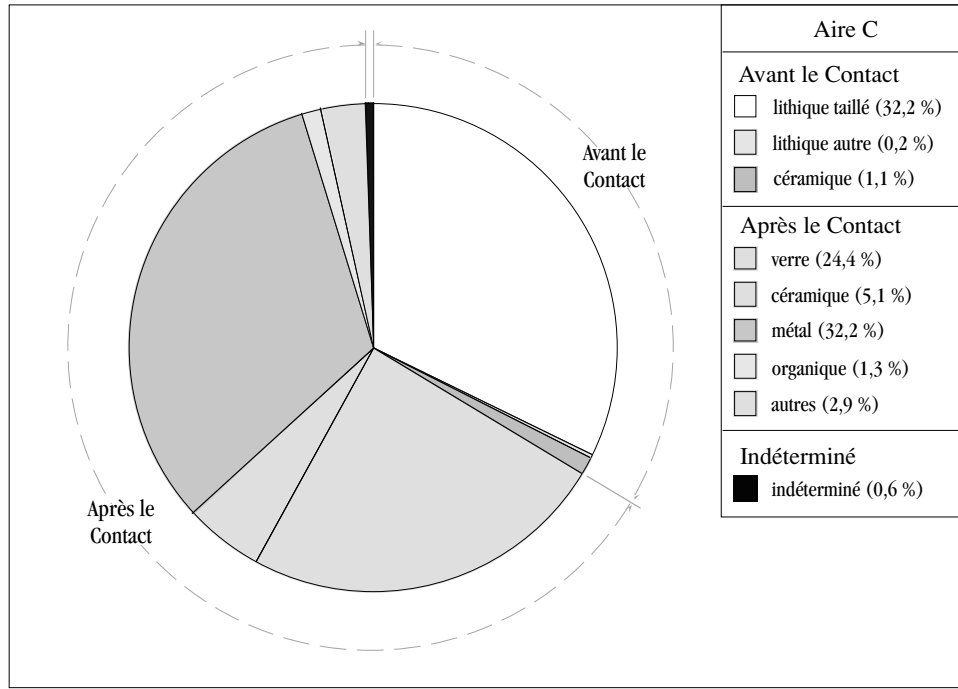


Figure 8.5 : La distribution proportionnelle des matériaux dans l'aire C.



préférences culturelles ou encore des activités particulières sur le site aient ordonné les témoins archéologiques selon des critères qui ne nous sont pas facilement apparents. Nous aborderons ces problèmes plus loin.

### Aire B

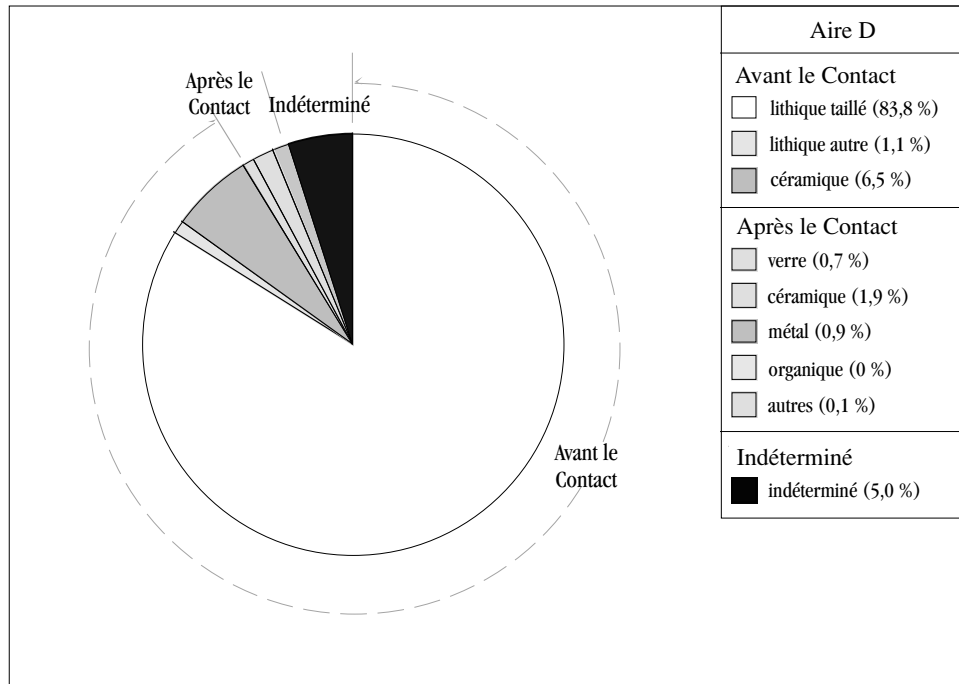
L'aire B est constituée d'un groupe d'ouvertures non contiguës localisées sur le talus entre la baissière et la terrasse supérieure. La superficie totale de ces ouvertures est de 86 m<sup>2</sup>, soit 12 % de la superficie du site. L'aire B a été le théâtre d'activités historiques intenses. Malgré sa superficie relativement petite, elle a produit près de 36 % de tous les artefacts de la période historique du site. De petites quantités de matériaux de la période précédant le Contact y ont aussi été trouvés

(voir figure 8.4). La plus grande fréquence d'artefacts historiques récents pourrait résulter du labourage du champ sur la terrasse supérieure durant lequel on aurait rejeté les objets dans la pente, ou encore de l'usage régulier de cette zone comme dépotoir. Il est cependant possible que certains de ces objets témoins proviennent d'activités liées aux campements évoqués par les aînés dans leurs histoires orales. Malheureusement, les interprétations concernant l'aire B sont gênées par le fait qu'il s'agit de l'une des parties les plus perturbées du site.

### Aire C

L'aire C est la large zone sur la terrasse inférieure adjacente à la rivière. Nous y avons fouillé une superficie totale de 43 m<sup>2</sup>, soit 6 % de la superficie fouillée du site.

Figure 8.6 : La distribution proportionnelle des matériaux dans l'aire D.



Relativement peu d'artéfacts y furent trouvés, soit un peu plus de 1 % de l'assemblage total du site. Des discussions avec les propriétaires nous ont appris que la moitié nord de cette aire a été grandement remaniée dans les années 1950 quand la végétation y fut arrachée pour faire des pâturages. Les fouilles dans cette aire ont été abandonnées avant qu'elles n'aient pu se rendre loin en raison de la montée du niveau de l'eau en décembre. Ce fait pourrait également expliquer les densités relativement faibles d'artéfacts qui y ont été mis au jour.

#### Aire D

L'aire D consiste en un ensemble de petites ouvertures non contiguës qui totalisent une superficie de 10 m<sup>2</sup>, soit 1 % de ce qui a été fouillé sur le site). Cette aire

est située à l'extrémité sud de la terrasse inférieure où les alluvions sont composées d'épaisses couches de limon. On y a trouvé plusieurs structures de la période précédant le Contact et des densités d'artéfacts relativement élevées (au-dessus de 3 % de tous les artéfacts et 5 % des artéfacts de la période précédant le Contact). La plupart de ces artéfacts datent de la période précédant le Contact (voir figure 8.6). Les unités de fouille de cette aire forment l'extension de l'un des sondages initiaux (TF2). Nous avons dû cesser la fouille dans l'aire D assez tôt durant le projet car on y a rencontré la nappe phréatique. Plus tard, un changement de l'emprise a fait en sorte que ces unités se sont retrouvées hors de la zone de sauvetage.

### Aire E

Avec une superficie de 5 m<sup>2</sup>, l'aire E est la plus petite des aires d'intervention du site de Jemseg. Elle est constituée de l'un des sondages initiaux (TB-1) et d'une tranchée située sous la limite du remblai. Nous avons différencié cette aire de l'aire A au nord car elle ne semblait pas présenter beaucoup de perturbations récentes (mis à part le remblai qui la recouvre). En se basant sur la stratigraphie et sur le faible taux de dispersion des artefacts, nous avons conclu que l'aire E se trouve au-delà de la limite sud du champ labouré. Vu sa faible superficie, elle n'a produit qu'une petite proportion de l'assemblage général (voir tableau 8.1), duquel les éléments dataient surtout de la période précédant le Contact (voir figure 8.7).

### Aire F

L'aire F est la seule aire d'intervention qui n'a pas fait l'objet de fouille. Elle représente plutôt une zone de trouvailles de surface sur la plage, au nord de l'emprise. L'équipe et les visiteurs récoltaient occasionnellement du matériel archéologique sur cette aire en proie à l'érosion. Bien qu'il y eût plusieurs zones de concentration d'artefacts mis au jour par l'érosion le long de la grève (un devant l'aire C et un autre devant l'aire D), l'aire F correspond à un endroit devant une zone basse et marécageuse qui s'étend au nord de l'emprise. De façon générale, l'aire F apparaît comme une bande linéaire d'environ 40 m de long, d'où apparaissent des outils, des éclats et des pierres éclatées par le feu. En dépit du fait que la récolte de

Figure 8.7 : La distribution proportionnelle des matériaux dans l'aire E.

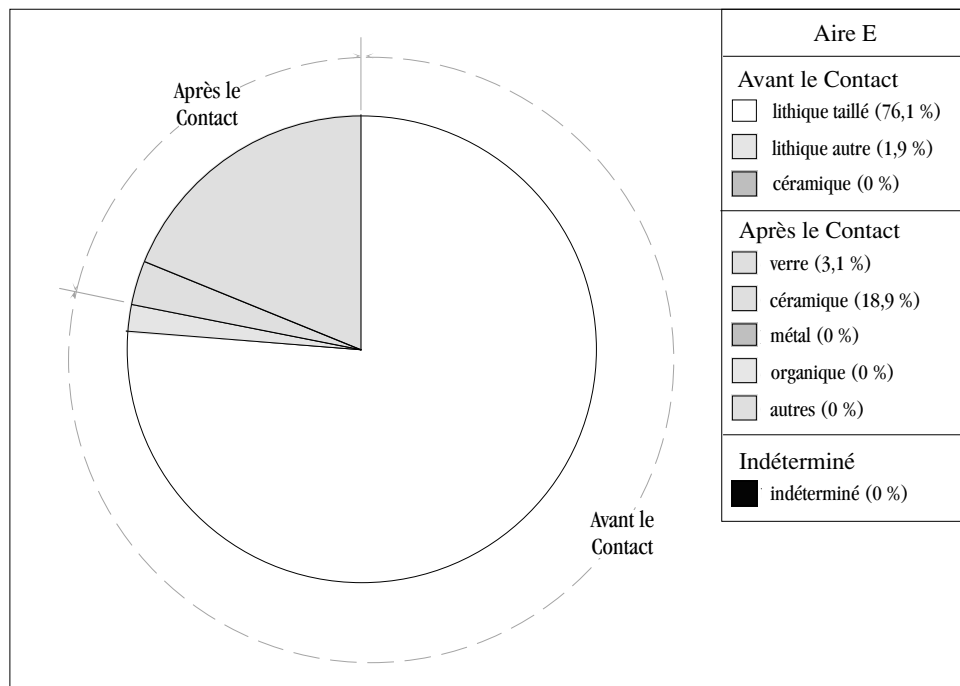
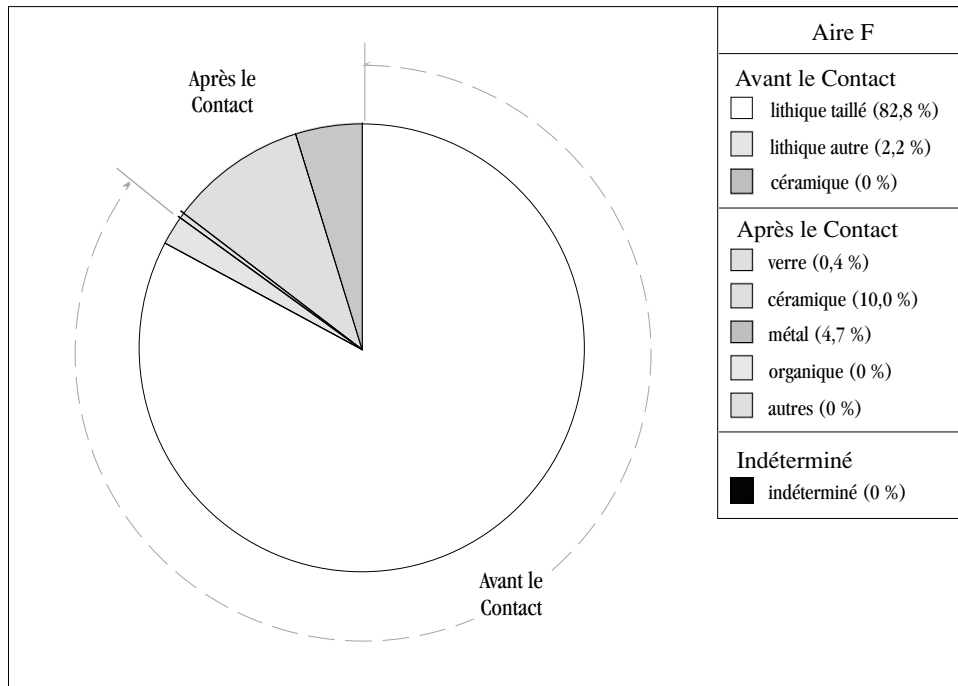


Figure 8.8 : La distribution proportionnelle des matériaux dans l'aire F.



surface dans cette aire plus sélective que dans les aires où il y a eu de la fouille (avec les gens qui sont plus portés à ramasser les objets reconnaissables et à ignorer les spécimens bioarchéologiques et les écofacts), elle a tout de même produit une quantité non négligeable de matériaux des périodes précédant et postérieure au Contact (figure 8.8 et tableau 8.1).

#### Les autres secteurs du site

Un certain nombre de sondages qui ont été positionnés autour du périmètre de l'emprise de 70 m n'ont pas été inclus dans ces aires d'intervention car ils étaient isolés et produisaient relativement peu de matériaux. Ces secteurs incluent l'échantillonnage des alluvions de la rivière Jemseg devant le site, et forment une superficie approximative de 15 m<sup>2</sup>.

#### L'analyse des classes de matériaux

Nous venons de résumer les principales classes de matériaux rencontrés durant le PAJC. Or, certains de ces matériaux ont été analysés plus profondément, dont les matériaux lithiques (les outils et le débitage), la céramique précédant le Contact, les restes végétaux et les ossements d'animaux. Ces analyses ont été produites par des individus qui détiennent une expertise pertinente et leurs rapports apparaissent dans les pages suivantes.

## Ponapsqey

### 9 : Les matériaux lithiques

#### LES SÉRIES PÉTROGRAPHIQUES DE JEMSEG CROSSING ET L'ÉVALUATION PRÉLIMINAIRE DES MATÉRIAUX LITHIQUES TAILLÉS.

David W. Black

Nous avons examiné un échantillon de 2499 artefacts lithiques taillés, tant outillage que débitage et provenant du site Jemseg (BkDm-14), afin de déterminer les sortes de pierres utilisée par ses occupants autochtones. Une série pétrographique de 55 types lithiques a été développée en examinant les pièces à l'oeil nu et à la loupe binoculaire. Pour des fins analytiques, les 55 types furent refondus en 20 classes lithiques.

Le principal problème classificatoire que nous avons rencontré fut de distinguer les cherts multicolores des sources locales et distantes. Nous avons mis sur pied des

critères pour distinguer le chert local Washademoak du chert exotique Minas Basin.

Les différents types lithiques se distribuent de façon complexe sur le site Jemseg. Les matériaux dominants sont des cherts multicolores de haute qualité (agates, jaspes, calcédoines, etc.) et une grande variété de pierres volcaniques rhyolitiques à grains fins. La plupart de ces matériaux ont probablement pu s'obtenir à moins d'une journée de déplacement du site. De petites quantités de pierres provenant de sources au Maine, en Nouvelle-Écosse et au Labrador montrent cependant que les gens

---

#### Remerciements

Je remercie Susan Blair pour l'occasion qu'elle m'a donné d'examiner une partie de l'assemblage de Jemseg. Je remercie toutes les personnes liées au Projet archéologique Jemseg Crossing pour leur aide et collaboration au moment de mon analyse. Je voudrais remercier plus particulièrement Ramona Nicholas, Pam Dickinson et Jason Jeandron pour leur aide dans l'organisation et la conduite de la recherche. Mes remerciements vont également aux Services d'archéologie du Nouveau-Brunswick qui m'ont laissé utiliser les spécimens provenant des carrières dans leur collection lithique. Certains échantillons des carrières ont été préparés en lames minces dans le cadre du projet Ecology and History of the Insular Quoddy Region, subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Je remercie Lucie Wilson (Sciences physiques, UNBSJ) pour ses descriptions et ses analyses des lames minces. Enfin, je remercie David Perie (Géologie, UNB) pour avoir fabriqué les lames minces et Douglas Hall (Microscopie électronique, UNB) pour avoir fait la spectrométrie aux rayons X sur certains spécimens de carrières.



de Jemseg avaient accès à des matériaux lithiques exotiques qui viennent d'aussi loin que 1500 km. Ils obtenaient ces matériaux par le biais de déplacements sur de longues distances, de réseaux d'échange ou d'autres formes d'interactions sociales.

#### INTRODUCTION

Ce chapitre décrit les résultats du projet de Série pétrographique de Jemseg Crossing (SPJC) qui est un contrat du Projet archéologique de Jemseg Crossing (PAJC). Les outils taillés et le débitage qui résultent de leur fabrication sont une source majeure d'information sur les occupations amérindiennes à Jemseg.

Le projet SPJC a entrepris d'identifier les pierres qui ont servi à faire les outils taillés, et à en déterminer les sources probables et potentielles. Le travail s'est déroulé entre le 16 juin et le 18 juillet 1997 au laboratoire d'anthropologie du département d'anthropologie de l'Université du Nouveau-Brunswick. Ce projet a été dirigé par l'auteur et trois employés du PAJC : Ramona Nicholas, Pam Dickinson et Jason Jeandron. Du fait que d'autres analyses portant sur le site Jemseg étaient en cours, nous n'avons pas tenté d'intégrer les résultats du projet SPJC dans le contexte élargi du PAJC.

La géologie et l'identification des roches sont des sujets techniques qui comportent un vocabulaire spécialisé. Les lecteurs sont priés de consulter Chesterman (1995) et Hamilton, Woolley et Bishop (1974) pour connaître la définition de termes géologiques non familiers.

#### L'ORGANISATION DE L'INFORMATION

Le rapport présenté ici se compose d'une partie textuelle et d'une série de quatre annexes. Dans le texte, nous soulignons les objectifs et les contraintes du SPJC, nous décrivons l'analyse de notre échantillon et nous présentons les méthodes employées. Une brève description du contexte géologique du site de Jemseg est incluse en guise de toile de fond.

Les résultats substantiels du projet sont résumés dans le texte, les tableaux et les graphiques. Les annexes contiennent la description détaillée des matériaux lithiques, la clé des acronymes et des abréviations utilisés et la description des dossiers informatisés produits pour le projet. La présentation de l'information a été modelée le plus possible sur d'autres rapports d'assemblages lithiques du Nouveau-Brunswick (voir par exemple Black 1992, 1996, Blair 1997, MacDonald 1994).

Après la présentation des résultats se trouvent deux sections interprétatives. Elles sont bien sûr plutôt exploratoires que définitives. Les conclusions principales sont ensuite résumées à la fin.

#### OBJECTIFS ET PARAMÈTRES

Les objectifs du projet SPJC étaient les suivants :

- 1) Le développement d'une série pétrographique des types de matériaux lithiques présents dans l'assemblage lithique de Jemseg
- 2) L'assignation des spécimens d'un échantillon lithique archéologique aux types définis

- 3) La sélection de spécimens types pour illustrer les types définis
  - 4) La quantification de base des types lithiques représentés dans l'assemblage de Jemseg
  - 5) L'apport d'information sur les sources potentielles et probables des types lithiques représentés.  
Le travail a été conduit dans le cadre des contraintes et des paramètres suivants :
- 1) Le PAJC a fait la sélection de l'échantillon lithique à analyser
  - 2) Le PAJC a fourni l'information de provenance des spécimens échantillonnés
  - 3) L'analyse a été limitée au matériel lithique taillé
  - 4) Aucune méthode destructive n'a été utilisée pour examiner les spécimens archéologiques du site de Jemseg
  - 5) La quantification s'est faite en termes de dénombrement de pièces.

#### LE CONTEXTE GÉOLOGIQUE

Le site Jemseg est situé sur un substrat rocheux de la partie supérieure des formations du groupe de Cumberland d'âge pennsylvanien. Malheureusement, dans la région de Jemseg, le groupe de Cumberland n'a pas été divisé en formations spécifiques. Il est toutefois reconnu pour être constitué de sédiments terrestres, de conglomérats rouges et gris, de grès, de silstones et de schistes (McLeod, Johnson et Ruitenberg 1994, Potter, Hamilton et Davies 1979).

En aval de Jemseg, entre le lac Washademoak et la baie de Fundy, il y a un ensemble complexe d'affleurements rocheux plus anciens. Ces roches datent

d'une fourchette d'âge géologique qui va du cambrien au mississippien. Elles sont d'origine volcanique, sédimentaire et métamorphique. En ce qui concerne les éléments pertinents en termes d'utilisation potentielle par les autochtones pour l'outillage taillé, il y a :

- 1) La source de chert du lac Washademoak, associée à des sédiments du pennsylvanien (distante de 15 km). Cette source a été rapportée en archéologie depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Matthew 1900).
- 2) Les coulées du Queenston, une série de coulées volcaniques mafiques du pennsylvanien et des roches sédimentaires associées qui peuvent être étroitement liées au chert de Washademoak (distants de 15 à 20 km).
- 3) Une série de coulée de rhyolite, d'andésite et de basalte du dévonien, située à travers la rivière Saint-Jean et au sud du lac Washademoak (distante de 25 km).
- 4) Une série de roches volcaniques de l'ordovicien et du silurien (les formations de Long Reach, de QueenBrook et de Williams Lake), exposées sur le côté est de la rivière Saint-Jean (distante de 30 à 50 km).

Vers le sud et l'ouest de Jemseg, à partir d'une distance d'environ 25 km et au-delà vers la région de Quoddy, il y a des roches volcaniques, sédimentaires et métamorphiques du silurien, du dévonien et du mississippien. On peut y noter des roches volcaniques extrusives à grain fin, des plutons dévoniens associés à des roches métamorphiques de contact comme des

cornéennes et des conglomérats dévoniens dont on sait qu'ils renferment des clastes de quartzite de qualité taillable.

En amont de Jemseg sur la rivière Saint-Jean, les sédiments du pennsylvanien perdurent sur 50 km ou plus. Toutefois, au nord et à l'ouest de Fredericton, des roches volcaniques du silurien, du dévonien et du mississippien sont à nouveau exposées. À une distance de 120 km en amont au-delà, on trouve des calcaires et des roches argileuses sédimentaires de l'ordovicien, intercalées avec des roches volcaniques associées (McLeod, Johnson et Ruitenbergh 1994).

En termes de géologie de surface (Rampton, Gautier, Thibault et Seaman 1984), le site de Jemseg est situé dans le bassin de Grand Lake des Basses Terres du Nouveau-Brunswick. La direction des eaux dans le secteur coule dans un axe NE-SO dans le système Grand Lake et dans un axe NO-SE dans la rivière Saint-Jean. Les directions du mouvement glaciaire au cours du wisconsinien supérieur ont surtout été axées N-S et NO-SE. La moraine de Gagetown se situe directement au sud de la rivière Jemseg sur la rivière Saint-Jean. Les matériaux déposés par les glaciers proviendraient d'affleurements situés au nord et au nord-ouest.

Le bassin de Grand Lake fut déglacé avant 12 700 av. aj. pour ensuite laisser place à la mer de DeGeer et à la mer intérieure Acadia. Ainsi, le site de Jemseg se situe à la croisée de trois ensembles de sédiments de surfaces.

- 1) Des placages de till d'ablation et de fond (de 0,5 à 3,0 m d'épais), composé

de silt, de sable, de graviers et de petits blocs couvrent la roche-mère sur le côté Grand Lake du site

- 2) De profonds sédiments d'alluvions fines datant de l'holocène, provenant des systèmes hydrographiques de la rivière Saint-Jean et de Grand Lake, et qui s'accumulent sur le côté rivière Saint-Jean du site
- 3) Des dépôts marins et lacustres indifférenciés datant toujours de l'holocène mais plus anciens (profonds de 1 à 10 m) et constitués de sable, de silt, d'argile et de gravier. Ils se trouvent sous une partie du site Jemseg et sous la rive de la rivière Jemseg.

La roche-mère dans le secteur immédiat du site est trop profondément enfouie pour être une source directe de pierre de taille alors que les alluvions récentes sont trop fines pour en contenir des fragments. Les dépôts glaciaires proches peuvent contenir des clastes utiles de pierre de bonne qualité qui furent transportés de sources situées au nord et au nord-ouest. Mais, les sources les plus vraisemblables de matériaux lithiques proches sont les affleurements de roches sédimentaires et volcaniques du bassin de la rivière Saint-Jean au sud du site. Plusieurs de ces sources sont situées facilement à une journée de canot.

#### L'ÉCHANTILLON

L'échantillon est constitué de 2499 éléments analysables de matériaux lithiques. Au départ, environ 2700 éléments furent examinés initialement durant le projet, mais la différence fut rejetée à l'analyse car c'était soit des fragments de pierre polie, de pierre éclatée par le feu ou

de pierre naturelle confondue avec du débitage lors de la fouille. Cet échantillon a été sélectionné à partir de l'assemblage lithique qui est constitué de plus de 15 000 pièces. Il en représente donc environ 15 %.

Les pièces de l'échantillon avaient un poids qui variait de plus de 1 kg pour des outils sur nucléus ou des nucléi à 0,10 g pour de petits éclats. Le gros de l'échantillon était d'une dimension et d'un poids relativement petit, de l'ordre de 0,5 à 2,0 g. Les artefacts incluaient des pointes de projectiles, des bifaces, des grattoirs, des vastringues, des éclats utilisés etc. Les tailles bifaciale et bipolaire étaient présentes.

Le microdébitage qui a été récolté au cours de la flottation d'échantillons n'a pas été retenu car ni le PAJC, ni le département d'anthropologie du Nouveau-Brunswick ne possède l'équipement microscopique adéquat pour de si petites pièces.

#### LES MÉTHODES

Les pièces échantillonnées ont été examinées par groupes à mesure qu'on les recevait au laboratoire. Au départ, les pièces étaient triées en groupe de 8 catégories grossières, puis chacune de ces catégories était triée sous les grossissements de 2x, 10x et 20x. Les types lithiques ont été définis à mesure qu'ils étaient rencontrés. Des fiches de types lithiques étaient remplies et un spécimen du type y était attaché. À mesure que l'analyse progressait, nous ajoutions de l'information aux fiches et nous produisions de nouvelles fiches. À chaque type fut assigné un numéro séquentiel, un nom de type et un acronyme de quatre lettres.

À la fin du projet, 55 types lithiques avaient été définis. Les fiches de type ont été incluses dans le rapport technique préliminaire (les fiches de type avec des spécimens attachés ont été retournées au PAJC).

Chaque fiche de type porte le numéro du type, son nom, son acronyme, la catégorie grossière originale dans laquelle il fut classé et le type de pierre du spécimen. À la suite de cette information, l'on retrouve une brève description du type lithique, incluant la texture, la couleur, la disposition de la couleur, le lustre, le type de fracture, les caractéristiques de transmission de la lumière, les cristaux visibles, les inclusions, les impuretés, le cortex, la patine, etc. Des similarités avec des types définis dans d'autres séries pétrographiques du Nouveau-Brunswick ont été notées lorsque possible.

Une liste de spécimens du type qui peuvent illustrer les caractéristiques et la variabilité du matériau est ajoutée. Notre analyse n'a pas inclus la photographie des spécimens types.

Au bas de chaque fiche, une évaluation de la source du matériel était indiquée avec des notes sur le raisonnement qui a conduit à cette évaluation.

Chaque spécimen, sa provenance et son type lithique furent compilés dans une base de données informatiques. Une version imprimée de la base de données complète (les 2499 spécimens) a été incluse dans le rapport technique préliminaire.

Pour des fins d'analyse et de présentation graphique, les 55 types lithiques furent fondus en 20 classes

lithiques. Cette compression fut accomplie en unissant les types lithiques très similaires en une seule classe. Les types lithiques évidents et ceux soupçonnés d'être exotiques conservaient une classe individuelle unique. Des noms et des acronymes<sup>1</sup> furent attribués aux classes. La liste qui suit clarifie les relations entre les catégories grossières, les types et les classes et illustre les acronymes et les numéros séquentiels attribués à chacun.

#### LA DESCRIPTION DES CLASSES DE MATÉRIAUX LITHIQUES

Dans cette section, nous décrivons les matériaux lithiques utilisés à Jemseg selon les classes. Ces classes sont regroupées par grades croissants « d'exotisme ». Les classes et leur groupement seront respectés dans les graphiques présentés plus loin dans ce rapport.

Notre utilisation du terme exotique se rapporte à un transport humain de matériaux jusqu'au site et non à des phénomènes naturels. Dans notre étude, les matériaux reconnus ou présumés provenir de sources distantes de plus ou moins 50 km sont considérés exotiques. De telles interprétations sont toujours basées sur les données géologiques disponibles, elles sont quelque peu subjectives et tiennent nécessairement du domaine des probabilités. Les incertitudes sont exprimées dans le schème classificatoire qui suit.

#### Les matériaux de sources locales

Ces classes regroupent les matériaux qui proviennent de sources situées à tout au plus une journée de déplacement.

##### 1) Pierres volcaniques et cherts décolorés (BL VOL / CHT)

Cette classe lithique inclut 687 pièces de 5 types et compte pour 27,5 % de l'échantillon. Elle rassemble tous les matériaux trop décolorés pour être attribués avec certitude à d'autres types lithiques identifiés. La plupart de ces pièces sont probablement des rhyolites décolorées, bien qu'il puisse s'y trouver des cherts et des cornéennes décolorés. Ces matériaux furent probablement obtenus des dépôts de surface et d'affleurements proches du site de Jemseg.

Les matériaux lithiques décolorés sont communs dans les sites archéologiques du sud du Nouveau-Brunswick. La décoloration résulte d'une exposition aux acides du sol et aux eaux souterraines et d'une exposition possible à la lumière du jour.

##### 2) Le quartz (QTZ)

Cette classe lithique compte 152 pièces de 22 types, formant 6,2 % de l'échantillon. Elle rassemble le quartz translucide et le quartz opaque. Ces matériaux proviennent probablement de dépôts de surface et d'affleurements proches du site de Jemseg. Le quartz est beaucoup moins commun à Jemseg que dans plusieurs autres sites archéologiques du Nouveau-Brunswick.

---

1 N. du T. : nous avons choisi de conserver les acronymes originaux de l'analyse, basés sur les termes anglais, afin de faciliter un éventuel retour sur ces données par le lecteur.

### 3) Le chert multicolore Washademoak (WAACC)

Cette classe contient 718 pièces d'un type unique et compte pour 28,7 % de l'échantillon. Il s'agit du matériau lithique le plus utilisé au site Jemseg, probablement à cause de la proximité de la source. Les sites du Nouveau-Brunswick contiennent plutôt rarement de si grandes proportions de pierre siliceuse de bonne qualité. Puisque Washademoak est en aval de Jemseg, ce matériau a dû être apporté sur place par les autochtones.

La principale difficulté rencontrée dans le projet SPJC fut de distinguer entre le chert local Washademoak et les cherts multicolores de sources éloignées (comme celui de la région du Bassin des Mines en Nouvelle-Écosse). Nous présentons plus loin les critères que nous avons développés pour distinguer le chert multicolore Washademoak des autres cherts.

#### **Les matériaux de sources probablement locales**

Ces classes incluent les matériaux qui sont vraisemblablement situés à moins d'une journée de déplacement.

#### 4) Le quartzite (QZITE)

Cette classe inclut 10 pièces de deux types et compte pour 0,4 % de l'échantillon. Il s'agit de quartzites brun pourpre similaires à ceux trouvés dans les sites de Grand Manan et de quartzites gris similaires à ceux trouvés dans les sites de la région de Quoddy. Ces matériaux ont pour origine probable les clastes libérés des conglomérats par l'érosion. Ils peuvent être exotiques à Jemseg, mais il semble plus probable qu'ils furent obtenus de dépôts de

surface locaux ou d'affleurements de conglomérats.

#### 5) Les pierres volcaniques porphyriques (PVOL)

Cette classe lithique inclut 42 pièces de trois types, comptant pour 1,7 % de l'échantillon. Il s'agit de rhyolite et ou d'andésites porphyriques, à masse verte, rouge brunet pourpre avec des phénocristaux visibles. Ces matériaux ont probablement été obtenus de dépôts de surface locaux ou d'affleurements dans la ceinture volcanique côtière.

#### 6) Les pierres volcaniques pâles à grains fins (LVOL)

Cette classe lithique englobe 13 types qui totalisent 406 pièces comptant pour 16,2 % de l'échantillon. Il s'agit d'une grande variété de rhyolites à grain fin dont la masse présente des teintes pâles de rose, rouge, vert et gris. Leur texture va de vitreuse à pierreuse et elles sont souvent tachées, bariolées ou rayées, bien qu'on ne voit pas de phénocristaux. Des matériaux lithiques similaires à plusieurs de ces types ont été trouvés dans les sites de la région de Quoddy et plusieurs ressemblent aux matériaux que Doyle classe dans les pierres volcaniques de Washington County (1995 : 305).

Il est probable que la plupart de ces matériaux proviennent d'affleurements de la ceinture volcanique côtière. Un de ces matériaux, la rhyolite grise à rayures fluantes. [n. du trad. : Grey flow-bnaded Rhyolite] mérite une note spéciale; elle est identique au matériau identifié dans l'assemblage de Northeast Pointe (BgDq-7) dans les îles Bliss (Black 1996).

7) Les pierres volcaniques foncées à grains fins (DVOL)

Cette classe lithique renferme 70 pièces de neuf types, représentant 2,8 % de l'échantillon. Il s'agit d'une grande variété de rhyolites, d'andésite et de basaltes à grains fins, avec une masse foncée rouge, pourpre, brune ou noire, une texture qui va de vitreuse à pierreuse, une apparence tachée, bariolée ou rayée et une absence de phénocristaux visibles. Il est probable que la plupart de ces matériaux furent obtenus de dépôts de surface locaux ou d'affleurements dans la ceinture volcanique côtière.

8) Les silstones et les mudstones (SILT/MUD)

Cette classe lithique compte seulement quatre pièces appartenant à deux types, formant 0,2 % de l'échantillon. Il s'agit de deux types de mudstones vert silicifié qui n'entrent pas dans les autres types de cherts et mudstones opaques, et ils sont probablement d'âge ordovicien. Ils proviennent peut-être de dépôts de surface proches de Jemseg ou d'affleurements de mudstones dans la ceinture volcanique côtière. Ils auraient pu toutefois avoir été transportés à Jemseg par les Amérindiens à partir de sources plus éloignées.

9) Les cherts douteux (QCHT)

Cette classe lithique inclut 41 pièces d'un seul et unique type, ce qui représente 1,6 % de l'échantillon. Elle rassemble toutes les pièces identifiées comme étant du chert mais non attribuables de façon certaine à un type déjà défini. La plupart de ces pièces sont relativement petites et translucides, certaines sont décolorées.

La majorité est vraisemblablement du chert Washademoak qui ne présente pas les caractères distinctifs de ce matériau. Ainsi, la plus grande portion de cette classe a une origine locale possible.

Les critères utilisés pour distinguer les cherts sont décrits plus loin. Ces distinctions tiennent forcément de l'ordre des probabilités et sont qualitatives. Tout assemblage archéologique le moins substantiel peut contenir du chert qui ne peut être attribué avec confiance à des types familiers ou des sources.

**Les matériaux de sources exotiques.**

Ces classes incluent les matériaux provenant, ou soupçonnés provenir, de sources distantes, mais qui auraient pu aboutir dans les dépôts de surface proches de Jemseg par l'entremise de processus géologiques.

10) Le quartzite translucide (TQZT)

Cette classe lithique inclut sept pièces d'un seul et unique type, comptant pour 0,3 % de l'échantillon. Il s'agit d'un quartzite à grain fin, translucide, de clair à blanc. Ce quartzite tient probablement son origine du Bouclier canadien. Il ressemble au quartzite de Mistassini du Québec et peut donc être exotique. Cependant, de tels quartzites pourraient se présenter sous forme de clastes dans les conglomérats du Nouveau-Brunswick. Une troisième possibilité serait que ce type représente des spécimens exceptionnellement clairs de quartzite de Ramah du Labrador.

11) Les pierres volcaniques pâles à grains fins (LVOL)

Cette classe inclut 120 pièces de deux types et compte pour 4,8 % de l'échantillon.

Il s'agit de deux rhyolites bien distinctes mais non familières qui auraient pu être apportées à Jemseg à partir de sources distantes. La première est une rhyolite gris vert vitreuse parsemée de taches blanches. Elle a été utilisée régulièrement à Jemseg. La seconde consiste en une rhyolite rouge vif et vitreuse. Un spécimen de ce second type est parsemé de fragments argileux de verre clair, ce qui ressemble à la porphyre de Kineo-Traveller Mountain, sauf pour la couleur rouge de la masse.

#### 12) La rhyolite de Tobique (TOBR)

Cette classe lithique inclut trois pièces d'un seul type, ce qui compte pour 0,1 % de l'échantillon. La rhyolite de Tobique, patinée et bariolée rouge et noire, est un matériau bien distinct qui affleure près de la confluence des rivières Tobique et Saint-Jean. Elle peut avoir été transportée jusque dans les dépôts de surface près de Jemseg par des processus fluviaux ou glaciaires, mais il est plus vraisemblable qu'elle fut apportée à Jemseg par les autochtones. Elle fut identifiée comme matière exotique dans la région de Quoddy (MacDonald 1994).

#### 13) Les cherts opaques (OPQ CHT)

Cette classe lithique inclut 62 pièces de quatre types lithiques, comptant pour 2,5 % de l'échantillon. On y trouve des matériaux unicolores rouges, vert et gris et bariolés gris et noirs qui ressemblent à des cherts et mudstones de l'ordovicien qui affleurent dans les régions du lac Munsungun et de Stone Mountain dans le nord du Maine ainsi que dans les régions du Témiscouata et de la Gaspésie au Québec. Des matériaux similaires peuvent être présents dans les affleurements ordoviciens du nord du

Nouveau-Brunswick, et d'autres ont été rapportés dans la ceinture volcanique côtière du nord du Maine et du sud du Nouveau-Brunswick (Doyle 1995 : 305). Ces matériaux peuvent être trouvés dans les dépôts de surface près de Jemseg à la suite de transports fluviaux ou glaciaires provenant du nord. Mais d'autre part, ils peuvent être des matériaux exotiques associés au chert rouge et vert de Munsungun ou encore provenir d'autres sources lointaines par l'entremise humaine.

#### 14) Les cherts translucides (TRNS CHT)

Cette classe lithique inclut seulement deux pièces de deux types différents, ce qui ne représente que 0,1 % de l'échantillon. Ce sont deux types distincts de chert translucide qui peuvent être assignés à des sources exotiques connues. L'un est une calcédoine ou une agate de couleur vert-gris bariolé de zones foncées opaques. Il pourrait correspondre au chert rouge et vert de Munsungun ou au chert multicolore du Bassin des Mines. L'autre est une agate ou un jaspé brun-pourpre moucheté de bleu-gris. Il pourrait correspondre au chert multicolore du Bassin des Mines.

#### **Les matériaux de sources probablement exotiques**

Ces classes incluent des matériaux à origine inconnue mais qui sont soupçonnés de correspondre à des sources connues et qui n'ont vraisemblablement pas été transportés par des processus géologiques au sein des dépôts de surface proches de Jemseg.



15) Le tuf rhyolitique porphyrique vert (GPRT)

Cette classe lithique inclut deux pièces d'un même type, ce qui représente 0,1 % de l'échantillon. Le tuf rhyolitique possède des caractéristiques en commun avec la porphyre de Kineo-Traveller Mountain (Doyle 1995 : 304) et pourrait avoir été apporté à Jemseg à partir de cette région du Maine.

16) Les cherts translucides (TRNS CHT)

Cette classe lithique inclut 46 pièces de deux types, ce qui compte pour 1,8 % de l'échantillon. Il s'agit de deux cherts translucides distincts qui pourraient correspondre au chert multicolore du Bassin des Mines. L'un est une agate bariolée brune et bleue. L'autre est un chert homogène rouge-brun qui présente un cortex de galet et il a pu être récolté près de Jemseg.

**Exotiques**

Ces classes incluent les matériaux connus provenant de sources éloignées de Jemseg.

17) Le quartzite de Ramah (RQZT)

Cette classe lithique inclut 14 pièces d'un seul et unique type, ce qui représente 0,6 % de l'échantillon. Il s'agit du quartzite de la baie de Ramah au nord du Labrador (connu aussi comme chert de Ramah). Ce matériau à grain fin est un quartzite semi-translucide à tourbillons de minéraux opaques bleu-gris. Il se retrouve dans bien des assemblages du nord-est, dont ceux de la côte et proches de la côte du Labrador jusqu'au Maine durant l'archaïque final et le sylvicole supérieur. Il a dû être apporté à Jemseg par les autochtones. À noter qu'un

quartzite similaire provient de la région de Mistassini au Québec. Le quartzite de Mistassini est généralement plus blanc et moins opaque que le quartzite de Ramah, mais ce n'est pas clair si ces deux types peuvent toujours être discriminés. La possibilité qu'une partie de ce matériau provienne du Québec doit être considérée. Ceci ne change toutefois pas l'identification de ce type comme matériau exotique pour le secteur de Jemseg et qu'il ait été apporté sur les lieux de mains d'homme.

18) Le porphyre de Kineo-Traveller Mountain (KTMP)

Cette classe lithique inclut 19 pièces d'un seul type, ce qui compte pour 0,5 % de l'échantillon. Il s'agit d'une rhyolite porphyrique verte à grains fins, aussi connue étant le felsite de Kineo ou la rhyolite de Kineo-Traveller Mountain (Doyle 1995 : 304). Ce matériau contient des perles de quartz clair qui reflètent la couleur de la masse et des phénocristaux de feldspaths détériorés y sont souvent présents. La plupart des pièces de l'échantillon de Jemseg sont fortement décolorées et furent identifiées à partir des perles de quartz qui ne décolorent pas. Un petit éclat retient toutefois la couleur bleu-vert typique de la masse. Ce matériau est fréquent dans les assemblages du Maine (Doyle 1995) et fut identifié comme exotique au Nouveau-Brunswick (MacDonald 1994, Black 1997). Il a certainement été apporté à Jemseg de mains humaines.

19) Le chert rouge et vert de Munsungun (MRGC)

Cette classe lithique inclut 13 pièces

d'un seul type, représentant 0,5 % de l'échantillon. Il s'agit d'un chert (ou mudstone silicifié) opaque à rayures rouges et vertes qui affleure dans la région du lac Munsungun dans le nord du Maine (Doyle 1995 : 306, Pollock 1987). Nos spécimens sont surtout rouge vin opaques traversés de larges rayures vertes ou grises plus translucides. Ce matériau est fréquent dans les assemblages archéologiques du Maine. Il est possible que des matériaux similaires affleurent dans le nord du Nouveau-Brunswick. Les spécimens de Jemseg y ont été apportés par les autochtones.

#### 20) Le chert multicolore du bassin des Mines (MBMC)

Cette classe lithique inclut 77 pièces d'un seul type, ce qui représente 3,1 % de l'échantillon. Il s'agit d'une variété d'agates, de jaspes et de calcédoines multicolores qui proviennent, ou que l'on croit provenir, de sources dans le secteur du Bassin des Mines en Nouvelle-Écosse. La plupart des pièces de l'échantillon de Jemseg sont des jaspes opaques, similaires à de la porcelainite, qui proviennent de cap Blomidon et de Moose Island (Doyle 1995 : 306-307). Le chert multicolore du Bassin des Mines est fréquent dans les assemblages archéologiques des Maritimes et du Maine et fut considéré exotique dans les sites de la région de Quoddy (MacDonald 1994). Ce matériau a été apporté à Jemseg par les autochtones.

La plus grande difficulté analytique rencontrée durant le projet SPJC fut de distinguer le chert multicolore Washademoak du chert multicolore du Bassin des Mines. Les critères que nous avons développés pour distinguer ces deux

cherts sont présentés plus loin.

#### LA CARACTÉRISATION

#### QUANTITATIVE DE L'ÉCHANTILLON

Le tableau 9.1 montre le nombre de pièces de chacun des 55 types lithiques et leurs proportions relatives. La figure 9.1 montre la distribution des 55 types par nombre de pièces. Les matériaux représentés par plus de 100 pièces et les matériaux exotiques sont annotés afin de clarifier la distribution. Le chert multicolore Washademoak est le plus commun de l'assemblage, dépassant de plus du double le second matériau le plus fréquent. À l'exception des pierres volcaniques décolorées qui ne peuvent pas être identifiées avec plus de détail, le second matériau le plus fréquent est la rhyolite grise à rayures fluantes, lui-même une pièce volcanique décolorée. Deux autres types de rhyolites sont représentés par plus de 100 pièces.

Parmi les matériaux exotiques, seul le chert multicolore du Bassin des Mines est représenté par un nombre substantiel de pièces. Les autres matériaux exotiques sont en très petit nombre.

Le nombre de pièces par classes ainsi que leurs proportions relatives ont été résumés dans les pages précédentes. Ces données sont illustrées graphiquement à la figure 9.2 (le nombre de pièces) et à la figure 9.3 (les proportions relatives). Les matériaux locaux ou présumés locaux dominent l'échantillon de l'assemblage. Tous les matériaux décolorés pris ensemble représentent une plus petite portion de l'assemblage que le chert multicolore de Washademoak. Le quartz et le quartzite

Tableau 9.1 : Nombre de pièces et proportion relatives pour chacun des types lithiques de la SPJC.

TYPE	NOBMR de PIÈCES	PROPORTION RELATIVE (%)	TYPES	NOMBRE de PIÈCES	PROPORTION RELATIVE (%)
JC1	8	0,30	JC29	19	0,80
JC2	36	1,40	JC30	77	3,10
JC3	2	0,10	JC31	3	0,10
JC4	5	0,20	JC32	45	1,80
JC5	8	0,30	JC33	2	0,10
JC6	5	0,20	JC34	6	0,20
JC7	185	7,40	JC35	1	0,05
JC8	1	0,05	JC36	5	0,20
JC9	17	0,70	JC37	10	0,40
JC10	104	4,20	JC38	15	0,60
JC11	718	28,70	JC39	11	0,40
JC12	107	4,30	JC40	1	0,05
JC13	58	2,30	JC41	5	0,20
JC14	13	0,50	JC42	300	12,00
JC15	50	2,00	JC43	138	5,50
JC16	4	0,20	JC44	1	0,05
JC17	1	0,05	JC45	122	4,90
JC18	15	0,60	JC46	112	4,50
JC19	104	4,20	JC47	16	0,60
JC20	3	0,10	JC48	1	0,05
JC21	49	2,00	JC49	2	0,10
JC22	7	0,30	JC50	2	0,10
JC23	14	0,60	JC51	1	0,05
JC24	3	0,10	JC52	1	0,05
JC25	7	0,30	JC53	41	1,60
JC26	19	0,80	JC54	1	0,05
JC27	2	0,10	JC55	1	0,05
JC28	15	0,60	<b>TOTAUX :</b>	<b>2499 pièces</b>	<b>100%</b>

Figure 9.1 : Les types lithiques de la SPJC selon le nombre de pièces.

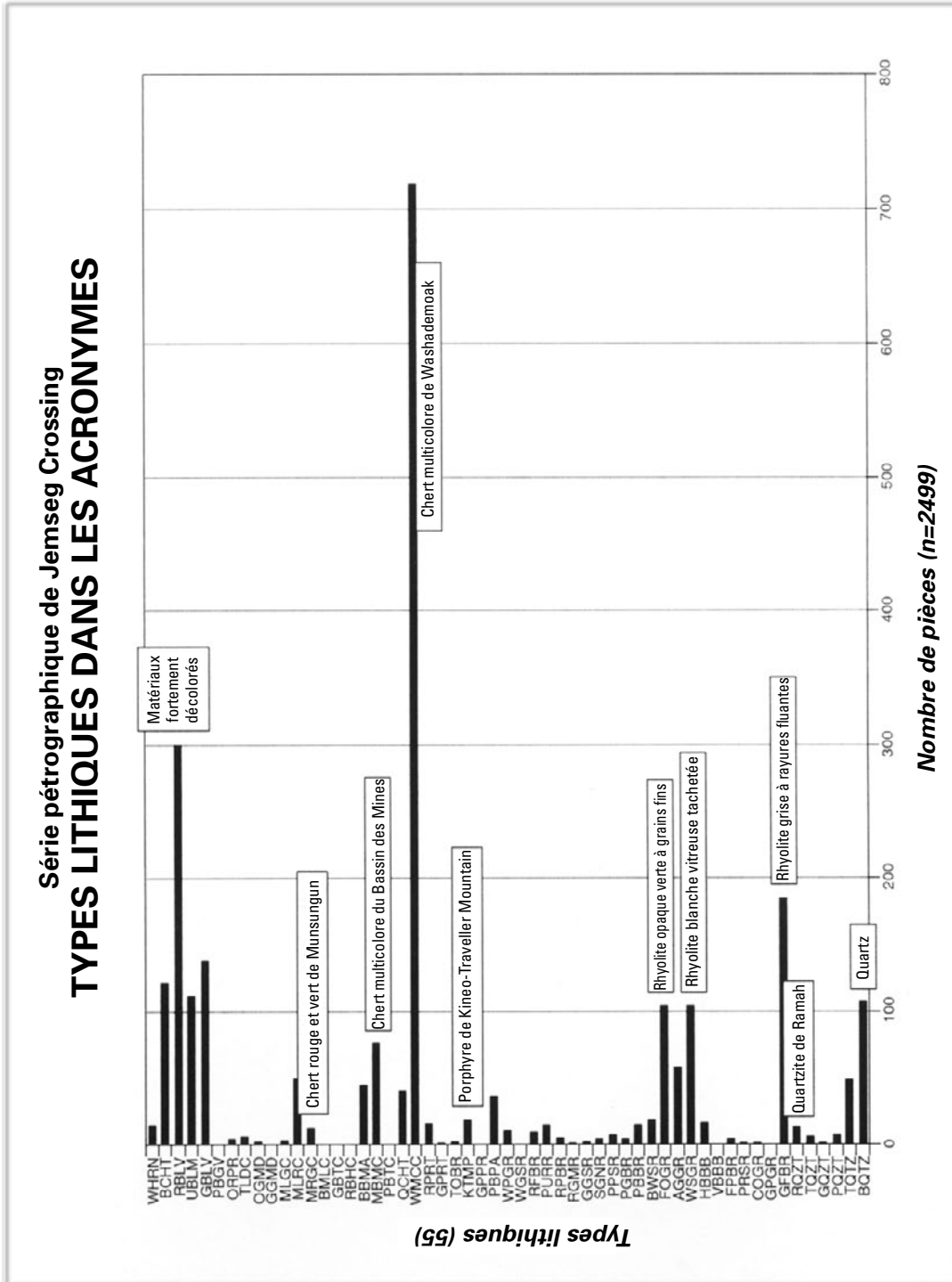


Figure 9.2 : Les classes lithiques de la SPJC selon le nombre de pièces.

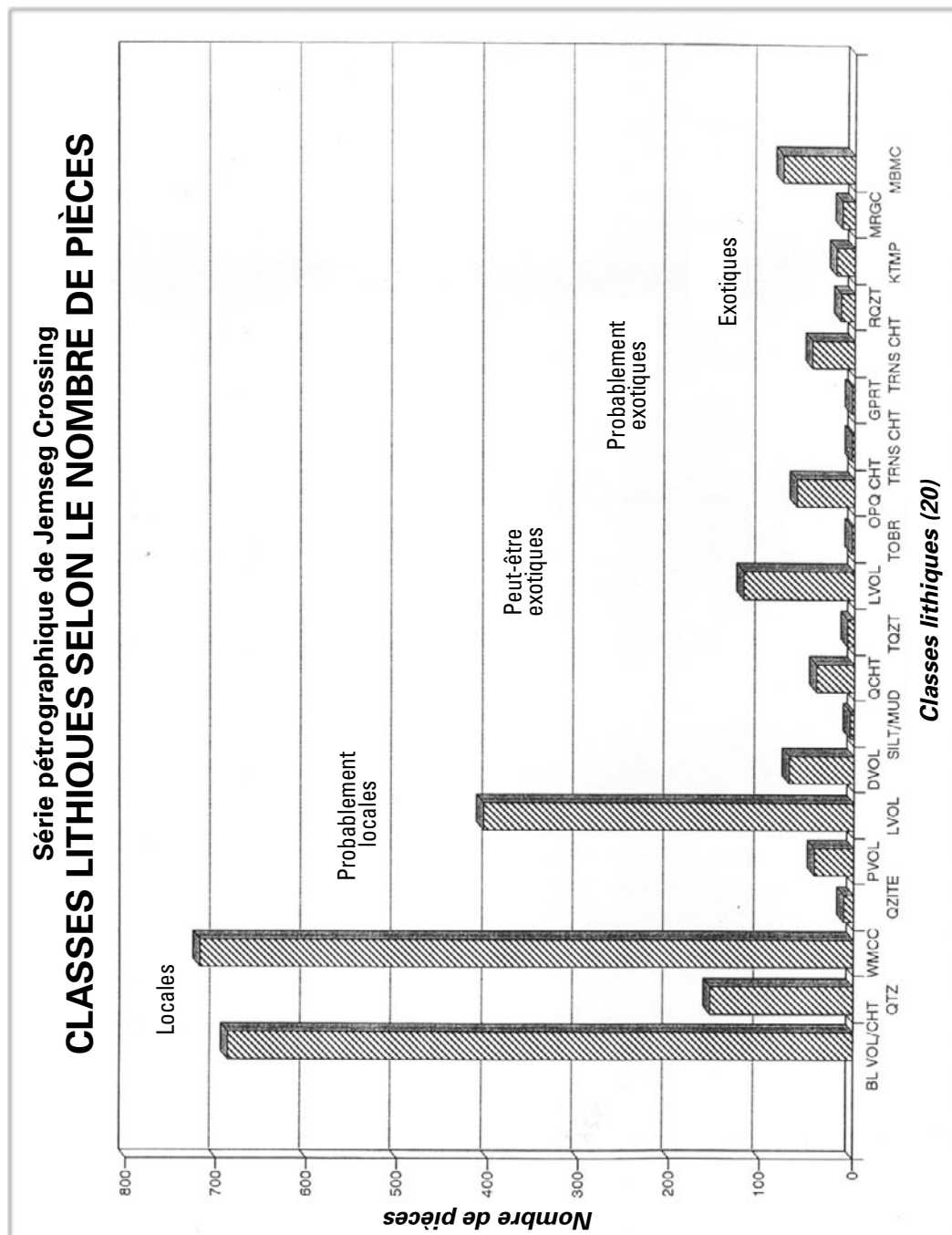
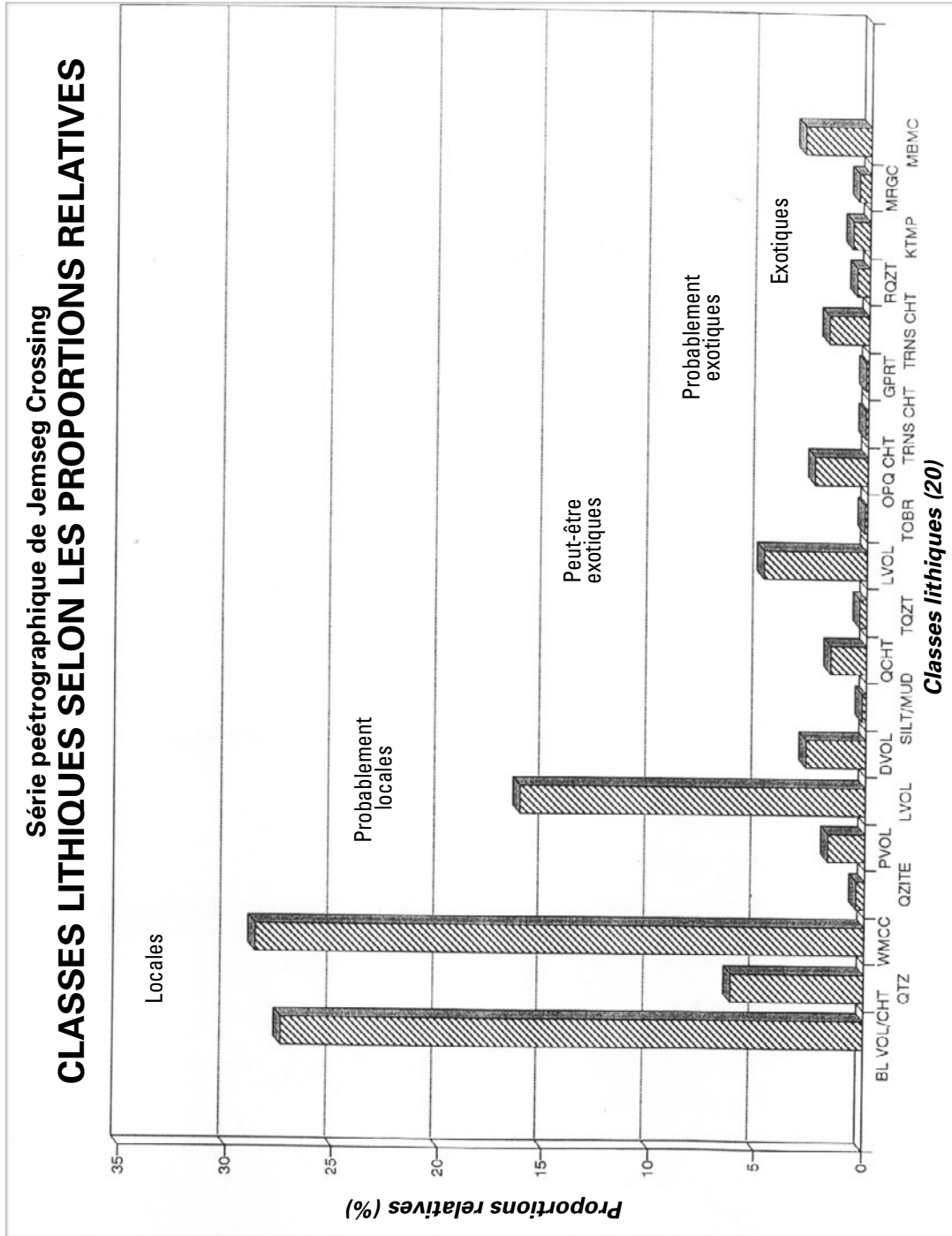


Figure 9.3 : Les classes lithiques de la SPJC selon les proportions relatives.



sont relativement peu communs, du moins en comparant avec plusieurs assemblages côtiers du Nouveau-Brunswick. Les pierres volcaniques sont plus communes que les cherts. Les matériaux exotiques et ceux qui sont soupçonnés de l'être représentent une petite proportion de l'assemblage, individuellement et en tant que groupe.

#### **LA DISTRIBUTION DES MATÉRIAUX LITHIQUES SUR LE SITE**

Un examen détaillé de la distribution spatiale des matériaux à Jemseg est hors de la portée du projet SPJC. Toutefois, une série de graphiques ont été produits afin de montrer que ces différents matériaux n'étaient pas distribués au hasard sur le site.

Nous avons créé une base de données à part avec les spécimens provenant des structures. La figure 9.4 montre la distribution de classes lithiques selon les proportions relatives pour les six structures qui contiennent plus de 9 pièces lithiques. La plupart des structures présentent de fortes proportions de matériaux décolorés, mais là s'arrêtent les ressemblances générales. Les structures 20, 21 et 32 ne contiennent pas de chert multicolore Washademoak alors que les trois autres en contiennent de bonnes proportions. Quatre des structures ne contiennent pas de matériaux exotiques ou probablement exotiques. Des deux structures qui en contiennent, les matériaux en présence sont différents : la structure 8 contient du porphyre Kineo-Traveller Mountain alors que la structure 11 contient du chert rouge et vert Munsungun et du chert multicolore du Bassin des Mines.

Les figures 9.5 et 9.6 nous offrent une comparaison de deux groupes de structures à Jemseg, en montrant la distribution des classes lithiques par nombre de pièces. Les structures 8, 9, 11 et 13 contiennent des quantités substantielles de chert multicolore Washademoak et certaines de ces structures contiennent des matériaux exotiques ou soupçonnés l'être. Les structures 20 à 25 ne contiennent en grande partie que des matériaux décolorés et des pierres volcaniques à grains fins. Même la structure 21, qui contient le plus grand nombre de pièces associées à une même structure, dévie à peine de ce modèle.

Les figures 9.7 et 9.8 ont été produites pour déterminer si la distribution lithique au sein des structures reflète la distribution lithique autour de celles-ci. La figure 9.7 montre les classes lithiques des unités D43 et D44, incluant la structure 8. Le comportement des deux unités est similaire, mais pris ensemble, ils contiennent une plus grande variété de matériaux et plus de matériaux exotiques que la structure 8 seule. La figure 9.8 montre les distributions dans les unités B41, C41, B42 et C42, incluant les structures 10 à 12. Là encore, la distribution dans les unités reste similaire entre elles malgré les variations de grandeur d'assemblages, et la variété des types et le nombre de matériaux exotiques est plus grande que pour la structure 11 seule.

La figure 9.9 montre la distribution des classes lithiques dans trois sous-aires du site Jemseg : la sous-aire 1 qui inclut les structures 1 à 4, la sous-aire 2 qui inclut les structures 11 et 12 et la sous-aire 3 qui inclut

Figure 9.4 : Les classes lithiques des structures contenant plus de 9 pièces lithiques.

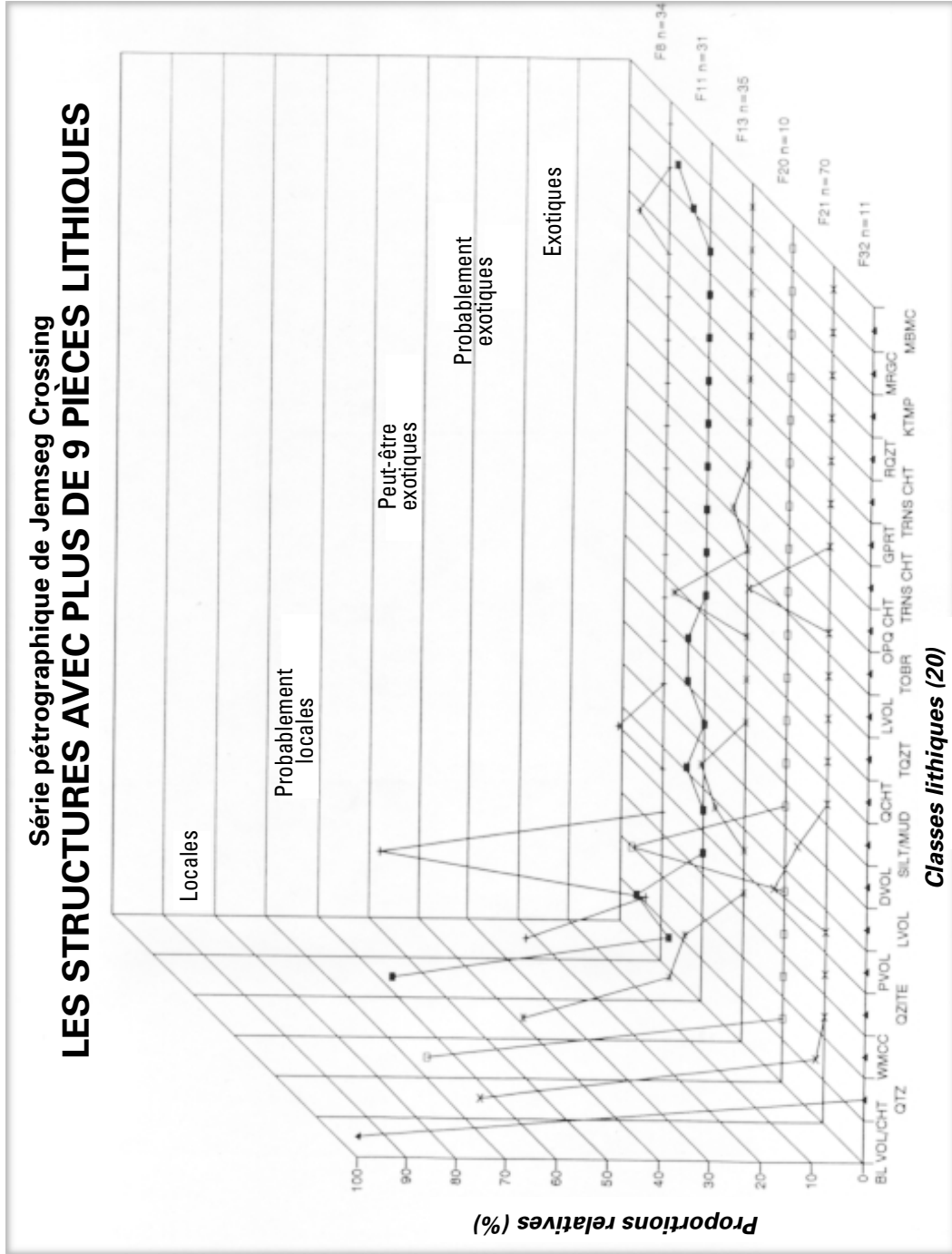




Figure 9.5 : Les classes lithiques dans les structures 8, 9, 11 et 13.

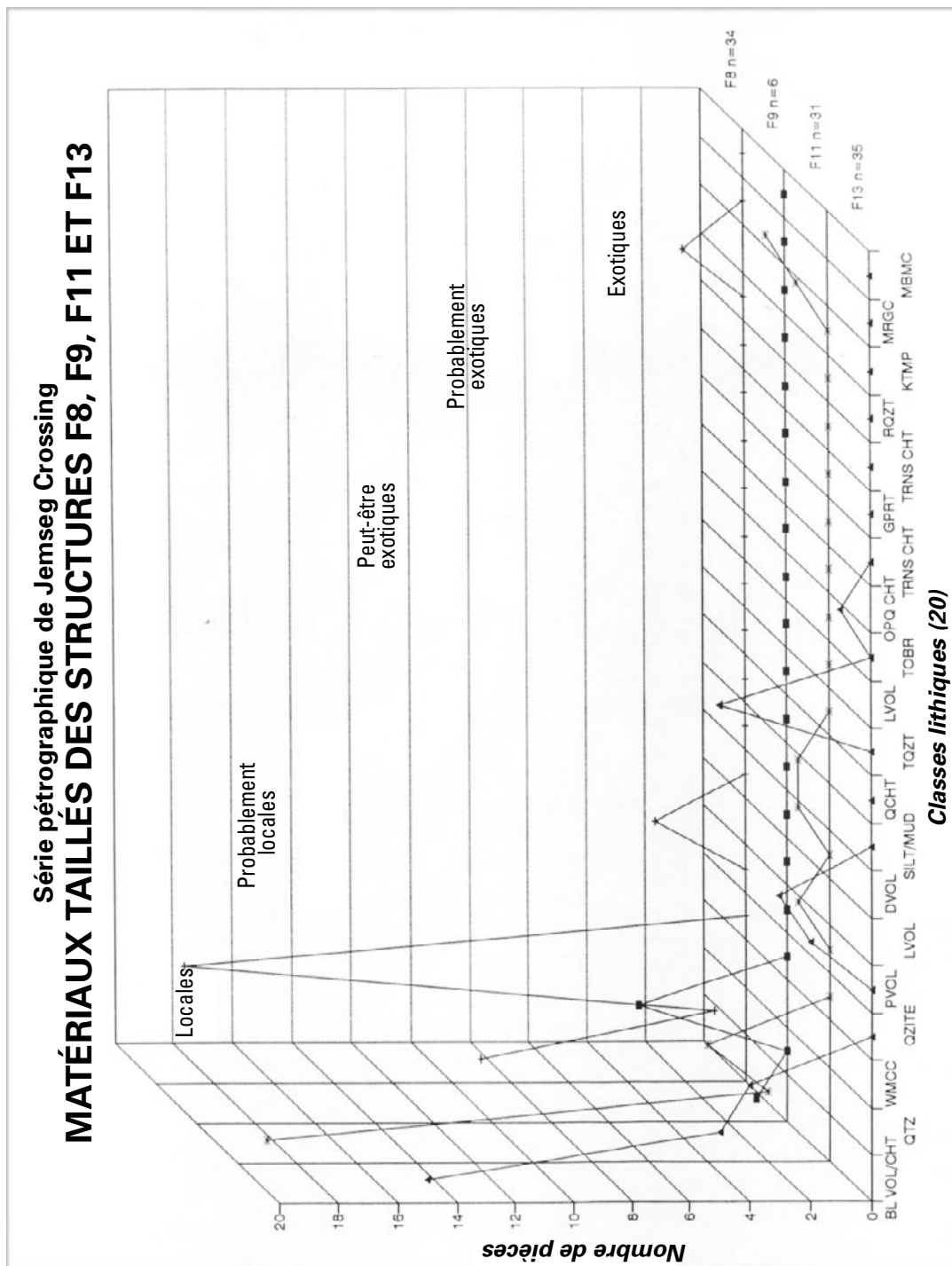


Figure 9.6 : Les classes lithiques dans les structures 20 à 25.

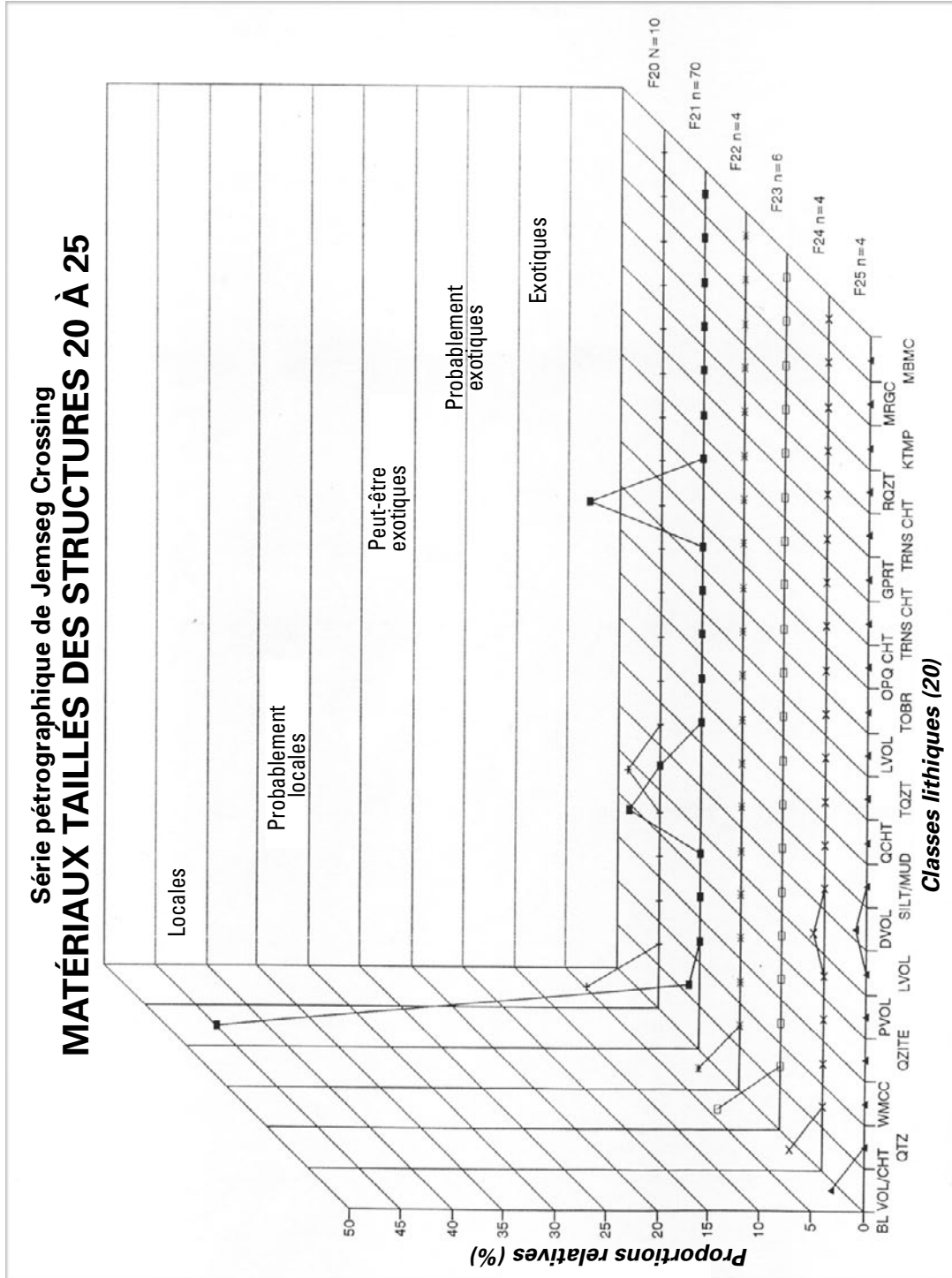


Figure 9.7 : Les classes lithiques des unités de fouille D43 et D44 incluant la structure 8.

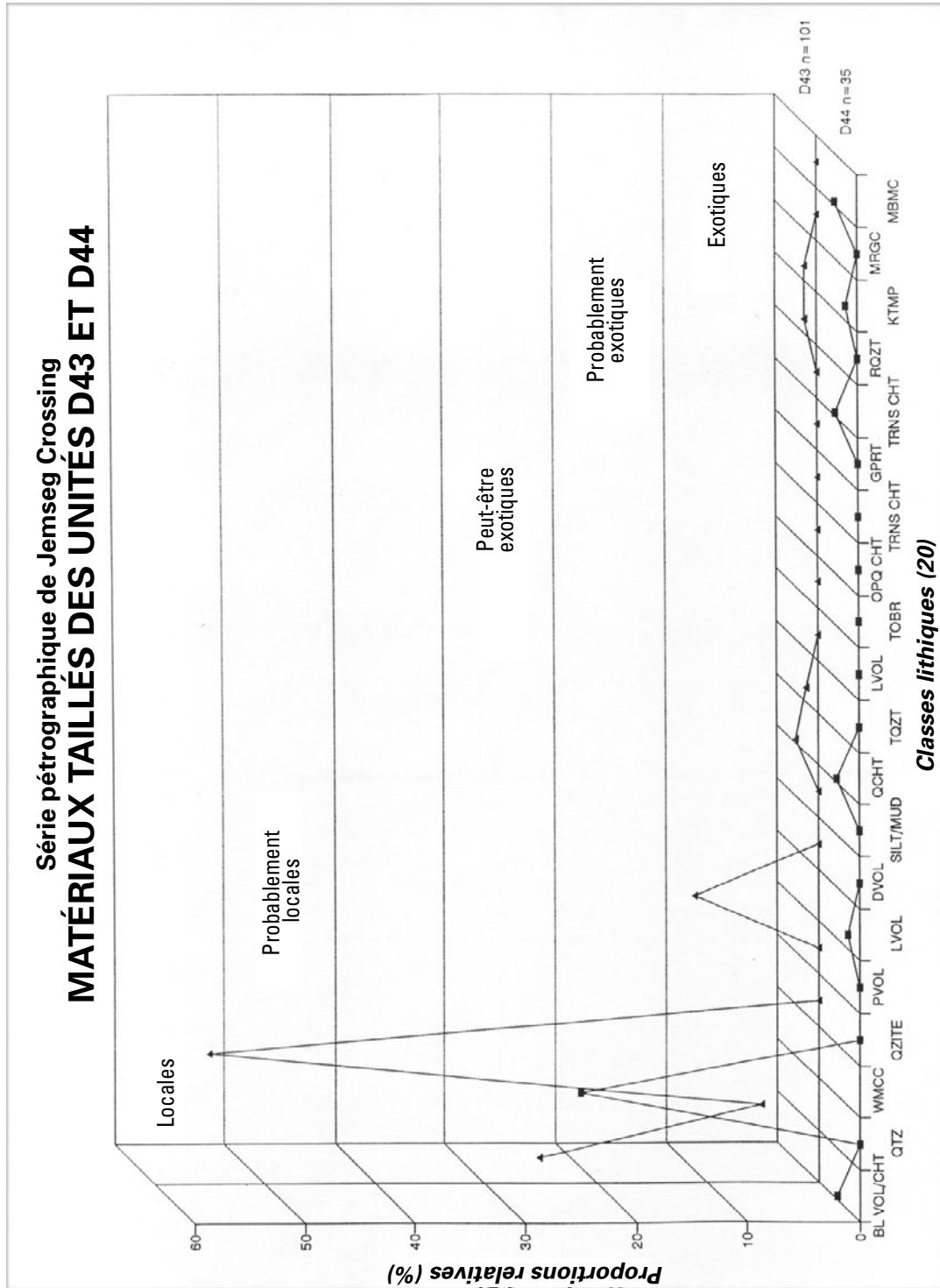


Figure 9.8 : Les classes lithiques des unités de fouille B41, C41, B42 et C42, incluant les structures 10 à 12.

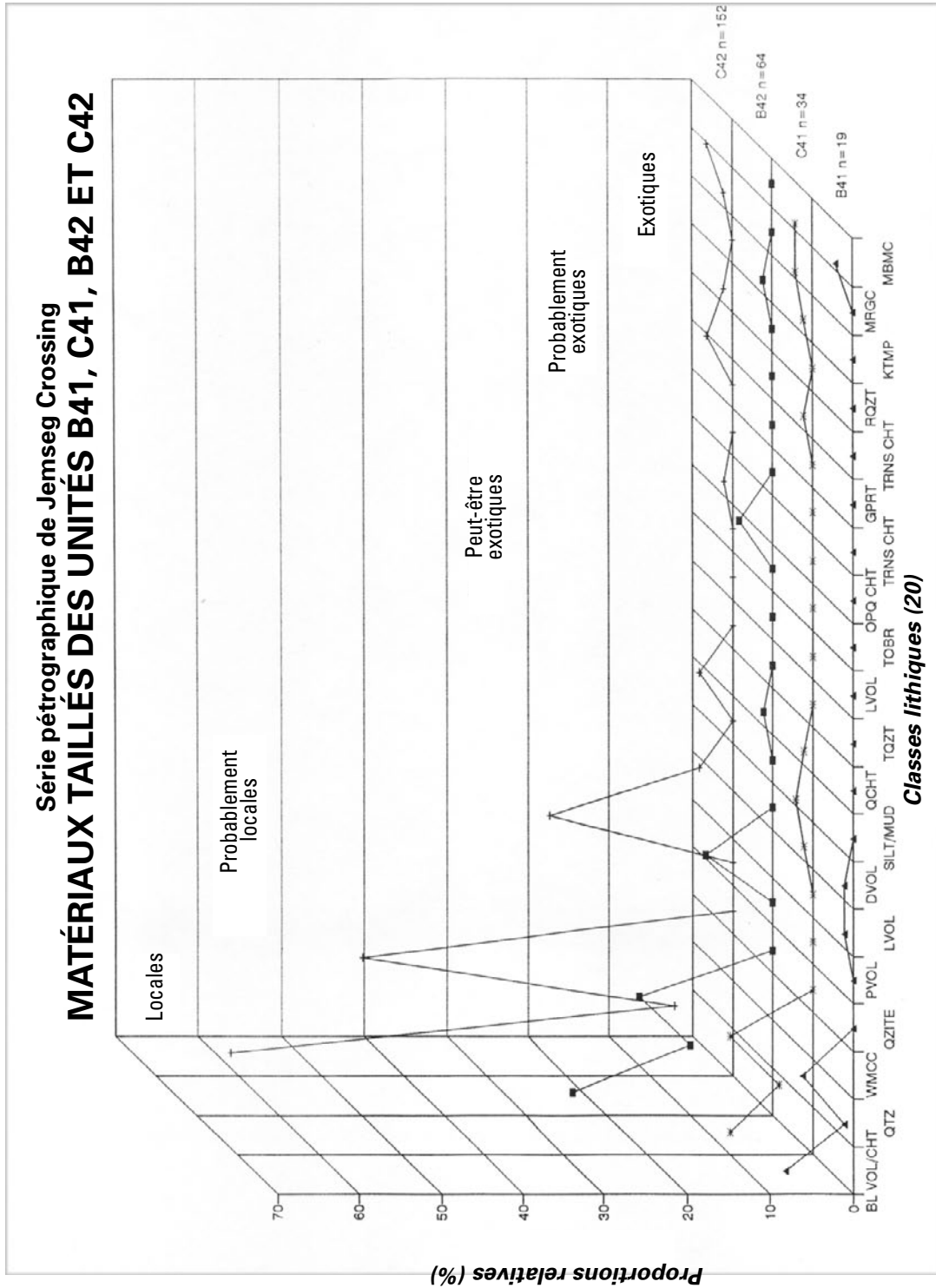
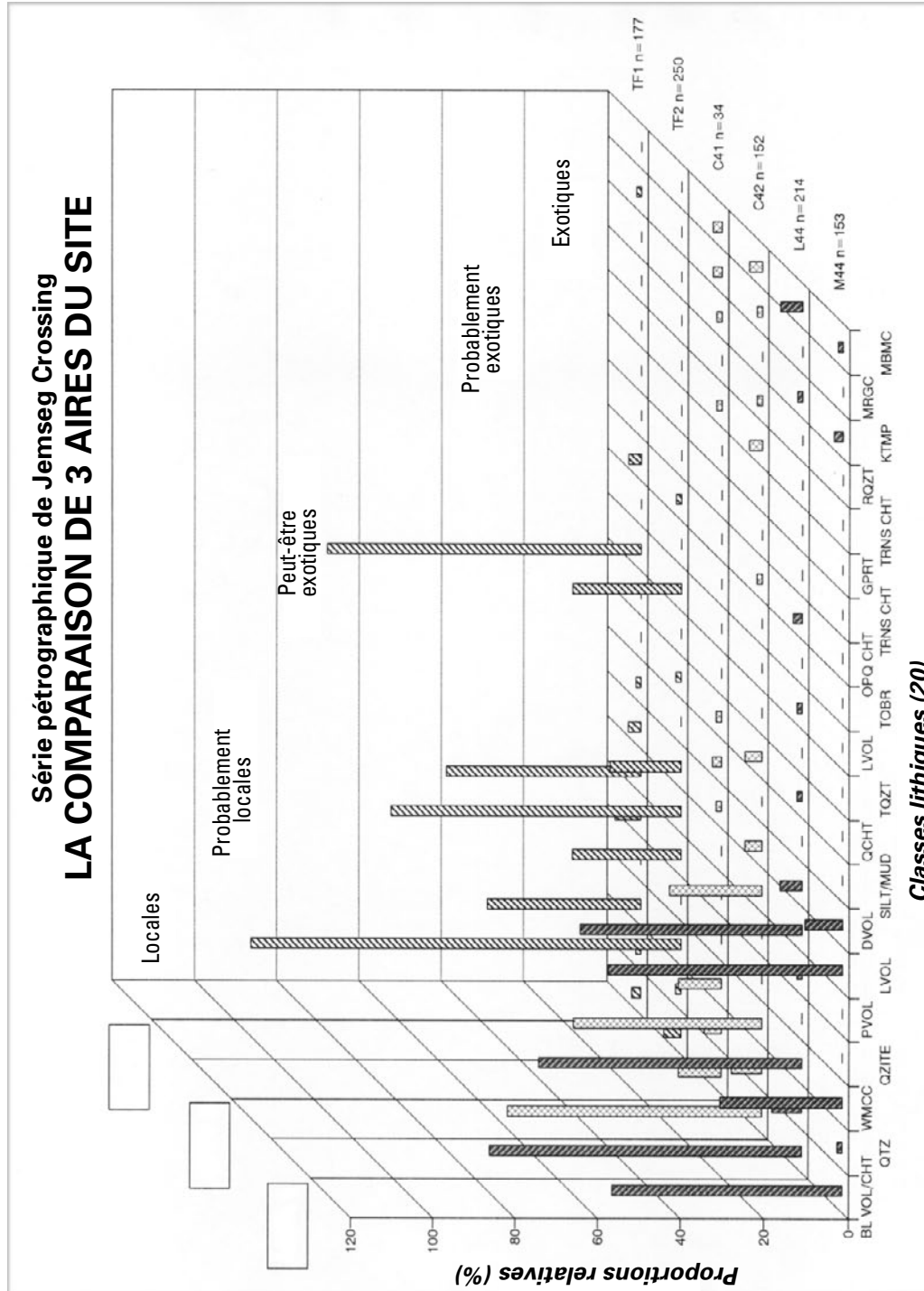


Figure 9.9: Les classes lithiques de trois aires du site Jemseg (aire 1 : structures 1 à 4, aire 2 : structures 11 et 12, aire 3 : unités TF1 et TF2)



les unités TF1 et TF2. Ces distributions nous révèlent clairement que certains matériaux lithiques étaient utilisés plus fréquemment dans certaines parties du site que d'autres. Par exemple, dans la sous-aire 3 (près de la rivière Jemseg) le chert multicolore de Washademoak est commun et les matériaux décolorés ne le sont pas en comparaison des autres aires. Les pierres volcaniques pâles que sont peut-être exotiques sont très communes dans cette aire en comparaison des autres. D'un autre côté, les matériaux exotiques et les soupçonnés l'être de d'autres types sont absents de la sous-aire 3.

Cette discussion ne fait qu'effleurer la surface de la distribution différentielle des matériaux à Jemseg. Ce phénomène demande à être mieux exploré en conjonction avec l'information chronologique et fonctionnelle des structures et des aires.

#### **ACQUISITION ET UTILISATION DES MATÉRIAUX LITHIQUES LOCAUX**

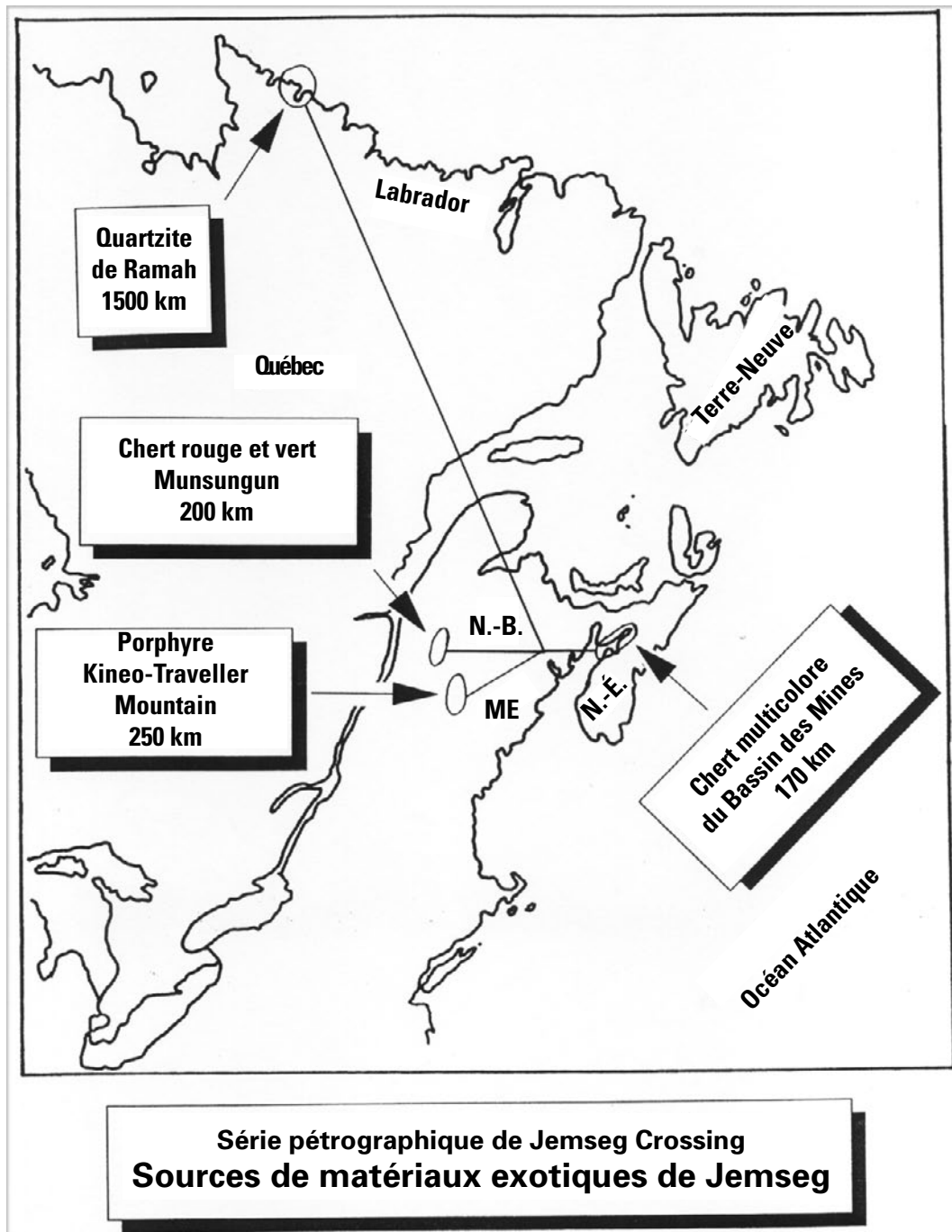
La grande variété de matériaux lithiques dans l'assemblage de Jemseg montre que les autochtones y ont essayé une vaste gamme de matières premières pour confectionner leurs outils en pierre. Or, en réalité, la plupart des pierres se groupent en seulement deux grandes catégories : les rhyolites à grains fins (utilisées surtout pour la fabrication des bifaces) et les cherts multicolores de Washademoak (utilisés surtout pour fabriquer des grattoirs). L'assemblage de Jemseg est inhabituel parmi ceux du Nouveau-Brunswick car il contient une forte proportion de chert de haute qualité. Ceci est dû essentiellement à la proximité

de la source de ce matériau au lac Washademoak. Comme l'avait observé G. F. Matthew (1900) il y a un siècle, les autochtones appréciaient beaucoup le chert de cette source au point d'en transporter sur des distances considérables le long de la rivière Saint-Jean. Il n'y a cependant pas, jusqu'à ce jour, d'indices que ce chert fut transporté au-delà de la basse vallée de la rivière Saint-Jean.

#### **LES INDICES D'ÉCHANGES, D'INTERACTIONS ET DE MOUVEMENTS DE POPULATION**

Les matériaux exotiques ont servi considérablement ces dernières années dans la région du Maine et des Maritimes comme indicateurs de l'économie, des schèmes sociaux et des interactions entre les groupes de la période précédant le Contact. À Jemseg, les matériaux exotiques démontrent que les occupants du site interagissaient avec des groupes éloignés. Toutefois, la nature de ces interactions est difficile à établir. Les possibilités incluent l'effet cumulatif de petits réseaux d'échanges locaux, des réseaux d'échanges sur de longues distances, des déplacements et des contacts sur de longues distances et l'acquisition de force pour n'en nommer que quelques-uns. La figure 9.10 montre les distances approximatives entre Jemseg et les sources de matériaux exotiques connus. Les distances vont de moins de 200 km à plus de 1500 km à vol d'oiseau. Les distances réelles de déplacement, à pied ou en embarcation, auraient été beaucoup plus grandes. Dans chacun des cas, ces routes entre Jemseg et les sources traversent des frontières ethniques et linguistiques

Figure 9.10 : Carte du nord-est de l'Amérique du Nord montrant la distance des sources de matériaux exotiques au site de Jemseg (modifiée de Doyle 1995 : 307).



importantes, du moins dans la perspective de la situation à la période historique ancienne.

Si on assume que les cherts translucides probablement exotiques sont surtout du chert multicolore du Bassin des Mines, que les cherts opaques exotiques sont surtout du chert rouge et vert Munsungun et que le tuf rhyolitique porphyrique vert et quelques autres pièces en pierre volcanique porphyriques sont des porphyres de Kineo-Traveller Mountain (voir tableau 9.1 et figure 9.1), une relation claire entre le nombre de pièces et la distance aux sources apparaît. Plus la source est distante, moins le matériau est présent. Le chert multicolore du Bassin des Mines est le matériau exotique le plus commun, suivi du chert/mudstone de Munsungun, des rhyolithes porphyritiques de Kineo et finalement du quartzite de Ramah (la source la plus distante). Une quantification de l'assemblage par poids plutôt que par nombre de pièces renforcerait cette relation.

Malheureusement, en l'absence d'information comparable sur beaucoup des sites intermédiaires dans l'espace, ce modèle peut s'appliquer à toutes les théories concernant l'acquisition des ressources lithiques. À la période précédant le Contact, les matériaux lithiques exotiques ont pu pénétrer et circuler dans la région du Maine et des Maritimes par l'entremise de plusieurs processus sociaux et ils ont pu être impliqués dans différentes formes d'interactions sociales aux ramifications parentales, économiques, politiques, symboliques et spirituelles.

## RÉSUMÉ ET RECOMMANDATIONS

### Résumé

- 1) Les autochtones qui vivaient à Jemseg utilisaient surtout des sources proches de matériaux lithiques pour fabriquer leurs outils.
- 2) La source la plus importante était le secteur de l'anse Belyes sur le côté sud du lac Washademoak, où l'on obtenait du chert / calcédoine / jaspé multicolore de haute qualité.
- 3) Une autre source importante était la ceinture côtière d'affleurements de pierres volcaniques, au sud de Jemseg à proximité de la rivière Saint-Jean. C'est dans cette région que les gens de Jemseg ont obtenu la majorité des matériaux rhyolitiques, andésitiques et basaltiques qu'ils utilisaient.
- 4) Ces sources proches ont aussi probablement fourni la plupart des matériaux décolorés de l'assemblage de Jemseg.
- 5) Les gens de Jemseg avaient accès à de petites quantités de matériaux provenant de sources éloignées. Il s'agit du quartzite de Ramah, du labrador; le chert / agate / jaspé / calcédoine de Nouvelle-Écosse; le porphyre Kineo-Traveller Mountain du Maine et le chert rouge et vert de Munsungun du Main. Ces matériaux étaient probablement obtenus par le biais de systèmes d'échange, de voyages sur de longues distances et d'autres formes d'interactions sociales.
- 6) Les gens de Jemseg avaient aussi accès à de petites quantités d'autres matériaux exotiques comme la rhyolite



de Tobique, les cherts / mudstones opaques et des quartzites de haute qualité du nord du Nouveau-Brunswick et du Québec. Ces matériaux ont également pu être obtenus par le biais d'échanges, de commerce sur de longues distances ou d'autres formes d'interactions sociales. Or, on ne peut en être sûr car ils auraient pu être transportés par le biais de processus glaciaires.

- 7) Il est possible de distinguer dans plusieurs cas entre des spécimens de cherts multicolores Washademoak et ceux de cherts multicolores du Bassin des Mines. Nous avons développé des critères nous permettant de faire cette distinction. Dans certains cas cependant, surtout quand les pièces sont très petites, ou composées de silice très pure et claire, ou encore très décolorées, cette distinction ne peut pas être faite par des moyens macroscopiques.

### **Recommandations**

- 1) La distribution des matériaux lithiques au sein du site Jemseg reflète un schéma complexe et devrait être étudié selon des paramètres fonctionnels et chronologiques du site.
- 2) Il serait possible de classer tous les éléments lithiques taillés de Jemseg en utilisant la SPJC. Cela procurerait une compréhension beaucoup plus complète de l'usage des matériaux lithiques de Jemseg.
- 3) La SPJC pourrait être étendue aux matériaux polis et bouchardés et peut-être aussi aux matériaux des pierres modifiées par le feu. Encore, la compréhension des matériaux lithiques de Jemseg en serait améliorée.
- 4) La proximité du site Jemseg à la source de chert du lac Washademoak et la grande quantité de chert Washademoak au site Jemseg sont deux phénomènes qui doivent être considérés ensemble dans l'interprétation du site.
- 5) Des efforts devraient être faits pour trouver des moyens techniques non destructifs pour distinguer différents types de matériaux lithiques et pour relier les spécimens archéologiques à leurs sources.

## 'Tahtuwalotewa Naka 'Katkuhkewa

### 10 : La poterie de la période précédant le Contact

#### RAPPORT SUR LA CÉRAMIQUE AUTOCHTONE DU SITE DE JEMSEG

Vincent Bourgeois

L'assemblage céramique autochtone de la période pré-Contact du site de Jemseg comprends 132 tessons analysables. Nous les avons attribués à un nombre minimal de dix vases à partir de la provenance et de l'analyse par attributs. En se basant sur les attributs diagnostiques, complétés par des associations à des dates au radiocarbone, l'assemblage céramique de Jemseg est représentatif de deux séries distinctes représentant deux composantes culturelles.

Le premier groupe (Série 1) forme la plus grosse part du nombre total de l'assemblage céramique. Il se compose de tessons dont la paroi interne est non décorée et dont la paroi externe est traitée de battoir cordé grossier ou fin<sup>1</sup>, diagnostique de la période céramique ancienne, ou CP 1 (env. 3050 à 2150 A.A. n.c.<sup>2</sup>). Le second groupe (Série 2) est

représenté par de la céramique à paroi mince, aux surfaces lissées ou frottées et décorée par impression, caractéristique de la période céramique moyenne, ou CP 2 (env. 2150 à 1650 A.A. n.c.). Ce rapport fait une brève synthèse de la séquence céramique autochtone de l'aire d'étude et procède à une analyse descriptive de la céramique de Jemseg en l'articulant avec la séquence régionale.

#### **Synthèse de la séquence céramique régionale**

L'introduction de récipients en argile cuite dans la culture matérielle des Amérindiens du nord-est est l'un des points marquants du début du sylvicole maritime (ou période céramique). Des associations datées suggèrent que cette technologie ait été introduite dans le nord-est vers environ 3000 A.A. n.c., alors qu'ailleurs vers le nord,

---

1 N du T: nous avons traduit le terme « fabric impressed » par battoir cordé fin, qui a été distingué dans cette analyse du « cord impressed », traduit par battoir cordé grossier. Nous avons vérifié auprès de l'auteur la nature exacte de ces deux traitements de surface et la différence se situe effectivement dans le degré de finesse des impressions cordées. Il n'y a aucune évidence de tissage comme pourrait le laisser sous-entendre le terme anglais « fabric ».

2 A.A. n.c. indique une datation en nombre d'années avant aujourd'hui, en valeur non calibrée.

les indices suggèrent une introduction plus tardive (Petersen et Sanger 1991). Dans tous les cas, l'utilisation et la fabrication de récipients en céramique chez les Amérindiens du nord-est se sont poursuivies jusqu'au moment du Contact, quand les biens de traite ont remplacé cette technologie.

En archéologie, la céramique est vue comme un marqueur spatio-temporel sensible qui peut afficher des attributs caractéristiques de certaines populations de certaines régions durant certaines périodes. Avant l'introduction des méthodes de datations absolues, plusieurs typologies et chronologies régionales ont été développées dans le nord-est, faisant de la céramique un très bon élément de datation relative et un indice pour identifier des relations interculturelles entre les régions.

Un effort récent pour définir plus clairement une séquence céramique de l'extrême nord-est a été amorcé par Petersen et Sanger en 1990 et se poursuit dans le nord-est en général. L'étude initiale de Petersen et Sanger (1991) s'est concentré sur l'élaboration d'une séquence céramique à sept divisions (CP, ou période céramique, 1 à 7) pour la région du Maine et des Maritimes. Ce schéma remplace la traditionnelle division en trois parties (périodes céramique ancienne, moyenne et récente) et reflète avec plus de précision les variations régionales d'attributs à travers le temps. La chronologie de Petersen et Sanger était basée sur 164 dates au radiocarbone qui couvraient toute la période céramique (environ de 3050 à 400 A.A. n.c.) et une partie de la période de Contact (environ de

400 à 200 A.A. n.c.). En se basant sur ce modèle, l'examen préliminaire de la céramique de Jemseg suggère qu'elle est associée aux périodes CP 1 et 2 (de 3050 à 1650 A.A. n.c.).

### **L'assemblage céramique du site de Jemseg**

La plus grande part de l'assemblage céramique de Jemseg, à l'exception de six tessons représentant deux vases (v.6 et v.8), a été mise au jour au sein d'une aire de 25 m x 25 m sur la terrasse supérieure (aire A). Les vases 6 et 8 ont été découverts sur la terrasse inférieure, plus près de la rive. Tous les tessons proviennent de contextes non perturbés en dessous ou hors des labours.

L'examen de la distribution céramique au sein de l'aire A nous révèle deux concentrations séparées qui se superposent légèrement et qui pourraient représenter deux composantes culturelles différentes. En se basant sur des comparaisons avec le modèle de Petersen et Sanger et d'autres études céramiques régionales, j'ai associé ces deux composantes aux périodes céramique 1 (CP 1) et 2 (CP 2).

Le modèle analytique que j'ai choisi pour examiner l'assemblage est une analyse d'attributs sur les vases inférés. Cette technique procure une représentation plus adéquate de la fréquence des types de vases, car un seul vase inféré peut être représenté par un seul tesson ou bien plusieurs. Dans certains cas, plusieurs tessons autrement non analysables peuvent se regrouper dans une unité de vase inféré uniquement de leur provenance. Les fragments isolés de céramique sont ignorés dans cette analyse car ils ne portent pas

d'attributs analysables et ne peuvent pas être assignés à un vase.

Les attributs les plus notables et les plus significatifs chronologiquement de l'assemblage céramique de Jemseg sont le traitement de surface (battoir cordé et empreintes de tissus, lissage et frottage), l'unité décorative et le mode d'application (non décoré, dentelé sigillé et basculant, empreintes ondulantes), l'épaisseur des parois et le profil du rebord (forme du bord, ouverture et forme de l'èvre).

Le traitement de surface est communément considéré comme la méthode de préparation de surface avant l'application de la décoration. Il peut aussi faire référence à l'absence de préparation. Dans ce cas, la surface de vase est laissée sans modification après la consolidation de la pâte, laissant une texture rugueuse qui résulte du battoir cordé grossier ou fin pour aplatir et joindre les colombins ensemble. La distinction entre le battoir cordé grossier et le battoir cordé fin a une signification chronologique car nous soupçonnons le premier plus ancien que le second.

Les principaux outils décoratifs observés dans l'assemblage de Jemseg sont les outils dentelés et simples. Un outil dentelé est un objet mince avec une arête dentelée qui laisse dans l'argile une série linéaire de petites impressions carrées ou rectangulaires. L'outil simple laisse pour sa part une simple impression linéaire. Des indices de l'usage d'un outil ondulant se

manifestent sur des tessons récoltés en surface par un collectionneur local, mais étant donné que leur provenance reste vague, nous ne les considérons pas dans cette analyse.

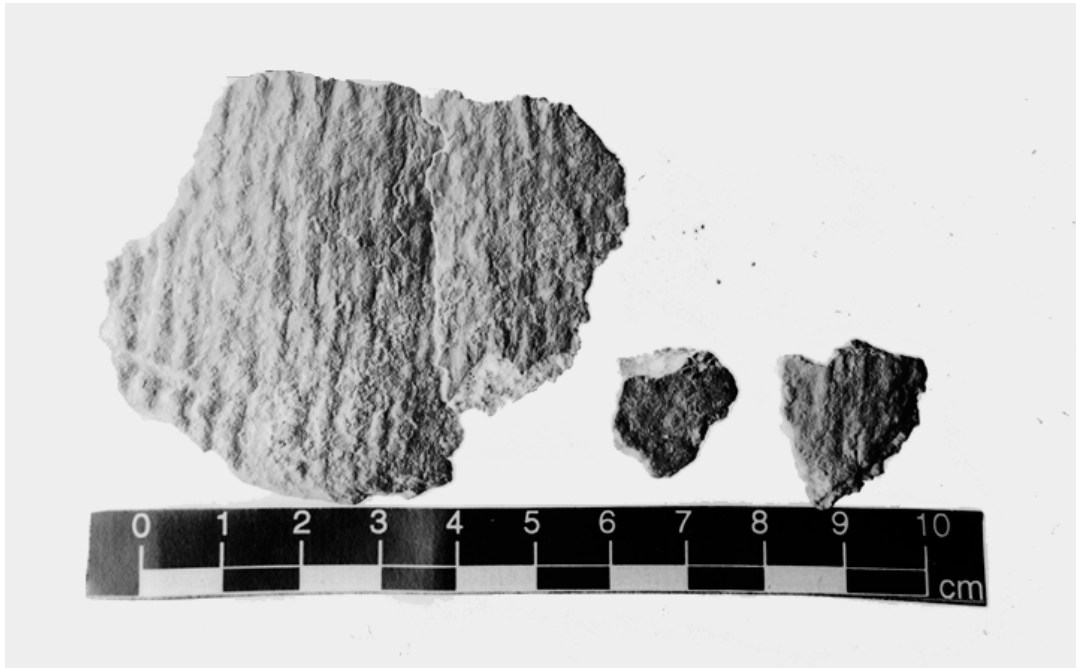
Les deux vases décorés de Jemseg montrent exhibent la technique d'application basculante par laquelle l'une des extrémités de l'outil est imprimée dans la pâte, puis elle est basculée vers l'autre extrémité. À ce moment, il est légèrement pivoté et le geste est répété à l'inverse. Les autres techniques qui n'apparaissent pas sur les vases de Jemseg mais qui sont communs dans la région incluent : l'impression linéaire, l'impression repoussée et l'incision sur pâte non cuite comme sur pâte cuite<sup>3</sup>.

Les mesures d'épaisseur des parois furent prises à trois endroits avec un pied à coulisse : la lèvre, le rebord et la panse. L'épaisseur de la lèvre a été mesurée à l'endroit de l'épaisseur maximale de sa surface. L'épaisseur du rebord a été prise à 1 cm sous la lèvre. L'épaisseur de la panse représente la moyenne des épaisseurs de tous les tessons de panse du même vase.

En raison de la nature descriptive de ce rapport, l'analyse se concentre seulement sur les attributs décoratifs et morphologiques. Les aspects technologiques et fonctionnels ont cependant aussi beaucoup d'intérêt et devraient être considérés dans la poursuite éventuelle de l'étude. D'après ce que nous

3 N. du T.: dans la version originale anglaise, l'incision dans la pâte non cuite (ce que nous désignons en français par le terme « incision ») est appelée « trailing », alors que le terme incision est utilisé pour des gravures dans la pâte cuite, une technique rare pour laquelle les archéologues francophones n'ont pas accordé de terme spécifique.

Planche 10.1 : Tessons du vase 2 de la structure 13 dans l'aire A.



savons de l'usage de la céramique chez les Amérindiens du nord-est, les vases étaient surtout utilisés pour la cuisson et l'entreposage des aliments. Les résidus carbonisés qui se retrouvent parfois à l'intérieur des tessons peuvent permettre des analyses qui visent à déterminer la sorte d'aliment qui était préparé. Dans le cas de la céramique de Jemseg, l'analyse des résidus devrait éventuellement être prise en considération car certains tessons portent des croûtes carbonisées.

En ce qui concerne la fabrication des vases, la plupart des tessons de Jemseg montrent des cassures de colombins (tout comme la plupart des cas dans le nord-est), ce qui trahit cette méthode de montage. Ceci était fait en joignant de longs boudins d'argile dans la forme voulue, puis en les aplatisant ensemble avec un instrument

lisse ou encore à main nue. La cassure au colombin représente une fracture linéaire entre les boudins qui forment la paroi des vases complets.

On ne peut pas dire beaucoup à propos de la morphologie, de la dimension et du volume des vases de Jemseg en raison de la nature fragmentaire des tessons. Le recollage des tessons afin de remonter les vases devrait éventuellement être considéré. Néanmoins, il y a suffisamment d'attributs sur la majorité des tessons pour les besoins de l'analyse et de la datation relative.

### **La série céramique de Jemseg**

#### **Série 1**

La céramique de la série 1 est caractéristique de la période céramique initiale, ou période céramique 1 (CP 1). Cette série consiste en cinq vases (vases 1, 2,

4, 9 et 10, voir planche 10.1). Ils sont non décorés et portent des traitements de surface cordés ou à tissu autant sur les parois internes qu'externes. Les rebords ont des parois parallèles et des ouvertures droites à légèrement éversés avec des lèvres rondes. Les rebords ont une épaisseur moyenne de 6,3 mm. Il a été suggéré que la variation d'épaisseur des rebords et des panses soit une variable chronologique au sein du CP 1. En général, les tessons du CP 1 à paroi plus mince (Spence, Pihl et Murphy 1990). Le vase 2 de Jemseg a une épaisseur entre 7 et 8 mm, alors que les autres vases de cette série ont une épaisseur

entre 6 et 7 mm. Les fibres du battoir du vase 2 sont aussi plus grossières que sur les autres vases de cette série. Cela appuie l'idée que les vases CP-1 traités au battoir cordé grossier sont plus anciens que ceux traités au battoir cordé fin (Spence, Pihl et Murphy 1990)<sup>4</sup>.

### Série 2

La céramique de la série 2 possède les caractéristiques des périodes céramique 2 (CP 2) et 3 (CP 3), ou sylvicole maritime moyen. Cette céramique à parois minces a des surfaces intérieures et extérieures lissées ou frottées. Certains vases ont des décorations sur la paroi externe du rebord.

*Planche 10.2 : Un tesson du vase 6 de la structure 43 dans l'aire D, montrant la surface frottée caractéristique de ce type.*



<sup>4</sup> Note de l'éditeur : après la production du rapport de Jemseg Crossing, nous avons soumis des échantillons de charbon additionnels pour la datation au radiocarbone. Deux nouvelles dates furent obtenues de contextes associés à la poterie. Une date de  $2460 \pm 60$  A.A. n.c. (TO-9618) est en association directe avec le vase 9 et une date de  $2870 \pm 70$  A.A. n.c. (BETA 156019) est en association directe avec le vase 2. Ces dates s'ajoutent à celle de  $2140 \pm 60$  A.A. n.c. (BETA 105892), en association directe avec le vase 1 et ensemble, elles procurent un appui additionnel aux idées présentées dans ce chapitre. Les deux dernières dates sont associées à des vases aux parois minces et traitées au battoir cordé fin (vases 1 et 9) alors que la première de ces dates est associée au vase 2 qui a une paroi épaisse et un traitement de surface cordé grossier (S. Blair).

Planche 10.3 : Serie 2 tessons de céramique décorés.



Cinq vases font partie de cette série (nos 3, 5, 6, 7 et 8, voir planche 10.2).

Deux des vases de la série 2 montrent de la décoration. Le vase 3 porte du dentelé basculant alors que le vase 5 porte de l'impression linéaire basculante. Le reste des vases de la série 2 a été catégorisés par la base de leur épaisseur et leur traitement de surface. L'épaisseur varie de 6 à 7 mm. Quatre des cinq vases de la série 2 sont lissés autant sur les parois internes qu'externes et un est frotté (vase 6).

Trois datations au radiocarbone sont associées à deux des vases de cette série. Le vase 3, décoré de dentelé basculant, provient de la structure 21 qui a produit une date de  $1650 \pm 40$  A.A. n.c. Une date AMS a de plus été obtenue sur des incrustations à l'extérieur du vase 3 :  $1600 \pm 60$  A.A. n.c. Le vase 7, représenté par un tesson non décoré à surface lisse, a été trouvé en association directe avec une date de  $2230 \pm 50$  A.A. n.c.

# Micuwakonuwa

## 11 : La nourriture et la subsistance : les matériaux végétaux

### RAPPORT PRÉLIMINAIRE

Stephen G. Monckton

Les matériaux végétaux de Jemseg offrent une occasion unique d'examiner les schémas de subsistance des groupes préhistoriques de cette région et de situer leur usage des plantes dans une perspective à l'échelle du nord-est américain. Plus de 200 échantillons ont été analysés, révélant une vaste gamme de macrorestes végétaux représentant de la nourriture, de possibles comportements rituels et un assortiment de combustibles. Nous présentons ici un bref rapport préliminaire de cette analyse.

#### **Les méthodes d'analyse**

Le matériel nous est parvenu en fioles et dans des sacs refermables. Nous procédions ensuite au pesage, au classement et au comptage de chaque élément du contenu. Dans certains cas, les matériaux non triés étaient tamisés à travers des mailles de 2 mm et 300 microns. Après l'identification et la quantification, le matériel carbonisé fut isolé et le matériel non archéologique (radicelles, minéraux, restes d'insectes) fut emballé séparément et retourné aux Services d'archéologie du

Nouveau-Brunswick. Enfin, d'autres matériaux non triés nous ont été soumis par le Service d'archéologie afin de surveiller des biais potentiels dans le procédé de triage initial. Les identifications ont été faites à l'aide d'un microscope stéréoscopique ST-300 sous des grossissements allant de 7 à 40 x. La classification Martin et Barkley (1961) et Montgomery (1977). Dans les cas d'identification incertaine, les spécimens ont été apportés au Royal Ontario Museum pour une vérification dans la collection de référence. Les données furent entrées sur feuille de calcul Microsoft Excel, à l'ordinateur Macintosh Powebook 180c.

#### **Les résultats**

Le matériel végétal le plus abondant est le charbon de bois d'érable (*Acer saccharum*), de hêtre (*Fagus grandifolia*), de frêne (*Fraxinus* sp.), d'ostryer de Virginie (*Ostrya virginiana*), de pin (*Pinus strobus*), et d'épinette (*Picea* sp.). La composition relative des essences dans l'échantillon est approximativement conforme à celle



présente dans la forêt. Ce fait illustre que le bois des foyers a été récolté de façon aléatoire sur le sol de la forêt, par opposition à une récolte sélective (voir Monckton 1992, 1994).

Parmi d'autres végétaux se trouvent des fragments carbonisés d'écales de noix de noyer cendré (*Juglans cinerea*). Cette essence semble avoir été une source importante de nourriture végétale à Jemseg, et elle est typique des groupes qui précèdent l'horticulture durant le sylvicole et l'archaïque dans le nord-est. Les restes très fragmentés de ces écales de « noix longues » ne témoignent pas seulement de la diète mais également de la méthode de préparation. Il semble en effet que ces noix étaient rôties afin de rendre leurs écales cassantes, puis roulées sur une pierre, ce qui émiettait les écales. La chaire cuite devient ainsi caoutchouteuse et reste intacte.

Des fragments de fânes du hêtre (*Fagus grandifolia*) ont aussi été trouvés, bien que leur importance économique n'ait probablement pas été très significative. En fait, la présence de charbon de bois de hêtre nous porte à croire que ces fragments ont été carbonisés accidentellement avec le bois, alors que les noix longues, pour leur part, ne sont pas accompagnées du bois du noyer cendré.

Si la préparation de noix semble avoir été la plus importante activité liée aux végétaux à Jemseg, il n'en demeure pas moins que l'on récoltait aussi beaucoup d'autres espèces. Celles-ci incluent une variété de fruits charnus comme la cerise (*Prunus serotina*), la mère (*Rubus* sp.) et le

sorbier (*Sambucus* sp.), en plus d'autres taxons chèvrefeuille (*Diervilla lonicera*), les renouées (*Polygonum* sp.) et les potamots (*Potamogeton* sp.). Le dièvre produit une capsule sèche avec de multiples graines et il est possible que cette partie, ou d'autres, aient été utilisées pour les usages médicaux (Kuhnlein et Turner 1991). La renouée a pu être utilisée pour ses graines, en tant que verdure et peut-être même comme condiment. Le potamot a pu être une inclusion accidentelle dans l'eau de cuisson.

En plus de la récolte de plantes sauvages, il y a aussi à Jemseg des indices d'horticulture. Des grains et des cupules de maïs (*Zea mays*) ont été mis au jour de plusieurs structures et proviennent clairement d'une période postérieure aux contextes du sylvicole inférieur. Un unique possible grain de tabac (*Nicotiana rustica*) a aussi été identifié. Ces spécimens ont pu être déposés n'importe quand au cours du dernier millénaire. Aucun vestige carbonisé de cucurbitacée (la famille des courges) n'a été trouvé. Plusieurs échantillons contenaient néanmoins des restes non carbonisés de courge (*Cucurbita pepo*), mais leur origine pourrait être historique. Les restes non carbonisés de végétaux ne se conservent généralement pas sur de grandes périodes à moins de se trouver en contexte humide ou extrêmement sec. Un seul grain carbonisé d'orge (*Hordeum* sp.) est un témoin supplémentaire du Contact européen.

Il y a un nombre d'objets non identifiés qui semblent être des restes de tissu mou végétal, probablement des tubercules. Cela

doit toutefois être investigué plus en détail. Les fragments de tubercule sont en soi difficiles à identifier en raison de leur tendance à se déformer sous l'action du feu.

Notre rapport préliminaire donne (présente) les résultats principaux de 40 journées d'analyse en laboratoire. Les matériaux végétaux du site de Jemseg Crossing détiennent un potentiel intéressant pour une analyse supplémentaire. Cette recherche pourrait contribuer considérablement à notre compréhension de la distribution spatiale des restes végétaux, la quantité relative d'aliments végétaux et la reconstruction des paléoenvironnements et des schémas d'établissement.



## Micuwakonuwa

### 12 : La nourriture et la subsistance : les matériaux zooarchéologiques

#### RAPPORT PRÉLIMINAIRE

Frances L. Stewart

L'objectif principal de l'examen des restes zooarchéologiques du site de Jemseg Crossing (BkDm-14) était de déterminer, le plus tôt possible, après leur mise au jour, si des restes humains en faisaient partie. Nous avons accompli cela en visitant régulièrement les fouilles et en demeurant sur appel pour des cas douteux. Si aucun reste osseux humain n'a été trouvé, des ossements d'animaux identifiables l'ont toutefois été. Ceci a mené à un intérêt secondaire, celui d'examiner les ossements afin de les identifier le plus précisément possible. Comme dans la plupart des études zooarchéologiques, l'objectif était d'en apprendre sur le mode de subsistance des gens qui ont jeté des restes alimentaires en particulier et sur la ou les saisons d'occupation du site. Étant donné qu'au moment de la fouille, les restes ne pouvaient pas quitter le site vers une collection de référence, j'ai transporté des échantillons de référence sur le site pour améliorer l'identification du matériel zooarchéologique. Ce procédé n'a pas été

très satisfaisant. C'était nuisible pour les spécimens de référence et, inévitablement, je me suis souvent rendu compte que je devais comparer les restes archéologiques aux squelettes de référence qui étaient restés au laboratoire. Ainsi, seuls les ossements les plus caractéristiques pouvaient être identifiés spécifiquement et anatomiquement de façon certaine. Plusieurs n'ont résulté qu'à une identification « probable » ou possible » à l'espèce et bon nombre n'ont pu être identifiés qu'à la classe. Un examen de certaines des nombreuses petites pièces carbonisées a été fait à l'aide d'une loupe binoculaire avec un grossissement de 40 x, ce qui a permis d'en classer la majorité et de rejeter le matériel non osseux qui a permis d'en classer la majorité et de rejeter le matériel non osseux qui avait d'abord été catégorisé comme tel. Il résulte donc de ces méthodes contraignantes, des identifications très conservatrices. Des résultats plus précis pourraient être obtenus si l'assemblage faunique était examiné dans un laboratoire

faunique. Enfin, la matrice de sol provenant de certaines structures, dont celle avec l'ocre rouge (structure 7, voir chapitre 14) a été flottée en utilisant une série de tamis à mailles décroissantes (voir Barefoot, chapitre 6). Les échantillons qui en résultaient furent de nouveau examinés pour en extraire les ossements à l'aide de la loupe binoculaire. Ce procédé, bien qu'utile pour les graines, a produit très peu de spécimens fauniques. L'absence d'os était toutefois significative, particulièrement dans la fosse d'ocre rouge.

### **Les résultats de l'examen du matériel faunique**

Les restes zooarchéologiques du site de Jemseg totalisaient approximativement 1750 spécimens. À l'exception de cinq fragments de coquilles d'invertébrés et deux morceaux d'os ou de coquille, tous les restes provenaient de vertébrés. Les mammifères dominent l'assemblage, suivis des oiseaux, des poissons et de quelques reptiles. Le détail des identifications individuelles se trouve dans le rapport technique préliminaire du PAJC, volume 3 (Stewart in Blair 1997). Les noms scientifiques des animaux représentés à Jemseg sont basés sur Peterson (1966) pour les mammifères et sur Godfrey (1986) pour les oiseaux.

#### **Les restes mammaliens**

Les restes mammaliens dominaient l'assemblage avec un total de 1054 éléments, en excluant un nombre estimé de 150 os postcrâniens articulés de raton laveur (*Procyon lotor*) trouvés en surface. En plus du raton laveur, les espèces sauvages incluent une souris (genre

*Microtus*) et un rat musqué (*Ondatra zibethicus*), et probablement du tamia rayé (*Tamias striatus*), de l'écureuil rouge (*Tamiasciurus pudsonicus*) et du castor (*Castor canadensis*). Il y avait aussi plusieurs spécimens de grands herbivores, dont certains sont peut-être de l'orignal (*Alces alces*). Parmi les espèces domestiquées, nous avons identifié avec certitude de la vache (*Bos taurus*) et le cheval (*Equus caballus*) et probablement le cochon (*Sus scrofa*).

#### **Les restes non mammaliens**

Les 25 os d'oiseau en incluent deux, peut-être trois, qui proviennent de la dinde, vraisemblablement la dinde domestique (*Meleagris gallopavo*). Les quatre os de « gros oiseaux » sont peut-être de l'oie et du huard. Il y avait aussi trois os d'oiseaux moyens à gros. Les reptiles sont représentés par six vertèbres de serpent, articulées et blanchies au soleil. Étant donné qu'elles tenaient toujours ensemble par des tissus séchés, elles ont dû être déposées récemment sur le site. Des serpents ont été aperçus souvent lors de la fouille. Il y a aussi un possible fragment de carapace de tortue. La plupart des dix spécimens de poisson étaient de petites vertèbres calcinées, mais il y avait aussi un carré (un os crânien) très similaire à celui des barbues (*Ictalurus*).

#### **La provenance générale des spécimens fauniques**

Les spécimens fauniques peuvent être classés en quatre catégories selon leur provenance. Le plus petit groupe est constitué des 84 éléments provenant des

structures précédant le Contact. Celles qui le suivent ont produit 815 éléments, en excluant les os récents de raton-laveur trouvés partiellement enfouis à la surface du site. Un nombre de 703 éléments proviennent du niveau perturbé de labour, et de ceux-ci, il est possible d'en distinguer 168 à proximité de structures précédant le Contact et 180 à proximité des structures postérieures au Contact. Nous avons pensé initialement que ces deux dernières catégories reflètent des ossements déplacés des structures par les labours. Les spécimens associés aux structures précédant le Contact sont moins communs, en partie parce que le matériel osseux déposé avant le Contact a eu le temps de se désintégrer dans les sols acides. Seuls ont subsisté ceux qui étaient carbonisés. Ainsi, la majorité des éléments précédant le Contact sont de petits fragments difficiles à identifier. Bien que 39 d'entre eux n'ont pu même être assignés à la classe, 37 ont été reconnus comme mammaliens, quatre comme un grand herbivore et un était probablement du castor. Les éléments d'herbivore sont probablement de l'orignal, compte tenu de leur provenance. Enfin, il y avait un os de poisson.

Quand on considère les os du niveau de labour qui ont été trouvés à proximité des structures précédant le Contact, la variété des espèces s'agrandit. Ceux non attribués à une classe restent communs, dont neuf os additionnels qui pourraient autant être du mammifère que de l'oiseau. Il y avait aussi 74 os de mammifères variés, incluant un écureuil rouge. Il y avait un spécimen de vache dans ce groupe. La présence d'un os

d'animal domestique dans cet ensemble démontre que l'on ne peut pas assurer que tous les os trouvés à proximité des structures en proviennent.

Un nombre de 100 éléments trouvés dans des structures postérieures au Contact n'ont pas été déterminés à la classe, 16 sont soit de l'oiseau, soit du mammifère, et 527 spécimens mammaliens n'ont pas été identifiés au-delà de la classe. Mais plusieurs restes mammaliens ont quand même été déterminés à l'espèce. En plus des restes articulés de raton laveur à la surface, une structure a révélé 118 os calcinés de rat musqué. Six autres proviennent d'ailleurs, la plupart à proximité de cette structure. Il semble que deux rats musqués immatures ont été déposés dans une structure qui a aussi produit des vertèbres brisées de poisson, des os de gros oiseau, de possibles os de vache et plusieurs autres non identifiés à l'espèce. Donc, au moins une des structures semble avoir servi de fosse à déchets animaux. Les autres structures postérieures au Contact contenaient de l'écureuil, de la vache, de grands herbivores (orignal, cheval ou vache), de petits herbivores (cerf de Virginie, mouton ou chèvre), probablement du cochon, de gros oiseaux (dinde, oie ou huard) et du poisson.

Les ossements provenant des niveaux perturbés à proximité des structures postérieures au Contact n'ont pas permis l'identification d'espèces autres que celles rencontrées dans ces structures. Nous avons noté plus d'éléments de rat musqué et d'herbivore, 102 éléments de mammifère, deux os de mammifère ou d'oiseau et 73

fragments non identifiés. Comme dans les autres cas, presque tous ces os étaient calcinés et plusieurs montraient des striations de sciage, ce qui témoigne de pratiques de boucherie moderne.

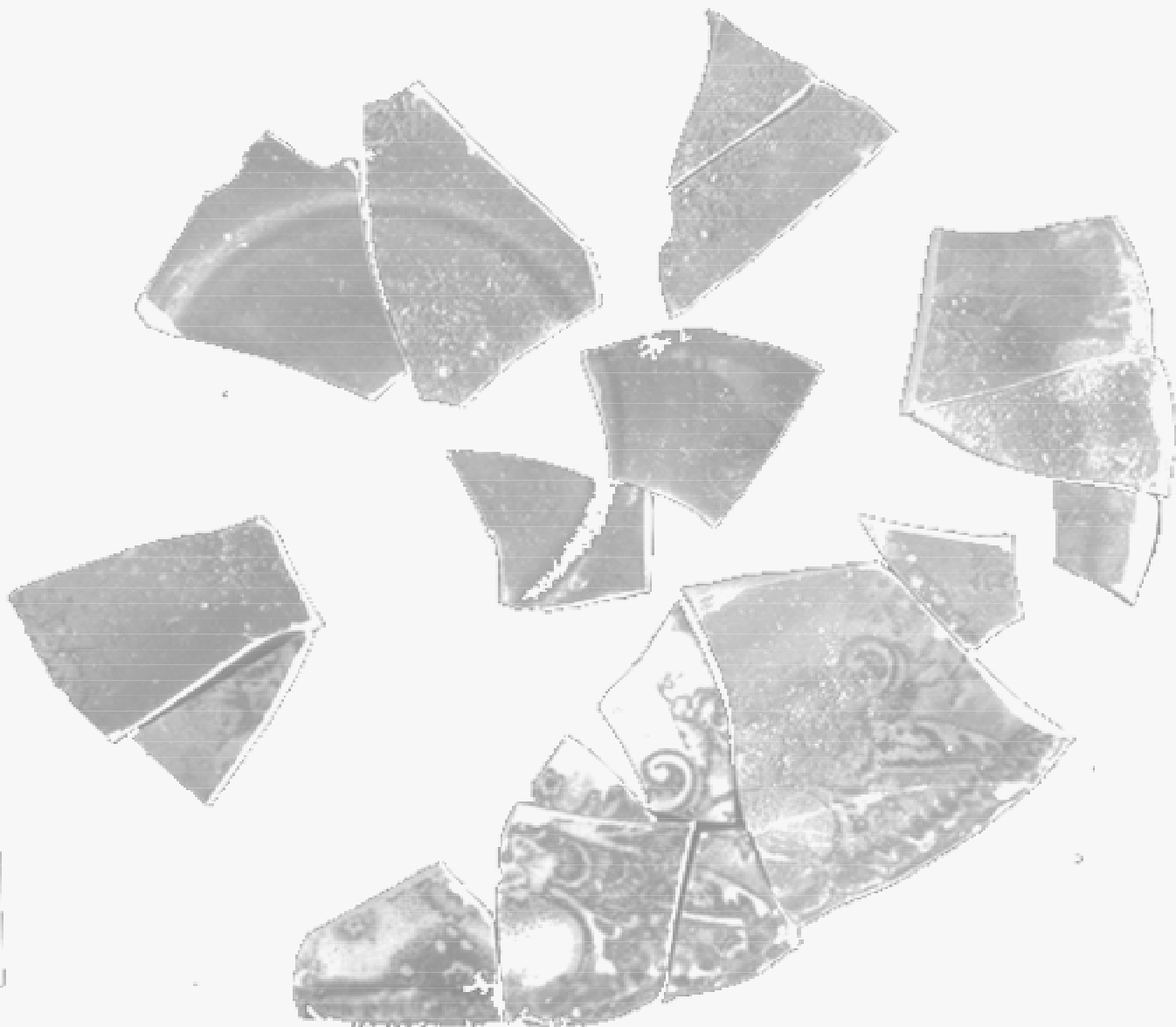
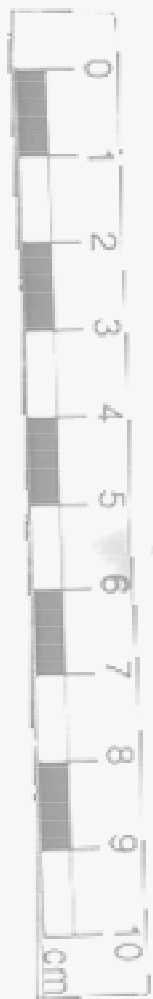
C'est le niveau de labour qui a livré la plus grande variété d'espèces. Presque tout le site a été labouré et de grandes portions des aires fouillées ne recelaient pas de structures. De cette matrice provient un os de souris, ce qui représente probablement une intrusion naturelle. Les os de raton laveur de ce niveau peuvent vraisemblablement se relier au squelette presque complet de la surface. Des charognards ont dû disloquer les membres antérieurs d'une carcasse qui s'est retrouvée sur le site à la suite de causes naturelles ou humaines. Le seul os de rat musqué provenant du niveau de labour pourrait être associé à ceux de la structure postérieure au Contact de l'unité C55. Les spécimens de vache et de cheval reflètent la vocation fermière des lieux, tout comme les autres restes de grands herbivores provenant des labours. Il en va de même pour les os de gros oiseaux dont deux ou trois sont identifiés à la dinde. Il n'y avait pas d'os de poisson dans cet ensemble, mais on y trouve toutefois un fragment de carapace de tortue et cinq fragments de coquilles d'invertébrés.

### **Conclusion**

Les objectifs premiers de l'analyse des ossements du site de Jemseg ont été rencontrés. C'est ainsi que durant la fouille, nous maintenons une surveillance régulière sur les ossements dégagés afin de déterminer s'il provenaient de sépultures

humaines. Lorsqu'en avril une structure avec de l'ocre fut mise au jour, sa matrice fut examinée, incluant des échantillons flottés, pour vérifier la présence d'os humains. Aucun os humain ne fut trouvé sur ce site.

Par contre, les aspects secondaires zooarchéologiques de ce volet n'ont pas été aussi concluants. On a tout de même déterminé que tant les animaux sauvages que ceux qui sont domestiques étaient présents, ce qui confirme les usages ordinaires de ce lieu à la période après tout comme avant le Contact. La vache, le cheval, la dinde et les vestiges possibles de cochon, de mouton ou de chèvre témoignent d'activités fermières postérieures au Contact. Les rats musqués ont été exploités à la période après le Contact, tout comme les ratons laveurs. Il y a des indices de pêche à une échelle modeste durant cette période. Les vestiges fauniques qui précèdent le Contact indiquent que les gens exploitaient l'orignal, et probablement le castor, les gros oiseaux et le poisson. Les os de ces animaux étaient parfois brisés. En raison des méthodes d'identification et du petit échantillon, les proportions que représentent ces animaux dans la diète ne peuvent pas être correctement estimées. Il en va de même avec la ou les saisons d'occupation du site. Des identifications plus précises des restes fauniques dans un laboratoire approprié résulteraient vraisemblablement dans l'ajout d'espèces additionnelles à la liste déjà dressée et pourraient révéler la saisonnalité des activités de subsistance.



Section quatre  
**L'ANALYSE**





## Aliwitahsik, Litahuswagon

### 13 : La terminologie et le cadre conceptuel

Susan Blair

L'un des objectifs premiers de l'analyse archéologique est la description des témoins d'une manière qui met en lumière le passage du temps (la dimension chronologique) et leur distribution dans le paysage (la dimension spatiale). Une telle entreprise sert à réduire en unités opérationnelles, l'énorme fourchette de temps au sein de laquelle les êtres humains ont occupé les Maritimes. De façon traditionnelle, les archéologues ont utilisé les changements dans les témoins archéologiques (tels les artefacts, les structures, les spécimens bioarchéologiques) afin d'isoler des périodes de temps au sein desquelles on reconnaît des patterns de similarités et de différences qui varient dans le temps et l'espace. Dans les étapes préliminaires de l'interprétation archéologique, ces patterns sont souvent intégrés en séquences et en schémas afin d'identifier des périodes de changement et des interactions entre les groupes humains. Cette approche a été formellement désignée comme celle de

l'histoire culturelle. Elle est souvent complétée d'une approche processuelle à fondement écologique pauvrement intégrée. Bien que les synthèses de la théorie en archéologie placent ces deux approches l'une à la suite de l'autre dans un cadre historique, dans bien des cas, elles coexistent de façon rivale. C'est particulièrement vrai dans la Péninsule maritime. L'histoire culturelle et le processualisme peuvent être mis en contraste non seulement en termes d'interprétations et de conclusions, mais aussi en tant que vision concurrente du passé. Rafferty (1994) a décrit ces points de vue sous l'angle du traitement du changement culturel à travers le temps. Selon Rafferty, la détermination d'unités spatiales et chronologiques par les tenants de l'histoire culturelle ne se limite pas à une technique de description du matériel archéologique, mais elle est un principe structurant qui sert à saisir les moments du changement (la frontière entre les unités) qui ponctuent de grandes périodes de

stabilité (les unités historico-culturelles). Le point de vue processualiste met l'accent sur la détermination d'unités d'analyse synchroniques représentant un groupe de personne cohérent au sein d'un paysage écologique particulier (Binford 1980), où le changement culturel est graduel, occasionnant une transformation (Rafferty 1994 : 407). Les unités chronologiques et spatiales deviennent ainsi des moyens de subdiviser le sujet en unités d'analyse plus que des manières de définir le passé.

En raison de ces tensions théoriques, il n'est pas surprenant qu'il y ait beaucoup de variation dans la manière que les archéologues choisissent de décrire et délimiter le passage du temps. Bien que les opinions rivales sur la signification des unités spatiales et chronologiques et sur les relations entre elles soient à la base de cette tension, d'autres soucis plus prosaïques se manifestent aussi. Ceux-ci font intervenir des débats au sujet du type et de la qualité d'information nécessaire pour déterminer précisément le moment du changement entre les unités. Bien que les perspectives théoriques soient à la base de toutes les interprétations, dans les pages suivantes, je vais aborder plus spécifiquement la terminologie que j'emploierai dans ce rapport et en examiner les implications.

### **Histoire ou Contact?**

De façon générale, les archéologues distinguent la période préhistorique de la période historique. Cet usage terminologique international sert à différencier entre l'archéologie des gens qui n'ont pas été décrits par l'écriture (que ce soit la leur ou celle des autres) et ceux qui le

furent. Cette division est utile car l'existence du document écrit influence notre approche du document archéologique de façon fondamentale. Des éléments passagers ou immatériels comme les émotions et les perspectives personnelles, la signification symbolique des objets culturels, et des attitudes et biais sociaux et culturels des groupes et des communautés sont accessibles dans les documents écrits. Or, le document écrit est une arme à double tranchant du fait qu'il représente généralement un ensemble limité d'opinions qui peuvent exprimer beaucoup de préjugé, et il peut donc offrir une image faussée et biaisée de la réalité.

En dépit de l'utilité du terme « préhistorique » dans une perspective archéologique, quelques archéologues et observateurs critiques ont suggéré que le terme a acquis une connotation péjorative en signifiant toutes choses grossières et bestiales. L'une des définitions du dictionnaire lui donne comme synonyme « très ancien, suranné, démodé ». Une critique encore plus forte reproche au terme qu'il laisse entendre que les préhistoriques n'ont pas d'histoire, insinuant que leur passé ne vaut pas la peine d'être enregistré. Ces connotations proviennent un peu de l'application du terme à l'Antiquité précédant l'humanité. Malheureusement, il n'y a pas d'autres mots qui décrivent la distinction entre les deux périodes (l'une avec et l'autre sans documents écrits)<sup>1</sup>. Les substitutions utilisées ici sont les locutions « précédant le Contact » et « postérieur au Contact »<sup>2</sup>. Or, il est clair que ne n'est pas l'équivalent des termes préhistorique et

historique. Le Contact, défini par le moment initial de l'interaction entre les autochtones de l'Amérique du Nord et les premiers explorateurs européens qui a pu survenir aussi tôt qu'en 1100 de notre Ère (voir Whitehead 1991). La période historique, pour laquelle il existe des documents écrits sur les gens de la région, commence quelque part au XVI<sup>e</sup> siècle ou au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces termes sont également inadéquats pour d'autres raisons. L'adoption d'une terminologie régionale peut occasionner une rupture avec le reste de l'Amérique du Nord, voir le reste du passé humain universel, suggérant que les gens du nord-est étaient différents des gens ailleurs. De plus, tout comme « préhistorique », la locution « postérieur au Contact » définit une très longue et complexe période de temps selon un critère qui n'est pas inhérent à ce passé. Ainsi la notion de contact sert à définir tous les gens de ce passé. On peut arguer que cette solution élève le contact avec les Européens au statut de moment déterminant à partir duquel tous les accomplissements des gens de la région sont mesurés.

Ces soucis ont été au cœur de bien des discussions constructives que j'ai entretenues avec des gens comme Karen

Perley, David Black et Chris Turnbull. Je me suis rendu compte que la nature des représentations et l'investigation des histoires autochtones sont d'une importance fondamentale pour plusieurs personnes dans les communautés autochtones et académiques. La plupart des archéologues, dont moi-même, ont depuis longtemps compris que la langue, telle que parlée et comprise par tous les locuteurs, a un formidable pouvoir, aux conséquences tant négatives que positives. C'est pour ces raisons que la plupart des archéologues modernes ont mis de côté d'autres aspects biaisés de la terminologie, tel que le genre masculin généralisé, pour des choix linguistiques plus neutres (par exemple humain pour homme)<sup>3</sup>.

En la lumière de ces considérations, et après mes réflexions, j'ai décidé d'utiliser des termes de substitution comme désignations chronologiques, en reconnaissant clairement que cela ne signifie pas la même chose que préhistorique et historique. Il faudrait toutefois que ces considérations terminologiques soient l'objet de discussions entre les autochtones et les archéologues, de façon à ce qu'un usage

1 N. du T. : Les archéologues francophones du Québec se trouvent également face à cette controverse à propos du terme « préhistorique ». Depuis quelques années, le terme « paléohistoire » fait timidement son apparition, un usage encouragé entre autres par Parcs Canada. Pour des raisons logiques, il ne fait pas non plus l'unanimité chez les chercheurs.

2 N. du T. : Dans la version originale anglaise du texte, on utilise comme substitution les termes « Pre-Contact » et « Post-Contact ». Bien qu'ils soient parfois utilisés en français, ces emprunts sont boiteux et ne s'adjectivent pas très bien. Au risque d'alourdir le texte de répétitions, nous avons choisi d'utiliser des locutions construites autour du terme « Contact ».

3 N. du T. : Cette tendance existe, bien entendu, dans la langue française, et le français québécois fait figure d'avant-garde à ce sujet dans la francophonie. Mais ceci s'applique aux personnes et ne peut avoir aucune incidence sur le genre des choses, pour lequel, contrairement à l'anglais, il n'y a pas de forme neutre.

terminologique approprié et mutuellement satisfaisant soit mis de l'avant.

### **Le système tripartite**

La plupart des archéologues dans le nord-est distinguent dans le document archéologique trois périodes majeures avant le Contact (voir la figure 13.1). Ces périodes, nommées le paléoindien (environ de 11000 à 9000 ans AA), l'archaïque (environ de 9000 à 3000 ans AA) et le sylvicole (environ de 3000 ans AA à la période du Contact), se basent sur les travaux des archéologues de l'histoire culturelle, comme Ritchie (1932, 1951, 1955, 1969, 1980) et font écho aux systèmes tripartites européens (Trigger 1989). Au milieu des années 1970 cependant, plusieurs archéologues de la région ont commencé à ressentir une insatisfaction avec l'application de cette terminologie dans la Péninsule maritime (Bourque 1995, Sanger 1974, 1979, Snow 1980). Plusieurs doutaient de la pertinence d'appliquer le cadre historico-culturel développé dans le centre et le nord-est des États-Unis à « l'extrême nord-est ». Un transfert épistémologique vers une archéologie processuelle, basée sur l'écologie, a alimenté cette insatisfaction et a conduit à reformuler le cadre spatio-temporel vers un autre qui met l'accent sur la subsistance et l'économie. L'absence d'agriculture dans la Péninsule maritime a été sentie comme un contraste majeur qui nécessitait un outillage analytique différent, reflété dans la terminologie. Il en résulta la proposition de remplacer le terme sylvicole par celui de période « céramique ». L'apparition de la poterie dans cette région a lieu peu de temps après 3000 AA

(Bourque 1992, 1995). Il fut aussi proposé que la période archaïque devienne le « précéramique » (Sanger 1974).

Dans les années qui ont suivi ces propositions, le terme de période céramique a été adopté par certains archéologues régionaux. De façon intéressante, l'usage du terme archaïque s'est maintenu et peu sinon aucun chercheur, n'utilise encore le terme précéramique. Récemment, un certain nombre d'archéologues ont toutefois exprimé des réserves sur l'usage du terme de période céramique dans une région où la céramique compose souvent une part mineure des assemblages archéologiques (Black 1992, 1995, comm. pers., Blair 1997, Leonard 1995). Un exemple de cette irrégularité est le site de Foulton Island (Foulkes 1981). Ce site profondément stratifié et situé dans le système hydrographique de Grand Lake de la basse vallée de la rivière Saint-Jean, couvre une fourchette de 3000 ans (la période habituellement considérée comme la période céramique). Néanmoins, Foulkes y a défini trois composantes chronologiques : une précéramique (avant 2200 ans AA), une céramique (entre 2200 et 1400 ans AA) et une post-céramique (après 1400 ans AA). Bien que les archéologues aient acquis des données qui suggèrent que la technologie céramique fut en usage à petite échelle avant et après la période céramique de Foulkes (Bourgeois 1999, Petersen et Sanger 1991), son analyse perspicace souligne les problèmes de cette terminologie.

De plus, certains archéologues ont exprimé l'inquiétude que si l'on s'abstient d'utiliser une terminologie largement en usage ailleurs (comme au Québec, en

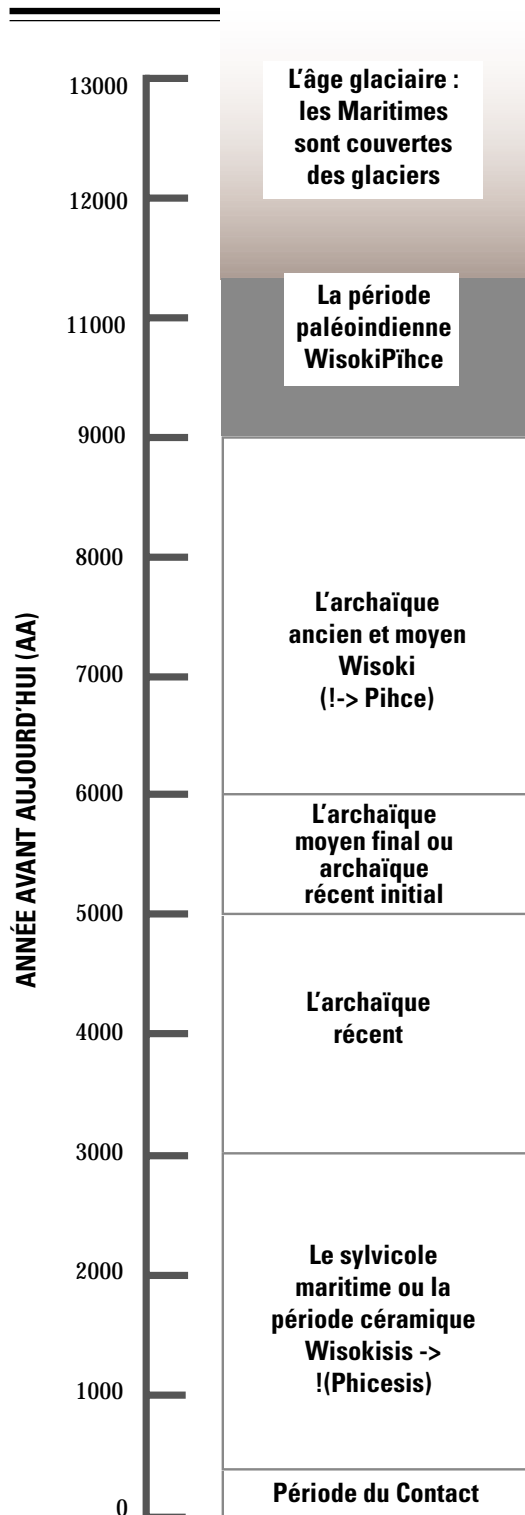
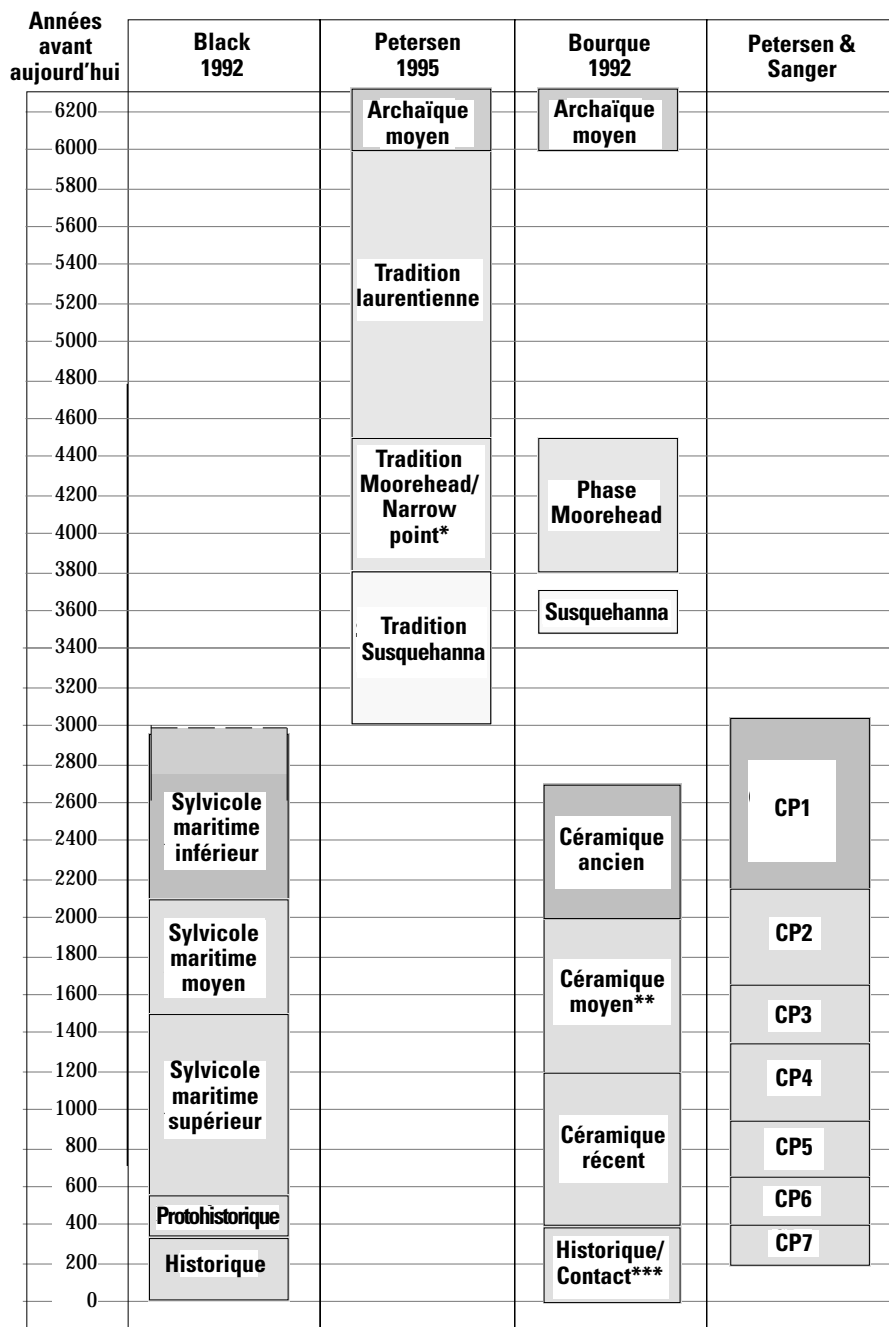


Figure 13.1 : Le cadre historico-culturel tripartite.

Ontario, en Nouvelle-Angleterre, sur la côte de l'Atlantique moyenne et dans le Midwest américain) qui fut justement créée dans l'intention d'être appliquée sur de vastes régions, nous augmentons notre propre marginalité régionale. La marginalité a été un élément fort répandue dans le discours régional (Robinson et Petersen 1993), un discours qui a été alimenté autant par la géopolitique moderne que par la recherche archéologique. L'emploi d'une terminologie régionale propre peut aussi obscurcir beaucoup de liens archéologiques visibles entre la Péninsule maritime et le nord-est.

C'est en considérant ces éléments que David Keenlyside (1983) proposa le terme « Sylvicole maritime » afin de mettre en relief le caractère maritime des adaptations locales tout en reconnaissant les liens macro régionaux entre la Péninsule maritime et le reste du nord-est. Beaucoup d'archéologues ont maintenant adopté ce terme (Black 1992, Blair 1997). Je crois qu'il s'agit d'un compromis satisfaisant entre les questions de l'expression locale et de l'intégration régionale, et c'est ce terme qui est utilisé dans ce rapport. Mais l'assemblage de Jemseg introduit un élément de complexité à cette utilisation. J'ai utilisé la terminologie générale du nord-est pour les manifestations archéologiques similaires à celles qui existent hors des Maritimes (par ex. : la phase Meadowood du sylvicole inférieur) tout en utilisant notre terminologie quand il est question de leurs manifestations locales (par ex. : les artefacts de style Meadowood de la composante du sylvicole maritime inférieur de Jemseg).

Figure 13.2 : Les schémas d'histoire culturelle de la Péninsule maritime.



\* Contemporains mais séparés

\*\* Le céramique moyen est inféré dans Bourque 1992, en se basant sur le hiatus entre son céramique ancien et son céramique récent.

\*\*\* Bourque (1992) situe la période du Contact spécifique entre 1580 et 1620 de notre Ère.

Enfin, certains ont souligné l'anachronisme et l'imperfection du terme « paléoindien » dans une région où les autochtones ont généralement rejeté le terme « Indien » pour se décrire eux-mêmes, ainsi que les connotations péjoratives du terme « archaïque ». Dans cet ouvrage, nous avons employé des termes wolastoqiyiks pour les titres de chapitre, en partie pour introduire des thèmes wolastoqiyiks dans le texte et aussi pour souligner l'injustice linguistique que subissent quotidiennement les Wolastoqiyiks<sup>4</sup>. Ces traductions ont été effectuées par Karen Perley, lorsque je lui ai demandé de traduire paléoindien, archaïque et sylvicole maritime. Elle proposa Wisaki Pihce (il y a très longtemps), Pihce (il y a longtemps), et Pihcesis (il n'y a pas si longtemps). Ce schéma reflète de bien des manières l'intention originale des schémas tripartites tout en les déchargeant de leur poids théorique. Plusieurs ne verront pas là des remplacements adéquats pour des termes macrorégionaux. Après tout, il deviendra tout aussi insensé d'imposer des termes wolastoqiyiks à d'autres régions, comme aux États-Unis. Toutefois, dans le contexte de discussions en cours sur la terminologie, ils présentaient des concepts intéressants pour nos besoins.

#### Les schémas d'histoire culturelle

Le dernier point terminologique concerne la datation des unités historico-

culturelles et l'identification des subdivisions qu'elles présentent (généralement appelées complexes, phases ou traditions, d'après Mckern 1939, voir aussi Willey et Phillips 1958). Un bref examen des schémas d'histoire culturelle de la Péninsule maritime montre qu'il y existe un grand degré de variabilité (figure 13.2). Une partie de cette variabilité dérive de l'accentuation sur certaines données par rapport à d'autres. Petersen et Sanger (1991) construisent leur schéma directement à partir du changement dans les styles de poterie. Le schéma de Black (1992) s'applique à la région de Quoddy du sud-ouest du Nouveau-Brunswick et dérive de changements structurels observés dans les amas coquillers stratifiés. D'autres, comme Bourque (1992, 1995) et Petersen (1995) incorporent dans leurs schémas un grand nombre d'attributs archéologiques ainsi que des inférences sur l'adaptation, les modes de vie et les structures socioculturelles. Les deux premiers sont plus précis alors que les deux autres sont plus englobants. Ils se basent tous sur notre compréhension actuelle des témoignages archéologiques à travers une perspective particulière. Ils démontrent cependant que les unités socioculturelles ont tendance à être interprétées de façon large, et sont donc susceptibles d'être interprétées de façon large, et sont donc susceptibles d'être révisées à l'échelle locale.

4 N. du T. : Afin d'en faciliter l'intégration, nous avons choisi de franciser l'usage du terme « Wolastoqiyik » dans notre traduction. Ainsi, il s'accorde en genre et en nombre dans sa forme adjectivale, et un peu à la manière du mot micmac qui se féminise en micmaque, nous avons féminisé wolastoqiyik en wolastoqiyique.



## Les composantes chronologiques du site de Jemseg Crossing

J'ai tenté d'isoler chronologiquement des unités historico-culturelles significatives au sein de l'assemblage de Jemseg et de les relier à des patterns régionaux d'histoire culturelle. En raison de la nature du site de Jemseg, le matériel archéologique mis au jour au cours du PAJC ne provient que rarement de niveaux stratifiés (entendre déposés séquentiellement les uns par-dessus les autres). Au lieu, les structures ont tendance à se répartir horizontalement sur le site. Il y a parfois de subtiles différences dans la profondeur observée, mais elles sont non significatives par l'absence de corrélation entre les unités ainsi que par des taux de déposition alluviale différents selon la micro-topographie du terrain. Il faut donc tenir compte du fait que ces composantes

chronologiques ne sont pas des composantes stratigraphiques. Elles ont plutôt été reconnues à travers l'identification et l'analyse des structures datées au radiocarbone et de leur contenu.

Il en résulte un ensemble de huit composantes archéologiques, dont sept sont attribuables à la période précédant le Contact et la dernière à la période subséquente au Contact (tableau 13.1). Dans le chapitre suivant, j'aborderai les fondements de l'analyse chronologique du site de Jemseg, les structures datées au radiocarbone et les structures pour lesquelles nous pouvons déduire un âge possible à partir des artefacts, de la stratigraphie et d'autres témoins archéologiques. Dans les chapitres suivants, cette information est intégrée dans un cadre local et régional pour avancer des interprétations sur les gens qui ont vécu sur le site de Jemseg dans le passé.

Tableau 13.1 : Les composantes archéologiques identifiées au cours du PAJC.

Composante	Période de l'histoire culturelle	Abréviation	Dates approximatives
Composante 1	Paléoindien	P1	11000 à 9000 AA*
Composante 2	Archaïque moyen début de l'archaïque récent	AMR	8000 à 5000 AA
Composante 3	Archaïque récent	AR	5000 à 3100 AA
Composante 4	Archaïque terminal	AT	3300 à 2800 AA
Composante 5	Sylvicole maritime inférieur 1	SMI 1	2800 à 2400 AA
Composante 6	Sylvicole maritime inférieur 2	SMI 2	2400 à 2000 AA
Composante 7	Sylvicole maritime moyen	SMM	1750 à 1500 AA
Composante 8	Période post-Contact	PC	1604 ap. J.-C. à aujourd'hui

\* Notre rapport utilise la convention archéologique AA pour signifier les années avant aujourd'hui. Les dates radiométriques peuvent être non calibrées ou calibrées (c'est-à-dire ajustée pour tenir compte des fluctuations temporelles de la dégradation du <sup>14</sup>C en <sup>13</sup>N). Les dates non calibrées sont présentées en tant que date avant aujourd'hui (AA), avec un simple écart type. Les dates calibrées sont indiquées en dates calendaires de la façon suivante : av. J.-C. cal. ou ap. J.-C. cal.

## Wikuwamul

### 14 : Les structures

Texte de Susan Blair  
Photographies de Jason Jeandron

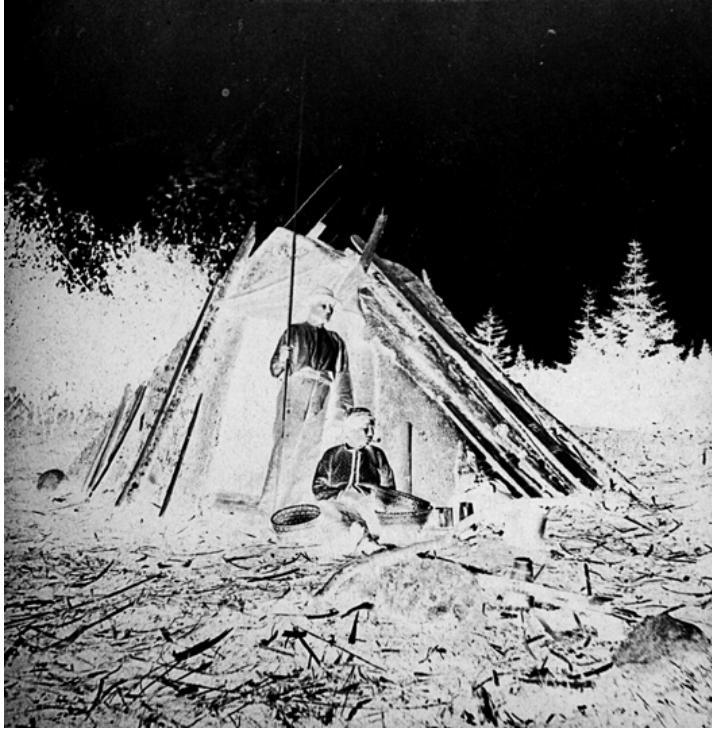
En plus des grandes quantités d'artéfacts, de spécimens bioarchéologiques et d'écofacts, plusieurs structures ont été enregistrées au site de Jemseg Crossing. Une structure, en archéologie, est toute trace d'activité humaine qui ne peut être retirée du sol sans compromettre son intégrité physique. Les structures couvrent une grande variété d'activités humaines et peuvent être aussi petites qu'une trace de piquet de seulement quelques centimètres de diamètre ou aussi vastes qu'une route reliant des villes. Les structures offrent des aperçus d'activités qui ont eu cours sur un site et permettent aux archéologues d'examiner la distribution de ces activités dans l'espace. Elles procurent également des contextes pour les artéfacts et les écofacts récoltés lors de la fouille. Le site de Jemseg a produit 80 structures archéologiques. Plusieurs d'entre elles présentaient toutefois des problèmes d'interprétation et d'analyse en raison de mélanges de matériaux des périodes précédant le Contact et postérieures au Contact, de perturbations causées par les

animaux fouisseurs et les racines, et de manque d'association entre les artéfacts et le charbon.

Néanmoins, 23 structures ont quand même fourni une intégrité contextuelle en association avec des artéfacts et du matériel adéquat pour permettre une analyse fonctionnelle et chronologique. Nous avons pu également estimer l'âge ou la fonction de 33 structures additionnelles, qui peuvent être considérées comme des hypothèses à tester au cours de recherches futures.

Certaines des structures de Jemseg sont des foyers extérieurs, d'autres représentent des amas complexes de petits foyers, de concentrations artéfactuelles et de planchers d'occupation. J'ai qualifié ces amas de « complexes structurels ». Ils semblent témoigner de petites maisons similaires au wikuwam'ul ou wigwams en écorce utilisés par les Wolastoqiyiks de la période postérieure au Contact (planche 14.1). Un certain nombre de ces complexes structurels sont conformes aux maisons semi-souterraines décrites ailleurs (voir Sanger 1987, 1996). Nous pensons que les

Planche 14.1 : Homme et femme devant une maison d'écorce, stéréographie par Climo, 101 Germain Street, Saint-John, N.B., août 1877 ou avant (photographie n° 56034 du Smithsonian).



structures de Jemseg sont les premiers exemples de telles habitations à l'intérieur des terres dans les Maritimes.

La numérotation des structures individuelles qui composent ces complexes variait en fonction de la capacité de reconnaître de telles associations structurales lors de la fouille. Certains complexes structurels ne portent qu'un seul numéro de désignation alors que d'autres ont vu leurs différentes constituantes numérotées indépendamment.

Dans les sections suivantes, je vais décrire les structures et le matériel archéologique associé. Ces descriptions vont se concentrer sur le contenu des structures et sur ce qui fut mis au jour immédiatement autour de ces structures (au

sein de contextes non remaniés et sur le même plan horizontal). Ces matériaux étaient alors considérés comme étant en association directe.

Or, dans quelques parties du site, spécialement dans l'aire A, nous avons observé des relations répétées entre des artefacts de contextes perturbés (le niveau de labour) et des structures sous-jacentes. Ces associations sont hasardeuses puisqu'il est présumé que les artefacts du niveau de labour ont pu se déplacer considérablement de leur position originale. Mais, nous avons observé que le relevé spatial des artefacts du labour montre une relation claire avec les structures sous-jacentes (figure 14.1). De grandes structures productives, comme les complexes structurels 1, 2 et 3, sont

disposées directement sous des secteurs de haute densité artéfactuelle dans le labour. Ces relations ne sont pas absolues, mais dans les cas où il y avait peu d'autres indices qui pouvaient renseigner sur la fonction ou l'âge d'une structure, je les ai utilisés pour proposer des hypothèses sur des affiliations culturelles.

#### La distribution des structures

Des structures archéologiques ont été enregistrées dans la plupart des aires de fouille du site. La capacité de discerner des relations stratigraphiques entre elles était

entravée par une absence de dépôts alluviaux dans plusieurs parties du site. Cet effet s'est surtout fait sentir sur la terrasse supérieure, spécialement dans l'aire A (figure 14.2). Là, les structures se rencontraient directement au-dessus du till de fond, dans un sable limoneux alluvial. Dans presque toute l'aire A, ce sol avait entre 30 et 100 cm d'épaisseur. Ce peu de profondeur suggère des dépôts faibles ou irréguliers, ce qui se confirme par l'absence de différences verticales entre les structures d'âges différents. Les structures de l'aire A se distribuaient plutôt horizontalement.

Figure 14.1 : La densité des artéfacts de la période précédant le Contact (poterie et lithique) dans le niveau de labour, en relation avec les structures observées.

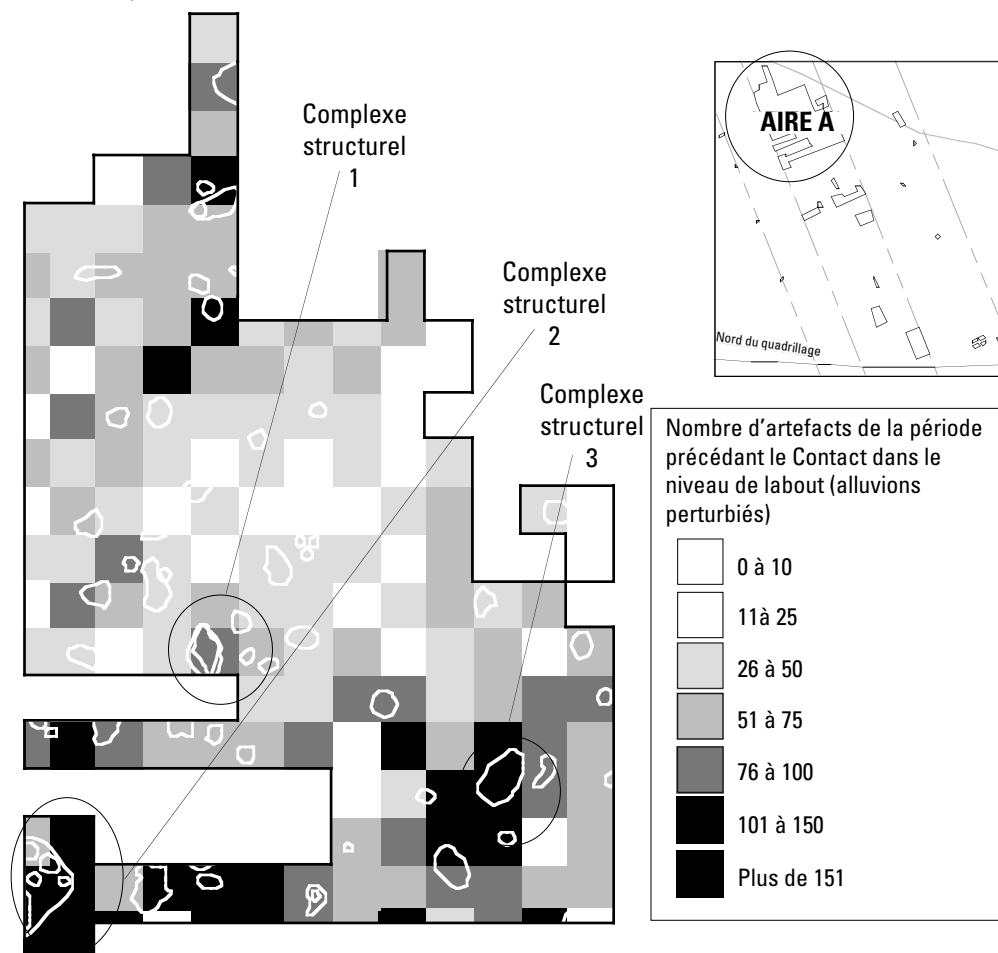


Figure 14.2 : Les structures enregistrées dans l'aire A du site de Jemseg Crossing (BkDm-14).

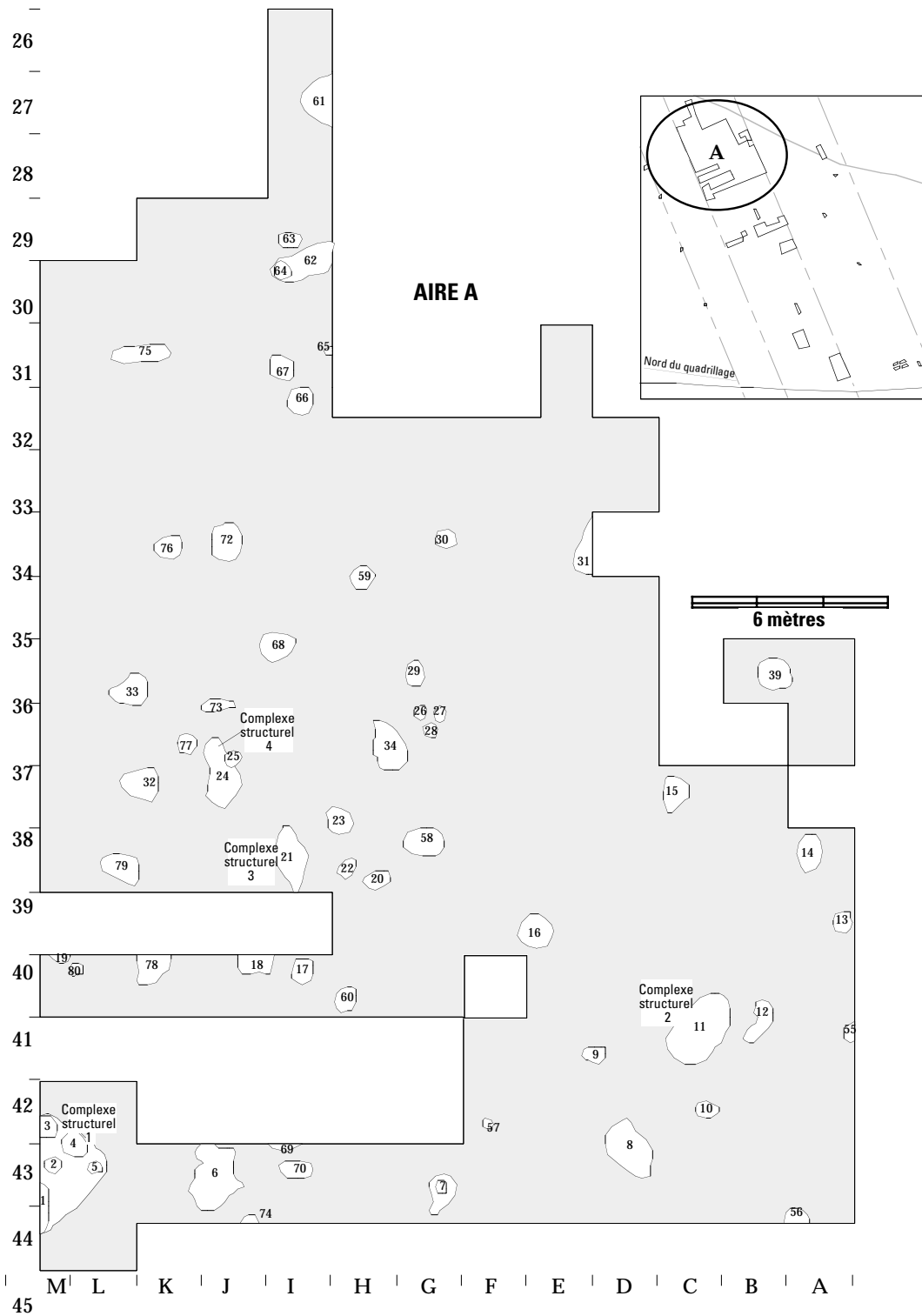
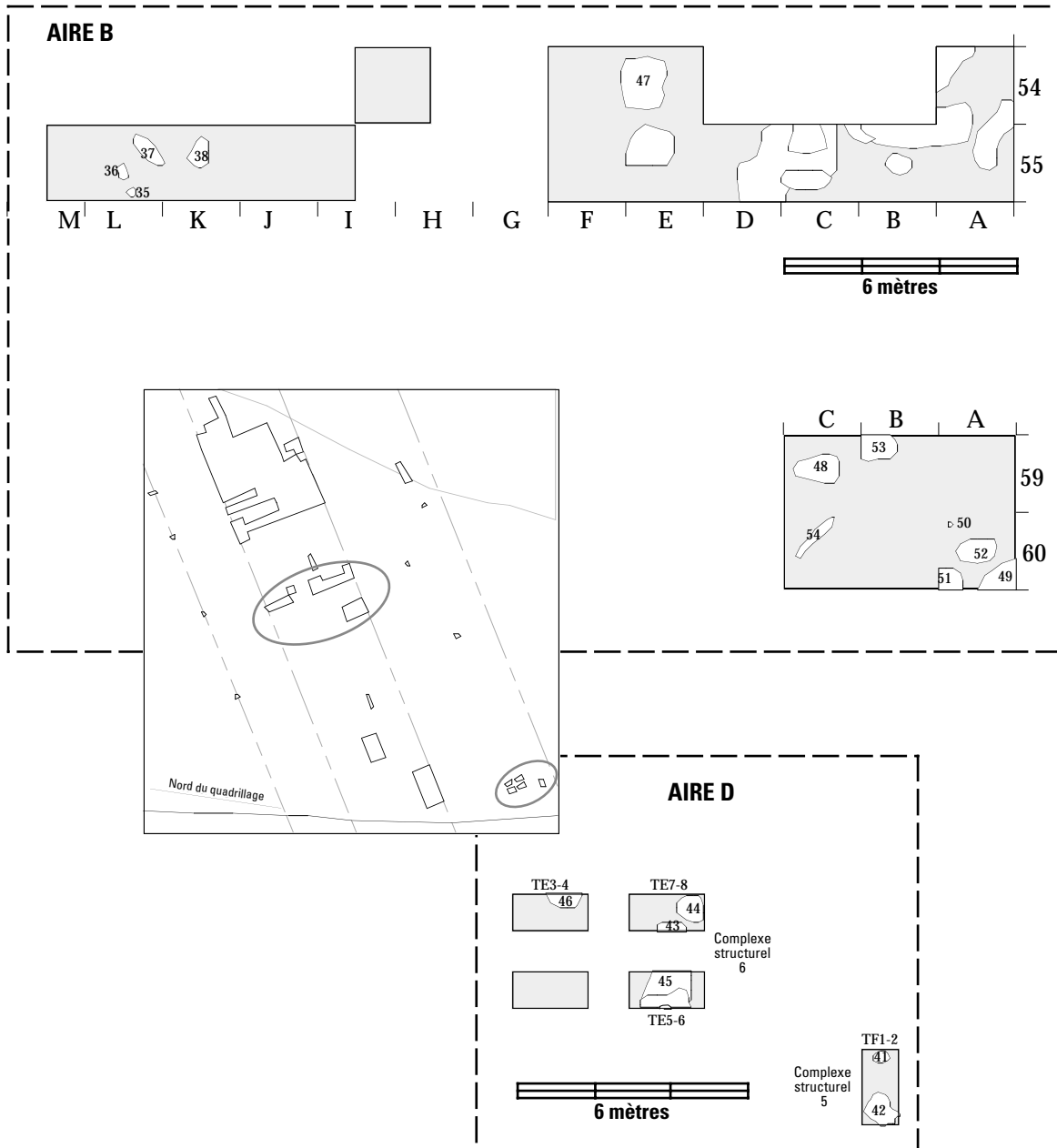


Figure 14.3 : Les structures enregistrées dans les aires B et D du site de Jemseg Crossing (BkDM-14).



Nous avons enregistré 62 structures dans l'aire A. Elles furent toutes observées sous le niveau visible de perturbation créé par les labours du XX<sup>e</sup> siècle, un niveau de sable limoneux brun foncé homogène de moins de 30 cm d'épaisseur. Bien que le niveau de labour ait fait l'objet d'un mélange intense, les alluvions en-dessous ne semblent pas avoir été très bouleversées. Nous avons rarement observé l'intrusion d'artéfacts de la période postérieure au Contact qui étaient nombreux dans le niveau de labour. Dans la zone A, le niveau de labour a produit 11 312 artéfacts de la période postérieure au Contact, mais seulement 61 provenaient du sol immédiatement en-dessous. Un seul de ceux-ci (un fourneau de pipe blanche de l'unité I-41) fut trouvé à une profondeur de plus de 30 cm sous la surface. Dans cette unité, la stratigraphie témoignait de perturbations d'origine biologique.

Au moins neuf des structures de l'aire A se sont avérées le résultat de processus naturels (comme des terriers ou des phénomènes pédologiques). Les 53 autres consistent en des foyers, des planchers d'occupation et des fosses d'entreposage ou à déchets (voir plus bas).

Nous avons aussi découvert des structures sur le talus (aire B) et sur la terrasse inférieure (aire D). Le talus a connu des taux variables de déposition et les dépôts de l'aire B variaient d'épaisseur entre 180 et 30 cm. Bien que nous ayons observé une stratification profonde et complexe avec des structures intercalées, ces structures montraient des perturbations significatives. À plusieurs occasions, nous

avons rencontré des artéfacts du XX<sup>e</sup> siècle (dont un canard jouet) à des profondeurs de plus de 150 cm en-dessous de formes qui faisaient penser à des structures. Nous avons déduit de ces faits que l'aire B a servi de dépotoir au début du XX<sup>e</sup> siècle, ou qu'elle a pu être remblayée de sol de surface provenant d'autres secteurs du site. Si nous avons trouvé plus de 20 structures dans l'aire B, elles présentaient toutes des remaniements significatifs. Quelques-unes découlent sans doute d'activités de dépotoir et ont pu être analysées avec fiabilité (figure 14.3).

L'aire D, située au-dessus de la rivière Jemseg, offre des indices de taux élevés de dépôts d'alluvions. Le matériel culturel, dont plusieurs complexes structurels, commençait à être perçu à partir de profondeur de 40 à 90 cm sous la surface et continuait à être présent sous la nappe phréatique, à 130 cm, alors que nous avons été forcés d'interrompre la fouille. Les épais dépôts d'alluvions ont recouvert et protégé les structures de cette aire, les isolant physiquement entre elles et d'intrusions ultérieures. Nous avons identifié sept structures datant d'avant le Contact dans l'aire D, attribuables à deux composantes chronologiques (figure 14.3).

#### **La datation des structures de Jemseg Crossing**

Au cours de la fouille, nous avons trouvé du charbon de bois en association avec des indices d'activités anciennes. Dans plusieurs cas, la matière organique carbonisée provenait de feux soigneusement entretenus pour la cuisson et le chauffage. Ce charbon est constitué de

Tableau 14.1 : Les dates radiométriques du site de Jemseg Crossing.

Date non calibrée	Tech.*	N° de labo	Mat.**	Source	Ratio $^{13}\text{C}/^{12}\text{C}$	Résultat calibré à simple écart-type (1 sigma)
1600±60 AA	AMS	Beta-105891	c.b.	Str. 21	-32.9o/oo	410 à 550 ap. J.-C. cal.
1650±40 AA	AMS	Beta-106507	c.b.	Str. 21	-25.8o/oo	390 à 435 ap. J.-C. cal.
1940±90 AA	AMS	To-9619	c.b.	Str. 5		90 av. J.-C. à 70 ap. J.-C. cal.
2060±40 AA	AMS	Beta-105999	c.b.	Str. 44	-30.5o/oo	100 à 5 av. J.-C. cal.
2140±60 AA	AMS	Beta-105892	c.b.	Str. 11	-33.7o/oo	330 et 205 à 60 av. J.-C. cal.
2230±50 AA	AMS	Beta-105889	c.b.	Str. 25	-28.3o/oo	375 à 195 av. J.-C. cal.
2460±60 AA	AMS	To-9618	c.b.	Str. 56		760 à 570 av. J.-C. cal.
2520±70 AA	RC	Beta-101508	c.b.	Str. 14	-25.8o.oo	795 à 515 av. J.-C. cal.
2870±70 AA	RCx	Beta-156019	c.b.	Str. 13	-24.8o/oo	1270 à 850 av. J.-C. cal.
2880±60 AA	AMS	Beta-104906	c.b.	Str. 7	-27.2o/oo	1130 à 940 av. J.-C. cal.
2960±130 AA	RC	Beta-104907	noix	Str. 29	-22.9o/oo	1385 à 980 av. J.-C. cal.
3000±90 AA	RC	Beta-104908	c.b.	Str. 41	-29.9o/oo	1385 à 106 av. J.-C. cal.

\* AMS : Spectrométrie de masse par accélérateur

RC : Radiométrie standard

RCx : Radiométrie, à comptage étendu

\*\* c.b. : charbon de bois

noix : écales de noix de noyer cendré (*Juglans cinerea*), Monckton 1997.

bois brêlé (souvent associé à des concentrations de cendres poudreuses grises) et dans certains cas d'aliments carbonisés comme des os et des végétaux telles écales de noix longues et des graines (voir Monckton, ce volume). La matière organique carbonisée offre l'occasion d'appliquer des techniques de datation au radiocarbone.

Or, comme le charbon se trouvait à la grandeur du site dans une variété de contextes, la sélection d'échantillons pour la datation a été faite avec beaucoup de précautions. Nous recherchions des échantillons qui présentaient des associations et des caractéristiques particulières. La datation au radiocarbone offre une date comparativement précise sur

l'âge de la matière organique ancienne (il exprime le moment de la mort d'un organisme vivant, comme un arbre), mais seule la recherche archéologique rigoureuse peut nous assurer de l'association entre un morceau de bois et des indices archéologiques à proximité. Afin d'éviter des associations non valables, nous avons rejeté les échantillons émanant de contextes qui trahissaient des bouleversements significatifs ultérieurs au dépôt, de contextes où le charbon de bois n'était pas clairement lié à des activités passées (comme du charbon réparti sur une surface sans lien avec une structure) et de contextes pauvres en artefacts.

Au cours du PAJC, nous avons récolté beaucoup d'échantillons répondant à nos



critères. De ceux-ci, nous en avons soumis dix pour datations radiométriques, au laboratoire de Beta Analytic et deux au laboratoire de spectrométrie de masse par accélérateur de l'Université de Toronto. Nous avons retenu des échantillons supplémentaires qui offrent un potentiel pour la recherche future.

Les résultats des datations sont présentés dans le tableau 14.1, sous différentes formes selon les standards archéologiques. La date revient habituellement du laboratoire sous la forme d'une année suivie d'un écart-type (par ex. 3000 ± 90 AA). Beta Analytic Inc. donne la description suivante avec leur analyse de datation :

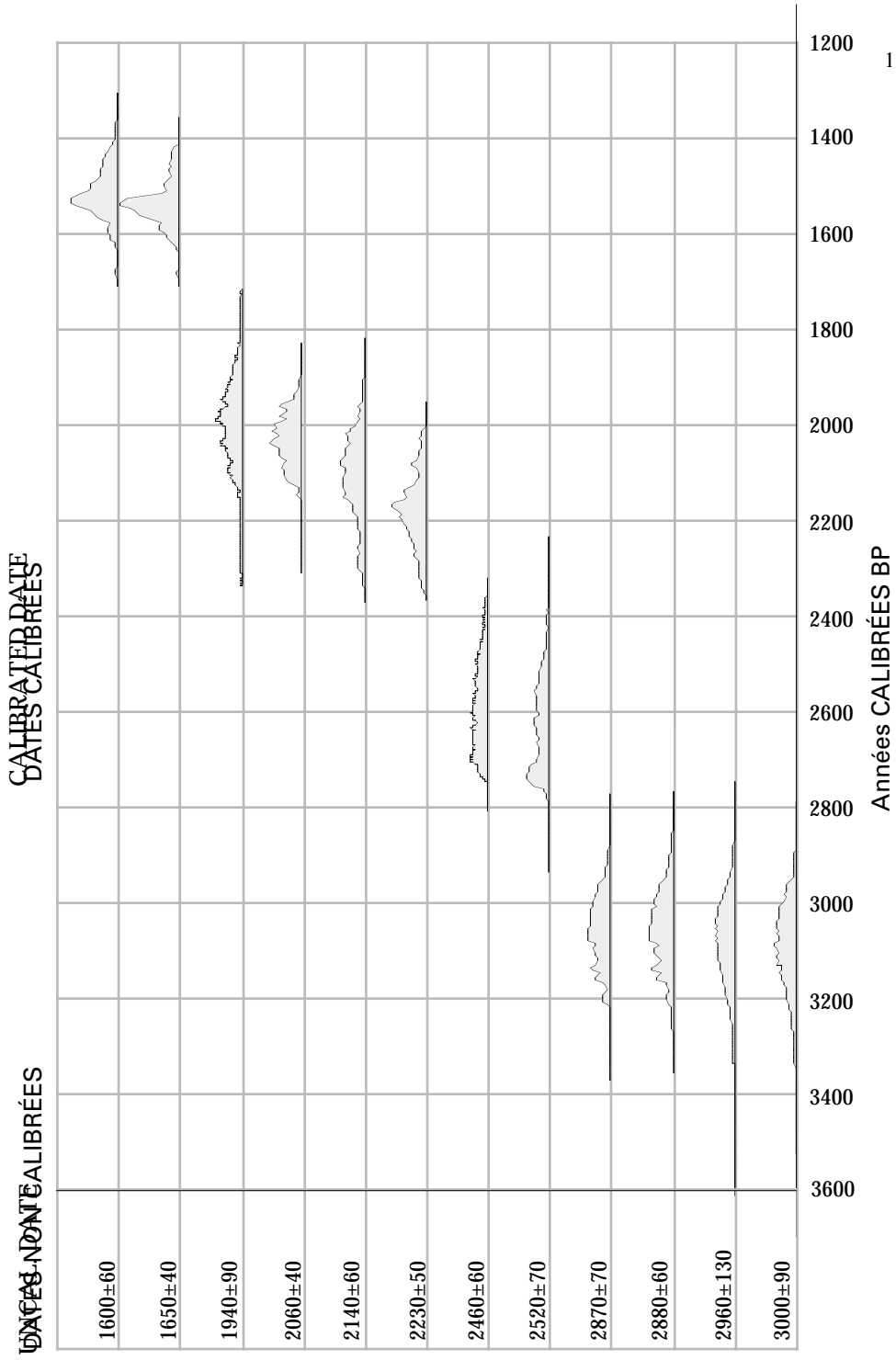
Les dates sont données en années radiocarbones avant aujourd'hui, aujourd'hui - 1950 ap. J.-C. Selon la convention internationale, le standard de référence moderne était de 95 % du contenu en <sup>14</sup>C de l'acide oxalique du National Bureau of Standards et calculé en utilisant la demi-vie du <sup>14</sup>C de Libby (5568 ans). L'erreur représente 1 écart-type (68 % de probabilité) et elle se base sur des mesures combinées de l'échantillon, du fond et des standards de référence modernes (Beta, s.d.).

Ainsi, l'âge radiocarbone conventionnel d'un échantillon est un énoncé statistique. Nous savons aussi maintenant qu'en raison de fluctuation de la modulation héliomagnétique des radiations cosmiques, de variations géomagnétiques, d'événements d'incendies et des tests nucléaires au XX<sup>e</sup> siècle, les années radiocarbones ne sont pas précisément conformes aux années calendaires. Nous

pouvons calibrer les datations radiocarbones par l'utilisation de correctifs obtenus en comparant ces datations aux résultats de la datation précise par dendrochronologie. J'ai inclus l'âge conventionnel et l'âge calibré dans le tableau 14.1. Les dates calibrées ont été obtenues en utilisant les bases de données Intcal 98 et Bcal (Stuiver et van der Plicht 1998, Stuiver et al. 1998, Talma et Vogel 1993). Suivant les standards, j'ai présenté les dates conventionnelles en années radiocarbones AA (avant aujourd'hui) et les dates calibrées de la façon suivante : av. J.-C. cal. et ap. J.-C. cal.

Ces dates servent à encadrer chronologiquement le site de Jemseg (figure 14.4). Quand les courbes de calibration sont placées dans une séquence, elles révèlent des occupations entre 3180 AA et 1480 AA (basé sur un écart de 2 sigma sur les dates non calibrées), ou entre 1390 av. J.-C. cal. et 605 ap. J.-C. cal. (basé sur un écart de 2 sigma sur les dates calibrées). Comme on le verra au chapitre 15 et 16, ces dates ne reflètent pas l'âge maximal ou minimal possible du site. D'après la typologie des artefacts, nous soupçonnons que le site a été occupé durant l'archaïque moyen et récent (entre 8500 et 3500 AA), possiblement durant l'épisode paléoindien (entre 10 500 et 10 000 AA) et aussi durant la période postérieure au Contact (après 500 AA). La séquence radiocarbone est toutefois restreinte de plusieurs manières. La période postérieure au Contact (décrite au chapitre 18) est, en termes généraux, trop récente pour des datations radiocarbones précises. En plus, le matériel de cette période à

Figure 14.4 : L'arrangement séquentiel des courbes de dates calibrées du site de Jemseg Crossing, selon les moyennes de dates non calibrées.



Jemseg provient toujours de niveaux peu profonds et ont donc été considérablement perturbés. L'absence de datation radiométrique plus ancienne est due vraisemblablement à l'intersection d'aires d'établissement avec des aires de perturbation et pourrait refléter la concentration de l'habitation à des endroits particuliers du site au cours de certaines périodes. Il se peut aussi que des structures domestiques éphémères, comme les planchers d'occupation, les traces de piquet et les foyers ouverts soient graduellement affectés par des processus pédologiques comme l'éluviation et la pédogenèse. Enfin, il est également possible que des échantillons de charbon pris dans des structures non datées puissent un jour révéler des dates de ces périodes.

Au cours de la période représentée par la séquence radiocarbone, les gens habitaient à des endroits qui furent éventuellement protégés par des dépôts alluviaux. Les habitations de la portion ancienne de l'archaïque et du paléoindien ont pu être situées sur des parties plus élevées de la plaine d'inondation, peu susceptibles d'être recouvertes d'alluvions et donc remaniées par les labours. Ceci pourrait expliquer la distribution du matériel ancien dans le niveau de labour et du matériel plus récent dans des contextes non perturbés sous les labours.

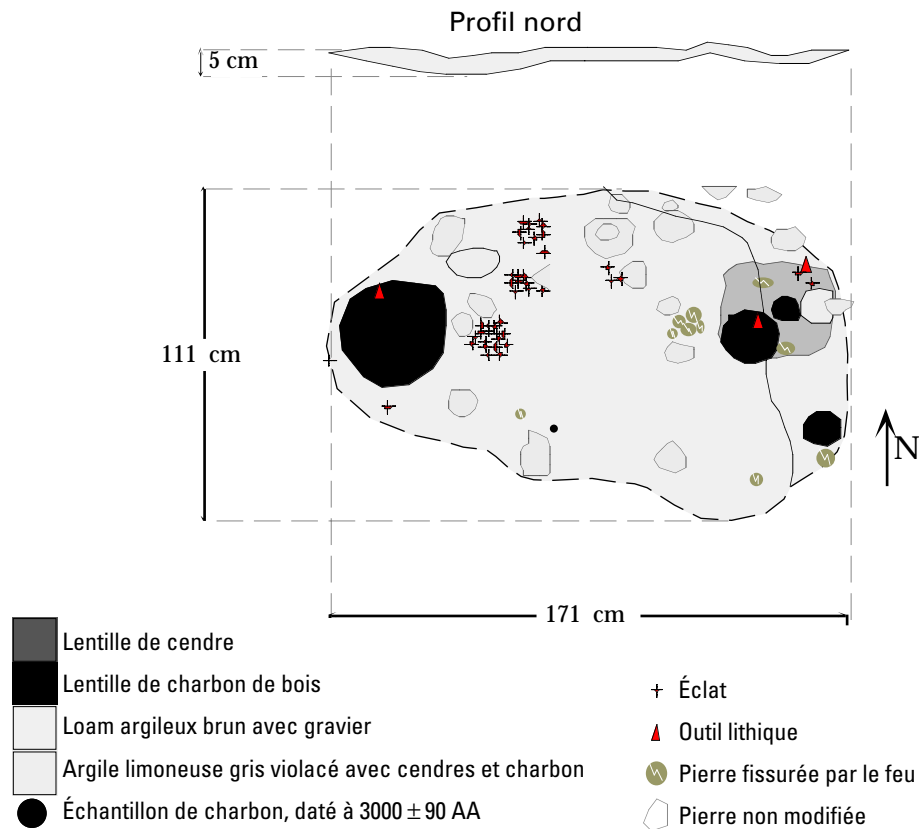
La séquence radiocarbone couvre quatre période de l'histoire culturelle. Elles se reflètent dans la distribution des dates dans la figure 14.4. J'ai nommé la plus ancienne l'archaïque terminal. Au chapitre 16, je la désigne comme la composante 4. Bien que cette période montre une ambiguë considérable dans la région (Turnbull 1990, voir chapitre 16, ce volume), il y a de plus en plus d'indices d'une occupation entre 3400 et 2800 AA dans les Maritimes. Quatre des structures de Jemseg ont été datées de cette période. L'archaïque terminal est suivi du sylvicole maritime inférieur (SMI). Étant donné l'étendue chronologique du matériel de cette période, j'ai distingué entre un SMI ancien (composante 5), entre 2800 et 2400 AA, et un SMI récent (composante 6), entre 2400 et 1900 AA. Le site de Jemseg a aussi produit une composante réduite du sylvicole maritime moyen (SMM) qui consiste en une structure datant d'entre 1700 et 1450 AA.

Les structures et complexes structurels de Jemseg seront abordés en détail dans le reste de ce chapitre. Cette analyse se concentre sur les structures qui contiennent du matériel archéologique et qui fournit des informations chronologiques. Je vais d'abord discuter des structures datées radiométriquement puis de celles datées par la datation relative ou la typologie<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Les structures datées radiométriquement ne le sont pas nécessairement avec plus de précision que celles qui sont datées autrement. Une datation radiométrique peut être erronée à cause de plusieurs facteurs, dont l'usage de bois flottant, les perturbations et les erreurs d'échantillonnage. Pour confirmer la date d'une structure et pour en contrôler son histoire d'utilisation (comme un usage répété), il devient important d'effectuer de multiples datations. Ceci est hors de la portée de cette étude.

Figure 14.5 : Le complexe structurel 5 en plan et de profil.



#### L'archaïque terminal (composante 4) - Les structures à dates absolues

Nous avons obtenu des dates radiométriques qui correspondent à l'archaïque terminal (composante 4) sur quatre structures ou complexes structurels. Ce sont le complexe structurel 5 (contenant les structures 41 et 42), la structure 29, la structure 7 et la structure 13. Nous décrivons ici ces structures qui seront intégrées au cadre chronologique et interprétatif au chapitre 16.

#### Le complexe structurel 5 (structures 41 et 42)

Le complexe structurel 5 a été mis au jour dans l'aire D, sur la terrasse inférieure

près de la rivière Jemseg. Il contenait un plancher d'occupation plat et ovale (structure 42) et une petite aire de foyer (structure 41) sur l'une de ses extrémités. Il fut trouvé dans une ouverture de 1 m par 2 m (unité TF1/2) isolé des autres unités. Les associations et la configuration sont donc difficiles à établir. La portion observée de cet ensemble a une dimension de 11 cm x 171 cm par une profondeur de 5 cm.

Le complexe structurel 5 a été recouvert par environ 120 cm de limon et de sable. Les deux structures au sein du complexe structurel 5 consistent en une mince lentille de loam argileux brun avec gravier (structure 42) qui enfermait une petite

dépression contenant de denses concentrations de cendres et de charbon (structure 41, voir figure 14.5). Du charbon de bois et des écales de noix de cette concentration ont produit une date AMS de  $3000 \pm 90$  AA (Beta-104908). En plus de celle de la structure 41, la structure 42 comportait plusieurs petites concentrations de charbon, de cendres, de fragments de noix carbonisées ainsi que des amas de galets et de pierres fissurées par le feu. La matrice de cette structure a donné la plus haute densité de matériaux lithique du site.

La configuration de ce complexe, spécialement avec le possible foyer sur le plancher d'occupation, suggère une structure domestique à l'origine. La présence de restes alimentaires renforce cette impression, mais la densité de matériaux lithiques peut aussi suggérer un usage secondaire spécialisé de réduction lithique.

Aucune poterie n'a été trouvée dans ce complexe structurel, mais les artefacts lithiques y étaient abondants. Ils incluent deux percuteurs usés et 500 pièces taillées qui totalisent un poids de 425,6 g. Une proportion relativement grande de ceux-ci (58 pièces) sont des outils, complets ou fragmentaires. Ceux-ci sont représentés par un biface aménagé d'encoche latérales étroites, cinq parties distales et un fragment mésial de biface, deux gros grattoirs unifaciaux sur éclat et un fragment de grattoir, quatre éclats retouchés et 44 éclats utilisés (planche 14.2). De plus, le complexe structurel 5 a produit deux fragments de nucléus multidirectionnels et 443 éclats non modifiés.

L'assemblage des matériaux lithiques taillés est composé d'une variété de matières premières. Or, la plupart de types lithiques sont représentés par moins de 5 spécimens. La majorité des types pétrographiques (constitué de 315 objets, ou 63 % du nombre d'éléments et pesant 317,6 g, ou 74 % du poids total) était différentes sortes de pierres volcaniques : felsiques (215 pièces pesant 221,3 g) mafiques (77 pièces pesant 34,3 g) et porphyriques (23 pièces pesant 62,0 g). Le reste de l'assemblage consiste en différents types de chert (183 objets pour 36 % du décompte, 97,5 g pour 23 % du poids). Les quartz et mudstones forment une part négligeable (2 artefacts pesant 11,1 g en tout).

Quelques-uns des types trouvés dans le complexe structurel 5 ne sont pas présents dans d'autres unités échantillonnées provenant de la BVRSJ. Parmi ces types, il y a JC10, une pierre volcanique vitreuse grise avec des taches blanches occasionnelles (112 objets pour 138,8 g), JC17, un mudstone opaque mat gris vert pûle (1 grattoir de 9,9 g), JC18, une cornéenne blanche opaque (1 objet de 0,8 g) et JC 38, une pierre volcanique mouchetée de pourpre à rose (13 objets pour 16,7 g). D'autres types sont très rares dans d'autres échantillons.

Nous avons été en mesure de corréler un bon nombre d'artefacts lithiques à des sources précises ou des secteurs de sources. Ceux-ci sont dominés par le chert local de Washademoak, (84 objets pour 47,8 g), suivi de la rhyolite de Tobique (34 pièces pour 65,7 g). Quelques éclats proviennent d'autres sources, dont le chert du Bassin des Mines (1 objet de 0,2 g), le chert Touladi (2

Planche 14.2 : Quelques artéfacts du complexe structurel 5; (a) Gros grattoir en mudstone; (b) Pointe de projectile à encoches latérales en pierre volcanique gris vert; (c) Fragment distal de biface en pierre volcanique gris-vert; (d) Fragment distal de grattoir gris foncé vert en mudstone.

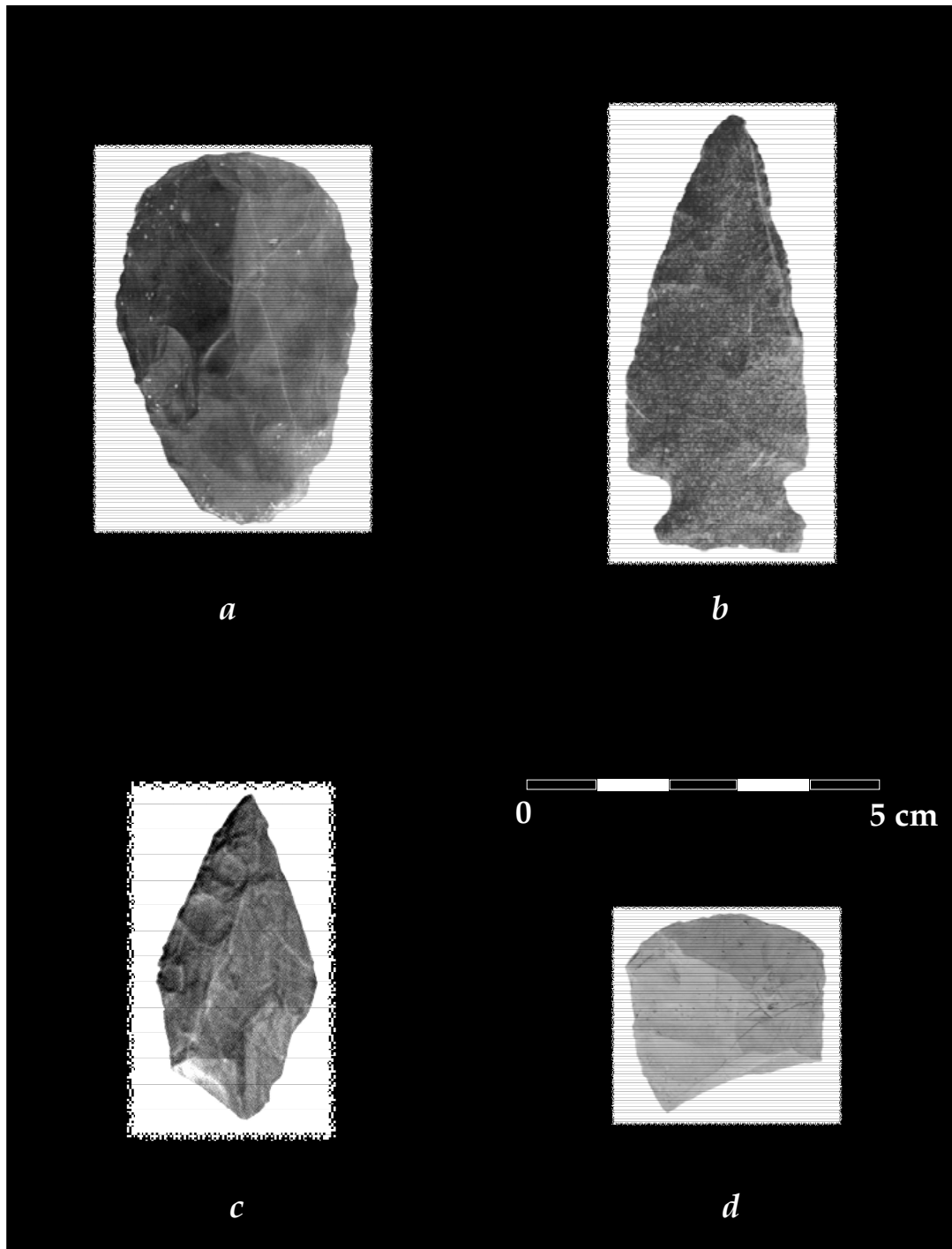
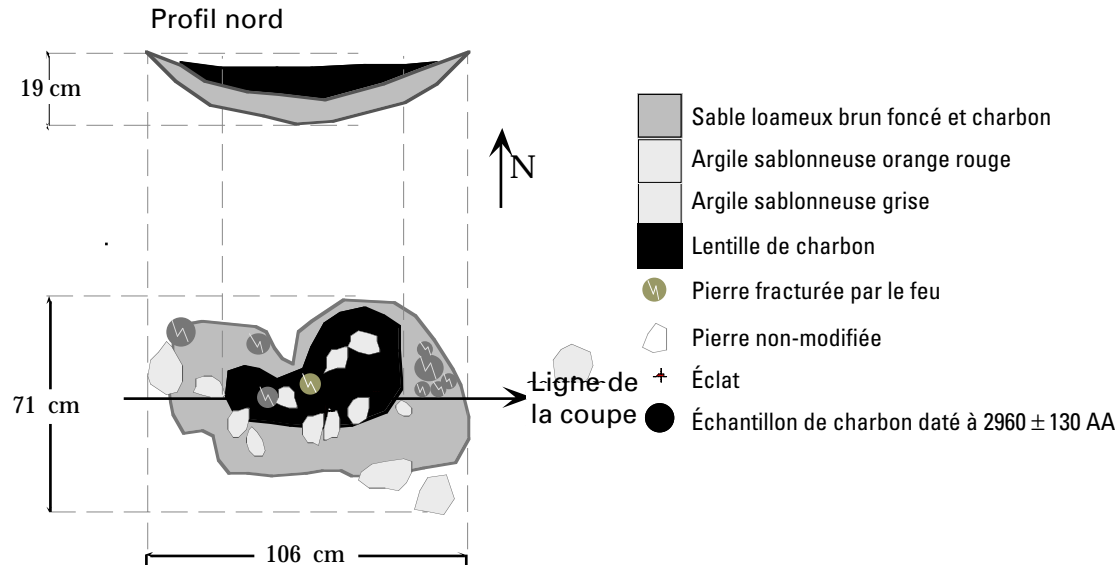


Figure 14.6 : Vue en plan et profil de la structure 29.



objets pour 0,3 g) et le porphyre de Kineo-Traveller Mountain (1 objet de 0,4 g). Un fragment d'un gros grattoir unifacial bariolé gris foncé de 9,9 g pourrait être en mudstone de Munsungun.

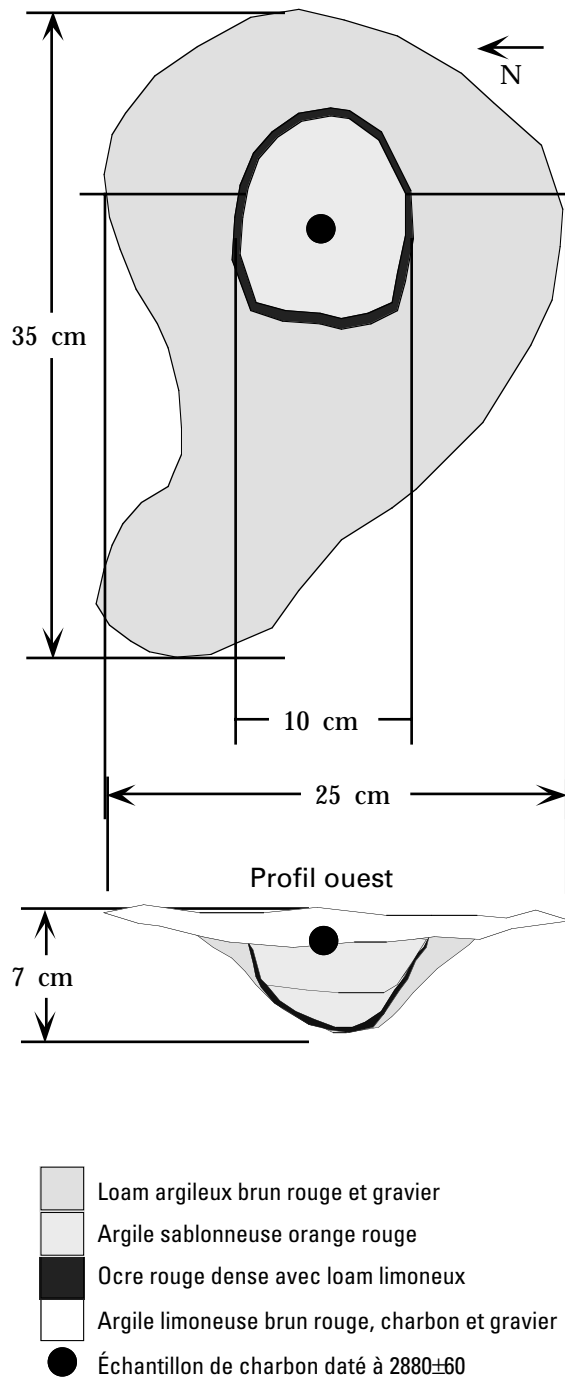
#### La structure 29

La structure 29 se situe près du centre de l'aire A et consiste en un petit foyer ovale d'une profondeur de 19 cm. Elle mesure 106 cm x 71 cm et fut complètement fouillée. Ce foyer était composé d'une dense couche de charbon de bois et d'écales carbonisées de noix de noyer cendré avec des pierres fracturée par le feu, dans une cuvette contenant un sable loameux brun foncé et des fragments épars de charbon (figure 14.19). Les écales de noix de cette structure ont été datées à l'AMS à  $2960 \pm 130$  AA non cal. (Beta- 104907). Cette structure ne renfermait pas de poterie ni d'outillage lourds comme des polissoirs, des objets bouchardés ou polis et des percuteurs.

Un petit assemblage de pierre taillée y fut récupéré, composé de 14 éléments pour un poids de 17,01 g. Ils sont répartis en 6 outils, dont un petit fragment proximal non aménagé de biface, un fragment distal de grattoir, un éclat retouché et trois éclats utilisés, ainsi qu'un fragment de nucléus et sept éclats. La plupart étaient en pierre volcanique felsique ou mafique (11 pièces, formant 79 % du décompte pour 11,0 g, ou 65 % du poids). Le reste est constitué d'un objet en pierre volcanique porphyrique (2,2 g) et deux en chert (3,5 g).

Nous avons été en mesure de suggérer des sources ou des régions d'origine pour une bonne partie de l'assemblage. Parmi celles-ci, on reconnaît le porphyre de Kineo-Traveller Mountain sur un fragment de biface, le chert Washademoak sur un petit éclat et le chert de Tobique ou du Bassin des Mines sur un fragment de nucléus rouge homogène.

Figure 14.7 : La structure 7 en plan et de profil.



La flottation et le tamisage de la fraction lourde de la matrice du foyer a produit de grandes quantités de micro-éclats, témoignant de l'utilisation et du réaffutage d'outils lithiques. La flottation a permis de récupérer beaucoup d'indices alimentaires (tant végétaux qu'animaux), principalement composés de beaucoup de fragments de noix longues (plus de 1900 fragments pour un poids de 161,10 g).

#### La structure 7

La structure 7 fut la dernière fouillée au site de Jemseg. Il s'agissait d'une cuvette de 25 cm x 35 cm et de 7 cm de profondeur. Elle recelait une couche d'ocre rouge, une hématite vraisemblablement préparée et certainement déposée anthropiquement. La surface de la structure présentait quelques fragments de charbon de bois dont un, soumis pour datation à l'aide de la technique de spectrométrie de masse par accélérateur (AMS), donna une date de 2880 ± 60 AA, n.c (de 1130 av. J.-C. à 940 av. J.-C., cal.). Bien qu'aucun artefact ou os n'ait été trouvé dans cette fosse, il s'agit clairement d'une structure cérémonielle. L'ocre rouge est un matériau qui a une signification spéciale pour les autochtones de la Péninsule maritime. Elle a été utilisée dans plusieurs activités sacrées comme la guérison et le traitement des morts (voir la section sur l'histoire orale). Bien que la structure était relativement petite, elle était similaire en forme et en configuration aux sépultures à ocre rouge enregistrées au début des années 1970 au site Cow Point, un cimetière de l'archaïque récent situé à 5 km au nord-ouest du site de Jemseg Crossing (Sanger 1973, 1991). Le cimetière de Cow



Point a été en usage il y a environ 4000 ans, soit presque 1000 ans avant la structure à ocre rouge de Jemseg.

Cette structure diffère de façon significative de toutes autres structures fouillées durant le PAJC. Si nous avons des indices évidents d'activités liées aux habitations dans d'autres secteurs du site, nous avons tout de même observé une continuité culturelle dans l'assemblage de Jemseg, allant de l'archaïque récent jusqu'à l'archaïque terminal, ce qui nous incitait à considérer la possibilité que cette structure soit une sépulture à ocre rouge de l'archaïque récent.

Cette découverte a eu pour résultat que nous avons arrêté la fouille du site. Subséquemment, le ministre des Transports a déplacé l'emprise du pont afin d'éviter complètement le site.

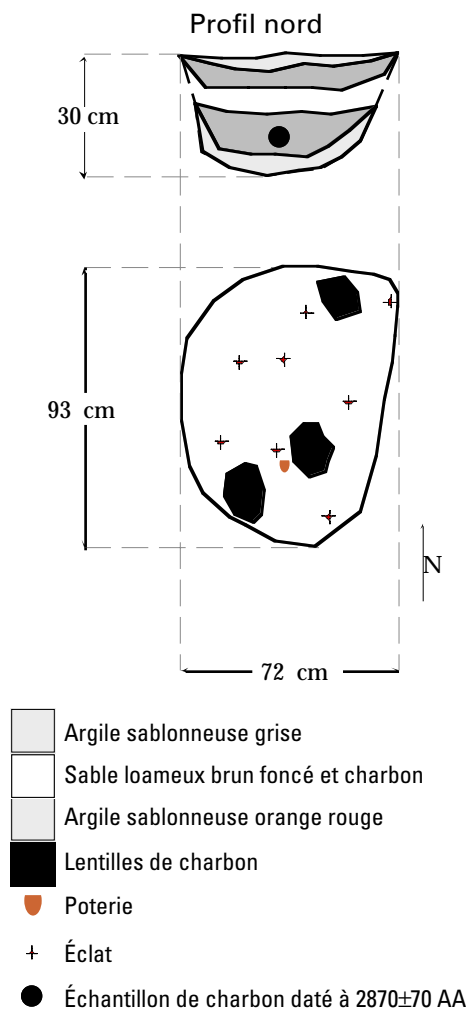
#### La structure 13

La structure 13 était située près de la limite sud de l'aire A et fut complètement fouillée. Il s'agissait d'une cuvette de 30 cm de profondeur d'une dimension de 72 cm par 93 cm. Elle contenait du sable loameux brun foncé avec du charbon épais ou en petites lentilles ou poches, le tout recouvert d'une argile sablonneuse grise (figure 14.8). Cette structure fait penser à une fosse à cuisson domestique ou encore à une fosse à vidange de foyer. La couverture d'argile sablonneuse grise ne contenait pas d'artefacts et pourrait être un dépôt résultant d'une inondation. Nous avons observé d'autres recouvrements similaires d'argile stérile sur des structures de fosse dans d'autres secteurs de la terrasse supérieure (aire A), une régularité qui

supporte leur origine dans les inondations (voir la structure 3, plus haut).

Nos interprétations initiales sur cette structure l'attribuaient au sylvicole maritime inférieur en raison de la présence de poterie diagnostique et de la proximité de la structure 14, datée à cette période. Or, du charbon de bois de l'une des lentilles a été daté à  $2870 \pm 70$  AA (Beta-156019), ce qui suggère plutôt une attribution à l'archaïque terminal. Les dates des structures 13 et 14 ne se recouvrent pas à deux écart-types,

Figure 14.8 : La structure 13 en plan et de profil.

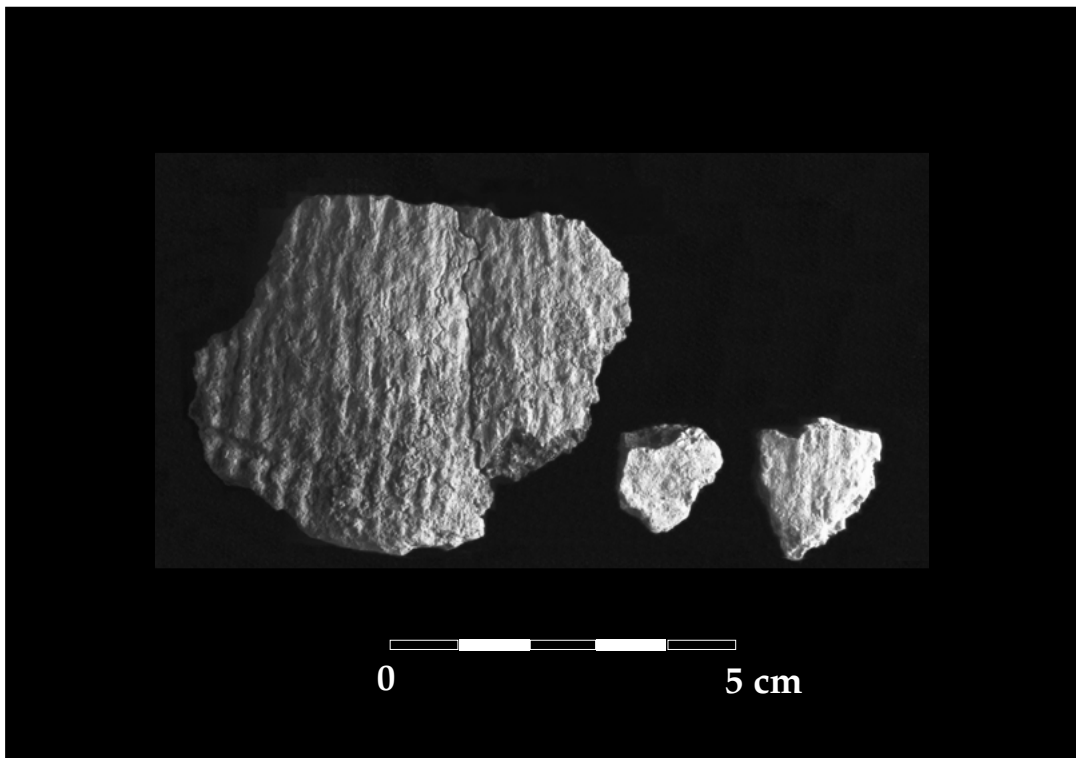


tant dans leurs versions calibrées que leurs versions non calibrées. En d'autres termes, cela signifie que la date non calibrée de la structure 13 a 95 % de chances d'être plus vieilles que 2730 AA n.c. (ou, en termes calibrés, 95 % de chances d'être plus vieille que 2800 AA, ou 850 av. J.-C.) alors que la date non calibrée de la structure 14 a 95 % de chances d'être plus récente que 2600 AA n.c. (ou, en termes calibrés, 95 % de chances d'être plus récente que 2765 AA, ou 815 av. J.-C.). Malgré le non recouvrement entre ces dates, il demeure possible qu'elles ne soient séparées que par un petit intervalle. Aussi, nous devons considérer « l'effet du vieux bois », c'est-à-dire l'usage de bois mort

depuis longtemps pour les feux, et la présence à Jemseg de composantes qui font le pont entre l'archaïque terminal et le sylvicole maritime inférieur. La seule raison qui fait que l'on peut considérer cette date comme anormalement vieille est son association avec un type de poterie ancienne. Nous ne détenons cependant pas une compréhension suffisante de la poterie la plus ancienne dans la région pour rejeter cette date sur la base d'un tel argument. Les implications de cette date seront discutées dans le chapitre 16.

Nous avons mis au jour un grand tesson de poterie CP1 (de style Vinette 1) dans le remplissage de la structure 13, ainsi

*Planche 14.3 : Tessons de céramique (CP1) trouvés au sein et en proximité de la structure 13.*



que quatre tessons similaires dans les alluvions non perturbées à proximité immédiate de la structure (planche 14.3). Ces tessons ont été attribués au vase 2 (Bourgeois 1999 et ce volume). Nous n'avons pas trouvé de pierre polie, de polissoirs ou de percuteurs dans cette structure, mais 35 objets lithiques taillés y ont été trouvés. Trois sont des outils, soit deux sections mésiales de biface et un éclat utilisé. Le reste est constitué d'un nucléus multidirectionnel et de 312 éclats non modifiés.

Les matériaux lithiques de la structure 13 sont dominés par des pierres volcaniques felsiques et mafiques. Elles comptent 29 pièces, pour 83 % du décompte et pèsent 15,1 g, pour 55 % du poids. Le reste se compose de 6 pièces de chert et quartz avec un poids de 12,5 g. Deux éclats sont possiblement du chert du Bassin des Mines et le nucléus est en chert Washademoak.

Les objets provenant du niveau de labour au-dessus de la structure étaient peu informatifs et incluaient des éclats (certains utilisés ou endommagés) et un biface non aménagé de dimension moyenne, en pierre volcanique décolorée.

### Le sylvicole maritime inférieur 1 (composante 5) - Les structures à dates absolues

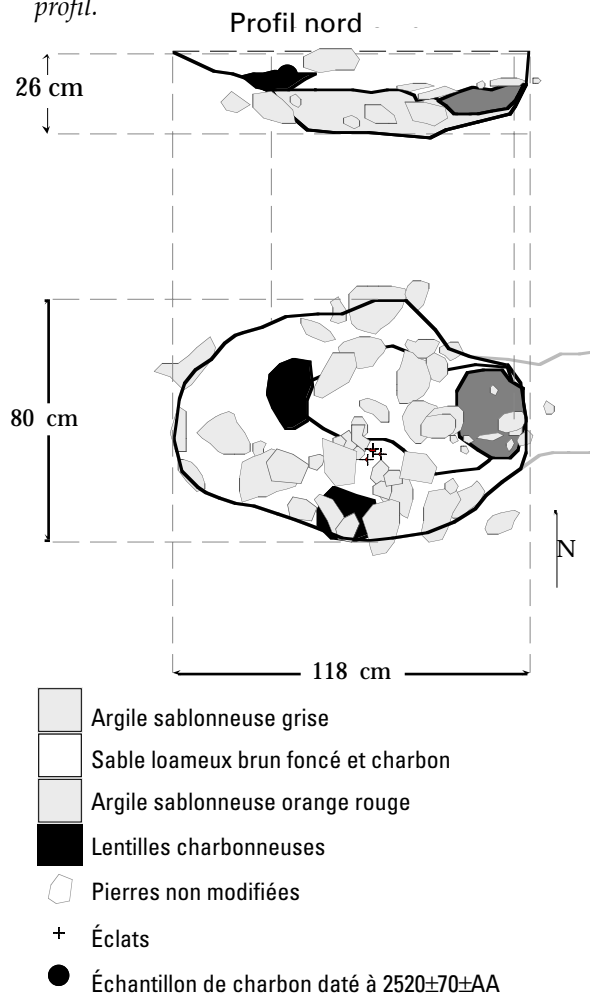
Notre vision initiale du site était qu'il recelait une bonne composante datant du sylvicole maritime inférieur, en particulier de la phase Meadowood. Cette impression était basée sur la présence d'artéfacts évoquant le Meadowood dans le niveau de labour, et sur notre première date

radiométrique du site, celle de la structure 14. Or, à mesure que progressait le projet, il devenait évident que peu de structures intactes contenaient des artéfacts de cette époque. Malgré nos nombreux essais, seules deux structures ont fourni des dates SMI 1 : les structures 14 et 56. Les implications de ce pattern seront discutées au chapitre 16, alors que les deux structures sont décrites ici.

#### La structure 14

La structure 14 se trouvait à moins de 2 mètres de la structure 13, près de la limite

Figure 14.9 : La structure 14 en plan et de profil.



sud de l'aire A. Sa fouille, complète, a montré une cuvette de foyer de 26 cm de profondeur d'une dimension de 80 cm sur 118 cm. Le foyer contenait beaucoup de galets et de pierres fracturées par le feu, dans un sable loameux brun foncé avec des particules et de petites concentrations éparses de charbon (figure 14.9). Sous le sable loameux, il y avait une couche d'argile sablonneuse orange. La surface supérieure de la structure 14 montrait des signes de perturbations liées aux labours, dont un éparpillement de galets, de pierres fracturées par le feu et d'argile sablonneuse grise qui s'étendait à l'est de la structure. Dans le charbon, nous avons trouvé des os calcinés et un peu de matériel végétal dont des fragments de noix. Une poche de charbon situé près du fond du sable loameux brun foncé a produit une date AMS de  $2520 \pm 70$  n.c. (B ta-101508).

La structure 14 n'a pas révélé de poterie ni d'outils polis, de polissoirs ou de percuteurs. Elle contenait par contre 13 artéfacts en pierre taillée pesant au total 18,9 g. Un seul outil en fait partie, soit un gros éclat très utilisé. Le reste consistait en un nucléus bifacial et 11 éclats.

La plupart des pi ces sont en pierre volcanique felsique ou mafique (un nombre de 11, pour 85 % du décompte, pesant 17,3 g, pour 92 % du poids). Le reste inclut un éclat de chert rose semi-translucide de source inconnue et un éclat de quartz blanc. Tous ces matériaux peuvent provenir de galets locaux et aucun n'a pu être retracé jusqu'à la source ou la région d'origine.

En dépit de l'absence de matériel analysable au sein et autour de la structure

14, le niveau de labour au-dessus a produit plusieurs outils, dont la base d'un biface non aménagé en pierre volcanique décolorée, un grattoir bifacial en mudstone (ou pierre volcanique) rouge opaque, et quatre éclats retouchés ou utilisés. Il n'est pas clair si ces artéfacts sont liés fonctionnellement ou temporellement à la structure 14.

#### La structure 56

La structure 56 a été trouvée dans le coin sud-ouest de l'aire A. Il s'agissait d'une petite fosse ovale contenant un sable loameux brun foncé parsemé de charbon épars et aussi de plusieurs taches de charbon. Elle n'a été que partiellement fouillée car elle se prolonge vers l'ouest hors de l'aire A, mais elle fait 100 cm de large sur 25 cm de profondeur. En se basant sur sa dimension estimée et sur son contenu, il peut s'agir d'un foyer en cuvette ou d'une fosse à déchets. L'une des poches de charbon a donné une date AMS de  $2460 \pm 60$  AA n.c. (TO-9618).

Cette structure contenait 86 tessons CP1 à battoir cordé fin représentant au moins deux vases (désignés comme les vases 1 et 10, Bourgeois 1999 et ce volume). L'assemblage lithique consiste en 46 pi ces taillées pesant 158,8 g. Sept de celles-ci sont des outils parmi lesquels il y a un couteau bifacial non aménagé portant de la retouche et un poli marginal près de l'apex, un fragment mésial de biface, un grattoir bifacial, deux grattoirs unifaciaux, un nucléus utilisé ou retouché et un éclat utilisé (planche 14.4). Un très gros et épais nucléus bifacial et 38 éclats complètent l'assemblage.

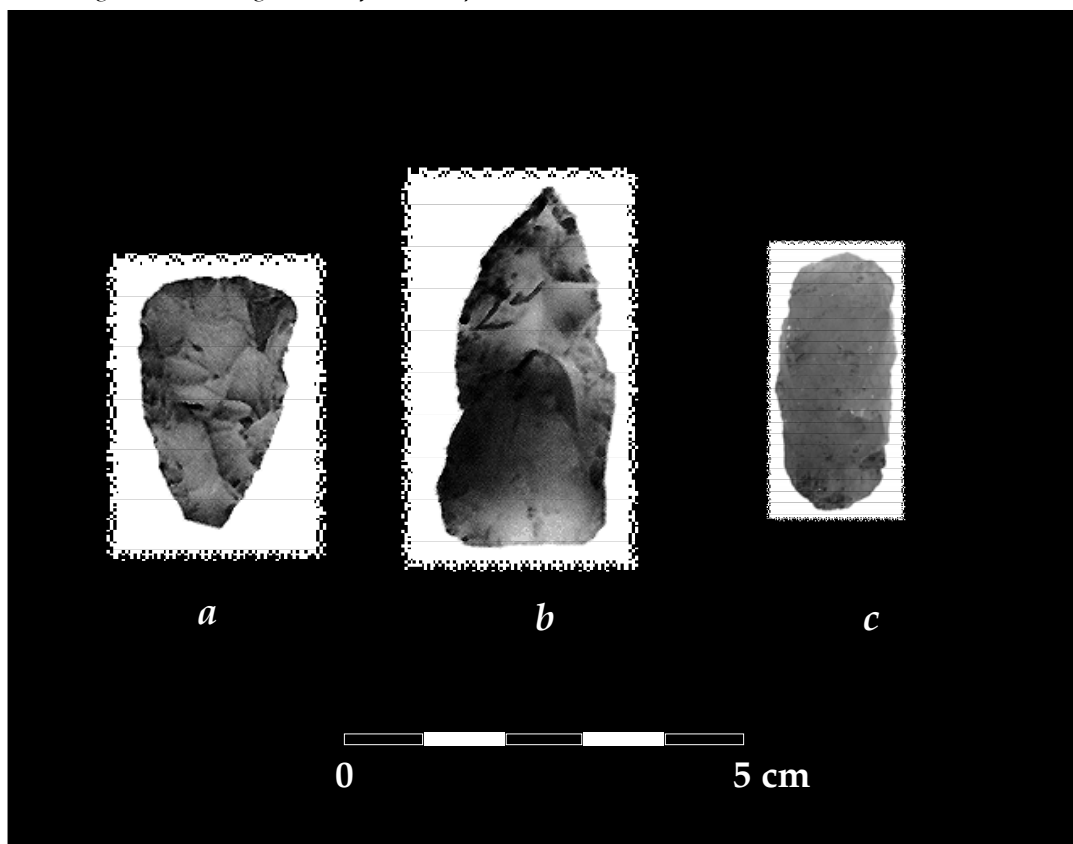
Les matériaux lithiques de la structure 56 englobent une variété de cherts (24 piŕces pour 52 % du décompte, pesant 140 g pour 88 % du poids) et de pierres volcaniques (22 piŕces pour 48 % du décompte, pesant 18,5 g pour 12 % du poids). Les quartz, quartzite, mudstone et grŕs étaient absents. Le matériel le plus commun pouvant être attribué à une source est le chert local Washademoak (19 piŕces pesant 130, 2 g). Le fragment mésial de biface est en agate ou chert bleu-gris hétérogŕne qui peut venir du Bassin des Mines (0,7 g). Quelques petits éclats ont pu être attribués au chert Touladi (1 piŕce,

0,1 g), au chert du Bassin des Mines (1 piŕce, 0,2 g) et au porphyre de Kineo-Traveller Mountain (1 piŕce, 0,1 g).

En combinaison avec la poterie CP1, l'outillage fait penser à un assemblage Meadowood de la riviŕre Saint-Jean. Mais l'ensemble particulier de matiŕres premiŕes dans l'assemblage de la structure 56, avec son orientation vers des cherts locaux colorés et translucides à semi-translucides, est différent des assemblages Meadowood ailleurs.

Le niveau de labour au-dessus de la structure 56 a produit plusieurs éclats, un

Planche 14.4 : Quelques artŕfacts associŕs à la structure 56; (a) grattoir bifacial en chert Washademoak; (b) biface non amŕnagŕ en chert Washademoak avec de fines retouches et un poli sur une marge latŕrale; (c) grattoir bifacial en quartz.



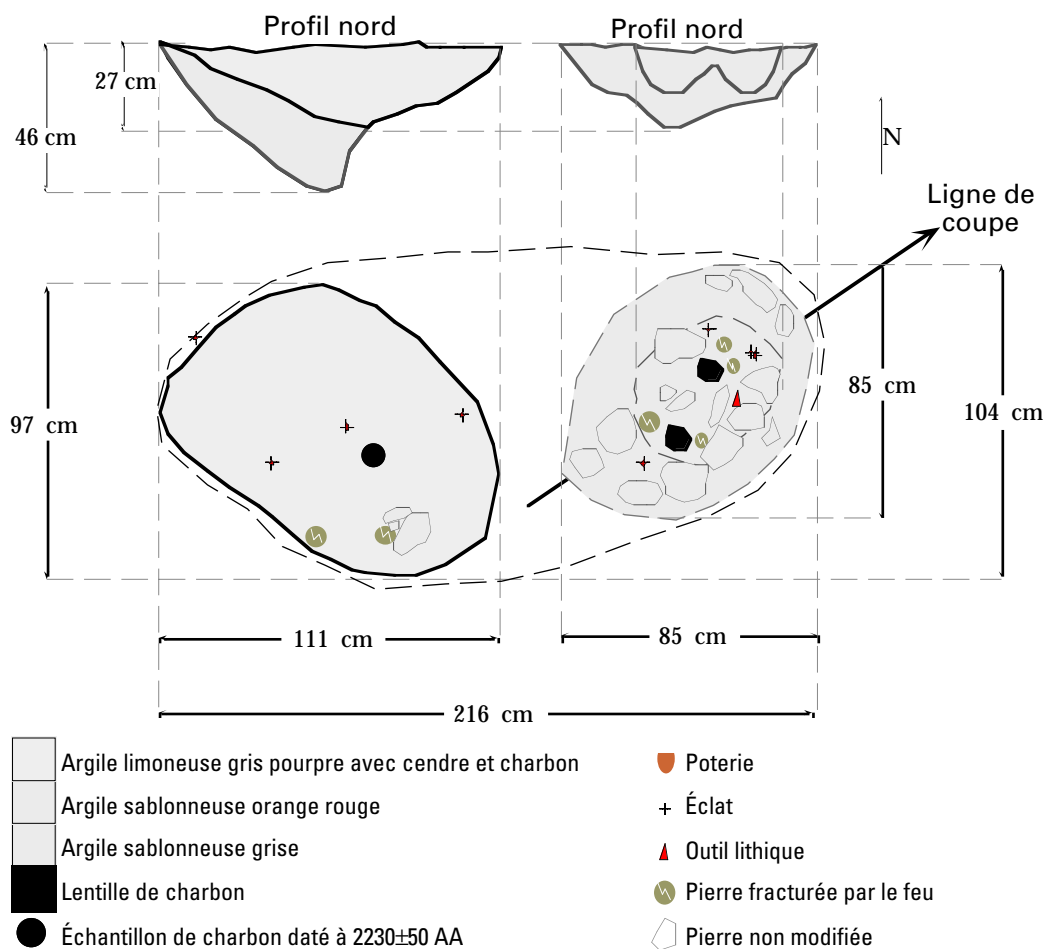
grattoir unifacial en chert Washademoak, un grattoir ovale bifacial en quartz (planche 14.4a) et un petit biface en pierre volcanique décolorée. Ce dernier artefact a une morphologie similaire aux grattoirs bifaciaux rencontrés ailleurs sur le site, mais ne porte pas de front abrupt. Il pourrait s'agir d'une préforme de grattoir bifacial.

La contribution de cette structure dans l'interprétation de la composante du sylvicole maritime inférieur de Jemseg sera abordée au chapitre 18.

## Le sylvicole maritime inférieur 2 (Composante 6) - Les structures à dates absolues

Il y a une augmentation significative de l'information disponible à propos du sylvicole maritime inférieur (SMI-2 ou composante 6) par rapport à la période précédente, tant dans le nombre de structures que dans leur grandeur, leur complexité et leur contenu. Nous avons enregistré quatre complexes structurels attribuables à cette période, soit le complexe structurel 4 (structure 25), le complexe

Figure 14.10 : Le complexe structurel 4 en plan (à 30 cm sous la surface) et de profil.



structurel 2 (structure 11), le complexe structurel 6 (structures 43, 44, 45 et 46) et le complexe structurel 1 (structures 1, 2, 3, 4 et 5).

#### **Le complexe structurel 4 (structure 25)**

Le complexe structurel 4 est une cuvette bilobée de dimension moyenne, désignée par l'unique numéro de structure 25. Il est situé à proximité du complexe structurel 3, près de la limite nord de l'aire A (figure 14.10). Il fut complètement fouillé et ses dimensions maximales sont de 104 cm sur 216 cm, avec une profondeur de 46 cm. Le complexe est constitué de portions distinctes. À l'ouest, il est composé d'une argile limoneuse gris pourpre avec de la cendre, de taches de charbon et de quelques pierres fracturées par le feu au-dessus d'un épais niveau d'argile sablonneuse orange, alors qu'à l'est, on trouve une argile sablonneuse orange, entourant des concentrations de charbon et de pierre modifiée thermiquement. Des portions du complexe structurel 4 ont été recouvertes d'une argile sablonneuse grise similaire à celle recouvrant le complexe structurel 3. Des fragments de noix longues ont été trouvés au sein du charbon et une concentration de charbon du lobe ouest a produit une date AMS de  $2230 \pm 50$  AA n.c. (Beta-105889).

Ce complexe culturel ne contenait pas de poterie, mais on y a trouvé neuf artefacts lithiques pesant au total de 51,8 g. Ces pièces incluaient un grattoir bifacial, un gros éclat retouché, un éclat utilisé et six petits éclats non modifiés. Cet assemblage lithique est composé de pierre volcanique felsique et mafique (7 pièces pour 78 % du

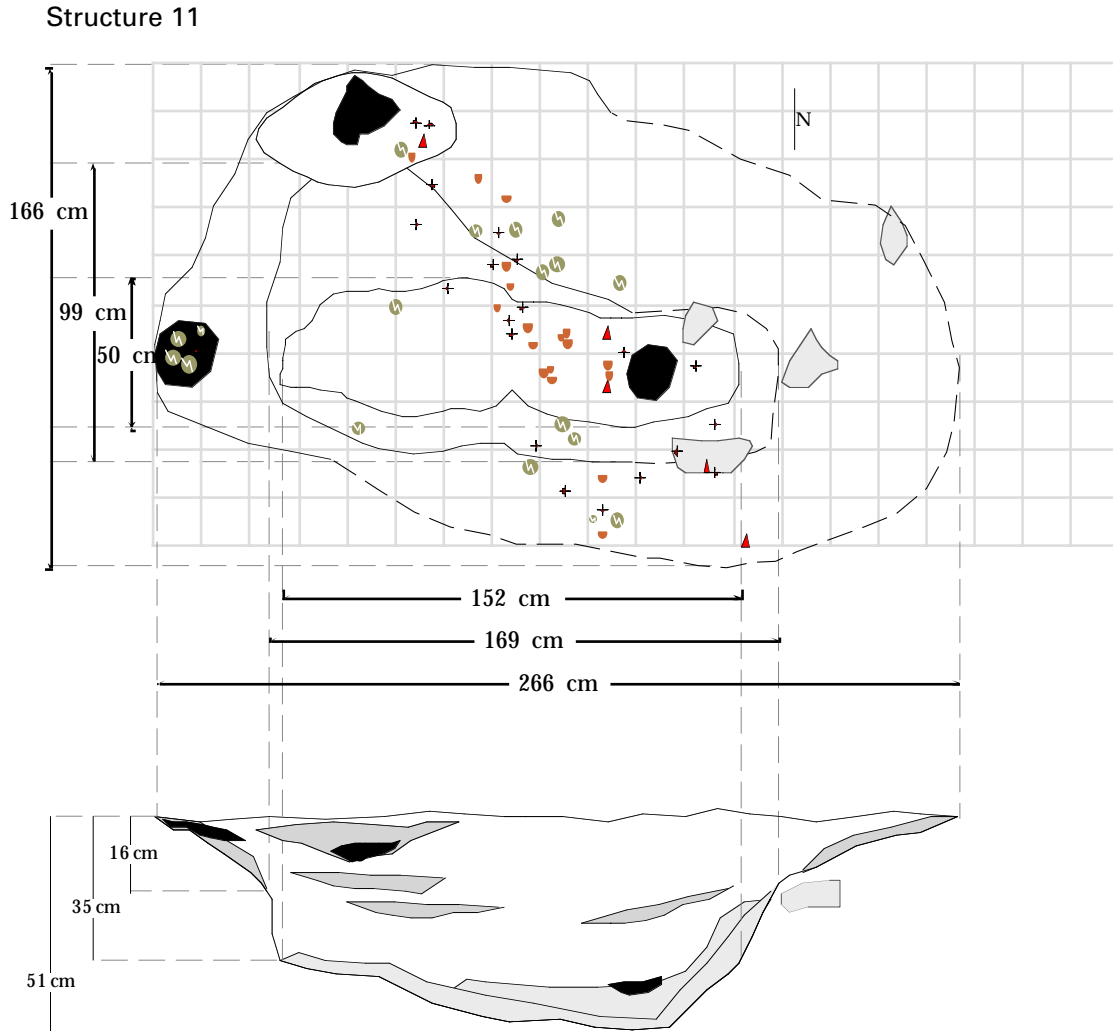
décompte, pesant 41,1 g pour 79 % du poids) et de chert (les deux autres pièces). Aucun de ces artefacts n'a pu être relié avec certitude à une source ou une région de source connue, quoi que le grattoir bifacial est fabriqué dans un chert vitreux noir qui peut avoir son origine dans le bassin hydrographique de la rivière Tobique, dans le cours moyen de la rivière Saint-Jean (Keenlyside 2001, comm. pers.).













#### **Le complexe structurel 2 (structure 11)**

Le complexe structurel 2 était situé dans la portion sud-ouest de l'aire A. Le numéro de structure 11 lui a été attribué lors de l'analyse préliminaire, sans désignations pour ses composantes internes. Il a été complètement fouillé et ses dimensions maximales sont de 207 cm par 332 cm avec une profondeur de 51 cm. Il s'agit d'une profonde cuvette avec des aires de foyer comportant des lentilles multiples de sol organique foncé et de charbon (figure 14.11). Nous avons interprété ce complexe comme le plancher d'une maison semi-souterraine (Sanger 1987, 1996b). La cuvette pourrait circonscrire le périmètre de l'habitation (dans lequel cas il s'agirait d'un petit wigwam) ou encore représenter une aire domestique commune flanquée de couchettes élevées dans une structure d'habitation plus grande.

La stratification au sein de la cuvette peut indiquer que la structure fut occupée à plusieurs reprises et abandonnée périodiquement. Trois foyers distincts furent mis au jour, consistant en dépôts denses de charbon et de cendres avec des pierres fracturées par le feu. Une de ces concentrations, provenant de la moitié

Figure 14.11 : Le complexe structurel 2 (str.11), en plan et de profil.



- |   |   |   |  |
|---|---|---|--|
|  | Sable et limon loameux brun foncé et charbon      |  | Poterie                                  |
|  | Loam limoneux brun foncé à noir, sable et gravier |  | Pierre fracturée par le feu              |
|  | Lentille de charbon                               |  | Éclat                                    |
|  | Loam limoneux noir                                |  | Outil lithique                           |
|  | Argile sablonneuse orange rouge                   |  | Pierre non modifiée                      |
|  | Argile sablonneuse grise                          |  | Échantillon de charbon daté à 2140±60 AA |

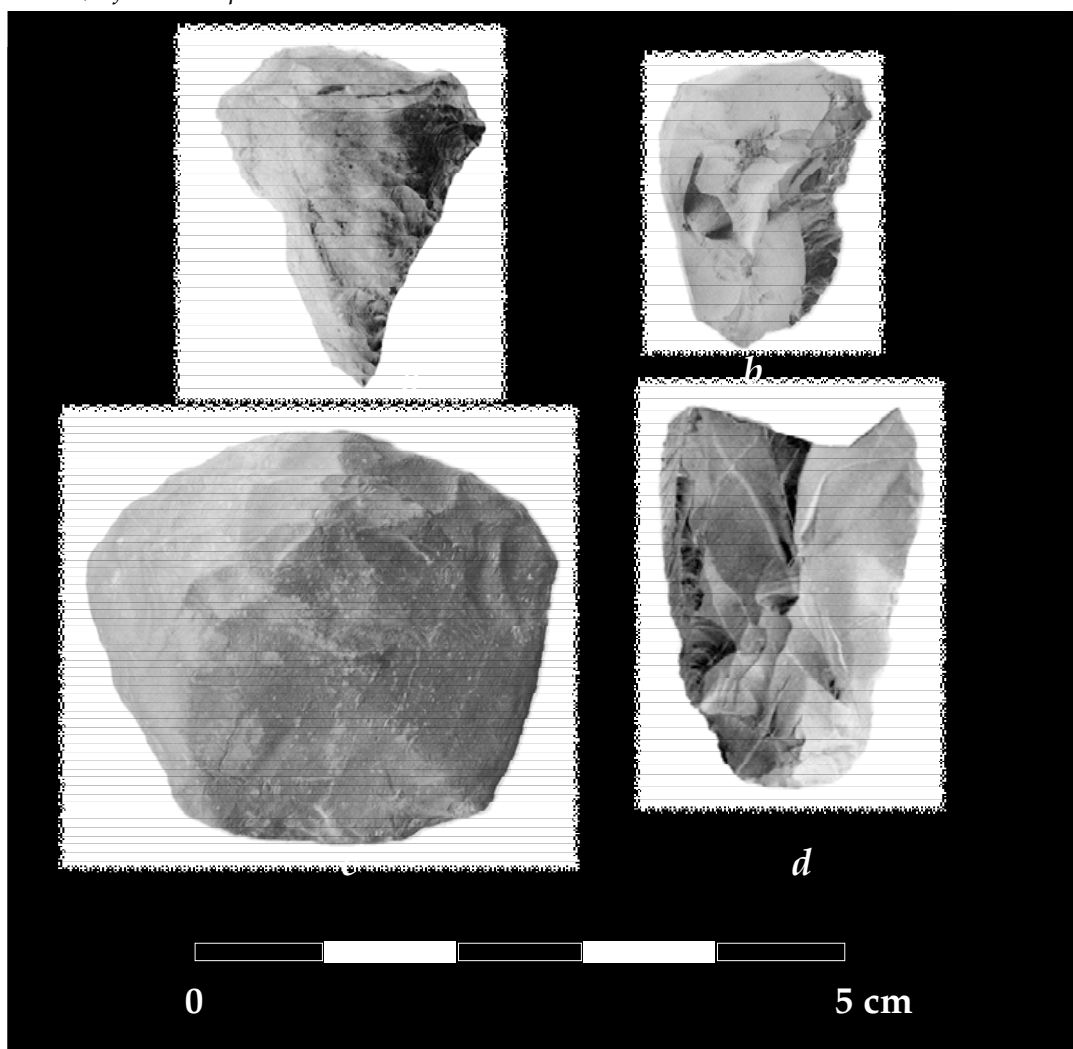


supérieure de la structure, a produit une date radiométrique de  $2140 \pm 60$  AA n.c. (Beta-105892). D'après la position de l'échantillon dans le complexe structurel, la date représente un usage tardif de celui-ci.

Le complexe structurel 2 contient une quantité abondante d'artéfacts lithiques ainsi que de la poterie, des galets non

modifiés et des pierres fracturées par le feu. Quelques-uns des artéfacts lithiques pourraient être anormalement vieux, spécialement un grattoir à éperons (Dickinson 2000, ce volume). Si l'attribution de ces artéfacts à de plus anciennes périodes est incertaine, les anciens artéfacts pourraient témoigner de déplacements

*Planche 14.5 : Quelques outils du complexe structurel 2 (structure 11); (a) un grattoir unifacial en chert bariolé bleu-gris portant des éperons à graver et une retouche marginale extensive; (b) un petit grattoir unifacial à éperons, en chert Washademoak; (c) un gros grattoir unifacial en pierre volcanique décolorée et (d) un grattoir unifacial en chert bariolé (probablement du Bassin des Mines), à front manquant.*



durant la construction de la structure, ou encore que les parties profondes de la structure ne sont pas reliées aux supérieures.

Le complexe structurel 2 contenait au moins deux vases représentés par 80 tessons. Les deux sont traités au battoir cordé fin conformément au CP1 (Petersen et Sanger 1991, voir Bourgeois 1999 et ce volume) et sont similaires au type Vinette 1 que l'on trouve ailleurs dans le nord-est. Ce complexe structurel a aussi produit des os calcinés et un assemblage assez important de végétaux carbonisés. Ceux-ci incluaient des graines de sorbier, de diŹreuil, de renouées, une graine de plante aquatique, 90 fragments de noix longues (31,16 g), une possible graine de nicotiana (tabac) et des aiguilles carbonisées de pruche et d'épinette.

Bien que les autochtones du nord-est cultivaient le tabac depuis longtemps, notre cas est trŹs ancien pour les Maritimes. Malheureusement, en raison de la nature fragmentée du spécimen et de la présence d'intrusions artéfactuelles de la période suivant le Contact ainsi que celle de graines modernes dans la structure, toute hypothŹse d'un usage ancien du tabac (qu'il soit échangé ou cultivé) dépendra d'une éventuelle date AMS de l'échantillon lui-même.

Monckton (comm. pers.) a suggéré que les aiguilles de pruche et d'épinette étaient peut-être des brindilles d'allumage ou des éléments rattachés au bois de chauffage bien que ces matériaux aient pu aussi avoir été utilisés de nombreuses autres façons, incluant médicaments, éléments structurels

(toiture), matelas ou encore dégraissant végétal pour la poterie.

Les outils lithiques non taillés comprennent une pierre abrasive et un percuteur. L'assemblage lithique taillé, lui, consiste en 101 piŹces, le tout pesant 342 g. Cet assemblage inclut 15 outils et fragments d'outils, pesant 116,5 g et 86 éclats et nucléus, pesant 226,1 g. Les outils sont peu stylisés. Bien que cinq fragments de biface aient été trouvés, tous avaient été relativement peu amincis, avec une emphase fonctionnelle sur la retouche bifaciale marginale. Le seul grattoir était relativement gros et produit dans un matériau fortement décoloré. Le reste des outils consistait en un nucléus retouché, un éclat retouché, deux outils retouchés ou utilisés sur nucléus et cinq éclats utilisés.

L'assemblage lithique taillé a été produit dans une vaste gamme de matériaux. Ceux qui dominent sont les pierres volcaniques felsiques ou mafiques (73 piŹces, ou 72 % du décompte, pour 218,1 g ou 64 % du poids) et les cherts (23 piŹces ou 23 % du décompte, pour 91,9 g ou 27 % du poids). Le quartz et les mudstones forment le reste (4 piŹces ou 4 % du décompte, pour 32,2 g ou 9 % du poids). Peu de matiŹres premiŹres dans le complexe structurel 2 peuvent être assignées à des sources ou des régions d'origine. De celles qui sont connues, le chert Washademoak compte 13 piŹces (66,1 g), probablement le chert du Bassin des Mines compte 2 piŹces (4,7 g), le mudstone de Munsungun, une piŹce (30,1 g), le chert Touladi, deux piŹces (1,2 g) et le chert de Tobique, une piŹce (0,9 g).

La zone de labour au-dessus du complexe structurel 2 a aussi produit beaucoup d'artéfacts lithiques, dont 288 éclats, 110 grattoirs unifaciaux, un biface non aménagé de stade quaternaire, un grattoir bifacial et 11 éclats retouchés. Des éléments de cet assemblage perturbé peuvent être anormaux, spécialement un grattoir à éperon en chert Munsungun (voir Dickinson, ce volume).

**Le complexe structurel 6 (structures 43, 44, 45, 46)**

Le complexe structurel 6 se trouve aussi dans l'aire D, sur la terrasse inférieure près de la rive Jemseg. Il ne fut que partiellement fouillé à travers des unités de 1 m par 2 m, ce qui fait obstacle à une analyse adéquate de son extension et son contexte. Nous avons néanmoins été en mesure d'identifier quatre structures interreliées, numérotées 43, 44, 45 et 46.

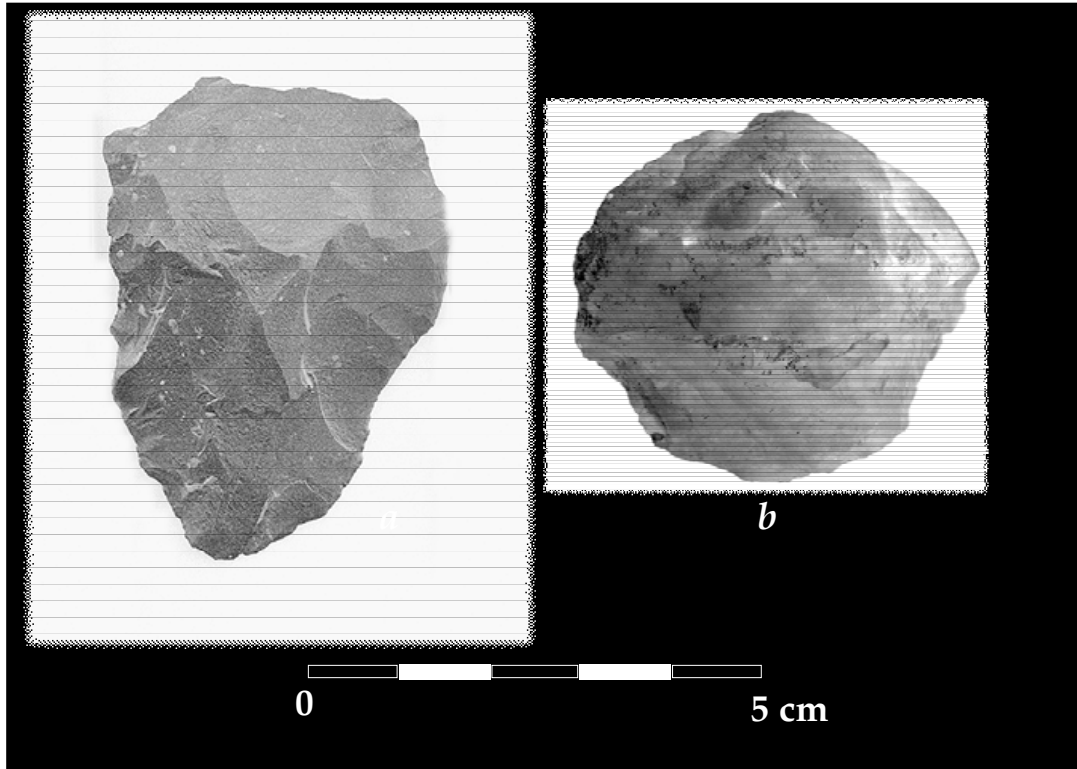
Les relations entre ces structures furent déduites sur la base de recollage d'artéfacts (spécialement la poterie), et par la proximité, les stratigraphies et leurs limites physiques. Ces structures apparaissent comme des taches de limon sablonneux orange et de limon loameux brun foncé avec des lentilles de cendres et de charbon, des fragments d'os calcinés et de noix calcinées, et des artéfacts.

Nous n'avons pas pu déterminer de dimension maximale pour ce complexe structurel en raison de la nature éclatée des unités de fouille. On a toutefois pu observer qu'elle avait, au minimum, 3 m sur 4,8 m. L'hétérogénéité de sa configuration interne et sa très grande dimension évoque les grands complexes structurels de Fulton Island (Foulkes 1981). Ils peuvent représenter de petites occupations répétées, ou un unique campement composé de

*Planche 14.6 : Pierre à cupule du complexe structurel 6.*



Planche 14.7 : Quelques artefacts du complexe structurel 6; (a) racloir unifacial à éperon, en pierre volcanique décolorée; (b) grattoir unifacial sur nucléus bipolaire en quartz.



petits wigwams, ou une seule grande structure d'habitation. Une des structures (n°43) a fourni du charbon de bois pour une datation AMS avec comme résultat une date de  $2060 \pm 40$  AA n.c. (Beta-105999).

Le complexe structurel 6 recelait 50 tessons provenant de deux vases (vases n°6 et n°11). Le vase n°6 a été trouvé dans les structures 43 et 45 et le vase n°11 a été trouvé dans les structures 43, 44 et 46. Il recelait également un lot d'artefacts lithiques incluant une pierre abrasive, ou meule et une collection de 177 pièces taillées, pesant 198,7 g. Peu de ces artefacts ont été modifiés en outils, à l'exception de trois grattoirs ou racloirs unifaciaux

modifiés en outils, à l'exception de trois grattoirs ou racloirs unifaciaux de dimension moyenne et six éclats utilisés et retouchés. Si aucun nucléus ne fût trouvé, les éclats sont au nombre de 167.

Malgré la dimension moyenne de cet assemblage par rapport aux autres de la collection lithique, il présente une vaste gamme de matières premières. On y retrouve surtout quartzite, de la pierre volcanique mafique, du quartz et du chert, et en minorité de la pierre volcanique felsique, du porphyre et des mudstones. Les quantités et proportions de matériaux lithiques trouvés dans le complexe structurel 6 sont présentées dans le tableau

Tableau 14.2 : Les classes de matières premières du complexe structurel 6 au site de Jemseg Crossing.

Classe lithique	Nombre de piĉces	% du décompte	Poids	% du poids
Quartzite	51	29 %	50,6	25 %
Pierres volcaniques mafiques	51	29 %	42,2	21 %
Quartz	41	23 %	76,0	38 %
Chert	18	10 %	20,5	10 %
Pierres volcaniques felsiques	4	2 %	1,2	1 %
Porphyres	3	2 %	0,7	0 %
Mudstones	3	2 %	1,3	1 %

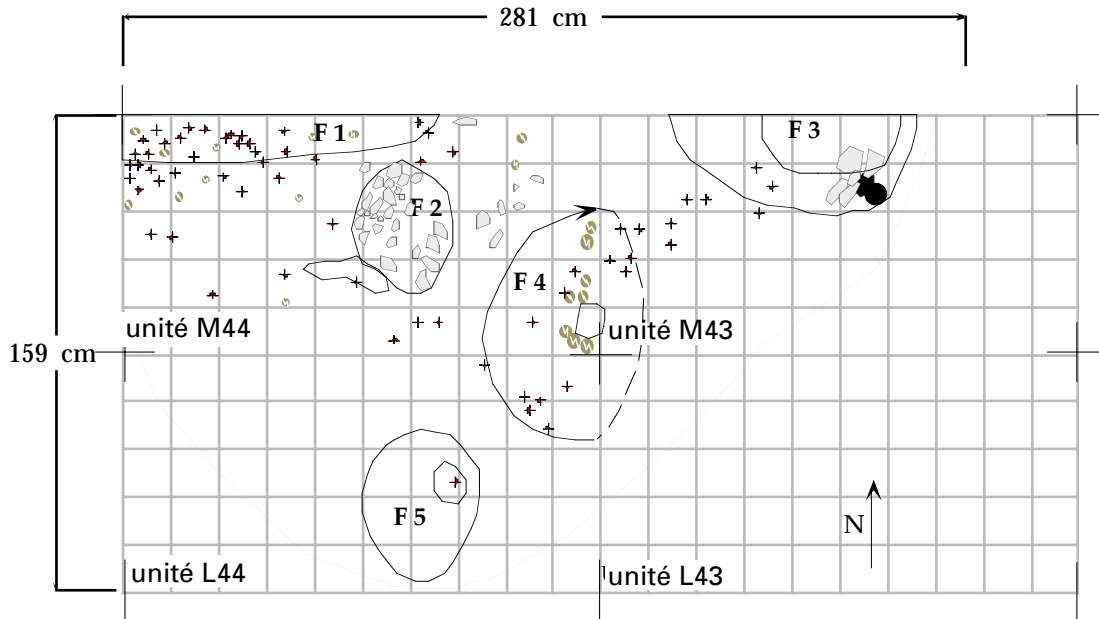
14.2. Le pattern qu'on y observe va à l'inverse de la tendance générale du site de Jemseg, où les pierres volcaniques sont communes et le quartz et quartzites sont généralement rares.

Nous avons pu associer plusieurs artefacts du complexe structurel 6 avec des sources et des régions d'origine connues. Aucun type particulier ne domine cet ensemble identifié, qui se distribue entre le porphyre de Kineo-Traveller Mountain (3 piĉces, 0,7 g), le chert du Bassin des Mines (6 piĉces, 0,7 g), le mudstone de Munsungun (1 piĉce, 0,5 g), le chert Onondaga (2 piĉces, 7,5 g), le metaquartzite de Ramah (2 piĉces, 0,8 g), le chert touladi et le chert Washademoak (4 piĉces, 5,1 g). La composition de cet ensemble identifié est aussi peu commune, tant dans la fourchette des types présents que dans le fait que les types locaux et régionaux y sont peu mis en évidence, comme le chert Washademoak et la rhyolite de Tobique.

#### **Le complexe structurel 1 (structures 1, 2, 3, 4, 5)**

Le complexe structurel 1 a été trouvé dans le coin nord-ouest de l'aire A, et il est constitué des structures 1, 2, 3, 4, et 5. Il ne fut que partiellement fouillé car il se poursuivait dans les parois nord et ouest de l'aire A. Malgré ces contraintes spatiales, ce complexe structurel mesure minimalement 200 cm par 350 cm. Les numéros de structures désignent différentes parties du complexe. La structure 1 est une lentille en cuvette de sable argileux gris avec charbon épars, pierres modifiées par le feu, beaucoup d'artefacts lithiques et qui a une épaisseur de 35 cm. La structure 2 est adjacente à la structure 1 et consiste en une étendue ovale de galets plats et de pierres étalées en une seule couche horizontale, suggérant un pavage. La structure 3 est une petite cuvette d'une profondeur de 9 cm constituée de sable loameux taché de charbon contenant des pierres, dont certaines fracturées par le feu, et une quantité abondante d'éclats. La structure 4

Figure 14.12 : Vue en plan du niveau 3 (environ de 40 à 65 cm sous la surface) du complexe structurel 1 au site de Jemseg Crossing. Ce complexe se compose des structures 1 à 5 indiqué par l'aire hachurée. Cette aire n'a pas été complètement fouillée, comme l'indique la limite abrupte vers l'ouest.



est une fosse, d'une profondeur de 39 cm, contenant des éclats des os calcinés et des brous carbonisés de noix longues. Les 10 cm supérieurs de la structure 4 sont une argile sablonneuse grise avec charbon, alors que les niveaux inférieurs étaient une argile sablonneuse orange rouge avec charbon et des taches de cendre. La structure 5 est une même lentille d'argile sablonneuse grise, parsemée de charbon entourant une petite tache d'argile grise indurée avec du gravier. Elle a produit des fragments d'os calcinés. Les fouilleurs ont noté une compaction de sol et une distribution des artefacts et du charbon écrasé entre les structures du complexe structurel 1, ce qui laissait suggérer un certain degré de contemporanéité.

Du charbon de bois de la structure 3 a produit une date AMS de  $1940 \pm 40$  AA n.c. (TO-9619). Ceci place le complexe structurel 1 dans la portion tardive du sylvicole maritime inférieur (SMI 2). Compte tenu de notre présomption de contemporanéité, le complexe structurel 1 montre un degré significatif de complexité de différenciation interne. Ces différentes parties pourraient présenter des aires d'activités au sein d'une structure domestique (un grand wikuwam'l ou wigwam) ou d'un campement composé d'un nombre de petites tentes ou wigwams.

Le complexe structurel 1 n'a pas produit de poterie ou d'outillage lithique non taillé. Par contre, il a révélé beaucoup d'objets lithiques taillés, soit 420 artefacts, pesant 932,7 g. Cet assemblage comportait 48 outils et fragments d'outils (382,9 g) ainsi

Figure 14.13 : La structure 4 du complexe structurel 1, qui consistait en une couche supérieure épaisse de 10 cm d'argile sablonneuse grise avec du charbon et de couches inférieures d'argile sablonneuse orange rouge avec du charbon et des taches de cendre. Elle contenait des éclats, des os et des noix longues calcinées.

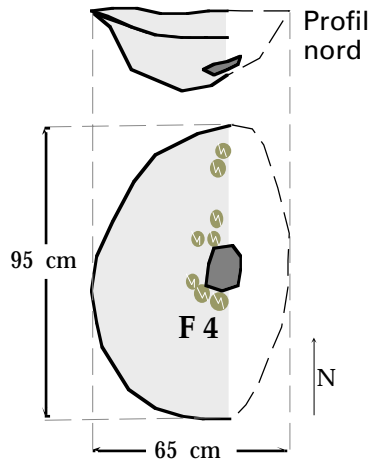
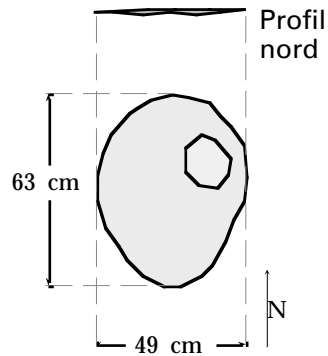


Figure 14.14 : La structure 5 du complexe structurel 1, constituée d'une argile sablonneuse grise parsemée de charbon, au centre de laquelle se trouvait une lentille d'argile grise indurée avec gravier. Des fragments d'os calcinés et des éclats y sont directement associés.



que 372 éclats et nucléus (549,8 g). Parmi les outils, il y avait trois bifaces et fragments proximaux de bifaces, sept fragments distaux et mésiaux de bifaces, un grattoir unifacial, 10 éclats retouchés, 23 éclats utilisés ou retouchés et 4 nucléus utilisés ou retouchés. Le complexe structurel 1 a aussi produit 6 fragments de nucléus avec peu de traces de modification ou d'utilisation.

Les artefacts lithiques du complexe structurel 1 ont été fabriqués de diverses matières premières, dominées par différents types de pierre volcanique felsique et mafique (soit 313 pièces, ou 75 % du décompte, pour 365,8 g, ou 39 % du poids). La plupart de celles-ci semblent être d'origine locale, disponibles sous forme d'affleurements (sources primaires) ou de lits de galets (sources secondaires). Très peu

de pièces peuvent être attribuées à des sources lointaines (à l'exception d'une petite pièce en rhyolite de Tobique). Il y avait aussi beaucoup de chert, spécialement le chert local Washademoak, semi-translucide et vivement coloré (72 pièces, ou 17 % du décompte, pour 520,2 g, ou 56 % du poids). D'autres variétés de chert (incluant cinq pièces probablement du Bassin des Mines et quatre probablement Touladi) ajoutent 22 pièces pour 31,5 g. Plusieurs des pièces en chert Washademoak étaient de gros fragments éclatés de blocs résultant des stades initiaux de la réduction, et des fragments de nucléus, ce qui explique la grande proportion du poids de ce matériau dans l'assemblage. Le reste consistait en quantités négligeables de pierres volcaniques porphyriques (incluant

Figure 14.15 : La structure 1 du complexe structurel 1. Il s'agit d'une large cuvette irrégulière d'argile sablonneuse grise contenant beaucoup d'éclats, de pierres fracturées par le feu et de particules charbonneuses.

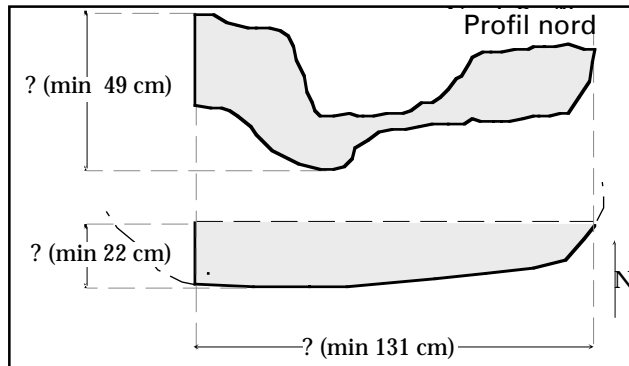


Figure 14.16 : La structure 2 du complexe structurel 1. Il s'agit d'une tache ovale de galets plats et de pierres, gisant en une couche simple et horizontale, au sein d'une lentille d'argile sablonneuse grise avec beaucoup de gravier et de petites pierres. Quelques éclats et une tache irrégulière de sol parsemée de charbon y étaient associés. La zone empierrée gisait directement au-dessus d'une couche de schiste et d'argile brun gris graveleuse stérile.

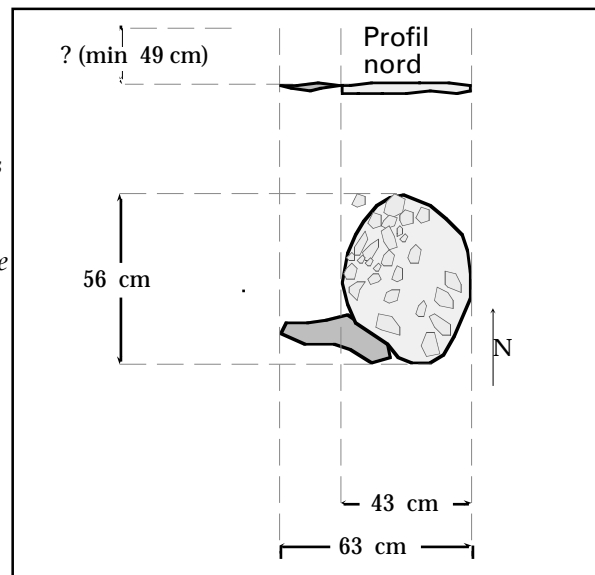


Figure 14.17 : La structure 3 du complexe structurel 1 est constituée de sable loameux brun taché de charbon et contenant des pierres, parfois fracturées par le feu, et beaucoup d'éclats.

- Argile sablonneuse grise
- Argile sablonneuse grise avec gravier
- Sable loameux brun foncé avec charbon
- Argile sablonneuse orange rouge
- Lentille de cendre
- Lentille de charbon
- Loam argileux brun avec gravier
- Pierre fracturée par le feu
- Éclat
- Outil lithique
- Pierre non modifiée
- Échantillon de charbon daté à 1940±90 AA

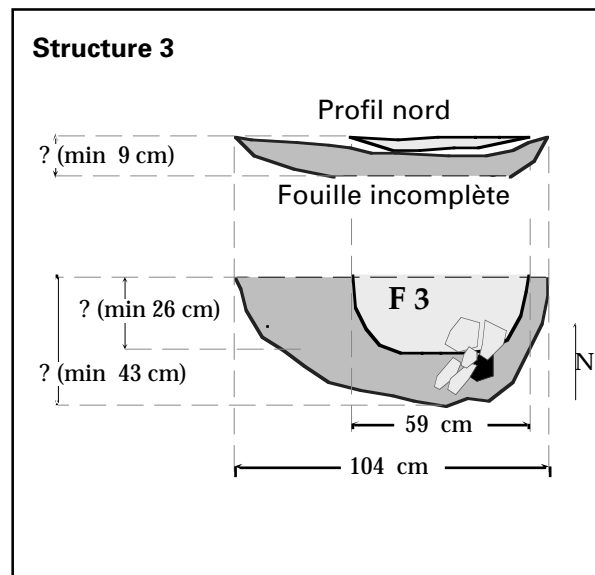
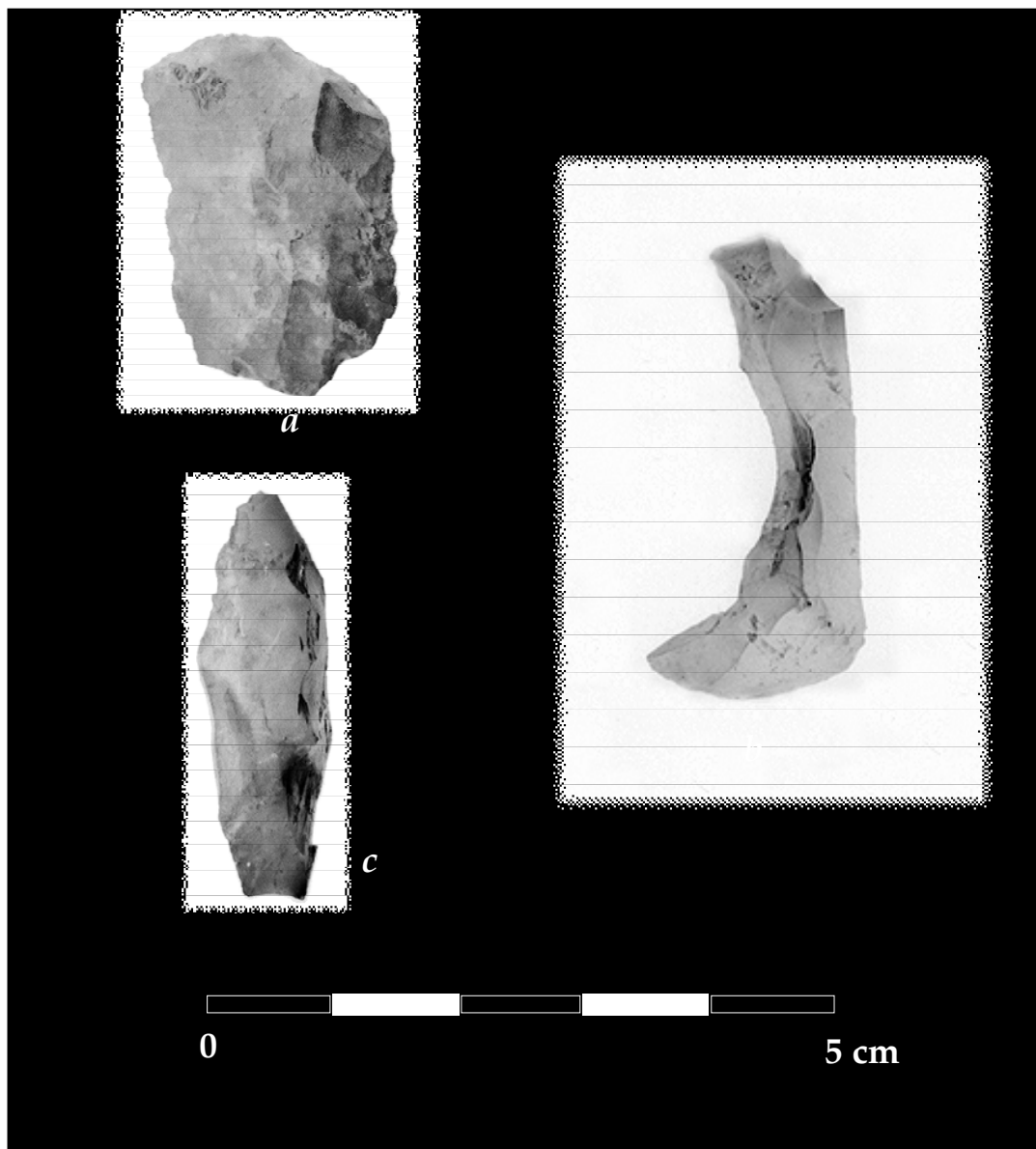




Planche 14.8 : Quelques artefacts du complexe structurel 1; (a) grattoir unifacial; (b) fragment de grattoir unifacial; (c) petit biface en foret. Toutes ces pièces sont en chert Washademoak.



notamment 4 petites pièces en porphyre de Kineo-Traveller Mountain) ainsi que de quartz et mudstone (7 pièces, ou 2 % du décompte, pour 6,1 g, ou 1 % du poids).

Le niveau de labour au-dessus du complexe structurel 1 a aussi fourni beaucoup d'artefacts lithiques. Ils

comprennent cinq grattoirs unifaciaux, quatre éclats retouchés, une partie distale de biface, un fragment latéral de biface, un biface de stade tertiaire non aménagé, un fragment distal de grattoir bifacial, un percuteur et 673 éclats.

## **Le sylvicole maritime moyen (composante 7) - Les structures avec dates absolues**

Nous avons été en mesure d'assigner seulement une structure, le complexe structurel 3 (structure 21) à l'aide de la datation radiométrique au sylvicole maritime moyen. Un échantillon de charbon provenant d'une lentille dans le remplissage de la structure et d'un second échantillon pris dans la croûte carbonisée sur la paroi extérieure d'un tesson trouvé dans la structure ont été soumis pour datation. Les dates obtenues représentent vraisemblablement des événements contemporains ou qui ont eu lieu dans une même courte période de temps.

### **Le complexe structurel 3 (structure 21)**

Le complexe structurel 3 (portant le numéro de structure 21) était situé au milieu de la moitié nord de l'aire A. Il a presque totalement été fouillé, sauf pour une petite portion qui s'étend sous la paroi vers l'ouest. La dimension maximale de la partie excavée du complexe structurel est de 155 cm par 238 cm, avec une profondeur de 57 cm. Le complexe consistait en une grande cuvette contenant du sable loameux parsemé de charbon, avec des couches d'argile limoneuse gris pourpre et de la cendre et des poches de charbon (figure 14.18). Ce complexe semble correspondre à une maison semi-souterraine, comme le complexe structurel 2 (voir plus haut). La surface du complexe montrait une couche de sable limoneux rouge-brun recouverte d'une mince lentille d'argile limoneuse grise stérile archéologiquement et qui

pourrait représenter un dépôt postérieur à l'occupation, peut-être une inondation. L'argile limoneuse gris pourpre contenait la plus grande partie du matériel culturel, dont trois petites poches denses AA n.c. (Beta-106507). Le complexe structurel 3 a offert 14 tessons de poterie CP2 (la plupart assignés au vase n° 3, Bourgeois 1999 et ce volume). Pour contrevérifier la date des éléments stylistiques de la poterie, la croûte carbonisée de l'intérieur de l'un des tessons fut soumise à une datation AMS et donna une date de  $1600 \pm 60$  AA n.c. (Beta-105891). Ces deux dates confirment notre assignation de la structure au sylvicole maritime moyen. Ce complexe structurel 3 est la seule structure qui a pu être fermement reliée à cette période.

Un unique morceau tabulaire et mince de schiste avec une arête bouchardée a été trouvé dans ce complexe structurel. On n'y a pas récupéré de matériel faunique ou botanique.

On y a toutefois trouvé 91 artefacts taillés, pesant 212 g. De ceux-ci, il y avait dix outils, soit un fragment de pointe de projectile pentagonale ou à pédoncule convergeant vers la base, un fragment mésial de biface, un fragment de nucléus retouché et neuf éclats retouchés ou utilisés. Il y avait aussi 80 éclats et un galet fendu qui a pu être un nucléus rejeté.

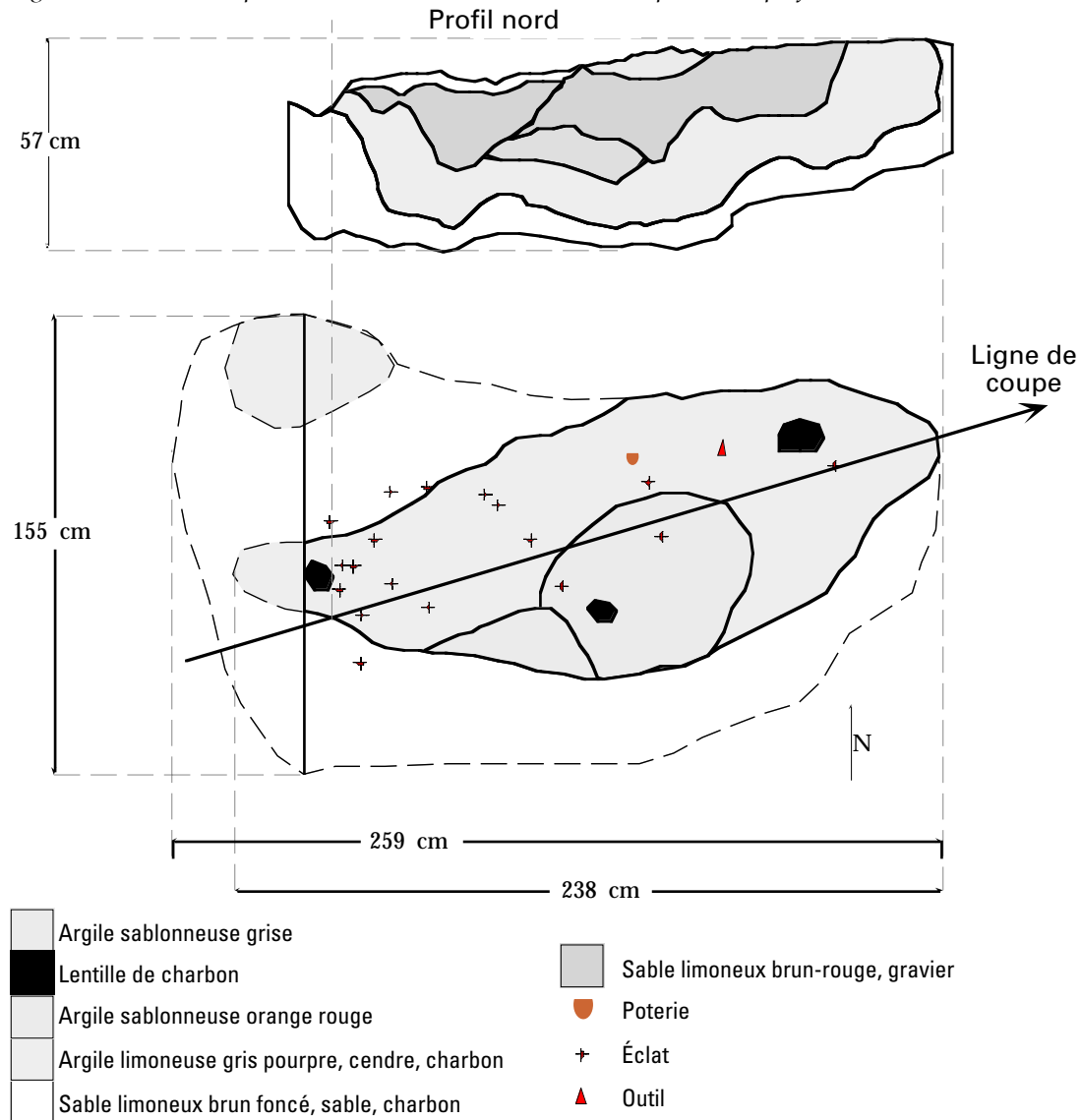
Si les matériaux dominants de l'assemblage du complexe structurel 3 étaient des pierres volcaniques felsiques et mafiques (soit 64 pièces ou 70 % du décompte, pour un poids de 175,3 g ou 83 % du poids), il y avait une bonne fréquence de mudstone, représenté par

deux types différents (une variante rouge brique pierreuse et une variante cireuse, bariolée vert, gris, et noir. Il y a 22 pièces en mudstone, soit 24 % du décompte, pour un total de 31,3 g, ou 15 % du poids. De petites quantités de chert, de quartz et de pierre volcanique porphyrique décolorée complètent cet assemblage (5 pièces pour 5,4 g). Ces matières premières semblent

surtout provenir de sources locales, et un seul petit éclat, probablement en chert Touladi et pesant 0,1 g, pourrait être exotique.

La zone de labour au-dessus de la structure recelait un fragment de biface bipointe ou pentagonal, un petit grattoir unifacial, un biface non aménagé, plusieurs éclats retouchés et 89 éclats.

Figure 14. 18 : Le complexe structurel 3 (structure 21) vu en plan et de profil.

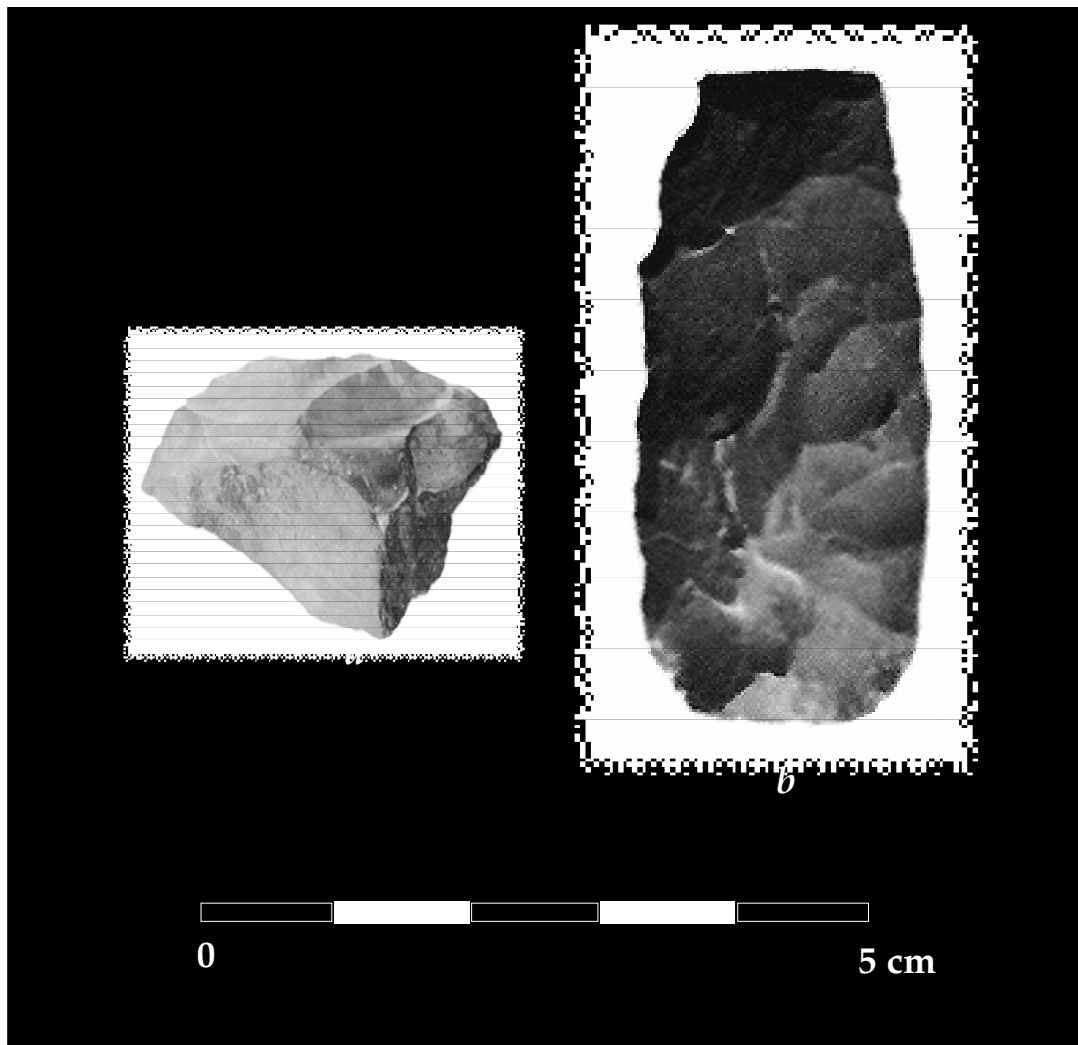


### Les structures datées par des méthodes relatives et par la typologie

Bien que la datation au radiocarbone fournisse des probabilités sur l'âge des structures, ce ne sont pas toutes ces dernières qui ont été datées de cette manière. Certaines qui ne le furent pas (ou qui ne pouvaient l'être), recelaient tout de

même des matériaux ou des relations physiques qui donnaient des indices sur leurs âges possibles. Parmi les matériaux, il y a des artefacts présentant des attributs stylistique, morphologiques ou technologiques qui sont chronologiquement sensibles, des patterns significatifs dans des ensembles d'artefacts, des attributs de structures ainsi que d'autres catégories de

*Planche 14.9 : Quelques artefacts trouvés au sein et autour du complexe structurel 3; (a) éclat retouché de grattoir en mudstone bariolé gris-vert, provenant de la structure; (b) biface non aménagé trouvé à proximité de la structure.*



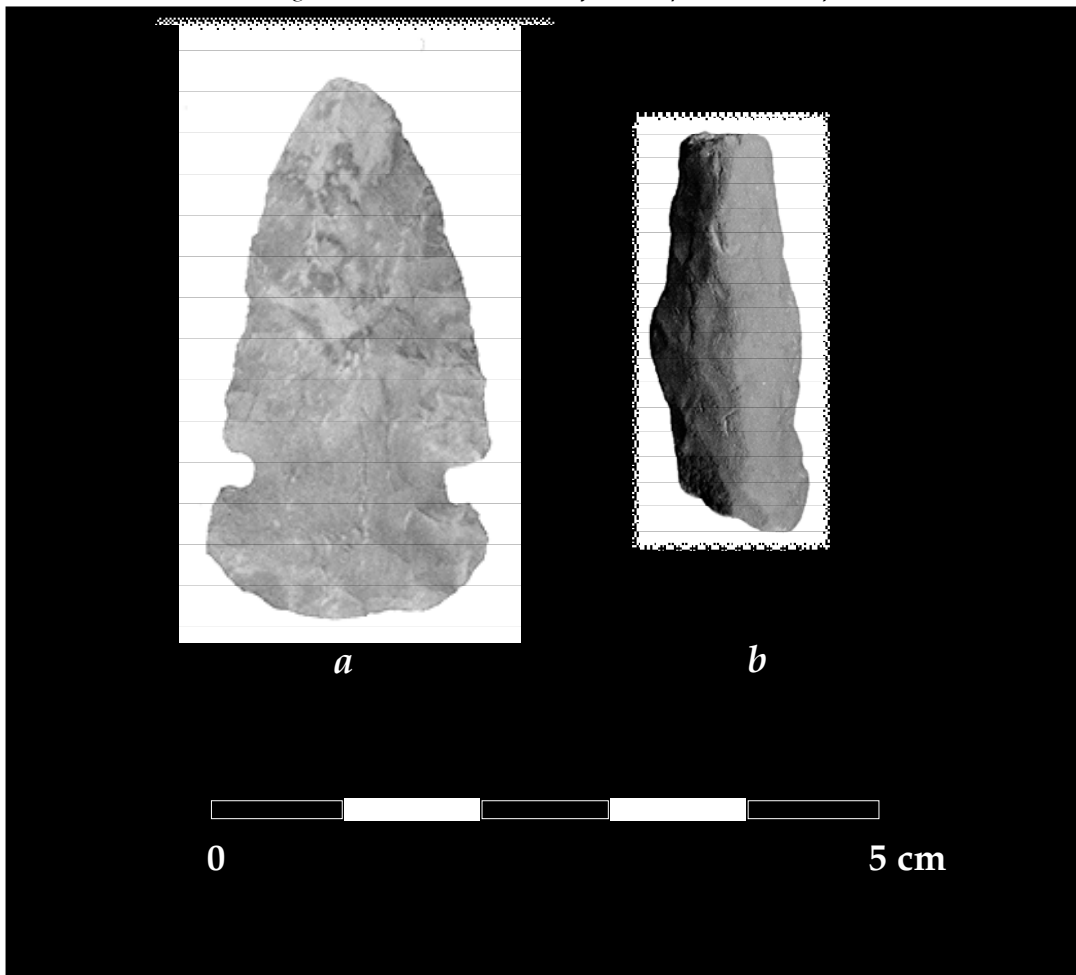
témoins archéologiques. Dans certains cas, nous avons aussi été en mesure d'utiliser des relations stratigraphiques et des contextes archéologiques dans le but de suggérer un âge relatif entre les structures. Par le biais de ces méthodes, il est possible de proposer des âges pour plusieurs structures, comme nous le verrons ici.

### Les possibles structures de l'archaïque récent (composante 3)

#### La structure 32

La structure 32 a été trouvée dans les unités L38 et K38, près de la limite nord de l'aire A. Au contraire de bien d'autres structures de l'aire A, la structure 32 est apparue sous la limite inférieure du niveau de labour (à 32 cm sous la surface), complètement incluse dans les alluvions non perturbées. Elle consiste en une cuvette peu profonde (15 cm) d'environ 85 cm de diamètre. Bien que le contenu de la structure présentait des particules de charbon, celui-ci ne se présentait pas en

Planche 14.10 : Quelques artefacts d'autour et au-dessus de la structure 32; (a) pointe de projectile à encoches latérales en chert gris bariolé et (b) mèche de foret en pierre volcanique décolorée.



concentrations significatives. Ces éléments nous font dire qu'elle est une aire d'activités domestiques, soit une petite fosse d'entreposage ou un foyer-fosse. Nous y avons trouvé un biface et 58 éclats. La plupart de ces pièces (89) sont des variantes de pierre volcanique décolorée alors que le reste est en pierre volcanique mafique locale. De manière générale, l'assemblage semble plus décoloré que les autres assemblages lithiques du site. La décoloration des artefacts lithiques est très commune dans la région, et on l'attribue habituellement à une altération postérieure à la déposition et aux dommages causés par les acides présents normalement dans le sol. Bien que le pH soit uniformément bas (très acide) dans les Maritimes, il varie considérablement au sein des sols, dépendamment des micro-facteurs locaux comme la profondeur et la perméabilité. Certains types lithiques peuvent être plus susceptibles aux effets de l'acidité des sols et aux altérations. En ce sens, le degré de décoloration n'est pas nécessairement corrélé avec la durée d'exposition aux acides, donc à l'âge.

La profondeur de la structure et la nature de l'assemblage artefactuel (spécialement le fragment de foret et l'absence de poterie) suggèrent un âge relativement ancien pour la structure 32. Des forets ont été trouvés dans des sites apparentés à la tradition Meadowood (voir Deal 1985, Clermont et Chapdelaine 1984) et d'autres à la tradition susquehanna, mais ils se trouvent aussi dans d'autres contextes de l'archaïque récent (comme la phase Moorehead ainsi que certains aspects de la

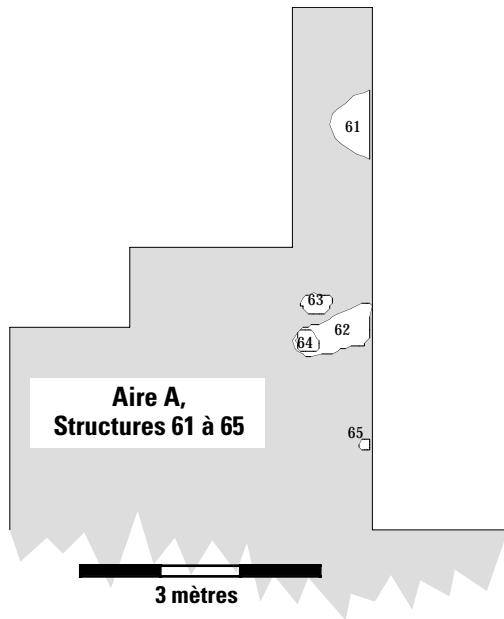
tradition de l'archaïque laurentien). Bien qu'il soit difficile, en l'absence de datation radiométrique, de déterminer une date précise pour cette structure, les données disponibles suggèrent une attribution à la composante 2, à une manifestation reliée au Susquehanna ou au Morehead de la composante 3, ou au sylvicole maritime inférieur (composante 5).

Bien que nous ayons pris pour acquis que cette structure se trouve sous la perturbation des labours, ceux-ci ont produit un poids de filet, un fragment bouchardé de schiste et trois grattoirs relativement gros directement au-dessus. Ces artefacts suggéreraient une attribution archaïque de plus de 3800 ans AA (soit de composante 2 ou 3). Mais ces alluvions perturbées contenaient aussi une pointe classique de type Meadowood, similaire à d'autres du sylvicole maritime inférieur (composante 5). Il n'est pas clair si certains de ces artefacts provenaient de la structure 32 sous-jacente qui, comme on le croit, semble intacte.

#### **Les structures 61, 62, 63, 64 et 65**

À l'extrémité orientale de l'aire A, les alluvions sous le niveau de labour étaient plus éparses qu'ailleurs dans l'aire A, et parfois atteignaient localement une profondeur de plus de 100 cm. Ce comportement laisse entrevoir la possibilité que la marge ouest de l'aire A, près du talus, ait été jadis une petite crête surélevée. Le terrain a pu avoir une élévation légèrement plus basse à l'ouest de cette crête (du côté éloigné de la rivière) et, en effet, de petites aires

Figure 14.19 : L'extrémité est de l'aire A, montrant la distribution des structures 61, 62, 63, 64 et 65.



humides avec des quenouilles autour du remblai persistant. Durant les crues, cette crête a pu agir comme piège à sédiment, et après une période de temps, l'aire basse a été remplie d'alluvions. Dans ces secteurs d'alluvions épaisses, nous avons rencontré plusieurs structures. Elles apparaissent initialement entre 30 et 50 cm sous la surface actuelle, et continuaient jusqu'à presque 70 cm sous la surface. Ces structures étaient différentes en plusieurs points des autres structures de l'aire A, à l'exception de la structure 32. Elles apparaissent toutes bien en-dessous de la base des labours et se présentent toutes comme des couches d'argile contenant des fragments épars et des petites lentilles de charbon. Les sols organiques noirs, caractéristiques de bien d'autres structures de l'aire A, y sont absents et ont pu avoir

été lessivés. Il y a aussi des similarités dans le contenu de ces structures, puisqu'elles recèlent des assemblages dominés par des artefacts en pierre volcanique fortement décolorée, et la poterie y est absente (voir toutefois plus loin la description de la structure 65). La structure 32 partage ces attributs avec les structures 61 à 65. En se basant sur ces points communs et sur la présence d'attributs particuliers des artefacts, nous déduisons que ces structures datent collectivement de la période archaïque.

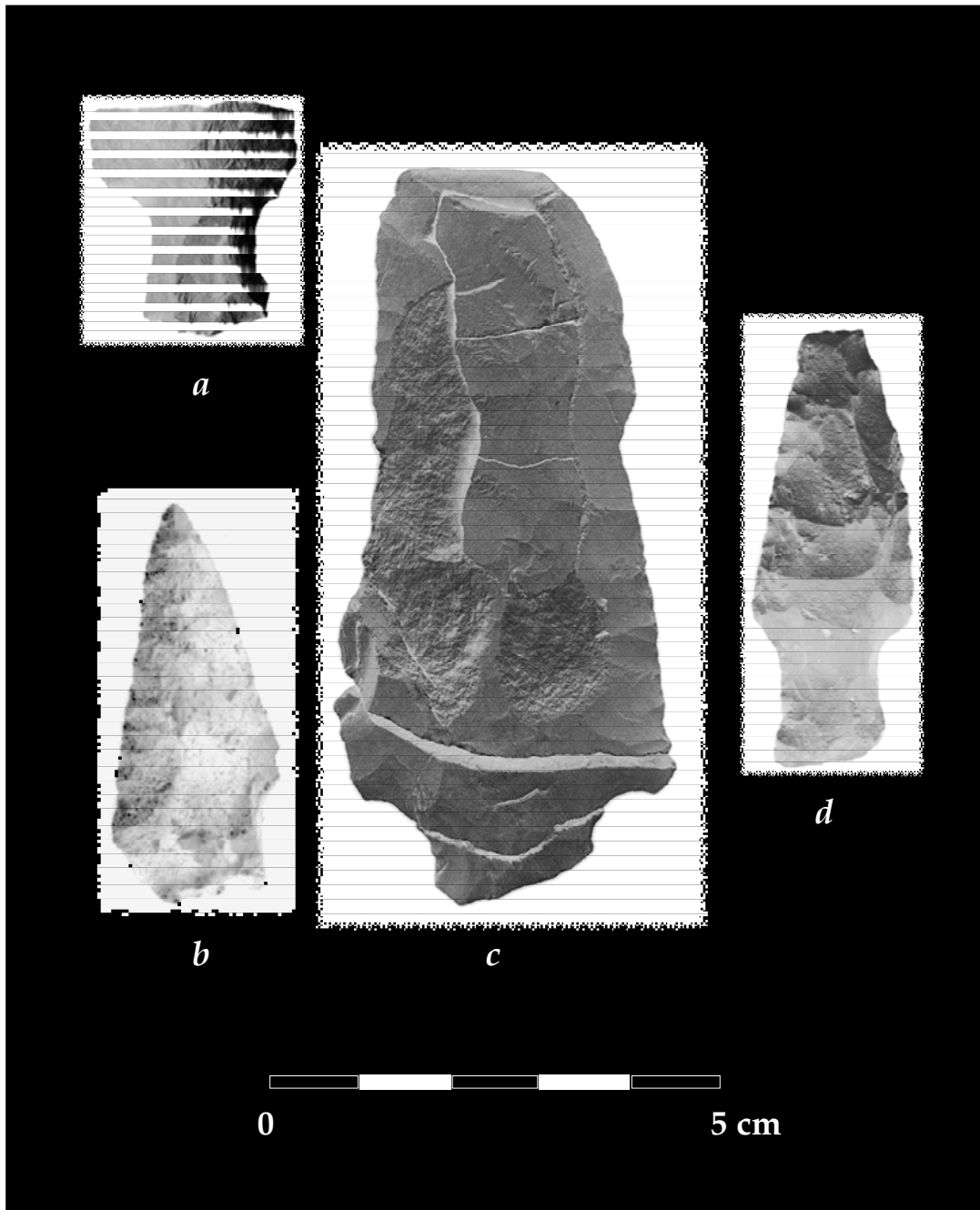
#### La structure 61

La structure 61, dans l'unité I27, est la structure la plus à l'est rencontrée durant le PAJC. Elle n'a pas été complètement fouillée puisqu'elle se prolongeait sous la paroi sud de l'unité. Les portions visibles de la structure consistaient en une grande tache d'argile grise qui faisait 130 cm de large dans le profil sud et s'étendait de 100 cm dans l'unité I27. La structure 61 apparaissait à 30 cm sous la surface et se poursuivait jusqu'à 56 cm. Elle contenait des particules de charbon mais aucune concentration ou lentille. On y a trouvé un gros éclat retouché ou utilisé ainsi que 25 éclats non modifiés. L'absence de concentration charbonneuse et de pierres fracturées par le feu prévient d'y voir un foyer, mais cela pourrait représenter un plancher d'occupation ou encore une aire d'activité comme une aire de taille.

#### Les structures 62, 63 et 64

Les structures 62, 63 et 64 ont été observées dans les unités I29 et I30. La structure 62 est une grande aire ovale d'argile sablonneuse, d'une dimension de

Planche 14.11 : Quelques artefacts de l'extrémité est de l'aire A : (a) fragment proximal de pointe de projectile à larges encoches latérales provenant d'au-dessus et près des structures 62 et 64; (b) biface à base manquante en quartzite de Ramah provenant de la structure 63; (c) grande pointe de projectile fragmentée provenant de la structure 64; et (d) petite pointe de projectile étroite d'au-dessus et près des structures 62 et 64. Toutes sont en pierre volcanique décolorée, sauf (b).





110 cm sur 190 cm. Elle contenait beaucoup de charbon et de pierres fracturées par le feu. Elle a été rencontrée à 30 cm sous la surface et se poursuivait jusqu'à 57 cm sous surface. La structure 64 était contiguë à la structure 62 et consistait en une petite tache circulaire de charbon d'un diamètre approximatif de 35 cm. La structure 63, distincte des structures 62 et 64 était une tache circulaire de charbon à environ 30 cm à l'est de la structure 62. Elle s'approfondissait jusqu'à 62 cm sous la surface, soit un peu plus que les structures 62 et 64. On y a mis au jour un biface à base manquante et à lame mince et finement taillée (planche 14.11 b). Cet outil pourrait être une pointe à pédoncule convergent ou encore bipointe. Il est fabriqué dans un quartzite fin gris fumé, similaire au metaquartzite de la baie de Ramah au Labrador. Un seul éclat, en pierre volcanique, a été trouvé dans la structure 63, alors que 21 éclats proviennent des structures 62 et 64. Les alluvions au-dessus de ces structures ont aussi produit une variété d'artéfacts, dont un fragment d'éclat mince et plat portant une retouche marginale abrupte, un biface de taille moyenne à lame étroite et à larges encoches latérales et environ 160 éclats. Ces objets ont subi l'impact du labour et pourraient être plus récents que ceux des structures ou situés immédiatement autour. Ces structures semblent représenter plusieurs aires distinctes de foyer ou un ensemble de plancher d'occupation avec foyer.

#### La structure 65

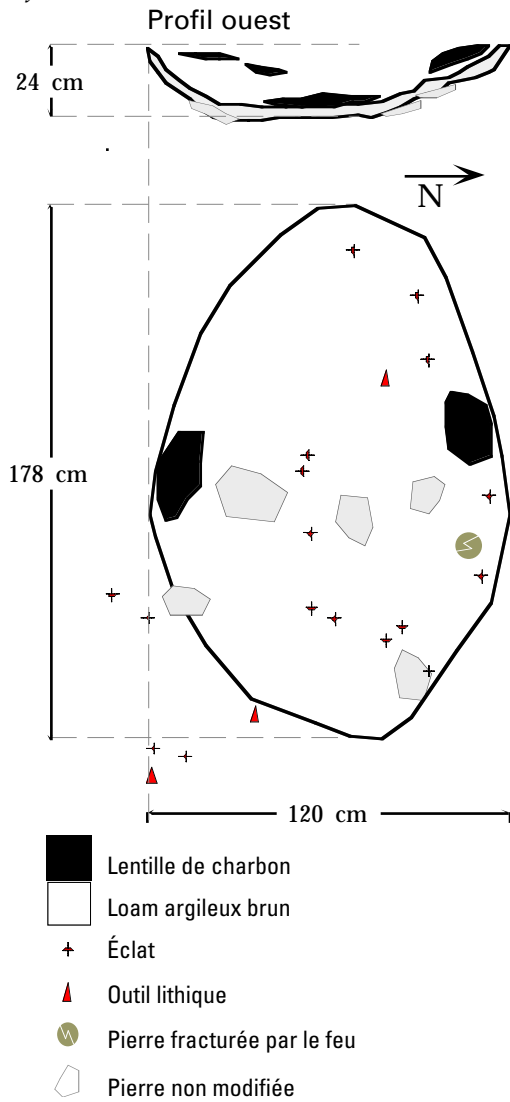
La structure 65 est située dans la portion sud-ouest de l'unité I30. Il s'agit

d'une petite tache de charbon et de pierres fracturées par le feu d'un diamètre de 25 cm. Elle s'étend verticalement de 50 à 67 cm sous la surface. Sa forme et son contenu suggèrent une petite aire de foyer. Un biface éclaté à lame large et à petites encoches latérales (planche 14.11c) était immédiatement adjacent à structure à une profondeur de 53 cm, tout comme quatre éclats.

Plusieurs artéfacts proviennent des niveaux au-dessus de la structure (particulièrement entre 20 et 40 cm sous la surface), dont un nucléus usé et décoloré sur éclat, une pierre à cupule et deux petits tessons non analysables de céramique. Ces objets sont verticalement séparés des autres adjacents à la structure 65.

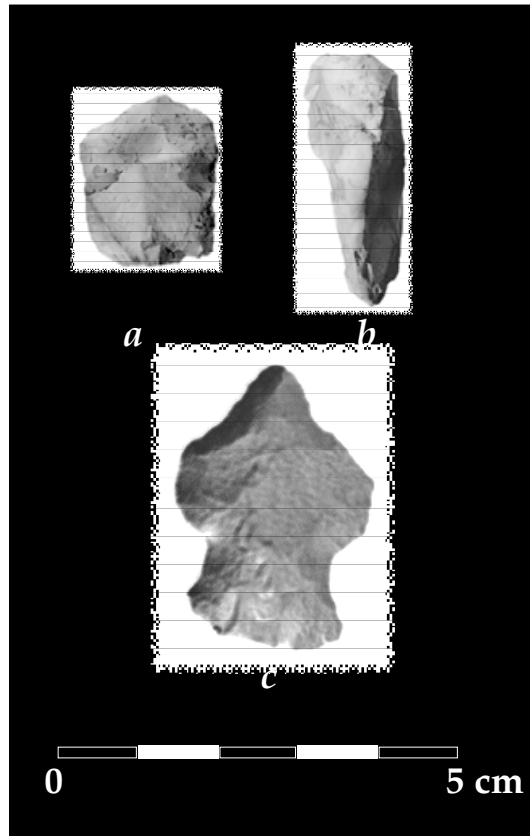
Les témoins des structures 61 à 65 semblent représenter des activités de la période archaïque. Les trois bifaces qui y sont associés portent des attributs qui les rattachent à cette période, dont l'usage du quartzite de Ramah (Bourque 1994) et le style d'aménagement des deux pointes en pierre volcanique. La pointe large et fragmentaire (spécimen 18020) est réminiscente de la tradition Susquehanna de l'archaïque terminal. La pointe de l'archaïque récent du sud et du centre du Maine (Bourque 1995, Sanger 1996, comm. pers.). Ces éléments suggèrent une série d'occupations sur le rebord oriental de la terrasse supérieure entre 4500 AA (l'archaïque récent) et 3600 AA (l'archaïque terminal). Cette hypothèse est appuyée par une distribution d'artéfacts de style archaïque dans la zone de labour près de la limite est de l'aire A (voir chapitre 16). Cette

Figure 14.20 : La structure 8 en plan et de profil.



hypothèse pourrait être testée éventuellement puisque nous avons conservé des échantillons de charbon de ces structures pour des datations radiométriques.

Planche 14.12 : Quelques artefacts provenant de l'intérieur et d'autour de la structure 8; (a) grattoir unifacial à éperon trouvé dans la structure; (b) petit biface foret, adjacent à la structure; et (c) petite pointe de projectile/foret avec de larges encoches latérales, trouvée dans la structure.



### Les possibles structures de l'épisode initial du sylvicole maritime inférieur (composante 5).

#### La structure 8

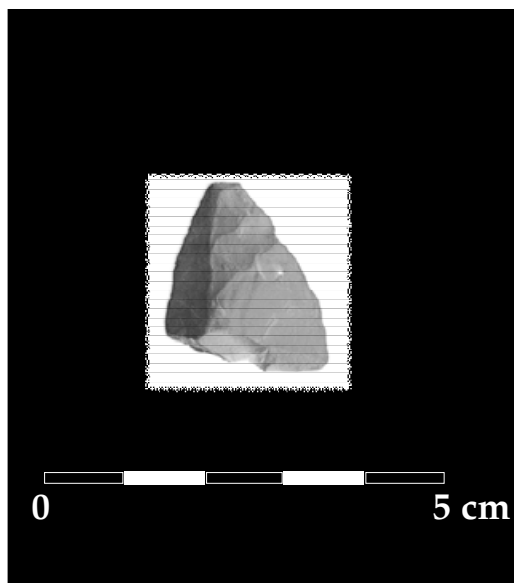
La structure 8, située près de la limite ouest de l'aire A, a été complètement fouillée. Il s'agissait d'une cuvette de forme ovale de 120 cm par 178 cm avec une

profondeur de 24 cm. Une mince couche de sol organique noir mélangée de charbon tapissait le fond de la fosse. Le remplissage, avec son fort contenu en matière organique, était plus foncé que le sol autour. Il y avait des poches de charbon et de pierre en contact avec le mince niveau de fond. Le remplissage de la structure contenait beaucoup d'os calcinés d'oiseaux. D'après les artefacts (une petite pointe de projectile et un grattoir bifacial), nous attribuons ce gros foyer en fosse au sylvicole maritime inférieur (d'environ 2800 à 2400 AA).

Aucune poterie n'y fut trouvée, ni autour, mais plusieurs artefacts lithiques en proviennent. Ceux-ci incluent une pierre abrasive (ou meule à main) et 96 pièces lithiques taillées, pesant 250,9 g. On y compte 15 outils, pesant 77,3 g et 81 éclats et nucléus. Parmi les outils, il y a une pointe de projectile à encoches larges, similaire aux forêts Meadowood rencontrés au Québec et dans l'État de New York (Clermont et Chapdelaine 1982 : 64, Granger 1978, Ritchie 1980). Quatre fragments distaux et mésiaux de biface, un grattoir bifacial, un grattoir unifacial, six éclats retouchés et deux éclats utilisés (planche 14.12).

L'assemblage lithique de la structure 9 est dominé par le chert Washademoak (39 pièces, ou 40 % du décompte, pour 167,9, ou 67 % du poids). La plupart de ces dernières sont de la variante translucide grise et jaunâtre, celles de la variante rouge (désignée RM 11.1) est plutôt rare (6 pièces pour 29,8 g). Le reste de l'assemblage consiste principalement en différentes sortes de pierres volcaniques felsiques, mafiques et porphyriques (46 pièces pesant

Planche 14.13 : Biface non aménagé provenant d'au-dessus de la structure 9.



48,8 g) et d'autres cherts (9 pièces, pesant 33,4 g).

Mis à part le chert Washademoak, seulement quelques pièces ont pu être assignées à des sources ou des régions d'origine. Ce sont six pièces de porphyre de Kineo-Traveller Mountain (3.2 g), un petit éclat de chert du Bassin des Mines (0,3 g) et un éclat de chert Touladi (1.8g).

#### La structure 9

La structure 9, de forme ovale, est dans le secteur sud-est de l'aire A. Dans sa partie supérieure, elle fait 75 cm par 68 cm. La surface supérieure a été tronquée par le niveau de labour à 24 cm de profondeur, et la structure se poursuit sur encore 21 cm jusqu'à une profondeur de 45 cm sous la surface. Elle avait un profil irrégulier, en cuvette. Son remplissage était fortement teinté de charbon, avec de denses

concentrations d'éclat et de microdébitage. Elles dénombraient 132 éclats plus grands que 5 mm et 1190 éclats plus petits (considérés ici comme du microdébitage). Les seuls outils étaient une pierre à cupule et un possible éclat utilisé.

La structure 9 a aussi produit une collection de matériaux végétaux carbonisés dont trois graines de ronce acaule, 39 graines de renouée, 36 fragments d'écale de noix longues (14,92 g), un fragment de farine, un grain de maïs carbonisé. Cinq aiguilles de pruche, neuf aiguilles d'épinette et 15 graines non identifiées. Elle a cependant aussi produit un noyau de cerise et du chéropode non carbonisés, laissant entrevoir la possibilité que certains de ces éléments puissent être intrusifs, comme d'ailleurs un fragment de céramique de l'époque historique. La structure est située à la limite de l'une de nos profondes tranchées initiales, et en raison de ces perturbations, nous avons jugé que le charbon s'y trouvant n'était pas assez fiable.

Ces perturbations réduisent l'utilité analytique du contenu de la structure. Or, à la lumière des débats sur la présence de l'agriculture du maïs dans les Maritimes (Leonard 1995, 1996), d'éventuelles dates AMS sur le grain de maïs auraient le mérite de déterminer l'association réelle avec la structure. Si elle est de la période précédant le Contact, ce serait une première dans la région.

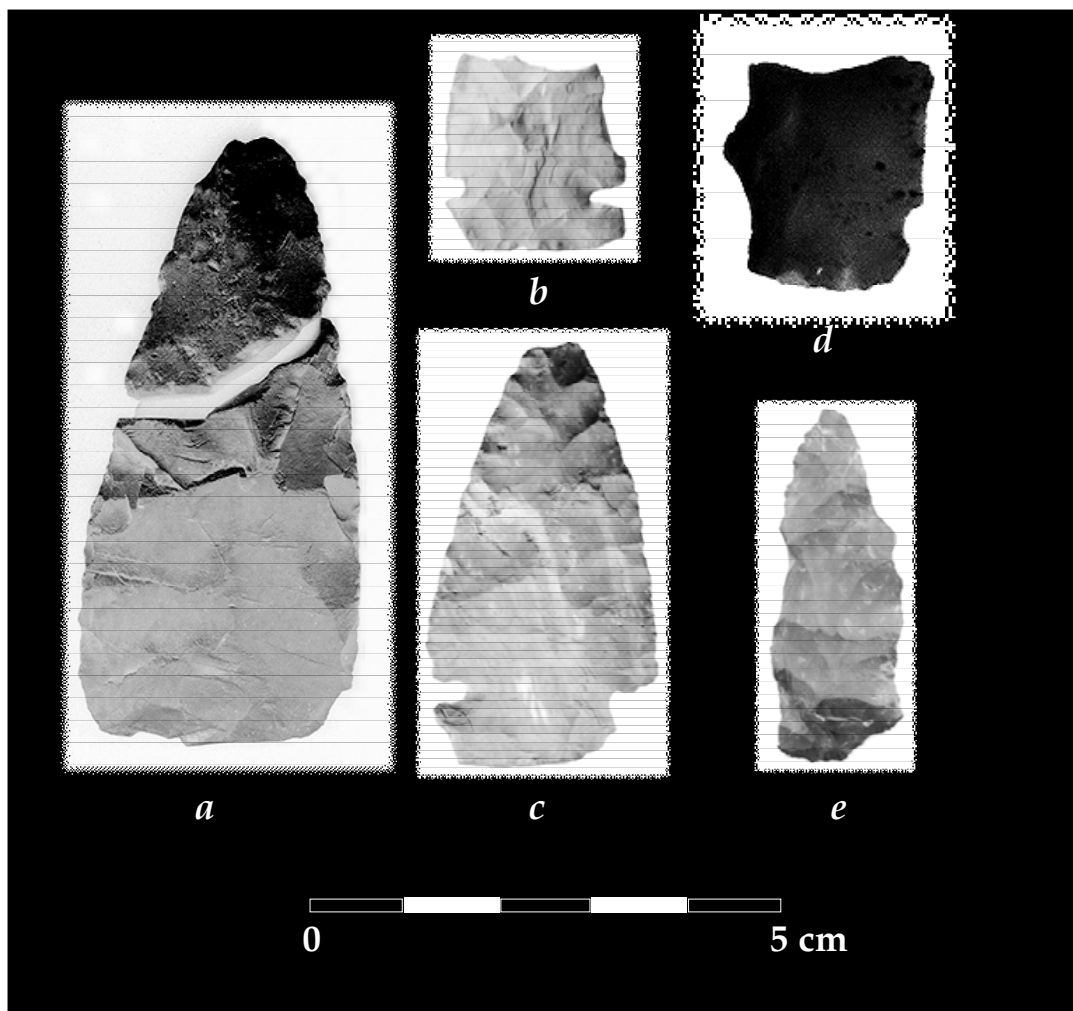
Le niveau de labour au-dessus de la structure 9 contenait beaucoup d'artéfacts, dont un petit grattoir unguiforme en métaquartzite de Ramah, un petit biface

épais en pierre volcanique décolorée, deux bifaces minces et non aménagés, et 231 éclats. Malheureusement, ces témoins sont de pauvres marqueurs chronologiques. Nous avons par contre trouvé de base de biface dans les labours à moins d'un mètre de la structure 0 qui se recolle avec un fragment distal de la structure 9, à environ 4 m de distance. Bien que ce soit délicat d'assurer que la partie proximale soit associée à la structure 9, il est possible de suggérer une relation fonctionnelle entre les deux structures, et si notre pressentiment sur la structure 9 est correct, la structure 0 daterait aussi du sylvicole maritime inférieur. Cette attribution chronologique s'accorde assez bien avec les artéfacts trouvés au sein et autour de la structure 9.

#### **La structure 16**

La structure 16 est située au milieu de la moitié sud de l'aire A. Elle a une forme circulaire en plan, avec un diamètre de 90 cm et de profil, se présente en une cuvette de 21 cm de profondeur. Le remplissage était un sol foncé avec du charbon et des inclusions d'argile grise (Varley et Howlett 1997). Elle apparaissait à 37 cm sous la surface, légèrement sous la base du niveau de labour. L'analyse de son contenu suggère qu'il s'agit probablement d'une aire de foyer. En plus des nombreux fragments de charbon, elle contenait 10 fragments d'os calciné d'animaux, 30 éclats ainsi qu'un grattoir unifacial ovale en pierre volcanique verte décolorée. Ces témoins se concentraient dans le remplissage, alors que les alluvions non remaniées adjacentes à la structure n'ont produit qu'un seul éclat.

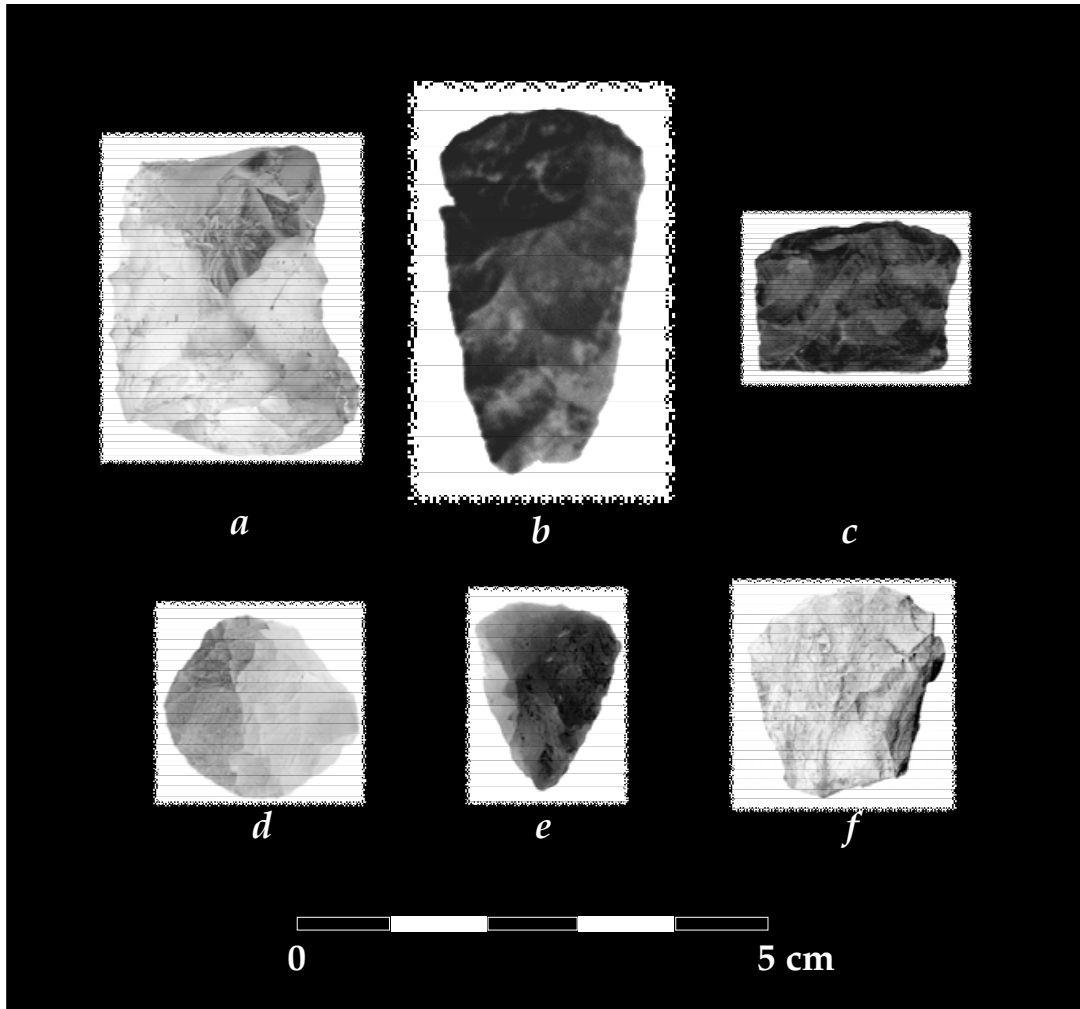
Planche 14.14 : Quelques bifaces provenant de ou d'autour de la structure 16; (a) biface non aménagé; (b) et (c) pointes de projectile à encoches latérales en chert bariolé opaque; (d) fragment de biface en quartz, avec une petite encoche peu profonde, peut-être accidentelle; et (e) biface ou foret en chert gris bariolé.



Aucun artefact diagnostique n'a été retrouvé dans la structure 16, mais nous avons tout de même récolté plusieurs outils et débris du niveau de labour au-dessus d'elle. Ils incluaient un petit fragment de pierre bouchardée, deux pointes de projectile à petites encoches latérales, trois grattoirs bifaciaux, deux grattoirs

unifaciaux, trois bifaces non aménagés un fragment de nucléus bifacial, un fragment mésial de biface et 167 éclats. Cet assemblage est similaire à celui de la structure 56, datée entre 2800 et 2400 AA (composante 5). Si elle n'a pas produit de céramique, le pattern correspond tout de même à l'autre structure datée de la composante 5, soit la structure 13.

Planche 14.15 : Quelques grattoirs de ou d'autour de la structure 16; (a) grattoir unifacial en chert Washademoak, (b) grattoir bifacial en chert décoloré ou brûlé; (c) grattoir bifacial en chert gris foncé bariolé; (d) grattoir unifacial en chert ou en pierre volcanique rouge opaque; (e) grattoir bifacial en quartz et (f) grattoir bifacial en chert foncé bariolé.

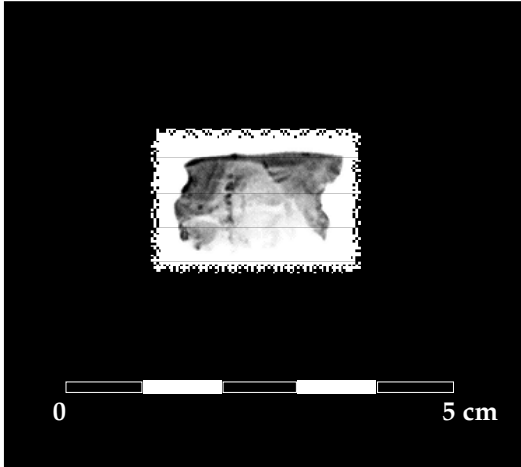


#### La structure 47

La structure 47 est située au centre de l'aire B, sur le bord du talus entre les terrasses inférieures et supérieures. Le talus a été une zone d'activités historiques dont certaines plus récentes qui sont liées à un usage de dépotoir. Plus de 150 objets de la période postérieure au Contact, comme de la ferraille, des clous, du verre et de la

céramique ont été trouvés à proximité de la structure, ce qui est indicatif du taux de perturbation de ce secteur. On ne peut pas assurer que ce qui provient de l'aire A ne soit pas perturbé, peu importe sa profondeur. Il a donc été difficile d'isoler des structures qui pouvaient dater d'avant le Contact. Néanmoins, des lentilles de charbon de formes irrégulières et des

Planche 14.16 : Fragment proximal de pointe à encoches latérales de la structure 47.



pierres fracturées par le feu ont été enregistrées à une profondeur entre 28 et 36 cm sous la surface. Elles furent subséquemment désignées comme étant la structure 47 (Varley et Howlett 1997). Nous avons mis au jour, dans ces lentilles, plusieurs artefacts datant d'avant le Contact, comme la partie proximale d'une pointe à encoches latérales faite en pierre volcanique ou en mudstone rouge opaque (JC 15), et 15 éclats. Attenant à la structure, nous avons trouvé trois éclats et un épais nucléus en pierre volcanique verte décolorée. Malgré l'intensité du bouleversement dans le secteur, les pierres fracturées par le feu et le charbon suggèrent une fonction de foyer pour la structure. La pointe à encoches latérales indique un lien avec le sylvicole maritime inférieur (composante 5, entre 2800 et 2400 AA) ou le sylvicole maritime supérieur (entre 1400 et 500 AA). Il y a peu d'indices de cette dernière période au site de Jemseg Crossing (tant par les datations radiométriques que

par la typologie), mais des collections privées récoltées à quelques kilomètres au nord du site renferment de la poterie et des pointes de projectile du sylvicole maritime supérieur, ce qui suggère qu'il y a eu un déplacement du schéma d'établissement à travers le temps.

### Les possibles structures de l'épisode final du sylvicole maritime inférieur (composante 6)

#### La structure 10

La structure 10 est une fosse ovale dans la portion sud-ouest de l'aire A. Elle fait 28 sur 24 cm et a une profondeur de 16 cm. Le remplissage est un sol sablonneux brun rougeâtre avec beaucoup de pierres fracturées par le feu et de charbon. Vu qu'il n'y avait pas de traces de rubéfaction en-dessous et autour de la structure, nous l'avons interprété comme une fosse à déchets. Malgré la présence de charbon éparpillé dans le remplissage, nous n'en avons pas soumis pour des datations radiométriques car il y avait présence intrusive d'artefacts postérieurs au Contact (un tesson de céramique du XIX<sup>e</sup> siècle et un morceau de fer) à une profondeur de 30 cm, donc sous le niveau de labour. Ces intrusions témoignent d'un certain degré de perturbation qui compromet l'intégrité contextuelle de la structure.

En se basant sur les données du catalogue préliminaire, le remplissage contenait 25 éclats et deux éclats utilisés. Il ne contenait pas de poterie ou d'outils diagnostiques. Les alluvions adjacentes à la structure ont révélé un fragment latéral de biface non aménagé, épais, en chert de

Washademoak (JC11) ainsi que 50 éclats. Le niveau de labour immédiatement au-dessus de la structure 10 a livré 111 artefacts, incluant un épais grattoir bifacial en chert, une préforme bifaciale, quelques éclats, qui ont pu être retouchés et 106 éclats non modifiés. En raison de la proximité avec le complexe structurel (structurel 11), nous inférons une affiliation avec la partie finale du sylvicole maritime inférieur (entre 2400 et 1950 AA) pour la structure 10, bien qu'un grattoir bifacial du niveau perturbé de labour pourrait suggérer une période légèrement plus ancienne.

#### La structure 12

La structure 12, qui avait une forme allongée et bilobée, était située dans la partie sud-ouest de l'aire A. Ses dimensions étaient de 125 cm sur 75 cm. La matrice consistait en une argile tachetée grise contenant un biface non aménagé, un grattoir unifacial en agate bleu-gris (possiblement du Bassin des Mines en Nouvelle-Écosse, un front de grattoir en rhyolite grise, un tesson non analysable et sept éclats. Dans les alluvions adjacentes à la structure, nous avons récupéré cinq éclats, un éclat retouché ou utilisé et quelques fragments carbonisés de noix longues. Il y avait des indices de perturbations par des animaux fouisseurs dans la structure. Au cours de la fouille, nous avons tout de même conclu que la structure résultait d'activités culturelles, soit un dépôt de déchets ou des éléments structuraux liés au complexe structurel 2

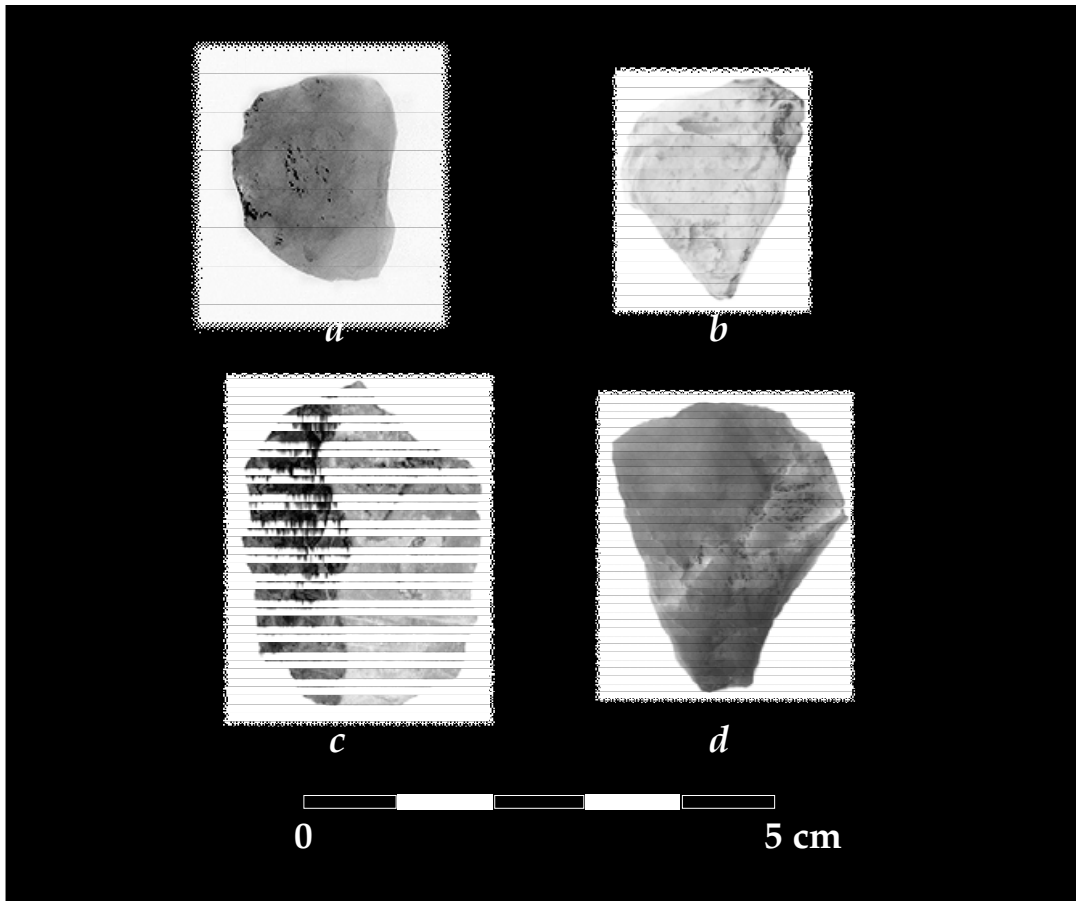
Planche 14.17 : Grattoir bifacial à éperon en chert brun.



(structure 11). Nous avons préféré rester prudents et n'avons donc pas soumis de charbon à une datation radiométrique. En supposant que la structure représente bel et bien un dépôt culturel, nous pouvons déduire une utilisation durant le sylvicole maritime à partir de la présence de poterie. Il est possible que la structure 12 soit reliée fonctionnellement et chronologiquement au complexe structurel 2 (structure 11), ce qui la placerait au sein de la moitié récente du sylvicole maritime inférieur (SMI-2 ou composante 6). Le niveau de labour au-dessus de la structure a produit une quantité considérable d'artefacts dont une pierre abrasive, cinq grattoirs unifaciaux, un fragment distal de biface, trois éclats



Planche 14.18 : Quelques grattoirs de et d'autour de la structure 12; (a) grattoir unifacial en quartz; (b) grattoir unifacial en chert Washademoak; (c) grattoir unifacial en chert multicolore (probablement de l'agate du Bassin des Mines); (d) grattoir unifacial en quartz blanc. Seul (c) vient de la structure même.



retouchés et 150 éclats. Certains de ces objets du labour ont pu provenir de la perturbation de la surface du complexe structurel 2 qui se trouve à moins de 1,5 m au nord de la structure 12.

Malheureusement, aucun de ces témoins n'ajoute d'indices sur l'âge de la structure 12.

### Les possibles structures du sylvicole maritime moyen (composante 7)

#### Les structures 20, 22 et 23

Ces trois structures étaient localisées près du centre de l'aire A et se ressemblent en dimensions et en configuration. Cette similarité et leur proximité insinuent qu'elles peuvent être reliées fonctionnellement et chronologiquement.

entre elles et avec le complexe structurel 3. Elles sont toutes proches l'une de l'autre, (structures 20 et 22 sont distantes de 1 m alors que str 23 est à moins de 2 m de la str 22). Les trois sont apparus à la base du labour (à environ 25 cm sous la surface) et contenaient une argile loameuse grise avec du charbon.

La structure 20 est une fosse ovale de 72 cm sur 80 cm et profonde de 21 cm. Seuls 33 éclats y furent retrouvés. La structure 22 est plus petite et plus profonde. Elle faisait 68 cm sur 46 cm mais avec une profondeur de 32 cm. En plus du charbon, elle contenait des os calcinés (plusieurs non identifiés, mais aussi des fragments de dents de gros herbivores, soit de la vache ou de l'orignal, Stewart, ce volume) et 65 éclats. La structure 23 faisait 100 cm par 75 cm et 41 cm de profondeur, soit un peu plus volumineuse que les deux précédentes. Pourtant, elle a fourni moins d'artéfacts, avec seulement sept éclats. Ces structures semblent représenter des foyers ou des fosses à vidange de foyer. Elles sont à moins de deux mètres du complexe structurel 3 (structure 21).

Le niveau de labour au-dessus de ces structures recelait 77 éclats et un outil classique du sylvicole maritime inférieur, soit un fragment proximal de pointe de projectile à encoches latérales, retravaillée en grattoir.

Leur contenu est relativement peu informatif. D'après leur proximité, elles peuvent témoigner d'activités contemporaines ou successives, reliées au complexe structurel 3. Il en découlerait une utilisation durant le sylvicole maritime moyen (composante 7, entre 1750 et 1500 AA). Mais le grattoir bifacial suggère une affiliation avec le sylvicole maritime inférieur (composante 5, entre 2899 et 2400 AA). Enfin, il faut prendre en considération que ces trois structures ne sont pas contemporaines entre elles, avec le complexe structurel 3 ou aux objets trouvés dans le niveau de labour

#### La structure 24

La structure 24 se trouve proche de la limite nord de l'aire A, stratigraphiquement au-dessus du complexe structurel 4. Elle a été complètement fouillée et consistait en une cuvette de 128 cm sur 108 cm avec une profondeur de 22 cm. Elle contenait une argile sablonneuse orange avec une dense lentille de charbon et des pierres fracturées par le feu. Le tout recouvert d'une argile sablonneuse grise stérile avec gravier (figure 14.21). Bien que cette structure ne soit pas datée, elle est plus récente que le complexe structurel 4, qui lui a été daté à  $2230 \pm 50$  AA n.c. (Beta-105889).

La structure 24 contenait deux tessons CP2a (vase 7, voir Bourgeois, ce volume). Ces objets appuient le fait que cette

Figure 14.21 : La structure 24 en plan et de profil.

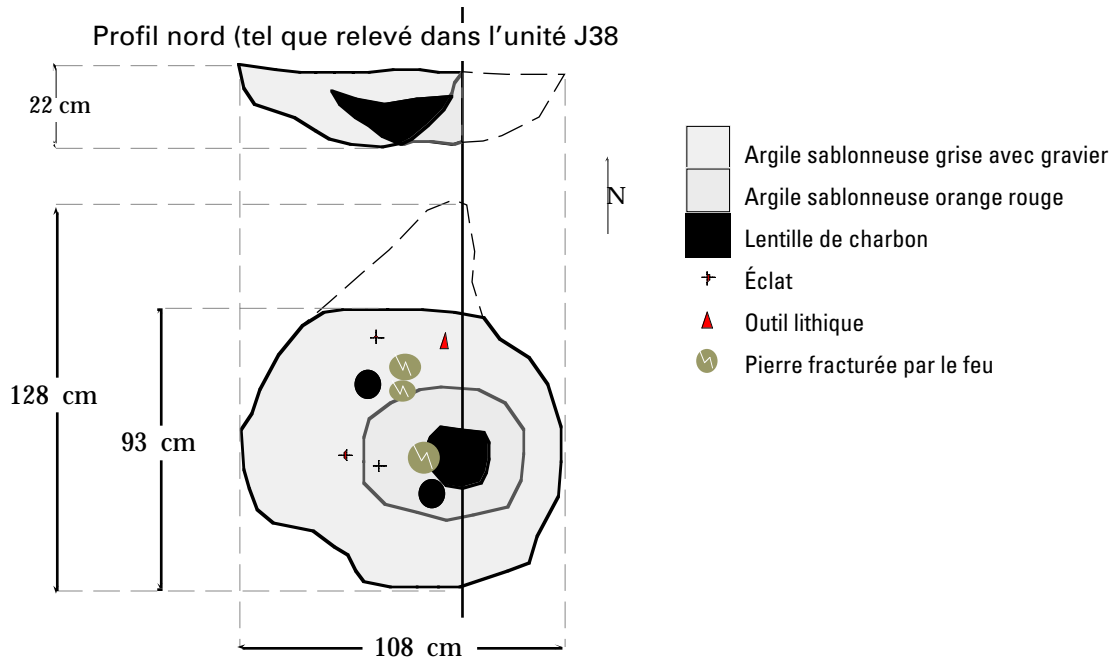


Planche 14.19 : Grattoir à éperon en quartz blanc, trouvé à côté de la structure 24.

structure est postérieure au complexe structurel 4 et suggèrent une affiliation au sylvicole maritime moyen. On y a aussi trouvé un fragment calciné d'os de mammifère et 33 fragments de noix longues, pesant 37,09 g). Les matériaux lithiques se limitent à huit éclats, pesant 6,3 g, en pierre volcanique felsique et mafiques qu'on a pu se procurer localement dans des dépôts secondaires.

#### La structure 40

La structure 40 a été mise au jour dans un sondage au nord-est de l'aire A. Il s'agit

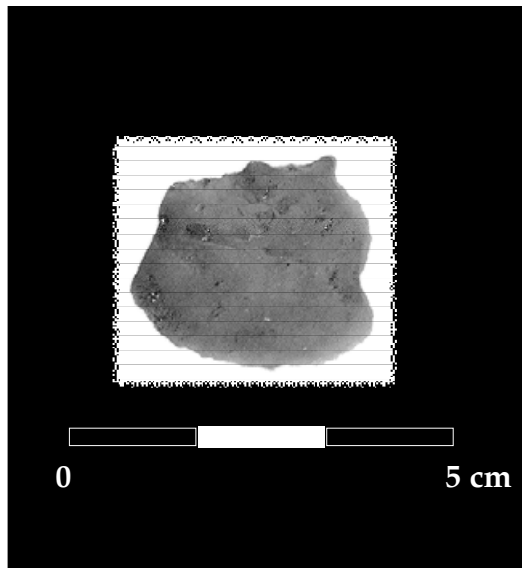
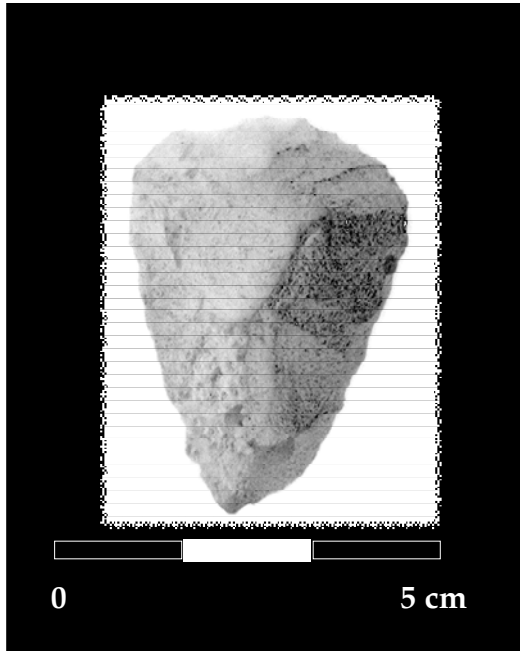


Planche 14.20 : Grattoir unguiforme unifacial en quartzite grossier gris, provenant de la structure 40.



d'une grande cuvette ovale contenant des artefacts lithiques dans une matrice de loam limoneux gris-brun avec de petites pierres et du charbon. Elle apparaissait près de la base du niveau de labour, vers 25 cm sous la surface et se poursuivait sur 7 cm jusqu'à 32 cm sous la surface. Sa forme et son contenu suggèrent qu'elle reflète soit un plancher d'occupation, soit une accumulation de témoins reliés à l'habitation dans un petit abri. Elle a livré 73 éclats dans le remplissage, mais plus d'objets à sa surface. Ceux-ci comptaient un grattoir unguiforme en quartzite grossier gris (planche 14.20), un fragment distal de biface en pierre volcanique décolorée, un

éclat fortement retouché, plusieurs tessons non analysables et 76 éclats. De plus, le niveau de labour a fourni 30 éclats. Nous avons décidé de ne pas faire dater cette structure par le radiocarbone en raison de sa proximité avec le niveau de labour, mais la céramique et le grattoir unguiforme suggèrent une date du sylvicole maritime, probablement entre 2200 et 1400 AA.

#### La structure 48

La structure 48 est située dans l'aire C, entre le talus et la baissière. Il s'agit d'une aire dense en artefacts, avec des galets et du sable loameux brun. Contrairement à la plupart des autres structures du site de Jemseg Crossing, il y avait peu de charbon et de pierre modifiée thermiquement.

Si la haute densité de témoins lithiques suggère que la structure 48 puisse représenter une aire de réduction lithique, la grande proportion d'éclats utilisés et retouchés suggère que cette réduction était orientée vers une activité de manufacture ou de préparation, comme le travail du bois ou la boucherie. Un tel modèle laisse entendre que des structures domestiques reliées restent à être fouillées dans des secteurs adjacents. Un petit tesson de poterie provient de la structure et sa présence, articulée avec la composition de l'assemblage lithique, suggère une attribution au sylvicole maritime moyen et un lien avec le complexe structurel 3 (plus haut), quoi que cette association soit hasardeuse. Une étude approfondie du remontage lithique pourrait offrir un

éclairage sur les liens chronologiques entre la structure 48 et d'autres secteurs du site.

L'assemblage lithique rassemblait 437 pièces taillées, le tout pesant 45,8 g. De celles-ci, 64 (117,1 g) ont été modifiées en outils, répartis comme suit : une ébauche bifaciale, amincie mais non retouchée, deux fragments mésiaux de bifaces partiellement terminés et 61 éclats retouchés ou utilisés. Les autres objets lithiques sont deux fragments de nucléus (un bifacial épais et un petit unidirectionnel) et 371 éclats.

Cet assemblage est très fortement dominé par un type particulier de matériau, un mudstone bariolé vert, gris, et noir, initialement désigné par le code JC7, mais qui a subséquemment été sous le code RM62. On a trouvé 364 pièces de ce matériau dans la structure 48 (83 % du décompte, pour 341,7 g) ou 74 % du poids). Cette matière première est comparativement rare dans la basse vallée de la rivière Saint-Jean, et sur le site seulement 16 autres pièces, pesant 30,3 g, trouvées hors de cette structure en sont. De manière intéressante, plus de la moitié de ces dernières ont été trouvées dans le complexe structurel 3 (9 pièces, 20,5 g). Ce qui est également étonnant est la complète absence de chert local Washademoak. Bien que ce chert soit absent de certains petits assemblages, au site de Jemseg, le seul autre gros assemblage de structure (c'est-à-dire de plus de 20 pièces) qui n'a pas produit de

chert Washademoak était celui du complexe structurel 3.

Si le matériau RM62 est la seule variété de mudstone dans l'assemblage de la structure 48, il s'y trouve une gamme de pierres volcaniques felsiques, mafiques et porphyriques (60 pièces pour 110,2 g) ainsi que des cherts et quartzite (3 pièces pour 2,1 g).

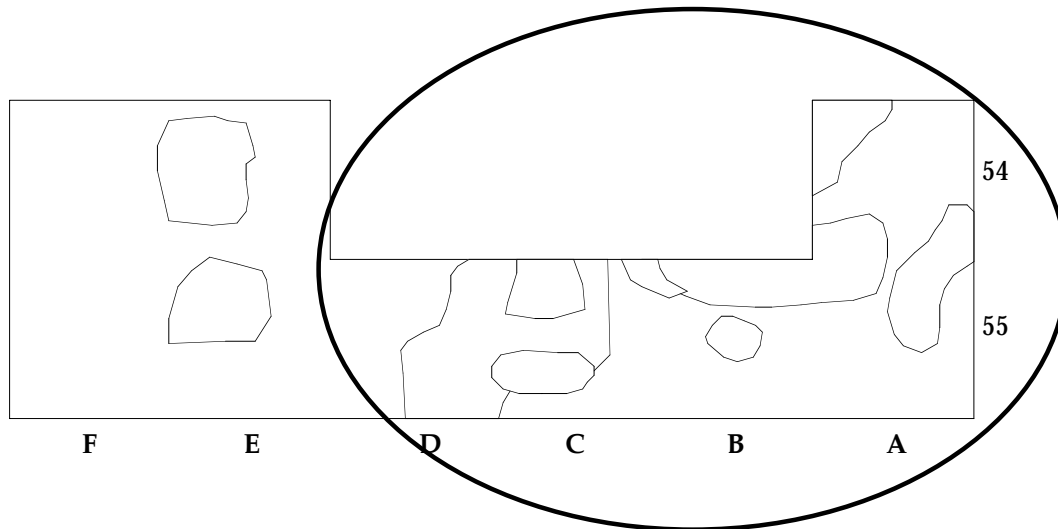
Seulement trois artefacts de cette structure ont pu être reliés à des sources ou des régions d'origine connues. Il s'agit d'un éclat en porphyre de Kineo-Traveller Mountain, un éclat qui pourrait être en chert Onondaga et un gros éclat qui pourrait être en rhyolite de Tobique.

### **Les possibles structures de la période postérieure au Contact**

**Aire B, unité A54, A55, B55, C54, C55 et D55**

La limite sud de l'aire B sur le talus a produit d'abondants indices d'activités de la période historique, et aussi de perturbations et d'intrusions historiques. Cette zone englobe six unités de fouille de 2 m par 2 m : A54, A55, B55, C54, C55, et D55, ce qui représente seulement 3 % de l'aire fouillée durant le PAJC. Malgré cette petite superficie, ces six unités ont fourni 29 % de tous les artefacts classés comme historiques ou indéterminés (voir Blair, chapitre 9, ce volume) et 16 % du total de tous les artefacts trouvés dans le site.

Figure 14.22 : L'aire B avec la distribution des structures. L'ovale montre la portion sud de cette aire où se trouvaient les concentrations artéfactuelles de la période postérieure le Contact.



Bien que nous ayons observé plusieurs structures superposées et intersectées, il restait difficile de discerner si elles résultaient d'activités primaires ou de décharges et de labours. On a néanmoins reconnu des patterns réguliers dans les classes d'artéfacts, dont des concentrations de petites perles, de verre travaillé et d'os de rats musqués, témoignant d'activités assez précises durant la période historique. Ces données suggèrent qu'au XIX<sup>e</sup> ou au début du XX<sup>e</sup> siècle, il y avait un wikwam'l Wolastoqiyik dans ce secteur. L'analyse de ce matériel est décrite par Blair, Dickinson et Blair, au chapitre 19.

### Les structures non datées

En plus des structures avec des dates absolues et relatives, un nombre de structures enregistrées n'ont pas pu être datées avec les moyens actuels, si ce n'est de pouvoir déterminer s'ils sont le produit d'activités précédant le Contact ou suivant le Contact. En l'absence de date, nous ne pouvons les situer dans un cadre chronologique, ni ne pouvons intégrer les informations qu'elles recèlent au sein de modèle d'établissement, de saisonnalité et de subsistance.

Nous conservons néanmoins du matériel qui pourrait servir à des datations radiométriques quand cela sera possible. De plus, des avancements techniques dans le domaine de la datation en archéologie sont vraisemblables et ils pourraient être

appliqués aux structures non datables actuellement. Ces structures sont résumées dans le tableau 14.3.

Il est également probable que l'ensemble complet des structures observées au site Jemseg Crossing et présentées dans ce chapitre ne soient qu'un petit échantillon des structures qui y existaient avant les remaniements de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Ces remaniements incluent les labours, le

boutage d'une partie de la terrasse inférieure afin d'en faire un pçûrage et le décapage d'une partie du site afin de le rendre à niveau près de l'ancienne route. Les structures archéologiques (spécialement celles de l'époque précédant le Contact) sont très susceptibles d'être détruites par de telles activités.

Tableau 14.3 : Les structures qui ne peuvent pas être datées par des techniques chronométriques ou par association.

<i>Structure</i>	<i>Aire</i>	<i>Description</i>	<i>Longueur</i>	<i>Largeur</i>	<i>Profondeur d'apparition</i>	<i>Profondeur finale</i>
6	A	Une grande lentille argileuse, vraisemblablement non culturelle.	200	90	25	51
15	A	Un ovale d'argile compacte parsemé de charbon et entouré d'une argile sablonneuse orange. Pas d'artéfacts associés.	80	40	30	(35)
17	A	Aire ovale de sol rouge avec lentilles de charbon et de cendre; 6 éclats, microdébitage et os calciné.	90	75	28	48
18	A	Une grande fosse; 1 éclat.	(105)	(50)	48	64
19	A	Petite structure circulaire, probablement culturelle mais dépourvue d'artéfact.	(60)	(32)	33	48
26	A	Petite fosse circulaire remplie d'une argile loameuse grise, probablement culturelle mais dépourvue d'artéfact.	36	36	(25)	38
27	A	Structure ovale remplie d'une argile loameuse grise, probablement culturelle mais dépourvue d'artéfact.	52	46	(25)	36

<i>Structure</i>	<i>Aire</i>	<i>Description</i>	<i>Longueur</i>	<i>Largeur</i>	<i>Profondeur d'apparition</i>	<i>Profondeur finale</i>
28	A	Structure ovale en cuvette, remplie d'une argile loameuse rouge foncé, probablement culturelle mais dépourvue d'artéfact.	52	32	(25)	40
31	A	Grande lentille irrégulière riche en charbon; 17 éclats, plancher d'occupation	(200)	50	(25)	(55)
33	A	Forme irrégulière remplie d'argile sablonneuse grise et de gravier. Dépourvue d'artéfact, peut-être non culturelle.	90	90	(25)	-
34	A	Forme irrégulière remplie de sable rouge foncé avec lentilles d'argile grise et de charbon. Éclats et verre.	170	110	(25)	-
35	B	Petite fosse ovale, remplissage brun parsemé de charbon, probablement culturelle mais dépourvue d'artéfact.	16	28	43	50
36	B	Fosse irrégulière, remplissage brun parsemé de charbon, un éclat.	60	(6)	42	47
37	B	Fosse irrégulière en forme de sablier allongé, remplissage brun parsemé de charbon.	38	30	45	68
38	B	Fosse en cuvette avec argile grasse gris-brun et lentilles de charbon éclats, pipes en kaolinite et clous.	55	30	27	43
39	A	Petite structure circulaire, sans artéfact de la période pré-Contact, mais matériel historique abondant dans l'unité de fouille.	65	65	(25)	30
49	C	Structure de sol loameux brun foncé, partiellement fouillé, éclats.	(90)	(90)	-	-



<i>Structure</i>	<i>Aire</i>	<i>Description</i>	<i>Longueur</i>	<i>Largeur</i>	<i>Profondeur d'apparition</i>	<i>Profondeur finale</i>
50	C	Possible trace de piquet (petite tache circulaire) probablement culturelle mais dépourvue d'artéfact.	5	5	-	-
51	C	Structure de sol loameux brun foncé, partiellement fouillée, éclats et artéfacts historiques.	(25)	(25)	-	57
52	C	Concentration de galets de grosseurs moyennes au centre d'une fosse. Métal en surface.	100	75	-	-
53	C	Structure de galets, partiellement fouillée, artéfacts des période pré et post-Contact.	(100)	(75)	-	-
54	C	Petite concentration lithique, pas de changement de sol.	150	30	-	-
55	A	Amas de pierres. Pas d'artéfact ou de charbon. Lié aux labours	40	30	-	-
57	A	Possible trace de piquet (petite tache circulaire de charbon) probablement culturelle mais dépourvue d'artéfact.	12	12	-	33
58	A	Plaque d'argile grise avec pierres fracturées par le feu et éclats.	120	100	35	-
59	A	Plaque d'argile grise avec beaucoup de pierres fracturées par le feu et du charbon. Pas d'artéfact.	30	30	24	36
60	A	Plaque de charbon, interprétée comme racines brê lées.	30	35	38	-
66	A	Pierres fracturées par le feu et charbon, pas d'artéfact.	40	50	-	-

<i>Structure</i>	<i>Aire</i>	<i>Description</i>	<i>Longueur</i>	<i>Largeur</i>	<i>Profondeur d'apparition</i>	<i>Profondeur finale</i>
67	A	Foyer, concentration de sol foncé charbonneux et de pierres fracturées par le feu.	30	40	40	59
68	A	Plaque d'argile grise sous les labours, pas d'artéfact ni de charbon, probablement pas culturel.	110	95	25	32
69	A	Plaque d'argile grise sous les labours, pas d'artéfact ni de charbon, probablement pas culturel, pourrait être un nid de fourmis.	(100)	(10)	-	-
70	A	Plaque d'argile grise sous les labours, pas d'artéfact ni de charbon, non culturelle.	105	5	-	-
72	A	Possible terrier de rongeur, associé à des pierres fracturées par le feu, 2 artéfacts de la période pré-Contact, charbon.	105	100	-	-
73	A	Lentille de charbon sous les labours, pierres fractionnées par le feu, éclats et percuteur.	105	30	27	35
74	A	Plaque d'argile ovale avec cendre, pierres fracturées par le feu, probablement culturel mais dépourvue d'artéfact.	(60)	15	65	-
75	A	Longue bande étroite d'argile, 1 éclat à 38 cm, peut-être non culturelle.	200	55	-	-
76	A	Structure d'argile grise, pas de charbon ou d'artéfact, peut-être non culturelle.	80	60	25	35
77	A	Possible foyer, pierres fracturées par le feu, 9 éclats, pas de charbon.	55	55	-	-

Projet archéologique de Jemseg Crossing, volume 2

<i>Structure</i>	<i>Aire</i>	<i>Description</i>	<i>Longueur</i>	<i>Largeur</i>	<i>Profondeur d'apparition</i>	<i>Profondeur finale</i>
78	A	Possible souche brûlée, 1 éclat, os calciné, 1 piquet de fer.	(110)	(100)	30	60
79	A	Plaque d'argile, artéfacts, association possible avec pierres fracturées par le feu.	120	95	25	-
80	A	Mince plaque d'argile grise, 6 éclats, pas de charbon ni de pierres fracturées par le feu, peut-être culturelle.	20	20	18	30

## Wisoki Pihce

### 15 : La composante 1 : le palé Indien

Pam Dickinson

La période culturelle du palé Indien est mal représentée dans la séquence chronologique des provinces Maritimes. Toutefois, notre compréhension des traditions culturelles palé Indiennes s'est améliorée significativement au cours des récentes années, largement à cause de la fouille de sites tels que Debert en Nouvelle-Écosse. Le site Debert a été la première manifestation bien située du palé Indien dans la région des Maritimes (Macdonald 1968).

Il y a eu sept trouvailles isolées de pointes palé Indiennes au Nouveau-Brunswick. Malheureusement, toutes ces pointes de projectiles ont été trouvées en surface et nous n'avons pas été en mesure de les associer à des dépôts culturels intacts. Il y a eu aussi plusieurs sites à composantes multiples fouillés au Nouveau-Brunswick

qui présentent un potentiel de composante palé Indienne. Deux de ceux-ci sont les sites de Jemseg Crossing et de Bentley Street (figure 15.1). Bien qu'il soit possible que le site de Jemseg Crossing ait été habitable au cours de la période palé Indienne, aucune pointe à cannelure n'y a été trouvée.

Un des problèmes majeurs qui marque la recherche palé Indienne implique la reconnaissance d'un site palé Indien en l'absence de pointe à cannelure. J'ai donc fait de la recherche sur un autre outil faisant régulièrement partie de la boîte à outils palé Indienne, le grattoir unifacial à éperon (voir figure 15.2). Dans cette recherche, j'ai défini le grattoir unifacial à éperon comme étant un outil multifonctionnel fabriqué à l'aide d'une retouche unidirectionnelle et unificiale le long des arêtes d'un éclat afin

---

1 Note de l'éditrice. Nous reconnaissons qu'il reste à prouver qu'il y a eu ou non une occupation palé Indienne à Jemseg, mais nous avons utilisé la typologie comme outil pour définir d'autres composantes chronologiques (spécialement durant l'archaïque moyen et récent). Nous avons donc choisi de considérer les artefacts abordés dans ce chapitre comme faisant partie de la composante 1. Ceci est également une déclaration de foi et d'optimisme, et rendra plus facile l'intégration éventuelle dans l'assemblage de Jemseg d'éléments palé Indiens.

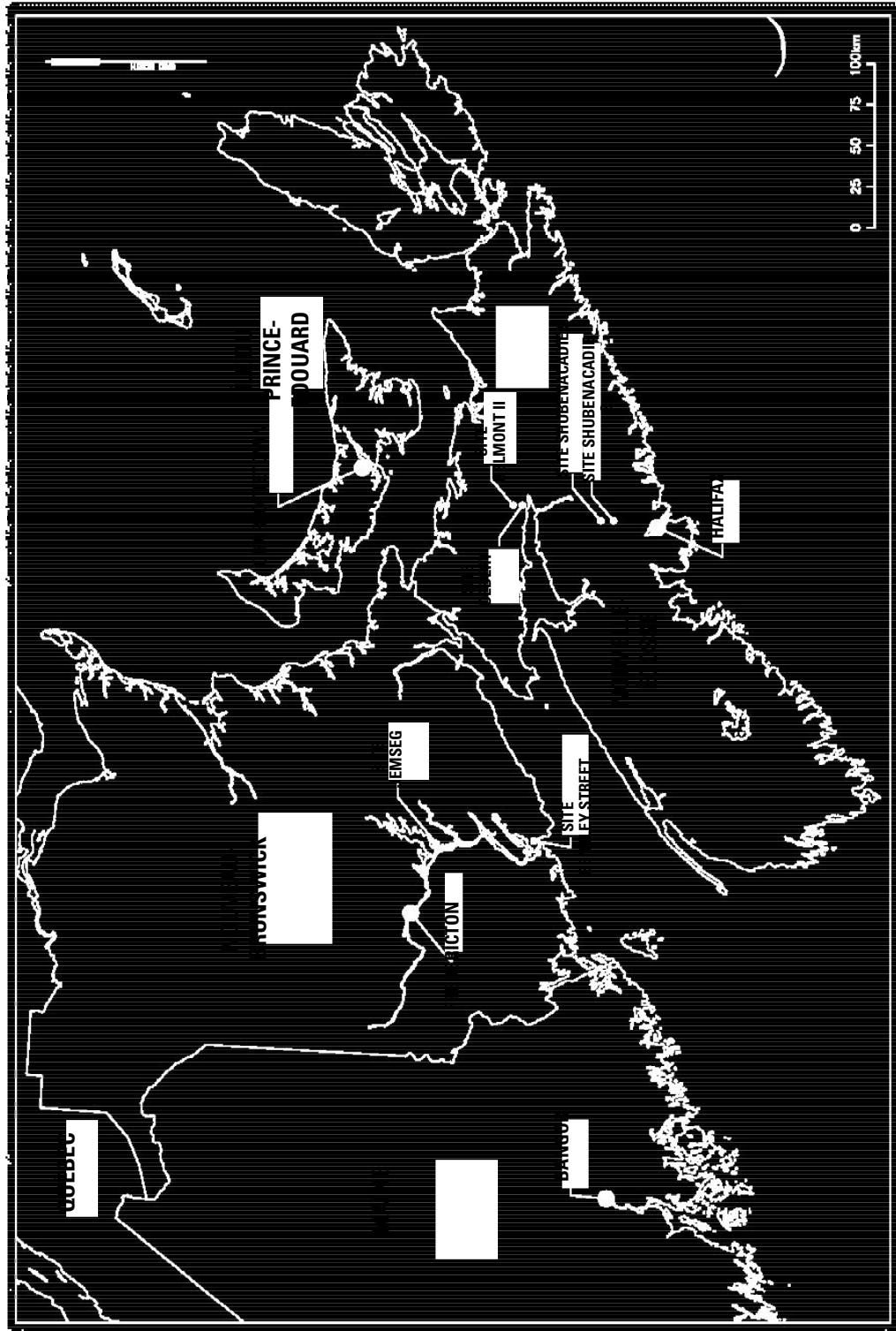
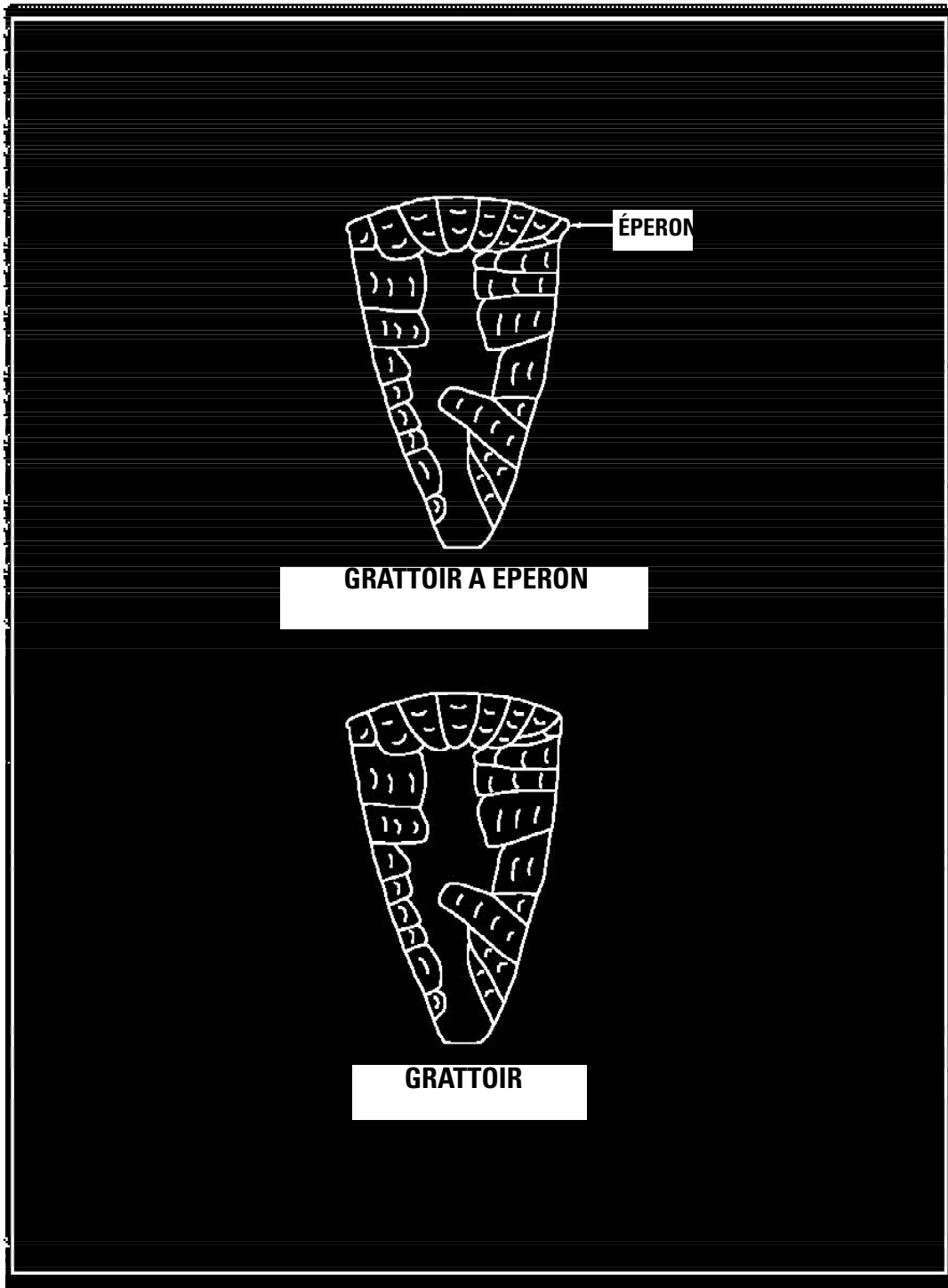


Figure 15.1 : Sites paléoindiens des Maritimes.

Figure 15.2 : La différence morphologique entre un grattoir ordinaire et un grattoir à éperon.



de former un front muni d'une projection pointue, ou éperon. Les outils unifaciaux tels que les grattoirs<sup>1</sup> sont souvent finis avec un minimum de modifications. Il en résulte que les attributs qui marquent le procédé technologique de fabrication de l'outil sont souvent encore présents sur le produit fini.

L'analyse débuta par une approche multivariée du grattoir à éperon. J'ai tenté de reconnaître la continuité et la variabilité au sein de l'échantillon de deux sites paléindiens de Nouvelle-Écosse : les sites Debert et Belmont II. Afin de déterminer si les grattoirs à éperon sont diagnostiques de la période paléindienne, j'ai aussi analysé deux échantillons provenant de sites du sylvicole maritime de la Nouvelle-Écosse : les sites Shubenacadie 3 et Shubenacadie 5. Après avoir déterminé que la présence d'éperons sur les grattoirs n'est pas seulement un trait paléindien, j'ai analysé les aspects technologiques de la production d'éperons.

Cette analyse a permis de voir qu'il n'était pas possible de distinguer les groupes culturels à partir seulement de la morphologie des grattoirs à éperon. Tous les outils étudiés lors de notre recherche avaient une morphologie similaire et étaient fabriqués dans des matériaux similaires. Toutefois, au terme de notre analyse, il a été possible de déterminer que les aspects technologiques pourraient différencier des groupes culturels.

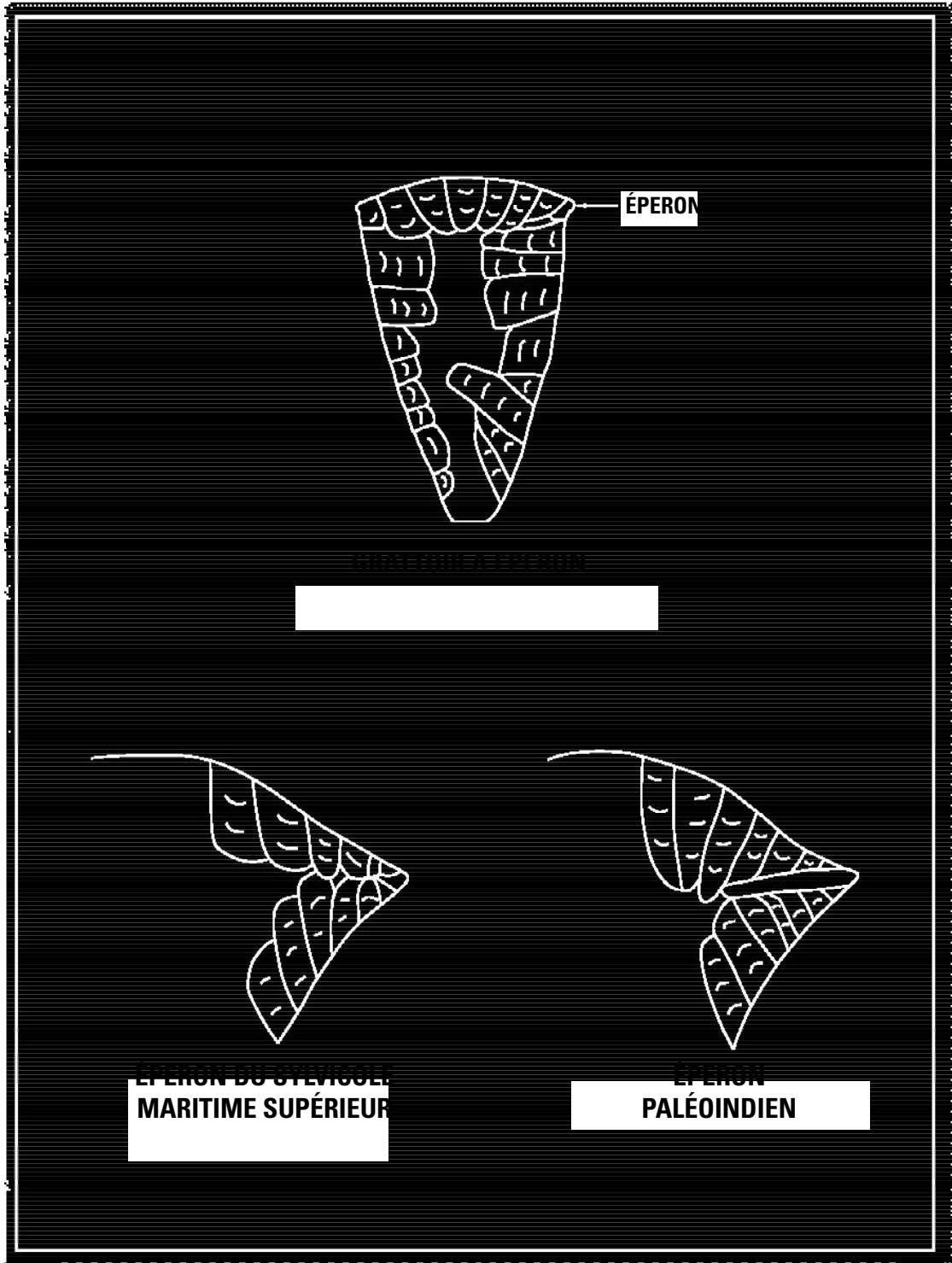
À partir de l'échantillon de grattoirs à éperon paléindiens et sylvicoles maritimes, nous avons déterminé que deux attributs rendent similaires ceux du paléindien ancien et ceux du sylvicole

maritime moyen et supérieur, soit le choix de matériaux lithiques et le type de support utilisé. Cependant, les patterns de taille sur l'éperon lui-même sont différents entre les périodes. La présence d'un micro-enlèvement longitudinal au centre de l'éperon pourrait indiquer une fabrication paléindienne (figure 15.3), tout comme une retouche plus soignée sur les arêtes de l'éperon. À partir d'un spécimen trouvé dans chacun des deux sites du sylvicole maritime, les grattoirs à éperon de cette époque sont seulement retouchés sur les arêtes de l'éperon.

Nous avons donc déterminé que ce sont les attributs technologiques de l'éperon qui offrent le plus grand potentiel diagnostique sur le grattoir à éperon paléindien. Nous avons alors vérifié cette hypothèse auprès des deux sites néo-brunswickois de Jemseg et de Bentley Street. Les résultats ne sont pas définitifs, mais ils indiquent tout de même que nous devrions considérer la possibilité qu'il y ait des composantes paléindiennes dans ces deux sites. Cependant, notre recherche indique qu'on ne peut pas déterminer si un site a une composante paléindienne uniquement à partir de la présence de grattoirs à éperon. Or la fourchette chronologique de la variation technologique des grattoirs à éperon est petite. Le type de taille peut servir à indiquer une présence paléindienne conjointement avec d'autres indicateurs trouvés sur le site.

À la fin du PAJC, un total de 746 mètres carrés avaient été fouillés. Ces fouilles ont mis au jour des témoins d'habitation de l'archaïque moyen et récent et ceux d'un

Figure 15.3 : La différence de type de taille de l'éperon entre les cas du sylvicole maritime supérieur et les cas du paléoindien.





d'un campement du sylvicole maritime inférieur (Blair 1997 et chapitre 16, ce volume). De façon générale, les composantes deviennent plus anciennes à mesure que l'on s'éloigne de la rive de Jemseg. Puisque les plus hautes élévations du site portaient des composantes de l'archaïque moyen, récent, terminal, ainsi qu'une portion de la composante du sylvicole maritime inférieur, il est probable que l'échantillon des grattoirs soit mélangé.

J'ai sélectionné 14 grattoirs sur un total de 203. Cette sélection n'a pas tenu compte de la provenance, mais seulement d'attributs morphologiques dont, plus spécialement, la présence d'un éperon. Or, il s'avère que tous ces objets, sauf un, proviennent de la terrasse supérieure du site. Au sein de cet échantillon, trois spécimens présentaient du débitage latéral sur l'éperon et un micro-enlèvement longitudinal au centre de l'éperon. Ils provenaient tous d'un même secteur sur la terrasse supérieure. Malheureusement, la partie arrière de cette terrasse a été recouverte par quatre à cinq mètres de remblais depuis les années 1980, et la présence de certains des plus anciens témoins archéologiques du site semble se poursuivre sous ces remblais.

À partir de notre analyse, il y a deux attributs qui ont été considérés similaires entre les grattoirs à éperon du paléoindien et ceux du sylvicole maritime, soit le choix du matériau lithique et le type de support. Un autre attribut, la technique de taille de l'éperon, marque plutôt la différence entre ces deux ensembles chronologiques.

Tous les spécimens de Jemseg sont produits à partir de cherts. Toutefois ils montrent une variation dans le type de support. Dans notre échantillon de contrôle paléoindien et sylvicole, les attributs tels que l'angle et le type de talon nous ont permis de déterminer le type de support. Six des grattoirs à éperon de Jemseg ne présentaient pas de talon. Des huit spécimens qui avaient un talon, cinq provenaient d'un nucléus bifacial et trois autres d'un nucléus tabulaire. Cette différence de support pourrait être liée à la manière dont se présente les matériaux disponibles.

La technique de taille de l'éperon a pu être déterminée sur 11 des 14 spécimens de Jemseg. De ceux-ci, trois étaient conformes au pattern paléoindien, soit de la retouche latérale et un enlèvement longitudinal au centre de l'éperon. Ces attributs, couplés avec la distribution des artefacts sur le site, suggèrent que ces grattoirs à éperon sont potentiellement d'âge paléoindien. Une étude plus approfondie est ici requise.

Les artefacts les plus évidents, comme les pointes de projectiles, ne sont souvent pas présents sur les petits sites. Les paléoindiens ont certainement produit des petits sites, et donc d'autres indices doivent être considérés pour les identifier. Les grattoirs sont parmi les artefacts les plus fréquents dans les sites paléoindiens. Ainsi, dans cette étude, nous avons suggéré que les grattoirs pourraient être perçus comme des marqueurs culturels diagnostiques. Puisque le site de Jemseg semble détenir un potentiel paléoindien, des fouilles

supplémentaires pourraient y produire des pointes à cannelure diagnostiques.

On peut cependant poursuivre cette analyse sans d'autres fouilles, en analysant l'assemblage lithique entier afin d'y retrouver d'autres outils qui auraient pu faire partie de l'usage des paléoindiens. Le site de Jemseg Crossing a produit environ 16 000 artefacts lithiques et une analyse technologique complète n'y a toujours pas été effectuée. L'analyse préliminaire y a quand même identifié des denticulés (aussi appelés des « multiple gravers » [burins multiples] par MacDonald, 1968) et des nucléus bipolaires. Ces deux types d'outils ont aussi été identifiés sur plusieurs sites paléoindiens du Maine et au site Debert en Nouvelle-Écosse (MacDonald 1968). Leur présence à d'autres périodes reste toutefois inconnue. Cette analyse est de nature préliminaire et a pour intention de servir de cadre de référence à la recherche à venir.



## Pihce

### 16 : L'archaïque

Susan Blair

Dans la Péninsule maritime, la période archaïque s'étend d'environ 9000 AA à 3000 AA. Avec une étendue de 6000 ans, il s'agit de la plus longue unité historico-culturelle, et pourtant elle demeure l'une des plus énigmatiques. D'une manière pratique, les archéologues ont distingué entre l'archaïque ancien, moyen et récent, mais il y a peu de consensus sur les fondements de ces divisions. Avant les années 1980, la période entre 9000 et 50 000 AA était si mal connue que beaucoup de chercheurs considéraient la possibilité qu'aucun site de cette époque n'avait été conservé ou même que la Péninsule maritime n'eut pas été habitée à ce moment (Filting 1968, 1970; Sanger 1979, Tuck 1984, 1991). Toutefois, durant les années 1970 et 1980, la fouille de sites stratifiés de l'archaïque ancien et moyen du sud de la Nouvelle-Angleterre a permis aux archéologues d'identifier des types de sites et d'artéfacts qui peuvent être attendus (Dincauze 1976). Au même moment, les chercheurs au Labrador et à Terre-Neuve ont commencé à examiner des composantes archaïques aussi anciennes que

8000 ans, ce qui a mené à la définition de la perdurable tradition de l'archaïque maritime (Tuck 1975, 1985, 1991).

Plus récemment, notre compréhension a été grandement améliorée par la fouille d'une série de sites au Maine (95.20 [Cox], Morrill Point [Robinson 1992], Brigham et Sharrow [Petersen 1991, Petersen et Putnam 1992], Gilmour Falls [Sanger 1996a], voir aussi Robinson et Petersen 1993 et Robinson 1996, 2001). L'analyse de ces sites a permis aux chercheurs non seulement de mieux comprendre l'apparence et la nature des sites et artéfacts de l'archaïque, ancien et moyen, mais aussi de réanalyser les collections des sites déjà fouillés auparavant et de générer des synthèses régionales (Robinson 1996; voir aussi Petersen 1995).

Le développement de la recherche à long terme sur l'archaïque dans les régions adjacentes (au Maine d'une part, à Terre-Neuve et au Labrador d'autre part) a eu comme effet de produire deux schémas rivaux d'histoire culturelle. Il est évident que Jemseg est en position d'être en rapport avec ces deux régions et il semble

impossible que l'ensemble du document de la période précédant le Contact de la grande région de l'Atlantique du nord-est ne puisse pas être intégré dans un ensemble cohérent. Un tel exercice est toutefois hors de la portée de notre recherche. La plupart des assemblages archaïques locaux (par exemple le site de Cow Point) ont été intégrés dans le cadre culturel du Maine. De plus, l'assemblage archaïque de Jemseg Crossing (composantes 2 et 3) montre de fortes affinités avec les sites au nord et au centre du Maine, et il s'agit donc de ces points communs dont il sera question dans ce chapitre. L'intégration de nos données à la séquence de l'archaïque maritime de Terre-Neuve et du Labrador est un projet d'importance qu'il faudrait éventuellement entreprendre.

### Les interprétations régionales

Les synthèses régionales du Maine indiquent que les périodes de l'Archaïque ancien et moyen ont été caractérisées par une stabilité culturelle de longue durée au sein d'une population divisée en petites unités sociales dispersées et mobiles (Robinson 1996 : 140). En se basant sur des indices de continuité culturelle, Robinson (1992) a défini la tradition archaïque du golfe du Maine (de 10 000 AA à 6000 AA). Cette tradition se caractérise par des nucléus et unifaces sur éclat, des choppers tabulaires, des gouges à cannelure complètes, des herminettes, des barres en pierre polies et plus tard, des pointes polies en ardoise de même qu'une quasi-absence

de pointes de projectile bifaciales (Robinson 1996 : 104). Et justement, cette absence de pointes de projectile des sites de l'archaïque ancien et moyen a été le facteur principal qui a entravé leur identification (Sanger 1996a).

À la suite de l'archaïque du golfe du Maine, il y a des indices, dans les assemblages (principalement une double tendance à la standardisation et à la diversification des types) et dans les schémas d'établissement (tel que la localisation et la dimension des sites), d'une augmentation et d'un rassemblement des populations et, conséquemment, d'une intensification de la subsistance et d'une augmentation de la complexité sociale (Robinson 1996 : 140). Selon la méthode de l'histoire culturelle, cette diversité régionale des types d'artéfacts a servi à reconnaître des phases, des complexes et des traditions (au sens de McKern 1938). Ceux-ci incluent :

- (i) La phase Vergennes de l'archaïque laurentien, de 5000 à 5200 AA, s'étendant dans les portions nord de la Péninsule maritime (Cox 1991, Funk 1988, Robinson 1996, Tuck 1991).
- (ii) La tradition « Small Stemmed Point »<sup>1</sup>, de 4200 à 5200 AA, et restreinte aux portions sud de la Péninsule maritime (Bourque 1995, Petersen 1995, Robinson 1996, Tuck 1991).
- (iii) La phase Moorehead, de 3800 à 4400 AA, présente partout sur la Péninsule maritime (Bourque 1995, Sanger 1973,

---

1 N. du T. : Ou « Narrow Point Tradition ». Au Québec, les chercheurs désignent cette période comme l'épisode Lamokoade de l'archaïque post laurentien.

1991, Robinson 1992, Tuck 1991).  
 (iv) La tradition susquehanna (désignée parfois comme la phase atlantique), de 3500 à 3800 AA, concentrée surtout dans la portion sud de la Péninsule maritime (Bourque 1995, Robinson 1996, Tuck 1991)

La signification de ces différents taxons est à la source de certains débats (Bourque 1995, Petersen 1995 et Robinson 1996). Réflètent-ils la distribution de groupes culturels ou sont-ils le résultat de variables fonctionnelles? Est-ce que les changements de comportement dans les assemblages représentent des mouvements de population ou la diffusion d'un type artéfactuel? Puisque la grande part de ces débats s'articule autour des données du Maine (où, durant certaines périodes, les données sont peu nombreuses), l'ajout éventuel de nouveaux éléments comme ceux du site de Jemseg Crossing, va sans doute réorienter des aspects de ces débats.

### Les manifestations locales

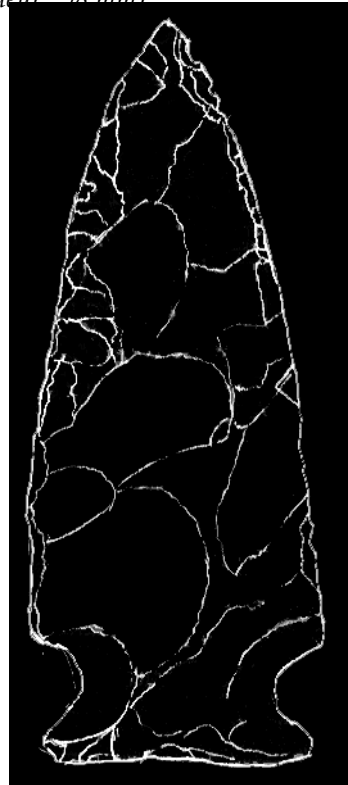
Les indices de la période archaïque dans le secteur de Jemseg proviennent surtout de trois sources :

- (1) Les artéfacts amassés par les collectionneurs privés de la grande région de Jemseg au cours des dernières 150 années.
- (2) Les sites archéologiques déjà fouillés (spécialement le site de Cow Point, Sanger 1973 et 1991).
- (3) Le matériel archéologique mis au jour au cours du PAJC.

Les collections privées de la région de Grand Lake renferment des témoins abondants de la période archaïque. En effet, les artéfacts en pierre polie et bouchardée dépassent en nombre les artéfacts en pierre taillée dans certaines collections. Par contre, plusieurs de ces collections furent montées suite à des récoltes de surface dans des champs labourés. La pierre polie et bouchardée a pu être plus facilement remarquée, ce qui peut expliquer leur prédominance dans ces collections.

La collection privée la plus reliée au site Jemseg Crossing est celle des frères Dykeman, qui fut montée au début du XX<sup>e</sup>

Figure 16.1 : Une pointe de projectile de type Otter Creek en mudstone rouge, « près du Fredericton » au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle Collections du Smithsonian Institution (longueur : 98 mm)



*Planche 16.1 : Quelques artefacts de collections privées logées au Services d'archéologie du Nouveau-Brunswick et trouvés dans le secteur de Jemseg. Rangée du haut : à gauche et au centre, des fragments de couteaux semi-circulaires en ardoise; à droite, une gouge à bords divergents. Rangée du bas : à gauche, une hache; au centre gauche et droit, deux gouges à cannelure partielle; à droite; un fragment de gouge à cannelure complète.*



siècle par des collectes de surface dans le secteur du site (R. Dykeman 1996, comm. pers., Dignam 1997). En plus de la collection des frères Dykeman, plusieurs collections du XIX<sup>e</sup> siècle (notamment celles de W. McIntosh, A. Loring et A. Bailey) contiennent des artefacts de la région de Jemseg. Ces collections de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle contiennent des gouges à cannelure complète tant à bords parallèles que divergents, des barres polies, des couteaux semi-circulaires en ardoise, des gouges à cannelure partielle et un assortiment de types de pointes de

projectiles de l'archaïque (les types Otter Creek et Bradley, voir figure 16.1 et planche 16.1).

En dépit de la rareté des sites d'habitation de la période archaïque au Nouveau-Brunswick, la présence d'artefacts de l'archaïque récent dans ce secteur n'a rien de surprenant étant donné la proximité de Jemseg (5 km), avec l'important cimetière de l'archaïque récent au site Cow Point (BlDn-2) (Sanger 1973, 1991). Cependant, la quantité d'artefacts de l'archaïque ancien et moyen (tout comme leur implication dans l'interprétation de la

distribution régionale des sites archaïques de cette période) dans les collections locales a seulement récemment été évaluée (voir Murphy 1999). Avant le PAJC, aucune composante de l'archaïque ancien et moyen n'avait été fouillée professionnellement dans les Maritimes. Les collections privées nous suggèrent de manière générale que l'absence de site d'habitation de l'archaïque dans le secteur résulte plutôt du manque de recherche archéologique que d'une véritable absence de sites. L'assemblage archéologique du site de Jemseg confirme cette observation.

Si le matériel archéologique attribuable à l'archaïque était moins dense que celui des autres périodes au site de Jemseg Crossing, il était néanmoins distribué régulièrement, particulièrement sur la terrasse supérieure. Ces témoins de l'archaïque incluaient autant de la pierre taillée que polie. Malheureusement, la vaste majorité des artefacts diagnostiques de cette période ont été trouvés dans des contextes médiocres, principalement dans les labours de la terrasse supérieure et, occasionnellement, au bord de la rivière.   prime abord, ce phénomène semble contraire à la logique archéologique. Les témoins anciens devraient être enterrés plus profondément, et donc moins bouleversés que le matériel récent. Alors, si ces artefacts semblent être les plus anciens du site de Jemseg, pourquoi se concentrent-ils dans les niveaux supérieurs du sol?

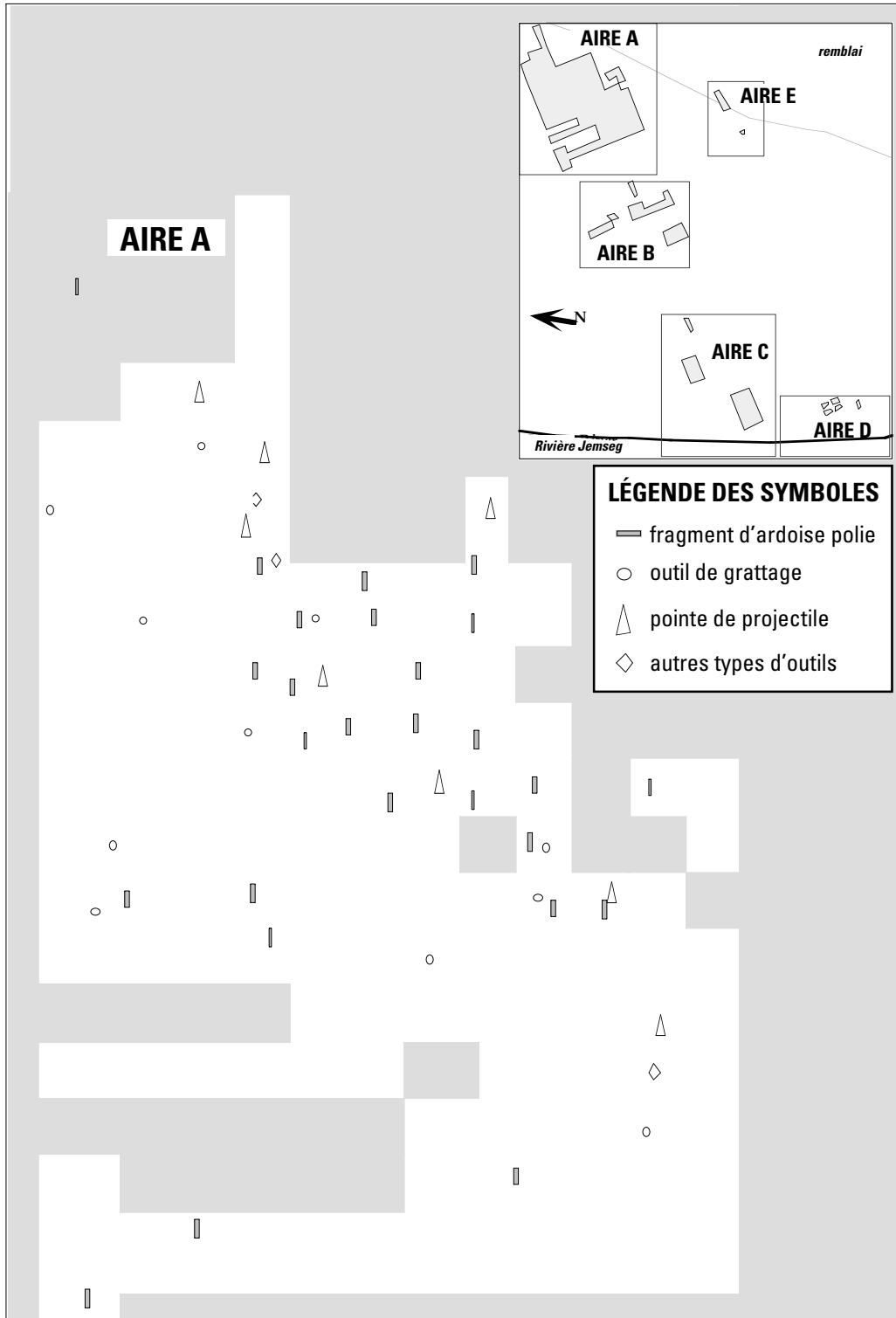
La réponse se trouve peut-être dans les processus de formation du site. Près de la rivière, les forces pédogénétiques sont d'origine alluviale, avec la crue printani re

comme source majeure de déposition de sol sur la partie basse du site. Ce facteur diminue avec l'éloignement de la rivière. Les portions plus élevées du site ont reçu moins de limon et de sable lors des crues, un effet qui, schématiquement, crée un profil en coin. Après de l'eau, les alluvions sont très épais ses (plus de 2 m), alors que sur la terrasse supérieure, elles sont peu épais ses (aussi peu que 30 ou 40 cm, voir figure 3.3). Le peu d'alluvions déposées sur la terrasse supérieure, où se trouve la majorité du matériel archaïque, fait en sorte que ces témoins anciens se retrouvent dans le niveau labouré, d'où ils peuvent être déplacés en direction de la rivière, au-dessus de matériel plus récent. Cela suggère que le gros du matériel archaïque pourrait avoir son origine à l'est de l'aire A, peut-être même sous le remblai, et qu'il a été distribué vers l'ouest par les labours. La distribution du matériel potentiellement archaïque est présentée à la figure 16.2. On y voit que la plupart des objets se concentrent sur une bande nord-sud, dans la partie est de l'aire A, une distribution qui est conforme à notre hypothèse.

La structuration spatiale du site et les aspects technologiques généraux. De plus, la nature perturbée de la composante archaïque offre peu d'occasions d'une analyse détaillée et pour l'interprétation puisque seulement les artefacts les plus diagnostiques peuvent faire l'objet de discussions. Ces critères excluent beaucoup de classes d'artefacts qui sont normalement très éclairantes, comme le débitage et les nucléus, les éclats utilisés et retouchés, et les omniprésents grattoirs, choppers, haches et



Figure 16.2 : La distribution des artéfacts diagnostiques de l'Archaique, montrant la zone de concentration dans la partie est de l'aire A. La carte en cartouche montre les aires fouillées du site.



bifaces non aménagés. Je vais donc limiter ma discussion à des sous-ensembles particuliers de l'assemblage, et aux corrélations qu'il est possible de dresser entre elles et avec d'autres assemblages similaires et perturbés de la Péninsule maritime.

### **La composante 2 : l'archaïque moyen et le début de l'archaïque récent**

En titre d'essai, j'ai fait correspondre la composante 2 à soit l'archaïque moyen, soit le début de l'archaïque récent (entre environ 9000 AA et 5000 AA). Puisque ces périodes sont si peu connues du côté canadien de la Péninsule maritime, les variations locales n'ont pas été traitées. En effet, presque toutes nos connaissances sur la période archaïque proviennent des sites du Maine. Nous assumons ici que le matériel du Maine peut servir à reconnaître les composantes contemporaines dans les Maritimes, mais par prudence, nous servons la mise en garde à l'effet que cette assumption pourrait s'avérer trop simpliste avec les recherches futures. Pour compliquer encore plus la situation, il faut souligner que l'archaïque ancien et moyen ont seulement récemment été définis clairement au Maine (Robinson 1996 : 95). Ces analyses nous apprennent que certains traits de l'archaïque moyen (datant d'aussi tôt que 8500 AA) peuvent persister jusqu'à l'archaïque récent (3700 AA, Robinson 1996, voir aussi Petersen 1995).

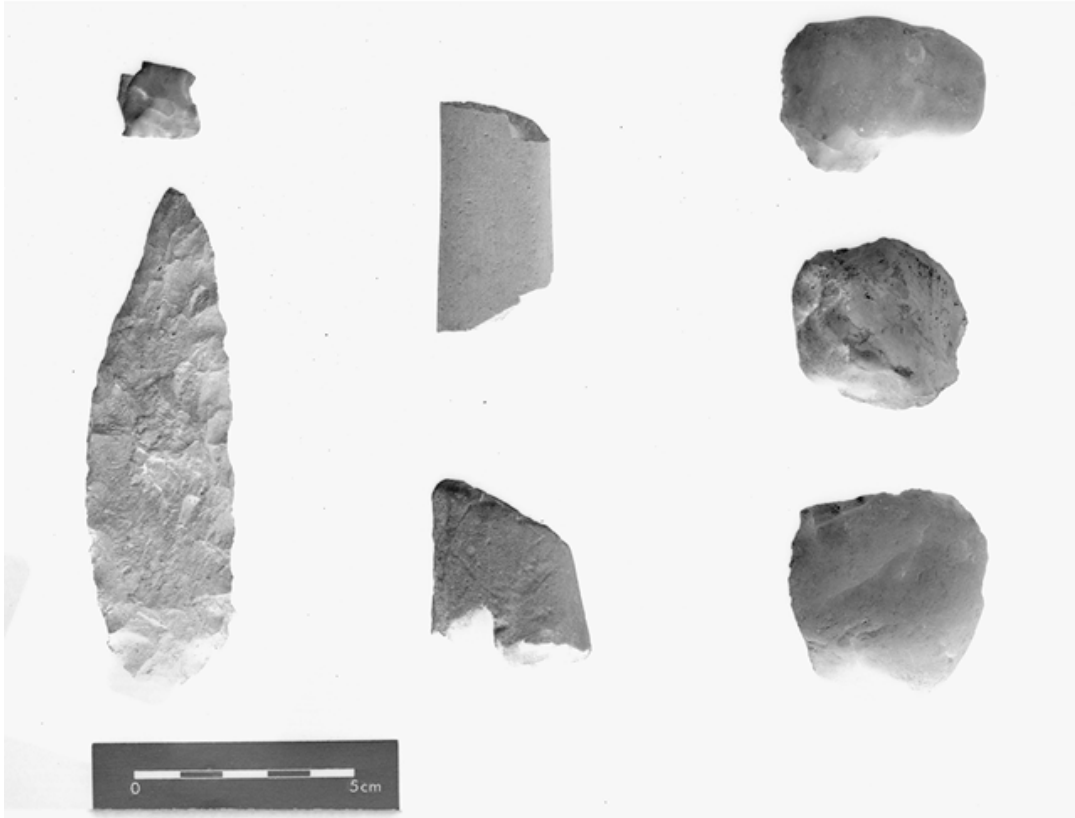
De manière générale, les artefacts diagnostiques de l'archaïque moyen peuvent inclure des barres de pierre polie, des gouges à cannelure complète, de gros

instruments de grattage (particulièrement des variantes « bossues » de même que des grattoirs et racloirs de grosses et moyennes dimensions fabriqués sur des galets de quartz), des cailloux encochés et, plus rarement, des bifaces. Les barres en pierre polie forment une classe archéologique quelque peu énigmatique dont la valeur diagnostique pour l'archaïque moyen n'a que récemment été reconnue. Bien qu'elles aient été trouvées dans une variété de contextes, l'une des explications les plus acceptées au point de vue fonctionnel est que ce sont des outils d'abrasion, des sortes de meules servant à affûter les gouges à cannelure complète. L'association fréquente des barres avec les gouges dans les composantes de l'archaïque moyen supporte cette hypothèse (Petersen 1995 : 216, Robinson 1996).

### **Les artefacts de la composante 2**

Le site de Jemseg Crossing a produit plusieurs artefacts. Les seuls artefacts de la composante 2 trouvés in situ sont un fragment de barre polie trouvé à côté d'un biface non aménagé (planche 16.2) et 24 éclats en pierre volcanique décolorée. Ils ont été trouvés dans l'unité TB-1, l'un des premiers sondages effectués lors du PAJC, à une profondeur de 30 cm, à quelques centimètres du till de fond (voir chapitre 3, la section sur la stratigraphie du site). Ils n'étaient pas associés à des structures visibles ou à du matériel datable. En supposant que ces objets n'ont été que minimalement perturbés, leur position appuie l'inférence d'un développement minimal du sol sur la terrasse supérieure au

*Planche 16.2 : Quelques artefacts du site de Jemseg possiblement de l'archaïque moyen à récent; en haut à gauche : base de pointe à encoches latérales; en bas à gauche : biface asymétrique; colonne du centre : barres polies; colonne de droite : grattoirs en quartz.*



*Planche 16.3 : Minces fragments d'ardoise polie; à noter sur la pièce de gauche les bords adoucis et les rayures parallèles au bord inférieur, et sur la pièce de droit, le bord inférieur biseauté.*

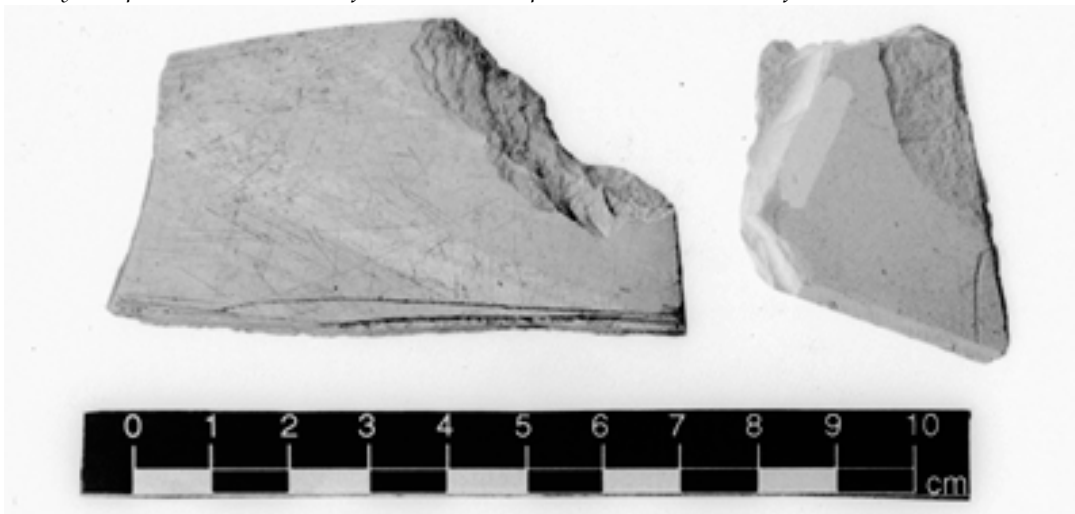


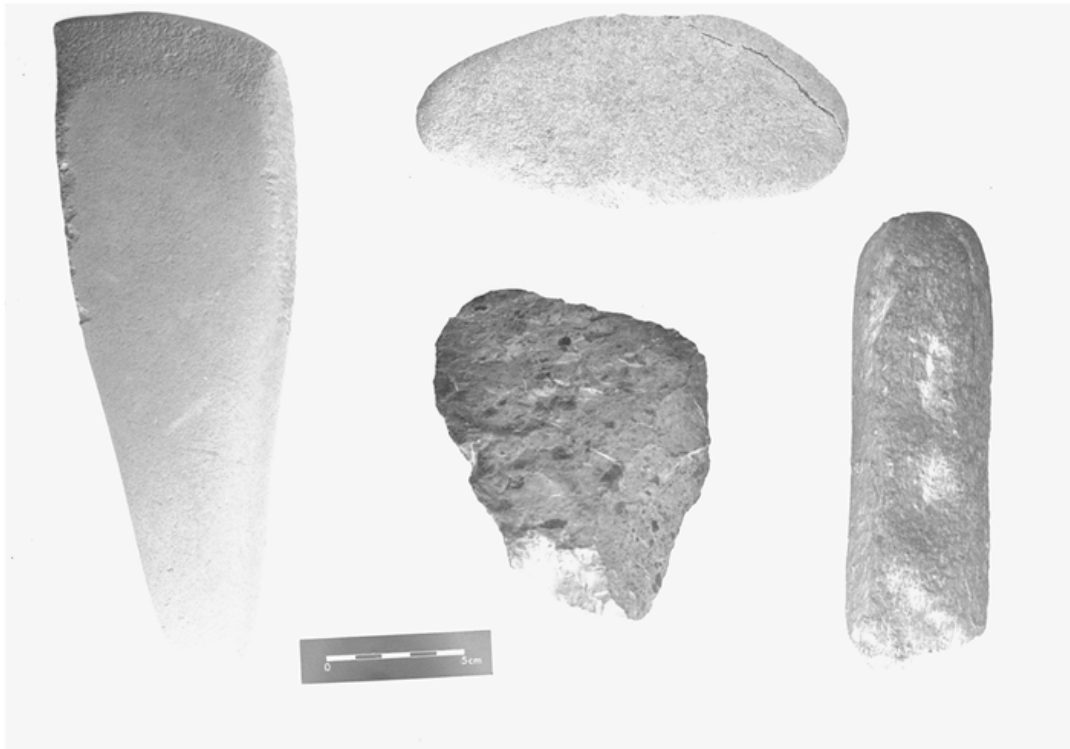
Planche 16.4 : Fragments d'ardoise polie du site de Jemseg Crossing.



début de l'holocène. L'unité TB-1 est située à l'extrême sud-est de l'emprise (figure 8.2) et correspond bien à la partie mince dans le schéma stratigraphique théorique des dépôts alluviaux.

L'intégrité contextuelle de ces artefacts est suggérée par les indices stratigraphiques et l'histoire du site. Une assiette éclatée du XIX<sup>e</sup> siècle en terre cuite fine blanche a été trouvée sous la tourbe de cette unité. La majorité des 19 tessons gisaient sur le même plan horizontal à moins de 20 cm les uns des autres. Cette distribution suggère l'absence de perturbation qui résulte d'activités agricoles comme le labour. Tous les objets de la période postérieure au Contact étaient concentrés dans les premiers 5 cm de TB-1 et étaient isolés des artefacts de la période précédant le Contact par une épaisseur d'au moins 25 cm de sol. Aussi, un résident du secteur qui connaît l'usage du site depuis les dernières 70 à 80

Planche 16.5 : Classes d'artefacts du site de Jemseg Crossing typiques des composantes archaïques. À gauche : préforme bouchardée de hache ou herminette; centre haut : galet encoché; centre bas : chopper sur gros éclat; droite : pierre à cupule.



années nous a indiqué que cette section était située au-delà d'une limite de propriété, et n'avait jamais été labourée (R. Dykeman, comm. pers., Dignam 1997).

Si la barre et le biface se trouvaient dans un contexte relativement peu perturbé, nous pouvons imaginer qu'ils partagent un usage et un Âge. Bien que les bifaces soient inhabituels dans les contextes de l'archaïque moyen, des fouilles récentes au Maine ont produit des bifaces asymétriques similaires en association avec des artefacts plus classiques de l'archaïque moyen, comme les barres en pierre polie (Cox 1991, voir aussi la discussion plus loin).

L'assemblage artefactuel de Jemseg manquait de certaines classes particulières à l'archaïque. Ainsi, nous n'avons pas mis au jour de gouges, de poids de filet complets ou de pointes polies en ardoise.

### Discussion

Ces trouvailles confirment qu'il y a eu dans le secteur, des activités durant les périodes de l'archaïque moyen et du début de l'archaïque récent. Malheureusement, presque tous les artefacts qui ont pu être attribués à cette période ont été découverts

*Planche 16.6 : Poids de filets de Jemseg Crossing.*



dans des contextes perturbés. Ceci fait obstacle à l'analyse et à la datation plus précise de ces objets, un problème qui ne peut être résolu qu'avec d'autres fouilles des dépôts intacts. Les classes d'artefact (tant présentes qu'absentes), la nature utilitaire des spécimens et l'absence de structures à ocre rouge de la période archaïque font penser à des activités domestiques d'un site d'habitation.

L'assemblage de la composante 2 offre des pistes de recherche, mais pose aussi plusieurs problèmes d'interprétation. Visiblement, il y a des éléments de cet ensemble qui portent des caractéristiques distinctes de l'archaïque moyen, tel qu'entendu actuellement en fonction des données du Maine. Les artefacts des collections privées corroborent cette interprétation. Or, il demeure difficile de préciser la nature de cet assemblage. Les phases et les complexes identifiés au Maine pourraient servir à identifier et à dater l'assemblage de Jemseg, mais la recherche au Maine en est toujours à un stade préliminaire et elle se base fortement sur l'analyse des sites mortuaires. Les sites d'habitation de l'archaïque moyen, comme celui dont témoigne la composante 2 de Jemseg, demeurent très peu connus.

De façon générale, nous pouvons offrir deux scénarios pour dater la composante 2.

(1) Selon les informations actuelles disponibles des composantes de l'archaïque ancien et moyen au Maine, les artefacts archaïques de Jemseg (en particulier les barres en pierre polie et certaines des classes de grattoirs expédients et de couteaux) pourraient dater du début de

l'archaïque moyen (peut-être aussi vieux que 8500 AA). Dans un tel scénario, cette période d'activité a été suivie par une série d'activités mineures à l'archaïque moyen et récent (dont témoignent possiblement les fragments d'ardoise polie et certaines classes d'artéfacts identifiés dans les collections privées). Ainsi, le niveau de labour contiendrait les restes de 3000 à 5000 années d'activités (de 8500 AA à 3500 AA) qui ont été inextricablement mélangés par les activités agricoles récentes.

(2) Le second scénario attribue tout ce matériel de la composante 2 à une période située vers environ 5000 AA, de façon similaire à l'interprétation du site 95.20 par Cox (1991). Ceci suggère une affiliation à l'archaïque laurentien. Par le biais de ce scénario, nous pouvons intégrer les classes d'artéfacts peu communes au sein d'une unique occupation du site (spécialement les fragments d'ardoise polie, les barres polies et le biface). Mais, il ne s'agit pas d'une interprétation plus adéquate que la première vu la distribution des artefacts et l'absence d'information contextuelle. Aussi, plusieurs archéologues restent prudents à propos de l'adoption de taxons macro-régionaux de l'histoire culturelle, par exemple l'archaïque laurentien (voir Cox 1991 : 151, Sanger 1976, Wright 1999). Certains ont suggéré que ce taxon ait été mal appliqué et abusé dans la Péninsule maritime, spécialement en tant que façon d'identifier typologiquement les outils taillés (Tuck 1991 : 51).

Malheureusement, ces deux scénarios suggèrent aussi différents niveaux d'activités régionales. Le premier met en

scène une utilisation peu intense à long terme, ce qui résulte en une déposition en palimpseste. Le second met en scène une utilisation plus intense mais restreinte dans le temps. Dans l'un ou l'autre des cas, le point de mire de l'occupation était vraisemblablement situé juste à l'extérieur de l'emprise, au sud et à l'est de l'aire A. C'est le groupe d'artéfacts de l'archaïque de la moitié est de la terrasse supérieure qui fait à dire cela. Nous pensons que ces témoins ont été dispersés depuis leur position d'origine par le labour. Ces questions ne pourront être résolues que par d'autres recherches à l'échelle locale et régionale.

Il est donc impossible de déterminer des schémas de saisonnalité, de mobilité, de subsistance et d'établissement à partir de ces objets en raison du manque d'association avec des structures. La relation entre les populations archaïques de la basse vallée de la rivière Saint-Jean et les groupes de la côte ou de plus loin à l'intérieur reste aussi mal comprise.

Dans la région, les chercheurs considèrent que les groupes étaient petits, mobiles et chasseurs-cueilleurs durant l'archaïque moyen et le début de l'archaïque récent. En supposant que ce modèle tienne, il est possible de proposer quelques idées sur la nature de l'établissement de Jemseg. Le secteur de Jemseg a pu être le lieu de plusieurs arrêts d'un cycle saisonnier, où les gens venaient s'installer pendant une courte période pour exploiter des ressources spécifiques. Or, la position du site dans le réseau des voies d'eau intérieures semble souligner son

importance dans les activités archaïques. En tenant compte des hypothèses de Robinson (1996) sur l'importance de ces systèmes hydrographiques intérieurs dans l'expression de la territorialité et des interactions régionales, le site de Jemseg a pu être un endroit où les groupes se rassemblaient pour socialiser, faire des cérémonies, commercer et échanger des biens, des histoires et des idées, ainsi pour renforcer les liens familiaux et sociaux.

### **La composante 3 : l'archaïque récent.**

L'archaïque récent s'étend, de façon générale, d'environ 5000 à 6000 AA jusqu'à environ 3800 AA. Dans cette recherche, j'ai incorporé le matériel du début de l'archaïque récent (attribué par Cox, 1991, à la phase vergennes de la tradition laurentienne) dans la composante 2. Donc, je le distingue du matériel plus récent, comme celui de la phase Moorehead ou de la phase Cow Point (Robinson 1996). Cependant, dans le contexte du site de Jemseg Crossing, cette distinction est complètement superficielle. J'ai fait la distinction entre l'archaïque moyen et récent initial (environ de 8000 AA à 4500 AA) et l'archaïque récent (environ de 4500 à 3800 AA) pour plusieurs raisons. Avant la fouille de Jemseg, l'archaïque de la composante 2 n'avait pas encore été exploré localement, ce qui contraste avec les nombreux indices de l'Archaïque récent dans le bassin hydrographique de la rivière Saint-Jean (principalement des sites comme Cow Point [Sanger 1973, 1991] et Portland Point [Harper 1957, Jeandron 1996]). Il nous

semble aussi que nos connaissances de l'archaïque récent sont suffisamment bonnes pour pouvoir le distinguer des périodes précédentes, probablement à cause du degré avec lequel cette période a été étudiée. Enfin, étant donné la proximité du cimetière de Cow Point (à environ 5 km), la présence d'indices de site d'habitation à Jemseg peut fournir des éléments sur des aspects peu explorés des activités locales à l'archaïque récent.

Mais, les composantes 2 et 3 sont ici identifiées sur des bases typologiques car elles ne peuvent pas l'être sur des bases stratigraphiques ou comportementales. Nous pourrions donc considérer ces deux composantes comme un continuum d'activités où se manifeste une lente progression des types d'artefacts et des développements culturels locaux. Elles sont peut-être aussi représentatives d'activités différentes à différents moments, ce qui est mal perçu à cause du manque de division stratigraphique et de l'analyse grossière qui en résulte.

### **Les manifestations régionales de l'archaïque récent**

Comme nous l'avons déjà mentionné, plusieurs phases et complexes suivent la tradition de l'archaïque laurentien. Il s'agit de la phase Moorehead, la tradition Small Stemmed Point et la tradition Susquehanna. De celles-ci, la phase Moorehead a été la première à avoir été analysée dans la région, essentiellement à travers une série de sites au Maine (Willoughby 1922) et le cimetière de l'archaïque récent au site Cow Point.

Le cimetière de Cow Point (BIDn-2) est situé dans le système hydrographique de Grand Lake, à environ 5 km au nord-ouest du site de Jemseg Crossing. Il a été fouillé dans les années 1970 par la Commission archéologique du Canada (Sanger 1973, 1991). Cette fouille avait mis au jour des structures à ocre rouge contenant des sépultures et des offrandes funéraires dont des objets en pierre polie, tout spécialement les baïonnettes en ardoise, délicatement gravées de motifs complexes (Sanger 1991). Deux datations radiométriques initiales, provenant de deux contextes différents, avait suggéré un usage du cimetière entre 4000 et 3700 AA (Sanger 1991 : 87). D'autres datations ultérieures, sur le matériel de la collection, a permis d'améliorer la précision et d'indiquer que les sépultures datent de la portion ancienne de cette fourchette de temps (Robinson 2001). Il est clair qu'un tel cimetière témoigne de l'existence d'une population résidant localement. Très peu de sites d'habitation de cette période ont néanmoins été documentés dans les Maritimes. Des artefacts diagnostiques des collections privées, récoltés en surface, confirment la présence d'une population significative de l'archaïque récent (Sanger 1975). Les archéologues ont régulièrement fait face à des artefacts de cette période sans association à des structures trouvées sous des composantes du sylvicole maritime (Black 1992, Tuck 1991).

Plusieurs des traits classiques associés au matériel de la phase Moorehead ont des antécédents dans les périodes précédentes, comme les outils fins en ardoise polie, les poids de filets, les gros outils bouchardés et

polis ainsi que plusieurs classes de matériaux taillés (Tuck 1991, Sanger 1973, 1975, 1991). De manière plus informelle, les gros choppers et les gros outils à gratter sont également associés à la phase Moorehead. Ces points communs font qu'il est difficile de distinguer le matériel de la phase Moorehead de celui qui précède ou qui suit. Des matériaux comme le quartzite de Ramah du nord du Labrador et la morphologie de certains outils, comme les pointes à pédoncule, suggèrent des liens sur de longues distances avec les régions au nord, particulièrement Terre-Neuve et le Labrador. Ces attributs ont fait dire à Tuck que la variation de l'archaïque récent pourrait s'intégrer au sein de l'archaïque maritime (Tuck 1994 : 51). En effet, plusieurs considèrent que la phase (ou le complexe) Moorehead se limite au Maine et aux régions vers le nord-est de celui-ci (Petersen 1995).

La tradition Small Stemmed Point est la plus fugace des manifestations de l'archaïque récent et se définit largement à partir de la typologie des pointes de projectile (Bourque 1995 : 38, Tuck 1984 : 19). Elle se caractérise, de façon générale, par de petites pointes à lames étroites avec des aménagements mal définis. Il s'agit d'une manifestation d'origine méridionale à peu près contemporaine avec la phase Moorehead (Petersen 1995). Il n'y a pas d'indices de cette tradition à Jemseg.

La dernière manifestation significative de l'archaïque récent dans la Péninsule maritime est la tradition Susquehanna, qui apparaît entre 4000 et 3000 AA (Allen 1998, Black 2000, Bourque 1995, Davies 1982, Deal



1984). La question de l'origine et de la nature des pratiques de subsistance de la tradition Susquehanna n'est pas résolue (Bourque 1995, Petersen 1995, Robinson 1996, Tuck 1991) mais il demeure clair qu'il s'agit d'une manifestation différente des autres de l'archaïque récent. Parmi les caractéristiques de sa culture matérielle, il y a l'usage de récipients en stéatite (souvent considérés comme les antécédents technologiques de la poterie), les pointes à lames larges, des matériaux lithiques distincts et des haches à gorge.

Comme la composante 2 précédente, l'archaïque récent est surtout confiné à la terrasse supérieure de Jemseg. Or, comme nous l'avons vu au chapitre 14, plusieurs structures intactes qui pourraient dater de l'archaïque récent ou de l'Archaïque terminal ont été observées et enregistrées sous les labours au cours du PAJC, alors que beaucoup d'autres, qui ne recelaient pas d'artéfacts diagnostiques et qui restent donc non datées, pourraient éventuellement être rattachées à ces périodes. Nous discuterons ici des structures (et leur contenu) qui se rattachent à la composante 3 ainsi que des artéfacts diagnostiques de l'archaïque récent qui ont été trouvés dans le contexte perturbé des labours.

#### **Les artéfacts de l'archaïque récent et de l'archaïque terminal**

Plusieurs artéfacts ont pu être attribués à l'archaïque récent ou à l'archaïque terminal. Ils se répartissent en deux catégories : les instruments lourds liés au travail du bois, au tranchage et au grattage, et les pointes de projectile. La plupart de ces

pointes ont pu être corrélées à des contextes régionaux de la fin de l'archaïque. Mais d'autres types ont été utilisés durant de longues périodes qui dépassent cet épisode, alors que d'autres encore connaissent des variantes similaires qui vont réapparaître beaucoup plus tard. Pour les besoins de la discussion, ces types de pointes ont été groupés selon des attributs superficiels ou stylistiques (comme la dimension, le degré de divergence ou convergence du pédoncule, la présence et la nature d'encoches, le matériau lithique) en six types grossiers. En tout, 12 pointes peuvent être assignées à la composante 3 et nous en discutons selon notre modèle de classification.

**(1) Les pointes de format moyen à lames étroites et à pédoncule droit ou légèrement divergent**

**(2) Les pointes de format moyen à lame étroite avec de larges encoches latérales et à rétrécissement (col) bien défini**

Nous avons trouvé deux pointes de format moyen à pédoncule long et légèrement divergent et à lame triangulaire, en pierre volcanique décolorée (JC42). La base des pédoncules n'est pas modifiée et conserve le plan de frappe de l'éclat original (planche 16.7). Quatre autres pointes similaires mais avec la base modifiée et de larges encoches latérales (planche 16.7) ont aussi été trouvées. Dans plupart de ces cas, les encoches larges délimitent un rétrécissement droit et bien défini. Cet attribut contraste avec les autres variantes d'encoches latérales. Les lames de ces deux types vont de très longues, étroites

et foliacées à plus courtes et triangulaires. Ces pointes sont aussi fabriquées dans des pierres volcaniques pĉles ou décolorées (JC33, JC42 et JC43), à l'exception d'une pointe en chert gris qui pourrait ětre du chert Munsungun (JC51). Les bases non modifiées sur les pointes à pédoncule droit sont considérées comme un attribut diagnostique des pointes de l'archaĉque récent, dont celles de la phase Moorehead (Bourque 1971 : 262, et Sanger 1997, comm. pers.). Des pointes à pédoncule droit trĉs similaires au type (1) de Jemseg ont été mises au jour dans le secteur du site de Cow Point (Sanger 1973 : 208). Les types (1) et (2) de Jemseg peuvent ětre regroupés, avec un certain jeu, sous la définition de pointes de type « Bradley », telles que décrites par Bourque et basées sur les données de la cĉte centrale du Maine. « Ces pointes sont grandes et assez minces, avec un épaulement bien défini et, soit un pédoncule droit à élargissement basal, soit un pédoncule divergent se rapprochant des encoches latérales. Le pédoncule est rarement complĉtement droit. Des plans de frappe sont parfois évidents sur la base de ces pointes » (Bourque 1971 : 262).

Le type Bradley est généralement considéré daté de la période entre 3700 et 4500 AA. Cependant, il y a de nombreux cas de pointes similaires avec des associations plus diverses autant au Maine qu'ailleurs dans le nord-est. Au Maine, Cox (1991 : figure 5 : F, G) rapporte deux exemples similaires d'une composante vraisemblablement de la phase vergennes (environ 5000 AA), alors que Petersen (1995 : 221) a attribué des spécimens similaires à

l'archaĉque terminal (environ 3500 AA). Bourque, qui au départ a attribué les pointes à pédoncule droit et à lame étroite à l'archaĉque récent (Bourque 1975 : 37), en a reclassé certaines dans la période sylvicole céramique (Bourque 1995 : 181).

D'autres associations ont été aussi documentées ailleurs. D'aprĉs les données du New Hampshire, Dincauze (1976 : 36) suggĉre que ces pointes sont généralement associées à l'archaĉque récent, conformément aux données du Labrador (Tuck et McGhee 1975 : 85, 87). Une association à l'archaĉque récent est appuyée par des pointes de la région de Montréal (Clermont et Chapdelaine 1982 : 32). Et dans certaines parties du sud de la Nouvelle-Angleterre et de l'État de New York, des pointes similaires ont été trouvées dans des composantes du sylvicole inférieur (Granger 1978 : 387, 394, Funk 1988).

En raison de l'association ferme au niveau régional entre ce type de pointe et la phase Moorehead de l'archaĉque récent, les types (1) et (2) de Jemseg suggĉrent un lien avec les populations locales d'entre 3700 et 4500 AA. Malheureusement, toutes ces pointes proviennent de contextes perturbés, soit trois dans l'aire A, une dans l'aire D et deux de la grĉve dans l'aire F.

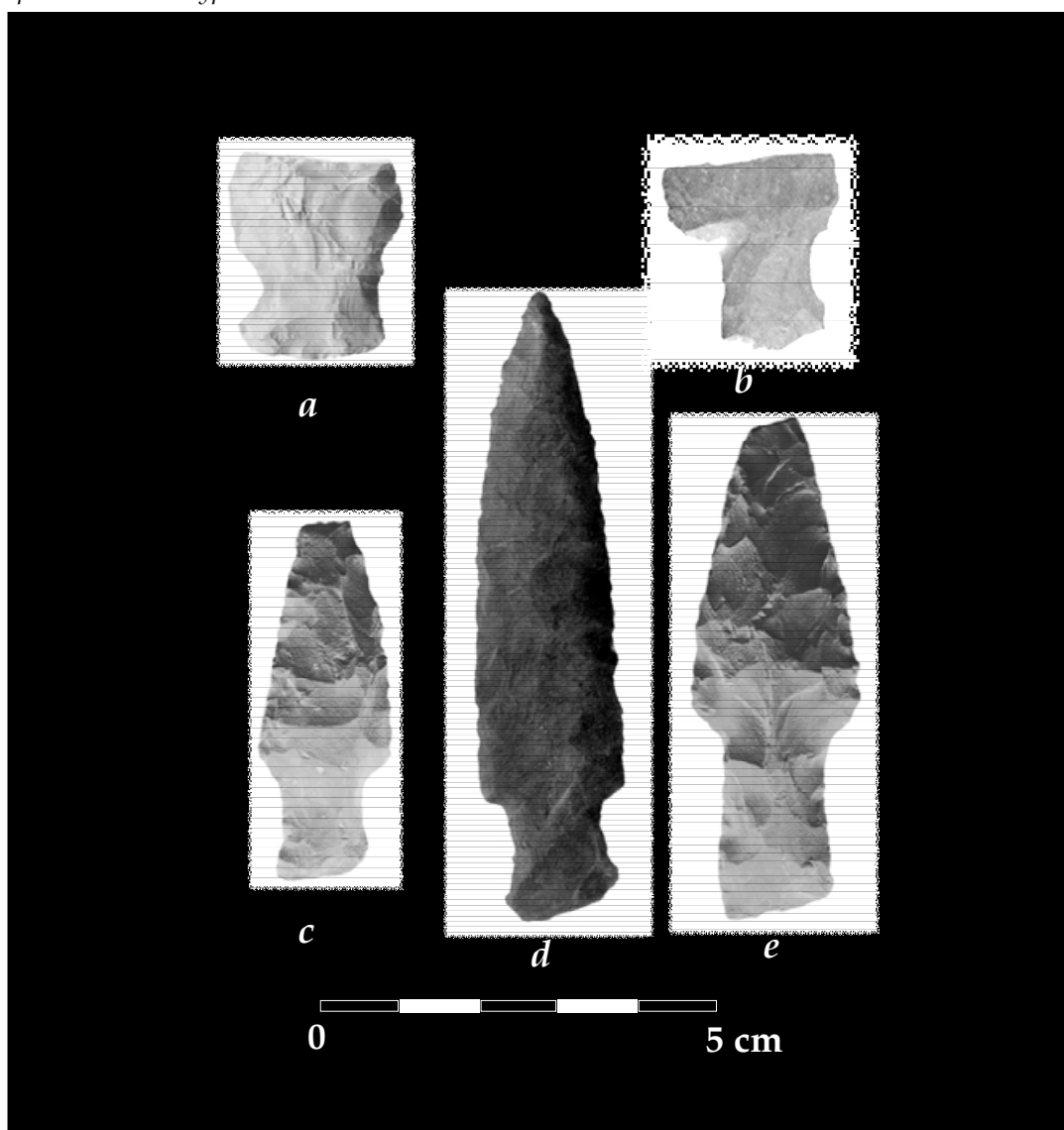
### **(3) Les pointes à encoches latérales à base élargie**

Ce type de pointe, représenté par deux spécimens, se distingue du type 2 par un rétrécissement mal défini et une lame plus courte et plus large à bords convexes (planche 16.8). L'une de ces pointes,

fabriquée dans une rhyolite rouge à rayures fluantes, est très usée, apparemment par l'action de l'eau, et elle est donc difficile à classer. L'autre, en pierre volcanique verte décolorée (JC43), ressemble au style de pointe Orient qui est commun durant l'archaïque récent (Ritchie 1971), mais qui persiste aussi durant l'archaïque terminal

(Black 1992, 2000). Généralement, les pointes Orient sont associées à la phase Orient de la tradition Susquehanna, une manifestation méridionale de l'archaïque terminal (Petersen 1995). Des pointes similaires ont été trouvées dans le centre du Maine dans des contextes du sylvicole inférieur (Rutherford 1989 : 3). D'autres

Planche 16.7 : Les pointes de projectile de type (1) et (2) de Jemseg; spécimens a, b et c : type 2, spécimen d et e : type 1.



spécimens sont reliés à des contextes de l'archaïque laurentien en tant que variantes du type Otter Creek (Tuck 1991 : 54). Nos deux spécimens présentent un certain émoussage sur les faces et les arêtes, un attribut des pointes Otter Creek de l'archaïque laurentien, mais cette modification pourrait être due à une usure naturelle dans le sol ou l'eau. Néanmoins, ils sont trop petits pour entrer facilement dans la catégorie Otter Creek.

En dépit de ces associations tout azimut, l'opinion la plus courante est que les pointes à encoches latérales larges, comme celles du type 3 de Jemseg, sont typiques de la phase Orient de l'archaïque terminal (après 3500 AA, Black 2000), et donc peuvent témoigner d'une présence apparentée à la tradition Susquehanna. La

*Planche 16.8 : Pointes de projectiles du type 3, avec de larges encoches latérales et une base élargie.*



pointe émoussée (n° 44] a été trouvée sur la grève alors que l'autre provient des alluvions perturbées de l'aire A.

#### (4) Les pointes épaisses de format moyen à pédoncule convergent

Ces deux pointes sont de format moyen avec une lame courte triangulaire et très épaisse et un long pédoncule convergent (planche 16.9). L'une est en porphyre Kineo-Traveller Mountain (JC29), un matériau dont la source est au centre du Maine.

Ces deux pointes ne montrent presque pas d'amincissement ou de finition. L'une provient de la grève et l'autre des labours de l'aire A. Ce style de pointe est caractéristique de plusieurs périodes et il apparaît d'une manière indépendante de la continuité culturelle. De telles pointes ont été trouvées dans des contextes de l'archaïque (Bourque 1995 : 45, Ritchie 1971 : 46), et aussi, plus près de nous, dans des contextes du sylvicole inférieur et moyen (Allen 1980 : 113, Foulkes 1981 : 94, Buchanan 1999, comm. pers.). Les spécimens du sylvicole semblent être des variantes de bipointes ou de bifaces losangiques. Les cas de Jemseg portent des épaules bien définies qui séparent une courte lame triangulaire d'un long pédoncule convergent. Elles présentent peu de taille par pression et d'amincissement, ce qui est évident sur certaines pièces de la période du sylvicole. Aucune des deux ne fut trouvée près de la composante du sylvicole, elles étaient plutôt rapprochées des autres artefacts potentiellement archaïques. Une partie de la variation, comme la lame écourtée, pourrait résulter

de l'usage et de l'affûtage plutôt que de choix stylistiques.

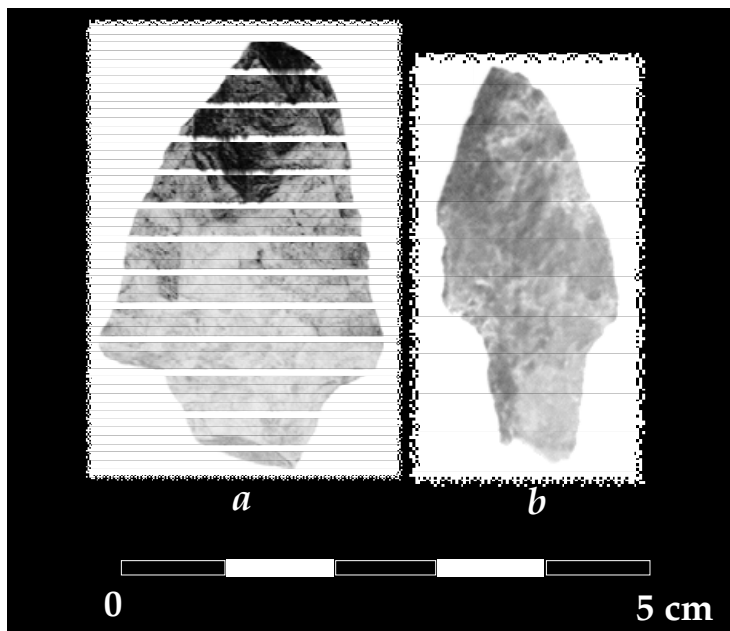
**(5) Les pointes à lame large et à petit pédoncule**

Une seule pointe large à petit pédoncule fut trouvée dans l'aire A, à une profondeur de 53 cm, ce qui est bien en dessous du niveau perturbé (de 0 à 30 cm sous la surface). Le spécimen, en tuff rhyolithique très patiné (JC37), est brisé en sept fragments (planche 16.10). Le type de cassure suggère une puissante force verticale (tel qui pourrait survenir par piétinement) ou encore par l'action du gel et de la détérioration. Elle est longue, avec une lame large et irrégulière, et elle porte un petit pédoncule incomplet qui laisse envisager la possibilité d'une présence d'encoches latérales ou en coin. Cette pointe est similaire aux pointes à lame large de l'archaïque moyen identifiées ailleurs en

Amérique du Nord comme le type Benton (Dragoo 1991 : 17), les variantes du type Snook Hill (Ritchie 1971 : 47), le type Stark (Dinkause 1976 : 28, Tuck 1991 : 39), dont aucune n'a encore été trouvée dans les Maritimes. Malgré l'état fragmentaire du pédoncule, il est possible de la considérer comme une variante d'Otter Creek dont la base est manquante. Ceci rattacherait l'objet à la composante 2 (archaïque moyen et début de l'archaïque récent).

Enfin, et ce qui est vraisemblablement le cas, cette pointe pourrait être apparentée aux pointes à lames larges Susquehanna (Bourque 1995 : 110). La lame n'est pas si triangulaire et la base n'est pas si bien définie que les pointes de lances larges typiques. Ceci peut être dû à la fâcheuse tendance des archéologues à illustrer seulement les plus beaux exemples des classes artéfactuelle. Selon un analyste des

*Planche 16.9 : Pointes de projectile du type 4, épaisse et à pédoncule convergent.*



collections archaïques, cette pointe reste similaire, malgré son pauvre état, aux pointes Susquehanna (Murphy 1998, comm. pers.). Bien entendu, la profondeur de la pointe suggère une appartenance ancienne bien que, comme nous l'avons vu ailleurs, cette inférence est problématique.

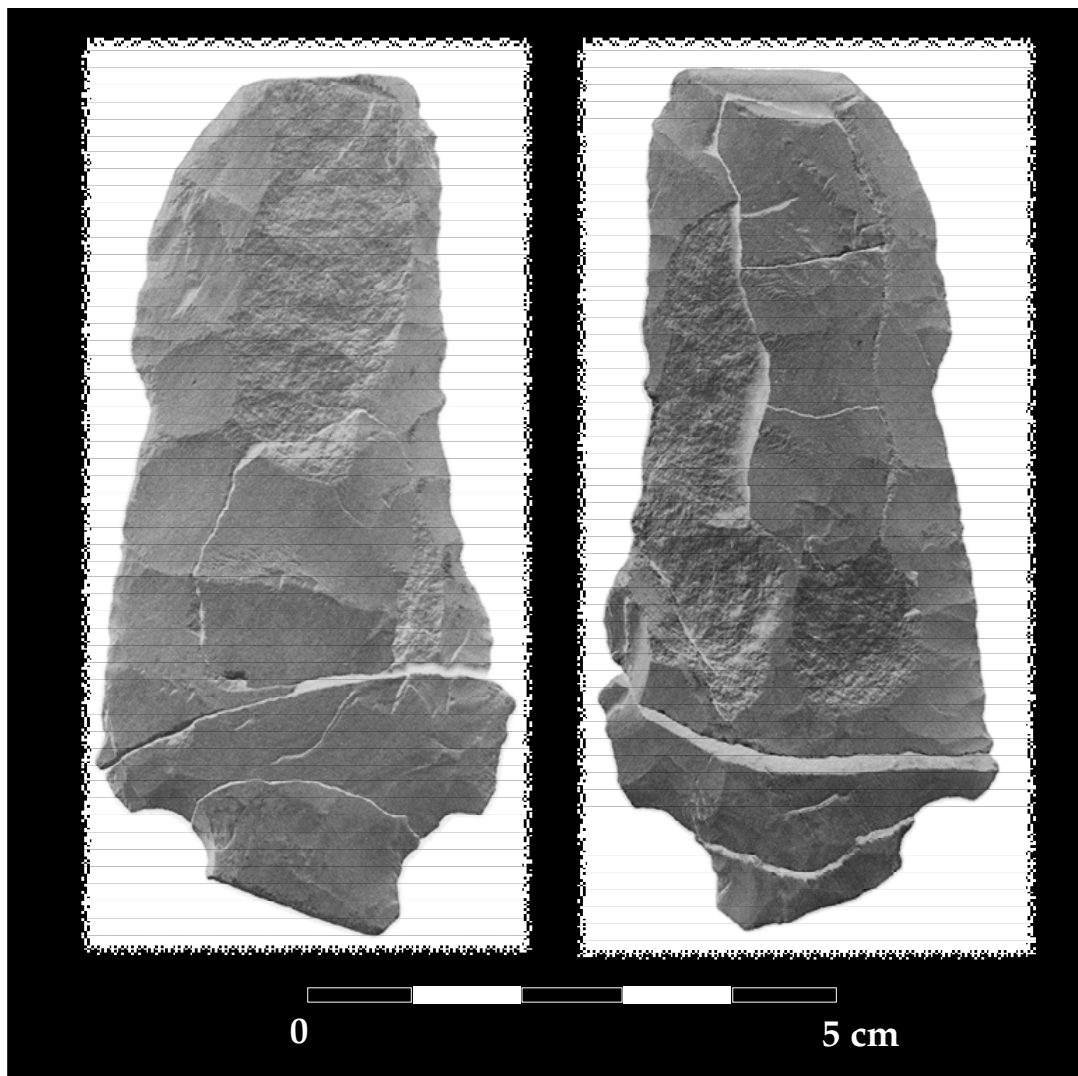
**(6) Les petites pointes à pédoncule droit et à lame triangulaire**

Nous avons trouvé une petite pointe à

pédoncule droit, à lame triangulaire courte, en chert translucide (JC53, planche 16.11).

Comme pour les types discutés auparavant, celui-ci a aussi été trouvé dans plusieurs contextes. Bourque (1995 : 109), Tuck (1991 : 63), Deal (1986 : 64), Sanger et Davis (1991 : 78) ont attribué localement des cas similaires à la période Susquehanna. Sanger (1971) en a rattaché au complexe Tobique, une manifestation définie nébuleusement

*Planche 16.10 : Pointe de projectile de type 5, à lame large et à petit pédoncule. Vu des deux faces.*



comme une extension orientale de l'archaïque du Bouclier, parallèle mais distincte de l'archaïque laurentien. Turnbull (1990 : 5), en reconsidérant plus tard le complexe Tobique, a suggéré que ce type date du sylvicole inférieur. Enfin, des types similaires ont été assignés à l'archaïque moyen, comme les pointes Neville du New Hampshire (Dincauze 1976 : 28).

#### D'autres artefacts possibles de l'archaïque récent

Il y a, dans la collection de Jemseg, une gamme d'artefacts datant vraisemblablement de l'archaïque, mais qui ne sont pas des pointes. Ceux-ci incluent trois poids de filets grossièrement mis en forme, quatre herminettes, quatre haches, 50 fragments d'outils en ardoise polie, quatre pierres à cupule, 16 fragments d'outils non identifiables en pierre bouchardée et polie, 20 pierres abrasives ou meules, 23 percuteurs, 12 forets et une variété d'outils à trancher et à gratter. Toutefois, certains de ces objets pourraient également être reliés aux composantes archaïques précédentes ou encore aux composantes sylvicoles suivantes.

#### Discussion

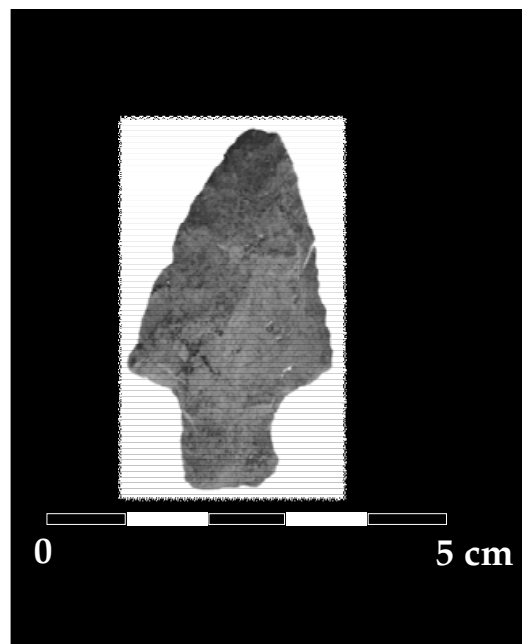
De toute évidence, il y a au site de Jemseg Crossing une présence de l'archaïque récent qui reste irrégulière et quelque peu intangible. À l'instar de l'occupation de l'archaïque plus ancien, le gros des aires d'activité et d'habitation de l'archaïque récent était adjacent mais non correspondant à l'emprise du pont de l'autoroute. Ce pattern répété n'améliore en rien notre perception de ces deux

composantes. Cependant, de façon générale, les témoins de l'archaïque moyen et du début du récent semblent se concentrer au sud et à l'est de l'aire A, alors que ceux de l'archaïque récent et terminal semblent se concentrer au nord-est de l'aire A.

L'un des problèmes avec cette composante de l'archaïque récent est qu'il y a peu d'artefacts que l'on peut identifier comme diagnostique. À l'exception de nos types 1 et 2, qui semblent bien reliés à la phase Moorehead, présente au Maine, tous les autres types sont plutôt occasionnels, ne faisant l'objet que de quelques lignes dans les rapports, ou encore les pointes sont carrément non typiques. Quelques interprétations peuvent en découler.

Avec de substantielles composantes de l'archaïque terminal et du Sylvicole

*Planche 16.11 : Pointe de projectile du type 6, petite avec un pédoncule droit.*



inférieur maritime au sein de l'emprise, il semble raisonnable que certaines, sinon la plupart de ces pointes vaguement archaïques soient simplement des variantes de pointes du sylvicole inférieur qui sont mal définies dans la documentation régionale. Les archéologues ont tendance à se concentrer sur les éléments diagnostiques, au détriment des variations subtiles qui sont soit ignorées ou effleurées. On pourrait donc suggérer que le Sylvicole maritime inférieur soit en continuité avec les manifestations précédentes de l'archaïque récent ou que ces pointes du sylvicole inférieur ont été attribuées par erreur à l'archaïque. Mais, étant donné la variété des contextes dans lesquels elles apparaissent dans le Nord-Est et la nature si diverse des éléments archaïques qui ne sont pas des pointes, il nous semble peu probable que cette explication s'applique à tous ces artefacts.

À l'inverse, il se peut que ce soient tous des types de l'archaïque qui sont mal reconnus et qui se retrouvent fréquemment mélangés avec du matériel du sylvicole. Après tout, les structures datant des composantes 5 et 6 impliquent souvent des creusements de fosses comme planchers d'habitation semi-souterraine ou comme lieu de rejet des déchets. La construction de telles structures va régulièrement traverser des niveaux plus anciens (Granger 1978). Il est connu que les gens de la période précédant le Contact récoltaient et utilisaient occasionnellement des objets plus anciens (Varley 1997, comm. pers). Certaines difficultés rencontrées dans la tentative d'assigner des pointes à une

période unique peuvent résulter de ces facteurs.

De façon différente, il se pourrait que certains de ces types aient été en usage durant de longues périodes de temps. Ceci pourrait signifier qu'il y a une forte continuité entre les nombreux complexes et phases qui ont été isolés archéologiquement, ou encore que ces pointes ont une origine en dehors de la région chez un groupe avec lequel les gens de Jemseg ont interagi pendant une très grande période de temps.

Si nous acceptons que certains de ces artefacts représentent la période de l'archaïque récent (comme je le crois), à quel aspect de cette période sont-elles apparentées? La plupart des liens évidents le sont avec la phase Moorehead du Maine, ce qui rattache notre assemblage aux activités quotidiennes des gens qui entretenaient le cimetière de Cow Point. Cette hypothèse est logiquement satisfaisante car il est évident que la présence d'un site funéraire comme Cow Point implique la présence de gens qui habitent le secteur. Malheureusement, avec un assemblage si fragmentaire et dispersé, sans association à des structures qui offrent des indices de subsistance et d'utilisation de l'espace, on ne peut en tirer beaucoup plus.

S'il y a peu dans l'assemblage de Jemseg Crossing qui peut être corrélé avec la tradition Small Stemmed Point de Bourque, il y a toutefois quelques pointes qui pourraient être reliées à la tradition Susquehanna (par exemples les pointes des types 5 et 6). Aucun autre artefact de cette tradition n'a été trouvé, comme les haches à



gorge, les pointes larges à coins coupés, les forets diagnostiques ou encore des artefacts fabriqués en rhyolite rayée de Vinalhaven. La présence de quelques types de pointes de l'épisode Susquehanna peut indiquer soit une interaction avec les groupes Susquehanna au sud durant l'archaïque terminal, soit une présence sporadique locale de ces groupes. Ces éléments font partie d'un débat qui a lieu à l'échelle régionale sur la nature de la manifestation Susquehanna (s'il s'agit ou non d'un mouvement de population dans la région) et sur la nature de la relation entre les groupes utilisant la culture matérielle Susquehanna et ceux utilisant celle de la phase Moorehead (Robinson 1996). La présence des deux manifestations dans notre secteur est pertinente à ce débat. Or, puisque ces discussions dépendent de la détermination de contemporanéité entre le Susquehanna et le Moorehead, il devient évident que des recherches supplémentaires sont nécessaires pour résoudre ces questions. En effet, en l'absence d'un assemblage plus substantiel et de structure identifiables avec des datations radiométriques, il reste difficile d'ajouter des éléments supplémentaires à nos interprétations sur le mode de vie des gens de Jemseg durant l'archaïque moyen et récent.

Notre discussion a été fortement orientée sur la typologie. Idéalement, nous devrions élargir la discussion aux aspects de la technologie, des modes de vie, des pratiques de subsistance et des schémas d'établissement. Malheureusement, comme on l'a vu, la plupart de ces artefacts

proviennent de contextes perturbés. Nous avons tenté de prendre en considération toutes les possibilités d'attribution culturelle car si peu de composantes d'habitations de l'archaïque récent ont été fouillées dans les Maritimes.

#### **La composante 4 : l'archaïque terminal**

Bien qu'il existe beaucoup de débats sur la nature de la terminaison de l'archaïque, la plupart des archéologues de la Péninsule maritime reconnaissent des différences significatives entre l'épisode récent de Cow Point et l'épisode Susquehanna qui lui succède (Bourque 1995, Dincauze 1972, 1975, Petersen 1995, Robinson 1996 : 137, Snow 1980 : 244). La tradition Susquehanna se compose de plusieurs phases, qui sont la phase atlantique (la plus ancienne), la phase Watertown et la dernière dans la Péninsule maritime, la phase Orient (Black 2000 : 90, Petersen 1995 : 221).

La plus ancienne phase de la tradition Susquehanna est mieux connue d'après la recherche conduite au site de Turner Farm sur la côte centrale du Maine (Bourque 1981, 1995). D'après Dincauze (1972, 1975), la phase atlantique se manifeste par de gros bifaces et pointes de projectile à lame large (« les instruments à lame Atlantique »), des grattoirs, des forets et des pierres à briquet. La phase Watertown est similaire, mais se distingue de la précédente par un passage des lames atlantiques aux pointes Mansion Inn, à lames larges et aux coins coupés. Beaucoup de sites de ces deux premières phases se trouvent dans le sud et le centre du Maine (Borstel 1982, Bourque 1992, Cox et Kopec 1988, Holmes 1994, Mitchell 1992,

Spiess 1997, Spiess et Heden 2000, Spiess et Cranmar 2000, Spiess et al. 1988, Trautman 1996, Trautman et Spiess 1992). Plusieurs ont soutenu qu'il n'y avait peu ou pas de gros sites Susquehanna dans la partie nord de la Péninsule maritime (Tuck 1984 : 21), d'autres sont en désaccord avec ce point de vue (Deal 1985, 1986). Cette absence est souvent citée comme preuve appuyant l'hypothèse que la tradition Susquehanna représente une intrusion dans le Maine de groupes venant du sud il y a environ 4000 à 3700 AA (Sanger 1973, 1975 : 69, Bourque 1995 : 252-253, Robinson 1996, Snow 1980 : 247).

Or, certaines collections privées dont plusieurs qui proviennent du sud du Nouveau-Brunswick (par contre souvent sans provenance précise) contiennent des artefacts Susquehanna comme des haches à gorge complètes, des récipients en stéatite et des pointes larges à pédoncule et à encoches (Murphy 1998). En fait, l'échantillon de vases en stéatite de la basse vallée de la rivière Saint-Jean, qui consiste en un récipient complet trouvé par Moses Perley dans le secteur de French Lake (Turnbull 2002, comm. pers.) et de plusieurs fragments provenant d'autres sites et lieux, est plus grand que les assemblages de stéatite de la plus grande partie du Maine (Bourque 2000). Le site de Portland Point, dans la ville de Saint-Jean au Nouveau-Brunswick, a produit une gamme d'artefacts possiblement associables au Susquehanna, dont des pointes à lame large

(Harper 1957, Jeandron 1996, Jeandron et al. 2000, Murphy 1998).

Au site de Jemseg Crossing, nous avons trouvé une série de petites structures près de la limite orientale de l'aire A (les structures 61 à 65, voir chapitre 14). Quelques artefacts ont été trouvés en association directe avec des structures dont une pointe à lame large et à coins coupés (planche 16.9) et un biface à base manquante, en quartzite gris enfumé, possiblement de Ramah<sup>2</sup>. Alors que l'usage de ce matériau n'est pas typique du Susquehanna, il pourrait représenter ici des liens avec les régions nordiques que l'on ne rencontre pas dans les composantes de cette période situées plus au sud. Il se peut aussi que ces structures soient apparentées à une échelle chronologique de décennie ou de siècle, un intervalle significatif en termes de relation entre la phase Moorehead et la tradition Susquehanna. Parmi les artefacts qui ont été trouvés dans les labours au-dessus et près de ces structures, il y avait deux pointes larges à encoches latérales qui par leur position stratigraphique au-dessus des structures pourraient être plus récentes. Je reviendrai sur les conséquences de cette séparation plus loin. Nous sommes actuellement à la recherche de fonds pour dater ces structures à l'aide de la méthode AMS. En l'absence de dates, la présence et la nature d'une composante Susquehanna ancienne à Jemseg reste peu comprise.

Il reste toujours à identifier des dépôts intacts et non équivoques témoignant de

<sup>2</sup> Le métaquartzite de Ramah est une matière première du nord du Labrador. Des artefacts de ce matériau ont été trouvés sur les sites des Maritimes. Bien qu'il soit considéré comme distinct à l'œil nu, et par conséquent relativement facile à identifier, certains archéologues ont suggéré que des variétés locales peuvent présenter une apparence macroscopiquement similaire.

composantes Susquehanna anciennes en densité équivalente à ce qui est trouvé au sud et au centre du Maine. Des outils de tradition Susquehanna ont été observés dans les collections des Maritimes peuvent être différents de ceux du sud. Je n'ai donc pas été en mesure d'examiner la relation entre le site de Cow Point et les autres manifestations de l'archaïque récent dans la basse vallée de la rivière Saint-Jean. Cette situation est plutôt fâcheuse car le site de Cow Point apparaît régulièrement dans les interprétations régionales sur l'archaïque (Petersen 1995, Robinson 1996, Sanger 1973 : 136). En ce sens, il reste encore un hiatus significatif dans le document archéologique, entre Cow Point et les manifestations subséquentes, bien que ce ne soit pas le même hiatus dont il est question ailleurs pour la fin de l'archaïque<sup>3</sup>. Beaucoup d'entre nous qui travaillons dans la région soupçonnons qu'il est prématuré de considérer l'absence de sites Susquehanna au Nouveau-Brunswick comme une indication de leur absence, car les prospections régionales sont peu substantielles (voir aussi Turnbull et Allen 1988).

#### **Les approches régionales sur l'archaïque terminal**

La plus récente phase du Susquehanna dans la Péninsule maritime est la phase Orient (Snow 1980 : 239). Certains archéologues ont avancé que la région s'était dépeuplée après les phases atlantique et Watertown (Bourque 1995 :

167, 253-254, 2000), ce qui correspond au hiatus connu sous le nom de « Little Gap ». Les partisans de ce point de vue ont suggéré que les pointes de projectile larges à encoches latérales (la pointe diagnostique Orient Fishtail) sont associées de façon ambiguë à deux dépôts archéologiques, et que les fragments de vase en stéatite, une caractéristique fondamentale du Susquehanna récent dans d'autres régions du Nord-Est, sont très rares ou même absents des collections régionales (Bourque 2000). Ils signalent aussi qu'il n'y a pas de site et de structure datées de la période entre 3600 et 2700 AA (Bourque 1995 : 167, 2000). D'autres ont réfuté ces faits en soulignant l'existence de composantes dans des contextes stratifiés au Maine (Petersen 1991, Spiess et Petersen 2000), la présence de récipients en stéatite dans le sud du Nouveau-Brunswick et, plus spécialement, la mise au jour d'une variété d'artéfacts diagnostiques dans la basse vallée de la rivière Saint-Jean. En se basant sur un site d'étranger de la région de Quoddy dans le sud-ouest du Nouveau-Brunswick, Bourque (2000) a suggéré qu'il y ait persistance des pointes Susquehanna ancienne en plus des récentes comme la pointe Orient Fishtail, et que la technologie des macrolames a continué. Petersen (1995) a aussi suggéré qu'il y a pu avoir persistance des systèmes technologiques de la tradition Susquehanna tout au long de l'archaïque terminal jusque dans le sylvicole maritime inférieur, spécialement en ce qui concerne le support

---

<sup>3</sup> Le « Little Gap » (Turnbull 1992) fait d'habitude référence au hiatus entre la tradition Susquehanna et le début des traditions du sylvicole maritime inférieur, et non à celui entre la phase Moorehead de l'archaïque récent et les sites subséquents.

sur la préforme bifaciale pour la préparation d'une gamme d'outils variés.

Les indices d'activités de la fin de l'archaïque terminal dans la portion nord de la Péninsule maritime diffèrent de ceux plus au sud. Plusieurs sites ont produit des dates radiométriques entre 3600 et 2700 Aa, dont un petit camp avec une aire de réduction lithique dans la moyenne vallée de la rivière Miramichi. Le site Boulder Camp, situé à l'embouchure de la rivière Tobique, était un site d'habitation qui recelait les restes d'un petit abri auprès d'un gros bloc erratique (Keenlyside, s.d.). Bien que le site ait produit une quantité abondante de débitage, il ne contenait pas d'outils formels. Du charbon de bois prélevé dans un petit foyer a donné une date de 2840 ± 370 Aa n.c. Malheureusement, l'écart-type énorme de cette date ne permet pas d'être précis sur l'âge (le site a 95 % des chances de dater d'entre 3580 et 2100 AA). Le site de Boulder Camp contraste avec les sites funéraires de l'archaïque terminal sur les bords de la rivière Miramichi, soit le site Quarryville (Allen 1988) et le site Gaugenn (Keenlyside et Turnbull 1999, comm. pers.). Le site Quarryville, trouvé et partiellement détruit par la pose de poteaux de ligne électrique, a produit une petite fosse avec de l'ocre rouge. Elle contenait quatre très grands et minces bifaces non aménagés comme aucun de l'archaïque terminal du sud de la Péninsule maritime (figure 16.3). L'ocre contenait aussi du charbon épars et des fragments d'os humains calcinés qui furent éventuellement rapatriés et réinhumés. Un collectionneur privé a récemment découvert un autre site de

sépulture à l'ocre rouge sur la rivière Miramichi qui était très similaire dans la forme et le contenu à celui de Quarryville. Un fragment de charbon récolté dans un échantillon d'ocre a donné une date AMS de 2890 ± 60 AA (Beta-80069, Keenlyside 1998, comm. pers.). Malgré l'occurrence de fosses crématoires à ocre rouge dans la tradition Susquehanna, et malgré la correspondance de sa date à l'épisode tardif du Susquehanna, le site de Quarryville se distingue par des artefacts différents de ceux de la phase Orient. Ils sont très grands et minces, fabriqués en chert peu commun ou exotique, à grain fin (Allen 1988, Turnbull 2002, comm. pers.) et ne ressemblent pas aux artefacts de la tradition Susquehanna, tant dans la forme, que dans la technique de taille et la matière première. Le site de Jemseg Crossing, à cheval entre ces deux comportements, a produit un gros assemblage que nous avons daté radiométriquement à cette période ambiguë

#### L'assemblage de la composante 4

L'archaïque terminal de Jemseg Crossing est représenté par des structures datées associées à des artefacts. Ces structures incluent un petit complexe structurel sur la terrasse inférieure (complexe structurel 5 dans l'aire D) comprenant les structures 41 et 42, deux petits foyers au centre de la terrasse supérieure (str. 20 et 13 dans l'aire A) et une structure à ocre rouge (str. 8). Les dates radiométriques de ces structures sont présentées dans le tableau 16.1

Ces structures variaient en dimensions, en forme et en contenu. Le complexe structurel 5 était une surface d'occupation de grandeur moyenne, ovale et avec un petit foyer décentré. Il contenait des écales de noix longues, du charbon, des cendres et 502 artefacts lithiques dont 59 outils et fragments d'outils, deux nucléus et 443 éclats. En comparaison, les deux petits foyers de l'aire A n'étaient pas associés à des planches d'occupation et ils ont produit de plus petits assemblages d'artefacts. La structure 29 était un foyer fosse renfermant une dense concentration d'écales de noix longues (161,1 g) et des os calcinés éparpillés. Dans et autour de la structure 29, nous avons découvert un fragment d'ardoise polie et 14 artefacts en pierre taillée (six outils, un nucléus et sept éclats). La flottation et le tamisage de la fraction lourde de la matrice du foyer a fourni une grande quantité de microdébitage, suggérant des activités d'affûtage de l'outillage lithique. La structure 13 était une fosse profonde de 30 cm contenant du charbon, quelques fragments de noix et de sable, et elle pourrait résulter du dépôt primaire ou secondaire d'un foyer. On y a également trouvé trois fragments d'outil, un nucléus, 31 éclats et un gros tesson de

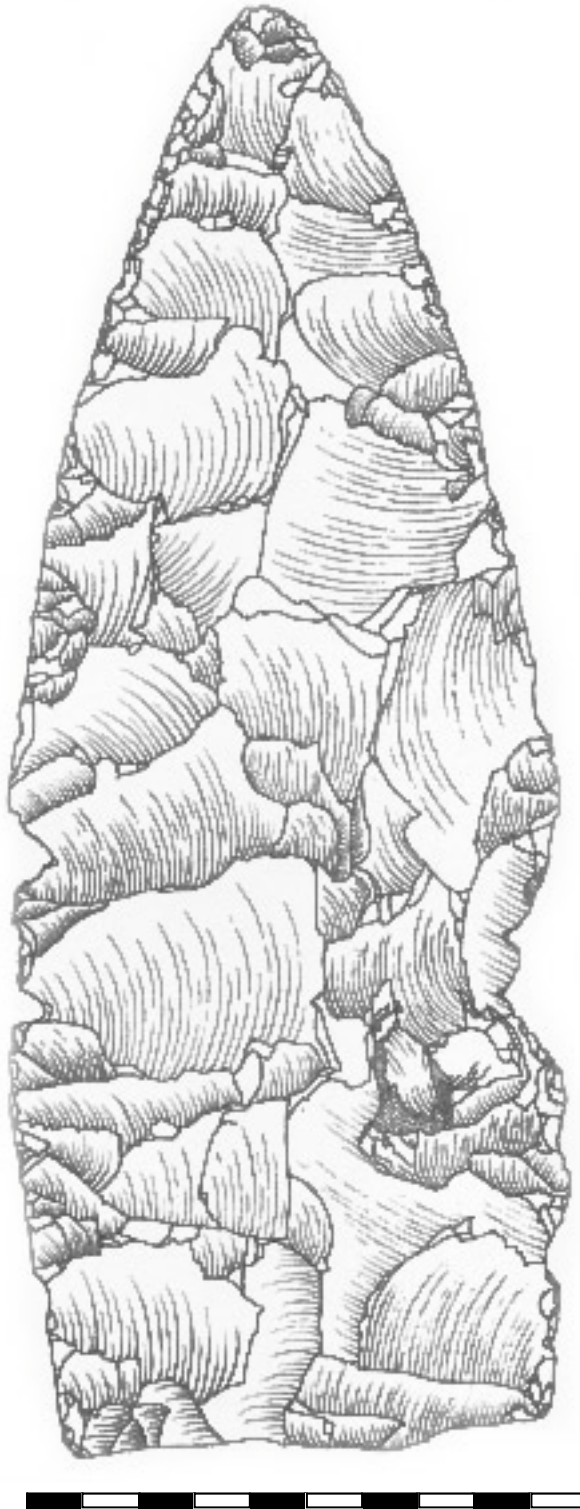
poterie. D'autres tessons du même vase proviennent des alluvions perturbées immédiatement adjacents à la structure (chapitre 14, planche 14.3).

La variété des structures pourrait refléter des patterns de saisonnalité. Si la densité de débitage du complexe structurel 5 fait penser à une aire de fabrication d'outil, le mélange des classes d'outils et leurs schémas d'usure, de cassure et de recyclage suggèrent d'autres activités. Sa configuration avec un foyer sur un plancher d'occupation, sa configuration avec un foyer sur un plancher d'occupation et sa position dans la plaine d'inondation sur la terrasse inférieure pourraient témoigner d'une habitation d'automne ou d'hiver. En ce sens, la grande densité d'éléments lithiques peut faire penser à des activités intérieures typiques des temps morts de l'hiver. Les foyers sur la terrasse supérieure, au-delà de la plaine d'inondation peuvent, pour leur part, représenter des structures extérieures printanières ou estivales. Toutefois, l'abondance de noix dans la structure 29 signale soit une occupation d'automne tardif, soit l'entreposage de noix. Il est fâcheux que l'absence de matériel organique comme des restes alimentaires ne permette pas de faire des inférences sur la

Table 16.1 : Dates radiométriques de l'archaïque terminal au site de Jemseg.

Structure	Date AA (non cal.)	N° de labo	Date calibrée (2 sigmas)	Dimensions en cm
Comp. str. 5	3000±90 AA	Beta-104908	1430-940 av. J.-C.	171 x 111 x 5
Str. 29	2960±130 AA	Beta-104907	1450-825 av. J.-C.	106 x 71 x 19
Str. 7	2880±60 AA	Beta-104906	1250-900 av. J.-C.	35 x 25 x 7
Str. 13	2870±70 AA	Beta-156019	1270 à 850 av. J.-C. cal.	93 x 72 x 30

Figure 16.3 : Un biface du site de Quarryville. Dessin de Alexandra Sumner.



saisonnalité et la subsistance. Il y a peu d'information sur la relation entre la structure d'habitation et la structure à ocre rouge dont la nature est nettement cérémonielle. Il se pourrait que ces structures soient consécutives dans le temps, sans relations entre elles mais elles pourraient aussi être concomitantes et représenteraient l'intégration d'activités cérémonielles dans la vie quotidienne d'un groupe familial.

#### **La technologie lithique de la composante 4**

L'assemblage de la composante 4 est varié. Le complexe structurel 5 a produit un assemblage lithique substantiel alors que les structures 29 et 13 n'ont que de petits assemblages artéfactuels, et la structure 7 n'a produit aucun objet lithique (tableau 16.2).

L'assemblage de la composante 4 est assez équilibré entre la production et l'utilisation de bifaces et l'utilisation de classes d'outils plus informelles comme des éclats retouchés et utilisés. Les bifaces sont minces et généralement petits. La seule pointe aménagée provient du complexe structurel 5. Elle est mince, de format moyen, avec d'étroites encoches structurelles 5. Elle est mince, de format moyen, avec d'étroites encoches latérales asymétriques. Elle mesure 58,8 mm en longueur et sa largeur maximale est de 23,8 mm. La largeur des rétrécissements fait 14,5 mm et celle de la base 20,5 mm. Un biface non aménagé a été trouvé dans la structure 29. Ce spécimen très patiné est mince et relativement étroit, et il pèse 2,2 g. Des

fragments distaux (5) et mésiaux (2) de bifaces ont aussi été trouvés. Certains résultent de bris de fabrication, mais au moins un spécimen montre les signes d'un bris causé par une force appliquée sur la pointe d'un outil emmanché, donc durant l'utilisation (spécimen 3515, du complexe structurel 5). Si la plupart de ces fragments sont bien mis en forme et amincis, l'un d'eux, le spécimen 2684 du complexe structurel 5 montre une retouche marginale sans amincissement. Les outils bifaciaux sont fabriqués dans une gamme de matériaux dominés par les pierres volcaniques mafiques, felsiques et porphyriques (tableau 16.3). Un de ceux-ci semble être du secteur de Kineo-Traveller Mountain au Maine.

En plus des outils bifaciaux, la composante 4 présentait quatre gros grattoirs unifaciaux. Deux sont des fragments de front (un en chert rouge de Washademoak, pesant 0,7 g, et l'autre en pierre volcanique mafique homogène à grain moyen, pesant 0,4 g). Les deux autres étaient assez complets pour être analysés. Le spécimen 827 est grand, épais et dans un mudstone pierreux gris vert pâle (JC 17, figure 16.4). Il pèse 24,9 g et mesure 51,7 mm en longueur, 34,3 mm en largeur et 12,5 mm en épaisseur. Il a été fait sur un gros éclat épais avec un plan de frappe perpendiculaire à l'axe de l'outil fini. Le talon a ensuite été soigneusement enlevé durant la fabrication de l'objet, vraisemblablement, ce grattoir n'a pas été produit sur un éclat issu d'un nucléus bifacial, mais probablement plutôt d'un nucléus spécialement préparé à cet effet. Le

Tableau 16.2 : Les artefacts des structures de la composante 4.

Outil	comp.str. 5	srt. 29	srt. 7	srt. 13	Total
Bifaces aménagés	1	0	0	0	1
Bifaces non aménagés	0	1	0	0	1
Grattoirs bifaciaux	0	0	0	0	0
Fragments de biface	6	0	0	2	8
Grattoire unifaciaux	3	1	0	0	4
Éclats retouchés	4	1	0	0	5
Éclats utilisés*	44	3	0	1	48
Outils sur nucléus	0	0	0	0	0
Éclats	440	7	0	31	478
Nucléus	2	1	0	1	4
Percuteurs	2	0	0	0	2
Poterie	0	0	0	5	5
Pierre polie	0	1	0	0	1
<b>Total</b>	<b>502</b>	<b>15</b>	<b>0</b>	<b>40</b>	<b>557</b>

\* J'ai fait une identification à l'œil nu et avec un grossissement de 5x pour identifier les traces d'usure. Cette analyse s'est concentrée sur les pièces présentant des indices d'usure intense et présentant les attributs suivants : une usure localisée, unidirectionnelle, un poli d'arête et de petites esquilles. Des recherches récentes soulignent que le piétinement ou encore les dommages postérieurs à l'occupation peuvent ressembler à des traces d'usure (Bamforth 1988, Lévi-Sala 1986, Newcomer et al. 1986). Pour tenter de contrôler ce phénomène, j'ai laissé tomber l'usure possible sur les pièces minces ou fragiles (surtout les petites pièces d'un diamètre de moins de 10 mm), les pièces fracturées qui témoignent d'écrasement (comme l'indiquent les fractures en demi-lune) et les pièces avec des patterns d'usure distribués de façon aléatoire sur la surface. J'ai eu plus de succès à identifier l'usure sur matériaux à grain fin comme les cherts homogènes et les pierres volcaniques vitreuses que sur les matériaux à grains grossiers comme les quartz et les quartzites, et notre échantillon reflète ce biais.

spécimen 794 montre un procédé technologique similaire. Il a été fait dans un chert brun semi-translucide moucheté de calcédoine (JC 53.3). Ce spécimen, brisé au centre, semble légèrement plus petit que le spécimen 827. Il pèse 9,1 g et ses dimensions maximales sont 28,2 mm en longueur, 30,6 mm en largeur et 9,8 mm en épaisseur. La cassure passe au centre des arêtes latérales, mais on y reconnaît tout de même les indices d'un talon perpendiculaire qui, à l'instar de la pièce précédente, a été soigneusement enlevé lors de la fabrication.

Ce modèle de production de grattoir diffère des autres trouvés sur le site, et même, diffère de façon significative des grattoirs bifaciaux et unifaciaux du sylvicole maritime inférieur et des grattoirs unifaciaux et unguiformes du sylvicole maritime moyen et supérieur.

J'ai aussi analysé les éclats de la composante 4. Cet assemblage montre une emphase sur la production et l'utilisation de bifaces. J'ai distingué huit types d'éclats. Comme c'est souvent le cas avec la typologie du débitage, j'ai tenté de structurer mon classement afin de refléter



Tableau 16.3 : Les matières premières des bifaces de la composante 4.

Spécimen	Intégrité	Structure	Type de matériau	Description du matériau
2561	Fr. distal	42	11	Chert Washademoak (variante gris-brun foncé)
7894	Fr. mésial	13	12	Quartz blanc
18914	Complet, non aménagé	29	29	Pierre volcanique décolorée gris-vert avec cristaux de quartz (Mt. Kineo)
2684	Fr. mésial	42	38	Pierre volcanique mouchetée pourpre à rose
3515	Fr. distal	41	7	Pierre volcanique verte à veines dendritiques noires
3516	Pointe complète	42	7	Pierre volcanique verte à veines dendritiques noires
2681	Fr. distal	42	19	Pierre volcanique mafique homogène à grains moyens
2740	Fr. distal	42	19	Pierre volcanique mafique homogène à grains moyens
8026	Fr. mésial	13	43	Pierre volcanique verte décolorée

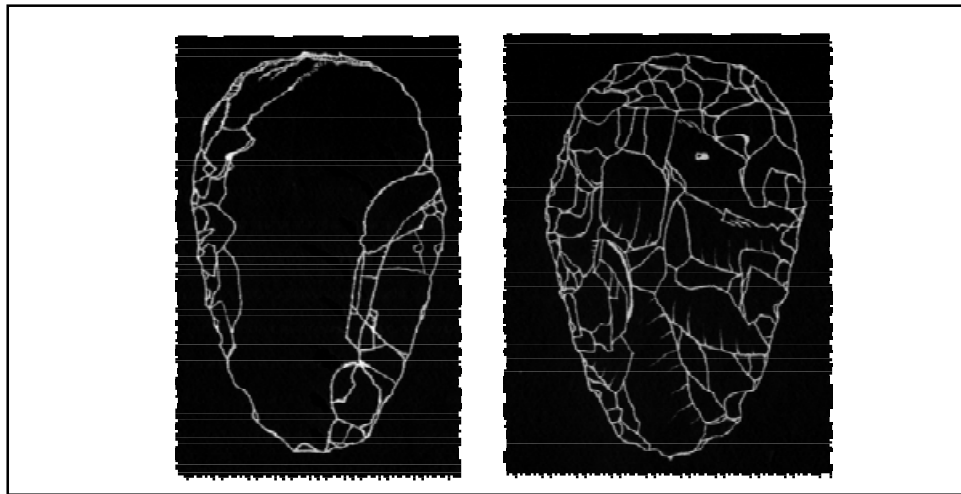
les procédés technologiques (Shott 1994, Andrefsky 2000). Nous pensons qu'un tailleur avait une approche similaire à celle d'un sculpteur sur bois. Les stades initiaux impliquent la transformation du tronc brut en pièces de départ. Le projet passe alors à la production d'une préforme. Puis, à mesure que cette forme se précise et se détaille, les enlèvements deviennent de plus en plus petits, contrôlés et délicats. Contrairement au bois, la pierre peut être retravaillée après une période de temps, en poursuivant l'enlèvement de matière et donc, en modifiant de nouveau la forme.

Mon schéma classificatoire reflète ces étapes générales. La transformation initiale d'un galet, d'une dalle ou d'un bloc de matière première produira des éclats de

décortication et les éclats de réduction de nucléus. Ceux-ci ont souvent de gros talons plats, sans facettes et peuvent conserver du cortex (comme l'écorce d'un arbre). Ils peuvent être gros, avec de gros bulbes de percussion. Les stades initiaux peuvent aussi faire intervenir la réduction bipolaire, où la pièce est placée sur une enclume avant d'être frappée. Cette technique peut produire un objet avec deux talons visible (celui du percuteur et celui de l'enclume). Il peut aussi y avoir de l'écrasement et des ondes de compression sur les pôles opposés de la pièce.

Si l'intention est de produire un biface, le tailleur pourra utiliser un percuteur tendre et orienter son exercice vers la production d'un objet taillé en forme de

Figure 16.4 : Grattoir unifacial, vue dorsale et ventrale. Dimension réelle, dessin de A. Summer.



disque, la préforme. Les premiers stades de mise en forme produiront des éclats de production bifaciale avec des talons à angle, sans facettes. Souvent les enlèvements seront orientés de façon à produire une crête centrale le long des faces de la pièce. À mesure que se poursuit le travail, le tailleur passe de la mise en forme à l'amincissement. Ces enlèvements produiront de longs, courbés et minces éclats d'amincissement bifacial avec des talons relativement petits, à angle et facettés.

Le stade final peut impliquer la taille par pression. L'identification des éclats de pression est plus difficile, mais de manière générale, ils sont très petits, étroits et souvent proportionnellement longs. Ils ont de très petits talons qui peuvent être à angle et facettés. Ils peuvent aussi montrer une torsion sur la longueur. Tout ce processus complète une étape du cycle de production. Mais les outils s'émoussent avec l'utilisation, et l'entretien va produire de

petits éclats d'affûtage. Ceux-ci sont petits, courts avec des talons relativement gros. Le talon et les surfaces adjacentes peuvent être usés, écrasés ou polis avec l'usage. Enfin, les outils peuvent être retravaillés en de nouvelles formes, pour différentes raisons comme le besoin ou le recyclage après un bris (Granger 1978, Nelson 1991).

La séquence de production des outils unifaciaux est différente. Bien qu'ils puissent être soigneusement mis en forme, nous considérons généralement que leur séquence de production est beaucoup plus courte. J'ai inféré que la décortication et la réduction initiale d'un nucléus peuvent aussi avoir été orientées vers la préparation de nucléus pour de gros éclats soigneusement débités afin de produire des supports pour taille des grattoirs. Cette préparation de nucléus aurait produit un débitage similaire aux premiers stades de la production bifaciale, et donc difficile à distinguer. Mais, à la suite de ce stade, le tailleur aurait produit de petits éclats à

angle et sans facettes lors de la mise en forme du front et lors de l'enlèvement du talon. Bien que j'aie ouvert l'œil pour de tels éclats, je n'en ai pas identifié.

Cette typologie est nettement orientée vers les caractères clés du talon. Plusieurs éclats étaient fragmentaires et n'avaient donc pas de talon. Au total, la composante 4 comptait 257 pièces qui conservaient une partie de leur talon. Or, plusieurs portaient un talon endommagé ou écrasé, que j'ai classé comme éclats indéterminés. Les 198 éclats analysables qui restaient représentent tous les stades du processus de fabrication des bifaces (voir tableau 16.4). La production d'unifaces a vraisemblablement aussi eu lieu, mais les éclats qui en résultent sont moins visibles, ce qui est dû, en partie, à un plus petit nombre d'éclats durant la réduction unifaciale.

Si la réduction bifaciale impliquait plusieurs stades, le but recherché n'était pas nécessairement la production d'un biface comme outil fini. Le grand nombre d'outils informels (éclats utilisés et retouchés) suggère que des éclats étaient aussi

produits en tant qu'outils. En tout, 48 éclats montraient des indices d'une utilisation intense. Certains étaient brisés et ne portaient pas de talon. Des 32 éclats utilisés qui restaient, quatre ont été classés comme indéterminés et sept étaient des éclats des phases initiales de la réduction (2 de décortication, 4 de réduction de nucléus et 1 de réduction bipolaire). Mais 21 éclats utilisés étaient des éclats de production bifaciale et de mise en forme (6) et des éclats d'amincissement bifacial. Ceci suggère que les bifaces ont pu être utilisés comme nucléus pour la fabrication de certains types d'éclats.

Ces éclats de réduction bifaciale utilisés sont généralement très gros, minces et avec de petits talons comparativement aux éclats d'amincissement des autres assemblages. La longueur moyenne des 22 éclats de réduction bifaciale utilisés est 31,4 mm et le poids moyen est 4,0 g. J'ai mesuré les éclats d'autres composantes de Jemseg et la longueur moyenne pour le site en entier est 18,5 mm et le poids 1,9 g. Malgré leurs grandes dimensions, les éclats de réduction

Tableau 16.4 : L'analyse technologique des éclats de la composante 4.

Stade	Type	Nombre de pièces
Initial	Décortication	9
	Réduction de nucléus	49
	Réduction bipolaire	2
Moyen	Production et mise en forme bifaciale	24
	Amincissement bifacial	102
Final	Pression	9
Secondaire	Affutage bifacial	3
Autre	Indéterminé	59

bifaciale utilisés ont de petits talons<sup>4</sup>, avec une largeur moyenne de 8,5 mm et une épaisseur moyenne de 2,3 mm. Les données correspondantes pour le site en entier sont une largeur moyenne de 8,2 mm et une épaisseur moyenne de 2,5 mm. Nous voyons alors que le nucléus bifacial préféré était très large et très mince, peut-être d'un format similaire aux bifaces de Quarryville. En effet, les cicatrices d'enlèvement sur le biface de Quarryville illustré à la figure 16.3 sont de taille similaire aux éclats utilisés du site de Jemseg Crossing.

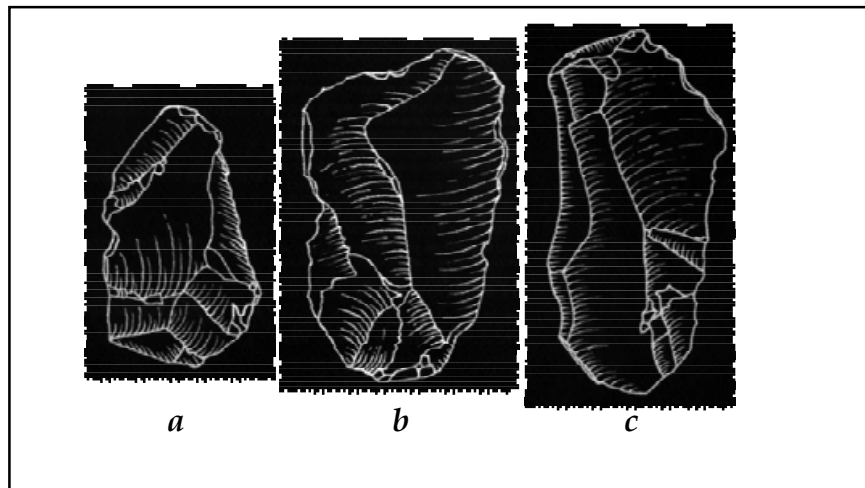
Le site de Jemseg a produit un grand biface mince, provenant des labours dans la partie est de l'aire A (figure 16.12). Il a été très aminci, d'une manière qui a laissé des arêtes ondulantes et une forme irrégulière. Il est possible qu'il s'agisse d'un nucléus bifacial épuisé de la composante 4.

#### L'approvisionnement lithique de la composante 4

Nous avons identifié les matières premières de la composante 4, à 21 types différents. Au cours de notre recherche, j'ai analysé des pièces additionnelles me permettant ainsi de subdiviser certains de ces types en variantes et sous-types. Mais dans cet ouvrage, je m'en suis tenu à ceux de Black (chapitre 9), sauf pour une exception, JC 53, qui servait de catégorie fourre-tout, avec une grande variation. Les subdivisions suivantes prennent en considération les nouvelles pièces et les investigations en cours sur la variabilité du chert de Washademoak (Black et Wilson 1999, Black et al. 2003)

L'assemblage lithique taillé de la composante 4 est dominé par plusieurs types, de pierres volcaniques et de cherts. Certains, comme JC 10, JC 17 et JC 38 sont seulement trouvés dans le complexe

Figure 16.5 : Éclats utilisés de la composante 4 : (a) de la structure 29; (b) et (c) du complexe structurel 5. Dimension réelle, dessin de A. Summer.



<sup>4</sup> J'ai fait les mesures selon les critères d'Andrefsky (2000).

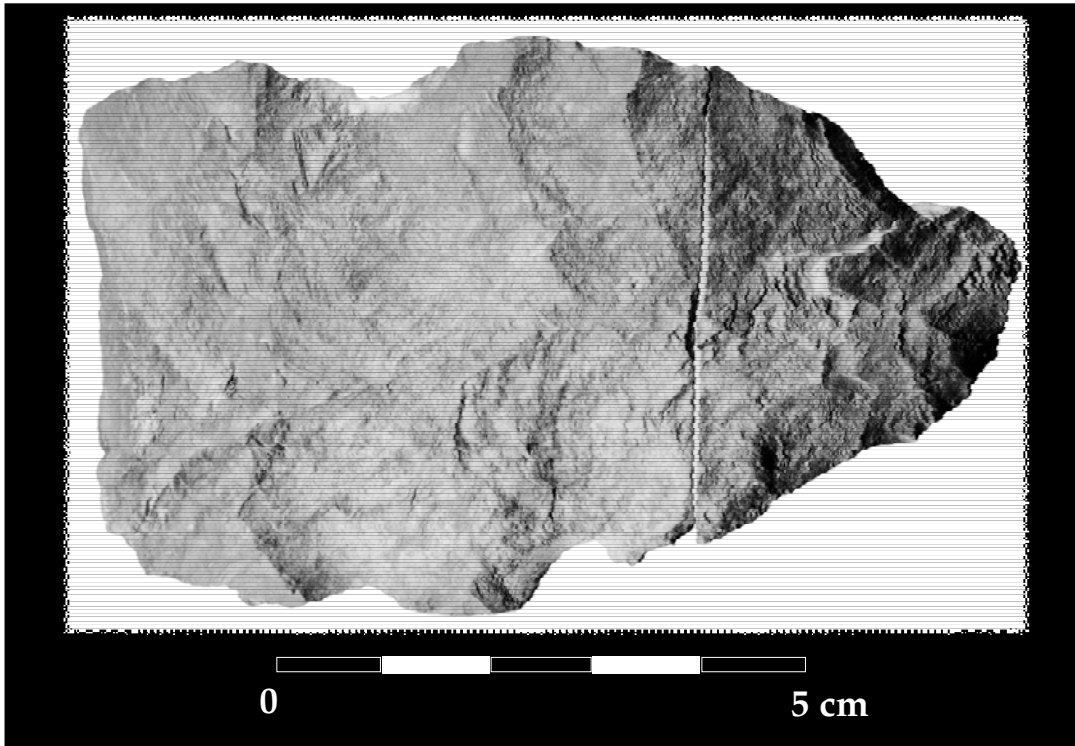
structurel 5, et étaient donc absents des autres structures et des autres composantes. Ceci pourrait refléter différents phénomènes, parmi lesquels : (1) une acquisition orientée vers des régions de sources aux matériaux très variables mais peu abondants (tels que des lits de galets), (2) un pattern d'un épisode unique de réduction jusqu'à l'épuisement du nucléus, ou (3), un changement à travers le temps de schémas d'acquisition avec un accès réduit à des régions de sources auparavant utilisées.

Des chercheurs ont remarqué qu'il y avait une préférence pour certaines matières premières selon les périodes. Par exemple, au Sylvicole maritime supérieur, on favorisait les cherts, quartz et mudstones aux couleurs vives. Les tailleurs de la

composante 4 semblent surtout avoir sélectionné des cherts et pierres volcaniques aux couleurs de brun, noir et gris foncé. Afin de vérifier cette hypothèse, j'ai distingué, parmi les artefacts en chert Washademoak, ceux qui étaient rouge vif, ceux de translucides à jaune, ceux de brun foncé à noir et ceux de bleu clair à gris.

J'ai ensuite classé tout le matériel provenant des structures datées selon ces critères. Si toutes les couleurs étaient disponibles dans le passé (comme elles le sont aujourd'hui), la préférence pour certaines couleurs peut être une façon d'expliquer la variabilité au sein des assemblages. Dans l'assemblage total de Jemseg, la variante rouge compose 39 % du décompte et 70 % du poids, alors que la variante de brun à noir compose 11 % du

Planche 16.12 : Nucléus bifacial du labour de l'aire A.



décompte et 5 % du poids. Dans la composante 4, la variante rouge fait seulement 35 % du décompte et 555 du poids alors que la variante de brun à noir fait 44 % du décompte et 31 % du poids. Les raisons de la préférence pour une couleur ne sont pas claires, mais des recherches futures pourraient montrer des différences dans la taille, la disponibilité des matériaux ou encore dans certains aspects sociaux ou symboliques. Il se peut également que les

préférences de couleur soient un épiphénomène sans véritable explication, mais cela reste néanmoins un comportement qui demande plus d'examen.

Enfin, il est possible que les matières premières dans la composante 4 offrent un lien supplémentaire avec les bifaces de Quarryville. La calcédoine brune bariolée (JC 53.2) est cireuse à vitreuse et a des taches grises et noires. Elle se présente en

Tableau 16.5 : Les classes de matières premières de la composante 4.

Type	N. de pièces	Poids	Description
<u>Pierres volcaniques felsiques pĀles</u>			
6	18	19.7 g	felsite homogĀne
7	62	51.8 g	gris vert veiné
10	112	138.8	blanc tacheté vitreux
38	13	16.7 g	pourpre moucheté
42	20	7.0 g	rouge décoloré
<u>Pierres volcaniques mafiques foncĀes</u>			
9	7	8.0 g	homogĀne bleu noir
13	7	5.7 g	vert foncé granuleux
19	33	11.4 g	brun foncé-vert
20	3	3.6 g	gris foncé veiné
43	7	1.9 g	vert décoloré
50	36	21.2 g	foncé grossier
<u>Pierres volcaniques porphyriques</u>			
2	39	71.9	andĀsite ou porphyre brun hĀtĀrogĀne
29	2	2.6 g	porphyre Kineo-Traveller Mountain
<u>Chert</u>			
11	84	55.7 g	Washademoak
30	4	6.3 g	Bassin des Mines
53.1	2	0.3 g	gris opaque bariolĀ
53.2	41	15.4 g	calcĀdoine brun bariolĀ
53.3	55	18.8 g	brun semi-translucide
<u>Quartz</u>			
12	4	1.8 g	quartz
<u>Mudstone</u>			
17	1	24.7 g	gris-vert
<u>Autres</u>			
misc	3	1.4 g	

zones de matériel cryptocristallin translucide et en zones de matériel plus pierreux. Lors de l'examen de l'acquisition des matières premières, j'ai comparé ces éclats aux collections du Service d'archéologie, dont les bifaces de Quarryville. Un de ces bifaces est macroscopiquement similaire au chapitre du matériau. Au moment où je faisais cette analyse, Pat Dickinson poursuivait sa recherche de maîtrise (Dickinson 2001) sur l'assemblage paléoindien de Debert. On a donc pu observer que le type lithique JC 53.2 de Jemseg et le biface de Quarryville sont aussi presque identiques, macroscopiquement, au chert-brèche\* présent dans l'assemblage de Debert. Certains chercheurs avaient considéré que ce chert n'était présent que dans les assemblages paléoindiens (MacDonald 1968). Des recherches supplémentaires sur les sources et la distribution de ce chert seraient bénéfiques aux études sur le paléoindien et l'archaïque terminal.

#### La technologie céramique

Les artefacts des structures de la composante 4 incluent un petit ensemble de poterie CP-1 (Vinette 1). Cette structure et le reste de son contenu sont neutres au point de vue chronologique, et il est donc difficile de confirmer ou d'infirmer l'association entre la poterie et la date de  $2870 \pm 70$  AA sans plus d'indices. Si cette date est correcte, il s'agit des plus anciens tessons de poterie de la région, ce qui soulève la question du développement et de la distribution de la technologie céramique

dans la Péninsule maritime et dans le Nord-Est. Il est toutefois possible que cette date ne témoigne pas bien de l'âge de la poterie. Bien que nous ayons tenté de sélectionner du bois « jeune » (de noyer cendré) de bien en-dessous du labour et des perturbations visibles comme les objets intrusifs et les terriers de rongeurs, cela ne signifie pas nécessairement qu'il y a association entre la poterie et la date. De plus, si la date a 95 % des chances de se situer entre 3010 AA et 2730 AA, il y a une petite probabilité qu'elle soit plus jeune que 2730 AA. Or, la calibration réduit l'étendue de la date et donc la vieillit un peu (tableau 16,1). La résolution de ce problème se trouve dans des datations additionnelles de la structure. Les datations radiométriques multiples de structures ont déjà résolu des problèmes similaires au Maine (Robinson 2001).

#### Discussion sur la composante 4

Le site de Jemseg Crossing est une fenêtre ouverte sur la période toujours ambiguë de l'archaïque terminal. Toutefois, si les témoins de la composante 4 résolvent certaines questions, ils en soulèvent d'autres.

L'outillage est peu déterminé au point de vue typologique. Il y a très peu d'outils formels bien stylisés (comme des pointes de projectile) en association directe avec des structures datées de la composante 4. Les exceptions sont la pointe à encoches latérales et la céramique CP 1. Malgré notre mauvaise compréhension de l'archaïque terminal et du sylvicole maritime inférieur, nous attribuons ces éléments à une période

---

\* N. du T. : traduction libre de « brecciated » chert

après 2800 AA. Bien que la présence d'encoche latérales étroites soit souvent perçue comme un trait du sylvicole maritime inférieur ou du sylvicole maritime supérieur, cet artefact n'est pas lié typologiquement à l'une ou l'autre de ces périodes. D'un autre côté, elle n'a pas d'antécédents ou d'analogues contemporains dans les inventaires régionaux. Bien qu'elle soit possiblement liée au Meadowood, elle est plus ancienne que les objets apparentés au Meadowood d'ailleurs sur le site de Jemseg, dans la Péninsule maritime ou même dans le bassin des Grands Lacs (Blair 2002). La date de la structure qui a produit cette pointe, soit  $3000 \pm 90$  AA (Beta 104908), est appuyée par un contexte stratigraphique (elle est à 70 cm en-dessous du proche complexe structurel 6 du sylvicole maritime moyen) et par l'association d'artefacts.

Comme nous l'avons abordé plus haut, la céramique pose des problèmes similaires. Nos interprétations initiales du site plaçaient ces structures dans le sylvicole maritime inférieur en se basant principalement sur ces deux artefacts (Blair 1997, 2002). J'ai reconsidéré cette hypothèse à la lumière d'un cumul de dates plus anciennes que 2800 AA, de même qu'en l'absence d'autres éléments diagnostiques du Meadowood ou d'autres manifestations du sylvicole inférieur dans la composante 4, comme les grattoirs bifaciaux et les forets. Les grattoirs bifaciaux du site sont associés à la poterie CP 1 et datent d'une période après 2600 AA. Il y a des indices qui suggèrent que la poterie traitée au battoir cordé grossier et fin (CP 1) n'est pas

exclusive au sylvicole maritime inférieur. Nous avons aussi mis au jour cette poterie en association avec des dates aussi récentes que  $2160 \pm 40$  AA (voir chapitres 10 et 14), dans des contextes qui n'ont pas produit d'artefacts typiques du sylvicole maritime inférieur. Ce malaise avec la date de deux artefacts « clés » naît de l'articulation du cadre historico-culturel et des fossiles directs (Wright 1999). Le lien entre la poterie ancienne et les pointes typiques du sylvicole inférieur est faible dans bien des sites du Nord-Est (Heckenberger et al. 1990a, 1990b, Hoffman 1998, Loring 1985).

J'ai suggéré dans cette analyse qu'il pourrait y avoir des procédés technologiques et des habitudes d'acquisition et d'échange de matières premières qui font le lien entre notre composante 4 et les manifestations de l'archaïque terminal de la rivière Miramichi et du nord. Les faibles densités de matériaux exotiques, comme le chert du Bassin des Mines et le porphyre de Kineo-Traveller Mountain laissent croire à une faible participation des gens de Jemseg dans les réseaux d'interactions régionales. Il y a un contraste significatif entre la distribution du matériel de la phase Orient, caractérisé par les pointes à lame large de dimensions moyennes, les pointes à base en queue de poisson (ou « fishtail »), les forets et la technologie des lames larges (Black 2000) et le matériel de Quarryville, caractérisé par de très grands bifaces minces dans des contextes d'ocre rouge. Ce fait suggère qu'il y e t une limite ou frontière culturelle entre le nord et le sud de la Péninsule maritime au cours de



l'archaïque terminal. Le site de Jemseg a produit plusieurs pointes de projectile avec de larges encoches latérales (la plupart de contextes perturbés) ainsi que des artefacts et des attributs technologiques similaires à ceux apparaissant dans le matériel de Quarryville. Il se peut que les gens de Jemseg participaient d'une manière ou d'une autre à l'établissement de cette frontière, ou encore que la frontière est le produit d'une mauvaise résolution du document archéologique.

## Pihcesis

### 17 : Le sylvicole maritime

#### UN BREF REGARD SUR LE MEADOWOOD DES PROVINCES MARITIMES

Paul McEachen

L'objectif de ce texte est de procurer un contexte promettant d'interpréter la composante Meadowood du site de Jemseg Crossing. Une couverture complète de cette collection se trouve dans McEachen (1996), alors que des synthèses générales du sylvicole (période céramique) ont été écrites par Davies (1991a), Rutherford (1991) et Tuck (1984).

L'interface archaïque récent - sylvicole inférieur, ou l'archaïque terminal ou transitionnel, est l'une des périodes les plus confuses de la préhistoire des Maritimes en raison de l'absence de tradition culturelle distincte entre environ 3500 et 3000 AA (Davies 1991a, Rutherford 1990a, Spiess et al. 1983, Tuck 1991). Plusieurs scénarios ont été mis de l'avant sur la tradition qui est à l'origine des populations sylvicoles, que ce soit l'archaïque maritime (Rutherford 1990a), le Susquehanna (Petersen 1995), les traditions de l'archaïque du Bouclier (Tuck 1984 : 40, Turnbull 1990), ou encore une combinaison de celles-ci, mais ce problème est loin d'être résolu. De même, la période

du sylvicole inférieur reste peu comprise dans les provinces maritimes. Ceci s'explique de nombreuses façons qui ont été traitées dans les synthèses générales de l'archéologie des Maritimes (Deal et Blair 1991, Shimabuka 1980), mais deux tendances méritent d'être mentionnées. D'abord, la plupart des sites des Maritimes ont des composantes marquées du sylvicole moyen et supérieur, avec celles du sylvicole inférieur moins bien représentées (par ex. les sites Melanson, St. Croix, Eel Weir VI, Rafter Lake, Partridge Island). Ensuite, la prépondérance des sites cérémoniaux et l'absence de sites d'habitation intacts rendent difficile la reconstruction des modes de vie du sylvicole inférieur, dont les aspects des modes d'établissement et de subsistance, les stratégies de mobilité et de la technologie lithique.

Alors que ces problèmes continuent de hanter la recherche sur le sylvicole inférieur des Maritimes, nous pouvons néanmoins rester optimistes. Les interventions archéologiques ont augmenté en nombre à

cause de la construction proposée du gazoduc de la Maritime & Northeast Managment Ltd pour le projet énergétique extracôtier de l'Île de Sable (Sable Offshore Energy Project) et à cause des extensions de l'autoroute transcanadienne. Les inventaires de gestion des ressources patrimoniales permettent aux archéologues d'identifier des sites dans des endroits qui ne seraient pas autrement explorés. Le site de Jemseg Crossing est l'un de ces cas. C'est un site occupé sur plusieurs millénaires et qui contient une composante d'habitation du sylvicole inférieur, une rareté dans les Maritimes.

#### **La période du sylvicole inférieur (3000 AA- 2000 AA)**

Un fait troublant dans l'archéologie des Maritimes est l'apparition de deux manifestations originaires de la région des Grands Lacs au cours de la période du sylvicole inférieur (Rutherford 1990 b, 1991) : le Meadowood et le Middlesex (ou Adena). Il est présumé que le Meadowood est légèrement plus ancien que le Middlesex (Ritchie 1969, Spence et al. 1990) mais de nouvelles datations au radiocarbone et la présence d'art/facts de style Middlesex sur des sites Meadowood (comme au site de Jemseg Crossing) suggèrent une relation plus complexe. Des sites funéraires et domestiques Meadowood ont été trouvés dans les Maritimes, mais les sites Middlesex identifiés à ce jour sont de nature mortuaire (Davis 1991b; Sanger 1987, Turnbull 1976, 1986). En plus, une population locale différente a pu être présente durant le sylvicole inférieur (Allen 1981, Bishop et Black 1988).

#### **Les manifestations Meadowood des Maritimes**

Jusqu'à récemment, peu d'archéologues en dehors de la région savaient que du matériel Meadowood existait à l'est de la Nouvelle-Angleterre (Wright 1987). Au cours des dernières vingt années, des fouilles au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse ont permis la mise au jour de plusieurs sites ou composantes Meadowood. Actuellement, les sites Meadowood s'étendent à l'État de New York, à l'Ontario, au Québec et de l'État du Michigan à la côte atlantique, où l'on en trouve dans les Maritimes, au Maine (Belcher 1989, Kopec 1985) et au New Jersey (Kraft 1989). Aucun site Meadowood n'a été trouvé à Île-du-Prince-Édouard.

Le premier site Meadowood a été trouvé dans les Maritimes quand deux structures funéraires furent fouillées au Nouveau-Brunswick en 1928 (Wintemberg 1937). La découverte de pointes de projectile Meadowood et d'autres artefacts des sites Tozer, Wilson, Howe et Hogan/Mullin suggèrent un foyer d'activités du sylvicole inférieur dans le cours moyen de la rivière Miramichi (Allen 1982). Des interventions à Mud Lake Stream, sur la frontière du Maine et du Nouveau-Brunswick ont permis la découverte de structures Meadowood intactes et de témoins de l'archaïque récent et du sylvicole subséquent (Deal 1985, 1986a, 1986b). Des artefacts Meadowood ont aussi été identifiés dans les assemblages de la baie Tabusintac, de la ville de Saint-Jean, de la rivière Tobique et de Tracadie (A. Ferguson 1988, Harper 1957, D. Keenlyside

comm. pers. 1994, Turnbull 1990) et dans des collections comme celle récoltée par R.P. Gorham dans le secteur de Red Bank (McEachen 1996). Deux pierres aviformes trouvées dans le sud du Nouveau-Brunswick à des endroits inconnus (Turnbull et Allen 1988) et des pointes de type Meadowood du lac Moquapit, de Grand Lake et de la rivière Saint-Jean sont d'autres témoins de la région. D'autres objets Meadowood ont aussi été trouvés dans le Témiscouata au Québec (Chalifoux et Burke 1995).

Les sites Meadowood de la Nouvelle-Écosse sont surtout situés dans le coin sud-ouest de la province, à l'ouest de la rivière Shubenacadie. Ils incluent les sites St. Croix, Rafter Lake, Eel Weir VI et BaDd-4. Des trouvailles de surface Meadowood dans la région proviennent de la rivière Bear, d'Enfield, du lac Gaspereau, du lac Rossignol, de la rivière Mersey et de Port-Joli (McEacken 1996).

Les sites Meadowood des Maritimes sont généralement des sites domestiques et cérémoniels. Les sites domestiques sont principalement situés à l'intérieur de terres, sur les plaines d'inondation, à flanc de colline et sur des terrasses. Ils se trouvent dans le cours moyen des fleuves à marées, à la confluence des ruisseaux et de chaînes de lacs. À St. Croix, une position à la tête des marées suggère une occupation de printemps ou d'automne axée sur l'acquisition des poissons durant la période de frai (Deal et Butt 1991, Deal et al. 1994). Les sites Meadowood cérémoniels ou

funéraires sont distribués à l'intérieur et sur la côte.

### **La culture matérielle Meadowood**

La culture matérielle ou la technologie Meadowood du sylvicole inférieur consiste en des outils taillés et polis similaires à ceux trouvés dans les sites Meadowood de la région des Grands Lacs. Parmi les outils en pierre taillée, il y a les pointes de projectile à encoches latérales étroites et à base rectangulaire (en anglais : « boxed base »), les lames de cache, de grandeurs variées, de nombreux grattoirs unifaciaux et bifaciaux, dont des grattoirs unguiformes et doubles, des forets encochés, nucléus bipolaires et des bifaces denticulés qui auraient pu servir de couteaux. Un trait Meadowood important est le recyclage d'outils épuisés vers de nouvelles formes. Par exemple, une pointe brisée pouvait être retravaillée en grattoir à encoches (en anglais « bunt ») ou en foret (Granger 1978 : 18). Des outils sur éclats sont présents au site DaDb-4 (McEachen 2000). La présence d'outils formels, comme les bifaces et les grattoirs bifaciaux, et d'outils sur éclats suggère l'usage à la fois d'une technologie d'entretien\* (l'industrie bifaciale) et d'une technologie expédiente (l'industrie sur nucléus et sur éclat) durant le sylvicole inférieur (Parry 1989).

Les outils taillés Meadowood semblent être principalement fabriqués dans des matériaux locaux (McEachen et al 1998). Les exceptions sont une pointe de projectile en quartzite de Mistassini au site St. Croix (M. Deal, 1996, comm. pers.) et une pointe de

\* N. du T. : Traduction libre de « curated technology ».

projectile en ce qui pourrait être du chert Onondaga au site BaDd-4. Cela distingue les sites Meadowood des Maritimes de ceux du reste du Nord-Est où le chert Onondaga est la norme (Ritchie 1969, Spence et al 1990, mais voir Loring 1985).

La pierre non taillée inclut des haches bouchardées et polies sans gorge, des pierres aviformes aux yeux exorbités, des gorgerins trapézoïdaux à une ou deux perforations, des meules et de possibles pilons. Quelques objets en cuivre, comme des poinçons, sont représentés aux sites BaDd-4 et Tozer. Des pièces plates en cuivre à fonction inconnue ont été trouvées au site BaDd-4. Le seul artefact en os connu du répertoire Meadowood est une pointe barbelée calcinée de Mud Lake Stream.

#### **La poterie Meadowood du sylvicole inférieur**

La toute première poterie produite dans le Nord-Est, connue sous l'appellation Vinette 1, est associée à la période céramique 1 (CP1) de la séquence céramique du Maine et des Maritimes (Petersen et Sanger 1991). Cette poterie épaisse, très fragile, traitée au battoir cordé grossier ou fin n'est pas présente en grande quantité dans les Maritimes. On en a trouvé à Mud Lake Stream et à six Mile Brook au Nouveau-Brunswick ainsi qu'aux sites St. Croix, Rafter Lake, Gaspereau Lake et Melanson en Nouvelle-Écosse (Allen 1996, Krestmansion et Deal 1993). La poterie Vinette 1 est fréquemment associée à des composantes Meadowood dans les Maritimes. Toutefois, des dates anciennes associées à de la poterie décorée de dentelé et d'impressions ondulantes suggèrent que

les gens du sylvicole inférieur aient peut-être déjà expérimenté plusieurs effets décoratifs simultanément (Allen 1981, Godfrey-Smith et al. 1997, voir Petersen et Sanger 1991).

#### **Les schèmes d'établissement Meadowood dans le nord-est**

À ce jour, le seul modèle saisonnier proposé pour le Meadowood est celui développé par Joseph Granger (1978) pour la rive nord-ouest de l'État de New York. Son schéma d'établissement consiste en un nombre de types d'établissements étalés dans un cycle saisonnier. Ces types incluent un camp de base, des camps d'acquisition, un site de ressource de chert et un site mortuaire (Granger 1978 : 20). Granger avance que les camps de base Meadowood étaient occupés par des bandes locales d'environ 150 individus en automne et en hiver, et qu'elles se dispersaient en microbandes durant le printemps et l'été dans les lieux de pêche et d'acquisition d'autres ressources. Au printemps, les groupes régionaux Meadowood (un total d'environ 500 individus) se rassemblaient dans les sites mortuaires pour enterrer les morts et renouveler les relations sociales et économiques.

Le cycle saisonnier Meadowood était crucial pour la distribution des lames de cache en chert Onondaga. Ces lames étaient échangées aux groupes périphériques en Ontario, au Québec et en Nouvelle-Angleterre qui les transformaient en outils finis comme des pointes, des forets, des grattoirs et des couteaux (Fox et Williamson 1989, Granger 1981). Certains des items qui

auraient pu être obtenus en échange par les groupes Meadowood de l'État de New York incluent des perles en coquillages marins, de la stéatite, du cuivre natif, de l'ardoise, du chert de l'Indiana (la variété Indiana hornstone), des calcédoines et jaspes exotiques, et des femmes (Granger 1978 : 283-284). Si les groupes du sylvicole inférieur des Maritimes étaient impliqués jusqu'à un certain degré dans ce réseau d'échange, il semble que ce soit plus la technologie Meadowood que ses artefacts qui aient atteint la côte atlantique (Black et Wilson 1999, Chrétien 1995, McEachen et al 1998).

Malgré l'hypothèse à l'effet que le schème d'établissement Meadowood consistait en des mouvements entre des camps de base et des camps spécialisés d'acquisition (Granger 1978), ces camps de base restent difficiles à trouver dans le Nord-Est (Lewis 1986). Par exemple en Ontario, le Meadowood est représenté par tous les types d'établissements sauf le camp de base (Ferris et Spence 1995, Spence et al 1990), et seulement deux sites du sylvicole inférieur de l'État de New York sont considérés comme des camps de base (Granger 1978). L'élaboration de schèmes d'établissement et de subsistance pour les sites Meadowood est un problème durable dans la préhistoire du Nord-Est. La mauvaise conservation des matériaux organiques, parmi d'autres faits, a souvent été citée comme facteur empêchant la collecte de données sur les établissements (Davis 1991a, Rutherford 1991 : 101). Une autre difficulté réside dans la tentative de construire un schème d'établissement

généralisé à toutes les composantes Meadowood. Comme l'a récemment proposé Verraggi (1999 : 55) : « (...) on ne peut s'attendre à ce qu'un modèle puisse correspondre à toutes les situations, spécialement si ces modèles sont développés à des échelles régionales puis extrapolés à d'autres régions ».

Un problème associé est la distribution éparpillée et inégale des composantes Meadowood, ce qui empêche l'intégration de données des sites contemporains situés à proximité. Ces difficultés pourraient être potentiellement résolues par « (...) une approche archéologique régionale sur de multiples sites » (Sanger 1996 : 512). Dans une telle approche, des secteurs précis, comme des bassins hydrographiques avec des composantes Meadowood sont intensivement inventoriés dans le but d'identifier et d'échantillonner plusieurs sites représentant une grande palette de types de sites au sein de contextes écologiques et topographiques variés (voir Granger 1978). Plusieurs modèles de schèmes d'établissement existent dont le « modèle des habitats contigus » (Davis 1991a), le « modèle de la place centrale » (Nash et al 1991) et des modèles dérivés de la recherche conduite dans la baie de Passamaquoddy (Bishop et Black 1988, Rutherford 1991, Sanger 1987) et les travaux de Patricia Allen (1981) dans le bassin hydrographique de la rivière Miramichi. L'applicabilité de ces modèles aux composantes Meadowood requiert des années additionnelles avant qu'elles ne puissent être adéquatement testées. Néanmoins, les données limitées disponibles

suggèrent que les groupes du sylvicole inférieur utilisaient un schéma d'établissement riverain et lacustre généralisé avec une orientation vers les ressources halieutiques abondantes au printemps et à l'automne, et l'acquisition d'animaux terrestres et de végétaux sauvages comme les petits fruits et les noix. En se basant sur la distribution des sites, il semble que les groupes Meadowood participaient à un cycle saisonnier qui inclut des sites intérieurs et côtiers (McEachen 1996).

### **Sommaire**

La présence d'artéfacts et de sites Meadowood dans les Maritimes soulève plusieurs questions. Pourquoi les groupes de cette région faisaient des outils de la même façon que les groupes des Grands-Lacs? Est-ce que le Meadowood représente l'arrivée d'un nouveau groupe dans les Maritimes, ou plutôt des réseaux d'échanges et d'interactions sur de vastes territoires? Quelle est la relation entre les résidents locaux du sylvicole inférieur et les groupes Meadowood? Existe-t-il des indices tangibles pour appuyer un développement

in situ entre les populations de l'Archaïque récent et celles du Sylvicole inférieur?

Les fouilles et l'analyse de Jemseg Crossing nous offre une opportunité d'évaluer les idées courantes à propos de la chronologie, de l'histoire culturelle, de la technologie céramique et lithique, des schémas d'établissement et de subsistance, de l'acquisition des matières premières et de la mobilité résidentielle. Ces nouvelles données deviennent à la fois du matériel de comparaison pour la recherche future sur le sylvicole inférieur, et des indices archéologiques qui vont sans doute améliorer notre aperçu de la préhistoire du Nouveau-Brunswick et des Maritimes.

### **Remerciements**

Cette recherche a été subventionnée par le Institute of Social and Economic Research (ISER) à l'Université Memorial. Je voudrais remercier Micheal Deal pour m'avoir appuyé et fourni des données non publiées. Une première version de ce texte a été lue par James Bay, Matthew Betts et Christine Grant. Toutes erreurs demeurent la responsabilité de l'auteur.

## Pihcesis Ajemseg

### 18 : Le sylvicole maritime à Jemseg

Susan Blair

L'archaïque récent est perçu dans la plupart des synthèses régionales comme l'aboutissement des développements de très longue durée de l'archaïque (Robinson 1996), qui se termine par l'introduction d'une période d'incertitude et de variation (Sanger 1991, Snow 1980 : 188). Si certains chercheurs ont souligné la continuité dans le document archéologique (Petersen 1995 : 221, Rutherford 1989, 1991 : 112, Sanger 1974 : 129), d'autres ont suggéré que le sylvicole maritime représente un changement significatif par rapport au pattern archaïque (Tuck 1991 : 65). Ce changement met en scène l'abandon de l'importance des gros outils en pierre bouchardée et polie (Wright 1999 : 574), de nouveaux outils bifaciaux et de pointes de projectiles (Petersen 1995 : 221), de nouveaux grattoirs et le développement d'une technologie céramique (Bourque 1971, Sanger 1974, 1979). Ces changements sont souvent considérés comme concomitants avec d'autres dans les schémas d'établissement et les systèmes

socioéconomiques (Bourque 1994, Sanger 1987, Petersen 1995 : 221). Ce point de vue transparent dans l'usage commun du terme archaïque terminal pour décrire la tradition Susquehanna qui termine le pattern archaïque. Essentiellement, un très long pattern homogène (l'archaïque) se fait remplacer par un autre (le sylvicole maritime) (Erdel 2001, Snow 1980 : 208-209). La période entre l'archaïque et le sylvicole maritime inférieur reste mal comprise. Ce manque de connaissances crée de la discontinuité dans le document archéologique. Certains ont considéré la période entre 3500 AA (la fin du Susquehanna initial) et 2800 AA (le début des phases Meadowood et Adena/Middlesex) comme un hiatus culturel (Keenlyside 1984 : 2) ou le « Little Gap » (Turnbull 1990 : 15). Tuck résume ainsi :

Les siècles autour de 3500 AA causent beaucoup de problèmes aux préhistoriens. Les points marquants de trois (ou quatre) traditions disparaissent à ce moment.



L'influence de la tradition de l'archaïque laurentien sur les cultures plus récentes semble avoir été négligeable. Bien qu'il soit difficile de voir comment les gens de, soit l'archaïque maritime, soit le Susquehanna (les deux qui semblent avoir été bien présents dans les Maritimes) aient pu disparaître complètement, l'archéologie suggère que leurs complexes technologiques et mortuaires aient cessé d'exister après 3500 AA (Tuck 1991 : 65).

Turnbull présente un point de vue.

Selon lui, il y a un problème majeur dans la définition de la séquence culturelle entre la fin du Susquehanna et le début de la période céramique (entre 2500 AA à 3000 AA) [...] Le problème de base semble résider dans l'anonymat des traditions culturelles locales après le Susquehanna et avant que l'on reconnaisse la séquence continue qui va mener jusqu'aux groupes historiques de la région, tel qu'illustré dans les sites stratifiés comme Oxbow et Fulton Island (Turnbull 1990 : 6).

Comme on l'a vu plus haut, les périodes de l'archaïque ancien, moyen et récent deviennent de plus en plus connues alors que le débat sur le sylvicole maritime moyen et supérieur aborde certains aspects très fins de l'interprétation archéologique. Le sylvicole maritime inférieur, cependant, n'a été entrevu que dans quelques sites de cimetières (Turnbull 1976, McEachen et al. 1998) et de sporadiques artefacts domestiques controversés (comme des pointes à encoches latérales et des grattoirs bifaciaux. Pour une revue complète de la recherche sur le sylvicole maritime

inférieur, voir McEachen 1996). Ailleurs dans le Nord-Est de l'Amérique du Nord, le sylvicole inférieur a été le point de mire de beaucoup d'attention en raison de son association avec un accroissement de la complexité culturelle, des interactions interrégionales et, dans la partie sud du Nord-Est, le développement de l'agriculture.

De manière générale, au moins trois manifestations du sylvicole maritime inférieur ont été identifiées dans la Péninsule maritime, dont deux qui correspondent à des développements qui ont lieu dans le Nord-Est en général : (1) Meadowood, (2) Adena/Middlesex, et (3) une tradition locale (Allen 1980, Belcher 1989, Black 1992). Il existe une bonne part de confusion sur la nature et les relations entre ces manifestations.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les archéologues expliquaient la vaste distribution de Meadowood et de Middlesex/Adena à travers la notion de centre d'aire culturelle (la vallée de la rivière Ohio) d'où les traits culturels se sont diffusés vers la périphérie. Plus tard, les interprétations ont fait intervenir les migrations et les interactions centre - périphérie. Encore plus récemment, les explications sur l'étendue des manifestations du sylvicole inférieur ont puisé dans les domaines économiques, idéologiques et démographiques. Granger (1978) s'est concentré sur le comportement économique. Il rejette la notion d'un culte répandu, et a construit une argumentation élaborée pour expliquer que les mouvements d'idées et d'objets servent à

maintenir des frontières tout en assurant l'accès à d'importants biens. Granger réagit à la notion de centre idéologique. Néanmoins, l'hypothèse d'une idéologie, d'une symbolique ou d'une religion commune et répandue formant une plateforme sur laquelle les interactions et les échanges pouvaient prendre place continue de trouver des appuis (Turnbull 1998, comm. pers.).

Les explications démographiques ou migratoires ont souvent été évoquées au XX<sup>e</sup> siècle. Elles sont récemment réapparues, conjuguées dans un cadre conceptuel écologique qui suggère qu'une pression démographique à l'échelle du continent nord-américain après le début de l'holocène a causé le déplacement de la capacité de support du territoire. Ceci aurait eu pour conséquence le réajustement régulier de la population et une incitation à se déplacer rapidement vers des secteurs peu peuplés (Snow 1992). Ce scénario suggère qu'il ait pu y avoir une baisse régionale de la population dans le Nord-Est après 3000 AA (Fiedel 2001), simultanément à un accroissement démographique dans la région des Grands Lacs. Un mouvement de population généralisé s'est alors enclenché vers le nord et l'est, emportant avec lui l'outillage typique de la région d'origine, tout en incorporant ou même remplaçant les populations locales (Fiedel 1997, 2001, McEachen 1996).

Enfin, d'autres ont suggéré que la culture est un médium de transmission des matériaux et des idées. Ce médium se manifeste souvent par des éléments stylistiques répandus sur de grandes

régions, mais exprimés localement (Heckenberger et al 1990a). Les adeptes de ce point de vue ont exprimé le besoin de dégager les formes stylistiques du sylvicole inférieur (en tant qu'expression d'idées et communication) du concept de population précise. En d'autres termes, ils rejettent l'approche normative au style et proposent que les gens ont pu adopter des formes particulières d'artéfacts de temps à autre pour des raisons particulières. En ce sens, il n'y a pas de population Meadowood, mais plutôt des populations qui peuvent adopter et produire du matériel de style Meadowood en intensité variable. Ils citent comme indice les problèmes liés à la datation des traits caractéristiques Meadowood et Adena, et leur occurrence simultanée sur une bonne partie du Nord-Est (Heckenberger et al. 1990 a, 1990b, Loring 1985).

Une bonne partie de cette recherche est entravée par le fait que la relation entre les dates au radiocarbone et l'âge réel varie dans le temps selon des variables physiques globales. La correspondance entre les années radiocarbone et les années du calendrier produit une courbe ondulante. À certains moments, les années radiocarbone offre une bonne correspondance avec l'âge réel, mais à d'autres moments, une certaine étendue de dates au radiocarbone peut correspondre à peu d'années calendaires, produisant une pente raide sur la courbe, ou encore seulement quelques années au radiocarbone peuvent correspondre à un plus grand épisode calendaire produisant un plateau dans la courbe.

Malheureusement pour les chercheurs du sylvicole maritime inférieur, il y a un plateau de la courbe de calibration radiométrique entre 2800 AA et 2400 AA (voir la différence entre les dates non calibrées et les dates calibrées au tableau 8.1).

Certains chercheurs ont questionné la notion de Meadowood sur des bases méthodologiques. Ce qui est remis en cause est l'importation d'une terminologie macro-régionale et la manière qu'elle est appliquée au matériel des Maritimes (Wright 1999 : 576). Par exemple, ce que les archéologues régionaux appellent Meadowood sont les pointes de type « box based » (un type à lame étroite à petites encoches latérales situées à une bonne distance de la base) (McEachen 1996). Ailleurs le terme Meadowood est également utilisé pour des pointes à encoches latérales qui n'ont pas nécessairement la morphologie des « box based » (Ritchie 1971). Cette pratique est d'autant plus douteuse qu'il n'y a que peu ou pas de datation radiométriques associées aux pointes « box based ». D'autres ont décrié l'habitude de classer les sites sur la base de quelques artefacts ou fossiles directs : « La quasi-absence de poterie Vinette 1 dans les Maritimes, typique du

complexe Meadowood, renforce la nature douteuse d'une telle attribution culturelle à certains éléments du Nouveau-Brunswick » (Wright 1999 : 583).

### **Le sylvicole maritime à Jemseg**

Une portion significative du matériel datant d'avant le Contact trouvé lors du PAJC peut être attribué au sylvicole maritime inférieur. Ceci ne signifie pas nécessairement que le secteur de Jemseg a été utilisé plus intensément durant cette période, mais plutôt que l'emprise de l'autoroute était située là où le secteur fut utilisé durant cette période. Il nous paraît vraisemblable, d'après l'examen des collections privées, la richesse des environnements locaux et la présence de matériel plus ancien et plus récent en faible densité dans la plupart des aires fouillées, que des témoins d'autres périodes soient présents à la grandeur du secteur de Jemseg.

Au cours des dernières décennies, il y a eu peu de consensus à propos de l'apparition des traits du sylvicole maritime inférieur ou encore à propos du développement de l'archaïque terminal jusqu'au sylvicole maritime moyen. Par convention archéologique, l'archaïque

---

1 La cuisson dans des récipients organiques mettait en scène des contenants en écorce, en bois, en peaux ou en textiles, et s'accomplissait par l'utilisation de pierres à bouillir. Ces pierres, généralement des galets ronds de format moyen, sont chauffées puis délicatement déposées dans un contenant avec la nourriture. Occasionnellement, ces pierres éclatent à la chauffe ou à la déposition dans le contenant en raison d'un choc thermique. Le pattern de fracture est parfois reconnaissable, ce qui nous permet de les identifier archéologiquement. La présence de pierres à bouillir sur des sites où il y a de la poterie peut signifier leur usage avec les récipients en céramique et aussi, que les récipients organiques ont pu être présents en même temps que la poterie. Les talents formidables que les Wolastoqiyiks et les autres locuteurs de langues algonquiennes ont utilisés pour le travail de l'écorce a permis à certains chercheurs de parler de l'« ancienne culture de l'écorce de bouleau et de la chasse » (Butler et Hadlock 1957 : 11).

terminal et le sylvicole inférieur ont été différenciés par le développement de la poterie comme technique supplémentaire aux récipients organiques pour la cuisson des aliments<sup>1</sup>. Bien que le développement et la propagation de la technologie céramique ait été au cœur de bien des recherches, la notion de fabrication de poterie comme activité importante reste discutable en ce qui concerne les autochtones d'avant le Contact dans les provinces maritimes. En effet, la céramique n'a été utilisée intensivement que durant le sylvicole maritime moyen (Foulkes 1981). Il est problématique de mettre l'accent sur l'apparition de la poterie si les gens ne l'adoptent que marginalement et irrégulièrement. J'ai placé ma séparation entre l'archaïque et le sylvicole à environ 2800 AA, car les artefacts de plus de 2800 ans sont associés aux comportements de l'archaïque terminal et ceux de moins de 2800 ans aux comportements du sylvicole maritime inférieur. Or, comme on l'a vu au chapitre 16, ces comportements ne sont pas universels, et dans le contexte de Jemseg cette limite est complètement arbitraire.

La fin du sylvicole maritime inférieur est aussi problématique. Certains ont souligné le changement du traitement de surface du battoir cordé vers l'apparition d'une gamme de décoration de surface (Petersen et Sanger 1991, Bourgeois 1999). D'autres ont cherché des comportements dans le matériel lithique ou dans les schémas d'établissement. La limite d'une continuité dans la poterie et dans d'autres témoins du site de Jemseg Crossing entre 2800 AA et 1900 AA, et comme il y a une légère brisure dans la séquence après 1900 AA, j'ai placé la fin du sylvicole maritime inférieur à cette date. Cette limite est également arbitraire, et il se peut que des recherches futures mènent à l'incorporation du sylvicole maritime inférieur au sein du sylvicole maritime moyen.

Sur la base de trois regroupements au sein de l'ensemble de huit dates radiométriques de la période du sylvicole maritime (tableau 18.1), et de subtiles différences de l'assemblage qui viennent appuyer ces regroupements, j'ai divisé le sylvicole maritime de Jemseg en trois

Tableau 18.1 : Les datations radiocarbones et les composantes chronologiques du sylvicole maritime.

Composante	Structure	Date	N° de labo	Date calibrée (2 sigmas)
5	Str. 14	2520±70	B-101508	815 av. J.-C. à 405 av. J.C.
5	Str. 56	2460±60	T-9618	790 av. J.-C. à 460 av. J.C.
6	Str. 25	2230±50	B-105889	390 av. J.-C. à 165 av. J.C.
6	Str. 11	2140±60	B-105892	330 av. J.-C. à 20 av. J.C.
6	Compl. Str. 6	2060±40	B-105999	175 av. J.-C. à 45 ap. J.C.
6	Compl. Str. 1	1940±90	T-9619	170 av. J.-C. à 150 ap. J.C.
7	Str. 21	1650±40	B-106507	340 ap. J.-C. à 530 ap. J.C.
7	Str. 21	1600±60	B-105891	350 ap. J.-C. à 605 ap. J.C.

composantes : la composante 5 (sylvicole maritime inférieur 1, ou SMI-1) de 2800 AA à 2400 AA, la composante 6 (sylvicole maritime inférieur 2 ou SMI-2) de 2400 AA à 1900 AA et la composante 7 (sylvicole maritime moyen, ou SMM), de 1750 AA à 1450 AA.

J'ai souligné quelques-uns des changements subtils de l'assemblage de Jemseg Crossing en partie parce que je crois qu'il est suffisamment grand et diversifié pour en déceler certains. Mais il est important de noter que les continuités au sein du sylvicole maritime sont plus significatives que ces changements. Il faut aussi prendre note que nos composantes sont basées sur les dates radiométriques et la présomption que ces dates sont adéquates au sein de leurs étendues à deux écarts types. Il y a plusieurs sources possibles de contamination ou de biais dans les datations radiométriques, comme l'usage, dans les foyers, de bois mort depuis longtemps. En raison d'une dépendance sur de telles subtilités dans les dates, ces facteurs doivent toujours être considérés, avec l'espoir que l'ajout de données ou les perfectionnements techniques puissent identifier les erreurs avant qu'elles fassent partie intégrante des interprétations régionales.

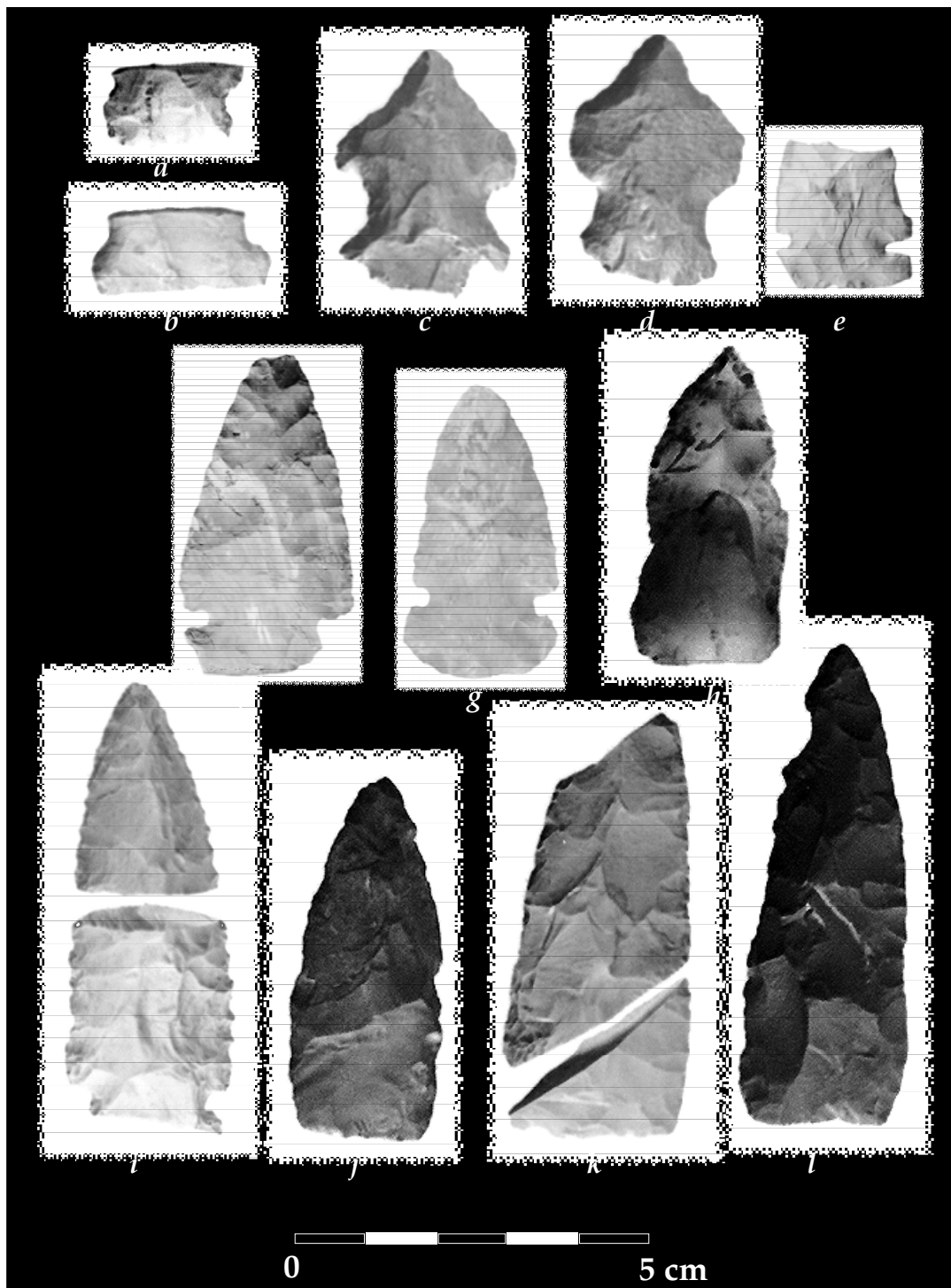
#### **La composante 5 : le début du sylvicole maritime inférieur (SMI-1)**

Le début du sylvicole maritime inférieur (SMI-1) suit directement l'archaïque terminal, et va de 2800 AA jusqu'à 2400. Les témoins de cette composante exhibent plusieurs attributs de

la phase Meadowood (Granger 1978). Cette phase a d'abord été identifiée dans une série de sites de l'État de New York (Ritchie 1980), puis a été décrite dans le sud de l'Ontario (Spence et Fox 1982, Spence, Pihl et Murphy 1990, Williamson 1978, 1997), en Nouvelle-Angleterre (Heckenberger et al. 1990, Loring 1985), au Québec (Clermont et Chapdelaine 1982) et dans les Maritimes (McEachen et al. 1998, McEachen 1996). Les attributs matériels associés au Meadowood incluent une technologie bifaciale orientée vers la manufacture de bifaces quaternaires minces et habilement taillés qui servaient de support pour de petites à moyennes pointes de projectile avec d'étroites encoches latérales soignées, des grattoirs, des couteaux et des forets (Granger 1978), et l'usage de la poterie, spécialement la plus ancienne des Maritimes, la poterie Vinette 1 ou CP1 (Petersen et Sanger 1991, Bourgeois 1999). En termes plus généraux, le Meadowood est aussi lié à des expressions idéologiques et symboliques élaborées, dont l'usage de l'ocre rouge et la manufacture d'objets « rituel » (souvent définis comme des artefacts sans utilité fonctionnelle évidente) comme les gorgerins et les pierres aviformes en ardoise.

Le site de Jemseg Crossing a produit un ensemble d'artefacts datant possiblement du sylvicole maritime inférieur. Ce sont huit pointes à encoches latérales, 38 bifaces minces et non aménagés, 68 grattoirs bifaciaux, deux autres produits sur des pointes recyclées, 120 tessons de poterie Vinette 1 ou CP1, un gorgerin et une pipe tubulaire (planche 18.1). La plupart de ces

Planche 18.1 : Les bifaces de la composante 5; (a,b) fragments proximaux; (c,d) pointes en forme de foret à encoches latérales larges; (e, f, g, i) pointes à encoches latérales; (h, j, k, l) bifaces non aménagés.



artéfacts proviennent du niveau de labour de la terrasse supérieure et de la grève près de la ligne centrale de l'emprise. En se basant sur ces trouvailles et sur les résultats des premières datations radiométriques, nous avons cru qu'il pouvait y avoir une composante Meadowood significative à Jemseg (Blair 1997). Cependant, les recherches subséquentes et de nouvelles datations ont changé notre perception des manifestations locales du sylvicole maritime inférieur.

Dans sa définition du système technologique Meadowood de l'État de New York, Granger décrit les pointes, grattoirs bifaciaux, forets et bifaces non aménagés comme étant les produits finaux d'une séquence de réduction qui passe par de très minces et uniformes lames bifaciales quaternaires, les lames de cache (Granger 1978 : 17-18). Selon la séquence de Granger, un tel système aboutit à de petits grattoirs bifaciaux minces à section lenticulaires et à amincissement bifacial presque complet. Les attributs fonctionnels d'outils précis, que ce soit les grattoirs, les pointes, les forets etc., sont établis hors du procédé de fabrication bifacial et n'influencent en rien les plans et la technique du tailleur. Granger souligne que les considérations fonctionnelles entrent en jeu seulement après que les lames sont complétées. En fait, les éléments fonctionnels comme le front ou les encoches peuvent être ajoutés bien après la fabrication du biface, et ce par un autre tailleur. Granger suggère une préférence répandue (du moins dans le bassin des Grands Lacs) pour le chert Onondaga.

Quelques-uns des grattoirs bifaciaux de Jemseg Crossing sont conformes à cet idéal (planche 18.2), mais la plupart diffèrent significativement du pattern décrit par Granger. La plupart montrent des degrés variables de modification sur la face ventrale, qui va de plus de 90 % de la surface couverte à moins de cinq enlèvements d'amincissement (je n'ai pas compté les spécimens avec trois enlèvements ventraux ou moins, au cas où ils seraient accidentels). Plusieurs des grattoirs bifaciaux de Jemseg ont une section asymétrique et peu sont amincis dans la partie proximale. Ils sont faits d'une variété de matières premières qui va du chert semi-translucide local de Washademoak, aux quartz, pierres volcaniques et une variété de cherts opaques et translucides aux couleurs foncées à pâles.

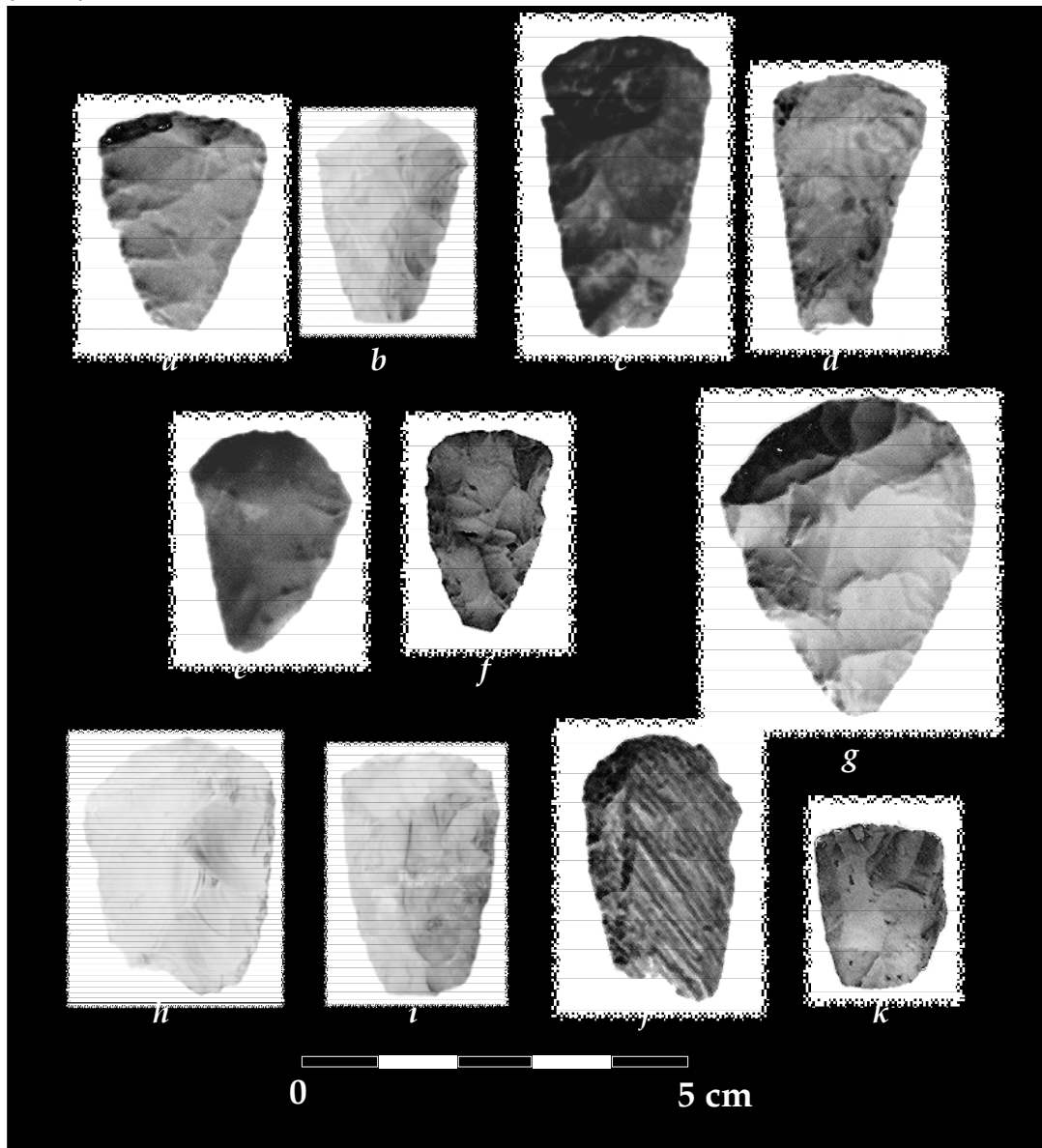
Ces différences m'ont conduite à vérifier différentes hypothèses sur la relation entre les grattoirs bifaciaux et les assemblages du sylvicole maritime inférieur. J'ai examiné la possibilité que mes critères de distinction entre le grattoir bifacial et l'unifacial soient trop stricts. Si des grattoirs d'ailleurs et d'autres périodes qui ont été décrits comme grattoirs unifaciaux montraient ne serait-ce que de mineures modifications ventrales, alors l'ensemble des grattoirs bifaciaux de Jemseg pourrait être considéré distinct seulement en termes de degré de modification ventrale et non en termes de définition catégorique. Afin de tester cette notion, j'ai comparé ceux de Jemseg avec les grattoirs unifaciaux d'ailleurs, dont un site à composante

unique du sylvicole maritime supérieur, le site Northeast Point (Blair et Black 1991) et le site paléoindien de Debert (Dickinson 2001, MacDonald 1968). Les modifications ventrales étaient très rares sur les grattoirs de Debert (lorsque présentes, limitées à

quelques enlèvements seulement), et inexistantes sur les 32 grattoirs de Northeast Point.

Ce fait suggère que les grattoirs bifaciaux forment en effet un groupe cohérent qui a pu être en usage pendant

*Planche 18.2 : Grattoirs bifaciaux : (rangée du haut) grattoirs bifaciaux de style Meadowood, (deux rangées du bas) grattoirs variés atypiques, dont certains avec peu de modification ventrale (f, h, i, j, k).*



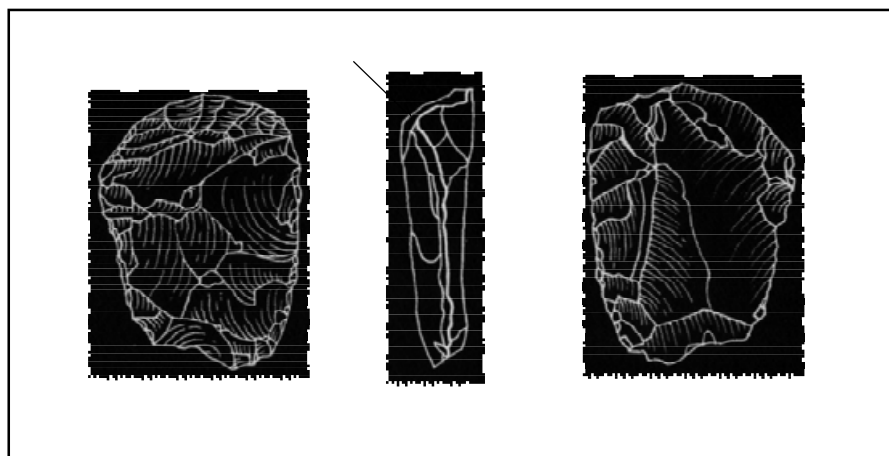


une période limitée (le sylvicole maritime inférieur). J'ai ensuite considéré la possibilité que le schéma de réduction Meadowood de Granger soit trop simple et que les grattoirs bifaciaux n'étaient pas le produit final d'une séquence de réduction bifaciale. Si cela était le cas, les grattoirs de Jemseg pourraient cadrer plus facilement dans la notion de grattoirs bifaciaux Meadowood. Pour vérifier cette possibilité, j'ai examiné un assemblage considéré comme Meadowood, celui de la Pointe-du-Buisson, au Québec (Clermont et Chapdelaine 1982, voir aussi Chrétien 1995). Cet ensemble est remarquablement similaire à ceux décrits par Granger. Il ne peut pas tous les grattoirs bifaciaux de Pointe-du-Buisson étaient en fait fabriqués à partir de bifaces de stades finaux. En plus, ils étaient en grande partie fabriqués dans du chert Onondaga. Ceci m'a permis de conclure que les grattoirs bifaciaux de Jemseg étaient significativement différents des grattoirs bifaciaux Meadowood. Bien

qu'ils soient similaires comme produits finaux, les deux assemblages ont été produits selon des séquences de réduction, les approches technologiques et des systèmes d'acquisition différents.

En plus de la divergence dans la séquence de réduction, les grattoirs bifaciaux à modification ventrale partielle sont différents des grattoirs bifaciaux de style Meadowood sur plusieurs plans. Des 68 grattoirs classés comme bifaciaux, 10 sont de style Meadowood, et les autres sont variés morphologiquement et technologiquement. Cinq d'entre eux ne portent qu'entre 5 et 8 enlèvements ventraux alors que treize portent des angles aigus, de petites projections ou des éperons sur un ou deux côtés du front. Ceci est souvent produit par un enlèvement ventral contrôlé à partir d'un coin du front, créant une arête sur un côté du front (figure 18.1). Cette modification semble fonctionnelle et pourrait en partie expliquer la préférence pour les grattoirs bifaciaux aux dépens des grattoirs unifaciaux.

Figure 18.1 : Grattoir bifacial non Meadowood en trois vues. À noter sur la vue latérale un enlèvement près du bord du front, créant une arête, indiquée par une flèche. Dimensions réelles, dessin par A. Sumner.



Mes réserves à propos du Meadowood et de la nature du sylvicole maritime inférieur ont été renforcées lors de l'analyse des autres classes artéfactuelles. À cause de nos présomptions initiales, nous avions prévu qu'au moins quelques-unes des datations radiométriques appuieraient nos idées sur la chronologie du site. En effet, notre premier résultat de  $2520 \pm 70$  AA n.c. (Beta-101508), obtenu sur du charbon d'un petit foyer rempli de pierres fracturées par le feu (structure 14), était confortablement situé dans l'épisode Meadowood qui a été confirmé ailleurs dans le Nord-Est à l'intervalle entre 2800 AA 2400 AA (Fiedel 2001, Granger 1978, McEachen 1996). Or, des datations supplémentaires sur échantillons provenant de 10 structures ont révélé une fourchette de dates pour le site qui s'étend de l'archaïque terminal au sylvicole maritime moyen. Une seule nouvelle date se place dans l'intervalle du

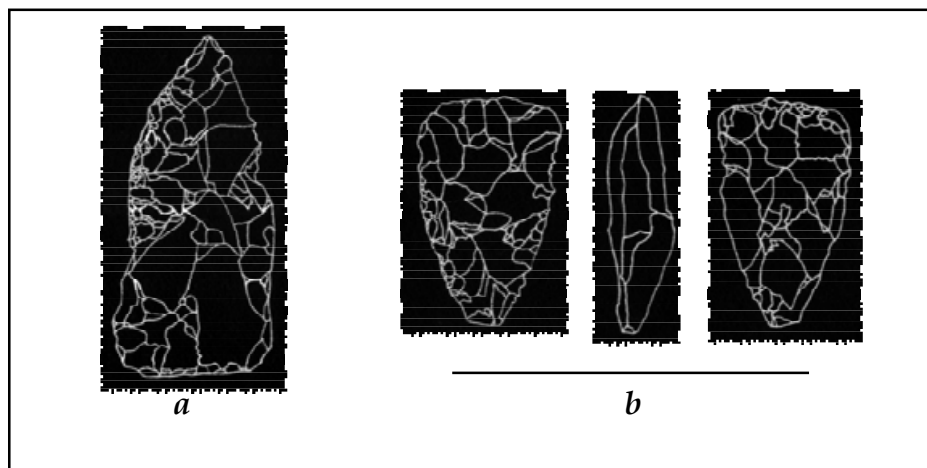
sylvicole maritime inférieur :  $2460 \pm 60$  AA, de la structure 56.

### Les structures de la composante 5

Bien que seulement deux structures datent de la période entre 2800 AA et 2400 AA (structures 14 et 56), j'en ai identifié d'autres qui pourraient être reliées à cette composante, dont les structures 8, 9, 16 et 47. Mais en raison du degré d'incertitude de leur attribution à la composante 5, j'ai limité mon analyse détaillée à ce qui provient des deux premières.

La structure 14 est un foyer en cuvette qui contenait beaucoup de galets et de pierres fracturées par le feu. Elle mesurait 118 cm par 80 cm, sur 26 cm de profondeur. Elle n'a produit que peu d'artéfacts, soit un fragment de nucléus bifacial, un gros éclat utilisé et onze éclats. La structure 56 était une petite fosse ovale contenant un sable limoneux foncé parsemé de charbon. Elle se

Figure 18.2 : Artéfacts de la structure 56 : (a) couteau bifacial avec polissage et retouche le long de la marge supérieure d'une arête latérale; (b) trois vues d'un grattoir bifacial. Les deux pièces sont en chert Washademoak. Dimensions réelles, dessin de A. Sumner.



poursuivait sous la paroi ouest de l'aire A et donc ne fut que partiellement fouillée. La partie visible mesurait 100 cm de largeur sur 25 cm de profondeur. Sa forme et son contenu en font un foyer-fosse ou une fosse à déchets. Elle contenait un gros lot de céramique CP1 traitée au battoir cordé fin, soit 80 tessons représentant un minimum de deux vases (vases n°1 et n°10) (Bourgeois 1999 et ce volume). L'assemblage lithique consiste en 46 pièces taillées dont sept outils. Parmi ceux-ci, il y avait un couteau bifacial portant de la retouche et du polissage sur la partie distale d'une arête latérale, un fragment mésial de biface, un grattoir bifacial, deux grattoirs unifaciaux de grosseur moyenne, un nucléus utilisé ou retouché et un éclat utilisé (figure 18.2). Elle a également produit un très gros et épais nucléus bifacial et 38 éclats.

Seulement 18 éclats de ces deux structures conservaient leurs talons et donc permettant une analyse (voir chapitre 16). Cet échantillon est dominé par des éclats typiques de la réduction bifaciale, dont quatre éclats de production et de mise en forme, huit éclats d'amincissement et un éclat d'affûtage. Un éclat avait un talon plat et uni, caractéristique des stades initiaux du façonnage, et quatre autres avec des talons endommagés ont été classés comme indéterminés. De façon générale, les éclats des structures 14 et 56 sont petits, avec une longueur moyenne de 13,9 mm et leurs talons ont en moyenne une largeur de 7,6 mm et une épaisseur de 2,3 mm. Ces caractéristiques générales reflètent les stades finaux de la séquence de réduction bifaciale et peuvent signaler une emphase sur la production finale et l'utilisation. La

Tableau 18.2 : Les matières premières des structures 14 et 56.

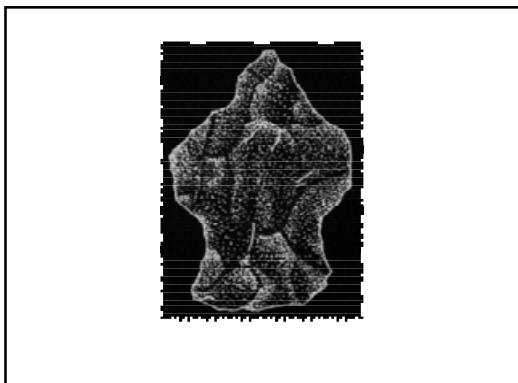
Matière première	N° de pièces	Poids	Description
<u>Pierres volcaniques felsiques pâles</u>			
6	6	10.1	Felsite homogène
42	14	12.5	Décolorée rougeâtre
<u>Pierres volcaniques mafiques foncées</u>			
13	2	1.0	Vert foncé granuleuse
19	5	10.2	Vert-brun foncé
43	5	2.0	Vert décoloré
<u>Pierres volcaniques porphyriques</u>			
29	1	0.1	Kineo-Traveller Mountain
<u>Cherts</u>			
11	19	130.2	Chert Washademoak
30	2	0.9	Chert du Bassin des Mines
45	2	9.0	Chert décoloré ou brêlé
53.1	1	0.1	Chert moucheté gris opaque
53.4	1	0.9	Chert translucide blanc à rose opaque
<u>Quartz</u>			
12	1	0.7	Quartz

présence d'un unique éclat utilisé ou retouché implique une préférence pour les outils stylisés formels qui y sont présents.

Nous avons identifié un ensemble de matières premières dans ces structures, dont principalement des variétés de pierres volcaniques felsiques et mafiques (tableau 18.2). Le chert Washademoak est fortement représenté par les variantes rouges, translucides et jaunes (74 % du décompte et 87 % du poids). Plusieurs autres cherts (les types JC45, JC53.1 et JC53.4) peuvent être des variantes de cherts du Bassin des Mines et de Washademoak. Le quartz et les quartzites en sont à peu près absents.

Les structures non datées qui peuvent appartenir à la composante 5 partagent quelques-uns de ces aspects. La structure 8 était un foyer en cuvette de 178 cm sur 120 cm et profond de 24 cm. Il contenait une variété d'artéfacts, dont une meule, une pointe à larges encoches latérales, un grattoir bifacial, quatre extrémités distales et mésiales de biface, un grattoir unifacial, six éclats retouchés et deux éclats utilisés. Comme la structure datée, celle-ci était

*Figure 18.3 : Pointe à larges encoches latérales de la structure 8. Dimensions réelles, dessin de A. Sumner.*



dominée par le chert Washademoak et les pierres volcaniques. Elle a également produit de faibles quantités de porphyre de Kineo-Traveller Mountain (6 pièces) et de chert du Bassin des Mines (1 pièce). La pointe à larges encoches latérales (spécimen 24049, figure 18.3) ressemble aux forets du sylvicole maritime inférieur du Québec (Clermont et Chapdelaine 1982 : 64) et de l'État de New York (Granger 1978, Ritchie 1980), mais elle ressemble aussi aux pointes « Orient fishtail » (Black 2000). L'association d'un grattoir bifacial en chert Washademoak (spécimen 32250) offre un appui supplémentaire avec la composante 5.

La structure 9 était indirectement reliée à la structure 8 par le recollage d'un biface. Il s'agit d'un petit foyer (75 cm x 68 cm x 21 cm) qui contenait 132 éclats plus grands que 5 mm et 1190 éclats plus petits. Les seuls outils étaient une pierre à cupule et un possible éclat utilisé.

La structure 16 était une cuvette circulaire d'un diamètre de 90 cm sur une profondeur de 21 cm, contenant 30 éclats et un grattoir unifacial en pierre volcanique verte décolorée. Le niveau de labour au-dessus de la structure a produit plusieurs artéfacts, certains arborant des caractéristiques Meadowood, dont deux petites pointes de projectile avec de petites encoches latérales, trois grattoirs bifaciaux, deux grattoirs unifaciaux, trois bifaces non aménagés, un fragment de nucléus bifacial, un fragment mésial de biface et 167 éclats.

La structure 47, de forme irrégulière, était une série de lentilles de charbon et de pierres fracturées par le feu qui contenait la

base d'une pointe à encoches latérales faites en pierre volcanique rouge ou en mudstone (JC15), et 15 éclats. À côté de la structure, on a trouvé trois éclats et un nucléus bifacial en pierre volcanique verte décolorée.

### Discussion sur la composante 5

Les structures de la composante 5 sont en général très similaires, consistant en de petits foyers associés à des témoins de production et d'utilisation de bifaces. Ce schéma suggère une succession de petits campements résidentiels et une faible intensité d'utilisation du lieu sur plusieurs siècles. La présence de quelques exemples de pierres exotiques témoigne de l'intégration à des réseaux d'interaction régionaux qui ressemblent à ceux de l'archaïque terminal dont nous avons discuté au chapitre 16.

Nos impressions premières à l'effet que le site de Jemseg puisse représenter un camp de base (selon la distribution des artefacts dans les labours) et que les maisons semi-souterraines peuvent être reliées à la composante 5 ne semblent pas fondées. Il y a une forte continuité entre les composantes 5 et 6 aux chapitres de l'acquisition et de la réduction des matériaux lithiques, du schéma d'établissement et de la structure des interactions régionales. Mais il y a aussi de subtiles différences. Les résidents de Jemseg de la composante 5 ont ajouté une technologie de grattoirs bifaciaux à leur répertoire d'outils, et ont réorienté leur séquence de réduction des gros bifaces et outils sur éclats vers un outillage plus formel et stylisé. Ceci peut refléter des

changements dans la stratégie de mobilité et la préférence pour de petits outils transportables. Il se pourrait que la modification du front des grattoirs bifaciaux soit une intégration d'aspects fonctionnels autrefois réalisés par les éclats utilisés. Il est également possible que cette variation technologique soit le reflet de changements chronologiques. Les grattoirs de style Meadowood pourraient représenter une forme de base à partir de laquelle une technologie différente fut développée, peut-être par adaptation au chert à haute teneur en silice de Washademoak. Selon ce point de vue, les grattoirs bifaciaux non-Meadowood pourraient représenter une transition vers les grattoirs unifaciaux, de la composante 6.

Enfin, il est évident qu'il y a une part Meadowood significative dans l'assemblage de la composante 5, autant au point de vue du style de certains outils que de la présence de d'autres éléments caractéristiques, comme la poterie traitée au battoir cordé. L'assemblage de la composante 5 tire ses origines dans l'archaïque terminal et montre des liens synchrones avec les comportements ailleurs dans le Nord-Est.

Nous voyons dans la partie initiale du sylvicole maritime inférieur, une continuation des réseaux d'interaction régionale, ce qui suggère l'existence d'une population bien établie et occupant pleinement la région. La composante 5 ne montre donc pas d'indices de remplacement de population durant cette période comme le propose Fiedel (2001). De plus, la technologie de la composante 5 est

Tableau 18.3 : Dates radiométriques des structures et complexes structurels de la composante 6.

Structure	N° de labo	Date calibrée (2 sigmas)
2230±50 AA	Béta-105889	Complexe structurel 4 (structure 25)
2140±60 AA	Béta-105892	Complexe structurel 2 (structure 11)
2060±40 AA	Béta-105999	Complexe structurel 6 (structure 44)
1940±90 AA	To-9619	Complexe structurel 1 (structure 5)

différente de celles des systèmes Meadowood macrorégionaux, et suggère que notre attribution de la composante à la « culture Meadowood » n'a pas de sens. Pour l'assemblage de Jemseg de cette période, il est probablement mieux d'y appliquer des modèles qui examinent la participation de groupes locaux dans les vastes réseaux d'échange d'idées et de biens au cours du sylvicole maritime inférieur, comme le proposent Lorin (1985) et Heckenberger et al. (1990a, 1990b).

#### **La composante 6 : la fin du sylvicole maritime inférieur**

À la suite de la composante 5, on constate des indices de continuité et d'intensification de l'établissement au site de Jemseg Crossing. Ces indices reposent principalement sur un ensemble de complexes structurels de moyenne à grande dimension. La présence de complexes structurels dans la composante 6 témoigne d'une augmentation de la complexité de l'utilisation de l'espace et d'une augmentation de la dimension des constructions domestiques.

#### **Les complexes structurels de la composante 6**

Nous avons été en mesure d'obtenir des datations sur quatre complexes structurels de la composante 6. Ce sont, en ordre chronologique de la date obtenue, les complexes structurels 4, 2, 6 et 1 (tableau 18.3)

Le complexe structurel 4 est une cuvette bilobée de dimension moyenne initialement désignée par le numéro de structure 25. Avec une date de  $2230 \pm 50$  AA, il est le plus ancien complexe structurel de la composante 6. Il se compose de deux aires de foyer, situées sur la terrasse supérieure (aire A). Il faisait 216 cm de longueur sur 104 cm de largeur, et avait 46 cm de profondeur. Il se différencie des autres complexes par sa faible densité d'artéfacts. Nous y avons trouvé un grattoir bifacial non-Meadowood, deux éclats utilisés et six éclats. Les matériaux sont principalement en pierre volcanique, mais le grattoir est en chert vitreux noir. Aucune poterie ne fut trouvée dans le complexe structurel 4.

Le complexe structurel 2, un profond plancher de maison semi-souterraine, était aussi localisé dans l'aire A. Il mesurait 332 cm sur 207 cm avec une profondeur de 51 cm, et présentait plusieurs aires de foyer. La

présence de multiples lentilles de sol noir, charbonneux et organique témoigne d'occupations successives intercalées de périodes d'abandon. Une date de  $2140 \pm 60$  AA a été obtenue sur le charbon de l'une des lentilles supérieures, indiquant que l'utilisation de cette structure a eu lieu surtout avant cette date.

Le complexe structurel 2 a produit un grand nombre d'artéfacts lithiques dont 15 outils, 85 éclats et nucléus et 80 tessons de poterie traitée au battoir cordé représentant un minimum de deux vases. Cette poterie est attribuée au CP1 (Petersen et Sanger 1991, Bourgeois 1999, ce volume). Ces tessons indiquent la durée stylistique des poteries traitées au battoir cordé.

Le complexe structurel 6 se situe sur la terrasse inférieure, le seul de ce complexe qui n'est pas sur la terrasse supérieure. Il n'a été que partiellement fouillé, à travers des fenêtres de 1 m sur 2 m qui constituaient les unités de ce secteur, et avait une dimension minimale de 3 m sur 4,8 m. Il contenait des aires de foyer et des planchers d'occupation similaires à ceux enregistrés au site de Fulton Island, un site d'habitation du sylvicole maritime situé à l'opposé du système hydrographique de Grand Lake (Foulkes 1981). Cet ensemble de structure peut représenter des occupations répétées à petite échelle, un seul campement de plusieurs wigwams ou une grande structure d'habitation unique. On y a trouvé 50 tessons appartenant à deux vases (n° 6 et n° 11). Bien que très fragmentaires, certains exhibent un frottement des parois internes et externes, les attribuant à la période CP2a. On y a

également trouvé neuf outils et 166 éclats et nucléus.

Le complexe structurel 1, initialement désigné par les numéros de structure 1 à 5, était situé sur la terrasse supérieure et continuait hors de l'aire de fouille. Sa partie visible mesurait 350 cm sur 200 cm. Sa configuration interne présentait un épais plancher d'habitation, une concentration d'éclats, une petite aire de foyer et un inhabituel pavage de galet. Bien que ce complexe structurel ne recelait pas de poterie, il a produit 48 outils et 369 éclats et nucléus.

### La technologie lithique

Les quatre complexes attribués à la composante 6 ont produit un total de 75 outils et 626 éclats et nucléus. L'outillage est dominé par des classes informelles comme des éclats utilisés et retouchés ainsi que de gros éclats non amincis et retouchés bifacialement (tableau 18.4). À l'exception d'un seul grattoir bifacial du complexe structurel 4, les outils formels sont rares. Les quelques grattoirs y sont larges et de format moyen (figure 18.4). Les outils informels exhibent une grande variété de formes et de formats et incluent de gros éclats et nucléus modifiés (figure 18.4 et 18.5).

Du total des éclats de la composante 6, un nombre de 342 ont conservé un talon. Cet échantillon montre que les étapes de la production et de l'amincissement bifacial ainsi que de la retouche par pression sont bien représentées (tableau 18.5) en dépit de la rareté des bifaces minces dans l'assemblage de la composante. Cela

Tableau 18.4 : Classes d'outils de la composante 6.

Bifaces aménagés	0
Gros éclats retouchés bifacialement	9
Bifaces non aménagés	3
Fragments de bifaces	3
Grattoirs bifaciaux	1
Grattoirs unifaciaux	5
Éclats retouchés	16
Nucléus retouchés	1
Éclats utilisés	31
Nucléus utilisés	6
Éclats 616	
Nucléus	10

suggère que des bifaces étaient produits sur le site mais ils n'étaient pas utilisés dans des contextes domestiques.

On observe une autre tendance dans les éclats servant d'outils. Durant l'épisode de la composante 4, il y avait une orientation technologique vers l'usage d'éclats de réduction bifaciale. Durant la composante 6, l'emphase était portée sur les éclats de façonnage initial des nucléus, et cela laisse entrevoir la possibilité que ces supports n'étaient pas unifaciaux (tableau 18.5). La composante 6 a produit dix nucléus. Ceux-ci sont très variables, incluant des bipolaires (2), des multidirectionnels (2), des tabulaires (3) et un bifacial. Cette variabilité peut refléter en partie les caractéristiques des matières premières.

#### L'acquisition des matières premières

L'assemblage lithique de la composante 6 était diversifié au chapitre des matériaux. On y retrouve des pierres volcaniques

Tableau 18.5 : Types d'éclats de la composante 6.

Type d'éclat	N° de pièces	N° d'outils*
Décortication	24	1
Réduction de nucléus	67	12
Réduction bipolaire	3	1
Production bifaciale	23	2
Aminicissement bifacial	133	7
Affûtage	4	-
Pression	20	-
Indéterminé	67	5
Total	341	28

\* Grattoirs, éclats retouchés et utilisés

felsiques et mafiques, des mudstones ainsi que des quartz, des quartzites et des cherts aux couleurs vives. Ces dernières classes de matériel étaient sous-représentées dans les composantes précédentes. Certains de ces matériaux (spécialement les quartzites colorés) sont fortement concentrés dans les complexes structuraux (comme le complexe structural 6), suggérant un pattern de réduction continu in situ ou encore que complexes structuraux ne sont pas contemporains.

Il y a aussi un transfert vers les variantes aux couleurs vives du chert Washademoak. Les variantes rouge et jaune forment 86 % du décompte et 91 % du poids, dépassant de loin les variantes bleu-gris et noir-brun. Sur dix nucléus, neuf sont en chert Washademoak.

#### La technologie céramique

S'il y a des indices d'usage de poterie cuite à température peu élevée dans la



composante 6, les tessons sont irrégulièrement distribués parmi les complexes structurels. Alors que les complexes structurels 2 et 6 ont produit de la céramique, cela ne fut pas le cas pour les complexes structurels 1 et 4. Ce n'est probablement pas dû à une tendance chronologique car les complexes 1 et 4 représentent les deux extrêmes de la datation de cette composante. Par contre,

cela pourrait signifier que la poterie avait une fonction limitée ou spécialisée à ce moment, et cela appuie l'idée d'un usage peu important de cette technologie parmi les gens de Jemseg. Malgré sa petite taille, l'assemblage de poterie de la composante 6 marque la transition entre une longue tradition de céramique traitée au battoir cordé vers une céramique décorée avec présence de parois frottées.

Figure 18.4 : Grattoir unifacial à gauche et éclat retrouché à droite. Ces deux pièces en pierre volcanique sont de la composante 6. Dimensions réelles, dessin de A. Sumner.

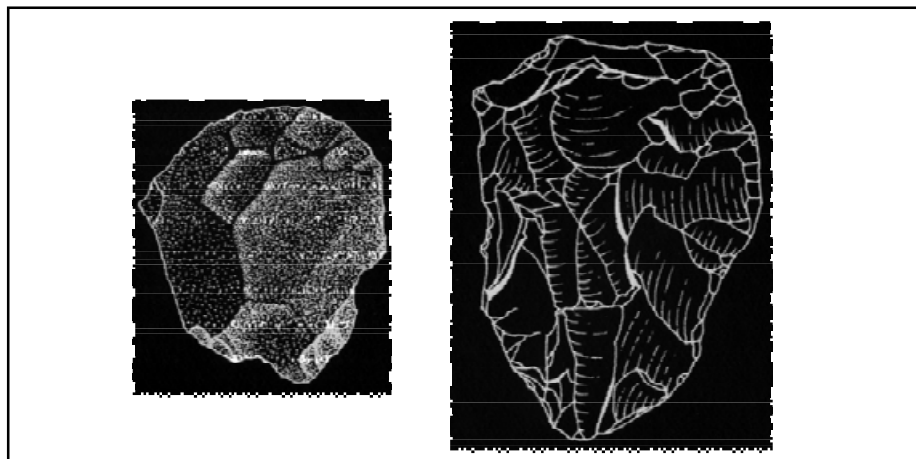


Figure 18.5 : Un nucléus utilisé en chert Washademoak, du complexe structurel 2, composante 6. Dimensions réelles, dessin de A. Sumner.

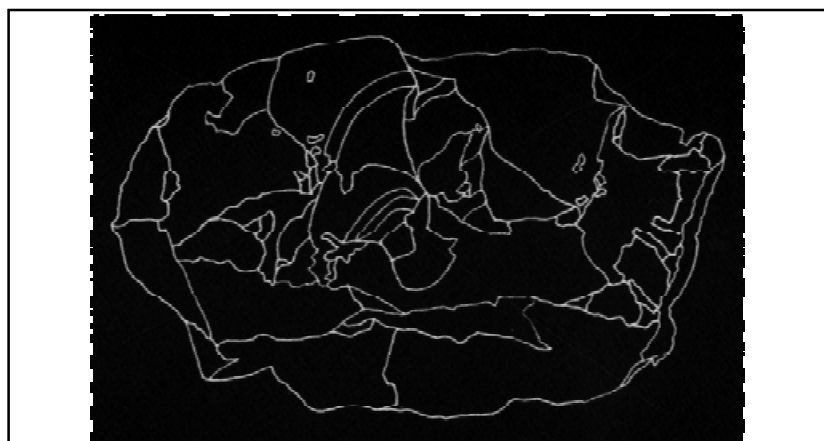


Tableau 18.6 : La composition pétrographique de la pierre taillée de la composante 6.

Type de matière première	N° de pièces	Poids	Description
<u>Pierres volcaniques pŃs (felsiques)</u>			
6	53	114.9	Felsite homogŃne
7	22	21.7	Gris-vert veiné
26	8	6.8	Brun pŃle à taches blanches
39	12	11.8	Grise à taches
42	99	78.9	Rouge décolorée
<u>Pierres volcaniques foncées (mafiques)</u>			
9	20	19.3	Bleu-noir homogŃne
13	40	21.5	Vert foncé granuleuse
19	106	147.1	Brun-vert foncé
34	7	28.1	Rouge pourpre tacheté
43	57	68.9	Vert décoloré
44	2	10.4	Vert décoloré à trous
50	21	49.5	Grossier foncé
<u>Pierres volcaniques porphyriques</u>			
2	1	0.3	Andésite ou porphyre brun hétérogŃne
29	6	3.6	Kinéo-Traveller Mountain
40	1	1.2	Gris-rose
<u>Quartzite</u>			
1	2	13.2	Gris à brun, grains moyens
3	2	0.2	Gris translucide
23	2	0.8	Gris enfumé semi-translucide (Ramah)
58	31	30.8	Jaune, grains moyens
59	9	2.5	Blanc à translucide, grains moyens
60	5	3.1	Brun translucide
<u>Chert</u>			
11	88	591.4	Washademoak
30	13	11.6	Bassin des Mines
31	1	0.9	Noir vitreux
32.4	2	7.5	Noir et brun cireux
45	9	27.2	Brun décoloré ou brŃlé
53.1	10	10.0	Gris opaque bariolé
53.2	3	1.0	Calcédoine brune bariolée
53.3	3	2.7	Brun semi-translucide
53.4	3	10.5	Blanc à rose semi-translucide
53.5	3	3.9	Ambré semi-translucide
<u>Quartz</u>			
12,23	47	78.7	Quartz
<u>Mudstone</u>			
15	3	3.7	Rouge
24	1	30.1	Vert foncé opaque
<u>Autres divers</u>			
misc	7	4.3	

### Discussion

Il y a eu d'importants changements dans le schéma d'établissement et la technologie pour les gens de Jemseg durant l'épisode de la composante 6. Les petits foyers et campements éphémères font place à de grandes habitations plus élaborées et complexes. Elles étaient occupées longtemps ou réutilisées souvent comme l'indiquent les éléments stratigraphiques et la grande densité de matériel lithique. Ces tendances peuvent aussi suggérer une baisse de la mobilité résidentielle ou un changement de la mobilité résidentielle (le déplacement du groupe sur différents sites d'habitation) vers une mobilité logistique (l'utilisation d'un camp de base à partir duquel le groupe fait des excursions d'acquisition [Binford 1980]). Ce comportement se reconnaît aussi dans la technologie lithique où l'on semble abandonner une boîte à outils très transportable orientée à partir de bifaces (comme c'est le cas dans la composante 4) au profit d'un système technologique moins transportable qui incorpore la poterie et qui ajoute aux bifaces les outils sur éclats. Cette idée de la relation entre la mobilité et la technologie lithique puise dans une documentation nord américaine abondante sur l'organisation technologique (Andrefsky 1991, 2000, Bamforth 1986, Bleed 1986, Boyster 1991, Carr 1994, Cowan 1999, Johnson et Morrow 1987, Icelly 1988, Kuhn 1994, Nelson 1991, Odell 1998, Shott 1986, 1994).

Le complexe structurel 6 représente un assemblage transitionnel, entre les structures plus éphémères de la

composante 5 et leurs indices d'un système technologique bifacial, et les comportements présents dans les structures subséquentes. La grande diversité de matières premières dans la composante 6 peut indiquer une plus grande période d'occupation, ou peut simplement refléter un échantillon plus substantiel. Comme avec les composantes précédentes, il y a peu d'indices de subsistance et de saisonnalité. Le contenu des structures montre que les noix longues continuent d'être exploitées (chapitre 14), avec une variété d'autres plantes. L'assemblage d'os calcinés reste sous-analysé et conserve son potentiel pour une étude éventuelle de l'économie de cette période.

### La composante 7 : le sylvicole maritime moyen (SMM)

La dernière composante de Jemseg qui précède le Contact date du sylvicole maritime moyen. Selon le matériel trouvé lors de la fouille, seulement une brève portion du SMM pouvait être définie, soit de 1750 AA à 1500 AA, car la composante n'est pas très substantielle et elle manque de structures datées au radiocarbone et d'artefacts diagnostiques. Il est par ailleurs reconnu qu'il y avait plusieurs communautés autochtones dans la basse vallée de rivières Saint-Jean à ce moment (Foulkes 1981, Varley 1998, WGA 2000). Il est vraisemblable que le secteur de Jemseg ait continué d'être utilisé après cette période, mais nous n'avons rien trouvé qui indique des activités ultérieures au sein de l'emprise de l'autoroute. Des discussions avec les habitants locaux et l'examen des

collections privées nous permettent toutefois de confirmer des occupations significatives durant le sylvicole maritime moyen et supérieur dans le secteur.

Plusieurs structures, dont le complexe structurel 3 (structure 21), les structures 20, 22, 23, 24 et 48 ont été attribuées à la composante 7. La plupart se concentrent dans les portions centrales et nord de l'aire A, et pourraient être reliées fonctionnellement entre elles.

### Les structures de la composante 7

Le complexe structurel 3 fut l'une des dernières structures fouillées avant la fin des travaux. C'est une grande structure qui consiste en une longue cuvette de 259 cm sur 155 cm et une profondeur de 57 cm. Elle contenait des couches compactes d'argile sablonneuse gris-pourpre et de limon sablonneux rouge-brun. Ces couches sont recouvertes d'alluvions non perturbées et d'une lentille d'argile limoneuse grise qui peuvent avoir été mises en place par des inondations (Varley et Howlett 1997). L'argile sablonneuse et le limon sablonneux du fond de la structure, qui avaient de 20 à 40 cm d'épaisseur, contenaient tout le matériel culturel.

Ce complexe structurel est probablement un wikwam et pourrait avoir été produit sur une longue période de temps. Le profil en cuvette est similaire aux structures de la composante 6 et trahit une dépense d'énergie assez grande lors de la construction. Si les structures 20, 22 et 23 n'ont pas été datées radiométriquement ou par association d'artéfacts diagnostiques, nous avons conclu qu'elles étaient

fonctionnellement reliées, et donc contemporaines, au complexe structurel 3 en raison de leur proximité et de leur nature complémentaire avec ce dernier.

Deux dates radiométriques ont été obtenues du complexe structurel 3. La première a été obtenue d'une lentille de charbon de bois dans l'argile sablonneuse gris pourpre (à approximativement 45 cm sous la surface) et donna une date de  $1600 \pm 60$  AA. La seconde vient de la croûte carbonisée adhérent à la paroi externe d'un tesson du vase n°3 trouvé dans le complexe structurel 3 sont minces ( $\pm 6$  mm) et contiennent du dégraissant minéral fin (Bourgeois 1999, ce volume). Ce vase a ses parois intérieures et extérieures lissées et il a été décoré avec un instrument dentelé appliqué avec une technique basculante. Le motif décoratif le distingue des autres vases (peu décorés et traités au battoir cordé) de Jemseg. Parmi les autres artéfacts provenant de ce complexe structurel, se trouvent deux petits fragments mésiaux de biface, deux éclats retouchés, cinq éclats utilisés et un nucléus utilisé. Un fragment d'ardoise polie y a aussi été trouvé. Nous n'avons pas associé ce matériel aux industries lithiques du sylvicole maritime moyen et supérieur, mais il est vraisemblable que le fragment d'ardoise provient d'une occupation antérieure et qu'il ait été récolté par les occupants du complexe structurel 3.

Une quantité considérable de témoins a été trouvée dans le niveau de labour au-dessus du complexe structurel. Ceux-ci incluaient un bipointe ou une pointe pentagonale à base manquante, en pierre volcanique verte décolorée (JC43), un

fragment mésial en même matière, un autre fragment d'ardoise polie, un fragment non identifiable d'outil poli, quatre éclats utilisés et 85 éclats. Certains de ces objets, dont le fragment de bipointe en particulier, sont probablement reliés au complexe structurel 3. Des bipointes similaires ont été mises au jour dans des contextes du SMM du secteur de Grand Lake (Foulkes 1981 : 88-89) et ailleurs dans les provinces maritimes (Allen 1980 : 136). Les pointes pentagonales montrent un comportement semblable dans le reste du Nord-Est (Ritchie 1971 : 28). Dans la région, les pointes à pédoncule convergent apparaissent avant la composante 7 mais elles ont pu persister durant le SMM (Foulkes 1981 : 94-95).

Plusieurs autres structures pourraient être associées au sylvicole maritime moyen, et en particulier au complexe structurel 3. Celles-ci incluent les structures 20, 22, 23 et 48. Les structures 20, 22 et 23 forment un regroupement de petites fosses directement au sud et à l'est du complexe structurel 3. Toutes les trois contenaient des restes d'aliments et des éclats. Bien qu'il soit tentant de les interpréter comme étant des fosses d'entreposage reliées au complexe structurel 3, il manque des indices de contemporanéité et de fonction pour en être certain. Les indices pourraient se trouver dans les matières premières, dans le recollage des pièces et dans la multiplication des datations radiométriques. Une analyse préliminaire des matériaux lithiques nous a permis de noter l'absence de chert Washademoak dans ces structures (Black, ce volume). Des

structures similaires, adjacentes aux complexes structurels 6, ont pu également être des structures d'entreposage qui leur sont reliés. Elles sont toutes décrites au chapitre 14 du présent ouvrage.

D'autres structures, ailleurs sur le site, sont également peut-être reliées à des activités qui ont eu lieu au cours du sylvicole maritime moyen. La structure 24, par exemple, est non datée, mais elle se trouve stratigraphiquement au-dessus de la structure 25 qui, elle, a été datée à  $2230 \pm 50$  AA. La structure 24 est une petite aire ovale en cuvette contenant une argile limoneuse grise parsemée de charbon. On y a trouvé 8 éclats de pierres volcaniques décolorées. La structure 48 pourrait aussi être reliée au complexe structurel 3, et donc à la composante 7. C'est une aire ovale à la base du talus dans l'aire B qui contenait beaucoup d'éclats ainsi qu'un tesson. Les 437 pièces lithiques sont en majorité du mudstone gris-vert bariolé (JC 62). Ce matériau n'a été trouvé qu'à cet endroit et dans le complexe structurel 3, ce qui fait croire qu'il pourrait s'agir d'une aire de débitage qui lui est reliée.

### **La technologie lithique et l'acquisition des matières premières de la composante 7**

J'ai concentré mon analyse lithique sur le seul élément bien daté de la composante 7 : le complexe structurel 3. La technologie bifaciale, telle que manifeste dans l'outillage et dans le débitage (tableau 18.7), continue d'être à l'honneur durant la composante 7. L'utilisation de nucléus pour la fabrication d'outils sur éclats est moins présente, mais il est possible que ce soit

l'effet de la petitesse de l'échantillon. Les grattoirs, tant unifaciaux que bifaciaux, sont moins utilisés qu'avant.

Au chapitre de l'acquisition des matières premières, on peut observer des changements (tableau 18.8). Ainsi, il n'y a pas d'indices d'utilisation du chert Washademoak dans la composante 7, ce qui jusqu'alors était courant durant toutes les périodes précédentes. En fait, il n'y a pas de cherts colorés d'aucune sorte. L'emphase est plutôt portée sur les pierres volcaniques locales, à l'exception d'un petit éclat en porphyre très décoloré qui pourrait provenir de la région de Kineo-Traveller Mountain au Maine. Le mudstone rouge est une variante pierreuse qui n'est pas macroscopiquement similaire à celles plus cireuses du nord du Maine.

Ce schème est aussi présent dans les structures non datées que j'ai associées à la composante 7. Ainsi, il n'y a pas de chert Washademoak du Bassin des Mines parmi

les 455 pièces lithiques des structures 24 et 48. Il n'y a pas non plus d'unifaces mais l'usage des outils sur éclats est présent dans la structure 48 où 20 éclats retouchés et 41 éclats utilisés ont été trouvés. Ces outils ont été fabriqués à partir de plusieurs types d'éclats dont des éclats de production et d'amincissement bifacial (16) et de décortication et réduction de nucléus (10).

De tels comportements tranchent avec ceux des autres composantes du site de Jemseg. Pourquoi est-ce que la source de chert Washademoak n'est plus utilisée? Est-ce que cela correspond à une baisse généralisée de l'utilisation des cherts, ou est-ce particulier au chert de Washademoak, par rapport à sa qualité fonctionnelle ou sa disponibilité?

#### Discussion

Les patterns de la composante 7 montrent une certaine continuité avec les composantes du sylvicole maritime

Tableau 18.7 : Les types d'éclats du complexe structurel 3.

Type d'éclat	Nombre de pièces
Décortication	4
Réduction de nucléus	5
Bipolaire	1
Production bifaciale	3
Amincissement bifacial	26
Affûtage bifacial	-
Pression	-
Indéterminé	8
Total	47

inférieur de Jemseg. Le style d'habitation semi-souterraine impliquant une dépense d'énergie assez importante est le même que celui présent dans la composante 6.

Mais, contrairement aux périodes précédentes, il semble y avoir eu un abandon de l'utilisation des matériaux lithiques colorés et translucides au profit des matériaux locaux opaques. Les seuls matériaux exotiques présents dans la composante du SMM sont des mudstones ou des cherts rouges similaires à ceux de Munsungun, mais qui pourraient être disponibles plus près (Black, ce volume). Les variantes des cherts Washademoak, du Bassin des Mines et autres cherts translucides, sont complètement absentes des contextes SMM. D'autres types

exotiques comme le quartzite de Ramah et le porphyre de Kineo-Traveller Mountain sont également rares ou absents. Cela suggère que les degrés d'interaction qui ont lieu durant le sylvicole maritime inférieur avaient disparu au sylvicole maritime moyen.

On observe un comportement similaire sur d'autres sites du Nord-Est où il y a transition du sylvicole inférieur au moyen (Heckenberger et al. 1990 a, Loring 1985). Cela est en partie dû aux importants changements sociaux généralisés qui ont cours à ce moment dans l'ensemble du Nord-Est, dont le développement de l'agriculture dans sa partie méridionale.

« Ce processus (d'un repli régional) semble marquer la transition de systèmes

Tableau 18.8 : Matières premières identifiées dans le complexe structurel 3.

Matériau première	N° de pièces	Poids	Description
<u>Pierres volcaniques pâles (felsiques)</u>			
6	9	107.9	Felsite homogène
28	2	7.5	Gris veiné
42	36	36.7	Rouge être décoloré
<u>Pierres volcaniques foncées (mafiques)</u>			
13	1	0.2	Vert foncé granuleux
19	12	19.6	Vert-brun foncé
43	2	1.0	Vert décoloré
44	1	0.8	Vert décoloré à trous
50	1	1.6	Grossier foncé
<u>Pierres volcaniques porphyriques</u>			
29.3	1	1.5	Décoloré
<u>Cherts</u>			
45	1	0.3	Blanc décoloré et brulé
53.1	1	0.1	Gris opaque bariolé
<u>Quartz</u>			
12	2	3.5	Quartz
<u>Mudstone</u>			
15	13	10.8	Rouge
62	9	20.5	Gris-vert bariolé

sociaux égalitaire de chasseurs-cueilleurs aux sociétés hiérarchisées naissantes, alors que la flexibilité territoriale fut remplacée par des villages centralisés et des frontières tribales » (Loring 1985 : 106).

La tendance vers la fabrication d'outils sur éclats qui a débuté dans la composante 6 semble se continuer à la composante 7. Il y a même moins de types d'outils formels, et il est évident que ces derniers se font remplacer par des outils sur éclat, comme les éclats retouchés et utilisés. J'ai suggéré, dans ma discussion de la composante 6, que ce comportement pouvait refléter un changement de stratégie de mobilité. Mais ça pourrait aussi indiquer une diminution générale de l'importance de la technologie lithique au profit d'autres matériaux comme l'os et l'andouiller. La poterie, qui continue d'être fabriquée durant le SMM, n'est pas si abondante que dans la composante 6, ce qui peut aussi suggérer que d'autres techniques de préparation et de cuisson des aliments s'y greffent, comme des récipients en matériaux organiques et les pierres à bouillir.

#### **Après la composante 7**

Bien qu'il n'y ait que très peu d'indices des périodes subséquentes dans le matériel mis au jour au site de Jemseg Crossing, de tels témoins se retrouvent vraisemblablement dans le secteur. Il est possible toutefois que les subtiles tendances observées au SMM, c'est-à-dire un éloignement des technologies non transportables et une concentration sur un approvisionnement local de matériaux lithiques, soient le reflet d'une mobilité

accrue. Les gens ont alors pu obtenir tous les matériaux lithiques nécessaires durant des rondes saisonnières et ils se rétractaient donc des réseaux régionaux. Si cette tendance a continué, il y aurait eu des changements substantiels dans les schémas d'établissement après la composante 7. Des arrêts écourtés par rapport à ceux du SMM et d'avant dans le secteur de Jemseg en auraient été le résultat. D'autres lieux du secteur auraient pu être plus intéressants pour de petits campements spécialisés et de courte durée. En effet, l'utilisation de wikwam'l (ou maison semi-souterraines) ne semble pas avoir perduré durant le sylvicole maritime supérieur au niveau régional. Et la tendance vers un approvisionnement local des matériaux lithiques s'observe aussi dans d'autres assemblages du sylvicole maritime moyen de la Péninsule maritime (Black 1992, Blair 1997, Bourque 1992, Bourque et Cox 1981, Cox 1987, Leonard 1996). Cela peut aussi correspondre à une identité régionale et une organisation sociopolitique qui s'accroissent (Burke 2001). Après 1500 AA, il y a des indices évidents d'un réajustement des relations interrégionales entre les groupes de la Péninsule maritime, ce qui a renouvelé les réseaux d'échange vers la situation existant à la période du Contact (Bourque et Whitehead 1987).





## Cimaciw Wenuhcok Petapahsultitit

### 19 : Les artefacts et les structures de la période postérieure au Contact

Susan Blair, Pam Dickinson et Christopher Blair

La période postérieure au Contact en Amérique du Nord correspond à l'épisode suivant les premiers contacts entre les autochtones de l'Amérique du Nord et les explorateurs, missionnaires et colons de l'Eurasie. Au Canada, ces événements ont débuté dans la région des provinces de l'Atlantique. Bien qu'il y ait eu une série d'expéditions et d'établissements au XVI<sup>e</sup> siècle, la colonisation permanente au Nouveau-Brunswick a commencé au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il existe de l'information écrite pour à peu près tous les Européens qui ont peuplé la région depuis ce temps. La période suivant le Contact européen est donc désignée comme étant la période historique. En ce sens, « historique » fait référence aux documents écrits (voir chapitre 13). Le secteur de Jemseg a été le cœur d'importantes activités régionales au cours de toute la période postérieure au contact et nous nous attendons à trouver des indices de cette occupation sous forme de témoins archéologiques.

Toutefois, la plus grande partie du travail archéologique de cette période, s'est concentrée sur les établissements européens des Français et des Anglais au cours des 300 années depuis leur arrivée.

Comparativement, peu de recherches archéologiques ont été effectuées sur les autochtones du Nouveau-Brunswick.

Nous espérons que le site de Jemseg ouvrirait une fenêtre sur les acteurs wolastoqiyiks dans ce secteur durant la période postérieure au Contact. À travers les histoires orales et les discussions informelles, nous avons appris sur la richesse de la relation entre les Wolastoqiyiks récents et le secteur de Jemseg, le système hydrographique de Grand Lake et de la basse vallée de la rivière Saint-Jean. Cette information démontre que de telles composantes existent dans le secteur de Jemseg, indépendamment de la recherche archéologique.

Malheureusement, la grande partie des zones utilisées durant la période

postérieure au Contact a été fortement perturbée, surtout par les activités agricoles. Ce type de perturbation limite sérieusement la capacité des archéologues à interpréter le passé. Nous avons tout de même identifié une gamme d'artefacts historiques provenant du site. Ces témoins procurent un cadre chronologique pour les activités wolastoqiyiques et non-autochtones à Jemseg qui peuvent nous guider dans nos interprétations générales.

Dans le chapitre suivant, nous discuterons de la documentation relative à ce secteur et explorerons des sources additionnelles d'information, spécialement les connaissances locales et les traditions orales autochtones. En raison de la riche histoire des activités wolastoqiyiques et non-autochtones dans le secteur de Jemseg, notre traitement n'est pas complet, mais il vise à offrir un cadre historique général. Les lecteurs sont invités à consulter les excellents exemples d'éruditions locales orientées sur la période historique du Nouveau-Brunswick et de la basse vallée de la rivière Saint-Jean pour une analyse plus complète de cette période. Après ce synopsis, nous examinerons les classes d'artefacts et leur distribution sur le site de manière à mettre en valeur le potentiel de l'assemblage historique du site Jemseg Crossing. Cet assemblage reste toutefois partiellement étudié et la recherche future fournira certainement une meilleure perception de l'histoire récente du site de Jemseg Crossing.

### **Le contexte historique**

De plusieurs façons, l'utilisation du secteur de Jemseg à la période suivant le Contact se poursuit dans l'élan des patterns de la période précédente. Cette région s'articule dans les modes de vie du Nord-Est par le biais de réseaux extensifs de circulation. Ces réseaux empruntent les rivières qui pénètrent à l'intérieur du Nord-Est et sont reliés par de courts portages à leurs têtes (Ganong 1899). Les Wolastoqiyiks étaient des constructeurs de canots d'écorce, le moyen de transport par excellence d'un tel réseau.

Bien qu'elle soit le théâtre d'une présence continue des Wolastoqiyiks, la période qui suit le Contact peut elle-même se subdiviser en séries d'incursions, de peuplement et de revendications territoriales basées sur la géopolitique régionale et ses liens avec les enjeux majeurs entre les puissances coloniales d'Amérique. La basse vallée de la rivière Saint-Jean et le secteur de Jemseg ont souvent figuré dans ces conflits durant la période acadienne ou française (1604 à 1760). La région devient ensuite un centre de peuplement non-autochtone durant la période des Planters (1760 à 1784) et, suivant l'arrivée des Loyalistes à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, entre dans une phase générale d'expansion économique et de développement.

Au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, les Français ont commencé à établir une série de postes de traite dans la basse vallée de la rivière Saint-Jean, établissant des relations avec les Wolastoqiyiks. Or, si le XVII<sup>e</sup> siècle est considéré comme faisant partie de la

période acadienne (1604-1760), la basse vallée de la rivière Saint-Jean a été l'objet répété de prises par les puissances coloniales. En 1659, durant un épisode de contrôle britannique, Thomas Temple construisit le fort Jemseg et un poste de traite à l'embouchure de la rivière Jemseg, à environ 10 km en aval du site de Jemseg Crossing (Lockerby 2000 : 6 : Raymond 1943 : 44).

En 1667, le traité de Breda redonna la région aux Français et Pierre de Joybert, sieur de Soulanges et de Marson reprit le contrôle du fort en 1670 (Lockerby 2000). En 1674, un corsaire hollandais du nom de Jurriaen Aermoutsz s'empara du fort (Ganong 1899 : 312, Lockerby 2000, Raymond 1943 : 45046, Soucoup 1997 : 31-32). Un an après que les Hollandais aient pillé le fort, les Français le rétablissaient comme élément du système défense français et comme quartier général de l'Acadie jusqu'en 1692 (Raymond 1943 : 46-47). Durant cette période, quelques colons français établirent des fermes dans le secteur

En 1686, un Canadien, Louis Damours de Chauffours s'est fait offrir la seigneurie de Jemseg détenue auparavant par Pierre de Joybert. Damours y emm nagea avec sa femme, puis cultiva sa terre, traita avec les Malécites (Wolastoqiyiks) et ouvrit un magasin. Il fut l'un des premiers fermiers de la rivière Saint-Jean.

Le recensement de 1695 indique que Damours avait 65 acres de culture, une grange, une  table, 22 bêtes à cornes, 50 cochons et 150 têtes de volaille. La propriété de Damours fut décrite par John Gyles, un

garçon puritain qui fut acheté comme esclave par Damours après une période de captivité chez les Wolastoqiyiks (Gyles 1851).

L'attention de l'administration française se transféra du côté de l'actuelle Nouvelle-Écosse après le début du XVII  siècle (Lockerby 2000). Ganong (1899 : 271) note la présence d'un village français de trente ou quarante maisons juste en aval de l'embouchure de la rivière Jemseg. En 1733, au moins vingt Acadiens étaient établis dans des fermes de la seigneurie (Soucoup 1997 : 38). Au cours de cette période, les terres seigneuriales du secteur de la rivière Jemseg changent souvent de propriétaires (Ganong 1899, Soucoup 1997 : 23-36).

  l'automne 1758, les Anglais se saisissent de la basse vallée de la rivière Saint-Jean et brûlent les établissements acadiens dont ceux de Jemseg (Lockerby 2000, Raymond 1943).   la suite de l'expulsion des Acadiens des Maritimes, les Britanniques établirent des colons   Mougerville, au nord de l'embouchure de la rivière Jemseg (Raymond 1943). Avec le temps, ces colonies changèrent, grandirent puis furent augmentées par l'immigration croissante dans le secteur des Loyalistes, d'Irlandais, d'écossais et d'Anglais.

### Les activités locales

Le peuplement et l'exploitation de la Wolastoq (la rivière Saint-Jean)   la période postérieurs au Contact reflètent la continuité de l'importance de la circulation et du transport. Cela inclut des développements industriels comme la coupe de bois et les mines de charbon.

Des documents écrits aussi anciens que 1642 et relevés par Clark Wright (1966 : 115) et Soucoup (1997 : 27) suggèrent que le secteur de Grand Lake a vu les premières mines de charbon de l'Amérique du Nord. Un document datant du 27 août 1670 fait mention de la possession du fort de Jemseg au nom du roi de France par le sieur Joybert de Soulages. Il cite le potentiel économique de dépôts de charbon locaux.

« ...ou il s'en trouvé environ un tonneau de charbon du pays; a environ six pas du meme côté, il y a une cave où il peut tenir deux tonneaux. » (Procès verbal de possession, et de l'état du fort de Gemisick, par le sieur Joibert de Soulages, au nom du Roi de France, du 27 août 167)

Depuis cette époque, la rivière Jemseg a continué d'être utilisée pour une variété d'activités économiques. Clark Wright (1966 : 116) relève l'usage de la rivière pour le transport du bois flotté vers la ville de Saint-Jean. La pêche commerciale a continué dans Grand Lake au cours du XX<sup>e</sup> siècle (Meth 1971).

Quelques-unes de ces activités se sont concentrées dans le secteur de Jemseg. Dignam (1977) a récolté des informations sur l'utilisation des terres lors d'entrevues avec de nombreux résidents de Jemseg. Il a noté des données sur plusieurs activités industrielles le long de la rivière Jemseg, dont un chantier maritime (1820-1890), un moulin à scie (1920-1929), une manufacture de boîtes (1930-1947) et une marina (1980-1997). Il a également relevé que le site lui-même avait été utilisé au début du XX<sup>e</sup> siècle pour des activités agricoles, ce qui a mis en scène du labourage, des brêlis et des

pâturages. En 1961, la portion orientale du terrain (vers l'intérieur) a été boutée durant la construction de l'autoroute.

Les histoires orales révèlent que pendant qu'avaient lieu toutes ces activités, les Wolastoqiyiks circulaient le long de la rivière Jemseg et dans le secteur de Grand Lake. Si les historiens n'ont pas pris la peine d'écrire ces faits, les aînés les ont, par contre, bien conservés en mémoire. Comme le résume Perley (repris du chapitre 7) :

Beaucoup d'aînés ont partagé leurs récits de Jemseg et de sa place dans le paysage culturel des Wolastoqiyiks, les gens de la belle rivière. Le défunt Charles Paul de Negotkuk / Tobique a dit que Jemseg était un endroit où l'on se rassemblait pour ramasser le bois flottant (comm. pers. 1997). Il était aussi connu comme un lieu où l'on se rassemblait. La défunte Ruth Saulis, originellement de Welmooltuk / Oromocto (et plus tard de Negotkuk / Tobique), se souvenait qu'elle visitait le site quand elle était petite. Elle appelait l'endroit « l'étape », où les gens qui voyageaient sur la rivière Saint-Jean campaient pour une journée ou deux, parfois plus. En ce lieu, ils fabriquaient des paniers, ils pêchaient, chassaient le canard, récoltaient les atocas, échangeaient et socialisaient. Elle se souvenait d'un flux constant de gens qui arrivaient et partaient à différents moments (comm. pers. 1997).

La défunte Christina Nash de Welmooltuk / Oromocto se rappelait de visites où les gens ramassaient les têtes de violons et trappaient le rat musqué. C'est durant ces épisodes que deux naissances eurent lieu à Jemseg, celle du fils de sa sœur et celle de

John Atwin (comm. pers. 1996).

Certain de ces comportements traditionnels ont perduré jusqu'à maintenant. Le défunt Charles Paul de Welmooltuk / Oromocto nous a dit que John Sacobie (Welmooltuk / Oromocto) a continué de visiter Jemseg jusqu'à tout récemment pour récolter des plantes médicinales et de l'apios tubéreux (*Apios americana*), et trapper le rat musqué. Il n'a pas poursuivi cette tradition pour des raisons de santé (comm. pers. 1997).

### Les indices archéologiques

Peu de sites témoignant du contact entre les Autochtones et les premiers Européens dans la région ont été identifiés. Le site Fulton Island contenait deux

fourneaux de pipe en argile et une clochette de cuivre (Turnbull 1975). On a suggéré que ces pipes datent du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, donc contemporaines de l'occupation du fort de Jemseg, et qu'elles auraient pu être échangées à ce fort (Turnbull et al. 1995-1996). De récentes tentatives pour retrouver le fort recréent un potentiel pour améliorer notre compréhension de l'épisode suivant le Contact dans le secteur de Jemseg.

Le peu de matériel archéologique du secteur augmente l'importance de l'assemblage du site de Jemseg Crossing. Il a produit 19 626 artefacts attribuables à la période suivant le Contact. Ils sont dominés par une variété en poterie européenne, des bouteilles et contenants en verre, des objets

Tableau 19.1 : Les artefacts de la période postérieure au Contact du site de Jemseg Crossing, selon les classes générales d'artefacts et de matériel.

Classe d'artefacts	N <sup>o</sup> de pièces
Terre cuite fine blanche (creamware, pearlware, céramiques vitrifiées...)	980
Terre cuite grossière rouge (brique et poteries)	122
Grès (poteries diverses)	242
Porcelaine (pièces de poupées, vaisselle et vaisselle jouet, figurines)	124
Autres céramiques non analysables	5161
Pipes en argile (fourneaux et tuyaux)	303
Verre plat	497
Verre à bouteille	5062
Perles de verre	288
Os modifié (surtout des perles et des boutons)	20
Clous et tiges de fer	2719
Autres objets en fer	2199
Autres métaux	315
Crayons d'ardoise	5
Scories et laitier	40
Charbon minéral	262
Autres matériaux et artefacts	106
Plastique, caoutchouc, styromousse, etc...	1181
Total	19 626

en fer, spécialement des clous et des tiges. Ils couvrent toute l'étendue de la période postérieure au Contact, du début du XVII<sup>e</sup> siècle à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Bien que nous n'ayons pas identifié de structures non équivoques de cette période, nous avons observé une structuration de la distribution de certaines classes d'artéfacts.

Cet assemblage demeure largement non analysé quoique nous ayons conduit des analyses préliminaires de plusieurs classes d'artéfacts. Dickinson a fait une étude sur les pipes en argile. C. Blair a intégré le matériel postérieur au Contact dans un cadre interprétatif et, avec l'aide de Darcy Dignam et Cynthia Adams, il a fait les identifications préliminaires des objets. Enfin, S. Blair a intégré le matériel dans un cadre spatial et chronologique. Cette analyse a éclairé des aspects particuliers de cette composante, dont possiblement une habitation wolastoqiyique. Le travail a grandement profité d'un enregistrement détaillé et annoté, de même que d'un travail de conservation sur les perles de verre par Val Monaham, qui a soigneusement examiné les attributs technologiques et morphologiques (voir Monaham 1997).

La section suivante décrit la seule structure ou aire d'activité postérieure au contact identifiée sur le site, suivie d'une brève discussion de deux classes d'artéfacts diagnostiques, les pipes en argile et la céramique, à partir desquelles on peut entrevoir un cadre chronologique pour cette période.

### **Les structures et les aires d'activités**

Comme nous l'avons vu au chapitre 14, nous avons identifié une concentration d'artéfacts de la période postérieure au Contact dans la portion sud de l'aire B, dont les unités A54, A55, B55, C54, C55 et D55. Ils étaient associés à plusieurs lentilles de sol fortement perturbées et à plusieurs planches pourries.

En tout, nous avons mis au jour 5150 artéfacts de la période historique dans cette aire, en plus de 1097 os calcinés d'animaux (généralement assignée à la période chronologique indéterminée, voir chapitre 8), totalisant 6247 témoins archéologiques. Plusieurs des artéfacts représentent une étendue de plusieurs siècles (de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à la fin du XX<sup>e</sup> siècle) mais il y a peut-être aussi des éléments plus anciens. Le détail est décrit au tableau 19.2.

Un bon nombre de ces classes d'artéfacts se distribuent également entre toutes les unités. Un tel comportement peut indiquer des activités régulières de rejet, à petite échelle, créant un pattern aléatoire. Ces classes sont les différentes sortes de vaisselle de table (terres cuites fines à corps blanc et gris, grès à pâte chamois et porcelaine), le verre à récipients, le plastique et le caoutchouc.

D'autres classes d'artéfacts étaient distribuées inégalement. Dans certains cas, elles peuvent témoigner du bris consécutif au rejet d'une grosse pièce. Cela a pu être le cas de la classe « autres objets en fer », car l'unité B55 a produit une grande quantité de fragments de fonte qui ont pu provenir d'une grosse pièce d'équipement ou d'un poêle. D'autres distributions pourraient

refléter des aires d'activités de rejet. Ce peut être le cas de la distribution des perles de verre et des fragments de pipe en argile dans A54 et A55, ou des os d'animaux calcinés et des fragments de grès à pierre chamois en C55.

Ces distributions et la rareté de certains de ces matériaux ailleurs sur le site (spécialement les perles de verre) nous font soupçonner la présence d'une habitation de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette idée trouve écho dans les traditions orales (voir le volume 1). Elles nous apprennent que les Wolastoqiyiks ont campé dans le secteur de Jemseg tout en y pratiquant des activités de subsistance comme la chasse, le trappage du rat musqué et autres activités. Un piéze en fer forgé de l'unité A54 ainsi que plusieurs petits plombs en A55 reflètent ces

activités. Un gros échantillon de 1097 os carbonisés et calcinés d'animaux a été récupéré de l'unité C55. Bien que l'analyse faunique détaillée de cet échantillon n'ait pas été effectuée, les analyses préliminaires de Stewart (voir chapitre 12) ont permis d'identifier plusieurs os calcinés de rats musqués (139 éléments), de grands mammifères (21 éléments), de possibles oiseaux (121 éléments) et de poissons (10 éléments). Certains de ceux-ci portent des marques de boucherie. La diversité et la composition de l'assemblage suggèrent des activités primaires de subsistance avec une orientation vers la faune sauvage, en particulier le rat musqué pour sa viande et sa fourrure. Cette combinaison d'attributs appuie fortement la présence des Wolastoqiyiks sur le site.

Tableau 19.2 : Les classes de matériaux de la partie sud de l'aire B, selon les unités de fouille.

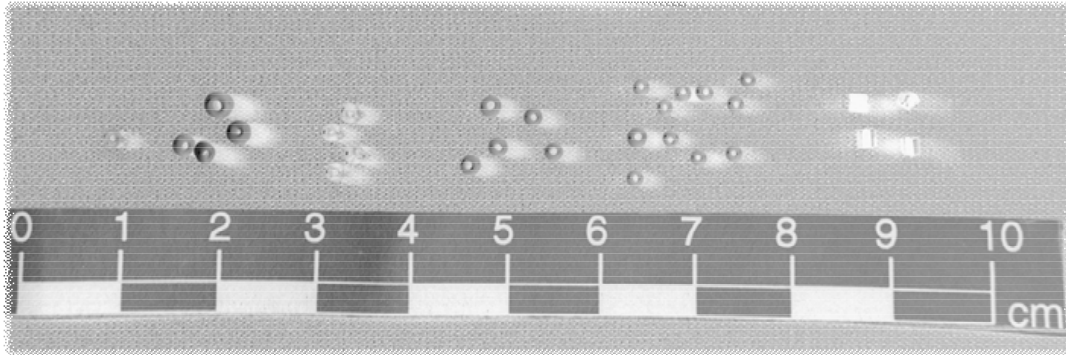
Matériau	A54	A55	B55	C54	C55	D55	Total
Terre cuite fine blanche	60	57	28	47	50	69	311
Terre cuite grossière rouge	1	0	2	5	5	8	21
Grès	1	2	35	40	79	18	175
Porcelaine	11	22	23	3	1	9	69
Pipes en argile	17	1	1	0	4	6	29
Verre plat	88	43	164	6	95	6	402
Verre à bouteille	291	91	232	144	125	63	946
Perles de verre	193	66	19	1	4	0	283
Clous et tiges de fer	489	220	121	96	193	127	1246
Fer autre	110	199	808	0	93	89	1300
Autres métaux	22	34	34	2	17	19	128
Os modifié	7	1	9	0	0	0	17
Os non modifié	27	26	5	0	684	355	1097
Plastique et caoutchouc	18	10	59	1	6	11	105
Autres matériaux	9	4	20	2	1	1	37
Total	1393	782	1586	347	1357	781	6247



Tableau 19.3 : Les types de perles de verre du site de Jemseg Crossing (d'après Monahan 1997).

Type	Description	Aire B	Autre aire
type 1	moulée ou coupée, polie, moyenne, rouge opaque, section pentagonale	0	1
type 2	étirée, moyenne, blanc luisant, ronde	0	1
type 3	étirée, moyenne, blanc luisant, en baril	0	1
type 4	enroulée, grosse, bleu pâle, plusieurs endommagées ou brisées	27	0
type 5	étirée, moyenne, claire luisante, cylindrique, certaines endommagées	3	0
type 6	étirée, petite, irrégulière, hexagonale, noire	6	0
type 7	étirée, composite, petite, rouge et blanc, cupulée et fissurée	8	0
type 8	étirée, petite, rouge luisant	10	0
type 9	étirée, petite, incolore, luisante	3	0
type 10	étirée, petite, luisante, rose	134	0
type 11	étirée, petite, blanc luisant	50	1
type 12	étirée, petite, bleu pâle, luisante	25	0
type 13	étirée, petite, jaune fragmentaire et fissurée	1	0
type 14	étirée, moyenne, bleu luisant	0	1
type 15	grosse, brisée et fragmentaire	4	0
type 16	enroulée, moyenne, bleu foncé	1	0
type 17	moulée, avec ligne de moule, moyenne, incolore, légèrement iridescente	5	0

Planche 19.1 : Un échantillon de perles de verre de la portion sud de l'aire B après traitement par V. Monahan.



Les traditions orales nous permettent aussi d'identifier des classes d'artéfacts qui peuvent être spécifiques aux pratiques culturelles des Wolastoqiyiks. Par exemple, de grosses pièces de verre étaient utilisées pour lever des éclisses de frêne utilisées pour la vannerie (voir Volume 1). Nous avons trouvé, dans l'unité C55, un gros morceau de verre clair à récipient qui portait de petites fractures et des traces d'enlèvements sur un rebord, et dans l'unité A54, un plus petit fragment de verre blanc présentant un pattern de modification localisé similaire au précédent. Ceux-ci pourraient être deux exemples de « rabots », ou grattoirs, en verre que nous ont décrits les aînés wolastoqiyiks.

Enfin, la concentration de perles de verre en A54 et A55, doublée d'une plus petite concentration de pipes en argile, pourrait également témoigner d'activités wolastoqiyiques. Nous avons trouvé en tout 283 petites perles de verre (la plupart avec un diamètre de moins de 2mm) dans la partie sud de l'aire B, dont 92 % proviennent des unités A54 et A55. Elles étaient associées aux planches de bois

pourries, possiblement un plancher d'habitation. Les perles ont été classées par le responsable du laboratoire qui les a numérotées selon la dimension, la forme, la couleur et la technique de fabrication (Monahan 1997). Un examen approfondi de cette collection par un spécialiste des perles serait nécessaire et pourrait fournir une date plus précise pour ces contextes.

Une datation du XIX<sup>e</sup> siècle est inférée pour cet assemblage à partir de l'articulation de la tradition orale, de l'Œge suggéré des pipes en argile et de l'Œge suggéré des perles. L'analyse des artéfacts historiques de Jemseg Crossing reste toutefois préliminaire, et une étude éventuelle pourrait raffiner ou réfuter notre hypothèse d'une habitation wolastoqiyique du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'aire B.

#### Les pipes en argile

De la même manière que la forme d'une pointe de projectile peut nous aider à dater des occupations précédant le Contact, les pipes en argile peuvent en faire de même pour la période suivant le Contact. La morphologie des pipes a changé dans le temps et il en résulte que la forme du

fourneau ou les décorations et les marques sur le fourneau et le tuyau peuvent servir de marqueur chronologique (Noel Hume 1970, Oswald 1975).

Les 303 fragments de pipe du site de Jemseg sont donc utiles en ce sens. Tous ces fragments proviennent de pipes qui ont été fabriquées en Europe et apportées en Amérique du Nord en tant qu'items de traite, effets personnels ou marchandise générale de vente et consommation. Les pipes complètes sont très rares dans la plupart des sites archéologiques, et le site de Jemseg, qui n'en a pas produit de complètes, ne fait pas exception sur ce point. Nous devons donc utiliser des techniques particulières pour estimer l'âge de certains de ces fragments, comme l'analyse statistique du diamètre des trous de tuyau ou l'analyse des décorations et des marques sur les tuyaux et les fourneaux.

#### **Le diamètre des trous de tuyau**

L'une des méthodes les plus communes et acceptées pour dater les pipes en argile fut découverte par J.C. Harrington en 1954 quand il nota que le diamètre des trous de tuyau diminuait dans le temps (Harrington 1978 : 63-65). En utilisant des unités de mesure de 1/64' de pouce, il publia un graphique qui montrait les distributions de pourcentage de diamètre des trous de tuyaux de cinq périodes successives couvrant la fourchette de temps allant de 1620 à 1800 (Harrington 1978 : 64). En 1961, L. Binford raffina la méthode d'Harrington en produisant une formule de régression qui permettait de générer une date moyenne pour tout assemblage de

fragments de tuyau (Binford 1978). La formule d'Harrington/Binford est

$$Y = 1931,85 - (38,26 X),$$

où X égale le diamètre moyen des trous en 1/64' de pouce et Y égale l'âge moyen des pipes trouvées sur un site.

La formule Harrington/Binford est largement en usage afin d'estimer les périodes d'activité d'un site. Binford faisait toutefois la mise en garde que la formule est précise seulement dans une fourchette allant de 1620 à 1780. Les probabilités d'erreur augmentent en dehors de cette période (1978 : 66). D'autres (A. Faulkner, comm. pers. 2000) suggèrent que la formule est probablement plus fiable au sein de la fourchette 1640 à 1750. De plus, Harrington (1978 : 64-65) souligne le fait que la date résultante peut être biaisée par une série de facteurs technologiques. Durant le procédé de fabrication, le trou peut être élargi vers l'embout quand la broche est retirée avant le séchage. Il peut aussi y avoir des variations locales entre les fabricants. Enfin, le trou peut aussi s'élargir à l'endroit où il pénètre le fourneau (A. Faulkner 2000, comm. pers.).

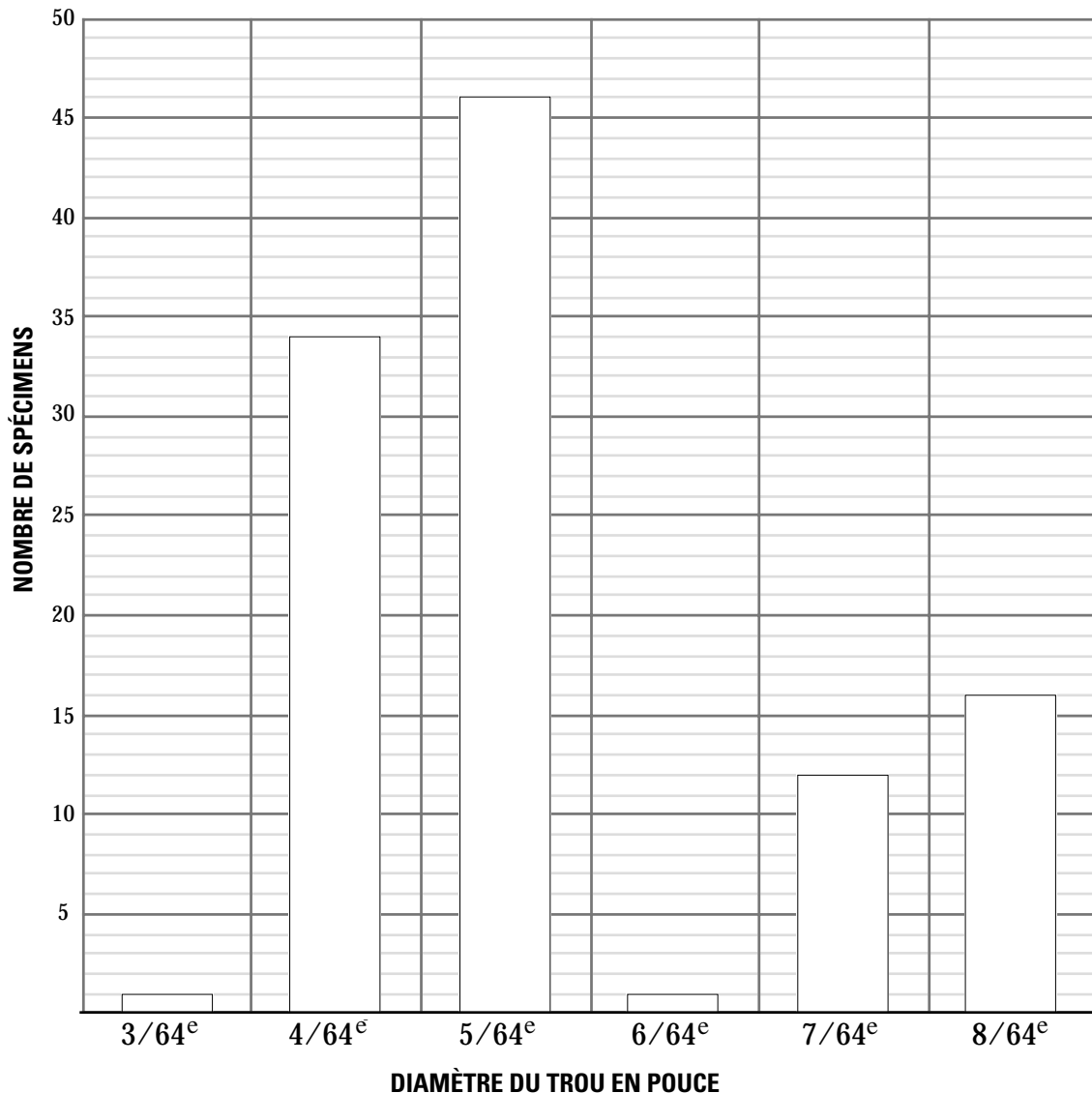
Il y avait un total de 126 fragments de tige de pipe en argile dans la collection. Le diamètre de leurs trous fut mesuré avec une jauge graduée au 1/64' de pouce. La distribution des diamètres du site produit une courbe bimodale qui suggère deux périodes d'activités (figure 19.1). Binford met en garde que l'accumulation croissante de tuyaux d'une période sur la précédente peut biaiser l'échantillon total en faveur de cette première période (Binford 1978 : 66). La distribution bimodale de la figure 19.1

suggère que nous devrions considérer ce facteur pour le site de Jemseg. Puisqu'il y a eu deux périodes distinctes représentées sur le site, la formule Harrington/Binford n'a pas été appliquée sur toute la collection de tuyaux. Il faut également considérer le problème de la grosseur de l'échantillon (Faulkner 1980 : 24). En définitive, nous n'avons pas pu obtenir une date fiable pour

les tuyaux du mode ancien de la courbe car le nombre de pipes de cette période est trop petit.

L'analyse des diamètres des trous de tuyau suggère deux périodes d'occupation séparée. Deux pics anciens sont observables à  $8/64^e$  et à  $7/64^e$  de pouce représentant la période entre 1620 et 1680. Mais les fourneaux courts et bulbeux ne semblent

Figure 19.1 : Les diamètres des trous de tuyau des pipes de Jemseg.



pas présents dans la collection. Cela suggère que la plupart de ces pipes datent plutôt d'entre 1650 et 1680. En effet, un seul fragment de tuyau avait un diamètre de 3/64<sup>e</sup> de pouce et un autre avait un diamètre de 6/64<sup>e</sup> de pouce.

La distribution bimodale semble aussi montrer un hiatus soit dans l'occupation du site, soit dans l'usage des pipes en argile sur le site entre 1680 et 1710.

La plupart des tuyaux avaient des diamètres de tuyau mesurant 5/64<sup>e</sup> de pouce. Ce pic peut refléter la régulière absence de talon sur les pipes du site, et correspond aux pipes d'exportation sans talon de 1710 à 1750. La dernière concentration de diamètres de trou est celle de 4/64<sup>e</sup> de pouce. Elle suggère une occupation au XIX<sup>e</sup> siècle et est appuyée par les marques estampées sur les tuyaux et un embout glacé.

#### **Les décorations et les marques de fabricants des pipes en argile**

Les marques de fabricants tout comme les aspects stylistiques peuvent aussi être utiles pour dater les pipes en argile. Or, nous n'avons récolté que 29 spécimens décorés ou marqués. La collection ne présentait qu'un seul fourneau complet avec une partie du tuyau, mais 12 fragments de fourneau portaient des éléments potentiellement diagnostiques. De cet ensemble, trois n'étaient plus identifiables en raison de l'usure et sept autres en raison de leur état partiel.

#### **Les pipes Llewellyn Evans**

La seule marque de fabricant avec décoration est « LE », sur le fourneau

complet (planche 19.2) ainsi que sur quatre fragments de tuyau. Cette marque particulière a été décrite par Oswald (1975 : 152) puis Miller (1983 : 76). Le « LE » tient pour Llewellyn Evans, un manufacturier de pipe de Bristol qui a exporté ses pipes en Amérique du Nord de 1661 jusqu'à sa mort en 1688 (Oswald 1975 : 128, 152). Sa femme continua l'exportation pendant quelque temps, ainsi les pipes « LE » apparaissent encore dans les contextes des années 1690 (A. Faulkner, comm. pers. 2000). Des pipes de la famille Evans ont été trouvées au Maine, au site de Pemaquid, au site de Clarke and Lake Company et au fort Pentagoet (Faulkner 1987 : 175). Ces marques apparaissent en tant que lettres imprimées sur le dos des bols ou sur les talons, et en tant que décors à molette sur les tiges.

À Jemseg, quatre fragments portaient la marque « LE » avec un décor à la molette, ce qui est consistant avec le modèle Llewellyn Evans observé ailleurs, qui inclut « (...) une rangée de diamants avec un point au centre, encadrée de part et d'autre d'une ligne pointillés double » (Miller 1983 : 76). Si toutes les pipes Llewellyn Evans de Jemseg présentaient ce motif, il était absent de la partie supérieure du fourneau complet. La rangée de diamants sur le tuyau était interrompue par la présence des lettres « LE ». Il y avait deux autres fragments qui montraient ce décor à la molette mais qui ne présentaient pas le « LE » à cause de bris. Comme l'avait noté Miller (1983 : 76), les pipes Llewellyn Evans ont généralement un diamètre de trou de tuyau de 7/64<sup>e</sup> et 8/64<sup>e</sup> de pouce. Les six

Planche 19.2 : Pipes Llewellyn Evans, fourneau et fragment de tuyau, trouvés dans l'unité E61, Aire B.



spécimens de Jemseg portant les caractéristiques des pipes Llewellyn Evans avaient toutes un diamètre de 7/64<sup>e</sup> de pouce.

#### Les pipes William White

L'autre pipe a éléments diagnostiques portait les marques « 78 » et « W.W (...) » sur un côté du tuyau. Sur le côté opposé du tuyau apparaissait « (...)GOW ». Comme le suggère Alexander (1983 : 221), l'inscription complète est « 78 » (le numéro de catalogue de la forme), « W.White » (William White, 1805-1855), et de l'autre côté, « Glasgow ». Un autre tuyau avec « 78 » fut trouvé. Alexander (1983 : 221) suggère que ces fragments de pipe datent du XX<sup>e</sup> siècle.

#### Les pipes Duncan McDougall

Un autre fragment de pipe datable porte les lettres « Mc (...) » sur un côté du fourneau et « (...) LAND » de l'autre côté. C'est une marque de la firme Duncan McDougall de Glasgow, qui opérait entre 1846 et 1968. Les fabricants McDougall s'affichaient comme « les plus grands manufacturiers d'exportation au monde » (Walker 1977 : 240-244). Notre spécimen date vraisemblablement d'après 1890. En effet, le McKinley Tariff Act de 1891, exigeait des manufacturiers d'indiquer le pays d'origine sur toutes les pipes importées. Donc, les pipes McDougall d'avant 1890 portaient l'inscription « McDOUGALL / GLASGOW », alors

Planche 19.3 : Fragments de pipe avec talon.



qu'après l'acte de 1891, cette inscription fut changée pour « McDOUGALL / SCOTLAND ».

Les fabricants de pipe de Glasgow ont pris la relève de ceux de Bristol en tant que fournisseur majeur des pipes en argile pour le Nouveau-Monde à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, et continuèrent de dominer ce commerce tout au long du siècle suivant (Faulkner 1980 : 33). Les années les plus prospères des fabricants de Glasgow étaient entre 1870 et 1885 (Walker 1977 : 340).

#### **Autres tuyaux marqués et décorés**

Nous avons identifié un petit fragment de tuyau avec la marque « MI (...) » sur le côté. Il y a eu plusieurs fabricants de pipe de Bristol au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècles qui auraient pu avoir utilisé une inscription

débutant avec « MI (...) », par exemple Ezkiel Millar, John Mills, William Mills, James Millson I, James Millson II, Joseph Millson et Richard Millson (Walker 1977 : 1212-1215). Un fragment additionnel portait l'inscription partielle « (...) TE (...) » sur la tige. Il y avait aussi trois fragments de tige qui portaient des inscriptions non identifiables.

#### **Les décorations du talon**

Trois fragments portaient des talons intacts (planche 19.3). Les talons sont petits et probablement de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un des talons se trouve sur la pipe Llewelin Evans avec le bol complet. La position de cette forme dans la série chronologique d'Oswald (1975 : 39), articulée avec la forme et la longueur du

talon, indique que notre spécimen date de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et serait donc un exemple tardif de pipe Llewellyn Evans. Le second talon ressemble à celui de la pipe Llewellyn Evans. Il y avait enfin un autre talon sur une portion arrière de fourneau avec une partie de la tige. Le fragment malheureusement endommagé n'a pas pu être identifié.

#### Les décorations et marques de fourneaux

Les décorations et marques sur les fourneaux incluent plusieurs motifs en relief (planche 19.4). Il y avait trois fragments portant un motif d'épis de blé sur l'arête centrale du fourneau, ce qui est

cohérent avec les exemples du XIX<sup>e</sup> siècle. Quatre fourneaux portaient des motifs en relief dont un montrant la partie inférieure d'un personnage qui pourrait être le type hollandais « croisé et chasseresse » du XVII<sup>e</sup> siècle. Deux fragments de fourneau portaient des lettres imprimées dans la pâte (planche 19.5). L'un porte les lettres « (...)EN » entourées d'un cercle, et l'autre porte les lettres « DE (...) » encadrées, dont la troisième lettre partielle pourrait être soit un « R », un « F » ou un « P ».

En raison de la nature fragile des fourneaux de pipes en argile et le degré de dommage postérieur à l'usage et à la

Planche 19.4 : Fragments variés de fourneaux décorés.





Planche 19.5 : Fragments de fourneaux avec inscriptions partielles.



déposition, il y avait peu de ces derniers qui laissaient entrevoir une forme complète avec un certain degré de certitude. Des fragments de fourneaux trouvés, aucun ne semblait montrer une forme en bulbe, ce qui suggère qu'elles datent d'après 1660 (Oswald 1975 : 37-39). Deux fragments d'embout glacuré qui se recollent datent de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou du début du XX<sup>e</sup> siècle.

#### La distribution spatiale

La plupart des fragments de pipe ont été trouvés sur la terrasse supérieure du site. Cette portion a été labourée, mais il a été possible de voir des agencements dans

la distribution. Les concentrations spécifiques qui pourraient refléter des comportements spatiaux précis étaient non détectables. Mais à une résolution à l'échelle de 2 m, une image commençait à se dessiner. Les fragments se concentraient dans le nord et dans le sud de l'Aire A sur la terrasse supérieure alors qu'ils étaient peu nombreux au centre. Les pipes de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle étaient distribuées sur une bande parallèle à la rivière vers le centre du site. Cela peut correspondre aux habitudes de fumer des fermiers lors des travaux agricoles puisque cette distribution correspond au champ

labouré. L'absence de pipes de cette époque plus près de la rivière, sur la plaine d'inondation, pourrait appuyer cette hypothèse. Les pipes plus anciennes, de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, se distribuaient sur l'ensemble du site sans pattern visible.

### La chronologie

Notre analyse suggère qu'il y ait eu deux périodes distinctes d'utilisation du site après le Contact. La représentation graphique de la fréquence des diamètres des tuyaux de pipe a montré une courbe bimodale qui trahit une première période entre 1620 et 1680 puis une autre entre 1710 et 1800. En comparant ces dates à d'autres attributs de l'assemblage des pipes, nous avons été capables de réduire ces dates à des pics d'usage entre 1650 et 1680, et après 1710. Il y a donc un hiatus d'environ 30 années entre les deux périodes, mais il n'est pas possible de dire s'il s'agit d'un hiatus dans l'utilisation du lieu ou un dans l'utilisation des pipes sur le site. Le second pic de la courbe bimodale représente probablement un usage généralisé du site à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les attributs comme la forme du fourneau, la présence ou l'absence de talon, le diamètre des trous de tuyau et les décors et les marques renforcent notre proposition à l'effet que les pipes du site de Jemseg Crossing datent de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle.

Le comportement chronologique des pipes en argile pourrait refléter des changements dans les relations entre les Wolastoqiyiks et les puissances coloniales à la confluence des rivières Jemseg et Saint-Jean. Le premier pic, entre 1650 et 1680, est

contemporain d'une période où se bâtit une alliance entre les Français et les Wolastoqiyiks (Raymond 1943). Bien qu'il y ait eu une présence continue des Français dans le secteur entre 1680 et 1710, c'est également une période d'incertitude politique pour les Français, avec des incursions à répétition, des traités et des changements de sort du fort de Jemseg (Ganong 1899, Lockerby 2000, Soucoup 1997 : 23-36). Cette incertitude a pu perturber les relations locales, diminuant le commerce et les schèmes d'interaction locale. Sous cette perspective, toutes les pipes du XVII<sup>e</sup> siècle peuvent refléter un usage wolastoqiyik du secteur et une présence française locale. Cela a pu continuer durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, bien qu'il ne soit pas clair quand l'augmentation de la colonisation eurocanadienne a commencé à produire des schèmes d'usage et de rejet eurocanadiens de la pipe en argile. Les deux schèmes, tant wolastoqiyik qu'eurocanadien ont vraisemblablement perduré jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle.

### L'analyse de la céramique

L'histoire de la vaisselle céramique est marquée par d'intenses compétitions entre les manufacturiers qui recherchaient des innovations techniques, décoratives et morphologiques. Cette compétition est en partie due au désir des potiers européens d'imiter les dispendieuses et populaires poteries chinoises (Noel Hume 1970, Collard 1963). Il en résulte des changements de techniques et de styles qui nous procure des indices sur l'âge de la vaisselle et des composantes historiques associées.

Le site de Jemseg Crossing a produit une vaste gamme de céramiques postérieures au Contact, dont des grès avec différents corps et glaçures, des terres cuites grossières rouges, des terres cuites beiges à glaçure, des terres cuites grossières rouges, des terres cuites beiges à glaçure à l'étain, des terres cuites fines blanches vitrifiées et des porcelaines (voir tableau 19.1). En se basant sur les changements de glaçures, de techniques décoratives, de styles, et de pièces, nous avons été capables d'isoler des types particuliers qui recèlent un arrangement chronologique.

Notre analyse nous a permis d'identifier des céramiques datant à partir de 1760, des périodes des Planters, des Loyalistes, et des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles d'expansion coloniale. Par contre, nous n'avons pas identifié de céramiques datant d'avant 1760, malgré les indices d'activités de cette période comme le suggéraient les pipes en argile. La céramique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle peut refléter une présence accrue des Eurocanadiens dans le secteur du site. Puisque nous avons fouillé encore si peu de sites autochtones postérieurs au Contact, on comprend mal le comportement des biens européens qui y apparaissent à travers le temps, mais de façon générale, il se pourrait que la céramique, comme technologie peu transportable et à contenu stylistique ancré dans les traditions culturelles européennes, ne soit pas bien représentée dans la culture matérielle amérindienne d'avant le XX<sup>e</sup> siècle. En adoptant un tel comportement, l'apparition de la vaisselle en céramique en grande quantité après la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle

pourrait représenter une incursion grandissante d'Eurocanadiens dans la région. Ce modèle appuie notre idée selon laquelle les pipes en argile plus anciennes que 1760 témoignent d'activités wolastoquiennes et non d'une habitation française sur le site.

En raison du volume de vaisselle plus tardive et d'indices stratigraphiques, il est aussi probable qu'une partie de la poterie du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles représente des épisodes de dépotoir ou du remblai.

Nous décrivons brièvement les classes de céramiques dans les sections suivantes, mais notre analyse demeure incomplète, et plusieurs types n'ont obtenu que des identifications sommaires.

#### **La période des Planters**

Cette période est celle où les Britanniques tentent de conserver le contrôle des Maritimes et de prévenir le retour des Acadiens expulsés. Cela a été partiellement accompli par l'encouragement à l'immigration de gens de la Nouvelle-Angleterre après la Déportation des Acadiens de 1755. Ces efforts ont continué jusqu'à la révolution américaine et le début de la période des Loyalistes en 1784. Le terme « Planter » vient de l'anglais « planting » qui à cette époque signifiait aussi coloniser.

Nous avons attribué trois types de céramiques à la période des Planters. Ce sont le grès fin à corps blanc glacé au sel, la terre cuite grossière à corps chamois et la faïence. Les trois groupes sont représentés par de petits ensembles (21 pièces au total) dans l'aire A et un éparpillement dans l'aire

C. Dans l'aire A, ces tessons se concentraient dans une bande qui s'étendait du centre au coin nord-est de l'aire A. Ces artefacts domestiques, comme la céramique, ont tendance à indiquer des habitations, et malgré le manque de documentation écrite, il est possible qu'un abri de courte durée ait été bâti dans cette aire durant cette période. La communauté Planter de Maugerville était établie à seulement quelques kilomètres en amont du secteur de Jemseg sur la rive Saint-Jean. Il est également possible, quoique moins vraisemblable, que ces artefacts représentent un dépôt secondaire, ayant été transporté sur le site dans un remblais.

#### **La période loyaliste**

La période loyaliste est marquée par l'arrivée de milliers de personnes de la Nouvelle-Angleterre à la suite de la guerre d'Indépendance américaine. Le terme « Loyalistes » fut utilisé pour ceux qui appuyaient les efforts britanniques pour maintenir leur autorité en Amérique au cours des révoltes des années 1760 et 1770. Après la victoire militaire de ceux qui voulaient créer une république, un très grand nombre de personnes ont choisi ou ont été forcées de quitter la Nouvelle-Angleterre. Plusieurs partirent pour les Maritimes et des terres leur furent octroyées. En raison de leur nombre et de leur influence politique, les Loyalistes ont laissé des traces significatives dans la société et les établissements locaux, et ils recréèrent les modes de vie qu'ils avaient abandonnés en Nouvelle-Angleterre. Bien que nous ayons identifié des artefacts

loyalistes datant de la période entre 1784 et 1830, la période loyaliste se fond imperceptiblement, au chapitre de la culture matérielle, dans la culture locale eurocanadienne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle.

Un nombre significatif d'objets en céramique de la période loyaliste a été trouvé sur le site. Ils se caractérisent par des terres cuites fine blanche, spécialement le type pearlware. Presque tous furent trouvés dans l'aire A, mais s'y concentraient dans la moitié sud-ouest, et provenaient du niveau de labour.

La présence d'un nombre significatif d'artefacts domestiques loyalistes dans une zone localisée pourrait indiquer une sorte d'habitation malgré le manque de documentation écrite à ce sujet. Il est possible que les structures d'habitation soient situées en dehors de l'aire fouillée ou même sous l'épais remblai à l'est du site. Il est également possible que certains de ces objets aient été utilisés par les Wolastoqiyiks dans leurs campements moins permanents. Enfin, nous devons considérer la possibilité qu'une partie ou tous ces objets résultent de dépôts de rejet.

#### **La période coloniale**

La période coloniale se définit par l'affaiblissement de la domination des familles loyalistes dans les Maritimes avec l'arrivée de nouveaux colons européens, particulièrement des Îles britanniques. Les années 1830 sont aussi marquées par l'homogénéisation des creamware et pearlware, indicateurs de la période loyaliste. À partir de ce moment, des

techniques de fabrication améliorées ont éliminé la coloration différente de ces deux types de céramiques, les rendant à peu près indistincts. En raison de cette homogénéisation, la datation de sites de cette période fonctionne souvent par l'élimination de la présence de types de céramiques plus anciens ou plus récents. On peut en dire autant des contenants en verre et leurs techniques de fabrication. La plupart des styles et des types de verre produits durant le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle continuèrent dans le XX<sup>e</sup> siècle.

Bien que plusieurs types de céramiques trouvés sur le site datent de cette période, très peu ne datent que de cette période. La poterie diagnostique comme la terre cuite fine vitrifiée décorée de motif à épis et d'autres au motif « flow blue » a continué d'être produite jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et après. Cette continuité se retrouve aussi dans les types de verres trouvés sur le site. La petite quantité de céramiques suggère que ce ne soit pas le résultat d'activités eurocanadiennes, mais plutôt des apports sporadiques par les Wolastoqiyiks dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

#### L'ère moderne

Pour des raisons analytiques, nous avons considéré que l'ère moderne débute en 1891. Cela est dû au McKinley Tariff Act des États-Unis qui exigeait que tous les biens importés devaient porter la marque de leur pays d'origine. Plusieurs artefacts du site, dont les pipes en argile et beaucoup d'éléments de vaisselle ont une marque de fabricant qui indique leur pays d'origine.

Ces artefacts facilitent la datation et font de 1891 un moment charnière bien commode.

Il s'agit aussi vraisemblablement de la période de défrichage et du début des labours sur le site. Ceci a eu la fâcheuse conséquence d'effacer la plupart des témoins structurels qui auraient été le résultat de l'utilisation wolastoqiyique du lieu. Nous sommes très reconnaissants envers les aînés wolastoqiyiks qui nous ont partagé leurs souvenirs et leur histoire, nous permettant d'apprendre sur cette période autrement impossible à découvrir par l'archéologie.

À des moments plus proches d'aujourd'hui, les sources historiques sur un secteur donné deviennent abondantes et fiables. Ainsi, l'absence de données concernant la construction d'habitations dans le secteur immédiat du site au début du XX<sup>e</sup> siècle indique que les artefacts modernes récoltés lors de la fouille y ont été rejetés ou encore transportés dans des remblais.

Selon les informations orales et l'analyse artefactuelle, nous avons relevé une habitation wolastoqiyique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur le site. Connaissant les activités qui ont eu lieu sur le site au cours du dernier siècle, il n'est pas surprenant que l'aire B ait été préférée comme lieu de campement par rapport à l'aire A. L'aire B marque la fin de la zone labourée et semble signaler la limite de la zone des crues. Tout campement wolastoqiyik aurait évité un champ labouré et les zones marécageuses plus basses.

### Les « grattoirs » en verre

L'une des catégories artéfactuelles les plus intéressantes que nous ayons identifiée durant le projet était le « grattoir » de verre. Bien que difficiles à identifier avec certitude, au moins cinq possibles grattoirs de verre ont été identifiés dans la collection. Dans les unités C54 et C55, onze couvercles de verre ont été trouvés. Ils avaient un diamètre approximatif de deux pouces et présentaient différents stades de finition. La plupart semblaient précéder la Première Guerre mondiale. Au moins deux de ces pièces semblaient avoir des bords retouchés, indiquant qu'ils avaient pu être utilisés pour travailler le bois. Lors de visites sur le site et lors de leurs récits, les anciens wolastoqiyiks nous ont dit que le verre était utilisé pour travailler le frêne, particulièrement pour adoucir les manches de hache et pour soulever des languettes pour la vannerie. Certains se souvenaient que ces activités avaient lieu dans le secteur de Jemseg. D'autres discussions avec les anciens à propos des grattoirs en verre nous ont relevé des aspects intéressants. La plupart se souvenaient avoir utilisé du verre à vitre pour ces tâches alors que certains soulignaient que le cristal produisait une meilleure arête et pouvait être modifié afin d'accomplir des tâches spécifiques. Les indices archéologiques suggèrent que le verre épais à récipients, comme celui des couvercles en verre de pots de conserve, ait peut-être aussi été utilisé. Seulement un rebord de pot correspondant aux couvercles a été trouvé, suggérant que ces couvercles n'étaient pas associés aux pots. Cela peut appuyer

l'hypothèse de petites concentrations de verre à vitre dans certaines zones (comme dans l'aire C). Ces concentrations de verre, lorsqu'elles sont situées sans lien avec des aménagements (comme des structures ou des concentrations de d'autre matériel, comme des clous en fer), pourraient signaler des réserves d'outils pour les Wolastoqiyiks qui travaillaient le bois.

### Conclusion

Le site de Jemseg Crossing est situé dans un secteur d'activités continues et soutenues durant la période postérieure au Contact. Il a été un lieu important pour les Wolastoqiyiks à travers les époques de part et d'autres du Contact. Il a cependant aussi été témoin de plusieurs épisodes d'incursions et d'activités eurocanadiennes au cours des derniers siècles.

Les indices archéologiques ont bénéficié des informations riches et détaillées des traditions orales (voir Volume 1), tout en les complétant. Nous avons des témoins d'activités locales aux XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Les artéfacts des XVII<sup>e</sup> siècle et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle sont caractérisés par des objets de traite (surtout des pipes) et l'absence de matériel domestique européen (comme la vaisselle), et donc représentent vraisemblablement des activités wolastoqiyiques.

Bien que les artéfacts de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles démontrent une présence accrue des colons eurocanadiens dans le secteur de Jemseg, il y a des indices clairs, tant dans la tradition orale que dans le matériel archéologique, d'une relation soutenue entre les Wolastoqiyiks et le site.

En dépit du bouleversement substantiel de la plupart des niveaux supérieurs du site, où la plupart des indices de l'utilisation du lieu à la période postérieure au Contact seraient contenus, nous avons fait le lien entre les artefacts et les enseignements fournis par les récits oraux afin d'apporter un éclairage sur la période postérieure au Contact du site de Jemseg Crossing.



Section cinq  
**SOMMAIRE**





# Elikisimawipunomek Kehkitasuwakon

## 20 : Sommaire et conclusion

Susan Blair

Le site Jemseg présente une histoire riche et diversifiée. Au moins huit composantes culturelles, représentant différentes périodes d'utilisation, peuvent être reconnues dans le matériel mis au jour au cours du PAJC. Il est clair, autant à partir du document archéologique que des connaissances traditionnelles des Wolastoqiyiks, que ces phases sont uniquement de petites fenêtres sur de beaucoup plus grandes périodes de temps durant lesquelles les autochtones prospéraient dans le secteur. En effet, cette impression est confirmée par les traditions orales dans le volume 1, et par les collections locales examinées durant le PAJC, qui révèlent une étendue beaucoup plus grande d'activité et de durée d'occupation des Wolastoqiyik à Jemseg. Les traditions orales autant que le matériel archéologique indiquent que ces relations ont continué jusqu'à nos jours.

Ces composantes procurent des indices de longues traditions locales, mais aussi des périodes de variabilité lorsque les gens de

Jemseg solutionnaient des problèmes d'une façon qui transformait les traces de leur culture matérielle.

Le document archéologique de Jemseg montre une grande profondeur de temps. Nous avons des indices d'une présence dans le secteur du site qui peuvent être plus anciennes que 10 000 AA comme l'indique l'analyse de Dickinson au chapitre 15. Ces traces ténues continuent durant la période entre 8500 AA et 5000 AA (chapitre 16) devenant de plus en plus claires à travers le temps. Durant cet épisode, les gens de Jemseg s'adonnaient à des activités domestiques sur la terrasse supérieure comme la transformation des aliments et la fabrication d'outils. À ce moment là, il se pouvait que déjà, les gens se rassemblent périodiquement sur le site pour ensuite se disperser sur le territoire pour chasser, pêcher et récolter des plantes le long des plans d'eau. Les relations entre ces gens et ceux du golfe du Maine vers le sud restent nébuleuses. Toutefois, ils partageaient certains de leurs modes de vie et leur

culture matérielle avec des gens des régions adjacentes, comme ceux habitant le réseau hydrographique de la rivière Sainte-Croix ou sur la côte atlantique. Ces comportements partagés peuvent suggérer un réseau régulier d'interactions et de communications de faible intensité au sein de la région.

Durant la période suivante, l'archaïque récent et terminal (5000 AA à 3500 AA), les gens ont vraisemblablement conservé les mêmes comportements et plusieurs ont graduellement augmenté le degré avec lequel ils interagissaient avec les gens du Maine et de la côte atlantique. Le matériel archéologique de cette période a été significativement perturbé par des activités plus récentes (durant les périodes antérieures et postérieures au Contact) rendant difficile la détermination des patterns d'activité ou de changement. Il est cependant plausible que ce soit les mêmes personnes qui ont utilisé le cimetière à Cow Point, cinq kilomètres plus loin. Les indices régionaux suggèrent que durant cette période, la population s'accroissait de façon constante et que l'on se concentrait de plus en plus sur l'exploitation de ressources spécifiques, comme les pêches côtières, la chasse aux mammifères marins ou encore la récolte de plantes locales.

Ces ont pu culminer dans la période entre 3300 AA et 2800 AA. Principalement en raison de facteurs de conservation et de schémas de perturbation, nous observons pour cette période une augmentation de la quantité et de la qualité des indices archéologiques. Nous voyons également des indices d'interaction avec des

populations apparentées au Meadowood vers le Sud-Ouest. Cette interaction a pu être orientée vers le Nord, vers l'amont de la Wolastoq (rivière Saint-Jean), à travers d'anciennes routes de portage vers le Saint-Laurent, comme le suggère une série de sites Meadowood le long du Saint-Laurent et du côté nord des Grands Lacs (Chrétien 1995, Clermont et Chapdelaine 1984, Ferris et Spence 1995, Jackson 1986, Williamson 1980, Wright 1999). Ces schémas sont devenus plus prononcés après 2800 AA et étaient de moindre importance avant cette époque. Il semble que les gens de Jemseg négociaient plusieurs frontières importantes entre le golfe du Maine et la région de la rivière Miramichi. Ceci se manifeste dans l'assemblage de Jemseg par des artefacts qui font le lien avec le matériel de Quarryville (rivière Miramichi) et celui de la phase Orient du golfe du Maine et du sud de la Nouvelle-Angleterre.

Il y a des indices locaux de récolte et de transformation des noix. Il semble y avoir de subtiles différences dans les schémas d'établissement entre la terrasse supérieure et la terrasse inférieure, ce qui pourrait suggérer des usages saisonniers distincts ou un type d'établissement élargi comportant des aires d'activité très dispersées. Le système de fabrication de l'outillage des habitants de l'archaïque terminal était orienté vers une boîte à outils relativement diversifiée qui incluait de gros nucleus bifaciaux servant à produire des outils sur éclat, de petits bifaces minces (nucleus épuisés?), ainsi que de gros grattoirs unifaciaux produit sur l'arête latérale d'un éclat. Il y a peu d'indices des gros outils

lourds et élaborés en pierre bouchardée et polie qui dominaient les assemblages de l'archaïque et ceci, articulé avec la possible présence ancienne de poterie, démontre un caractère sylvicole maritime général.

Après 2800 AA, ces comportements deviennent plus prononcés. La poterie, qui apparaît sous la forme de petits vases traités au battoir cordé, est très similaire aux types en usage dans plusieurs régions du Nord-Est. La technologie lithique montre également de grandes affinités avec les systèmes technologiques des Grands Lacs, spécialement le complexe Meadowood. Ce système est fortement orienté sur la production de petits bifaces minces. Or, nous avons noté des façons de faire dans la fabrication des bifaces de Jemseg qui, bien qu'offrant un produit final similaire aux artefacts Meadowood, utilisent un procédé différent. Il pourrait s'agir d'un changement dans le temps, ou encore, que le système utilisé à Jemseg soit une interprétation locale du Meadowood.

Durant cette période (entre 2800 et 2400 AA, le sylvicole maritime inférieur) l'occupation était surtout restreinte à la terrasse supérieure. Elle consistait en une série de petits camps ou de petits foyers étaient probablement associés à des constructions éphémères. Ce schéma suggère une mobilité résidentielle élevée et il est consistant avec la nature transportable de la boîte à outils.

Bien que les comportements liés à la production d'outils, à l'acquisition des matières premières, à la transformation des noix et aux interactions régionales continuent dans la période après 2400 AA,

il y a des signes évidents de changements dans les schémas d'établissement et dans la mobilité. Les campements éphémères de la période précédente sont graduellement remplacés par des structures d'habitation plus complexes, dont plusieurs sont montés au-dessus de planchers creusés. Certaines de ces structures semblent montrer beaucoup de variabilité interne et il est possible qu'elles aient pu contenir des éléments d'entreposage. Ces schémas démontrent une baisse de la mobilité et peuvent indiquer un changement de la mobilité résidentielle vers la mobilité logistique (au sens de Binford 1980).

La boîte à outils de la partie récente du sylvicole maritime inférieur reflète ce changement du schéma d'établissement. Bien que les bifaces continuent d'être présents dans le système technologique, nous percevons une emphase grandissante sur les nucléus pour la fabrication d'outils sur éclat. Notre analyse des schémas d'établissement et de subsistance fut entravée par une mauvaise conservation des matériaux organiques et par l'absence d'une analyse détaillée. Néanmoins, les quelques indices du site laissent croire que la période entre l'archaïque terminal et le sylvicole maritime inférieur (entre environ 3300 AA et 1900 AA) est caractérisée par une orientation vers la récolte des noix, vraisemblablement complétée par la pêche, l'exploitation des riches environnements aquatiques de Grand Lake Meadow et la chasse au caribou, à l'ours et à l'orignal. Plusieurs tendances sont perceptibles à travers les trois composantes, dont la baisse de la mobilité (telle qu'indiquée par l'usage

accru de moyen d'entreposage et un investissement plus intense de temps et de labeur dans les structures domestiques) et un accroissement de l'interaction interrégionale.

Durant cet épisode, il y a des indices d'un pattern régulier d'interactions de faible intensité avec l'amont de la rivière Saint-Jean et avec le Saint-Laurent, via les routes de portage. Cette interaction a culminé durant la composante ancienne du sylvicole maritime inférieur (2800 à 2400 AA). J'ai suggéré que la participation à l'interaction interrégionale se percevait dans les techniques de fabrication des outils et de la poterie (tel qu'on peut le voir dans la forte tendance à fabriquer des bifaces similaires à ceux du Meadowood). L'apparition des matières premières exotiques, tel le porphyre Kineo-Traveller Mountain, renforce la notion de liens vers l'Ouest et vers le Nord. À la fin du sylvicole maritime inférieur, le centre d'attention des interactions s'élargit de façon à inclure des matières premières lithiques (et probablement d'autres items périssables) provenant de partenaires au sud. Ceci peut représenter une tentative de développer des réseaux locaux à la suite de la réduction ou de la disparition des réseaux d'interactions avec le Saint-Laurent et les Grands Lacs. Certains ont avancé qu'un effondrement des systèmes d'échange étendus du sylvicole inférieur a été engendré par le développement de l'agriculture dans la portion sud du Nord-Est. Ce changement fondamental de la subsistance a profondément modifié la manière avec laquelle les gens se procuraient des biens

résultant dans leur retrait des réseaux d'échange. Pour les gens de la Péninsule maritime qui pratiquaient la chasse et la cueillette et qui maintenaient un certain degré de sédentarité, les réseaux facilitaient l'accès à des ressources non disponibles localement et irrégulièrement distribuées. Ils permettaient également de maintenir des alliances nécessaires durant des périodes de difficultés.

Cependant, au cours de la dernière composante de la période précédant le Contact au site de Jemseg, le sylvicole maritime moyen (1750 à 1500 AA), les gens de Jemseg s'étaient retirés de ces interactions régionales et se concentraient sur des matériaux disponibles localement. Bien qu'ils aient pu encore demeurer sur le site pendant des périodes relativement longues (telles qu'indiquées par la persistance des habitations semi-souterraines), les indices régionaux suggèrent une tendance à une mobilité accrue après cette période (Black 1992). Black a également proposé que la faible visibilité puisse témoigner de l'agrégation de la population sur des sites villageois à ce jour non identifiés. Ce scénario peut également expliquer la plus faible densité de matériel du sylvicole maritime moyen et supérieur dans l'assemblage de Jemseg.

Alors qu'il y a peu d'indices archéologiques provenant de l'aire fouillée datant d'après le sylvicole maritime moyen, cette période est représentée par des objets dans des collections privées locales, qui permettent de croire que des activités conduites à cette époque se concentraient à l'extérieur de l'emprise de l'autoroute, tout

en étant proche de l'aire d'étude. L'accroissement de la mobilité a pu modifier la position et la nature du site.

Tel que l'indiquent les traditions orales et les documents archéologiques, les autochtones ont continué de vaquer à leurs occupations régulières (pêche, trappage du rat musqué, récolte des plantes pour l'alimentation et la médecine) dans le secteur de Jemseg après la période de Contact. Comme pour les périodes précédentes, ces activités ont été constantes dans le secteur mais irrégulièrement représentées dans le matériel de Jemseg.

Les plus anciens indices de la période postérieure au Contact datent du XVII<sup>e</sup> siècle. Un petit nombre de pipes en argile et quelques perles de verre témoignent d'interaction ou de commerce avec les Français qui ont occupé la basse vallée de la rivière Saint-Jean. Mais nous n'avons pas d'indices directs d'activités françaises au site même et nous avons donc inféré qu'avant le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le site avait été utilisé presque exclusivement par les Wolastoqiyiks.

De 1750 à 1785, il y a un accroissement du peuplement européen dans le secteur de Jemseg. Le volume de matériel de cette période s'accroît fortement durant et après l'épisode loyaliste (1785 à 1830), avec d'abondants indices comme des fragments de poterie, de verre et de fer. Certains de ces matériaux peuvent témoigner des premiers colons du secteur, des Loyalistes et plus tard des marchands et fermiers britanniques, mais ils peuvent aussi témoigner de périodes ultérieures quand le

lieu fut utilisé comme dépotoir. Il est difficile de déterminer si ces matériaux représentent aussi des activités wolastoqiyiques mais il est clair que les Wolastoqiyiks maintenaient des relations étroites avec le territoire local durant tout ce temps.

L'occupation finale du site, qui s'étend de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (après 1891) jusqu'à aujourd'hui, peut également refléter des activités similaires. D'intenses activités agricoles dans le secteur, ainsi que certaines activités industrielles comme le sciage et le transport de charbon sur des barges, ont toutefois sévèrement entravé leur visibilité archéologique.

Le Projet archéologique Jemseg Crossing fut d'abord proposé et subventionné afin de sauver le matériel archéologique avant la construction d'un pont pour la nouvelle autoroute transcanadienne. La collection qui en résulte s'avère l'un des assemblages archéologiques les plus significatifs trouvés dans les provinces Maritimes. Lorsque mise en valeur par la perspective des Wolastoqiyiks, et lorsque enrichie par les traditions vivantes rendues possibles par l'histoire orale et la co-gestion, le passé ancien des Wolastoqiyiks à Jemseg devient visible à travers la nuit des temps. En bâtissant des ponts dans le présent, nous avons aidé à fortifier les ponts vers le passé.



---



---

## Bibliographie

- Adney, E. T.**  
 1944 Malacite Indians names for native berries and fruits and their meanings. *Acadian Naturalist* 1(3): 103-110.
- Alexander, L. T.**  
 1983 Clay Tobacco Smoking Pipes from the Caleb Pusey House. In *The Archaeology of the Clay Tobacco Pipe VIII*, edited by P. Davey. BAR International Series 60. The United States of America. Printed in Great Britain, pp. 195-234.
- Allain, G.**  
 1984 Research on clay and other minerals appropriate for the fabrication of pottery. Unpublished ms., National Museum of Canada, Museums Assistance Programme, Ottawa.
- Allen, P.**  
 1975 An archaeological survey of the Oromocto River. Unpublished ms. on file, New Brunswick Archaeological Services, Dept. of Economic Development, Tourism and Culture, Fredericton.
- 1980 The Oxbow site: chronology and prehistory in northeastern New Brunswick. Unpublished MA thesis, Department of Anthropology, Memorial University of Newfoundland, St. John's, Newfoundland.
- 1981 *The Oxbow Site: Chronology and Prehistory in Northeastern New Brunswick*. Manuscripts in Archaeology Series 2. Historical Resources Administration, Fredericton.
- 1982 "Meadowood" in Northeastern New Brunswick. Paper presented at the 15th Annual Meeting of the Canadian Archaeological Association, Hamilton, Ontario.
- 1983 Ceramic Period settlement/ subsistence practices in the Miramichi River District of northeastern New Brunswick. Paper presented to the annual conference, Canadian Archaeological Association, Halifax.
- 1984 *Pointe-aux-Sable: a small Late Period hunting site in Baie Ste-Anne, New Brunswick*. New Brunswick Department of Historical and Cultural Resources, Manuscripts in Archaeology 9, Fredericton.
- 1988a Archaeology and ceramic period economics in Northeastern New Brunswick. Unpublished ms. on file, New Brunswick Archaeological Services, Dept. of Economic Development, Tourism and Culture, Fredericton.
- 1988 The Quarryville site. Unpublished ms. on file, Archaeological Services,



- Culture and Sports Secretariat,  
Fredericton, N.B.
- University, Cambridge.  
Volumes 1-4.
- 1996 Some Previously Unknown  
Early New Brunswick Historic  
Sites and Other Interesting  
Stuff. Paper presented at the  
29th Annual Meeting of the  
Canadian Archaeological  
Association, Halifax.
- Anderson, D.**  
2001 Climate and culture change in  
prehistoric and early historic  
Eastern North America.  
*Archaeology of Eastern North  
America* 29: 143-186.
- Andrefsky, W.**  
1991 Inferring trends in prehistoric  
settlement behaviour from  
lithic production technology in  
the southern Plains. *North  
American Archaeology* 12(2): 129-  
144.
- 1995 *Lithic analysis*. Cambridge  
Manuals in Archaeology:  
Cambridge.
- Bamforth, D.**  
1986 Technological efficiency and  
tool curation. *American  
Antiquity* 51(1): 38-50.
- Bamforth, D. B.**  
1988 Investigating Microwear  
Polishes with Blind Tests: The  
Institute Results in Context.  
*Journal of Archaeological Science*  
15: 11-23.
- Barka, N. F.**  
1965 Historic sites archaeology at  
Portland Point, New  
Brunswick, Canada, 1631 -  
c.1850 A.D. Unpublished Ph.D.  
dissertation, Department of  
Anthropology, Harvard
- Belcher, W.R.**  
1989 Prehistoric Fish Exploitation in  
East Penobscot Bay, Maine: The  
Knox Site and Sea-Level Rise.  
*Archaeology of Eastern North  
America* 17: 175-190.
- Belcher, W. R., D. S. Sanger, and B. J.  
Bourque**  
1994 The Bradley Cemetery: a  
Moorehead burial tradition site  
in Maine. *Canadian Journal of  
Archaeology* 18: 3-28
- Beta (Beta Analytic Inc.)**  
n.d. Calibrated C-14 Dating Results.  
Unpublished information  
pamphlet, Beta Analytic Inc.  
Radiocarbon Dating  
Laboratory, Florida.
- Bhury, N. and Filion, L.**  
1996 Mid-Holocene hemlock in  
eastern North America linked  
with phytophagous insect  
activity. *Quaternary Research*  
45:312-320.
- Binford, L. R.**  
1978 A New Method of Calculating  
Dates from Kaolin Pipe Stem  
Samples. In *Historical  
Archaeology: A Guide to  
Substantive and Theoretical  
Contributions* edited by R. L.  
Schuyler, Baywood, pp. 66-67.
- 1979 Organization and formation  
processes: looking at curated  
technologies. *Journal of  
Anthropological Research* 35(3):  
255-273.
- 1980 Willow smoke and dogs' tails:  
hunter-gatherer settlement  
systems and archaeological site

- formation. *American Antiquity* 45: 1-17.
- Bishop, J. C.**
- 1980 Phil's Beach: an artifact analysis and comparative study. Unpublished B.A. Honours essay, Department of Anthropology, University of New Brunswick, Fredericton.
- 1981 Preliminary report: archaeological investigation in the Deer Island Archipelago, 1981. Ms. on file, Archaeology Branch, New Brunswick Department of Tourism, Recreation and Heritage, Fredericton.
- 1983a The Partridge Island Site: Early and Middle Woodland-Related Assemblages from New Brunswick. Unpublished M.A. thesis, Department of Anthropology, McMaster University.
- 1983b The Phil's Beach site. *The Canadian Student Journal of Anthropology, Nexus* 3(1&2):15-59, Hamilton.
- Bishop, J. C., and D. W. Black**
- 1984 The land's edge also: stratigraphy, seasonality, and culture history at the Partridge Island shell midden site. Ms. on file, Archaeology Branch, the New Brunswick Department of Tourism, Recreation and Heritage, Fredericton.
- 1988 The Lands Edge Also: Culture History and Seasonality at the Partridge Island Shell Midden. *Canadian Journal of Archaeology* 12: 17-37.
- Black, D., S. Blair, and B. Suttie**
- 2003 Geological Sources and Archaeological Distributions of Translucent Chert in New Brunswick. Paper presented at the 36th annual conference of the Canadian Archaeological Association, Hamilton, Ontario.
- Black, D. W.**
- 1992 *Living Close to the Ledge: Prehistoric Human Ecology of the Bliss Islands, Quoddy Region, New Brunswick, Canada.* Occasional Papers in Northeastern Archaeology No. 6, Copetown Press: Dundas, Ontario.
- 1994 The Rum Beach site. *FieldNotes: The Newsletter of the New Brunswick Archaeology Society* 1(2): 10-15.
- 1996 Rum Beach Revisited. *FieldNotes: The Newsletter of the New Brunswick Archaeology Society* 3(1): 1-6.
- 1997 Lithic Materials and the JCAP Petrographic Series. In: JCAP Preliminary Technical Report, Volume 2, edited by S. E. Blair, pp. 1-53. Archaeological Services, New Brunswick.
- 2000 Rum Beach and the Susquehanna Tradition in the Quoddy Region, Charlotte County, New Brunswick. *Canadian Journal of Archaeology/ Journal canadien d'archéologie* 24: 89-106.
- Black, D. W., and Blair, S. E.**
- 1993 Developing a Database for Evaluating and Exploring Archaeological Site Information from Charlotte County, New

- Brunswick. Paper presented at the 26th annual conference of the Canadian Archaeological Association, Montréal, Québec.
- Black, D.W. and L.A. Wilson**  
 1999 The Washademoak Lake Chert Source, Queens County, New Brunswick, Canada. *Archaeology of Eastern North America* 27: 81-108.
- Blair, S.**  
 1997 The Jemseg Crossing Archaeological Project: Preliminary Technical Report, Volumes 1-4. Ms. On file at New Brunswick Archaeological Services, Culture and Sports Secretariat, Fredericton, NB.
- 1999 *The Prehistoric Archaeology of the Grand Manan Archipelago: Cultural History and Regional Integration*. Manuscripts in New Brunswick Archaeology No. 29, New Brunswick Archaeological Services, Culture and Sports Secretariat, Fredericton, NB.
- 2001 The Wolastoq and its People: An Agenda Paper prepared by the Maliseet Advisory Committee on Archaeology for the Historic Sites and Monuments Board, Parks Canada, Ottawa.
- 2002 Ordering the end of the Pre-ceramic in the Maritime Peninsula: A Bayesian analysis of radiometric dates. Paper presented at the 35th annual conference of the Canadian Archaeological Association, Ottawa, Ontario, Canada.
- Blair, C. R., and Black D. W.**  
 1991 The Northeast Point site: a single component occupation without middens, on the Bliss Islands. Presented at the 24th annual meeting of the Canadian Archaeological Association, St. John's, Newfoundland.
- Bleed, P.**  
 1986 The optimal design of hunting weapons: maintainability or reliability. *American Antiquity* 51(4): 737-747.
- Borstel, C. L.**  
 1982 *Archaeological Investigations at the Young Site, Alton, Maine*. Occasional Publications in Maine Archaeology No. 2. The Maine Historic Preservation Commission, Augusta.
- Bourgeois, V.**  
 1999 A Regional Pre-Contact Ceramic Sequence for the Saint John River Valley. MA thesis, University of New Brunswick, Fredericton.
- Bourque, B.**  
 1971 *Prehistory of the Central Maine Coast*. PhD dissertation, Harvard University (Republished in 1992).
- 1973 Aboriginal settlement pattern and subsistence on the Maine coast. *Man in the Northeast* 6:3-20.
- 1976 The Turner Farm Site: a Preliminary Report. *Man in the Northeast*, Vol. 2:21-30.
- 1992 *Prehistory of the Central Coast of Maine*. The Evolution of North

- American Indians, D. H. Thomas, (ed.), Garland Publishing, Inc.: New York and London.
- 1994 Evidence for Prehistoric Exchange on the Maritime Peninsula. In: *Prehistoric Exchange Systems in North America*. T. G. Baugh and J. E. Ericson (eds.), pp. 23-46. Interdisciplinary Contributions to Archaeology, Plenum Press: New York and London.
- 1995 *Diversity and Complexity in Maritime Societies*. Plenum Press: New York.
- 2000 Radiocarbon dating and the Little Gap. Paper presented at the 33<sup>rd</sup> annual meeting of the Canadian Archaeological Association, Ottawa, Ont.
- Bourque, B., and S. Cox**  
1981 Maine State Museum Investigations of the Goddard Site. *Man in the Northeast* 22:3-27.
- Bourque, B.J.**  
1975 The Turner Farm Site: a Preliminary Report. *Man in the Northeast*, 2:21-30.
- Bourque, B., R. Doyle and S. White**  
1984 The archaeological distribution of banded spherulitic rhyolite in Maine. *Man in the Northeast* 28: 111-119.
- Bourque, B. and R. H. Whitehead**  
1985 Tarrentines and the introduction of European trade goods in the Gulf of Maine. *Ethnohistory* 32(4): 327-341.
- Boydston, R.**  
1989 A cost-benefit study of functionally similar tools. In: *Time, Energy and Stone Tools*, R. Torrence, ed., pp. 67-77. New Directions in Archaeology Series, Cambridge University Press: Cambridge.
- Buchanan, S.**  
1989 The Bullfrog and Harrison Farm sites. Unpublished ms. on file, New Brunswick Archaeological Services, Dept. of Economic Development, Tourism, and Culture: Fredericton.
- Butler, E. L. and W. S. Hadlock**  
1957 *Uses of Birch-Bark in the Northeast*. Bulletin VII, The Robert Abbe Museum, Bar Harbour, Maine.
- Burke, A.**  
2000 Lithic Procurement and the Ceramic Period Occupation of the Interior of the Maritime Peninsula. PhD dissertation, Dept. of Anthropology, University of Albany, State University of New York.
- Canadian Association of Professional Conservators (CAPC)**  
1986 Code of Ethics and Guidance for Those Involved in the Conservation of Cultural Property in Canada. Ottawa: The Canadian Association for Conservation of Cultural Property (CAC) and the Canadian Association of Professional Conservators (CAPC).

- Carlson, C. C.**  
1988 "Where's the Salmon?": A reevaluation of the role of anadromous fisheries in Aboriginal New England. *In* *Holocene Human Ecology in Northeastern North America*, G. P. Nicholas, ed., pp.: 47-80. Plenum Press, New York.
- Carr, P. J.**  
1994 *The Organization of North American Prehistoric Chipped Stone Tool Technologies*. International Monographs in Prehistory, Archaeological Series 7, Ann Arbor.
- Carroll, B. M. W.**  
1979 *Mineral occurrence map of New Brunswick*. NB Dept. of Natural Resources and Energy, Mineral Resources Branch, Map No. NR-2, Fredericton.
- Chalifoux, E. and A.L. Burke**  
1995 L'occupation préhistorique du Temiscouata (est du Québec), un lieu de portage entre deux grandes voies de circulation. *In* *Archéologies Québécoises: Paléo-Québec 23*, edited by A. Balac, C. Chapdelaine, N. Clermont et F. Duguay. Recherches Amérindiennes au Québec, Montréal.
- Chamberlain, M.**  
1899 *A Maliseet Vocabulary*. Harvard Cooperative Society, Cambridge, Mass.
- Chandler, F., and S. Hooper**  
1982 Herbal remedies of the Maritime Indians: a preliminary screening - part III. *Journal of Ethnopharmacology* 6: 275-285.
- Chandler, F., L. Freeman and S. Hooper**  
1979 Herbal remedies of the Maritime Indians. *Journal of Ethnopharmacology* 1: 49-68.
- Chesterman, C. W.**  
1995 *National Audubon Society Field Guide to North American Rocks and Minerals (revised edition)*. New York, A. A. Knopf.
- Choate, J.**  
1973 *Wildlife Resources of the Saint John River Basin*. Report 8a, Saint John River Basin Board, Fredericton, NB.
- Chretien, Y.**  
1995 Les Lames de cache du site Lambert et l'influence de la culture Meadowood dans la région de Québec. *In* *Archéologies Québécoises: Paléo-Québec 23*, A. Balac, C. Chapdelaine, N. Clermont et F. Duguay, eds., Recherches Amérindiennes au Québec, Montréal.
- Clark Wright, E.**  
1966 *The St. John River and Its Tributaries*. Canada.
- Clayden, S. R.**  
2000 History, physical setting, and regional variation of the flora. *In* *Flora of New Brunswick*, H. Hinds, ed., pp. 35-73. Biology Dept., University of New Brunswick.
- Clayton, J. S., W. A. Ehrlick, D. B. Cann, J. A. Day, and L. B. Marshall**  
1977 *Soils of Canada. Volume 1 Soil Report*. Canadian Department of Agriculture, Ottawa.
- Clermont, N. and C. Chapdelaine**  
1982 *Point-du-Boisson 4: quarante siècles d'archives oubliées*.

- Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.
- Colpitts, M. C., S. F. Fahmy, J. E. MacDougall, T. T. N. Ng, B. G. McInnis and V. F. Zelazny**  
 1995 Forest Soils of New Brunswick. New Brunswick Dept. of Natural Resources and Energy Timber Management Branch and Agriculture and Agrifood Canada Research Branch, Research Contribution No. 95-38.
- Cowan, F.**  
 1999 Making sense of flake scatters: lithic technological strategies and mobility. *American Antiquity* 64(4): 593-607.
- Cowie, E.**  
 1990 Recent archaeological investigations in the Southern Androscoggin River Valley, Maine. *Maine Archaeological Society Bulletin* 31(1): 1-13.
- Cox, S.**  
 1991 Site 95.20 and the Vergennes Phase in Maine. *Archaeology of Eastern North America* 19: 135-161.
- Cox, S. and D. Kopec**  
 1988 Archaeological Investigation of the Watson site, Frenchman Bay. *Maine Archaeological Society Bulletin* 28(1): 38-45.
- Cox, S., and D. Wilson**  
 1991 4500 years on the lower Androscoggin: archaeological investigation of the Rosie-Mugford site complex. *Maine Archaeological Society Bulletin* 31(1): 15-40.
- Cronyn, J.M.**  
 1990 *The Elements of Archaeological Conservation*. Routledge: London and New York.
- Davis, S.A.**  
 1978 *Teachers Cove: A Prehistoric site on Passamaquoddy Bay, New Brunswick*. New Brunswick Archaeology Series 1, No. 1. Historical Resources Administration, Fredericton, NB.
- 1982 A Late Archaic Cache/Burial from New Brunswick. *Man in the Northeast* 24: 135-146.
- 1980 Coastal erosion, neglect, disinterest threatening Maritime archaeology and resources. *In Proceedings of the 1980 Conference on the Future of Archaeology in the Maritimes*, D. Shimabuku, ed., Saint Mary's University, Department of Anthropology.
- 1991a The Ceramic Period of Nova Scotia. *In Prehistoric Archaeology in the Maritime Provinces: Past and Present Research*, M. Deal and S. Blair, eds., pp. 85-100. Council of Maritime Premiers, Reports in Archaeology 8, Fredericton.
- 1991b Excavations at White's Lake, 1987. *In Archaeology in Nova Scotia 1987 and 1988*, S.A. Davis, C. Lindsay, R. Ogilvie and B. Preston, eds., pp. 57-68. Curatorial Report 69, Nova Scotia Museum, Halifax.

**Deal, M.**

- 1984 Preliminary report from excavations at Mud Lake Stream (BkDw 5). Unpublished ms. on file, Archaeological Services, Fredericton, NB.
- 1985 Final Report on the 1983/84 Excavations at the Mud Lake Stream (BkDw 5), Southwestern New Brunswick. Ms in Archaeology 15, Department of Historical Cultural Resources, Fredericton.
- 1986a Susquehanna and Ceramic Period Utilization of the Mud Lake Stream Site, Southwestern New Brunswick. *Man in the Northeast* 32: 67-94.
- 1986b Interim report on the 1985 excavations at the Mud Lake Stream Site, Southwestern New Brunswick. Ms on file, Archaeological Services Branch, Fredericton.
- 1990 Exploratory analyses of food residues from prehistoric pottery and other artifacts from Eastern Canada. *SAS Bulletin* 13(1): 6-12. Society for Archaeological Sciences, Houghton, Michigan.
- 1998 Aboriginal Land and Resource Use in New Brunswick during the Late Prehistoric and Early Contact periods. Unpublished ms., prepared for the Centre for Research and Development Studies, Office of the Vice President, University of New Brunswick, Fredericton.

**Deal, M. and S. Blair (eds.)**

- 1991 *Prehistoric Archaeology in the Maritime Provinces: Past and Present Research*. Council of Maritime Premiers, Reports in Archaeology 8, Fredericton.

**Deal, M. and A. Butt**

- 1991 Preliminary Report on the 1990 archaeological field work at the prehistoric St. Croix site, Hants County, Nova Scotia. Ms on file, Nova Scotia Museum, Halifax.

**Deal, M., G. Best, C. Cullingworth, J. Grant, M. Lawton, K. Osmond, M. Renganathan and T. Schell.**

- 1994 Preliminary Report on the 1993 excavations at the St. Croix site, Hants County, Nova Scotia. Report submitted to the Nova Scotia Museum, Halifax.

**Deal, M., J. Morton, and E. Foulkes**

- 1991 The role of ceramics among the prehistoric hunter-gatherers of the Maine-Maritimes region: a view from the New Brunswick interior. In: *Prehistoric Archaeology of the Maritime Provinces: Past and Present Research*. M. Deal and S. Blair, eds., Council of Maritime Premiers, Maritime Committee on Archaeological Cooperation: Fredericton, New Brunswick.

**Deal, M. and P. Silk**

- 1988 Absorption residues and vessel function: a case study from the Maine-Maritimes region. In *A Pot for All Reasons: Ceramic Ecology Revisited*. C. Kolb and L. Lackey, eds., pp.: 105-125. Laboratory of Anthropology, Temple University, Philadelphia.

- Dickinson, P.**  
 2001 Late Maritime Woodland (Ceramic) and Paleoindian End Scrapers: Stone Tool Technology. MSc thesis, Quaternary Institute, University of Maine at Orono, Orono.
- Dickinson, P., and J. Jeandron**  
 1998 Glacial Lake Madawaska Archaeological Survey. Report on file at Archaeological Services, Fredericton, NB.
- Dignam, D. J.**  
 1997 Oral Histories with Jemseg Area Residents. In: *Jemseg Crossing Archaeological Project: Preliminary Technical Report*. Ms. on file at Archaeological Services. Department of Secretariat and Sport. Fredericton, New Brunswick.
- Dincauze, D.**  
 1972 The Atlantic Phase: A Late Archaic Culture in Massachusetts. *Man in the Northeast* 4: 40-61.  
 1975 The Late Archaic period in southern New England. *Arctic Anthropology* 12(2): 23-34.  
 1976 *The Neville Site: 8000 Years at Amoskeag*. Peabody Museum Monographs 4. Cambridge Massachusetts.
- DNRE**  
 1998 An ecological land classification system for New Brunswick. Unpublished ms. on file Crown Lands, Dept. of Natural Resources and Energy, Fredericton, N.B.
- Doyle, R. G.**  
 1995 Analysis of lithic artifacts: the identification, petrographic description and statistical analysis of the lithic artifacts recovered from the Turner Farm site, Appendix 6. In: *Diversity and Complexity in Prehistoric Maritime Societies*. B. J. Bourque, pp. 297-316. New York: Plenum Press.
- Dragoo, D. W.**  
 1991 *Classic Prehistoric Projectile Points*. Institute for Human History: Gloucester, VA.
- Dzikowski, P. A., G. Kirby, G. Read, and W. G. Richards**  
 1984 The Climate for Agriculture in Atlantic Canada. *Atlantic Advisory Committee on Agriculture, Agriculture Canada Publication No. ACA 84-2-500*, Agdex No. 070.
- Emin, A.**  
 1978 An Archaeological Survey of the Augustine Mound Terrace and Red Bank Indian Reserve No. 7, Red Bank, Northumberland Co., New Brunswick. Unpublished ms. on file, Archaeological Services, Fredericton, NB.
- Erichson Brown, C.**  
 1979 *Medicinal and Other Uses of North American Plants*. Dover Publications Ltd., New York
- Erikson V. O.**  
 1978 Maliseet-Passamaquoddy. In: *The Handbook of North American Indians, vol. 15 - the Northeast*. B. G. Trigger (ed.), Smithsonian Institution: Washington, D.C.



- Faulkner, A.**  
 1987 Identifying Clay Pipes from Historic Sites in Maine: Some Rules of Thumb. *The New Hampshire Archaeologist*, 21: 17-49. The New Hampshire Archaeological Society, Inc.
- Ferguson, A.M.**  
 1988 The Indian Point Site-CiDf-29 at MacEachern's Point, Northumberland County, New Brunswick. Department of Tourism, Recreation and Heritage, Manuscripts in Archaeology 22E, Fredericton.
- Ferris, N. and M.W. Spence**  
 1995 The Woodland Traditions of Southern Ontario. *Journal of American Archaeology* 9: 86-138.
- Fiedel, S.**  
 1987 Algonquian origins: a problem in archaeological — linguistic correlation. *Archaeology of Eastern North America* 15: 1-11.
- 1991 Correlating Archaeology and Linguistics: The Algonquian Case. *Man in the Northeast* 41: 9-32.
- 2001 What Happened in the Early Woodland? *Archaeology of Eastern North America* 29: 101-142.
- Fitting, James E.**  
 1968 Environmental Potential and the Postglacial Readaptation in Eastern North America. *American Antiquity* 33(4):441-445.
- 1970 *The Archaeology of Michigan*. Natural History Press, Garden City, New York.
- Foulkes, E. V.**  
 1981 Fulton Island: A Stratified Site in the Saint John River Valley of New Brunswick. Unpublished MA thesis, Dept. of Anthropology, Trent University, Peterborough, Ontario.
- Fox, W.A. and R.F. Williamson**  
 1989 Free Trade in Prehistory. *Arch Notes* 89(4): 9-11.
- Funk, R. E.**  
 1988 The Laurentian Concept — a review. *Archaeology of Eastern North America* 16: 1-42.
- Ganong, W. F.**  
 1899 *A Monograph of Historic Sites in the Province of New Brunswick*. Royal Society of Canada, Transaction, 2<sup>nd</sup> Series, 3: 213-357.
- 1983 *Historic Sites in the Province of New Brunswick*. St. Stephen, N.B.: Print'n'Press Ltd.
- Godfrey, W. E.**  
 1986 *The Birds of Canada, 2<sup>nd</sup> edition*. National Museum of Canada, Bulletin #203, Biological Series, Ottawa.
- Godfrey-Smith, D. I., M. Deal, and I. Kunelius**  
 1997 Thermoluminescence dating of St. Croix ceramics: Chronology building in Southwestern Nova Scotia. *Geoarchaeology* 12(3): 251-273.
- Gorham, R. P.**  
 1943 The history of Plum Culture in New Brunswick. *Acadian Naturalist* 1(2): 59-69.
- Gorham, S. W.**  
 1970 *Distributional Checklist of the Fishes of New Brunswick*. New

- Brunswick Museum, Saint John, N.B.
- Granger, J.E.**  
 1978 *Meadowood Phase Settlement Pattern in the Niagara Frontier Region of Western New York State*. Museum of Anthropology, University of Michigan, Anthropological Papers 65, Ann Arbor.
- 1981 The Seward Site Cache and a Study of the Meadowood Phase "Cache Blade" in the Northeast. *Archaeology of Eastern North America* 9: 63-103.
- Grant, D.**  
 1970 Recent coastal submergence of the Maritime Provinces, Canada. *Canadian Journal of Earth Sciences* 7: 676-689.
- Grant, Tara**  
 1993 "Field Conservation in the Eastern Arctic" in Canadian Conservation Institute Newsletter, No. 12, September 1993.
- Gyles, J., Esq.**  
 1851 *Memoires of Odd Adventures, Strange Deliverances, etc, in the Captivity of John Gyles Esq. Written by Himself* (1736) Pages 73-109, in *Indian Captivities by Samuel Drake*, Auburn New York, Derby and Miller.
- Hamilton, W. R., A. R. Woolley and A. C. Bishop**  
 1974 *The Larousse Guide to Rocks, Minerals and Fossils*. Larousse and Co., New York.
- Harper, J. R.**  
 1956 *Portland Point, crossroads of New Brunswick history: preliminary report of the 1955 excavations*. The New Brunswick Museum, Historical Studies 9, Saint John.
- 1957 Four Thousand Years of History: The Story of Archaeological Excavation at Portland Point, Saint John, New Brunswick. *The Atlantic Advocate* 47(6): 31-35.
- Harrington, J. C.**  
 1978 Dating Stem Fragments of Seventeenth and Eighteenth Century Clay Tobacco Pipes. In *Historical Archaeology: A Guide to Substantive and Theoretical Contributions* edited by R. L. Schuyler, Baywood, pp. 63-65.
- Heckenberger, M. J., J. B. Petersen, E. R. Cowie, A. E. Spiess, L. A. Basa, and R. E. Stuckenrath**  
 1990a Early Woodland period mortuary ceremonialism in the far Northeast: A view from the Boucher Cemetery. *Archaeology of Eastern North America* 18: 109-144.
- 1990b Early Woodland period ritual use of personal adornment at the Boucher site. *Annals of the Carnegie Museum* 59(3): 173-217.
- Hinds, H. R.**  
 n.d. Report on seeds from the Augustine Mound. Unpublished ms. on file, Archaeological Services, Fredericton.
- 1985 Identification of "Seed" Samples for Historical Resources. Unpublished ms. on file, Archaeological Services, Fredericton.

- 1986 *Flora of New Brunswick*.  
Primrose Press, Fredericton. New Brunswick, Fredericton, NB.
- 2000 *Flora of New Brunswick, 2<sup>nd</sup> edition*. Biology Department, University of New Brunswick.
- Hoffman, B. G.**  
1955 Souriquois, Etechemin and Kwedech – a lost chapter in American Ethnography. *Ethnohistory* 2(1): 65-87.
- Holmes, R. R.**  
1994 The Gerald Hall site (Site #27.66): A Single Component Susquehanna site. *Maine Archaeological Society Bulletin* 34(1): 39-45.
- Hustins, H.**  
1974 *Tourism and Outdoor Recreation in the Saint John River Basin*. Report 10 for the Saint John River Basin Board, Inland Water Directorate, Dept. of Environment. Fredericton.
- IWD (Inland Water Directorate)**  
1974 *New Brunswick Flood April - May 1973*. Technical Report No. 81, Inland Waters Directorate, Atlantic Region, Halifax, NS
- Jackson, L. J.**  
1980 Dawson Creek: an Early Woodland site in South-central Ontario. *Ontario Archaeology* 33: 13-32.
- 1986 New evidence for Early Woodland seasonal adaptation from southern Ontario, Canada. *American Antiquity* 51(2): 389-401.
- Jeandron, J.**  
1996 *Portland Point Revisited*. Honours Thesis, University of
- 1997 The Washademoak Chert Source. In Vol. 4, Preliminary Technical Report on the Jemseg Crossing Archaeology Project, S. Blair, ed., Archaeological Services, Fredericton, NB.
- Jeandron, J., S. Blair, and C. Turnbull**  
2000 Revisiting Portland Point: Archaic and Maritime Woodland Components from the Mouth of the Saint John River, New Brunswick.
- Jetté, H. and R. J. Mott**  
1995 Vegetation and Climate of Maritime Canada, 6000 BP - synthesis. *Geographie physique et quaternaire* 49: 141-162.
- Johnson, J. and C. Morrow, eds.**  
1987 *The Organization of Core Technology*. Westview Press: Boulder.
- Keenlyside, D.**  
1983 Paper presented at the 16th annual conference of the Canadian Archaeological Association, Halifax, Nova Scotia.
- 1984 *Maritimes Prehistory: Canada's Visual History* 65. National Museum of Man, Ottawa.
- Kelly, Robert**  
1983 Hunter-gatherer mobility strategies. *Journal of Anthropological Research* 39(3): 275-306.
- 1988 The three sides of a biface. *American Antiquity*. 53(4): 717-734.

- Keppie, J. D.**  
 1979 *Geological Map of Nova Scotia.* NS Dept. of Mines and Energy, Halifax. *nutrition, botany and use.* Gordon and Breach: Philadelphia.
- Kirch, Patrick**  
 1980 The archaeological study of adaptation: theoretical and methodological issues. In: *Advances in Archaeological Method and Theory*, vol. 3. M. B. Schiffer, ed., pp.: 101-156. Academic Press: New York.
- Kite, J. S.**  
 1982 Quaternary Studies in the Upper Saint John River Basin: Maine and New Brunswick. Guidebook for the 1982 NBQUA Field trip, Fredericton.
- Kopec, D.**  
 1985 The Eddie Brown Collection of the West Grand Lake Area, Maine. *Maine Archaeological Society Bulletin* 25(2): 3- 37.
- Kraft, H.C.**  
 1989 A Dated Meadowood Component from Fairfield, Essex County, New Jersey. *Bulletin of the Archaeological Society of New Jersey* 44: 51-54.
- Kristmanson, H. and M. Deal**  
 1993 The Identification and Interpretation of Finishing Marks on Prehistoric Nova Scotian Ceramics. *Canadian Journal of Archaeology* 17: 74-84.
- Kuhn, Steven**  
 1994 A formal approach to the design and assembly of mobile toolkits. *American Antiquity* 59(3): 426-442.
- Kuhnlein, H.V., and N.J. Turner**  
 1991 *Traditional plant foods of Canadian indigenous peoples:*
- Lavoie, Marc**  
 1983 Preliminary report on the Fort Jemseg historic sites survey. Unpublished ms. on file, New Brunswick Archaeological Services, Dept. of Economic Development, Tourism, and Culture: Fredericton.
- Leonard, K.**  
 1995 Woodland or Ceramic Period: A Theoretical Problem. *Northeast Anthropology* 50: 19-30.  
 1996 Mi'kmaq Culture During Late Woodland and Early Historic Periods. PhD thesis, Anthropology Department, University of Toronto, Toronto, Ont.
- Levesque, A. J., F. E. Mayle, I. R. Walker and L. Cwynar**  
 1993 A Previously Unrecognized Late-Glacial Cold Event in North America. *Nature* 361(18): 623-626.
- Levi-Sala, I.**  
 1986 Use-wear and Post-depositional Surface Modification: A word of caution. *Journal of Archaeological Science* 13: 229-244.
- Lewis, R.B.**  
 1986 Why Are Early Woodland Base Camps so Rare? In *Early Woodland Archeology*, edited by K.B. Farnsworth and T.E. Emerson, pp. 596-597. Center for American Archaeology, Seminars in Archaeology 2. Kampsville, Illinois.

- Lockerby, E.**  
 1998 Capsule history of Fort Jemseg. *FieldNotes: The Bulletin of the New Brunswick Archaeology Society* 7(7): 6-9.
- Logan, Judy**  
 1988 "Thoughts on the Role of the Archaeological Conservator", In Canadian Conservation Institute Newsletter, June 1988.
- Loring, S.**  
 1985 Boundary Maintenance, Mortuary Ceremonialism and Resource Control in the Early Woodland: Three Cemetery Sites in Vermont. *Archaeology of Eastern North America* 13: 93-127.
- MacDonald, G. F.**  
 1968 *Debert: A Palaeo-Indian Site in Central Nova Scotia*. Anthropology Papers of the National Museum of Canada, No. 16, Ottawa.
- MacDonald, S. L.**  
 1994 Exploring Patterns of Prehistoric Lithic Material Use in the Insular Quoddy Region, Charlotte County, New Brunswick. Unpublished MA thesis, Dept. of Anthropology, University of New Brunswick.
- MacNeill, R. H., and W. F. Take**  
 1966 Triassic basalt and structure: Nova Scotia. In:
- Martin, A.C. and W.D. Barkley**  
 1961 *Seed Identification Manual*. University of California Press: Berkley.
- Mathias, Cathy and Ellen Foulkes**  
 1996 "Behind the Scenes: Conservation Support for Historical Archaeology" in Avalon Chronicles, Volume 1.
- Matthew, G. F.**  
 1896 Report on the summer camp at French Lake. *Bulletin of the Natural History Society*. 84-88.
- 1900 A Quarry and Workshop of the Stone Age in New Brunswick. *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada, 2<sup>nd</sup> series*. 6: 61-69.
- Matthew, G. F., and S. W. Kain**  
 1905 On an earthenware pot of the stone age found at Maquapit Lake. *Bulletin of the Natural History Society of New Brunswick*. 13(3): 84-88.
- McEachen, P.**  
 1996 The Meadowood Early Woodland Manifestation in the Maritimes: A Preliminary Interpretation. M.A. Thesis, Department of Anthropology, Memorial University of Newfoundland, St. John's.
- 2000 BaDd-4: A Meadowood site in southwestern Nova Scotia. Paper presented at the 33rd Annual Meeting of the Canadian Archaeological Association, Ottawa.
- McEachen, P., P. Allen, P.J. Julig and D.G.F. Long**  
 1998 The Tozer Site Revisited: Implications for the Early Woodland Period in New Brunswick. *Canadian Journal of Archaeology* 22(2): 157-166.
- McFeat, T.**  
 1962 Two Maliseet family industries. *Anthropologica* 4: 232-271.

- McIntosh, W.**  
 1909 Aboriginal Pottery of New Brunswick. *Bulletin of the Natural History Society of New Brunswick*. No 27, Vol. 6(2):110-120.  
 1914 Chipped and flaked implements of New Brunswick. *Bulletin of the Natural History Society of New Brunswick*. No 31, Vol. 7(1):39-48.
- McKern, W.**  
 1939 The Midwestern Taxonomic Method as an aid to archaeological culture study. *American Antiquity* 4: 301-313.
- McLeod, M. J., S. C. Johnson, and A. A. Ruitenberg**  
 1994 *Geological Map of Southwestern New Brunswick*. Map NR-5, New Brunswick Department of Natural Resources and Energy, Fredericton.
- Mechling, W. H.**  
 n.d. Notes on Medicinal Plants. Unpublished ms. on file, Archaeological Services, Fredericton, NB.  
 1913 Maliseet tales. *Journal of American Folk-lore* 26: 219-258.
- Meth, F.**  
 1971 *Fishes of the Saint John River Estuary*. Saint John River Basin Board, Report No. 7d, Fredericton, N.B.
- Miller, H. M.**  
 1983 *A Search for the "City of Saint Maries": Report on the 1981 Excavations in St. Mary's City, Maryland*. St. Maries City Archaeology Series #1, St. Mary's City Commission, Maryland.
- Mitchell, III, H.**  
 1992 A salvage effort on the coast of Maine: The Lehmann Site (40-3). *Maine Archaeological Society Bulletin* 32(2): 1-14.
- Monckton, S.**  
 1997 Floral analysis. In Jemseg Crossing Archaeology Project Preliminary Technical Report, S. Blair, ed., Archaeological Services, Fredericton.
- Monckton, S. G.**  
 1992 *Huron Palaeoethnobotany*. Ontario Heritage Foundation publication, Toronto.  
 1994 Reconstructing local environments: Strengths and Weaknesses of Archaeological Plant Macrofossils. In: Great Lakes Archaeology and Paleoecology: Exploring Interdisciplinary Initiatives for the Nineties. Symposium Proceedings, B. Warner and R. MacDonald, eds., pp. 209-217. Quaternary Sciences Institute.
- Montgomery, F. H.**  
 1977 *Seeds and Fruits of Plants of Eastern Canada and Northeastern United States*. University of Toronto Press, Toronto.
- Mott, R. J.**  
 1975 Postglacial history and environments in southwestern New Brunswick. *Proceedings of the Nova Scotia Institute of Science* 27: 67-82.

**Mott, R. J., D. R. Grant, R. Stea, and S. Occhietti**

- 1986 Late Glacial Climatic Oscillation in Atlantic Canada Equivalent to the Allerod/Younger Dryas Event. *Nature* 323:247-250.

**Murphy, B.**

- 1999 Researching the Early Holocene of the Maritime Provinces Paper presented at the Canadian Archaeology Association 30th annual conference, Saskatoon, Saskatchewan.

**Nash, R.**

- 1977 Prehistory and cultural ecology: Cape Breton Island, Nova Scotia. *Canadian Ethnology Society Bulletin*.

**Nash, R.J., F.L. Stewart, and M. Deal**

- 1991 Melanson: A Central Place in Southwestern Nova Scotia. In *Prehistoric Archaeology in the Maritime Provinces: Past and Present Research*, edited by M. Deal and S. Blair, pp. 213-220. The Council of Maritime Premiers, Reports in Archaeology 8, Fredericton.

**Noel Hume, I.**

- 1970 *A Guide to Artifacts of Colonial America*. Alfred A. Knopf, New York.

**Nelson, M.**

- 1991 The study of technological organization. In: *Archaeological Method and Theory*, Vol 3. M. B. Schiffer, ed., pp.: 57-100. The University of Arizona Press: Tuscon.

**Newcomer, M.H., R. Grace, and R. Unger-Hamilton**

- 1986 Investigating microwear polishes with blind tests. *Journal of Archaeological Science* 13: 203-218.

**Odell, G. H.**

- 1998 Investigating correlates of sedentism and domestication in prehistoric North America. *American Antiquity* 63: 553-571.

**Odell, G. H. and F. Cowan**

- 1987 Estimating Tillage Effects on Artifact Distributions. *American Antiquity*, 52 (3): 456-484.

**Oswald, A.**

- 1975 *Clay Pipes for the Archaeologist*. Oxford: British Archaeological Reports.

**Parry, W.J.**

- 1989 The Relationship between Lithic Technology and Changing Mobility Strategies in the Middle Atlantic Region. In *New Approaches to Other Pasts*, edited by W. Fred Kinsey III and Roger W. Moeller, pp. 29-34. Archaeological Services, Bethlehem, Connecticut.

**Patterson, L.**

- 2000 Amorphous cores and utilized flakes: a commentary. *Lithic Technology* 16(2-3): 51-53.
- 1997 Comments on Shott's bifacial reduction debitage analysis. *Lithic Technology* 22(2): 182-188.

**Pearsall, D.**

- 1989 *Palaeoethnobotany*. Academic Press, New York.

- Petersen, J.B.**  
 1990 Evidence of the Saint Lawrence Iroquoians in Northern New England: Population Movement, Trade, or Stylistic Borrowing. *Man in the Northeast* 40: 31-39.
- 1991 *Archaeological Testing at the Sharrow Site: A Deeply Stratified Early to Late Holocene Cultural Sequence in Central Maine*. Occasional Papers in Maine Archaeology No. 8, The Maine Archaeology Society and the Maine Historic Preservation Commission, Augusta.
- 1995 Preceramic Archaeological Manifestations from the Far Northeast: A Review of Recent Research. *Archaeology of Eastern North America* 23: 207-230.
- Petersen, J. B. and D. E. Putnam**  
 1992 Early Holocene Occupation in the Central Gulf of Maine region. *In* *Early Holocene Occupation in Northern New England*. B. Robinson, J. Petersen and A. Robinson, eds., pp. 63-116. Occasional Publications in Maine Archaeology 9, Augusta.
- Petersen, J. B., B. S. Robinson, D. R. Belknap, J. Stark, and L. K. Kaplan**  
 1994 An Archaic and Woodland period fish weir complex in Central Maine. *Archaeology of Eastern North America* 22: 197-222.
- Petersen, J.B. and D. Sanger**  
 1991 An Aboriginal Ceramic Sequence for Maine and the Maritime Provinces. *In* *Prehistoric Archaeology in the Maritime Provinces: Past and Present Research*, M. Deal and S. Blair, eds, pp. 113-170. The Council of Maritime Premiers, Reports in Archaeology 8, Fredericton.
- Peterson, L.**  
 1977 *A Field Guide to Edible Wild Plants: Eastern and Central North America*. The Peterson Field Guide Series 23. Houghton Mifflin Co., Boston.
- Peterson, R.**  
 1966 *Mammals of Eastern North America*. Peterson Field Guides, Houghton Mifflin Co., Boston.
- Pielou, E. C.**  
 1991 *After the Ice Age: the return of life to glaciated North America*. Chicago and London UK: University of Chicago Press.
- Pollock, S. G.**  
 1987 Chert Formation in an Ordovician Volcanic Arc. *Journal of Sedimentary Petrology* 57(1): 75-87.
- Potter, R. R., J. B. Hamilton, and J. L. Davis**  
 1979 *Geological map of New Brunswick*. Map No. NR-1, NB Dept. of Natural Resources and Energy, Fredericton.
- Prentiss, W.**  
 1998 The reliability and validity of a lithic debitage typology: implications for archaeological interpretation. *American Antiquity* 63(4): 635-650.
- Pronk, A. G., and A. A. Seaman**  
 2001 Glacial Geology Traverse from Fredericton to the Fundy Coast. *In*: *Guidebook to Field Trips in New Brunswick and Western Maine*. R. Pickerill and D. Lentz,



- eds., pp. B3-1 to B3-21. 93<sup>rd</sup> annual meeting of the New England Intercollegiate Geological Conference, University of New Brunswick, Fredericton.
- Putnam, D.**  
 1994 Vertical accretion of flood deposits and deeply stratified archaeological site formation in Central Maine, USA. *Geoarchaeology: An International Journal* 9(6): 467-502.
- Rafferty, J.**  
 1994 Gradual or step-wise change: the development of sedentary settlement patterns in northeast Mississippi. *American Antiquity* 59(3): 405-425.
- Rampton, V.N., R.C. Gautier, J. Thibault and A.A. Seaman**  
 1984 *Quaternary Geology of New Brunswick*. Geological Survey of Canada, Memoir #416, Ottawa, Ont.
- Ray, R.**  
 1983 A Malecite calendar of the Pre-Contact period. *Archaeoastronomy* 6(1-4): 81-85.
- Raymond, W. O.**  
 1943 *The River St. John: Its Physical Features, Legends and History from 1604 to 1784*. Tribune Press.
- Ritchie, J. C.**  
 1987 *Post-glacial vegetation of Canada*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Ritchie, W.A.**  
 1932 The Algonkin sequence in New York. *American Anthropologist* 34: 406-415.
- 1951 A current synthesis of New York prehistory. *American Antiquity* 17: 130-136.
- 1955 Recent discoveries suggesting an Early Woodland burial cult in the northeast. *New York State Museum and Science Service Circular* 40. Albany, the University of the State of New York.
- 1969 *The Archaeology of New York State*. Natural History Press, Garden City. New York (2nd Edition).
- 1971 *A Typology and Nomenclature for New York Projectile Points*. New York State Museum and Science Service, Bulletin No. 384, the University of the State of New York and the State Education Department: Albany, New York.
- 1980 *The Archaeology of New York State, Revised Ed.* Harbour Hill, Harrison Hill, New York.
- Robinson, B.**  
 1992 Early and Middle Archaic period occupation in the Gulf of Maine region: Mortuary and Technological Patterning. In *Early Holocene Occupation in Northern New England*. B. Robinson, J. Petersen, and A. Robinson, eds., pp.: 63-116. Occasional Papers in Maine Archaeology 9, Augusta.
- 1996 A regional analysis of the Moorehead Burial Tradition: 8500-3700 B.P. *Archaeology of Eastern North America* 24: 95-148.

- 2001 Burial Ritual, Groups and Boundaries on the Gulf of Maine: 8600-3800 BP. PhD dissertation, Dept. of Anthropology, Brown University.
- Robinson, B., and J. Petersen**  
1993 Perceptions of marginality: the case of the early Holocene in northern New England. *Northeast Anthropology* 46: 61-75.
- Robinson, B. S., J. B. Petersen, and A. K. Robinson**  
1992 *Early Holocene Occupation in Northern New England*. Occasional Publication in Maine Archaeology No. 9, Maine Historic Preservation Commission and the Maine Archaeological Society, Augusta.
- Roper, D. C.**  
1976 Lateral Displacement of Artifacts Due to Plowing. *American Antiquity*, 41(3): 372-375.
- Rozen, K. C., and A. P. Sullivan III**  
1989a Measurement, method and meaning in lithic analysis: problems with Amick and Mauldin's middle-range approach. *American Antiquity* 54(1): 169-175.  
1989b The nature of lithic reduction and lithic analysis: stage typologies revisited. *American Antiquity* 54(1): 179-184.
- Rutherford, D.E.**  
1989 The Archaic/Ceramic Period Transition in New Brunswick and Maine: An Analysis of Stemmed Biface Morphology. Unpublished MA thesis, Dept. of Anthropology, Memorial University of Newfoundland.
- 1990a Continuity of Moorehead Phase Populations in New Brunswick and Maine. In Papers of the Twenty-First Algonquian Conference, edited by W. Cowan, pp. 329-336. Carleton University, Ottawa.
- 1990b Reconsidering the Middlesex burial phase in the Maine-Maritimes region. *Canadian Journal of Archaeology* 14: 169-181.
- 1991 The Ceramic Period in New Brunswick. In *Prehistoric Archaeology in the Maritime Provinces: Past and Present Research*, edited by M. Deal and S. Blair, pp. 101-112. The Council of Maritime Premiers, Reports in Archaeology 8, Fredericton.
- Rutherford, D. E. and R. Stephens**  
1991 Geological approaches to prehistoric trade: physical and chemical characterization of metachert from the Ramah group, Labrador. Unpublished ms., final research grant report prepared for the Institute of Social and Economic Research, Memorial University of Newfoundland, St. John's, Nfld.
- Sabina, A. P.**  
1972 *Rock and mineral collecting in Canada, Vol. III: New Brunswick, Nova Scotia, Prince Edward Island and Newfoundland*. Geological Survey of Canada, Miscellaneous Report No. 8,

- 
- Dept. of Energy, Mines and Resources, Ottawa.
- Sanger, D.**
- 1971a Preliminary report on excavations at Cow Point, New Brunswick. *Man in the Northeast* 1: 34-47.
- 1971b Deadman's Pool - A Tobique complex site in northern New Brunswick. *Man in the Northeast* 2: 5-22.
- 1973 *Cow Point: An Archaic Cemetery in New Brunswick*. National Museum of Main, Archaeological Survey of Canada, Mercury Series, Paper 12, Ottawa.
- 1974 Recent meetins in Maine/ Maritimes archaeology. *Man in the Northeast* 7: 128-129.
- 1975 Cultural change as an adaptive process in the Maine-Maritimes region. *Arctic Anthropology* 12(2): 60-75.
- 1976 The earliest settlements: 9000 BC to AD 1600. *In* *Maine Forms of Architecture*. D. Thompson, ed., pp. 3-14. Cobly College Museum of Art, Waterville.
- 1979 Introduction. *In*: *Discovering Maine's Archaeological Heritage*, D. Sanger (ed.), pp. 5-9. Maine Historic Preservation Commission: Augusta, Maine.
- 1987 *The Carson site and the Late Ceramic Period in Passamaquoddy Bay, New Brunswick*. Mercury Series Paper 135, Archaeological Survey of Canada, Canadian Museum of Civilization: Ottawa.
- 1988 Maritime adaptations in the Gulf of Maine. *Archaeology of Eastern North America* 16:81-100.
- 1991 Cow Point Revisited. *In* *Prehistoric Archaeology in the Maritime Provinces: Past and Present Research*, edited by M. Deal and S. Blair, pp. 58-66. Reports in Archaeology 8, Council of Maritime Premiers, Fredericton.
- 1996a Gilman Falls Site: Implications for the Early and Middle Archaic of the Maritime Peninsula. *Canadian Journal of Archaeology*. 20: 7-28.
- 1996b Testing the models: hunter-gatherer use of space in the Gulf of Maine, USA. *World Archaeology* 27(3): 512-526.
- Sanger, D. S., and S. A. Davis**
- 1991 Preliminary Report on the Bain site and the Chegoggin Archaeological Project. *In* *Prehistoric Archaeology in the Maritime Provinces: Past and Present Research*, edited by M. Deal and S. Blair, pp. 67-79. Reports in Archaeology 8, Council of Maritime Premiers, Fredericton.
- Scott, W. B., and E. J. Crossman**
- 1973 *Freshwater Fishes of Canada*. Bulletin 184, Fisheries Research Board of Canada, Ottawa.
- Shimabuku, D.M.**
- 1980 *Proceedings of the 1980 Conference on The Future of Archaeology in the Maritime Provinces*. Occasional Papers in Anthropology No. 8, Department of Anthropology, Saint Mary's University, Halifax.

- 
- Shott, M.**  
 1986 Technological organization and settlement mobility: an ethnographic example. *Journal of Anthropological Research*.
- 1994 Size and form in the analysis of flake debris: review and recent approaches. *Journal of Archaeological Method and Theory* 1(1): 69-110.
- SJRBB (Saint John River Basin Board)**  
 1972 *The Water Resources of the Saint John River Basin*. Report prepared for the Inland Water Directorate, Dept. of Environment, Summary No S2. Fredericton.
- 1973 *Hydrology of the Saint John River Basin*. Saint John River Basin Board, Report #2, Fredericton, NB.
- Smith, N.**  
 1957 Notes on the Malecite of Woodstock, New Brunswick. *Anthropologica* 5: 1-40.
- Snow, D.**  
 1980 *Archaeology of New England*. Academic Press: New York.
- Soucoup, D.**  
 1997 *Historic New Brunswick*. Pottersfield Press, Nova Scotia, Canada.
- Speck, F.**  
 1915 The Eastern Algonkian Wabanaki Confederacy. *American Anthropologist* 17:492-508.
- 1917 Malecite tales. *Journal of American Folk-lore* 30: 479-485.
- Speck, F., and R. Dexter**  
 1952 Utilization of animals and plants by the Malecite Indians of New Brunswick. *Journal of the Washington Academy of Sciences* 42(1): 1-7.
- Speck, F., and W. Hadlock**  
 1946 A report on tribal boundaries and hunting areas of the Malecite Indian of New Brunswick. *American Anthropologist* 48: 355-374.
- Spence, M. W. and W. A. Fox**  
 1986 The Early Woodland occupations of southern Ontario. *In Early Woodland Archaeology* K. B. Farnsworth and T. E. Emerson, eds., pp. 4-46. Center for American Archeology Press, Kampsville.
- Spence, M.W., R.H. Pihl and C.R. Murphy**  
 1990 Cultural Complexes of the Early and Middle Woodland Periods. *In The Archaeology of Southern Ontario to A.D. 1650*, C. Ellis and N. Ferris, eds., pp. 125-170. Occasional Publication of the London Chapter, OAS Number 5.
- Spiess, A.E.**  
 1997 Prehistoric Occupation on the Purinton House Property. *Maine Archaeological Society Bulletin* 37(1):1-22.
- Spiess, A.E., B.J. Bourque and S.L. Cox**  
 1983 Cultural Complexity in Maritime Cultures: Evidence from Penobscot Bay, Maine. *In The Evolution of Maritime Cultures on the Northeast and the Northwest Coasts of America*, R.J. Nash, ed., pp. 91-108. Publication 11, Department of

- Archaeology, Simon Fraser University, Burnaby.
- Spiess, A.E., and L. Cranmer**  
2000 Edwards Dam removal: Initial archaeological survey results. *Maine Archaeological Society Bulletin* 40(2): 11-34.
- Spiess, A.E., and M. Hedden**  
2000 Susquehanna Tradition activity areas at the Waterville-Winslow Bridge. *Maine Archaeological Society Bulletin* 40(1): 23-54.
- Spiess, A. E., and J. B. Petersen**  
2000 End of the Susquehanna Tradition Circa 3000 BP in Maine. Paper presented at the 33<sup>rd</sup> annual meeting of the Canadian Archaeological Association, Ottawa, Ontario.
- Spiess, A.E., J. Robertson, and M. Hedden**  
1988 The McLaughlin Site: A Susquehanna and Early Woodland Occupation on the St. George River. *Maine Archaeological Society Bulletin* 28(2):9-30.
- Stamp, H.**  
1915 A Malecite tale: adventures of Bukschinskwek. *Journal of American Folk-lore* 28: 243-248.
- Stewart, W. B.**  
1979 Early medicine and surgery in New Brunswick. *Canadian Journal of Surgery* 22(2): 183-190.
- Stuiver, M. and H. van der Plicht**  
1998 Editorial Comment. *Radiocarbon* 40(3):xii-xiii.
- Stuiver, M., et al.**  
1998 INTCAL98 Radiocarbon Age Calibration. *Radiocarbon* 40(3): 1041-1083.
- Talma, A. S., and J. C. Vogel**  
1993 A simplified approach to calibrating C14 dates. *Radiocarbon* 35(2): 317-322.
- Trautman, L.**  
1996 A gouge, a scraper, an adze, lying amongst the glads: a further look at the Cates Farm Site. *Maine Archaeological Society Bulletin* 36(2): 25-41.
- Trautman, L., and A. Spiess**  
1992 The Cates Farm: Archaic and Woodland occupation at China Lake outlet. *Maine Archaeological Society Bulletin* 32(1): 1-44.
- Trigger, B.**  
1989 *A History of Archaeological Thought*. Cambridge University Press, Cambridge.
- Tuck, J.A.**  
1975 The northeastern maritime continuum: 8,000 years of cultural development in the far northeast. *Arctic Anthropology* 12(2): 139-147.
- 1984 *Maritime Provinces Prehistory*. National Museum of Man, Ottawa.
- 1991 The Archaic Period in the Maritime Provinces. In *Prehistoric Archaeology in the Maritime Provinces: Past and Present Research*, edited by M. Deal and S. Blair, pp. 29-57. Reports in Archaeology 8, Council of Maritime Premiers, Fredericton.
- Tuck, J. A. and R. McGhee**  
1975 Archaic cultures of the Strait of Belle Isle, Labrador. *Arctic Anthropology* 12(2): 76-91.

- Turnbull, C. J.**  
 1975 Report of a Survey in Grand Lake Region, St. John River Basin, New Brunswick. *Man in the North East* 9: 9-20.  
 1976 The Augustine Site: A Mound from the Maritimes. *Archaeology of Eastern North America* 4: 50-62.  
 1986 The McKinlay Collection: Another Middlesex Tradition Component from Red Bank, Northumberland County, New Brunswick. Ms. on file, Archaeology Branch, Department of Tourism, Recreation and Heritage, Fredericton.  
 1990 *The Bernard Collection: a Tobique Complex site from the mid-St. John River Valley, New Brunswick*. New Brunswick Archaeology 25, Archaeological Services, Fredericton.
- Turnbull, C.J. and P.M. Allen**  
 1988 Review of "Maritime Provinces Prehistory" by J.A. Tuck. *Canadian Journal of Archaeology* 12: 250-260.
- Turnbull, C. J., F. Theriault and D. Keenlyside**  
 1995 A Search for Fort Jemseg. *Project Jemseg, New Brunswick 1659-1700, Background Research*. Ms. on file at Archaeological Services. Department of Secretariat and Sport. Fredericton, New Brunswick.
- Turnbull, S.**  
 1971 Archaeological Survey of the Grand Lake Region — a preliminary report. Unpublished manuscript on file, New Brunswick Archaeological Services, Historical Resources Administration, Fredericton, N.B.
- VanWart, A.**  
 1948 The Indians of the Maritime Provinces, their diseases and native cures. *Canadian Medical Association Journal* 59: 573-577.
- Varley, C. and A. Howlett**  
 1997 Preliminary Analysis of Features. In: JCAP Preliminary Technical Report, Volume 3, edited by S. E. Blair. Archaeological Services, New Brunswick.
- Versaggi, N.M.**  
 1999 Regional Diversity Within the Early Woodland of the Northeast. *Northeast Anthropology* 57: 45-56.
- Walker, I. C.**  
 1977 Clay Tobacco-Pipes, with Particular Reference to the Bristol Industry. *Parks Canada, History and Archaeology Series* 11 (A, B, C, D).
- Wallis, W. D. and R. S. Wallis**  
 1955 *The Malecite Indians of New Brunswick*. Bulletin No. 148, Anthropological Series No. 40, Dept. of Northern Affairs and National Resources, and the National Museum of Canada, Ottawa.
- Washburn and Gillis Associates (WGA)**  
 2000 Preliminary Technical Report on The Meadows site (BIDn-26). Unpublished ms. on file, Archaeological Services, Fredericton, NB.

**Whitehead, R. H.**

- 1991 The Protohistoric Period in the Maritime Provinces. *In: Prehistoric Archaeology in the Maritime Provinces: Past and Present Research.* pp 235-266 ed. by M. Deal and S. Blair. Council of Maritime Premiers. Fredericton, NB.

**Will, R.**

- 1996 An example of late middle Ceramic (Woodland) Period biface production technology from Moosehead Lake, Maine. *Archaeology of Eastern North America* 24: 227-238.

**Willey, G. R., and P. Phillips**

- 1958 *Method and Theory in American Archaeology.* Chicago: The University of Chicago Press.

**Williamson, R.**

- 1978 *Report on Investigation of the Early Woodland Liahn II site (AcHo-2) and Test Excavations at the Peterkin site (AcHo-9), Mitchell's Bay, Ontario.* Museum of Indian Archaeology, Research Report 8, London, Ontario.
- 1980 The Liahn II site and Early Woodland mortuary ceremonialism. *Ontario Archaeology* 33: 3-11.

**Willoughby, C. C.**

- 1935 *Antiquities of the New England Indians.* Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University, Cambridge, MA.

**Winterhalder, B. and E. A. Smith**

- 1981 *Hunter-Gatherer Foraging Strategies: Ethnographic and Archaeological Analyses.* The University of Chicago Press, Chicago.


**Wintemberg, W.J.**

- 1937 Artifacts from Presumed Ancient Graves in Eastern New Brunswick. *Transactions of the Royal Society of Canada, Section II:* 205-209.

**Wright, J.V.**

- 1987 Cultural Sequences, 1000 B.C.-A.D. 500. *In Historical Atlas of Canada 1: from the Beginning to 1800.* Edited by R. Cole-Harris. University of Toronto Press, Toronto.
- 1999 *A History of the Native People of Canada, Vol. II (1,000 BC – AD 500).* Mercury Series Paper 152, Archaeology Survey of Canada, Canadian Museum of Civilization.



New  Nouveau  
**Brunswick**  
C A N A D A

**Archaeological Services**  
**Heritage Branch**  
**Culture and Sport Secretariat**

**Services d'archéologie**  
**Direction du patrimoine**  
**Secrétariat à la Culture et au Sport**

